INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RECUEIL
DES DISCOURS
RAPPORTS ET PIÈCES DIVERSES

LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1870 — 1879

DEUXIÈME PARTIE.

95010

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC LXXX.

AS
162
P379
1870-79
pt e 2

I

DISCOURS

DE RÉCEPTION

DISCOURS

DE

M. JOHN LEMOINNE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 2 MARS 1876, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. JANIN.

Messieurs,

Simple journaliste, et succédant à un des princes et des maîtres du journalisme, je dois regarder l'honneur que vous me faites comme s'adressant à ma profession plus qu'aux humbles titres avec lesquels je me présentais devant vous. Vous reconnaissez et vous admettez toutes les formes représentatives de l'intelligence; vous rendez justice à la science, à l'éloquence comme aux lettres pures. Je me dis qu'en m'honorant de vos suffrages vous avez voulu donner le droit de cité à ce qu'on a appelé le quatrième pouvoir. Vous avez bien voulu voir en moi un des plus anciens et des plus fidèles soldats de la presse. Ce qui peut

contribuer à me rassurer, c'est qu'en regardant autour de moi je trouve ici des confrères, des protecteurs et des amis dont beaucoup ont passé par cette voie rude et laborieuse, et ceux-là savent que le journalisme n'est pas une œuvre d'indolence.

Quand, en parlant de l'imprimerie, qui est l'écriture nouvelle, et de l'architecture, qui était l'écriture première, on a dit : « Ceci tuera cela, » on a exprimé une vérité, mais une vérité relative. L'imprimerie a été un progrès et une conquête, mais elle n'a pas tué l'architecture, qui reste toujours une des formes immortelles de l'art. Le journalisme a été un autre progrès et une autre conquête, mais il n'a pas tué, et il ne tuera pas le livre. Vous faites des livres et vous pardonnez à ceux qui ne font que des pages. Les monuments et les livres restent comme des formes plus réfléchies, plus tranquilles, plus perfectionnées de la pensée. Le journal vient y ajouter une expression nouvelle, il prend sa place, et non pas la leur.

Le journal, c'est-à-dire la parole quotidienne, instantanée, est venu répondre aux exigences d'une civilisation nouvelle dont la vitesse a été décuplée, centuplée, par les miracles de la science. La presse a suivi une marche parallèle à celle de la vapeur et de l'électricité. Il a fallu parler et écrire à grande vitesse, et faire la photographie de l'histoire courante. Je sais bien que l'homme ne peut point grandir sa taille d'une coudée, mais il multiplie ses moyens d'action et d'expression. Il est possible que la maturité de la pensée et la correction de la langue perdent à cette production hâtive, mais combien d'idées mourraient sans cette incorporation soudaine et incessante !

Milton a dit admirablement : « Les révolutions des âges souvent ne retrouvent pas une vérité rejetée, et faute de laquelle des nations entières souffrent éternellement. » Et qui donc, dans ces alternatives de silence et de tumulte, de licence et de tyrannie, que nous traversons depuis que nous sommes au monde; qui donc n'a pas éprouvé l'irrésistible besoin de jeter un cri, un cri spontané, comme celui duquel il a été dit : *Lapides ipsi clamabunt;* qui donc n'a pas répété le mot magnifique de Pascal : « Le silence est la plus grande des persécutions; jamais les saints ne se sont tus » ?

C'est à ce besoin que répond le journal, et c'est pourquoi le journalisme a pris sa place au soleil. Plus d'une fois, quand on me suggérait l'ambition de siéger parmi vous, on m'a dit : « Faites donc un livre! » Mon livre, Messieurs, je l'ai fait tous les jours pendant trente ans, et je vous remercie de l'avoir découvert.

J'ai été toute ma vie ce que mon prédécesseur a été toute la sienne. J'avais commencé plusieurs années après lui, et, dans des temps comme les nôtres, une douzaine d'années peuvent être appelées un grand espace de la vie humaine. Quand les hommes de mon âge entrèrent dans la vie publique, dans la vie commune, l'école moderne, féconde, désordonnée, luxuriante comme la terre première, avait déjà produit ses grands arbres qui répandaient sur nous leurs vastes ombres. Quand nous faisions encore des thèmes et des versions, nous entendions, nous écoutions, d'abord avec curiosité, puis avec transport, les échos du cor d'Hernani et des Harmonies de Lamartine qui franchissaient les murailles des colléges comme des génies en-

chantés ; puis, au milieu de cette harmonieuse et tumultueuse symphonie, nous entendions aussi le clairon perçant, aigu, sonore de Jules Janin qui faisait sa trouée ; c'était la vraie note française qui perçait à travers l'invasion germanique et britannique.

Il était donc en pleine possession de sa renommée quand je l'ai connu, quand je l'ai trouvé dans cette vieille et traditionnelle maison qui, je crois pouvoir le dire comme si je n'en étais pas, et en rappelant uniquement la mémoire de ceux qui ne sont plus, fut le berceau et l'école du journalisme français. Il était né en 1804, à Saint-Étienne : il avait été élevé au collège de Lyon, puis à Louis-le-Grand. A Lyon, il eut pour condisciple un homme qui acquit aussi un nom éminent dans les lettres, et qui plus tard disait de lui : « Jules Janin était plus jeune que nous de deux ou trois ans. Ah ! le bon compagnon ! La jolie tête enfantine, espiègle, épanouie ! Les beaux cheveux noirs bouclés ! Et quels francs rires de lutin dans nos corridors sombres ! Les murs doivent s'en souvenir. »

Ce portrait fut toujours vrai. Toutes les maisons, tous les foyers, tous les jardins, toutes les rues où a passé Jules Janin ont dû conserver l'écho de son rire large et sonore. Il fut toujours le même, et pour le plaisir, et pour le travail. En parlant ici de son prédécesseur, M. Sainte-Beuve, il disait : « Heureux enfants de condition bourgeoise, nous étions assez riches pour l'étude et trop pauvres pour l'oisiveté. » Le travail fut donc son lot, et il sut en faire un don, car jamais il ne parut le sentir que par le bonheur qu'il y trouvait.

Il débuta par un livre dont le titre étrange lui était resté

sur la conscience, et qui pourtant contenait l'artiste tout entier, comme le grain contient la moisson. *L'Ane mort et la Femme guillotinée!* telle fut sa première irruption dans la mêlée littéraire. Plus tard, il retranchait la moitié du titre; il en restait toujours assez. Dans son âge mûr, il regardait cette brûlante improvisation comme un péché de jeunesse; c'était cependant son premier feuilleton, une œuvre de critique une satire. Après quarante ans, ce livre, qui voulait être une parodie, est devenu un roman sérieux. Lisez quelques-uns des romans d'aujourd'hui, et vous verrez que la *Femme guillotinée* est devenue terne. De nos jours, les romanciers vont bien au delà; ils suivent les cours de clinique, et ils écrivent avec le scalpel. L'auteur timide de cette fantaisie, qui croyait avoir touché en se jouant le fond de l'horreur, a assez vécu pour voir qu'il n'avait découvert que de l'horreur à l'eau de rose.

Dans ce livre de premier jet, improvisé avec un emportement éblouissant et entraînant, il y a des chapitres qui semblent inspirés par Molière, par la scène de don Juan et du Pauvre, à propos de laquelle M. Jules Janin devait écrire plus tard un feuilleton qui suffirait seul pour le mettre au rang des classiques. C'est triste et railleur, sentimental et comique; c'est une promenade à travers les théâtres et la Morgue, la mascarade et le cimetière. Mais, au milieu de toutes ces terreurs en peinture et de tous ces épouvantails chinois, voulez-vous retrouver le vrai Jules Janin? Je le laisse parler :

« J'avais fait, disait-il, une parodie sans le savoir. J'avais écrit de sang-froid l'histoire d'un homme triste et atrabilaire, pendant que, dans le fait, je n'étais qu'un bon

et jovial garçon de la plus belle santé et de la meilleure humeur. Je m'étais plongé dans le sang sans avoir aucun droit à ce triste plaisir. Pour n'être pas la dupe de ces émotions fatigantes d'une douleur factice dont on abuse à la journée, j'avais voulu m'en rassasier une fois pour toutes, et démontrer invinciblement aux âmes compatissantes que rien n'est d'une fabrication facile comme la grosse terreur... »

Il y a dans ces quelques mots toute la philosophie du caractère de M. Jules Janin, et si j'insiste sur cette première œuvre, c'est parce qu'elle est la fontaine et l'origine de tout ce qu'il a fait plus tard. Cet écrivain, que l'on croyait facilement livré au caprice, à la fantaisie, presque au désordre de l'esprit et du style, avait, au contraire, un instinct inné de l'ordre, le respect de la règle, et, ce qui est le commencement de la sagesse pour les gens de lettres, la peur de la grammaire. En le suivant avec une certaine attention, on voit qu'il marchait dans des sentiers bien plus réguliers qu'on ne le croyait et que lui-même ne le laissait voir.

Il y a autre chose encore dans ce roman : la jeunesse, et sous ce rapport on peut le regarder comme n'étant pas de notre temps. Ce n'est pas d'un esprit chagrin de dire qu'aujourd'hui il n'y a plus de jeunesse. Je ne parle pas de la vie réelle, je ne parle que de la fiction. Or, dans les fictions modernes, il n'y a plus de jeunes gens, les héros et les héroïnes du roman et du théâtre n'ont plus vingt ans, on dirait que notre vie commence plus tard. Autrefois, et dans Molière, les hommes de quarante ans étaient déjà des barbons ; aujourd'hui, ils sont des jeunes premiers. Or, les personnages que créa M. Jules Janin dans tous ses romans

sont toujours au printemps de la vie, et lui-même il eut toujours vingt ans, il eut toujours la gaieté et l'expression de la jeunesse, et jusque dans ses cheveux blanchis on retrouvait encore ces boucles riantes dont se souvenait son ancien condisciple.

Ce premier livre, ce premier feuilleton, œuvre d'un génie inconscient, décida de la destinée de M. Jules Janin. Il se trouvait journaliste sans le savoir. « L'auteur, dit-il, fut chassé du camp des poètes, absolument chassé, et il se vit forcé d'entrer dans le camp stérile, abominable, des critiques. »

Toutefois, il cherchait encore sa voie, car il commença par faire du journalisme politique. Qu'allait-il faire, grand Dieu ! dans cette galère, dans cette carrière militante où il faut savoir se faire encore plus d'ennemis que d'amis? Voici donc M. Jules Janin, celui que nous avons tous connu, lancé dans la polémique. Il a raconté plus tard, avec beaucoup de bonhomie, comment il pourfendait les ministres du jour, comment il coupait en petits morceaux et dévorait à belles dents les hommes en place. Il paraît que dans ce temps-là la police avait pris une mesure disciplinaire contre le Polichinelle des Champs-Élysées. Il se fit le défenseur chaleureux de notre Pasquin. C'était, à vrai dire, la mesure juste de son tempérament d'opposition. En défendant Polichinelle, c'était la satire, la critique, le journalisme populaire, qu'il défendait.

C'est lui qui, en 1829, peu de temps avant une de nos nombreuses révolutions, disait d'un ton superbe : « Non, César lui-même, fût-il à la place de M. de la Bourdonnaye, aujourd'hui Jules César ne passerait pas le Rubi-

con. » Que de Rubicons, hélas! ont été traversés depuis ce temps-là!

Ce n'est pas à dire que M. Jules Janin n'eût de temps en temps l'instinct politique. Ainsi les vrais Parisiens, comme le sont généralement les académiciens, ne sauraient qu'applaudir à cette vigoureuse plaidoirie pour notre ville : « Paris! Paris est une fiction. Parcourez ce cercle immense, étudiez avec soin ce monde politique dont Paris est la tête et le cœur, combien trouverez-vous de Parisiens aux emplois? Quel est le préfet né à Paris, quels sont même les membres de son conseil municipal; quels sont enfin les députés de Paris? Tous les hommes appelés à gouverner, à représenter, à protéger la ville, ne sont-ils pas nés dans la province? Ne sont-ils pas venus de ces mêmes département qu'on voudrait plaindre, exprès pour être les chefs de cette cité redoutable? Où est Paris dans Paris, je vous prie? Le commerce est-il né à Paris? La banque est-elle de Paris? Les ministres sont-ils nés à Paris?... La province est partout dans Paris, la province a tout envahi dans cette capitale si cruellement dénoncée..... Hâtez-vous, trompettes de Jéricho! promenez de ville en ville, comme on le propose, la royauté, la Chambre des députés, les ministères, l'Institut, les théâtres, les musées, les bibliothèques, tout ce qui fait que Paris est Paris, et vous verrez les provinces succomber inévitablement sous un fardeau pour lequel elles ne sont point faites... »

Cette brillante sortie fut son dernier soupir de journaliste politique. Au fond, M. Jules Janin n'était pas fait pour ce rude métier. Il avait trop de ce que Shakspeare appelle « le lait de la bonté humaine » ; il n'avait pas ce que son

cher Horace appelait le triple airain; il ne ressentait pas les haines vigoureuses, ou du moins il ne les gardait pas longtemps. Un de ses confrères et des miens, celui qui va me répondre et qui m'a si souvent servi d'encouragement et d'exemple, l'a très-bien caractérisé sur sa tombe, en disant : « Passionné, certes il l'était souvent; il avait des rancunes qu'un tour de plume apaisait, des haines implacables qui duraient une semaine, des vengeances que dissipait le sourire d'un enfant. » Un autre de ses amis, qui m'assiste aujourd'hui, disait aussi : « Une caresse, un bonbon le remettaient de bonne humeur. »

En effet, M. Jules Janin était un militant de la forme, du style et du goût, un amant de la belle littérature; il n'était pas, heureusement pour lui, un soldat de la guerre civile. Il n'aimait pas à avoir des ennemis, et à la fin de sa vie, après cinquante ans de critique, il n'en a pas laissé un seul. Dans notre vie de combat quotidien, nous ne sommes pas si fortunés. Notre lot se compose d'amitiés et d'inimitiés également méritées; mais il y a certains jours où le triage se fait et où des voix austères et justes séparent le bon grain de l'ivraie. C'est ce que vous avez fait pour moi, Messieurs; au jour de votre jugement, vous avez mis dans la balance le bien et le mal; vous m'avez choisi, vous m'avez admis parmi vous; cela me suffit.

M. Jules Janin ne resta pas longtemps dans cette fournaise; il y faisait trop chaud pour sa constitution essentiellement aimable, amicale et tolérante. Il cherchait toujours sa voie. Ces grands juges et ces critiques éprouvés, les Bertin, qui n'écrivaient pas mais qui savaient lire, discernaient un fond solide sous cette forme légère. Un jour,

M. Duviquet, qui tenait, selon la formule, le sceptre de la critique théâtrale, eut à faire une absence. M. Jules Janin le remplaça, et le lendemain matin il put dire avec Paris tout entier : « J'ai trouvé ! » Ce premier feuilleton décida de sa vie. M. Duviquet, en revenant, mit ses vénérables mains sur la tête du coupable, et dit au nouveau révolutionnaire : *Tu Marcellus eris!* Et, en effet, il devint Jules Janin.

Ce premier feuilleton fut plus qu'un coup de théâtre; ce fut un coup de tonnerre éclatant dans les régions jusqu'alors paisibles, uniformes, un peu monotones de la critique. Ce fut une irruption, une invasion, une révolution; ce fut le feuilleton qui prit la place du théâtre, qui s'empara de la scène et devint lui-même le drame ou la comédie. Jusqu'alors la critique, humble servante de n'importe quelle œuvre, bonne ou mauvaise, se bornait à faire l'analyse de la pièce. M. Janin cassa cette chaîne que ne pouvait porter un esprit indépendant, volontaire et primesautier comme le sien. Il changea tout cela; il trouva et créa un genre, qui fut de ne pas faire l'analyse de ce qui n'en valait pas la peine, et, même en prenant pour point de départ le titre d'un méchant vaudeville ou d'un infime mélodrame, de lancer sur ses lecteurs éblouis le plus inattendu des feux d'artifice.

Je sais, Messieurs, que les nouvelles générations, tout en rendant justice aux grands dons littéraires de M. Jules Janin, ont une certaine peine à comprendre l'incroyable, le prodigieux effet que produisirent ses premiers feuilletons. Ce n'est point de l'injustice, c'est ce que j'appellerai de l'anachronisme. Pour bien se rendre compte de cette

révolution opérée dans la critique théâtrale, il faudrait remonter au temps où elle éclata. Elle était contemporaine et sœur de la révolution qui changeait la langue et les mœurs. Aujourd'hui, au bout de quarante ans d'exercice, nous sommes habitués à cette liberté d'allures et à cette licence de langage ; mais, dans ce temps-là, c'était le monde renversé. La nouvelle école avait déjà pris d'assaut le théâtre, et elle attendait la nouvelle critique. Plusieurs parmi vous, Messieurs, se rappellent cette époque agitée, et je laisse mon prédécesseur la décrire en quelques mots :

« En ce temps-là, dit-il, nous nous baissions modestement quand nous passions sous l'Arc de triomphe, pour ne pas nous briser le crâne à ces hauteurs. La vocation était partout. Qu'il y eût au-delà du monde ancien un monde nouveau, ce n'était un doute pour personne. Ainsi l'Amérique était pressentie vingt ans avant le départ de Christophe Colomb. En ce temps-là, pas un seul de ces spectateurs en délire n'eût donné son banc au parterre, même pour aller au secours de son père. On regardait son voisin d'un air sombre, comme si l'on eût été à côté d'un ennemi ; on se comptait, les deux camps se mesuraient du regard. Le drame était dans la salle avant d'être sur le théâtre ; pour un hémistiche on se serait battu jusqu'aux morsures. C'était là le bon temps!... De cette rage et de ces colères d'école à école on pourrait raconter des énormités. Le mot : Enfoncé, Racine! a été bel et bien prononcé dans une farandole échevelée, au milieu du foyer du Théâtre-Français. L'autre parole à propos de Corneille : « Eh! de son temps, nous n'aurions pas mieux fait que lui, » a été dite en toute naïveté... »

Eh bien, Messieurs, dans cette mêlée ardente, dans cette éruption volcanique d'une nouvelle race littéraire, que pouvait devenir l'ancienne critique, la critique sage, mesurée, tempérée, pondérée, la critique poudrée? Pour accompagner cet immense tumulte, il fallait une plus retentissante fanfare, et ce fut alors que Jules Janin entra triomphalement avec son clairon dans le grand concert romantique. Ce fut d'abord un scandale, ce fut un peu comme le perroquet de Gresset épouvantant le couvent avec sa langue verte ; mais le succès, qui est quelque chose en tout, couronna cet audacieux début, et Jules Janin prit sa place au premier rang.

Toutefois, s'il s'enrôla dans la grande croisade de ce temps héroïque, ce fut comme soldat indépendant, nous dirions aujourd'hui comme franc-tireur. Était-il classique ou romantique? Il était l'un et l'autre. Il était classique par son amour constant de l'étude, par son assiduité aux lectures anciennes, par son culte pour l'antiquité. Vous savez à quel point il avait le fanatisme d'Horace, si toutefois ce mot et ce nom peuvent être associés. Il aimait à le lire, à le relire, il en fit et en refit la traduction avec amour. Ce petit livre était son enfant gâté; il disait que c'était son meilleur titre, presque le seul, à vos suffrages. Je ne suis pas de cet avis; son vrai titre, c'est sa littérature dramatique. S'il était classique par le bon sens, il était romantique par l'imagination, par le caprice, par l'intarissable fantaisie, par l'inépuisable improvisation. Par-dessus tout il était critique, ce qui le préservait des excès. En même temps qu'il se jetait à corps perdu dans le mouvement, il y gardait sa liberté, et il protestait à sa manière contre les exagérations et contre le

ridicule. Ainsi son premier livre avait été une satire de la chambre des horreurs. Ainsi, quand au théâtre on abusait de *la Marseillaise,* il répondait par cette autre chanson française : *J'ai du bon tabac.* Sa personne, sa vie, son tempérament étaient aussi une protestation. Au milieu de l'école de saules pleureurs dont les larmes pleuvaient sur la scène et sur le monde, il faisait retentir les cascades de son rire étincelant, et, devant les figures à l'air fatal et les chevelures effarées, il se montrait avec cette coiffure qu'il avait rendue légendaire, ornée d'un ruban rose, et sous laquelle s'épanouissait son bon visage resplendissant de gaieté et de santé. C'était l'insurrection du bonnet de coton gaulois contre le bonnet rouge de la littérature révolutionnaire.

Vous me pardonnerez, Messieurs, de vous parler de l'homme en même temps que de l'écrivain. Il serait, d'ailleurs, impossible de les séparer. Sa personne appartenait au public autant que son travail. Il était pour le monde entier une figure familière, et quand il disait, toujours avec Horace : *Contentus paucis lectoribus*, il savait bien qu'il disait un paradoxe. Il aimait, au contraire, la foule des lecteurs ; il faisait quelquefois bon marché de la qualité pourvu qu'il eût la quantité. Rien ne le faisait rayonner comme d'être désigné, regardé. Il adorait la popularité, qui le paya de son amour en le comblant de ses faveurs ; il jouissait de son universelle notoriété avec une satisfaction presque enfantine, et tellement simple et sincère qu'elle en était absolument inoffensive. Le jour où une loi nouvelle imposa aux journalistes l'obligation de la signature, et où il eut à remplacer par son nom des initiales connues dans le monde entier, il y eut autour de lui un universel éclat de rire.

Et comment n'aurait-il pas été populaire? Il était tellement mêlé au bruit, à la foule, à la vie du dehors, qu'il semblait en être un des éléments. Il s'emparait de tous les sujets qui passaient devant ses yeux : il jetait le grain à pleines mains dans les sillons et poursuivait sa marche sans même regarder si les blés poussaient. Je voudrais bien pouvoir vous dire tout ce qu'il a écrit, mais je crois que lui-même n'aurait pu le faire. *Le Chemin de traverse, la Religieuse de Toulouse, les Gaietés champêtres,* étaient des excursions dans le domaine du roman. Deux livres qui me paraissent avoir une valeur supérieure, c'est *Barnave* et *la Fin d'un monde;* ils sont mieux dans la vraie nature de M. Jules Janin; on y retrouve le journaliste, je pourrais dire le pamphlétaire. Jules Janin s'était pris de passion pour cette fin du dix-huitième siècle dont les évènements ont renouvelé la face de la terre; toute sa vie, cette obsession le poursuivit. Au commencement de sa carrière, nous le voyons faire dans *Barnave* la peinture fougueuse de la mort de la monarchie, et, dans les dernières années de sa vie, nous le voyons retourner à la même époque historique et continuer *le Neveu de Rameau* dans un livre d'une incroyable jeunesse.

Je ne saurais dire, et je répète que lui-même ne l'aurait pas pu, le nombre des recueils, des revues et même des almanachs dans lesquels il dispersait une littérature toujours facile, mais toujours originale. Il écrivait comme l'oiseau chante; il avait de l'esprit comme on a dit que les gens bien portants jouissent de la santé, sans s'en apercevoir.

Est-ce à dire que la facilité naturelle puisse se suffire à elle-même, et que le don de l'improvisation puisse sub-

sister sans culture? Ce n'est pas devant des juges comme vous que je défendrais une pareille thèse. M. Jules Janin, qui parut toujours écrire d'abondance, est au contraire un admirable exemple de la nécessité du travail. Il se défendait bien quand il répondait aux propos légers du monde : « Eh! oui, dit-on, c'est un bel esprit, mais si futile! Il sait écrire, mais ça lui coûte si peu! » Vous savez tous, Messieurs, que cela coûte quelque chose. Assurément, on pourrait appliquer à M. Janin ces mots charmants : « Je suis comme les petits ruisseaux; ils sont transparents parce qu'ils sont peu profonds. » C'est Voltaire qui parlait ainsi de lui-même, et l'on peut se consoler en pareille compagnie. Mais est-ce que Voltaire, en écrivant beaucoup, ne lisait pas aussi beaucoup? Et surtout, est-ce qu'il n'était pas activement mêlé à tous les évènements et à tous les incidents de son temps? est-ce qu'il n'était pas le correspondant du monde civilisé, le point central auquel aboutissaient tous les battements du cœur de l'humanité? Croyez-vous donc que cette association de tous les jours, de toutes les heures, avec le monde extérieur, que cette obligation de suivre l'histoire dans toutes ses transformations quotidiennes, que cette nécessité de ne rien perdre des notes justes ou fausses de la voix publique, ne soient pas en elles-mêmes un véritable travail?

Heureux ceux qui peuvent choisir leurs lectures! Le journaliste ne le peut pas. Il n'a ni la liberté ni le temps de choisir les aliments de son esprit. Il amasse chaque matin ou chaque soir les matériaux avec lesquels d'autres feront à loisir des constructions. Il est la proie du jour, de l'heure, de la minute; le sphinx insatiable et insensible de

l'histoire quotidienne est toujours assis devant lui, attendant la réponse qu'il faut livrer sans même la relire. Si vous voulez voir ce qu'était, par exemple, le travail de M. Jules Janin, je prendrai un de ses plus anciens feuilletons, dans lequel il se figurait poursuivi par le spectre du vaudeville. Il raconte que, par une nuit de brouillards, il est abordé par un petit homme gris, habillé de tous les oripeaux du théâtre, qui s'empare de lui et l'accompagne. C'est le vaudeville, l'enfant de l'esprit français. En vain veut-il résister; le tortionnaire lui fait réciter impitoyablement le nom de tous les faiseurs de vaudevilles. Lettre par lettre, tout l'alphabet y passe, et, tout compte fait, le malheureux critique arrive, pour une seule année, au chiffre de cent soixante-huit auteurs dramatiques, huit cent quarante actes, plus de trois mille couplets, dix-huit mille refrains à voir, à entendre, à juger. Et, en supposant seulement dix années de ce travail, voyez quel sera le chiffre final! Il disait seulement dix ans, il a fait cette besogne pendant plus de quarante ans.

Il n'y aurait pas résisté s'il n'avait pas trouvé des ressources en lui-même; et c'est ici, Messieurs, qu'on peut saisir le côté véritablement original et créateur de M. Jules Janin. Il sentait sa valeur, il sentait que lui aussi il était un inventeur, et qu'il n'était pas fait uniquement pour accompagner tous ces refrains dont il était saturé. Au lieu donc de se borner à ce rôle de joueur de flûte à la suite des rhéteurs, il se fit lui-même orateur et poète. Ses feuilletons devinrent le drame, ou la comédie, ou le vaudeville. Il trouva d'abord cette voie tout naturellement et d'instinct; mais plus tard il en fit la philosophie. L'art, comme il le

disait, consistait à faire tantôt un tableau d'histoire ou de genre, tantôt un conte, une fantaisie ou un feu d'artifice, de la comédie jouée la veille. Et, en effet, c'est ce qu'il faisait : il écrivait à côté. C'est ainsi qu'à propos de Mme du Barry, ou de Restif de la Bretonne, ou de Paganini, et d'autres encore, il a écrit des pages véritablement éloquentes et brûlantes. Puis, tout à coup, il sortait des gonds, s'abandonnait au caprice, et, en inventant Deburau, un célèbre Pierrot, livrait à son public la queue du chien d'Alcibiade. Il avait élargi la scène et transporté le théâtre dans le monde. S'il appartenait à l'évènement du jour, il le lui rendait bien, et à son tour il s'en emparait et en faisait sa propriété, sa chose.

Laissez-moi vous dire comment il justifiait cette évolution de la critique : « La jeune critique, disait-il, avait à faire, elle aussi, ses preuves de mérite et de talent; elle voulait montrer qu'elle savait écrire et penser pour son propre compte... Il ne faut donc pas chercher dans le feuilleton moderne l'allure et l'accent d'autrefois. De temps à autre, quand il trouve qu'il n'a rien à dire de l'œuvre appelée à sa barre, il se met à parler pour son propre compte, et, plantant là ces impuissances indignes d'un jugement sérieux, il se met à faire l'école buissonnière à travers les poésies qui lui sont défendues... » Et il ajoutait ailleurs : « Nous jouons là, critiques mes frères, un jeu ingrat, un jeu périlleux, un jeu difficile; au moins faut-il, pendant que nous sommes attachés à tant de renommées douteuses, pendant que nous rendons célèbres tant d'inventions puériles, au moins faut-il que pas à pas nous montions à quelque renommée à notre propre compte. Eh! je vous le de-

mande, où en serait le feuilleton si, après un exercice de vingt années, on n'en pouvait tirer que l'analyse exacte d'un tas de chansons tombées en poussière, et dont personne n'a souvenance, pas même les beaux esprits qui les ont faites?... »

Il traitait autrement, Messieurs, les grands maîtres de la scène. Quand il s'agissait d'eux, il rentrait dans l'ordre, dans le respect des grands principes littéraires. Ses feuilletons sur Molière, sur Racine, montrent quel fond solide d'instruction et de saine critique il y avait sous cette parole habituellement légère; et, quant à l'école moderne, il y était tellement mêlé qu'il plaidait pour elle comme pour sa maison; il aurait dit : *pro domo suâ*. On prétendait quelquefois qu'il était banal, il était simplement bienveillant; on le croyait frivole parce qu'il n'était pas ennuyeux. Mais il était, quand il le fallait, un vrai critique, un critique aigu, acéré; il avait un don supérieur de discernement, de triage; il découvrait d'un coup d'œil ce qu'il fallait élaguer, ce qu'il fallait conserver; il avait ce qu'on pourrait appeler un admirable diagnostic. Non-seulement il avait inventé un genre de critique, mais encore, comme pourraient l'attester de célèbres exemples, il a su trouver, découvrir des poètes, des acteurs, des actrices; il a su les voir, les saluer à leur naissance, les soutenir dans les premiers pas difficiles; et c'était le plus grand de ses bonheurs que cette première protection donnée à des talents qui, sans lui peut-être, seraient restés inconnus ou se seraient ignorés eux-mêmes.

Je ne chercherai point à ranger M. Jules Janin dans telle ou telle école. Il n'était d'aucune. Il était original. Jamais on

n'a pu appliquer mieux qu'à lui le mot : « Le style est l'homme même. » En lui, l'homme, c'était le feuilleton. Il avait créé un genre, mais non une école; il n'a jamais fait et ne fera jamais d'élèves. On a essayé bien souvent de faire du Janin; mais ce n'était pas la même chose. Les chimistes, eux aussi, peuvent décomposer et analyser les eaux minérales et en séparer les divers éléments, mais ils ne peuvent pas les recomposer ni leur restituer leurs qualités premières; ils ne peuvent leur rendre cette vertu qui est le don direct de la nature, et qui, dans un autre ordre, s'appelle la grâce. On pourrait presque dire qu'il portait la peine de son admirable et merveilleuse facilité; car on était tenté de l'appeler de la légèreté. N'est-ce pas ainsi que l'on est trop porté à confondre la moquerie avec le scepticisme, et l'ironie avec l'incrédulité? Non! nous ne nous moquons ni de l'honneur, ni de la vertu, ni de l'amour, ni des passions nobles de l'humanité; nous nous moquons de l'hypocrisie, du charlatanisme, de la sottise humaine. C'est le droit de la critique, et c'est son devoir.

Un des traits les plus caractéristiques de M. Jules Janin, ce fut l'équilibre et pour ainsi dire la bonne santé de son esprit. Jamais il ne connut « l'inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine ». Je ne sais comment il a fait pour se préserver de la tristesse, pour échapper à cette affreuse névralgie qui de nos jours prend les âmes comme les corps. Il résista à cette mortelle mélancolie que faisaient descendre sur nous René, Oberman, Jocelyn et Olympio. Il fut malade; il ne fut jamais maladif. Dans les temps tumultueux que nous traversions, il avait toujours gardé son fond inaltérable de bienveillance et de bonne humeur. Pendant

bien des années j'ai admiré la facilité naturelle, spontanée, qu'il avait à être heureux. Non-seulement il aimait le travail, mais il était toujours sincèrement, presque naïvement content de ce qu'il faisait, et pour lui sa dernière page écrite était toujours la meilleure qu'il eût jamais écrite. Vous vous rappelez, Messieurs, la douceur avec laquelle il supporta ici même une déception, le jour où il vit frustrer momentanément la plus grande ambition de toute sa vie. Il fit son « discours à la porte de l'Académie », et il se remit, dit-il, à corriger « d'une plume apaisée » sa traduction d'Horace. C'est dans ce discours qu'il disait : « On dira que je viens d'écrire un feuilleton. J'accepte avec un certain orgueil cette honorable censure. A Dieu ne plaise, en effet, que je te renie un seul instant, ô ma chère création, mon bon camarade, ami des beaux jours, espérance et consolation des jours mauvais! Tu n'as jamais manqué, dans ton ombre et dans ton petit bruit, de pitié pour les vaincus, de respect pour l'exilé, d'encouragement au jeune homme et de louanges à toutes les honnêtes pensées, à tous les illustres courages... »

Et, en effet, il resta toujours fidèle à son travail de près d'un demi-siècle, jusqu'au jour où la maladie arrêta sa main. Retiré dans sa charmante maison de Tibur, il y gardait encore et son égalité d'âme et tous ses amis. Le chagrin n'approchait pas plus de son chalet que de sa personne; tous deux riaient au soleil. Il se consolait de la souffrance en regardant autour de lui. Non-seulement il adorait les lettres, mais il avait la passion des livres, et il aimait à vivre au milieu des plus belles éditions et des plus précieuses raretés.

Et quand je dis qu'il se consolait en regardant autour de lui, auprès de lui, comment pourrais-je oublier l'influence gracieuse et tutélaire qui veillait si tendrement à ses côtés? Comment ne pas envoyer un souvenir respectueux à la femme si admirablement dévouée qui fut vraiment la compagne de sa vie? M. Jules Janin croyait encore écrire lui-même quand il écrivait par cette main si obéissante à sa pensée, si familiarisée avec les habitudes de son esprit et les fantaisies de son style.

Ce fut au milieu de ces tendres soins, entouré de cette infatigable sollicitude, que M. Jules Janin s'éteignit doucement le 21 juin 1874. Il s'est assis bien peu de temps dans ce fauteuil tant désiré et si bien mérité. Il eût aimé à s'y reposer et à prendre part à vos sereines et pacifiques discussions. L'Académie était pour lui l'atmosphère naturelle, l'air ambiant. Il y eût mieux respiré que dans la fumée de nos discordes. Je disais qu'un de ses derniers livres avait pour titre *la Fin d'un monde*. Il y eut une autre époque de l'humanité, le millénium, où le genre humain éperdu attendait la fin du monde et la consommation des temps. Les fidèles ne bâtissaient plus les cathédrales qu'en bois, car, à quoi bon construire pour l'avenir, puisque tout allait finir? Nous aussi, dans les bouleversements incessants de notre histoire, nous pourrions croire que nous sommes arrivés à une époque semblable. C'est pourquoi nous construisons, non plus des monuments durables, destinés à abriter les générations futures, mais des tentes faites pour le jour et pour l'heure. Quant à vous, vous continuez au milieu de toutes les révolutions votre travail tranquille, vous construisez votre cathédrale à laquelle chacun

apporte sa pierre. Vous êtes toujours le Sénat conservateur et modérateur de la langue française, et les mots nouveaux, même ceux qui forcent les portes, doivent être adoptés par vous pour devenir légitimes.

En sortant d'ici, beaucoup d'entre nous rentreront dans le grand champ de bataille de la vie. C'est notre lot, nous y mourrons. Mon prédécesseur disait, quand on lui demandait les éléments de sa biographie : « Je suis comme les peuples heureux, je n'ai pas d'histoire. » Je demande à ne pas accepter ce proverbe pour les peuples, et je dis, au contraire : « Malheureux les peuples qui n'ont pas d'histoire ! »

Le plus célèbre poète de l'Allemagne a dit : « Celui qui n'a pas mangé son pain dans les larmes, celui qui n'a pas passé des nuits de douleur assis sur son lit en pleurant, celui-là ne vous connaît pas, ô puissances célestes ! »

Ainsi les peuples qui n'ont pas souffert, crié, pleuré, saigné, ne sont pas dignes de la liberté; n'ont mérité ni de la connaître, ni de l'aimer, ni de la servir. L'agitation n'est pas toujours stérile, elle est aussi le signe de la vie. Les peuples en mouvement sont comme le métal en fusion et en ébullition, duquel sortira la statue. Quelque nom qu'elle porte, ce sera toujours l'inextinguible, immortelle et éternelle France !

RÉPONSE

DE

M. CUVILLIER FLEURY

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. JOHN LEMOINNE

Monsieur,

Vous l'avez dit avec raison, et je le dirai à mon tour, sans être arrêté par votre modestie : vous entrez ici comme journaliste. Laissez-moi ajouter que si vous avez été, dès votre première candidature, accepté par notre compagnie, c'est que, comme publiciste, vous avez été distingué parmi les meilleurs, que vous avez gardé un style original dans cette confusion des langues qui caractérise trop souvent les luttes de la presse périodique, et enfin que vous avez montré, dans une circonstance récente et terrible de notre histoire, comment la plume peut devenir, au milieu

d'un grand péril social, une arme vaillante dans la main d'un homme de cœur.

Pourquoi ne pas le dire, Monsieur? ce n'est un « quatrième pouvoir », c'est la plus réelle puissance des temps modernes que vous représentez ici. C'est comme un de ses ministres que nous vous recevons. Vous représentez la presse, non pas dans sa forme générale et abstraite qui se confond avec celle de l'esprit lui-même, mais dans son acception qu'on pourrait croire la plus réduite, la presse quotidienne, le journalisme, le journal. Un de vos plus éminents prédécesseurs, assis en ce moment près de vous, se félicitait un jour, entrant dans cette enceinte, de n'avoir jamais écrit que dans les journaux. Il venait rejoindre sur ces bancs un autre publiciste comme lui, un ami de vingt ans, un nom illustre dans l'Université, la politique et les lettres, une chère mémoire pour chacun de nous. J'ai nommé Saint-Marc-Girardin.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Monsieur, que la liberté de la presse compte comme un pouvoir dans l'État. Sans cesse remaniée et réglementée depuis un siècle, on a pu ralentir son allure, calmer son ardeur, refréner sa véhémence naturelle; on ne l'a jamais, ni sérieusement atteinte comme influence, ni diminuée comme pouvoir. Elle reste un pouvoir.

« Nous avons vu, disait un grand sage, la vieille société périr, et avec elle cette foule d'institutions domestiques et de magistratures indépendantes qu'elle portait dans son sein, faisceaux puissants des droits privés, vraies républiques dans la monarchie..... Pas une n'a survécu, et nulle autre ne s'est élevée à leur place. La Révolution n'a laissé

debout que les individus . . . . . De la société en poussière est sortie la centralisation . . . . . La charte de 1814 (après la dictature de l'Empire) avait donc à constituer à la fois le gouvernement et la société . . . . . Elle aurait trop peu fait (ayant établi l'un) pour relever l'autre, si elle s'était arrêtée à la division des pouvoirs. A la place d'un despotisme simple, nous aurions eu un despotisme composé, l'*omnipotence* parlementaire après l'*omnipotence* d'un seul... Ce n'est qu'en fondant la liberté de la presse, comme droit public, que la charte a véritablement fondé toutes les libertés et rendu la société à elle-même. La liberté de la presse doit fonder à son tour la liberté de la tribune, qui n'a pas un autre principe ni une autre garantie. Ainsi la publicité veille sur les pouvoirs. Elle les éclaire, les avertit, les réprime, leur résiste. S'ils se dégagent de ce frein salutaire, ils n'en ont plus aucun ; les droits écrits sont aussi faibles que les individus. Il est donc rigoureusement vrai que la liberté de la presse a le caractère et l'énergie d'une institution politique ; que cette institution est la seule qui ait restitué à la société des droits contre les pouvoirs qui le régissent, et que le jour où elle périra, ce-jour là nous retournerons à la servitude (1)... »

J'ai voulu, Monsieur, vous montrer les titres de noblesse de votre profession, rédigés par un philosophe chrétien, un royaliste, nullement suspect d'enthousiasme pour les conquêtes de l'esprit moderne, mais qui en avait reconnu

---

(1) Fragments du discours prononcé par M. Royer-Collard dans la discussion du projet de loi sur la presse (1822). (*Vie politique de M. Royer-Collard*, par M. de Barante, tome II, p. 131-133.)

l'imprescriptible nécessité. Ce philosophe, vous le connaissez; il a été pendant soixante ans, avec Chateaubriand, avec M. Guizot, avec le duc de Broglie, M. de Salvandy, M. de Montalembert (1), l'invariable et infatigable défenseur de la liberté de la presse : c'était M. Royer-Collard. J'aime à opposer un tel témoignage aux superbes dégoûts qui, de nos jours encore, après tant d'épreuves qui le confirment, s'attaquent au principe même de la publicité périodique.

La liberté de la presse a, malgré tout, un grand défaut. Elle a été faite pour des hommes, non pour des anges. On s'en aperçoit tous les jours. Elle est une institution humaine avec les faiblesses et les imperfections de l'humanité. Née d'une grande nécessité sociale, non d'une fantaisie d'innovation, elle est ausssi une industrie, un métier; elle tient boutique, et l'on a peine à faire sortir quelquefois, de ces échoppes banales où elle vend ses produits, l'idée de sa grandeur, de son utilité et de sa puissance. Il faut pourtant s'y résoudre. Et savez-vous ce qui la relève de ces misères matérielles de sa condition et de son ménage? C'est qu'elle a quelque chose au-dessus d'elle, d'où elle tire la force et la dignité. Si humble que soit le journaliste, si cachée que

(1) « M. de Montalembert était plus de son temps qu'il ne le croyait lui-même. Il aimait la presse; il éprouvait pour elle cet entraînement qui est de nos jours. Il redoutait ses excès, la blâmait sévèrement, et n'eut pas toujours à s'en louer; mais toujours il lui revenait, et à ce propos il répétait ce vers d'une élégie amoureuse d'Ovide :

... Nec sine te, nec teeum vivere possum.
Je ne puis vivre ni avec toi, ni sans toi. »

)Discours de réception de M. le duc d'Aumale à l'Académie française, le 3 avril 1873.)

soit sa vie, si masqué que soit son visage, il est au service d'une opinion ; il ne vaut quelque chose moralement, et le talent à part, que par l'opinion qu'il représente, si elle est honnête. Sans elle, sa voix se perd dans l'immense étourdissement des pensées creuses et des paroles sans écho.

On dirait, quand on parle de l'opinion, que c'est le dix-neuvième siècle qui a inventé le mot et la chose. Notre siècle a inventé et surtout il a détruit beaucoup de choses. Ce qu'on appelle l'opinion existait avant lui. « Il faut, disait Fénelon de sa voix la plus douce, avoir grand égard à l'improbation du public. » Écoutez aussi ce qu'écrivait M. Necker en 1784 : « La plupart des étrangers, disait-il, ont peine à se faire une idée de l'autorité qu'exerce en France aujourd'hui l'opinion publique. Ils comprennent difficilement ce que c'est que cette puissance invisible qui commande jusque dans le palais du roi (1). » Et plus tard, M. Fiévée, le correspondant secret de Napoléon, lui écrivait un jour : « Méfiez-vous, Sire ! Sous un gouvernement absolu, l'opinion, c'est ce qu'on ne dit pas. » Aussi, revenu aux Tuileries après le 20 mars, et à peine établi : « Nous rendrons dès demain la liberté de la presse, disait l'empereur. Pourquoi la craindrais-je désormais? Après ce qu'elle a écrit depuis un an, elle n'a plus rien à dire sur moi, et il lui reste encore quelque chose à dire de mes adversaires (2). » Il se croyait réconcilié avec l'opinion.

Calme ou irritée, invisible ou présente, silencieuse ou grondante comme la mer que les vents déchaînent, l'opi-

---

(1) *Les Origines de la France contemporaine*, par M. Taine, tome Ier, p. 397.
(2) M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome IX, p. 238.

nion, depuis la chute de l'ancien régime, était donc devenue maîtresse; les livres, ceux de Montesquieu lui-même, ne lui suffisaient plus. « N'aie pas peur; parle et ne te tais pas, disait Dieu à saint Paul; car j'ai un grand peuple à moi dans cette ville (1). » A une telle puissance il fallait un organe pour ses combats comme pour ses victoires, pour ses bons et ses mauvais jours, — un organe actif, vigilant, quotidien, passionné comme elle, mais capable de se décider pourtant le jour où le sentiment public l'emporte sur l'obstination égoïste des partis. — Ce jour-là, par l'accord qui se fait entre l'opinion et la presse, le journal est le maître. Le talent du journaliste y peut beaucoup, mais à cette condition. Chateaubriand met le sien au service d'une ambition personnelle, blessée à mort; mais à ses colères sourit l'opinion, et il réussit plus qu'il ne l'a voulu. Armand Carrel, avec l'entraînante âpreté d'un adversaire sans merci, essaye une lutte pareille contre la royauté de Juillet; il échoue. Tant vaut l'opinion, tant vaut l'écrivain. Tantôt elle prête son prestige au plus humble de ses organes; tantôt elle l'emprunte, en lui communiquant sa force, à l'écrivain lui-même. Junius, masqué, a besoin d'avoir mille fois raison contre le duc de Grafton; mais il a raison. Voyez-vous cette lumière qui brille dans cette rue de Londres, là-haut, à cette mansarde? Il y a là un inconnu, une plume à la main. Son existence, il y a cent ans, était un mystère; elle l'est encore. Il écrit sur l'évènement du jour, sur un projet de loi présenté aux Communes, sur un incident diplomatique. Cet homme par lui-même n'est rien.

(1) *Actes des apôtres*, chap. XVIII, vers. 9 et 10. (La vision à Corinthe.)

Mais, demain, la page qu'il vient d'écrire sera descendue de son bureau dans l'atelier du journal (1). Elle sera lue dès l'aube du jour par des milliers d'acheteurs. Elle circulera dans le monde. Elle fera sensation dans les assemblées. L'ouvrier obscur de cet écrit anonyme, c'est un des ministres de la plus grande puissance du monde moderne, l'opinion.

C'est parce que vous avez ainsi compris, Monsieur, tout ce que la profession, adoptée par vous dès votre jeune âge, comportait de sérieux devoirs, que votre talent, qui aurait pu vous soutenir partout ailleurs, vous a, dans cette carrière, particulièrement servi. Votre indépendance naturelle, volontiers rétive, s'accommodait de ce rôle qu'on se crée à soi-même, de ce droit qu'on s'arroge de juger, sans mandat, les hommes et les choses, et de rendre des arrêts que l'opinion enregistre, même si elle les combat. Votre originalité même ne répugnait pas à cette tâche attrayante des controverses périlleuses. Elle s'y trouvait à l'aise comme la salamandre, dit-on, au milieu du feu.

Vous avez, en effet, cette qualité que son nom seul définit. Vous avez l'originalité, don précieux en toute espèce d'écrit, mais rare dans le journalisme ; car, lui aussi, s'appelle « Légion ». Le journaliste est par nécessité improvisateur. L'improvisation ne s'arrange guère d'une certaine délicatesse dans la forme de la pensée. Elle vise à

---

(1) La première lettre de Junius parut le 21 janvier 1769, dans le *Public advertiser*, le duc de Grafton étant premier ministre, lord North chancelier de l'échiquier. Soixante-neuf lettres du même *inconnu* furent publiées pendant trois ans dans le même journal.

(Voir *l'Angleterre au XVIIIe siècle*, par Charles de Rémusat.)

l'effet plus qu'à la finesse. Il faut qu'elle frappe fort, s'il ne lui est pas donné de toucher toujours juste. Elle est condamnée aux redites, aux phrases toutes faites, aux métaphores banales. C'est elle qui a inventé ce « vaisseau de l'État » sur lequel nous avons navigué si longtemps. Doit-on se plaindre si elle a quelques défauts inévitables? Comment suffirait-elle autrement à cette immense consommation de publicité qui se fait dans un grand pays : nouvelles de partout, des assemblées et de leurs comités soi-disant secrets, nouvelles des chancelleries et des palais, de la rue et du salon, du tribunal et de l'Église, de la bourse et du théâtre, sans compter les coulisses, qui ont leurs historiographes, et sans parler du foyer domestique où la chronique s'introduit trop souvent sans droit, non sans scandale, son carnet à la main? Ah! Monsieur, que deviendrait le style, dans cette grande mêlée, si quelques écrivains tels que vous n'en avaient reçu l'étincelle et gardé la flamme? Le style, qui s'en inquiète? Est-ce l'écrivain? Personne ne lui en demande. Est-ce le lecteur? Il n'est qu'avide, non difficile. Il a faim et soif. Il veut être pourvu promptement, servi à point. Sa délicatesse littéraire, s'il lui en reste, il y a encore de bons livres et de bonnes Revues pour la satisfaire. Au journal il demande le pain quotidien, cuit à ce four toujours allumé, qu'entretient sa curiosité insatiable, et dont s'accommode son goût facile.

Vous avez été, Monsieur, plus sévère à vous-même, quoique vous ayez commencé de bonne heure. Comme publiciste, voici bien trente-cinq ans que vous êtes à l'œuvre. L'historien illustre, qui a voulu être un de vos parrains académiques, a été quelque temps le guide de vos premiers

travaux. Dès vos débuts votre goût se prononce. Français de cœur, l'étranger vous attire. Vous avez comme une nostalgie de l'Angleterre. Vous l'étudiez, vous la lisez, vous vous pénétrez de sa littérature, de son esprit, sauf à vous en servir contre elle un peu plus tard. Vous passez tour à tour la Manche et le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. Vous êtes un des créateurs de la polémique extérieure dans les journaux français; vous leur donnez le goût de s'occuper des affaires des pays étrangers. Bien peu de nous, avant que la vapeur eût abrégé les routes et les traversées, connaissaient vraiment l'Angleterre. Voltaire l'avait tour à tour glorifiée et raillée. M. de Staël nous l'avait montrée dans un livre agréable. Le *Globe* nous avait révélé, dans des lettres spirituelles, les secrets de son ménage électoral (1). Votre correspondance de 1841 a complété l'œuvre Revenu en France, vous avez eu dans la presse un véritable département des affaires étrangères, ministre par votre plume, sans l'être toujours au gré de ceux qui l'étaient par l'autorité. Chose singulière! votre nom fut d'abord beaucoup plus connu hors de France qu'au dedans, et il fallait, sortant de nos frontières, compter avec vous. On vous observait, et l'on vous craignait. Je me rappelle le temps où l'Autriche se plaignait de vous à notre cher Armand Bertin, et où l'Angleterre, qui vous attirait, ne vous plaisait guère. Elle a continué longtemps à exercer sur vous ce double et singulier effet : ni avec elle, ni sans elle. Au fait, le monde ne peut renoncer à l'influence anglaise ni s'y livrer aveuglément, même sur le canal de Suez.

(1) Lettres écrites au journal *le Globe* par M. Duvergier de Hauranne.

Vous avez très-finement marqué ces délicatesses de nos rapports avec nos puissants voisins. Vous avez été passionné, et avec raison, pour l'indépendance de l'Italie, quand elle ne semblait, aux cabinets de l'Europe monarchique, qu'un mauvais rêve, et vous n'avez jamais fait de vœux contre la liberté de l'Espagne. Quant au fameux « malade », celui d'Orient, dont le régime intérieur excite aujourd'hui, à un si haut degré, la sollicitude plus ou moins désintéressée de ses voisins immédiats, vous n'avez jamais eu depuis trente ans aucune illusion sur son état.

Vous appartenez, Monsieur, à la bonne école de la diplomatie française, contemporaine de la liberté parlementaire que lui rapporta la Restauration. Avant cette époque, et depuis la chute de l'ancien régime, la politique étrangère de notre pays s'était montrée tantôt provocante jusqu'à l'atrocité, tantôt fière jusqu'à l'insulte. « L'Europe nous menace, disait Danton, jetons-lui pour la défier la tête d'un roi !... » Plus tard, Dieu permit que cette horrible politique fût arrêtée court. Le ton changea. Une certaine brutalité guerrière, puis une certaine emphase républicaine, remplacèrent l'anathème démagogique. « Avant trois mois, disait le général Bonaparte à M. de Cobentzel, pendant les conférences d'Udine, et fatigué des lenteurs du plénipotentiaire autrichien, avant trois mois je briserai votre monarchie comme je brise cette porcelaine !... » et le précieux cabaret, don de l'impératrice Catherine, tombait en éclats sur le parquet. « La République française est comme le soleil, disait-on plus tard ; aveugle qui ne la voit pas ! » C'était l'âge héroïque de la diplomatie nouvelle. Bientôt après, avec quelques phrases aiguës comme le tranchant

de l'épée, insérées au *Moniteur universel*, l'Empereur suffisait au service de son système, qui parlait mieux encore par la bouche de ses canons. Quant à la Restauration, si sa politique extérieure subit par instants les contraintes que son origine lui imposait, elle eut des négociateurs comme l'amiral de Rigny à Navarin, le maréchal de Bourmont à Alger, qui ne parurent très-soucieux, ni l'un ni l'autre, d'attendre pour vaincre le bon plaisir de l'Angleterre.

Je n'insiste pas sur cette période de la diplomatie française antérieure à votre entrée dans le journalisme.

Une fois engagé dans la carrière, vous avez compris ce qu'exigeait de vous, pour être bien faite, la polémique internationale : l'instinct du patriote, l'information exacte, l'indépendance du jugement, la verve parfois irritée, la sagacité clairvoyante. Nous avons traversé des temps difficiles. Les révolutions, dont la presse quotidienne n'est pas toujours la cause la plus innocente, tournent parfois contre elle, soit en renversant les barrières qui la contenaient prudemment, soit en la livrant par des lois d'exception à des répressions tyranniques. Une de ces lois, nullement sévère en apparence, causa pour un temps plus de sérieux embarras à la polémique des journaux qu'elle ne leur fit de mal. Je veux parler de la loi que vous avez rappelée, celle de 1849, sur les signatures. Tout article, inséré dans un journal, à quelque titre que ce fût, dut être signé. Quelques noms furent bientôt distingués. Ce que perdait le journal dans sa valeur collective, le hardi talent de jeunes écrivains s'en empara, Le pouvoir n'y gagna rien. On le vit bien sous le second Empire. La presse ne s'avançait qu'en trébuchant sur ce terrain semé d'embû-

ches que la législation d'alors lui avait préparé avec un art infini, lui laissant trop peu de liberté pour être puissante, assez pour se compromettre. Elle en profita pourtant pour donner très-vite à quelques-uns de ses organes une célébrité sérieuse. On vit de jeunes débutants se raffiner du premier coup dans cette lutte de l'esprit libéral contre les pièges de la légalité. La réticence eut ses Tacite à la touche vigoureuse et discrète. Suétone aussi fit parler de lui. Le sous-entendu devint un genre de littérature, et l'art de lire entre les lignes fut porté à sa dernière perfection. Vous avez eu, Monsieur, à cette époque, un de ces habiles écrivains pour collaborateur, nous pour confrère. Vous savez comment, n'ayant pas le choix des armes, il combattait pourtant avec un mélange de hardiesse et de prudence, sachant s'arrêter à temps, proposant des énigmes que tout le monde devinait, rangeant en bataille, par moments, des lignes de points comme des tirailleurs devant l'ennemi, devenu ainsi, par des mérites de style dont le génie de notre langue s'accommodait presque plus que de la véhémence déclamatoire, un des maîtres de cette polémique si insidieusement entravée.

Vous étiez de ceux que, bien avant cette loi, leur style trahissait dans leur *incognito* volontaire, et dont le nom brillait, par son absence même, au bas de leurs articles. Vous étiez de ces anonymes qu'il ne fallait pas chercher dans le *Dictionnaire* de Barbier, et qui conservaient, associés sans confusion à la même œuvre, leur personnalité persistante. Aucun ne l'eut jamais à un plus haut degré que vous, et il faudrait reprendre presque jour par jour l'histoire de nos relations extérieures depuis 1830, pour

y relever la trace que, sur ce sol mouvant de la polémique quotidienne, votre plume a laissée, glissant toujours, suivant le précepte du poète, n'appuyant jamais. Votre sillon était à fleur de terre : on vous le reprochait. Au bout de quelques mois, votre moisson d'esprit, de bon sens, de saine discussion, n'en était pas moins belle.

Vous aviez à défendre une politique qu'on ne disait pas fière, et qui l'était pourtant, celle de la liberté et de la paix ; car elle avait à braver, à l'extérieur, bien des mauvais vouloirs devant lesquels elle ne voulait ni se compromettre ni s'abaisser, et, au dedans, bien des passions moins dangereuses encore à combattre qu'à satisfaire. La politique de la liberté dans la paix est jugée aujourd'hui. Elle a permis de donner à la France de bonnes finances, une belle armée, des forteresses bien approvisionnées, tout un grand réseau de chemins de fer, Paris fortifié, l'Algérie conquise, une prospérité féconde, même pour ses successeurs ; en un mot, quoique interrompu par une révolution dont l'histoire a déjà signalé l'inexplicable insanité, ce pacifique gouvernement de nos affaires avait préparé pour la France un avenir qu'une autocratie belliqueuse devait interrompre à son tour, mais par des causes que la postérité jugera.

Vous avez eu l'honneur, Monsieur, de servir la politique de la liberté et de la paix ; avouez que votre patriotisme n'en a pas souffert, que votre orgueil ne s'en est pas ému. La royauté abattue, il n'y avait plus à faire de politique extérieure. C'est la société française qu'il fallait défendre. Vous avez eu vos actions d'éclat dans cette seconde campagne comme dans la première. L'occasion était bonne de

percer à jour bien des ridicules devenus puissants, de bien petits hommes gonflés de leur importance d'un jour, d'étranges et fatales ambitions qui aboutissaient à des combats dans les rues et à des catastrophes dans l'État. Pendant ce triste interrègne du pouvoir monarchique, qui ne devait plus reparaître en France que sur un trône semé d'abeilles, symbole infidèle d'une paix imaginaire, une mission qui vous fut donnée par le directeur de votre journal vous avait conduit à Rome. Vous y fûtes le témoin ému, l'éloquent narrateur de ce triomphant retour du Saint-Père dans sa capitale temporelle, qui parut alors un si grand évènement : car cette restauration du pape par des mains françaises semblait promettre, au monde catholique, une confirmation des espérances libérales de son avènement et, à l'Église de France, le maintien de ses antiques libertés... Votre récit se ressentait de ces consolantes pensées. Il était ému, comme vous l'êtes si facilement, je ne dis pas quand vous le voulez, mais quand vous ne résistez pas à votre émotion.

« L'éloquence, a dit La Bruyère, peut se trouver dans les entretiens et dans tout genre d'écrits. Elle est rare où on la cherche. Elle est quelquefois où on ne la cherche pas ! »

Un sentiment non moins spontané parut vous animer lorsque, vingt ans plus tard, deux branches d'un même trone royal semblèrent près de s'unir pour rendre à la France, sous l'ombrage traditionnel d'une royauté nationale, les garanties monarchiques de la liberté. Nationale, cette royauté ne pouvait l'être que par la reconnaissance des droits de la nation, antérieurs et supérieurs au sien. Votre imagination se laissa prendre à cette pensée géné-

reuse; votre cœur vous inspira, et vous fûtes ainsi associé un instant, pour le triomphe de l'accord projeté, à ceux qui n'en voulaient le succès qu'aux mêmes conditions que vous, non à ceux qui le voulaient à tout prix. Mais ce fut en vain que cette cause avait trouvé un défenseur tel que vous dans le journal même qui, depuis, a si justement réservé tous les efforts de son habileté politique et toute la puissance de son crédit à la défense d'un gouvernement libéral, sous une constitution respectée.

Un orateur illustré par les luttes de la tribune, un publiciste éprouvé dans les combats de la presse, sont-ils obligés de faire encore preuve de littérature, pour que cette enceinte leur soit ouverte?

L'éloquence et la polémique, ces deux sœurs qui se sentent nécessaires l'une à l'autre, quoiqu'elles ne s'accordent pas toujours, n'ont jamais longtemps attendu nos suffrages quand ceux du pays leur étaient sérieusement acquis. Vous me pardonnerez pourtant si, sorti du domaine si encombré de la discussion politique, j'essaye de vous compromettre un moment dans ce chœur plus tranquille et de renommée moins bruyante qui se compose des écrivains de la critique littéraire. Il faut, Monsieur, vous y résigner. Je ne dirai pas que vous avez voulu être un juge des écrits, comme M. de Lamartine a voulu être un homme politique et M. Ingres un musicien. L'Académie vous a rendu plus de justice. Elle connaissait, elle avait lu, elle avait distingué les deux volumes, d'apparence modeste, où vous avez mis toute votre littérature, laissant à penser au public, par le peu que vous lui donniez, tout le prix de ce que vous avez gardé. Vous êtes de ceux qui disent comme

La Fontaine : « Les longs ouvrages me font peur. » Les vôtres, de courte haleine, sont autant de petits tableaux aussi achevés que ceux qui ont ouvert, même avant les grands, les portes d'une Académie voisine de la nôtre à un célèbre peintre d'histoire en miniature. L'Académie française, elle aussi, avait fort distingué votre touche sobre et fine, ayant plus de relief que d'éclat, plus de profondeur que d'étendue, votre talent de peindre en réduisant, sans les rapetisser, les proportions de vos modèles.

On a dit spirituellement d'un fabuliste resté populaire, même après La Fontaine : « Il trouve la naïveté, quoiqu'il la cherche. » Quant à vous, Monsieur, si vous ne cherchez pas l'originalité, tout au moins aimez-vous les sujets qui la procurent, ceux où elle vient pour ainsi dire, sans trop minauder, au-devant de l'écrivain. Sur une trentaine d'études dont se compose votre recueil, portraits ou tableaux, notices et récits de voyage, les Anglais et les Américains vous en ont fourni libéralement plus de la moitié. Comme observateur moraliste, leurs mœurs et leur caractère vous attirent, de même que, comme polémiste, leur politique vous avait souvent provoqué. Vous ne savez guère résister à cette amorce toute pleine pour vous d'électricité sous-marine. Vous allez à eux comme à d'intarissables sujets d'amusante analyse, de malicieuse observation, et par un secret plaisir de tourner contre eux ce genre d'esprit qui semble leur appartenir en propre, et qu'exprime, dans leur langue, un mot qu'on a vainement essayé de traduire dans la nôtre. Les hommes d'État de l'Angleterre et ses petits-maîtres, les éloquents et les excentriques, ceux qui font de

beaux discours et ceux qui mettent bien leur cravate, ses philosophes et ses poètes, ses peintres et ses diplomates; sir Robert Peel et Brummel, Shakspeare et Johnson, Haydon et Malmesbury, quelle variété de types, de professions, d'attitudes! que de contrastes sur un fond uniforme! et dans vos réflexions sur ces personnages si caractérisés et si semblables, que de bon sens, que de vérité, que de bonne humeur, que de raison! Lord Wellington fut-il un grand homme? « Il fut, répondez-vous, un grand Anglais. » — « L'Irlande, dites-vous ailleurs, a certainement produit de plus grands orateurs que O'Connell; mais aucun n'avait comme lui ces dons secrets et sympathiques qui désignent un homme entre tous à l'instinct populaire..... Quand il parlait à cent mille hommes, les premiers placés recevaient le choc de sa parole; puis ils faisaient la chaîne, et le tressaillement passait à toutes les extrémités avec la rapidité de l'éclair. » Après le grand général et l'orateur populaire, le « duc de fer », comme on l'appelait, et l'agitateur sans frein, voici le portrait d'un de ces hommes qui semblent résumer, dans leur personne, tout le côté frivole de cette société sérieuse, et tout le fantasque égoïsme de ces cœurs parfois si magnanimes. Vous voyez que je fais allusion à la piquante notice que vous avez consacrée à Georges Brummel. Vous avez marqué, Monsieur, d'un trait profond ce personnage léger, favori d'un prince, idole des salons anglais, logé, nourri, vêtu, pourvu d'argent pendant vingt-cinq ans par les compagnons de ses plaisirs « et qui, dites-vous, le jour où il perdit son caniche, se plaignit d'avoir perdu son meilleur ami ».

Comme vous traitez les hommes, vous savez peindre aussi les peuples, tantôt d'un mot, tantôt par d'ingénieux rapprochements. « Aux funérailles de Nelson, écrivez-vous, il y eut dans la foule de véritables sanglots, et des femmes se trouvèrent mal.... J'ai assisté aux funérailles de Wellington, et le trait principal de la journée a été une gigantesque consommation de vivres... » Essayant de caractériser ailleurs cette affinité querelleuse et indélébile qui unit, quoi qu'elles fassent, les deux races anglaises, séparées aujourd'hui par l'Atlantique, vous indiquez, avec beaucoup de finesse et de gaieté, ce qui les rapproche et ce qui les divise. « Un Américain, dites-vous, a beau être un citoyen des États-Unis, il n'en a pas moins le sang anglo-saxon dans les veines, et il est fier d'être de la race anglaise quand il regarde la colonne de Trafalgar..... Les Américains ont toujours l'air, je ne dirai pas de jeter le gant, mais de montrer le poing à l'Angleterre, et au fond ils tirent vanité de leur descendance; la grandeur de la mère-patrie flatte leur orgueil... Les Anglais, de leur côté, éprouvent à l'endroit des Américains une certaine faiblesse paternelle. Comme ces pères nobles qui, tout en maugréant, sont cependant flattés de voir leurs grands garçons faire des fredaines, ils regardent avec une certaine complaisance les tours de force de leurs confrères transatlantiques. *Jonathan* (l'Américain) est toujours, pour *John Bull,* l'enfant terrible qui fait ses dents. Il est un peu casseur d'assiettes; il met les pieds dans le plat..., il fait l'école buissonnière et rentre avec ses habits déchirés..., mais il ira au bout du monde, et il arrivera le premier partout. Bon sang ne peut mentir... »

Je ne voudrais pas prolonger ces citations (1); mais comment ne pas dire un mot d'une question délicate que vous soulevez quelque part, et qui ne pouvait laisser indifférente une académie investie, depuis sa fondation, du privilège de rédiger le dictionnaire de la langue française? On s'étonne que notre travail, commencé il y a deux siècles, ne soit pas encore fini; et l'on se livre, sur ce propos, à des plaisanteries presque aussi anciennes que l'Académie. On oublie que si un dictionnaire n'est jamais fini, c'est qu'une langue ne finit jamais, à moins qu'elle ne soit morte. On oublie encore que nous sommes à la veille d'achever la septième édition de notre Dictionnaire. Je ne crois pas, comme vous, que la langue de notre pays soit sérieusement menacée de perdre, en Europe, ni même dans le monde, la prééminence qu'elle a jusqu'à ce jour conservée. On aura beau faire, la forte langue de sir Robert Peel et de M. Cobden pourra voir son domaine s'étendre dans les relations commerciales, dans l'économie industrielle, sur le terrain des courses et au *skating-club;* la langue française restera plus particulièrement la langue des idées générales, celle de la sociabilité et des mœurs; elle restera surtout celle de la diplomatie universelle. « Je suis toujours émerveillé, écrivait Voltaire à ses confrères de l'Académie, des progrès que notre langue a faits dans les pays étrangers. On est en France, de quelque côté que l'on se tourne. Vous avez acquis, Messieurs, la monarchie universelle qu'on reprochait à Louis XIV, et qu'il était bien loin d'avoir... » Si

(1) Voir les *Études critiques et biographiques* (1852) et *les Nouvelles Études* (1863) de M. John Lemoinne. (Michel Lévy.)

l'Académie de 1876 ne donne tout à fait raison ni à Voltaire, ni à vous, elle vous a prouvé du moins qu'elle tient grand compte de vos alarmes; et sur ces questions-là, une fois mêlé à nos travaux, vous trouverez, Monsieur, à qui parler.

Toutes ces études critiques, les anciennes et les nouvelles, qui ont certainement contribué à vous ouvrir les portes de l'Académie, vous prédestinaient aussi à y remplacer celui de nos confrères qui vous était le plus connu. Vous le connaissiez si bien que personne n'aurait pu, je crois, ni dans cette enceinte ni au dehors, lui rendre plus de justice et le peindre d'un trait plus ferme et plus sûr. Comment oserais-je m'y aventurer après vous, si l'usage seul m'en donnait le droit, et si l'amitié ne m'en faisait un devoir? Nous étions depuis quarante ans, lui et nous, en compagnie d'éminents esprits, les ouvriers de la même œuvre, les fils de la même maison dans ce grand pays de la publicité; vous savez les habiles directions que, jeunes encore, nous y avons reçues de ces âmes bienveillantes qui présidaient à nos travaux. Vous savez aussi quelles amitiés le courant de la vie nous y apportait! Je suis presque obligé, pour parler après vous de notre vieil ami, de me défendre de ces souvenirs; la justice littéraire peut se passionner, non s'attendrir.

Un des grands mérites de M. Jules Janin, le principal peut-être, celui qui a fait sa popularité sérieuse, c'est qu'il était resté très-français par le style à une époque où le vent qui soufflait des sommets du romantisme naissant poussait les esprits dans toute sorte de tentatives antipathiques au génie de notre race. Il avait, comme vous

l'avez si bien dit, « la note française ». Il a toujours été un amoureux de notre langue, « amoureux, disait-il, jusqu'à la passion, jusqu'au délire, de la plus belle langue et de la plus difficile que les hommes aient parlée depuis les jours glorieux de Périclès et d'Auguste ». Je ne médis pas plus que vous de l'école romantique. Elle a été la contemporaine des premiers essais du gouvernement libre dans notre pays. Elle s'essayait à la liberté comme lui. Elle a eu ses illusions, son éclat, ses météores, ses éclipses. Elle a compté de vrais maîtres qui n'ont jamais eu que de médiocres disciples; puissance déchue après tant d'autres, et qu'il faut respecter comme tout ce qui a péri dans un effort généreux. « Que sont-ils devenus, écrivait M. Janin vers 1857, ces beaux jours de force, de grâce et de turbulence, de malaise et de poésie, où chacun osait tout vouloir, parce que chacun croyait tout pouvoir? Hélas! tout vouloir est d'un jeune homme, tout pouvoir est d'un insensé... » Quant à lui, il appartenait à ce limpide courant des esprits naturels, primesautiers, faciles, qui a de tout temps coulé sur la terre de France, comme pour ajouter à ce limon vigoureux dont l'intelligence française est formée,

Queis meliore luto finxit præcordia Titan,

ses sables dorés et ses eaux jaillissantes. C'est à ce signe de race qu'il a été reconnu presque au début de sa carrière, accueilli, applaudi et fêté, même dans le plus hasardeux de ses essais. Les peuples aiment ce qui leur ressemble, comme les pères se reconnaissent volontiers, même avec leurs défauts, dans leurs enfants. Rabelais,

Saint-Évremond, Bussy-Rabutin, Diderot, Duclos, Voltaire (dans ses lettres familières qui sont d'incomparables feuilletons), quelque différents que soient les degrés où le jugement public a placé ces écrivains, sont tous fils du génie français; et, quoiqu'il ne soit pas prudent de hasarder en une telle compagnie une renommée encore si jeune pour l'avenir, M. Janin, s'il n'était pas un aîné dans cette famille de race gauloise, pouvait sembler un de leurs frères, le dernier venu du même sang.

« Onc ne furent à touts toutes grâces données, »

avait dit, dans un sonnet, le célèbre ami de Montaigne, Estienne de la Boëtie. « Et aussi veoyons nous, ajoute Montaigne, qu'au don d'éloquence les uns ont la facilité et la promptitude, et, ce qu'on diet, le boutehors si aisé, qu'à chasque bout de champ ils sont prests; les aultres, plus tardifs, ne parlent jamais rien qu'élaboré et prémédité... Je cognoy par expérience cette condition de nature qui ne peult soustenir une véhémente préméditation et laborieuse; si elle ne va gayment et librement, elle ne va rien qui vaille... » Une pareille allure, qui était bien celle de son esprit, nous autoriserait presque à exposer votre célèbre prédécesseur à un rapprochement redoutable. Nous ne le tenterons pas. Il faut laisser Montaigne à sa place, Janin à la sienne. Ce que nous voulions dire, c'est qu'il avait bien la marque française, le jet naturel et rapide, le bon sens enjoué, ce don de critique spontanée, inventive, cette insouciance de l'effet dans la malice de l'intention, cette façon de mettre le feu aux fusées volantes sans se

détourner pour en voir l'explosion; pour tout dire, cette vivacité franche et cette pétulance originale qui rappelait, sans jamais donner l'idée d'une imitation, ou même d'un souvenir très-précis, quelques-unes des pages les plus piquantes de notre littérature nationale; car c'est une remarque à faire : M. Jules Janin citait plus volontiers les poètes latins que les écrivains français les plus en rapport avec sa manière. Ceux-là, il les nommait rarement. Il n'avait plus le temps de les lire. Il les connaissait bien. Peut-être ne les avait-il jamais beaucoup étudiés. Il se contentait de leur ressembler. Vous avez fait allusion au service qu'il rendit à la scène française quand il y conduisit, par la main pour ainsi dire, la jeune muse qui allait réveiller au fond de leurs tombes séculaires nos grands tragiques endormis. Il renouait ainsi entre le passé et le présent une chaîne qui semblait brisée. Il rattachait par une sorte d'électricité morale un continent à un autre. Qui n'a souvenir de cette traînée merveilleuse qui ranima tout à coup, dans notre pays, ces flammes vivaces que recouvrait une cendre trompeuse? Quel heureux instinct des goûts durables de notre nation! Avec quelle confiance ce jeune critique avait évoqué le vieux goût classique, qui fit pendant vingt ans les plus belles recettes du premier théâtre du monde!

Vous ne m'en voudrez pas, Monsieur, d'avoir ajouté quelques traits à ceux qui vous ont servi à nous rendre si vivante et si vraie la physionomie de M. Janin. Pouvions-nous oublier le théâtre? La critique dramatique a été sa vie. Il ne s'y gênait pas toujours. Cette façon de battre les buissons, au lieu de s'attarder dans les analyses, vous a

trouvé peut-être bien indulgent. C'était un défaut agréable, mais un défaut. C'était charmant, parfois agaçant. L'homme d'esprit qui a eu la fortune de recevoir M. Janin à l'Académie française en 1871, disait de lui : « Dans ses feuilletons il parlait de tout beaucoup, et même un peu de la pièce nouvelle. » J'ajoute que, quand il en parlait, c'était en maître. Vous m'avez ôté le droit de le dire après vous. Mais à tant d'autres œuvres attrayantes, quelques-unes éphémères, ses romans, ses contes, ses notices; à cette diversité incessante et inépuisable dont l'énumération est impossible, comment aurions-nous suffi, Monsieur, même en nous partageant les rôles? Vous avez pris plaisir cependant à rajeunir un de ces essais de M. Janin, le premier, je crois, dans la carrière qu'il a si abondamment remplie. Vous avez eu raison. Ce début a été comme le coup d'épée de Rodrigue, un « coup de maître ». Le souvenir en est resté, et c'est à juste titre que, dans la collection des *Œuvres diverses* de votre aimable prédécesseur, qu'une main pieuse s'applique à rassembler, cet ouvrage figure au premier rang avec son étrange préface et son titre à surprise. Le succès de cette fantaisie satirique fut, en effet, très-grand; aucune autre œuvre de M. Jules Janin, son feuilleton à part, n'en a peut-être obtenu un pareil. L'auteur de la *Métromanie* avait beaucoup écrit, vous le savez, sans trop de succès. Un jour qu'on lui faisait compliment de sa nouvelle comédie : « Ne m'en parlez pas, dit-il, c'est une misérable qui a tué tous mes autres enfants ! » L'*Ane mort* de M. Janin n'avait pas fait moins de ravages dans la série de ses œuvres, dont quelques-unes méritaient un meilleur sort. On les oubliait trop; on ne les avait ja-

mais beaucoup lues, ni longtemps. C'était injuste. Le lien d'or et de soie qui le rattachait au feuilleton se relâchait quelquefois sans perdre son éclat, ne se rompait jamais. Une certaine élasticité, sans lui assurer toujours la durée, lui permettait l'espace. Sa fidélité exemplaire à son métier de critique mêlait comme un assaisonnement de vertu à toutes les fantaisies de cette improvisation opiniâtre, toujours attendue, toujours imprévue, fantasque et correcte, se jouant des idées et respectant la langue. Et aussi, tous ces livres jetés à toute époque au travers de son œuvre principale n'en étaient que la distraction, non le repos. Il y a peu d'exemples, même dans ce siècle où le travail est la loi de tout le monde, d'un travail si continu avec une si complète liberté d'esprit. Jamais écrivain n'a paru moins asservi à son œuvre, même en ne l'interrompant jamais, et n'a marché plus libre dans un labeur plus assujettissant. Rien ne le gênait. Il n'avait de parti pris que de n'en avoir d'aucun genre, d'idées arrêtées que celles du jour, de principes littéraires que ceux qu'il jetait au vent, avec une raillerie spirituelle, dans son célèbre combat pour la *littérature facile* contre un illustre jouteur, dont il devint plus tard le confrère à l'Académie. Mais, s'il n'avait pas une règle fixe pour le contraindre, il avait des instincts très-fermes qui le dominaient doucement. Je crois qu'il se vante, même en ayant l'air de s'humilier, quand il raconte dans son amusante biographie qu'il a été « le faible animal qui a rompu de ses dents le réseau dans lequel était enfermé le lion..... (1) » Le lion, c'était le romantisme, qui avait

(1) *Œuvres diverses* de Jules Janin, publiées sous la direction de M. de La Fizelière (chez Jouaust), tome I.

bien su faire son chemin tout seul. M. Janin ne l'avait ni délivré ni muselé. Il n'a été ni son maître ni son disciple. Il est resté lui-même. C'est le grand honneur de sa vie, n'étant guère philosophe, d'avoir pu dire comme Horace, son poète favori :

Et mihi res, non me rebus submittere conor.

Ce souvenir d'Horace m'obligerait peut-être à dire que l'indépendance de M. Janin n'était pas aussi complète qu'il le croyait. Au fond, il avait un maître, c'était Horace. Il avait subi ce joug aimable dès son jeune âge, et c'est au collège même, entre deux *pensum,* qu'il avait commencé à traduire l'incomparable auteur de l'*Épître aux Pisons*. La tâche était rude. M. Janin s'y était voué. Il n'avait que sur ce point aliéné sa liberté. Horace le possédait, le maîtrisait, lui imposait le travail en apparence le plus antipathique à une telle nature, une traduction. Je ne sais qui a dit : « Craignez un homme qui lit toujours le même livre. » M. Janin, condamné à tant de lectures de tout genre, revenait toujours à celle-là. Un jour (c'était aux eaux de Spa, où il venait tous les ans), deux baigneurs l'aperçoivent de loin. « Tiens, » dit l'un, « c'est Janin ! Le voilà à la même place, sous le même arbre, dans la même posture et avec le même livre que je lui vois à la main chaque année..... — Je parie que non, » dit l'autre, qui, à la distance où ils étaient encore, avait cru s'apercevoir de quelque différence. Les deux amis s'approchent. « Monsieur, » dit le dernier en s'adressant au critique, « n'est-il pas vrai que vous ne lisez pas en ce moment le même livre que vous lisiez

l'an dernier à la même place? J'ai parié que non.... — Vous avez perdu, Monsieur. Je lis le même livre et la même édition. Seulement, Capé s'est chargé de mettre cette année une reliure nouvelle à mon Horace..... » M. Jules Janin lisait donc Horace tous les ans. Disons mieux, il le lisait toute l'année. Il l'a traduit comme il l'a lu, plus pénétré de son esprit qu'attentif aux difficultés du texte, parfois inexact et toujours fidèle.

M. Janin aurait pu avoir de l'orgueil. Il avait beaucoup d'amis. « Vous allez me faire tant d'amis que vous m'ôterez tout mon esprit, » dit-il un jour à une dame qui le présentait dans un salon, à une quantité de personnages. Au fait, il n'avait pour les salons qu'un goût médiocre. On y faisait, selon lui, trop de politique, pas assez de littérature. Avait-il des opinions politiques? Il avait, dirai-je, cette infirmité ou ce bonheur de n'avoir pas d'opinions, j'entends de celles qui font devenir un homme de parti. Était-il royaliste à la *Quotidienne?* ultra-libéral dans la petite feuille de Roqueplan? républicain dans la *Préface* de Barnave? juste-milieu au *Journal des Débats?* adversaire de l'Empire, en professant, après la chute du trône de Juillet, le culte des vaincus et le respect du malheur? Il n'avait, de fait, appartenu à aucun parti; car c'est n'en pas être que d'en approcher seulement à la distance où l'on peut les juger sans s'y compromettre, et où on les regarde par-dessus le mur. Il assistait, sans y prendre part, aux grandes luttes des politiques, aimant, comme Mme de Sévigné, « ces grands coups d'épée » qu'ils se donnent réciproquement en paroles, souriant aux habiletés relevées par l'éloquence, honorant M. Guizot, écrivant à M. Thiers,

qui lui répondait ; gardant la maison quand la foule se précipitait sur les pas de Catilina, de César ou de Cicéron. Mais, si quelque évènement politique prenait la forme d'une tragédie, n'eût-elle qu'un acte, si le malheur entrait dans une maison royale par la porte que Dieu avait ouverte, ou qu'avait enfoncée l'émeute, son âme s'élevait à une pathétique hauteur, son accent s'attendrissait, ses larmes coulaient. Il n'était plus ni poète, ni conteur, ni critique, mais un moraliste profondément touché des misères et des crimes de l'humanité. C'est ainsi qu'il avait pleuré le duc d'Orléans, brisé, comme autrefois le Germanicus de Tacite, « dans la fleur de son âge et de sa popularité » ! Ainsi avait-il regretté cette royauté libérale, qui n'avait reçu ses hommages que tombée et déchue ! Ainsi avait-il voué une sorte de culte à la reine Marie-Amélie, qu'il était allé saluer dans son exil, sur un de ces degrés de l'épreuve humaine qui la conduisaient lentement jusqu'au ciel.

Si j'en crois, Monsieur, l'estime qu'un écrivain si généreux et si honnête professait pour votre caractère, nous avons eu, en vous appelant par nos votes à sa succession, la main particulièrement heureuse. Non que vous lui ressembliez en toute chose ; vous êtes sur bien des points son contraire. Où il n'a que des effusions, vous avez des opinions. Où il hésite, vous êtes décidé. Le sceptique en lui devient en vous le raisonneur affirmatif et convaincu. Il aime à tourner autour de l'obstacle ; vous allez droit à la difficulté. Il invoque volontiers, coiffé comme le roi d'Yvetot, « le dieu des bonnes gens », et ne demanderait qu'à changer sa férule en houlette. Vous ne dépouillez guère ni votre humeur militante, ni vos armes de combat. Où il rit

d'un si bon rire, « à ventre déboutonné », comme le chanoine Maucroix, vous n'avez, en dépit de votre franche nature, que le sourire qui n'engage pas. M. Janin se livre, vous vous réservez. Même contraste dans l'ordre littéraire; il est abondant jusqu'à faire déborder sur ses rives le flot de sa phrase aux ondulations capricieuses. Vous avez la précision dans la finesse, et le trait acéré mais court. C'est de près que vous attaquez. Vous laissez à ceux qui aiment à frapper de loin les engins à longue portée. Vous ne faites pas le siège des erreurs, des préjugés, des passions auxquelles vous vous attaquez. Vous préférez à un long investissement une charge rapide et à brûle-pourpoint.

Mais je me trompe; il y a un jour où M. Jules Janin et vous, Monsieur, vous vous êtes rencontrés, vous vous êtes unis dans le même sentiment, dans le même langage, où tout contraste a cessé entre vous : le jour où la France fut malheureuse. Quand elle entra, notre chère patrie, dans ce cercle de l'enfer que Dante avait oublié, celui où une grande nation se sent étreindre et étouffer, saisie en pleine prospérité par le démon de la guerre étrangère, déchaîné sur ses campagnes; quand la France eut à subir cette formidable invasion qui ne fut une surprise que pour elle; quand elle débuta par ce désastre héroïque où le chef actuel de notre république trouva la gloire dans une défaite, comme il l'avait trouvée à Magenta dans la victoire; à ce moment, Monsieur, votre ami fut atteint comme vous par le spectacle de ces grandes détresses; et son âme en est restée triste jusqu'à la mort. Mais il était vieux, d'une vieillesse prématurée, que sa santé, si longtemps brillante, ne soutenait plus. Il fut obligé de quitter, avec sa compagne

inséparable, ses beaux tableaux, ses livres chéris, sa tranquille retraite de Passy, où déjà grondait, sur le rempart voisin, le tumulte de cette patriotique défense qui se préparait; et il quitta aussi Paris où vous étiez resté (1).

Paris investi, vous avez continué votre œuvre de publiciste, sans découragement, sans jactance, dans une attitude ferme et sans illusion. Vous aviez gardé et vaillamment exercé votre plume pendant le siège. Elle avait quelques droits au repos et à l'air libre, quand la capitulation ouvrit les portes de la ville. Vous y êtes resté, après avoir mis vos chères affections en sûreté; gardant votre plume, instrument de liberté périlleuse, arme de défense désespérée, et que toutefois vous n'avez jugée impuissante que le jour où elle fut brisée. Elle le fut par la Commune. Vous aviez poussé jusqu'à une sorte de généreux excès l'audace de votre polémique. Vous disiez un jour, à ce pouvoir monstrueux qui avait commencé par appliquer à la presse quotidienne la législation relativement modérée de l'Empire, sauf à crocheter les portes du journalisme quand le besoin s'en ferait sentir, vous lui disiez (dans le *Journal des Débats* du 23 mars) :

« Le Comité qui s'appelle un gouvernement nous donne ce matin un premier avertissement... Ce qui nous surprend, c'est qu'il s'imagine que nous nous soumettrons à ses décrets. Il nous menace des peines les plus sévères. Nous ne connaissons pas de peines plus sévères et plus dés-

(1) On lira avec plaisir, sur ces dernières années de M. Janin, un livre charmant de M. Piédagnel, son secrétaire, publié par Jouaust et intitulé : *Jules Janin* (1804-1874).

honorantes que celle d'être forcés de lui obéir... nous refusons! » (Signé : John Lemoinne.)

Le lendemain, après le massacre de la place Vendôme :

« Le Comité de l'Hôtel de Ville, écriviez-vous, nous menace de sa justice. Le Comité n'est pas plus un tribunal qu'un fusil ou un couteau ne sont une raison. » (Signé : John Lemoinne.)

Vous poursuivez ainsi pendant plusieurs jours et jusqu'au 5 avril votre résistance insurmontable. Mais ce dernier jour les ateliers du *Journal des Débats* furent envahis, les presses brisées. La liberté de la presse n'appartenait plus, de ce moment, qu'à ses destructeurs et à ses bourreaux. Une épreuve de votre dernier article, échappée au désastre, orne aujourd'hui, dans le cadre où on l'a placée, la salle de notre rédaction, où elle est, pour nos jeunes et dignes confrères, un noble souvenir et un bon exemple.

Vous n'en pouviez, au temps où nous sommes, donner un meilleur. Dire à des gens qui se croyaient un gouvernement parce qu'ils s'étaient abattus comme des oiseaux de proie sur la légalité impuissante, et qui se croyaient des juges pour avoir assassiné deux généraux français, leur dire qu'on ne leur obéirait pas, c'était poser en homme de cœur la limite où une autorité sans mandat, n'ayant de droit que la force et de légitimité que le crime, rencontre la résistance des citoyens. Vous étiez vraiment alors un « soldat de la plume », comme vous le disiez modestement tout à l'heure, et comme je le répète pour l'honneur de votre nom. Un tel soldat moralement valait une armée. Les vainqueurs du jour vous avaient appliqué, en brisant vos presses, ce qu'ils appelaient sans doute la raison

d'État, et ils se sont crus des hommes politiques parce qu'ils ont mis, vous hors la loi, eux au-dessus des lois. Vous leur avez ôté ce masque. Vous avez ainsi montré, soit en résistant, soit en faisant l'intrépide commentaire de votre résistance, autant d'esprit politique que de courage. Vous n'étiez pas moins bien inspiré quand, une fois rentré dans Paris, après sa délivrance si habilement conduite et si héroïquement exécutée, — à la vue de ces désastres inénarrables laissés derrière elle par l'atroce Jacquerie qui avait régné deux mois dans la capitale de la France, — vous paraissiez moins affecté de ces malheurs matériels que de cette grande destruction morale qui résulte toujours, dans les idées et les sentiments d'un pays, du triomphe, même éphémère, des ambitions subversives :

« Les malheureux! disiez-vous (mai 1871), ils n'ont pas seulement massacré des hommes; ils ont tué cette autre créature vivante, la liberté; et, avant de la tuer, ils lui ont fait subir les derniers outrages. Nous ne le pressentons que trop : c'est elle, c'est la liberté, qui portera le poids et la peine de toutes ces horreurs; c'est elle qu'on rendra responsable des crimes commis en son nom! Nous prévoyons déjà les efforts laborieux que nous aurons à faire pour la rendre à la vie, et pour aller chercher ses restes au milieu du sang et des décombres. Tout est à recommencer..... »

Vous aviez raison, Monsieur, quand vous écriviez, le 31 mai 1871, cette belle page par laquelle je finis. Vous aviez raison, tout était à refaire. Le pays s'est remis à l'œuvre, inspiré, dirigé par de grands citoyens. Il a travaillé, il a payé, il a parlé, il a écrit. S'il n'a pas relevé

toutes ses ruines, et si la patrie saigne encore de l'un de ses flancs mutilés, l'espoir lui reste. La République lui doit l'ordre, si elle veut fonder la liberté. L'Académie française ne croit pas avoir été étrangère à cette grande tâche en honorant par son choix, dans votre personne, non-seulement un talent littéraire de premier ordre, mais le courage civil, qui doit être désormais la première de nos vertus.

DISCOURS

DE

M. JEAN-BAPTISTE DUMAS

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 1er JUIN 1876, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. GUIZOT.

Messieurs,

En m'appelant à prendre place dans votre compagnie, à côté du savant respecté qui représente parmi vous, avec une si haute autorité, la science de la vie, vous avez jeté sur le déclin de ma carrière un dernier et suprême honneur. Une tradition qui vous avait donné mes illustres prédécesseurs dans les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences : Fontenelle, Condorcet, Fourier, Cuvier, Flourens, vous ayant paru digne d'être maintenue, le titre que je tiens de l'affection de mes anciens confrères pouvait me signaler à vos choix; ce n'est pas sans trouble, cepen-

dant, que je me suis vu désigné pour recueillir le redoutable héritage d'un éminent écrivain, d'un grand historien, d'un moraliste profond, d'un homme d'État dont le nom est inscrit avec éclat dans les annales de notre pays. Mais on ne remplace pas M. Guizot, on lui succède, et quand on satisfait à l'obligation difficile d'en parler devant vous, on sait qu'aucune pensée de parallèle ne pourra s'offrir à votre souvenir, entre le noble représentant des lettres que vous avez perdu, et le savant reconnaissant et ému de cette faveur insigne, que votre unanime bienveillance est venue chercher dans son laboratoire.

Les travaux de M. Guizot ont été considérables, variés et nombreux. Critique, il a éclairé d'une vive lumière le génie de Shakspeare; professeur, il a renouvelé les sources de l'histoire; philosophe, il a cherché les voies de l'humanité dans les desseins de la Providence; biographe, il a fait revivre les plus hautes physionomies des temps modernes; orateur politique, il a connu peu de rivaux; premier ministre, il a dirigé pendant la prospérité les affaires du pays avec une rare élévation; trahi par la fortune, il a supporté le malheur sans découragement, les injustices sans fiel et les tristesses de la patrie sans désespoir, confiant pour la France meurtrie, dans la justice de Dieu, dont il avait si souvent signalé la main protectrice s'étendant sur elle et la relevant de ses ruines.

Devant une telle existence on est saisi de respect; impuissant à la suivre dans toutes les études auxquelles elle fut consacrée et dans les actes qui l'ont illustrée, on voudrait pénétrer du moins le secret de ce talent infatigable où se réunissaient la vive intelligence des races du Midi

et la raison réfléchie des peuples du Nord, la chaleur de la foi la plus sincère et la tolérance du plus libre esprit.

Né à Nîmes en 1787, M. Guizot avait été élevé en Suisse. Sa vie intellectuelle a été d'une étendue remarquable; la nature l'avait préservé jusqu'à la fin des atteintes de la vieillesse, les désastres de sa famille et ceux du pays l'avaient fait passer brusquement de l'enfance à la virilité. Il avait sept ans, à peine, lorsque son père, avocat distingué, montait sur l'échafaud, l'une des victimes de la tyrannie de Robespierre, et quand sa noble mère, fuyant une ville pleine de souvenirs cruels, se réfugiait à Genève, sûre d'y trouver pour elle-même des consolations et pour ses fils une éducation forte, qu'elle voulut diriger avec une fermeté virile, et dont sa haute intelligence connaissait tout le prix. C'est ainsi que M. Guizot, dès l'âge de quinze ans, était en possession des deux langues classiques et de trois langues vivantes, familier même avec leurs chefs-d'œuvre, lisant, dans leur idiome, Démosthène ou Cicéron, Dante, Shakspeare ou Schiller. Deux années consacrées ensuite à des études d'histoire et de philosophie dont tous ses travaux ont gardé la profonde empreinte, l'avaient préparé à venir à Paris pour y fréquenter les cours de droit.

Ce jeune homme qui avait quitté le midi de la France, poursuivi par l'image sanglante de son père, entrait dans la vie parisienne au moment où la frivolité, la licence, les intrigues, les désordres, legs déplorable de la société corrompue du Directoire, disputaient encore la place aux bonnes mœurs, aux plaisirs honnêtes et aux habitudes sérieuses. Bientôt, cependant, une hospitalité paternelle

s'offrait à lui dans la maison d'un ancien ministre de Suisse, M. Stapfer, qui, appréciant les dons de sa belle nature, se plaisait à lui faire part de sa profonde érudition philosophique. Il trouvait, près de cet homme savant et bon dont la mémoire m'est chère, un asile honoré; son patronage bienveillant lui ouvrait les salons de Mme d'Houdetot, de Mme de Rumford et celui de votre secrétaire perpétuel M. Suard, où l'attendait le roman de sa vie.

C'est là qu'il rencontra Mlle Pauline de Meulan, aimable personne, qui s'était fait un nom distingué par d'excellents ouvrages d'éducation connus de toutes les mères, et dont le souvenir respecté me reporte aux temps éloignés de ma jeunesse. Elle rédigeait le *Publiciste,* pour soutenir sa famille ruinée par la Révolution, lorsqu'une maladie causée par la fatigue vint arrêter sa main courageuse et menacer de la misère tous ceux qui l'entouraient. Au milieu de sa détresse, elle reçut un article qu'elle aurait pu signer. L'auteur, prenant sa place, s'inspirant de son esprit et de son style, la priait de permettre que, jusqu'à sa guérison, le service du journal fût assuré par une collaboration anonyme et discrète. Elle accepta noblement cette charité délicate et n'obtint pas sans peine, rendue à la santé, que le jeune homme pâle et réfléchi qu'elle rencontrait dans la société de M. Suard fît connaître son secret; aveu qui devait en amener un autre, couronné bientôt par une union commencée sous les plus touchants auspices et trop promptement brisée par la destinée.

Ne nous étonnons pas si M. Guizot s'écriait plus tard, en parlant des habitués de ces salons : « Société charmante dont, après une vie de rudes combats, je me plais à retrou-

ver les souvenirs ; elle avait conservé le goût désintéressé des plaisirs de l'esprit, la curiosité bienveillante, le besoin de mouvement moral et de libre entretien qui répandent sur les relations sociales tant de fécondité et de douceur. »

Comment relire ces paroles sans se rappeler un salon regretté que votre compagnie avait fait naître, et dont elle a été le charme et l'honneur, celui de M. le chancelier Pasquier? Dans l'admirable sérénité de sa belle vieillesse, cet illustre homme d'État n'avait-il pas trouvé le secret d'y faire revivre les traditions de la société polie du XVIIIe siècle, dont il était le dernier représentant, et d'y réunir, avec une indulgence pour les opinions les plus diverses qui ne fut jamais indifférence ou scepticisme, le choix exquis d'éminents esprits qui se plaisaient à s'y rencontrer? Quand l'âge avait séparé M. le chancelier Pasquier de tous les amis de sa jeunesse, descendus avant lui dans la tombe, et l'avait presque isolé, il retrouvait dans le culte des lettres, sans lequel le repos serait la mort même, le noble emploi d'une curiosité passionnée, que les années accumulées n'avaient pu refroidir, et que vous seuls aviez le don de satisfaire.

Dans ces salons, ornement du vrai Paris, qui ont tant contribué à l'autorité intellectuelle de la France, il ne fallait chercher ni l'éclat des dorures, ni le feu des lustres, ni les folles toilettes. La décoration en était simple, les lumières voilées, la conversation sérieuse ; l'opulence n'en ouvrait pas les portes, mais la valeur intellectuelle, la distinction. Le récit fait par M. Guizot lui-même de ses débuts dans ce monde d'élite qui devait exercer une influence décisive

sur son avenir et dont il n'est pas inopportun de rappeler le salutaire exemple, en donne une juste idée.

« J'y arrivais très-jeune, dit-il, parfaitement obscur, sans autre titre qu'un peu d'esprit présumé, quelque instruction et un goût très-vif pour les plaisirs nobles, les lettres et la bonne compagnie. Élevé dans des sentiments très-libéraux, mais dans des croyances pieuses, les habitués des salons qui m'accueillaient souriaient de mes traditions chrétiennes, et cette diversité de nos idées, loin de me nuire, était une cause d'intérêt pour moi. J'ai appris d'eux plus que de personne à porter dans la pratique de la vie cette large équité et ce respect de la liberté d'autrui qui sont le devoir et le caractère de l'esprit vraiment libéral. » En ces temps qui s'éloignent de nous, la libre pensée n'avait pas encore divorcé avec la tolérance.

Remarqué par Chateaubriand, attiré par M. Pasquier vers les fonctions publiques, M. Guizot fut bientôt distingué par M. de Fontanes, grand maître de l'Université, qui fit créer en sa faveur une chaire d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Paris. Lorsqu'il ouvrait, avec dispense d'âge, ce cours célèbre dont les leçons ont donné naissance à son *Histoire de la civilisation en France,* M. Guizot avait vingt-cinq ans à peine; remercions, en passant, M. de Fontanes de n'avoir pas attendu que sa jeunesse se fût épuisée en travaux nécessaires aux exigences de la vie matérielle et stériles pour la science, avant de l'élever au rang de professeur de Faculté et d'avoir compris que les grands succès dans l'enseignement public ne s'obtiennent qu'après un long exercice de la parole.

La chaire de M. Guizot partagea, sous la Restauration,

la faveur qui entourait alors l'enseignement philosophique de M. Cousin et les leçons d'un goût si délicat de M. Villemain. Le grand amphithéâtre de la Sorbonne ne suffisait pas au concours de jeunes gens pensifs et de vieillards passionnés, qu'attiraient la vive imagination d'artiste du littérateur, la verve poétique du philosophe et la mâle gravité de l'historien. Comme l'un de ses illustres collègues, M. Guizot fut l'objet des rigueurs du pouvoir et des ovations de la foule ; son cours en reçut ce brevet de popularité qu'il ne cherchait pas et dont, comme tant d'autres, il ne se laissa point enivrer : popularité éphémère à laquelle sa conscience ne sacrifia d'ailleurs ni ses convictions politiques, ni sa foi religieuse, et qu'un succès sérieux et durable près du monde savant devait confirmer.

Comment, à l'occasion de ce travail sur l'opinion publique, reflet élevé du mouvement profond qui, vers 1830, agitait le pays, le cours d'histoire moderne s'est-il transformé en leçons sur l'histoire de la civilisation en France? M. Guizot nous l'apprend. C'est qu'un cours de faculté n'est pas fait pour enseigner les évènements de l'histoire ; ses auditeurs les connaissent, veulent en pénétrer la philosophie et apprendre quelle part revient aux lois fatales de la nature des choses, quelle part est réservée à la liberté humaine dans la marche des nations vers la civilisation. Celle-ci plane au-dessus des évènements ordinaires de la vie des peuples ; elle ne se mesure ni aux succès d'une politique égoïste et dure, ni à la force des armées ou à l'importance de leurs victoires; elle n'a même pas pour symboles la splendeur du commerce et l'accumulation de

ses trésors, la fécondité du sol et l'abondance qu'elle répand; ses caractères se trouvent plus haut. La civilisation représente l'âme de l'humanité dans sa beauté, dans sa force, dans sa liberté et dans sa responsabilité; aussi faut-il imiter les nations qui, même au milieu des épreuves les plus cruelles, savent garder le droit d'en célébrer encore la fête, avec une juste fierté, et plaindre celles qui, sous de brillants dehors, en portent déjà secrètement le deuil : les pertes matérielles se réparent, les ruines morales jamais.

Comme type des pays civilisés, M. Guizot choisit la France, non pour encenser la vanité nationale, mais parce que, dans la prospérité, notre patrie a toujours porté avec désintéressement sa puissance et sa politique au secours des pensées généreuses; parce que, dans le malheur, elle n'a jamais perdu le respect de sa dignité; parce qu'il n'est aucun grand principe de civilisation qui n'ait d'abord passé par la France avant de se répandre; parce que, riche en idées et en forces, elle a toujours mis ses forces au service des idées; parce que notre langue, nos mœurs, notre esprit sympathique, ont fait notre nation la plus propre de toutes à marcher à la tête de la civilisation européenne.

Tout cela était vrai quand M. Guizot proclamait ce jugement, et l'est encore dans un pays où les droits du génie conservent leur prestige, où le sentiment de l'honneur ne s'est point affaibli, et qui reste le pays du bon sens, de la droiture et des nobles ardeurs. Quand la France, se calomniant elle-même, étale sur la scène ou dans ses romans les défaillances de ses grandes villes et veut faire croire à la décadence de sa civilisation, ne l'écoutez pas!

Elle oublie les vertus sérieuses, pratiquées sans bruit dans les campagnes, où le laboureur, qui ouvre la terre, qui sème et qui moissonne, retrempe, par le travail de la vie réelle, des forces affaiblies ailleurs par les entraînements de la vie factice. Non! cet état subalterne et matériel qui caractérise les nations en décadence ne nous envahira pas, et nos enfants, espoir de la patrie attristée dont l'ardeur au travail redouble avec ses malheurs, ne répudieront jamais l'héritage glorieux de l'intelligence et des idées, héritage intact du moins, que nos pères nous ont légué.

Pour retrouver l'origine de la civilisation française, M. Guizot remonte à ces temps éloignés où la Gaule, organisée par la civilisation romaine, ramenée vers la barbarie par l'invasion germanique, allait recevoir de la religion chrétienne le baptême d'une culture nouvelle. Le monde païen vaincu, la religion du Christ donnait à la vie un but nouveau, à l'homme, à tous les hommes, jusqu'aux plus humbles, un sentiment de dignité que l'antiquité n'avait pas connu. Aux langueurs d'une intelligence épuisée, se complaisant dans un scepticisme superficiel ou dans un matérialisme grossier, dont Lucien nous donne le ton et la mesure lorsqu'il s'écrie avec dédain, en parlant des premiers chrétiens : « Ces misérables! ils se figurent qu'ils vivront après leur vie! » succédaient, tout à coup, les plus vives ardeurs. L'origine de l'homme, sa liberté morale, la nature de l'âme, l'éternel problème de la vie et de la mort, toutes ces questions posées à la fois par les philosophes grecs, convertis au christianisme et portant de ville en ville, en Europe, en Afrique, en Asie, la flamme

de leurs prédications, réveillaient le monde de son long sommeil. La mère de saint Symphorien, éclairée par une lumière nouvelle, pouvait dire, pleine de confiance, à son fils marchant au martyre : « Mon fils, mon fils, on ne te ravit pas la vie, on te la change contre une meilleure. »

Les lois romaines transmettent alors à nos ancêtres le sentiment du droit, l'esprit d'association ; tandis que le christianisme leur apporte la connaissance des devoirs des hommes les uns envers les autres, l'esprit d'humilité, de miséricorde, de charité : éléments durables, auxquels les Germains ajoutent, avec la liberté individuelle, cet instinct de la personnalité touchant à l'égoïsme, que notre génie national ne s'est jamais assimilé.

Comment les municipalités se transforment, comment l'Église se constitue, modératrice des prétentions opposées des vieux pouvoirs et des forces naissantes, gardienne des lettres, de la civilisation et de la justice, c'est ce que M. Guizot expose avec une puissance d'analyse et une sûreté d'appréciation qu'il n'est plus permis de louer. Au déclin de cette société romaine où l'esclavage permettait à quelques maîtres de régner sur des troupeaux humains, la société ecclésiastique intervient jeune, énergique, féconde. Il ne restait qu'un fantôme d'aristocratie païenne : une aristocratie réelle s'élève ; il n'y avait jamais eu de vrai peuple romain : un vrai peuple, un peuple chrétien apparaît désormais dans l'humanité qu'il réforme et dans l'histoire où il prend la première place.

Mettant de côté les formules étroites du XVIIIe siècle et les jugements passionnés de la Révolution, M. Guizot restitue à l'Église son rôle civilisateur, reposant sur trois

idées qui, malgré des efforts insensés, ne périront plus : l'unité de Dieu, l'unité de l'homme, l'immortalité de l'âme.

Il suit, pas à pas, l'origine et les progrès de la féodalité : instrument passager, mais indispensable pour recommencer en Europe la société dissoute par la barbarie ; il en expose le rôle, et il en explique la fin. Il la dépouille de ce caractère de brutalité absolue que lui attribuent les partis, et, tout en lui conservant ses mœurs énergiques, ses ambitions actives et son indépendance quelquefois sauvage, souvent héroïque, il en signale le caractère poétique dont les reflets colorent les temps de la chevalerie et l'époque des croisades.

Il assigne à la naissance et au développement du pouvoir royal ses causes historiques. Il suit dans le cours des siècles la France chrétienne. Constituée par Charlemagne, dont les armes, arrêtant au nord et au midi le flot des barbares et celui des Arabes, refoulent au loin le paganisme et l'islamisme ; amenée à l'unité nationale sous les Capétiens ; centralisée par l'action lente mais continue de ses rois, il la montre recevant enfin, au grand siècle, par un dernier effort, le développement complet de puissance politique avec Louis XIV, de sécurité militaire avec Vauban, d'organisation administrative avec Colbert, et de grandeur intellectuelle avec Bossuet, Pascal, Corneille, Racine, La Fontaine et Molière, vos immortels aïeux.

Lorsque le tiers état fait son apparition dans l'histoire, M. Guizot s'arrête ; il interroge les peuples anciens, le monde entier, l'Occident et l'Orient ; n'en voyant nulle part l'existence ou même la trace, il tire de cette étude une conclusion qui semble avoir guidé sa vie politique :

« Le tiers état, dit-il, est un fait immense, et non-seulement il est immense, il est nouveau et sans autre exemple dans l'histoire du monde. » Le tiers état procède du christianisme, en effet ; il ne connaît pas de meilleur soutien, car c'est au nom de l'égalité morale de tous les membres du genre humain que le tiers état, c'est-à-dire le peuple chrétien, est venu réclamer l'égalité du citoyen devant la loi, conséquence de l'égalité des fidèles devant l'Église et de celle des âmes devant Dieu.

Dans l'étude de la surface de la terre, les astronomes ne s'arrêtent pas aux détails ; ils déterminent par des opérations fondamentales la place exacte de certains points du globe, et ils les lient entre eux par une triangulation savante formant un réseau fixe destiné à servir de guide aux opérations secondaires de la géographie politique ou militaire ; telle est la manière de M. Guizot, pour qui l'histoire, vue des sommets, avec ses grands aspects dans le temps et dans l'espace, semble la seule qui convienne à l'enseignement supérieur. Bossuet avait cherché presque exclusivement dans l'histoire des croyances religieuses le progrès de la civilisation que Montesquieu, de son côté, avait cru trouver dans l'histoire des institutions politiques. Renonçant à ces systèmes artificiels qui reposent sur une donnée exclusive, M. Guizot fait voir que, pour découvrir la marche et les lois de la civilisation, il faut suivre un peuple dans toutes les carrières où son activité se déploie, dans toutes les variétés de son existence et dans son existence tout entière. Guidé par un instinct sûr, il applique à l'histoire la méthode qu'on appelle naturelle, celle qui, dans l'ordre des

sciences, a fourni à Lavoisier, à Jussieu, à Cuvier, à Brongniart, le moyen d'établir leurs doctrines sur un terrain que le temps a respecté.

Parmi les faits, M. Guizot se borne à rappeler ceux sur lesquels son argumentation repose; mais personne ne songerait à taxer sa réserve d'impuissance. Sa vaste érudition possédait tous les détails, et, si nous passions des temps heureux de sa vaillante jeunesse aux jours attristés de sa retraite, nous verrions que sa mémoire fidèle les retrouvait sans effort, lorqu'il publiait son *Histoire de France*, à laquelle tout homme éclairé s'est empressé de faire une place d'élite dans sa bibliothèque. Histoire populaire et savante, que son patriotisme n'a pu terminer, mais dont il déposait avec confiance, aux approches de la mort, les dernières pages dans les mains pieuses de Mme de Witt, de sa fille, si digne, par le dévouement de son cœur et par les lumières de son esprit, de conserver ce legs à la postérité.

Ce beau livre débute par un tableau de la Gaule avant la conquête de César, se poursuit jusqu'en 1789, au moment de la convocation des États généraux, et la phrase qui le termine en fait connaître la portée morale. « Dès les premiers jours de la réunion de l'Assemblée nationale, un député bien connu s'était écrié : « Vous êtes appelés à recommencer l'histoire. » Il se trompait arrogamment, conclut M. Guizot : depuis plus de quatre-vingts ans, la France moderne poursuit laborieusement et au grand jour l'œuvre qui s'était lentement élaborée dans les flancs obscurs de la France ancienne. Entre les mains toutes-puissantes du Dieu éternel l'histoire d'un peuple ne s'interrompt et ne recommence jamais. »

Il en arrivera, sans doute, de l'*Histoire de France* de M. Guizot, ce que nous pouvons constater de son *Histoire de la civilisation en Europe* et de son *Histoire de la civilisation en France*. Celui qui les lit pour la première fois s'étonne d'être déjà familier avec le point de vue de l'auteur; c'est que, depuis un demi-siècle, la méthode de M. Guizot et ses formules ont passé dans les esprits; et si, en lisant ses œuvres, on croit les relire, c'est que des sentiers obscurs de l'histoire, découverts par sa pénétration, il faisait les routes larges et aplanies où chacun circule à l'aise aujourd'hui. Ceux qui, dans leur jeunesse, mettent au jour de grandes vérités ou des vérités utiles, ont la douceur singulière de voir, en vieillissant, qu'avec le temps leurs créations ont fécondé tout ce qu'elles touchaient. Ce rare privilège a été réservé à M. Guizot, qui a pu voir des millions d'êtres humains, fortifiés par les doctrines consolantes qu'il avait fait pénétrer dans les âmes; noble jouissance, que la vie oisive ignore, que les richesses ne procurent pas et dont seule connaît le secret l'invention des idées, ce sublime attribut de l'homme, flamme que le génie allume et qui se transmet sans s'éteindre, dans l'espace pour les générations contemporaines, et dans le temps pour les générations futures.

Rendu à la vie privée, après avoir traversé vingt années d'une vie publique pleine d'obstacles et de luttes, M. Guizot voulut compléter son *Histoire de la Révolution en Angleterre*. Pour traiter ce sujet de manière à faire autorité, même chez nos voisins, il fallait, comme lui, être familier avec la langue et la littérature de leur pays, avec les sources

de son histoire, et en commerce habituel avec les esprits les plus éminents du Royaume-Uni. M. Guizot, cherchant sous quelles conditions le nouvel équilibre des États modernes peut s'établir, disait, dès 1828, avec une profonde autorité : « Tous les évènements de l'ancienne société européenne avaient abouti à deux faits essentiels : le libre examen et la centralisation du pouvoir. L'un prévalait dans la société religieuse, l'autre dans la société civile ; l'émancipation de l'esprit humain et l'autorité de la monarchie triomphaient en même temps ; il était difficile qu'une lutte ne s'engageât pas entre ces deux faits, et il était naturel de l'étudier en Angleterre, sur son théâtre même. » L'examen des causes qui ont déterminé chez nos voisins le succès du système représentatif, objet de ses prédilections, ne lui offrait-il pas d'ailleurs le plus court et le plus sûr moyen d'expliquer son mauvais sort dans notre pays?

Charles Ier, Cromwell, Monck, Charles II, il y avait là tous les personnages d'un grand drame. La chute d'une dynastie ancienne, l'établissement passager d'une république, la constitution durable du gouvernement représentatif, il y avait là une action complexe dans sa marche, simple dans son dénoûment, faite pour séduire un historien capable d'en démêler les nœuds et d'en faire revivre les détails. Le succès de l'ouvrage fut complet. A la puissance de son grand talent, lorsqu'il achevait cette large composition, M. Guizot joignait la haute expérience de l'homme d'État, sans laquelle il est si difficile de s'identifier avec les vues élevées et les nobles passions dont les évènements reçoivent l'impulsion, avec les misères morales, dont ils gardent toujours l'empreinte.

L'histoire de la révolution d'Angleterre offre à l'auteur dramatique une mine inépuisable, riche en passions fougueuses, en catastrophes tragiques, en dévouements touchants. L'œuvre de M. Guizot fait tout revivre avec le ton juste de la couleur locale et de l'esprit du temps. Un large sentiment de la dignité humaine plane sur son récit, et le sens moral, si souvent éteint, nous le savons trop, aux époques de trouble, y reprend tous ses droits. Des réflexions d'un ordre élevé et des sentences magistrales naissant du sujet y marquent la part de l'auteur. Traduites en vers, elles rappelleraient la manière de Corneille faisant parler les héros de Rome en grand poète et en profond historien.

Combien de personnages ont excité l'attention de M. Guizot pendant sa longue vie et se sont offerts à sa pensée dans le cours de ses nombreux travaux! Comme il serait facile d'extraire de ses œuvres une galerie de portraits, les uns contemporains, dont chacun peut apprécier la sincérité, les autres appartenant au passé, dont il n'est pas permis de contester la vraisemblance! Mêlées aux évènements qui les ont mises en scène, les grandes individualités qu'il rencontre prennent place dans le drame, non comme ces grains de poussière inconscients que le vent emporte, mais comme des volontés libres et responsables dont les décisions précipitent les nations vers leurs destinées glorieuses ou funestes. M. Guizot n'accorde pas, avec une école historique étrangère, que la postérité soit dispensée de reconnaissance envers les Washington, les Robert Peel ou les ducs de Broglie; qu'elle reste désarmée devant la mémoire des grands criminels; qu'elle confonde

les bons et les méchants dans son indifférence, comme autant de fatales manifestations du temps ou du milieu qui ont profité des dons de leur génie ou souffert de leur oppression.

M. Guizot n'emploie pas le mot d'évolution ; il n'admet, cependant, ni les évènements sans cause, ni les transformations brusques des peuples ; il excelle à démêler dans chaque situation la part des influences du passé, celle des aspirations, des besoins, des passions du présent, et surtout à surprendre, au milieu des désordres et des lâchetés, le progrès de la condition morale de l'humanité vers un idéal de vérité et de perfection. C'est avec une espérance pleine d'inquiétude qu'il envisage l'imperfection profonde des affaires humaines, mais il n'en devient pas sceptique : sa foi dans l'avenir est entière, mais elle ne se change point en orgueil, et il ne tombe jamais en adoration devant cette divinité humaine dont il constate avec quelque dédain l'apparition attristante dans les écoles modernes.

Les convictions religieuses de M. Guizot répandent sur sa pensée et sur ses écrits une teinte sérieuse, où respirent la confiance et la résignation, où domine l'autorité ; procédant d'un grand respect pour des traditions de famille, l'expérience les avait fortifiées. Les deux volumes de *Méditations* dans lesquels il les expose résument un travail qui l'a occupé pendant toute sa vie ; il y envisage l'essence de la religion chrétienne, la fondation du christianisme, son état présent, son avenir. Qu'un besoin de réagir sur l'esprit de son époque lui ait inspiré ces pages, cela n'est pas douteux. Chrétien, il s'était affligé des tendances qui se révélaient

autour de lui, comme conséquence de la philosophie du siècle dernier; homme d'État, il s'en était effrayé, convaincu que, sans religion, il n'y a ni sécurité pour le faible, ni frein pour le fort, ni lien pour les familles, ni durée pour la société. Les luttes qu'il avait soutenues en faveur de la liberté politique et pour le maintien de l'ordre social selon la loi, lui avaient appris ce que valent la foi et la liberté chrétienne pour la sauvegarde de la civilisation menacée; il se portait à leur défense avec la plus vive ardeur.

Dès les premières lignes de ces écrits, la gravité de la pensée, la noblesse du langage, le calme des jugements, élèvent le lecteur au niveau des questions qui vont être agitées. « D'où vient l'homme? Où va-t-il? Quels sont ses rapports avec le législateur du monde? Le malheur si fréquent des bons, le bonheur si choquant des méchants, est-ce là un état définitif? Pourquoi l'homme, atteint par la douleur, cherche-t-il un secours, un appui au-delà et au-dessus de lui-même, par l'invocation et par la prière?

Ces doutes ont toujours troublé l'âme humaine, et dès l'origine de la civilisation se pose la question de la nature de l'homme et de sa destinée, de ses devoirs et de ses responsabilités. Pour y répondre, l'antiquité avait trouvé quatre systèmes : le sensualisme, qui fait venir toute connaissance des sens; l'idéalisme, qui en fait œuvre pure de l'entendement; le scepticisme, qui n'affirme rien, même dans le monde sensible; le mysticisme, qui transporte les croyances au delà. M. Guizot ramène avec M. Cousin la science philosophique du temps présent, celle de tous les temps, à ces quatre systèmes si promptement inventés, et dont l'homme n'a jamais pu sortir, demeurant toujours en

face d'un insoluble problème. Il reconnaît, au contraire, que les théories des sciences naturelles, d'abord incertaines, se perfectionnent avec les siècles; mais il constate, avec les plus grands esprits, que, si elles portent leur regard plus haut, plus loin, plus profondément, ce n'est pas sans se heurter, à leur tour, à d'invincibles obstacles.

Pourquoi la science de l'homme, complète dès les premiers âges, a-t-elle touché le but d'un seul jet? Pourquoi la science de la nature, s'élevant à une conception de plus en plus abstraite des faits, voit-elle l'objet qu'elle poursuit s'éloigner sans cesse? C'est que l'homme, s'étudiant lui-même, a bientôt reconnu qu'au-delà des organes il y a une volonté, au-delà des sens un esprit, au-dessus de l'argile dont son corps est pétri, une âme dont il ignore la nature, l'origine et la destinée. Quand le matérialisme déclare qu'il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été d'abord dans la sensation, Leibniz peut lui répondre : Si ce n'est l'intelligence elle-même, source unique de la puissance. Dès que l'homme pense, le sentiment de l'infini lui est révélé, et, l'infini se montrant inaccessible, sa pensée s'arrête au bord du gouffre de l'inconnu. En face de la nature, observant les faits et remontant vers leur cause première et souveraine, il avait besoin au contraire de ce travail, dont l'origine nous reporte à quarante siècles et se perd dans la nuit des temps, pour reconnaître que c'est encore l'infini qui la dérobe à ses yeux ; mais, plus il avance, mieux cette vérité supérieure se dégage.

Ces conclusions, developpées par M. Guizot avec l'autorité qui lui appartient, s'adressent à la philosophie du sensualisme; elles ne sont pas contredites par les études du

temps présent. De grandes découvertes ont enrichi les sciences; on a dit même qu'elles touchaient enfin aux limites qui ont séparé jusqu'ici la matière et l'esprit. Il n'en est rien. L'astronomie, il est vrai, ne représente plus le firmament comme une voûte solide sur laquelle seraient fixées les étoiles, ses instruments et ses calculs plongent dans le vaste Univers; la mécanique ouvre, à travers les isthmes et les montagnes, des chemins au commerce des nations; la physique transporte la pensée sur les ailes de l'électricité, d'un hémisphère à l'autre, avec la vitesse de l'éclair; la chimie pénètre par son analyse jusqu'aux profondeurs extrêmes des cieux, et reproduit par ses synthèses les parfums les plus suaves ou les nuances les plus délicates des fleurs qui ornent la terre; cependant l'espace, le temps, le mouvement, la force, la matière, la création de la nature brute et le néant demeurent autant de notions primordiales dont la conception nous échappe.

La physiologie, de son côté, nous montre les plantes préparant sous l'influence du soleil les aliments des animaux; la destruction des animaux restituant aux plantes les principes dont elles se nourrissent; la matière minérale formant la trame des matières organiques, sous l'influence de la vie : mais elle ne sait rien de la nature et de l'origine de cette vie qui se transmet mystérieusement de générations en générations, depuis son apparition sur la terre; d'où elle vient, la science l'ignore; où va la vie, la science ne le sait pas, et, quand on affirme le contraire en son nom, on lui prête un langage qu'elle a le devoir de désavouer.

M. Guizot a défendu le christianisme contre un scepticisme spirituel et frondeur; il a laissé à d'autres parmi vous,

qui ne failliront pas à la tâche, le soin de défendre la personnalité de l'âme humaine contre le flot grossissant de la philosophie de la nature. Le matérialisme d'Empédocle, revêtu de la poésie brillante de Lucrèce, s'était éclipsé dès l'apparition de la morale chrétienne; il reparaît après deux mille ans, rajeuni par une interprétation contestable des découvertes de la science moderne. De même que le corps de l'homme se fait par des transformations de la matière, on veut que la vie naisse et que la conscience se produise par de simples transformations de la force. De même qu'après la mort, le corps de l'homme retourne à la terre d'où il est sorti, on veut que la vie et la conscience aillent, en même temps, se perdre et se confondre dans l'oubli du vaste frémissement des mouvements secrets qui agitent l'Univers. Naître sans droits, vivre sans but, mourir sans espérances, telle serait notre destinée, suffisante peut-être à la satisfaction de ces rares esprits qui traversent le monde soutenus par la curiosité ou par la satisfaction de la difficulté vaincue, par l'orgueil peut-être, mais dont l'ensemble des hommes ne se contenterait plus.

A travers les succès et les mécomptes, les victoires et les défaites, en présence de grandes vertus et de tristes défaillances, l'Europe chrétienne poursuivant son but, depuis seize cents ans, a fait prévaloir ce qu'on n'avait connu dans aucun pays, chez aucun peuple, dans aucun temps : le droit de tous les hommes à la justice, à la sympathie, à la liberté. M. Guizot veut qu'on s'en souvienne. Sous la nouvelle loi morale, ne l'oublions pas, en effet, le droit n'a plus abdiqué devant la force, la justice s'est étendue sur toutes les nationalités, la sympathie n'a plus tenu compte de la

couleur des hommes; la liberté a relevé les castes et les races déchues; le plus humble s'est vu protégé par son origine divine, et le plus grand s'est senti responsable devant l'éternité. La religion, la morale, la civilisation de l'Europe reposent sur cette base ferme du droit de tous les hommes à la justice, à la sympathie, à la liberté, œuvre du christianisme ; ceux qui possèdent ces grands biens les conserveront, ceux qui en sont encore privés en seront dotés à leur tour par le vrai progrès de la politique ; en même temps, la fièvre passagère de la pensée scientifique en travail d'enfantement, qui menace ces fortes doctrines et qui n'a rien pour en tenir lieu, s'apaisera comme elle s'est apaisée en des temps éloignés.

Rappelons-nous que, dans un moment d'enthousiasme jeune et poétique, Virgile, enclin par la douceur de son génie à un éclectisme bienveillant pour toutes les opinions, a pu s'écrier :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus...
Fortunatus et ille, deos qui novit...

« Heureux celui qui a pu remonter au principe des choses et fouler aux pieds les vaines terreurs et l'inexorable destin... Heureux aussi celui qui connaît les dieux... » La pensée de l'auteur des *Géorgiques* ne décide point entre le matérialisme de Lucrèce et la croyance aux dieux de l'Olympe; elle laisse la question indécise ; aujourd'hui la science humaine, plus avancée, sait du moins qu'elle ignore le principe des choses, et il ne semble pas, jusqu'ici, qu'elle ait reçu mission de révéler les dieux ou de peser l'âme hu-

maine à sa grossière balance, ni qu'elle ait reçu pouvoir de garantir aux peuples leurs droits à la justice, à la sympathie et à la liberté.

Pendant les années de calme et de retraite que M. Guizot consacrait à l'étude de ces questions de religion et de morale, il écrivait les *Mémoires pour servir à l'histoire de son temps,* dans lesquels il raconte sa vie politique. L'impartialité de ses jugements, sa déférence pour les personnes, l'esprit de droiture répandu sur l'œuvre entière, inspirent toujours le respect, même quand on n'accepte ni le point de vue de l'auteur ni ses conclusions. Que de préjugés cette lecture a dissipés! Combien elle a justifié l'accueil fait à l'illustre homme d'État, lorsqu'après deux ans d'exil, il reparut triste et grave, mais digne et fier, dans les rues de ce Paris où son nom avait retenti comme un outrage, où sa personne n'inspirait désormais qu'un sentiment de sympathie et de vénération!

Il vécut alors beaucoup pour sa famille et un peu pour le monde; car, à côté du professeur, du premier ministre et de l'orateur, il y avait le patriarche aimant et laborieux, l'hôte délicat et recherché des salons. Dans son intérieur, au milieu de sa famille, cet austère mais attrayant esprit se déployait dans toute sa liberté et laissait voir alors la richesse inépuisable de sa mémoire. Permettez-moi ce détail intime, qui n'est peut-être pas inutile à connaître, quand on veut pénétrer le secret de sa large forme oratoire. M. Guizot avait tout lu; il n'avait rien oublié; dans ses heures de repos, il répétait volontiers une tragédie entière de Racine ou de Corneille, n'ayant jamais besoin qu'on

vînt au secours de sa mémoire troublée. Un jour cependant, et ce fut le premier avertissement, pour ses proches, de l'état grave auquel il devait succomber, cette mémoire si sûre laissa voir une certaine défaillance ; redisant à demi-voix quelques morceaux du *Nicodème*, qu'il affectionnait, et arrivé à ce passage :

> Attale doit régner, Rome l'a résolu;
> C'est aux rois d'obéir, alors qu'elle commande,

au lieu d'ajouter avec Corneille :

> Attale a l'esprit grand, le cœur grand, l'âme grande,

il murmurait avec anxiété, hésitant devant la rime :

> Attale a l'esprit grand, le cœur beau, l'âme belle.

Hélas ! il s'était appliqué jadis, avec une religieuse émotion, à l'occasion de la perte prématurée de son fils aîné, les vers touchants que Molière adressait à son ami La Mothe-le-Vayer, frappé d'un deuil semblable :

> Je sais bien que mes pleurs ne ramèneront pas
> Ce cher fils que m'enlève un imprévu trépas;
> Mais la perte, par là, n'en est pas moins cruelle.
> Ses vertus de chacun le faisaient révérer ;
> Il avait le cœur grand, l'esprit beau, l'âme belle,
> Et ce sont des sujets à toujours le pleurer.

Les pressentiments d'une fin prochaine font revivre aux yeux des mourants le souvenir de ceux qu'ils ont aimés ; il était parvenu à ce moment solennel où la mémoire de l'intelligence s'obscurcit tandis que la mémoire du cœur se réveille plus lucide.

Étranger à la politique active depuis 1848, M. Guizot n'y rentra qu'un moment et dans des circonstances qui ne

peuvent être oubliées. Le 18 mars 1870, la commission chargée de préparer le projet de loi relatif à la liberté de l'enseignement supérieur était réunie, et son président, alors âgé de quatre-vingt-trois ans, se faisait entendre pour la dernière fois dans une assemblée occupée des affaires publiques. Le problème qu'il s'agissait de résoudre était digne de ses dernières méditations; il occupe l'Europe depuis de longs siècles; il est encore agité dans tous les pays civilisés : accorder la liberté du haut enseignement par respect pour la conscience des familles et par égard pour les progrès de la science, sans abaisser le niveau des études, sans porter dommage à l'ordre social et en réservant les droits supérieurs de l'État, gardien de ces grands intérêts.

Parmi les personnages éminents, réunis dans cette conférence, combien et des plus illustres nous ont été enlevés presque en même temps que son président : Saint-Marc Girardin et Dubois, défenseurs autorisés de l'Université, toujours prêts à lui donner l'appui de leur goût délicat ou de leur savoir inépuisable; Andral, l'honneur de la médecine française; de Rémusat, dont le généreux esprit aurait tout accordé à l'enseignement libre; l'infortuné Prévost-Paradol, qui condensait avec un si rare à-propos les pensées flottantes de l'Assemblée en articles de lois clairs et précis; le R. P. Captier, enfin, directeur de la maison des dominicains d'Arcueil, le représentant légitime de l'enseignement ecclésiastique, victime déjà désignée, hélas! pour recevoir un an plus tard les palmes du martyre!

L'enseignement public, celui de l'Église, l'enseignement laïque, la politique elle-même étaient en présence. M. Guizot, fort de sa double autorité d'historien et d'homme

d'État, prépare les conditions du pacte. Dans un tableau tracé d'une main magistrale, il montre comment la liberté d'enseigner peut se concilier avec tous les régimes : en Allemagne, des universités nombreuses, complètes, dépositaires anciennes de la liberté intellectuelle, prennent possession de la liberté d'enseigner, sans le secours de la liberté politique, en ouvrant leurs chaires à toutes les initiatives; en Angleterre, ces diverses libertés marchent depuis longtemps ensemble d'un pas égal, mais lent, vers le progrès, chaque conquête des institutions parlementaires amenant un mouvement correspondant des grandes universités; aux États-Unis, l'initiative privée ne connaît aucune entrave; en Belgique, la liberté politique précède les autres, enfantant dès sa naissance la liberté intellectuelle et la liberté d'enseigner.

Ramenant l'attention sur la France, M. Guizot met dans tout son relief l'unité de l'État, ce caractère propre de notre civilisation. Cette unité de l'État, rappelle avec énergie l'illustre orateur, a fait la France; elle lui a donné sa grandeur et sa force. Sans lui porter atteinte, on a pu fonder la liberté de l'enseignement primaire et celle de l'enseignement secondaire; pourquoi redouter l'intervention de la liberté dans les hautes études? Elle est devenue inévitable; que l'État se tienne prêt à soutenir une concurrence variée, sérieuse, passionnée peut-être. Qu'il offre aux familles, dans ses propres écoles, les types les plus parfaits; qu'il y attire la jeunesse par la variété, la profondeur, la pureté, l'élévation, l'activité vivante de l'enseignement, par l'ampleur des installations, par l'organisation prévoyante et paternelle des moyens d'étude et de travail!

Après cette large improvisation dont on ne retrouve ici qu'une analyse décolorée, réminiscence heureuse du temps qu'il considérait comme le plus doux de sa vie et dans laquelle les anciens élèves de la Sorbonne avaient vu revivre leur maître, avec toute son ampleur, sa voix vibrante et son geste plein d'autorité, M. Guizot pouvait dire comme le vieil athlète Entelle à ceux qui n'avaient jamais entendu sa parole puissante :

Cognoscite, Teucri,
Et mihi quæ fuerint juvenili in corpore vires.

« Apprenez, Troyens, quelles furent mes forces au temps de ma jeunesse. »

Pourquoi, murmurait-on en sortant de cette séance mémorable, pourquoi M. Guizot n'est-il pas toujours resté ministre de l'instruction publique, en dehors des luttes de la politique? Il eût étendu lui-même à l'instruction secondaire et à l'instruction supérieure cette initiative qu'il avait appliquée avec tant de sûreté à l'organisation de l'éducation populaire, restée à l'état de promesse, avant que la loi de 1833 sur l'instruction primaire en eût permis la réalisation sincère.

Œuvre de M. Guizot, cette loi, si bien pondérée cependant, n'aurait pas suffi ; il fallait en marquer le but, en circonscrire l'objet, en créer les instruments. En vrai ministre, qui, tout en innovant, sait rester pratique, il s'adresse aux préfets, aux recteurs, aux maires, aux commissions d'examens, aux instituteurs eux-mêmes. Ses circulaires sont de vrais modèles de précision et de clarté ; l'esprit politique et l'esprit de charité, unis au plus profond bon sens, y ren-

contrent, sans la chercher, l'éloquence la plus vraie et la plus touchante. Jamais on ne fut mieux inspiré, en parlant de cette humble école de village où l'enfant du pauvre viendra chercher la lumière. Avec quelle autorité M. Guizot rappelle à l'instituteur qu'il est chargé, par sa parole et par son exemple, de contribuer pour sa part à élever dans la nation le niveau de l'âme humaine! Combien on regrette que l'instruction publique en France ne soit pas demeurée pendant tout un règne entre les mains de M. Guizot! Il réunissait tant de qualités! Sentiment religieux, et profond respect de toutes les croyances; connaissance sérieuse des langues anciennes, des langues vivantes et de la philosophie; autorité incontestée dans l'enseignement de l'histoire, rien ne lui manquait du côté de ces études classiques qui conservent l'heureuse tradition de notre esprit national parmi la jeunesse où se recrutent l'armée, la magistrature, les professions savantes et le clergé.

Familiarisé avec les méthodes pédagogiques en usage dans les pays étrangers, il aurait importé en France leur sentiment moderne au profit des études usuelles que réclame le tiers état; il aurait fait accepter par l'Université des devoirs nouveaux dont elle n'a pas compris la profonde importance sociale. Les avertissements lui ont été prodigués dans les temps heureux, elle les a dédaignés; aujourd'hui, ce serait manquer de patriotisme que d'ajourner les réformes. Il faut assurer enfin une instruction en rapport avec sa destinée à chacun des enfants du pays, à tous une éducation qui place toujours le devoir à côté du droit et qui développe en eux l'amour profond de la patrie, le respect absolu de la loi, l'esprit de sacrifice.

Il ne m'appartient pas d'envisager cette partie considérable de la vie de M. Guizot qui s'est écoulée à l'ambassade de Londres ou au ministère des affaires étrangères; ce soin est réservé à une plume plus autorisée. Je n'ai pas à le suivre dans ce monde d'élite où il a laissé de si nobles souvenirs, car aucun ambassadeur français n'a joui en Angleterre d'une popularité supérieure à la sienne, et il est peu de ministres des affaires étrangères qui aient possédé à un degré plus complet la confiance de l'Europe. La correspondance de M. Guizot reste comme un des plus beaux monuments de nos archives diplomatiques par l'élévation des vues, la droiture des intentions, la loyauté des procédés et la noblesse du langage.

La catastrophe qui emportait à la fois le ministère qu'il présidait, la dynastie qu'il servait et le trône qu'il croyait consolidé pour de longues années marque à son nom une place dans l'histoire. M. Guizot a mérité d'y figurer à un titre plus éclatant. Pendant un tiers de siècle, avec une conviction que rien n'a pu ébranler et qui a duré autant que sa vie, il s'est fait le défenseur du gouvernement représentatif et constitutionnel; il a cherché sincèrement à l'asseoir sur une base ferme. En moins de quatre années, le tiers état, appelé au pouvoir en 1789, au milieu de grandes résolutions et de salutaires réformes, avait été conduit par les fureurs des chefs dont il subissait le sanglant despotisme à supprimer la noblesse et la royauté, à disperser le clergé et à fermer les églises, à épuiser le trésor et à ruiner le pays affamé. M. Guizot n'a pas désespéré, éclairant ce tiers état sur ses intérêts et sur ses devoirs, d'en faire le soutien du trône, le défenseur de la religion, l'allié de la noblesse et le

gardien de la richesse publique, comme il en est la source. Il n'a pas réussi; il n'a pas créé ce tiers état politique. On répète volontiers qu'il n'a rien fondé, que ses pensées ont péri avec lui; que les chefs des peuples en sont le fléau stérile, le luxe onéreux, qu'il en coûte cher, pour employer ses propres expressions, d'assister au spectacle donné par leur activité, et que, la toile baissée, il n'en reste rien. Serait-il vrai que les hommes dont notre pays a recherché l'autorité depuis le commencement du siècle n'ont laissé qu'un vain souvenir? Ne resterait-il rien, en effet, des victoires éclatantes de l'Empire, de ces longs jours de paix au travail consacrés sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, des réformes économiques et des larges travaux publics du dernier règne, de ces nobles débats de la tribune qui, tour à tour, ont appelé sur la France l'admiration, l'espoir ou les regrets du monde? Cela ne se peut pas. Tous ces efforts ont porté des fruits. De même qu'en se rangeant sous les lois du christianisme, la France avait préparé, il y a seize siècles, la conversion de l'Europe, de même son code, sa philosophie, sa littérature, ses mœurs ont laissé son empreinte partout où elle a passé.

Le pays s'était appuyé sur M. Guizot, représentant du tiers état, élevé au premier rang par ses grands talents, soutenu par sa rare éloquence, touchant d'une main pure aux affaires publiques, religieux sans fanatisme, sympathique à la noblesse et fier de son nom plébéien, comprenant l'autorité qui s'attache aux richesses, et restant pauvre au faîte du pouvoir. Ses desseins ne sont pas oubliés; sa trace reste imprimée sur son époque. Son intelligence a pu se tromper sur les moyens, et qui, d'entre

nous, près du pouvoir ou dans les rangs du peuple, ne s'est pas trompé? Sa conscience, du moins, ne s'était pas méprise sur le but, et c'est une justice que la postérité lui rendra; ce qu'il voulait : l'ordre et la liberté; le gouvernement du pays par le pays, l'autorité aux plus dignes, le pouvoir aux plus expérimentés, l'administration aux mains les plus honnêtes, la patrie forte, honorée et calme, des instruments désignés par la Providence le réaliseront, mais non sans travail, sans efforts, sans épreuves.

M. Guizot, qui, dans ses premières leçons à la Sorbonne, avait fait assister la jeunesse à la naissance troublée de notre patrie, à son développement puissant mais laborieux, avait le droit de dire à la fin de sa carrière, dans sa modeste retraite du Val-Richer : « Nos pères n'ont pas vécu plus doucement que nous; il en coûte cher pour devenir la France. Pour conquérir un bon gouvernement, elle a beaucoup tenté, peu réussi, jamais succombé. Depuis quatorze siècles, elle a subi les plus éclatantes alternatives d'anarchie et de despotisme; elle n'a jamais renoncé ni à l'ordre ni à la liberté. Le temps n'est pas compté aux peuples pour apprendre à réussir; la France l'apprendra. Ses succès ont toujours surmonté ses revers, et, lorsqu'elle aura vu pourquoi elle n'a pas réussi, elle obtiendra, en le méritant, le succès qui lui a manqué. » Graves paroles, paroles prophétiques, qui résument les pensées de M. Guizot, apaisées par le calme d'une longue retraite, éclairées par le spectacle des grands évènements qu'il contemplait avec impartialité au temps de la lutte, qu'il jugeait avec sérénité depuis qu'il en était sorti!

A l'heure suprême, au moment où sa belle âme allait se

séparer de sa dépouille terrestre, entouré de sa famille en pleurs, attentive à saisir les moindres lueurs de cette lumière éclatante qui s'éteignait pour toujours, M. Guizot mourant exprimait encore en quelques paroles entrecoupées les mêmes sentiments, les sentiments de toute sa vie : « ... Il faut servir la France!... c'est un grand pays... pays malaisé à servir, inconstant et incertain... mais il faut le bien servir!... » Même en jugeant la France, il l'admirait, il l'aimait; les derniers mots qui aient flotté sur ses lèvres, se confondant avec son dernier soupir, exhalaient sa passion pour cette patrie qui, tour à tour, l'avait comblé d'honneurs ou rempli d'amertumes et sur laquelle, dans l'effort où se concentrait sa pensée expirante, il appelait encore tous les dévouements des hommes et toutes les bontés de Dieu.

Nous possédons plus d'un portrait de M. Guizot; les uns le représentent à la fin de sa carrière, rappelant l'austère physionomie de sa mère; d'autres le montrent aux premiers jours de sa célébrité; mais l'admirable portrait que Paul Delaroche a légué à la postérité en restera pour elle l'idéale personnification. Ce n'est plus le professeur dans la chaire savante de la Sorbonne, exposant, jeune alors, ses larges vues historiques devant un auditoire sympathique; ce n'est pas le philosophe chrétien méditant au déclin de l'âge les leçons du passé; c'est l'homme d'État à la tribune dans sa force et sa maturité. L'autorité du professeur reparaît, cependant l'œil profond révèle un sentiment plus grave de la responsabilité, un travail plus austère de la réflexion. Le mouvement énergique de la tête, la fermeté de l'attitude font revivre, dans toute son énergie, l'orateur politique

fidèle à ses hautes pensées, maître du tumulte de son cœur en face des partis, mettant au service de la vérité une parole puissante mais réglée, une passion énergique mais domptée, une âme calme dans un corps ému.

Ce n'est pas Démosthène, l'honneur de l'ancienne Grèce; ce n'est pas Cicéron, l'honneur de la vieille Rome; c'est leur émule, l'honneur de la jeune tribune française, c'est M. Guizot, que l'histoire, dans sa justice, associera sans effort aux deux plus grands orateurs de l'antiquité. Plus heureux que ses illustres prédécesseurs, il n'est pas mort par le poison comme Démosthène, fuyant la vengeance d'Antipater; il n'a pas été lâchement égorgé comme Cicéron, victime de la fureur d'Antoine. Pour notre consolation dans ces jours de douloureuses épreuves, la Providence a permis, nous épargnant une grande affliction, qu'après avoir soutenu les mêmes combats et subi les mêmes vicissitudes, il ait fini ses jours en paix, dans une demeure respectée, au milieu des soins pieux de son fils, de sa fille et d'une famille tendrement aimée, emportant les regrets du monde entier, pleuré par votre compagnie qui l'avait pris pour guide, et dont la vénération avait encore grandi au moment où la fortune l'avait abandonné.

RÉPONSE

DE

M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. J.-B. DUMAS.

MONSIEUR,

C'est une heureuse fortune pour l'Académie française d'avoir pu donner à M. Guizot un successeur tel que vous; il était le premier dans son ordre, vous êtes le premier dans le vôtre.

Pourquoi faut-il que cette fête de l'intelligence ne soit pas aussi complète que nous l'avions espéré? A la place que j'occupe aujourd'hui, pourquoi faut-il que vous ne trouviez pas en face de vous celui de nos confrères que la compagnie semblait avoir choisi tout exprès pour cette occasion éclatante? C'était M. Charles de Rémusat qui, en vous répondant,

devait adresser à l'illustre mort l'hommage suprême de notre admiration et de nos regrets. Nul ne convenait mieux à une tâche si haute. Quel plaisir nous nous promettions de l'entendre! Il avait été, selon les temps, le disciple, l'ami, le collaborateur, l'adversaire aussi courtois que décidé, le contradicteur aussi ferme que respectueux de M. Guizot. Il avait le droit de parler de lui en toute liberté. Il pouvait le juger, non pas d'égal à égal, mais comme un esprit de même ordre, de même vol, accoutumé à viser au même but, initié aux mêmes régions supérieures. La louange dans sa bouche aurait eu comme une saveur particulière, les réserves les plus discrètes auraient pris un dramatique intérêt. C'eût été bien mieux qu'une page d'histoire, c'eût été l'histoire même revivant sous nos yeux.

Pour moi, appelé ici par le simple hasard de nos traditions, chancelier de l'Académie au moment où M. de Rémusat en était le directeur, je ne recueille qu'en tremblant l'héritage d'un tel maître. Je n'étais pas comme lui sur le champ de bataille aux jours des grandes épreuves. Lorsque la monarchie de 1830 essaya de fonder un gouvernement libre, je n'étais pas comme lui dans l'ardente mêlée, à côté ou en face du puissant homme d'État, le soutenant ou le combattant tour à tour suivant les péripéties de l'action. Je n'ai vu ces choses que de loin, je n'ai connu M. Guizot qu'aux heures sereines de sa vieillesse; je ne puis m'exprimer sur son compte avec la haute indépendance d'un Rémusat, compagnon fidèle ou loyal adversaire. J'en parlerai comme en parle la première postérité, la postérité immédiate, celle qui voit se dessiner, s'arranger, se combiner, sous une certaine lueur idéale, sous le chaud et bienfaisant

rayon des meilleurs souvenirs, les physionomies que les luttes politiques avaient souvent défigurées.

Le trait qui frappe tout d'abord dans la vie de M. Guizot, vous l'avez bien saisi, Monsieur, c'est la grandeur. M. Guizot est un esprit de race haute et fière. En toute chose, il a le sentiment du grand. C'est là comme sa première nature, sa vocation originelle. Il semble qu'il ait toujours vécu dans l'atmosphère des idées supérieures. A quel moment précis ce pâle jeune homme si grave, si austère, a-t-il commencé à se préoccuper des questions vitales de notre siècle? On ne saurait le dire. Dès qu'il prend la plume, dès qu'il monte en chaire, il est armé de tous ses principes. Déjà, il est facile de le voir, la crise du XVIIIe siècle et de la Révolution a provoqué son esprit. Interrogé par le sphinx, il a répondu sans peur. Le mot de l'énigme, il le connaît. Il démêle nettement le fort et le faible, le bien et le mal du XVIIIe siècle; il sait que le XVIIIe siècle a bien fait d'aimer ardemment l'humanité, il sait que le XVIIIe siècle a mal fait de ne pas combattre ardemment les fautes de l'humanité. C'est par là que tant d'inspirations généreuses, tant de grands hommes, tant d'assemblées illustres ont conduit la France et le monde aux abîmes. Faut-il donc retourner en arrière? Non, certes. Ce serait le néant. L'ancien régime est condamné à jamais par le juste jugement de l'histoire qui est le jugement de Dieu. Sans quitter le terrain de la société moderne, il y a là une œuvre à reprendre et à refaire. Nous savons à quels crimes et à quels désastres ont abouti les fautes du XVIIIe siècle, les fautes de la Révolution et de l'Empire; répudions-les pour toujours. Nous savons ce qu'il y a eu de légitime et de néces-

saire dans cette crise immense ; gardons ce qu'il faut garder, faisons durer ce qui a mérité de vivre. Et qu'est-ce donc qui a mérité de vivre? Ce qui est conforme à l'ordre éternel.

Dans cette philosophie de l'histoire par laquelle débute M. Guizot et que toute sa vie développera, on découvre dès ce premier jour la vertu de l'inspiration chrétienne. Vous rappelez-vous comment il définit la civilisation? La concordance de deux éléments, savoir l'activité sociale et l'activité individuelle, le progrès des conditions extérieures de la vie et le progrès de la vie intérieure de l'homme. Pourquoi la révolution chrétienne a-t-elle été un des grands leviers de la civilisation? Parce qu'elle a changé l'homme intérieur. Pourquoi la révolution de 89 a-t-elle été aussi une des crises fécondes de la civilisation dans le monde entier? Parce qu'elle a changé les conditions extérieures de l'existence humaine. L'une a régénéré l'homme intellectuel et moral, l'autre a régénéré la société.

Ici, dès ses premières études, M. Guizot se pose une question où se révèle le grand philosophe. Ces deux éléments, essentiels tous deux, ont-ils la même force, la même vertu d'efficacité? Et, si leur valeur est inégale, quel est celui qui domine l'autre? En un mot, est-ce le changement social, est-ce le changement de la personne qui a le rôle par excellence? Question hardie, car, suivant la réponse qu'on y fera, on décidera en même temps si la société épuise et absorbe l'homme tout entier, ou bien si l'homme porte en lui quelque chose de supérieur à sa destinée terrestre. M. Guizot y répond par des paroles empruntées à l'un des plus beaux discours de Royer-

Collard : « Les sociétés humaines naissent, vivent et meurent sur la terre; là s'accomplissent leurs destinées..... Mais elles ne contiennent pas l'homme tout entier. Après qu'il s'est engagé à la société, il lui reste la plus noble partie de lui-même, ces hautes facultés par lesquelles il s'élève à Dieu, à une vie future, à des biens inconnus dans un monde invisible... Nous, personnes individuelles et identiques, nous avons une autre destinée que les États. » Ainsi s'exprime M. Royer-Collard dans son discours sur le projet de loi relatif au sacrilège, et ces paroles s'adaptent avec une précision merveilleuse à la question qu'a posée M. Guizot. En résumé, la réforme intérieure est bien autrement féconde que la réforme sociale, et le christianisme, même au point de vue des intérêts d'ici-bas, est infiniment supérieur à la Révolution. Or, comme le jeune philosophe affirme en même temps que ces deux forces agissent l'une sur l'autre, que la rénovation individuelle et la rénovation sociale sont étroitement liées, que le dehors se réforme par le dedans comme le dedans par le dehors, que ces deux éléments, fussent-ils séparés durant des siècles par des milliers d'obstacles, finissent toujours invinciblement par se rejoindre, il en résulte que l'Église chrétienne et la Révolution, loin de se maudire, doivent s'accorder et se prêter assistance.

Où est exposé ce système que je résume en quelques mots? Dans la première leçon du cours sur la civilisation en Europe. Tel est le début de la philosophie de l'histoire chez M. Guizot, et cette philosophie contient d'avance toute sa politique.

Aussi, en 1830, lorsqu'une révolution qu'il n'a pas

souhaitée, qu'il a même regrettée par la suite, substitue aux Bourbons de la branche aînée un prince de même sang, de même race, un prince français qui s'engage à respecter la loi de la France, M. Guizot est comme porté par les évènements. Sa destinée l'appelle. Ministre de l'intérieur en pleine crise, en plein délire, s'il est contraint de se retirer bientôt, il a réussi du moins à sauver l'ordre aux heures du plus grand péril et à marquer sa place pour l'avenir. Deux années s'écoulent, deux années d'un perpétuel orage, et le jour où Casimir Périer, qui dominait la tempête, disparaît subitement emporté par la mort, il faut un grand ministère pour remplacer le grand ministre. Le cabinet du 11 octobre 1832 se constitue, et M. Guizot y entre pour prêter sa collaboration à la fois à M. le duc de Broglie et à M. Thiers. Voilà l'heure d'appliquer sa doctrine, voilà l'heure d'employer toutes ses forces à la fondation d'un gouvernement libre.

Vous avez bien fait, Monsieur, de rappeler comme un des grands titres de M. Guizot la part qu'il a prise aux travaux de ce groupe illustre. Cette fois il n'a plus à diriger l'intérieur, il est chargé de l'instruction publique. Est-ce déchoir? Non, certes. S'il n'a plus l'action immédiate, les résultats prochains, il a *le long espoir et les vastes pensées.* Quel domaine que celui-là pour qui en sait comprendre la valeur! et qui donc l'a mieux comprise que M. Guizot? Jamais ce ministère où se sont succédé tant d'hommes de haute valeur et de bonne volonté n'a vu pareil grand maître. D'abord c'est lui qui l'a constitué. Il y entre les mains pleines, et, dès le premier jour, il en double l'étendue. Pendant bien des années, le gouvernement de l'instruction

publique n'avait été qu'une administration spéciale sous des noms illustres ; quand il prend place parmi les grands services de l'État, ce n'est que d'une façon bien modeste, bien timide, comme une simple annexe du ministère des cultes. Peu à peu, il est vrai, son existence propre s'affermit, mais que son action est restreinte ! Des collèges, des facultés, les uns et les autres en petit nombre, voilà tout son empire. M. Guizot arrive, tout change. Il ne se contente pas du rôle spécial de chef de l'Université, il veut être véritablement ministre de l'instruction publique. Pour fonder ce ministère qui n'existait que de nom, il réclame ses possessions et ses limites naturelles. Le Collège de France, le Muséum d'histoire naturelle, l'Observatoire, l'École des chartes, l'École des langues orientales, les bibliothèques, le service des encouragements scientifiques et littéraires, bien plus, et par-dessus tout, l'Institut de France, tous ces nobles fiefs, trop dispersés jusque-là, viennent se grouper sous sa main. Agrandi par des annexions si légitimes, ce domaine est désormais le centre, non plus seulement de la scolarité, mais de l'enseignement sous toutes ses formes, de l'instruction dans toute la force et toute l'ampleur de ce mot, le foyer des lettres et le foyer des sciences.

A peine installé dans ce royaume, qui est sa création et son œuvre, M. Guizot se donne tout entier à la grande affaire de l'instruction du peuple. Oh ! que ce n'est pas ici, comme chez tant d'autres, une tactique, un mensonge, une hypocrisie ! Il s'y donne de cœur et d'âme, il s'y donne au nom de ses principes politiques comme au nom de sa philosophie religieuse. Il est persuadé que l'instruction populaire, l'instruction vraie, saine, digne de ce nom, « est une

justice envers le peuple et une nécessité pour la société ». Quelques esprits se demandent avec inquiétude si la diffusion de l'enseignement dans les couches inférieures ne va pas créer un péril social; M. Guizot n'éprouve pas cette crainte, à la condition que la pensée religieuse assigne à l'instruction son but, et il répète avec joie cette belle parole d'un prince de l'Église interrogé précisément sur ce sujet : « Il ne s'agit plus de discuter la question; elle est posée, sous peine de mort la société doit la résoudre. Quand le wagon est sur les rails, que reste-t-il à faire? à le diriger. »

Le jour où M. Guizot se mit à l'œuvre, le wagon n'était pas même sur les rails. Il fallait tout construire, rails et wagons, avant de confier le train à la machine. C'est ce que fit M. Guizot avec ses dignes collaborateurs, les Villemain, les Cousin, les Thénard, les Poisson, les Guéneau de Mussy. Il y en a d'autres encore, mais comment tout dire? Il y en a un surtout que je ne passerai pas sous silence. Je déplorais tout à l'heure qu'il n'eût pas été accordé à M. de Résumat de prononcer à cette place l'éloge de M. Guizot ; ici, mon regret s'efface pour un instant, car je me sens plus à l'aise qu'il n'aurait pu l'être. M. de Rémusat, dans sa modestie, ne nous aurait pas dit la part qu'il a prise à cette charte de l'enseignement primaire.

La loi votée, M. Guizot, sachant bien que de telles chartes valent surtout ce que valent les hommes chargés de les mettre en œuvre, essaye de pénétrer jusqu'à l'âme des instituteurs et d'y allumer la foi qui fait la vie. Une lettre adressée directement à chacun d'eux leur trace un programme rempli d'une sagesse civique et d'une tendresse

paternelle. Les méthodes, les notions pratiques, les résultats obtenus en tel et tel pays, tous les secours possibles en ce qui concerne l'instruction, le ministre les promet aux instituteurs, et il indique déjà les mesures prises pour faire arriver partout ces précieux renseignements. « Quant à l'éducation morale, ajoute-t-il avec cette confiance du chef qui enflamme le zèle du soldat, rien ne peut suppléer en vous la volonté de bien faire. » Il leur rappelle les engagements que leur mission même leur impose, ce qu'ils doivent aux familles, ce qu'ils doivent au pays. Il ne craint pas, lui, l'homme de haute culture, en parlant à ces humbles, de mettre la science au-dessous de la culture de l'âme. « Vous le savez, les vertus ne suivent pas toujours les lumières, et les leçons que reçoit l'enfance pourraient lui devenir funestes, si elles ne s'adressaient qu'à son intelligence... La foi dans la Providence, la sainteté du devoir, la soumission à l'autorité paternelle, le respect dû aux lois, au prince, aux droits de tous, tels sont les sentiments qu'il s'attachera à développer. Jamais, par sa conversation ou son exemple, il ne risquera d'ébranler chez les enfants la vénération due au bien : jamais, par des paroles de haine ou de vengeance, il ne les disposera à ces préventions aveugles qui créent, pour ainsi dire, des nations ennemies au sein de la même nation. » On ne peut qu'applaudir à la vigueur de ce langage, et tout aussitôt quelle simplicité, quelle noblesse familière, en leur parlant des hommes près desquels ils sont appelés à vivre, le maire, le curé, le pasteur! Comme il apprécie ce ministère « qui répond à ce qu'il y a de plus élevé dans la nature humaine » ! Enfin, lui qui vient de condamner l'hypocrisie à l'égal de l'impiété,

avec quelle netteté il conclut en ces termes : « Rien n'est plus désirable que l'accord du prêtre et de l'instituteur ! » Ainsi s'exprime cette lettre adressée personnellement à chacun des maîtres d'école chargés de mettre en pratique la loi du 28 juin 1833. Ils étaient, grâce à lui, près de quarante mille. Et qui donc avait tracé ce programme ? Qui donc avait écrit ces paroles empreintes de tant de force et de bonne grâce? Nous le savons de M. Guizot lui-même qui nous l'a révélé dans ses Mémoires (1), c'était M. Charles de Rémusat.

Je me suis arrêté sur cette loi de l'instruction primaire qui est assurément, avec les leçons de la Sorbonne, le grand titre, le titre incontestable de M. Guizot. Je suis sûr, en parlant ainsi, de ne pas manquer à sa mémoire. C'était là, aux heures d'épanchement familier, son propre jugement sur lui-même. Un des témoins de sa vie, un des confidents intimes de sa pensée, me disait dernièrement que dans cette destinée si grande, si pleine, si tragique, les meilleurs souvenirs, les souvenirs auxquels il s'attachait avec la satisfaction la plus douce, c'était son cours d'histoire à la Faculté des lettres et sa loi de l'enseignement primaire.

Est-ce à dire que M. Guizot fît bon marché du rôle qu'il avait rempli dans les terribles épreuves du gouvernement de Juillet? Du mois d'octobre 1832 au mois d'avril 1836, du mois d'octobre 1840 jusqu'à la révolution du 24 février 1848, il n'a pas quitté la bataille un seul jour. Tantôt il défendait la monarchie nouvelle dans un ministère de conciliation, avec des collègues plus disposés à tendre leur

(1) Voyez *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, etc. III, chap. XVI, page 15.

voile au vent, esprits non pas plus élevés, mais plus souples, et dont la souplesse était une force; tantôt il la défendait à la tête d'un ministère étroitement homogène dont il était l'âme et le bras. En des situations si diverses, sa vie a été toujours la même, toujours fidèle à son but, obstinée, opiniâtre, toujours une vie d'ambition et de combat. Eh bien, après la catastrophe, M. Guizot vaincu, renversé, faisait-il bon marché de ces ardents et malheureux efforts, comme un grand artiste abandonne une œuvre manquée? Non, cette œuvre qui pouvait réussir et qui a si cruellement échoué, il la revendique avec une fierté altière; il n'a écrit ses Mémoires que pour raconter sa politique, pour la justifier, pour la glorifier.

M. Guizot, en effet, ne croyait pas avoir failli. Fort de sa conscience, assuré de ce qu'il avait voulu, il pouvait porter le front haut après sa défaite comme il l'avait porté dans la bataille. Il pouvait se féliciter de l'immense service qu'il avait rendu au pays en prévenant la guerre européenne. Dans cette période de plus de sept années où il dirigea notre politique étrangère, que de périls menaçaient la France! De récentes publications venues d'Angleterre et d'Allemagne, — je le dis avec certitude, ayant eu l'occasion d'y regarder de près, — ne laissent aucun doute sur ce point. Ceux qui l'attaquaient alors le plus amèrement sont obligés désormais de tenir un autre langage. Nous savons mieux que nos devanciers quel était contre la France de 1830 le mauvais vouloir d'une partie de l'Europe, nous savons ce qu'il a fallu de prudence, de fermeté, de patriotisme, pour résister à la fois et aux sourdes hostilités du dehors et aux violentes excitations du dedans. Si M. Guizot

n'a pas été toujours bien inspiré dans ses entreprises diplomatiques (et ce n'est pas ici qu'il conviendrait de soulever de pareils problèmes), l'histoire, mieux informée qu'il y a trente ans, affirme qu'en somme, et tout mis en balance, cette longue gestion de nos affaires étrangères est un titre considérable dans la vie du ministre. On peut encore discuter certains actes ; l'intention fut toujours patriotique, la pensée fut toujours droite et haute. D'où vient donc cependant que M. Guizot préférait d'autres souvenirs, comme nous l'affirment ceux qui l'ont le mieux connu ? C'est qu'il savait bien que ces souvenirs-là, souvenirs d'étude conquérante, souvenirs d'action libérale et féconde, ne seraient pas contestés. J'accepte pour ma part cette indication précieuse, et comparant, comme cette idée m'y invite, sa philosophie politique générale avec son action politique particulière, j'arrive à cette conclusion qui me paraît la vérité même : M. Guizot a été un grand philosophe politique encore plus qu'il n'a été un grand homme d'État.

Dans cette histoire de France, qu'il a si bien racontée à ses petits-enfants, ayant à peindre un des désastres de nos vieilles guerres, la bataille de Poitiers, la défaite, la prise, la captivité du roi Jean, il emprunte à un chroniqueur du temps une scène singulièrement dramatique et touchante. L'armée du roi est vaincue, ses meilleurs soldats ont succombé, ses grands chevaliers sont morts. Seul, entouré d'ennemis qui le pressent de toutes parts, et n'ayant auprès de lui que son plus jeune fils, le roi Jean continue à se battre. Sa hache à la main, il frappe, il frappe, et les coups qu'il porte en tous sens le couvrent comme d'une muraille de fer. Pendant ce temps, le jeune prince, serré

contre son père, l'avertit de chaque point où se renouvelle l'attaque. « Père, gardez-vous à droite! Père, gardez-vous à gauche! » et le roi, après d'héroïques efforts, est obligé de rendre son épée. Drame terrible, sombre et douloureuse image! Hélas! c'est l'image de M. Guizot dans la dernière partie de sa carrière d'homme d'État.

Lui aussi, dans la mêlée, il entend ce cri sinistre, cet avertissement désespéré; et comme il se porte résolûment partout où il croit voir l'ennemi, l'ardeur de la défense nuit à la sagesse des conseils. Où est cette puissance de l'esprit qui permet de rester calme dans la tempête, afin de veiller à tout? où est cette souplesse hardie qui désarme l'assaillant en lui cédant à propos? où est ce don de saisir au vol les secrètes pensées d'un pays, de ne pas s'isoler sur les sommets, de ne pas s'enfermer dans sa pensée hautaine et solitaire, de se tenir en communication avec le sentiment public? Est-ce que la politique, avec un fonds de doctrines supérieures et de principes invariables, ne doit pas être avant tout le grand art de démêler les choses opportunes? La voix qui lui crie : « Gardez-vous à droite! gardez-vous à gauche! » c'est la sienne. Il n'entend que ce cri intérieur; il n'entend pas tant de voix amies qui lui répètent : Prenez garde! ne jouez pas le jeu de vos adversaires, ne leur donnez pas de justes griefs, ne refusez pas les réformes bienfaisantes, ne provoquez pas les révolutions désastreuses, ne faites pas le vide autour du trône, ne faites pas que les cœurs se ferment,

> Ne faites pas des coups d'une bride rebelle
> Cabrer la liberté qui vous porte avec elle (1)!

(1) Victor Hugo, les *Feuilles d'automne*.

Un jour, la liberté, qui portait si noblement la monarchie de Juillet, se cabra... ou plutôt la défiance, la désaffection, provoquées par l'inflexibilité du ministre, paralysèrent un instant la défense nationale. Un instant, ce fut assez. Il y a toujours dans notre malheureux pays quelques centaines de factieux pour mettre à profit les défaillances ou les malheurs du pouvoir.

M. Guizot tomba, d'une chute, hélas! désastreuse. Heureux les régimes, bien heureux les pays où de tels hommes ne tombent que sous l'action légale du Parlement! Si M. Guizot eût disparu ainsi de la scène active, il eût laissé à d'autres le soin et l'honneur d'accomplir une réforme nécessaire, c'est-à-dire de préparer une représentation du pays moins inexacte et moins trompeuse. Son plus grand malheur fut d'entraîner dans sa chute une famille royale qu'il avait servie loyalement, et qui, rattachant le présent au passé, conduite par un chef libéral et sage, protégée par une mère admirable, honorée par des princes tout dévoués à la patrie, était digne de présider longtemps encore aux destinées de la France.

Je n'ai pas dissimulé les fautes de notre illustre confrère. A l'égard d'un tel homme, la franchise est un hommage. On épargne les petits et les faibles; traiter ainsi M. Guizot, ce serait lui faire injure. Vous avez eu ce même sentiment, Monsieur, et de là vos réserves si nettement conçues, si discrètement indiquées. Tout cela, du reste, me ramène à la pensée principale de ce discours. A qui donc faut-il imputer les catastrophes dont nous venons de parler? A M. Guizot, philosophe politique? ou à M. Guizot, homme d'État? A l'homme d'État, évidemment. C'est l'homme

d'État qui s'est trompé. Quant à celui que j'ai appelé « le philosophe politique », il reste à l'abri de toutes les atteintes. Personne n'a mieux compris la situation tragique de notre siècle; personne n'a mieux indiqué le problème de vie ou de mort à résoudre, et sa chute même n'a rien enlevé à l'autorité de ses doctrines.

Aussi, quand il revint en France après l'orage, quelle sérénité dans toute sa personne! Rien de plus noble, rien de plus aimable que les vingt dernières années d'une telle vie. L'homme de lutte a disparu, sauf peut-être dans les débats intérieurs de l'Église protestante. Partout ailleurs, on ne trouve plus que le grand esprit calmé, apaisé, heureux de plaire, toujours en possession de sa force, mais d'une force qui rayonne, — si je puis ainsi parler, — revêtue de bonne grâce et de sympathie persuasive. A cette période appartiennent quelques-uns de ses plus beaux ouvrages. Les méditations chrétiennes du vieillard vont rejoindre et compléter les leçons du jeune maître sur la civilisation. Il écrit ses Mémoires, un des livres les plus instructifs et même les plus attrayants de nos jours, soit que le chef politique, provoquant la contradiction, nous oblige à penser par nous-mêmes; soit que l'homme, l'époux, le père, l'ami, apparaissant çà et là en des pages familières et tendres, éveille autant de sympathie qu'il inspirait de respect. Que de peintures magistrales lui doit la *Revue des Deux-Mondes!* Ici, c'est la vie de sir Robert Peel; là, un portrait magnifique du duc de Broglie. En même temps qu'il parle aux hommes, avec quelle grâce il raconte l'histoire de France à ses petits-enfants! Les grands enfants aussi pourraient y apprendre bien des choses. La

France, le passé de la France, l'avenir de la France, c'était sa préoccupation de toutes les heures. Le jour où, à cette place, il recevait Prévost-Paradol, vous avez entendu tomber de ses lèvres ces paroles d'espérance qui résonnaient comme un chant. Et, après nos désastres, quelle foi invincible il entretenait dans les âmes! On reprenait confiance en s'approchant de lui. A l'Académie française, à l'Académie des sciences morales et politiques, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa demeure de Paris si aisément accessible à tout homme de bon vouloir, dans sa retraite patriarcale du Val-Richer; partout enfin il suffisait de l'entendre pour se sentir revivre. Ses *novissima verba* ont été un appel aux générations présentes. Laissez-moi les redire, ces derniers mots que vous avez empruntés à un beau récit de notre confrère M. Cuvillier-Fleury et que vous venez de commenter éloquemment. Il est bon de se renvoyer de telles paroles, comme dans le chœur antique la strophe et l'antistrophe, il est bon de les confier aux échos (1). « La France! disait-il d'une voix brisée, quand déjà la mort avait la main sur lui; c'est un pays difficile à servir... Il faut le servir, le bien servir. La France... » Quand la belle âme s'envola vers Dieu, elle disait encore : « La France! »

Vous avez rappelé, Monsieur, avec beaucoup de bonheur un des travaux qui honorèrent cette généreuse vieillesse; seulement, sur ce point vous ne pouviez pas tout dire, et ce m'est une tâche bien douce de compléter votre récit.

(1) Voyez dans le *Journal des Débats* du mercredi 16 septembre 1874 la noble et touchante lettre que M. Cuvillier-Fleury écrivait de Lisieux, le 15 septembre, sur les derniers moments de M. Guizot.

Lorsqu'au mois de janvier 1870 l'honorable M. Segris fut appelé par l'empereur Napoléon III au ministère de l'instruction publique, la première pensée de ce loyal esprit fut d'assurer à la France la liberté de l'enseignement supérieur. Il nomma donc une commission chargée de préparer un projet de loi. La présidence de droit lui appartenait ; il donna la présidence réelle à celui qui, trente-sept ans auparavant, avait eu la gloire de fonder l'enseignement primaire par toute la France. Vous avez cité une des séances mémorables de cette commission ; vous avez dit devant quels hommes M. Guizot exposait la philosophie de la question, s'efforçant de concilier la liberté de chacun avec le droit de l'État : M. de Rémusat, M. Andral, M. Saint-Marc-Girardin, M. Dubois, M. Denonvilliers, M. Prévost-Paradol, le Père Captier, qui devait périr un an plus tard sous les coups des assassins de la Commune ; et que de noms illustres s'ajouteraient à cette liste si nous citions les vivants ! Ce que vous ne pouviez pas dire, le voici : Le jour où la commission, après une discussion approfondie, eut arrêté les principes de la loi, M. Guizot, obligé de partir pour le Val-Richer, mais veillant toujours sur l'achèvement de son œuvre, dut céder le fauteuil à l'un de ses collaborateurs. Qui choisit-il parmi tant de personnes éminentes ? Il choisit le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, le maître des grandes chaires, celui qui tant de fois, au Collège de France, en Sorbonne, à la Faculté de médecine, avait transporté d'enthousiasme un immense auditoire, l'auteur des *Leçons de Philosophie chimique*, l'auteur de l'*Essai de Statique chimique des êtres organisés*, le fondateur de l'école centrale des arts et manufactures, bref, le promo-

teur, le directeur du haut enseignement en toute matière de science pure ou de science appliquée à l'industrie. Voilà les titres que se rappelait M. Guizot lorsqu'il vous priait de prendre sa place comme président de la commission. C'est lui, on le dirait, qui, cette fois encore, nous les présente et vous introduit ici par la main.

Entre M. Guizot et vous, Monsieur, il y a d'autres liens, d'autres rapprochements, soit de ressemblance, soit de contraste. Vous avez professé la philosophie des sciences comme il avait professé la philosophie de l'histoire, et tous les deux, à quinze ans de distance, en des conditions si diverses, devant un public si dissemblable, vous avez remporté les mêmes triomphes. Voilà une ressemblance de forme, c'est-à-dire de succès; quel contraste, si l'on regarde au fond des choses! M. Guizot cherchait les lois de l'histoire, ces lois qu'il faut dégager de tous les conflits des intérêts, de toutes les fureurs des passions, perpétuel chaos qui aurait découragé une âme moins forte, un esprit moins lumineux et moins tenace. Vous, Monsieur, quand vous cherchez les lois de la création, rien ne trouble vos recherches, vous pouvez suivre librement l'élan de votre génie, varier vos expériences, vérifier vos conjectures; et quelle joie sublime le jour où, sur un point du cosmos, vous pénétrez dans le fond même du laboratoire divin, dans ce fond au-delà duquel il n'y a plus que l'infini, l'insondable, l'inaccessible!

Il faudrait un de vos disciples, Monsieur, un de ceux qui à leur tour sont devenus de glorieux maîtres, pour apprécier ici l'ensemble de vos travaux. Je devrais passer la parole à notre cher confrère M. Claude Bernard, qui déjà

dans nos réunions particulières nous a exposé vos titres avec tant de précision et d'autorité. Depuis le temps où, tout jeune encore, à Genève, vous étonniez des hommes tels que Candolle et Saussure, où vous deveniez le collaborateur de Prévost, où vos découvertes affermissaient une science toute nouvelle, la chimie organique, et agrandissaient la physiologie; depuis ces hardis mémoires de votre vingtième année jusqu'aux œuvres puissantes du secrétaire perpétuel, que de conquêtes sur la nature pendant plus d'un demi-siècle! J'interroge ceux qui ont le droit de parler en juges, tous me répondent de même : de l'aveu de tous, c'est vous qui êtes le vrai continuateur de Lavoisier. Nul ne s'est tenu plus près de ce grand modèle par l'ensemble des vues et l'importance des découvertes.

Que nous sommes loin ici de ces *anecdotes de la nature*, comme disait spirituellement Fontenelle (1), de ces observations de détail rassemblées, mais non classées, et d'où l'induction n'osait faire jaillir aucun principe! Voici les lois qui apparaissent. Lavoisier avait émis de merveilleuses hypothèses sur la manière dont la vie se transmet à la surface de la terre. Vous vous attachez à cette intuition du génie, et bientôt, aidé de votre illustre ami, M. Boussingault, vous dévoilez la simplicité admirable des rapports qui unissent les deux règnes de la nature vivante et des différences qui les séparent. Les analyses que vous donnez de l'air, de l'eau, de l'acide carbonique, fixent définitivement la composition numérique de ces principes de vie.

Spectacle vraiment grandiose en sa simplicité! Où sont-ils,

---

(1) *Éloge de M. Homberg.*

ces éléments qui animent tout ici-bas? Dans le riche foyer de l'atmosphère fécondée par le soleil. C'est là que le végétal les saisit au passage, et aussitôt s'accomplit une transmutation magique. Ces principes vitaux, par cela même que le végétal s'en nourrit, il les absorbe, il les élabore, il les transforme, puis les livre à l'animal qui, pour en tirer à son tour tous les degrés de la vie, les consomme, les brûle, et finalement les restitue à l'atmosphère où la végétation va les reprendre. Ainsi, sur tous les points de l'espace, à tout instant de la durée, le cercle se reforme et la série recommence. Quoi de plus grand et de plus simple? N'est-ce pas en écoutant ces démonstrations sublimes qu'on pénètre dans le laboratoire le plus caché de la nature, qu'on touche du doigt le fond même du creuset?

Ce n'est pas tout. Quand vous exposiez ces résultats, vous donniez la certitude de la science aux conceptions extraordinaires de Lavoisier. Tâche bien belle assurément! il y en a une plus belle encore. Voici tout un domaine dont vous avez pris possession en rectifiant les doctrines de ce grand homme. Dans les idées de Lavoisier, la matière était soumise à une sorte de dualisme universel. L'infinie variété des êtres, au point de vue chimique, se réduisait à deux catégories opposées l'une à l'autre, et chacun des corps représentait une alliance de ces contraires. Berzélius, l'illustre Suédois, travaillant dans le même esprit, avait donné à ce système une nouvelle consécration. Berzélius, Lavoisier, voilà des autorités souveraines, et il fallait autant de force que de hardiesse pour briser la barrière construite par de telles mains. C'est précisément ce que vous avez fait. Le premier parmi les maî-

tres, vous avez considéré les divers corps comme des édifices dont les matériaux peuvent être remplacés par d'autres matériaux de substance différente, sans que l'équilibre général soit détruit. Assurément, ces substitutions ne peuvent se faire au hasard; vous avez donné les règles, vous avez décrit les méthodes. Par cette théorie, vos émules le proclament, la chimie a centuplé sa puissance; une carrière lui est ouverte dont le terme ne sera pas atteint d'ici à bien des années. Que de corps nouveaux, doués de propriétés inattendues, nous sont ainsi révélés de jour en jour! Tantôt c'est l'art ou l'industrie qui en profite, tantôt c'est l'humanité. Voici un blessé à qui la souffrance arrache des cris; voici un malade qui ne peut être sauvé que par une opération effroyable; le médecin lui fait respirer une substance qui le met à l'abri de la torture, et, l'opération faite, le patient, je me trompe, le pauvre endormi se réveille comme d'un songe. L'antiquité aurait dit : Quel dieu l'a sauvé? Virgile aurait été tout heureux de voir un de ses beaux vers devenu plus vrai encore et plus expressif qu'auparavant :

Quies mortalibus ægris
Incipit et dono divûm gratissima serpit.

D'où vient donc ce sommeil libérateur? Quelle est cette substance inconnue à nos pères? Nommons-la, sans périphrase, du nom que vous lui avez donné : c'est le chloroforme, un corps que nous ne posséderions pas, Monsieur, sans votre théorie des substitutions.

Ce n'est pas là le seul exemple de l'influence salutaire de vos découvertes. On peut dire que le caractère distinctif

et continu de vos travaux est l'application de la science à l'utilité commune. Du haut des sphères supérieures, jamais vous ne perdez la terre de vue. Vous n'êtes pas un conquérant égoïste, vous voulez que chacune de vos victoires augmente le bien-être de tous. Vous semez et récoltez pour l'artiste, pour l'industriel, pour l'agriculteur, pour tous les soldats de l'armée du travail. Vous veillez sur l'enfant des collèges, sur l'apprenti des manufactures. A voir toutes les associations que vous présidez, toutes les entreprises de perfectionnement social et moral dont vous êtes l'inspirateur, on se console de certains reproches adressés à notre pays. Non, il n'est pas vrai que la race anglo-saxonne, que la société anglaise ou américaine ait le privilège des créations où se déploie l'initiative privée. Il n'est pas vrai que le génie de la France soit impropre aux travaux de la liberté individuelle. Vous en êtes une preuve vivante, et cette preuve, nous pouvons la montrer à nos amis comme à nos ennemis. Votre activité a constitué une sorte de ministère de l'instruction publique, un ministère qui est à vous, qui est votre œuvre, qui ne craint pas les vicissitudes politiques, et qui, sans parler du bien qu'il fait en détail, est un encouragement général et un viril exemple.

L'inventeur est quelquefois jaloux et mystérieux. C'était le tort de l'ancienne chimie, et Fontenelle ne l'a point dissimulé. Vous, Monsieur, vous êtes tout à tous. Non-seulement votre science n'a point de secrets, mais elle encourage tous les efforts. Combien l'histoire nous en montre de ces chercheurs de génie, qui tombent à moitié chemin, faute d'une main secourable! Ce secours d'une sympathie efficace, pourvu qu'il soit bien placé et alors même qu'il peut

y avoir quelques doutes sur le succès final, vous ne le refusez jamais. Vous entretenez la foi et l'espérance, parce qu'il y a en vous un fonds de charité scientifique. J'en connais de bien touchants exemples. Un jour, un homme se présente chez vous au nom d'une famille désolée. Le chef de cette famille, un peintre habile, a laissé là ses toiles, jeté ses pinceaux, et transformé son atelier en laboratoire. Que cherche-t-il? Il a l'ambition de saisir les fuyantes images de la chambre obscure, il prétend fixer sur le métal cette apparence, ce spectre, ce rien. Il est fou, dit le bon sens vulgaire... le début de l'histoire annonce déjà un drame, ce qui donne à ce drame un caractère plus vif, plus douloureux, c'est que vers le même temps un autre inventeur, M. Niepce de Saint-Victor, à qui M. Chevreul a rendu de si éclatants hommages, poursuivait un *rêve* du même genre. Nous savons aujourd'hui que les deux chercheurs, inconnus alors l'un à l'autre, celui-ci plus savant, celui-là plus artiste, devaient être associés plus tard dans le succès de l'entreprise et dans la gloire d'une récompense nationale; mais, à travers ce premier crépuscule d'une idée singulière, qui donc pouvait entrevoir les heures du grand soleil? Il est fou, disait-on, fou d'une folie qui va le perdre, lui et les siens! A cette pensée, quelles anxiétés et bientôt quels désespoirs autour de lui! Qu'il s'obstine dans sa poursuite, c'en est fait, non-seulement de son modeste avoir, mais de sa raison, de sa santé, de sa vie peut-être. Ah! si une sérieuse autorité pouvait le sauver de lui-même! C'est alors qu'on fait appel à votre sagesse, et c'est alors aussi que commence pour vous un véritable supplice de conscience. Le cas est grave. Ramener à ses tableaux

un artiste qu'une illusion égare, lui rendre le repos, lui rendre l'atmosphère et le foyer de la famille, assurément c'est œuvre pie ; mais quoi! Si l'idée de l'inventeur n'est pas une chimère? Si, dans ce grand laboratoire de magie qu'on appelle le monde, il a entrevu certaines choses dont personne ne se doute? S'il suit pas à pas une trace demi-obscure, demi-lumineuse, qui a échappé à tous les regards? Enfin, dût-il ne pas toucher le but, s'il peut, chemin faisant, comme les vieux alchimistes, rencontrer ou provoquer des phénomènes dont profitera la science? Tout cela est possible; est-il permis de faire obstacle à ce qui est possible? Voilà un homme de foi; est-il permis de décourager sa foi? Non ; après une délibération longue et poignante, ce fut là votre réponse, non, cela n'est pas permis. Quinze années s'écoulent, quinze années d'efforts, de luttes, de craintes et d'espérances, quinze années d'angoisses dont le contre-coup vous atteignait au cœur. Un jour enfin Daguerre (je crois, en vérité, que j'avais oublié de prononcer son nom, mais qu'importe, puisque chacun l'a dit?), Daguerre vient à vous rayonnant, transporté; il tient à la main ses merveilleuses planches. La voilà donc, cette chimère! Et vous, Monsieur, avant de le féliciter, votre première pensée est un élan de reconnaissance envers Dieu qui vous avait inspiré cette confiance héroïque et l'avait si pleinement justifiée. C'était, dans toute la force de ce terme, un mouvement d'action de grâces à la fois pour Daguerre et pour vous. Un trait qui double le prix de ce sentiment si pur, c'est que Daguerre ne l'a jamais su. Je ne connais rien de plus humain ni de plus touchant.

Quarante-huit ans ont passé depuis cet épisode, c'était

vers la fin de la Restauration. Vous étiez jeune alors, vous débutiez comme professeur aux cours de l'Athénée à côté de notre illustre confrère M. Mignet; vous n'aviez pas encore cette expérience qui ajoute tant de force aux facultés les plus hautes, mais déjà vous aviez la foi dans le génie de l'homme, dans le travail convaincu et persévérant, vous aviez le respect et le culte de l'inspiration originale.

Ils le savent mieux que personne, ces nobles maîtres, vos élèves autrefois, aujourd'hui vos continuateurs, chimistes, physiciens, physiologistes, qui ont poussé plus loin vos conquêtes, et que vous avez toujours si généreusement aidés. Est-il nécessaire de les appeler en témoignage? Ce soin est superflu, leurs œuvres parlent, l'Institut en est fier, ils sont au premier rang des gloires de la France, et même il est arrivé que l'Assemblée nationale a voté des lois pour reconnaître, au nom du pays, ce que leur doit la richesse publique. Faire un choix parmi eux, ce serait m'exposer à commettre bien des injustices; les nommer tous, je ne saurais, car en les voyant sur tant de points occuper les hauteurs, je me représente cette grande école comme l'antique déesse dont parle le poète latin, mère féconde, honorée, heureuse d'avoir enfanté toute une légion d'esprits, une légion de vainqueurs.

> Læta deum partu, centum complexa nepotes,
> Omnes cœlicolas, omnes supera alta tenentes.

Vous qui secondez si bien les vivants, vous ne faites que continuer votre œuvre quand vous rendez aux morts de magnifiques hommages. Les éloges que vous avez prononcés de vos confrères de l'Académie des sciences sont pré-

sents à tous les souvenirs. Quelle sûreté de vue et quelle largeur! Vous jugez le savant comme le jugera l'avenir, et, parlant de l'homme en contemporain, vous excellez à mettre en lumière les traits qui le font aimer. Michel Faraday, Jules Pelouze, Auguste de la Rive, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, revivent dans vos pages éloquentes. Quelle image que celle de la dynastie des Geoffroy Saint-Hilaire continuant la dynastie des Cassini et la dynastie des Jussieu! Quel chef-d'œuvre que ces deux portraits, Faraday et Ampère, opposés l'un à l'autre : Faraday « vif, gai, l'œil alerte, d'une adresse incomparable dans l'art d'expérimenter »; Ampère gauche, embarrassé, mélancolique, d'une distraction inouïe, presque aveugle, incapable de tracer correctement un cercle ou un carré, mais suppléant à tout par des intuitions de génie. Étrange contraste! Celui qui se montrait si vif a toujours marché selon une méthode sûre, celui qui semblait presque aveugle a été un prodigieux voyant. L'un, tout à l'action, ne demandait rien qu'aux faits; l'autre, tout à la méditation, ne demandait rien qu'à la pensée. Partis de points opposés, ils arrivent pourtant au même but, et tous deux sont au premier rang parmi les contemplateurs sublimes de la nature. « C'est ainsi, dites-vous, qu'un même spectacle s'offre au regard de l'aigle qu'un vol porte au sommet des Alpes et à celui du voyageur qui en a gravi les pentes lentement et pas à pas. »

Toutes ces pages sont d'un écrivain, quelques-unes d'un peintre et d'un poète. Voilà des titres qui vous signalaient particulièrement au choix de l'Académie française. Il y en a un plus précieux encore, c'est votre philosophie. Vous venez de la résumer en traits pleins de grandeur, je l'avais

trouvée déjà dans chacun de vos ouvrages. Elle est dans vos *Leçons de Philosophie chimique*, dans votre *Essai de statique chimique des êtres organisés*, dans vos discours aux élèves d'Alais, aux jeunes ingénieurs des écoles de Paris, aux apprentis des manufactures, comme dans ces grands *Éloges historiques* applaudis de l'Institut. C'est qu'elle résulte en effet de toutes vos études, et que chacune de vos découvertes vous l'impose d'une façon irrésistible. Dans votre *Statique des êtres organisés*, vous avez démontré une vérité affirmée déjà par Lavoisier, à savoir que dans la nature rien ne se crée, rien ne se perd, tout se réduit à des déplacements, à des transformations, à des combinaisons perpétuellement renouvelées. Vous avez expliqué ainsi la transmission de la vie à la surface du globe. C'est ce que j'appelais tout à l'heure le fond même du creuset. Mais ce fond, d'où vient-il? Ces éléments primordiaux, qui forment la vie de la plante et de l'animal, d'où viennent-ils? S'ils expliquent la vie, comment les expliquer? Ainsi, en toute chose, en chimie, en physique, en physiologie, chaque découverte ramène la même question : Où est le commencement? On croit toucher le but, on ne fait que reculer la difficulté ; ou plutôt on arrive à la limite de ces régions où nul instrument, nul agent, nul procédé n'a de prise. La science qui veut tout sonder a rencontré l'insondable. Y a-t-il quelque chose au delà? Les uns nient, les autres doutent. Vous, sans hésiter, avec ce ferme bon sens qui est la marque des grands esprits, vous concluez comme la tradition humaine tout entière, et vous dites : « Au-dessus de la sphère des phénomènes que nous étudions et où nous avons tant de découvertes à

poursuivre, il y a une sphère supérieure que nos méthodes ne peuvent atteindre. Nous commençons à comprendre la vie des corps, la vie de l'âme est d'un autre ordre. »

C'est la grande tradition humaine, et, comme notre France a eu la gloire d'exprimer toujours les plus hautes pensées du genre humain, j'ajoute : c'est la grande tradition de la science française. Sans parler du XVIIe siècle, où dominent surtout les mathématiques, sans parler de Pascal et de sa théorie des trois ordres, sans parler de Descartes, de Fermat, voyez Fontenelle, au XVIIIe siècle, jugeant les naturalistes de son temps, et Buffon, leur ouvrant des perspectives sublimes. Quand Fontenelle veut résumer la louange de Cassini, il écrit ces belles paroles : « La terre et les cieux, qui racontent la gloire de leur Créateur, n'en avaient jamais plus parlé à personne qu'à lui. » Quand Buffon achève de peindre la majesté de la nature, il la montre à une distance infinie de Dieu, il la montre « subordonnée au premier Être, n'ayant commencé d'agir que par son ordre, n'agissant encore que par son concours et son consentement ». Ouvrier divin, qui, travaillant toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable, elle a pour moyens le temps, l'espace et la matière, pour objet l'univers, pour but le mouvement et la vie. « Avec de tels moyens, ajoute Buffon, que ne peut la nature? Elle pourrait tout, si elle pouvait anéantir et créer, mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes du pouvoir; anéantir et créer sont les attributs de la toute-puissance... Tout a donc été créé et rien encore ne s'est anéanti; la nature balance entre ces deux limites, sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre. »

Voilà bien la doctrine que Lavoisier a commencé d'établir à sa manière, et que vous avez confirmée par des preuves éclatantes. Au-delà de ce cosmos où rien ne se crée, où rien ne se perd, vous apercevez toujours le Créateur, comme Cuvier, comme Geoffroy Saint-Hilaire, et l'on pourrait inscrire en tête de tous vos ouvrages ces poétiques paroles que Linné traçait à la première page de son *Systema naturæ* : « Éveillé soudain, j'ai vu passer le Dieu éternel, infini, tout-sachant, tout-puissant, je l'ai vu passer derrière son œuvre, et je suis tombé en extase. *Deum sempiternum, immensum, omniscium, omnipotentem, expergefactus a tergo transeuntem vidi et obstupui.* »

J'ai tenu, Monsieur, à insister sur ces grandes choses, car en renouant les anneaux de cette chaîne d'or je rends un hommage de plus à votre prédécesseur. On ne peut penser à M. Guizot historien et philosophe sans penser aux plus nobles noms, à Royer-Collard, à Montesquieu, parfois même à Bossuet; on ne peut parler de vous sans évoquer les noms les plus illustres, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Lavoisier, Buffon, Linné. C'est un nouveau lien entre l'auteur du cours sur la civilisation et l'auteur des *Leçons de philosophie chimique*. Or, je n'avais pas seulement à vous souhaiter la bienvenue parmi nous. J'étais chargé de rappeler aux uns, d'expliquer aux autres, de mieux faire comprendre à tous combien vous êtes naturellement désigné pour ce glorieux héritage. Je crois que la preuve est complète et que j'ai le droit de répéter avec plus de confiance les paroles qui ouvrent ce discours. Je m'en servais comme d'un programme, je les redis maintenant à titre de conclusion.

Venez donc, Monsieur, prendre la place qui vous appartient. Les membres de l'Académie française se félicitent de vous avoir donné pour successeur à leur grand et vénéré confrère. M. Guizot était le premier dans son ordre, vous êtes le premier dans le vôtre.

DISCOURS

DE

M. JULES SIMON

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 22 JUIN 1876, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. DE RÉMUSAT.

Messieurs,

L'Académie, depuis sa création, a toujours compté dans son sein, en proportions heureusement fort inégales, deux sortes de personnes : d'abord, les grands auteurs, qui entrent chez vous par droit de conquête; et ensuite, les amis fervents de la littérature, que la politique ou les affaires ont trop absorbés, mais dont vous récompensez, à défaut de mérites plus éclatants, la fidélité et le zèle. Vous avez ici, en un mot, les membres de la famille, et les amis de la maison. Ces derniers vous doivent, Messieurs, une reconnaissance bien vive, quand vous consentez à leur ouvrir vos portes.

Je ne suis pas embarrassé pour dire à laquelle de ces deux classes d'académiciens appartenait M. Charles de Rémusat. Il a autant écrit, et il a produit d'aussi beaux livres, que s'il avait passé toute sa vie à faire de la philosophie et de la littérature. Un critique illustre, qui vous a appartenu, Messieurs, a laissé échapper cette parole : « C'est, dans tous les genres, le premier des amateurs » ; et j'ai entendu un grand philosophe, qui était aussi de l'Académie, qui a été mon maître, et un peu le sien, dire de lui : « C'est un sceptique. » Un amateur et un sceptique! Voilà un jugement complet ; mais, quoiqu'il vienne de deux hommes très-compétents, qui aimaient et admiraient M. de Rémusat, j'oserai dire que je n'en connais pas de plus faux. Dans la philosophie, M. de Rémusat était un philosophe ; dans la philosophie et dans la vie, c'était un croyant. Je n'aurai pas de peine à le montrer : il me suffira de raconter sa vie et d'analyser ses livres. Peut-être aussi, chemin faisant, trouverons-nous l'excuse de la double erreur que je viens de signaler. M. de Rémusat n'a jamais rien fait pour mériter ce double reproche, mais il a bien fait quelque chose pour l'expliquer.

M. Charles de Rémusat est né à Paris le 14 mars 1797. Toutes les familles qui, par leur origine et leurs emplois, avaient appartenu à l'ancien régime étaient alors frappées ou menacées. Le père de M. de Rémusat, avocat général à la cour des aides de Provence, en avait été quitte pour perdre sa charge et la plus grande partie de sa fortune. Il épousa en 1796 Mlle de Vergennes, dont le père, neveu du ministre de Louis XVI, avait péri sur l'échafaud. La prudence conseillait aux nouveaux époux de vivre dans la

retraite ; l'état de leur fortune leur en faisait une nécessité. On vécut d'abord à Saint-Gratien, puis à Sannois. Madame de Rémusat, qui n'avait que seize ans à l'époque de son mariage, devint mère de Charles de Rémusat l'année suivante. Admirablement élevée elle-même par sa mère, éprouvée déjà par le malheur, tendre mais grave et réfléchie, elle fut pour son fils la meilleure des institutrices, en attendant qu'elle devînt la meilleure des amies, et très-rapidement le plus docile, le plus encourageant et le plus aimable des disciples ; car, suivant la remarque de Sainte-Beuve, elle instruisit d'abord M. de Rémusat comme son fils, puis elle l'aima comme son compagnon, et enfin elle l'écouta comme son guide : semblable à une sœur aînée qui apprend à marcher à un très-jeune frère, qui le précède au commencement, marche ensuite à côté de lui, et bientôt a de la peine à le suivre, mais le surveille encore et l'avertit de loin avec tendresse. Charles de Rémusat conserva toute sa vie le souvenir de cette intimité charmante. Il aimait à rapporter à la douce et sérieuse influence de sa mère tout ce qu'il avait en lui de sentiments généreux et de pensées élevées. Elle avait écrit deux romans qui sont restés manuscrits, une nouvelle qu'elle laissa publier, des mémoires sur l'empire, écrits au jour le jour pendant qu'elle vivait à la cour impériale, et qu'elle a malheureusement jetés au feu, et enfin un *Essai sur l'éducation des femmes* qui a paru en 1824, trois ans après sa mort, et que vous avez, Messieurs, très-justement couronné. Ce livre, quoique très-féminin dans sa forme, aurait pu être écrit et surtout pensé par son fils. C'est lui qui s'en est fait l'éditeur avec un soin pieux, et il dit dans sa préface, en parlant de madame de Rémusat, qu'elle a été « le père » de son esprit.

La famille, à Sannois, avait des relations d'intimité avec madame d'Houdetot, l'amie de Jean-Jacques, et elle connut, par elle, les derniers survivants des écrivains à côté desquels Jean-Jacques avait vécu : Suard, Saint-Lambert, l'abbé Morellet. Madame de Vergennes, qui n'avait pas quitté sa fille, même après le mariage, connaissait aussi très-intimement celle qui fut l'impératrice Joséphine. En 1802, quand Bonaparte, devenu premier consul, réorganisa tous les services publics, madame de Vergennes demanda une place pour son gendre. Joséphine fit plus qu'on ne lui demandait, plus qu'on ne désirait; elle prit auprès d'elle madame de Rémusat comme dame du palais, et fit nommer M. de Rémusat préfet du palais du premier consul. On quitta la petite maison de Sannois, où du moins on était libre, et le salon de Madame d'Houdetot, pour le palais de Saint-Cloud. La faveur alla grandissant pendant les premières années: c'était le temps où la France, enivrée de la gloire et du génie de Napoléon, ne voulait voir en lui que la personnification de l'unité et de la force. Plus tard, quand le joug s'appesantit, M. et Mme de Rémusat partagèrent le sentiment de malaise et de sourde inquiétude qui devenait très-général dans les classes éclairées. Le maître le sentit et fit comprendre qu'il le sentait. Ce fut moins une disgrâce que la cessation de la faveur. M. de Rémusat conserva sa place jusqu'au départ pour l'île d'Elbe; madame de Rémusat avait suivi Joséphine à la Malmaison après le divorce. Au moment de la catastrophe, leur fils achevait ses études au lycée Napoléon ; et déjà, à dix-sept ans, malgré les liens officiels de sa famille, il manifestait, par des chansons, à la manière du temps, ses dispositions libérales.

C'est aussi dans ces dernières années de collège qu'il sentit naître en lui un goût très-vif pour la philosophie.

Le professeur de philosophie du lycée Napoléon s'appelait M. Fercoc. Il enseignait une doctrine qui était au fond celle de Condillac, avec quelques-unes des « nouveautés » de la Romiguière, et un peu de la sentimentalité du Vicaire savoyard. On raconte que Charles de Rémusat entra un jour par hasard à sa leçon, et qu'il en sortit philosophe. Cette anecdote en rappelle une autre plus célèbre : M. Royer-Collard, nommé professeur de philosophie à la Sorbonne, se demandant, non sans effroi, ce qu'il pourrait bien enseigner sous ce beau nom, et trouvant sur les quais la réponse qu'il cherchait, sous la forme d'un volume dépareillé des œuvres de Thomas Reid.

Non, Messieurs, le hasard n'est pour rien dans les grandes vocations. Ce n'est pas une leçon de M. Fercoc qui apprit de bonne heure à M. de Rémusat qu'il aimerait la philosophie toute sa vie ; c'est ce qui se passait en France ; ce qu'il voyait, ce qu'il entendait autour de lui, le milieu même où il vivait : voilà ce qui le rendit philosophe. Non pas qu'on fît de la philosophie dans le salon de sa mère ; tout au contraire, les hommes et les femmes distinguées qui s'y rencontraient, madame d'Houdetot, madame de Vintimille, Pauline de Meulan, qui fut la première madame Guizot, Molé, Pasquier, de Barante, Georges Cuvier, le cardinal Beausset, Talleyrand, venaient là chercher la liberté décente, les plaisirs de l'esprit, les grâces d'une société aimable, et se gardaient bien, même dans l'intimité, d'aborder des questions de politique ou de philosophie. En sortant de la Terreur, on avait, sous l'impulsion

de Bonaparte, créé un nouveau gouvernement, une nouvelle société, et presque une nouvelle religion. Cette religion, pour les courtisans, n'était pas une croyance, mais une sorte de police des esprits qui dispensait de réfléchir. Ils avaient repris la religion par bienséance, comme ils avaient repris leurs titres et leurs décorations. Quelqu'un, vers ce temps-là, disait à Sieyes : « Que pensez-vous ? — Je ne pense pas », répondait le vieux métaphysicien, dégoûté et intimidé. Il disait le mot de tout le monde. Ces esprits très-ouverts, qui avaient été voltairiens et encyclopédistes et qui ne voulaient plus penser, ces muets volontaires qui avaient tonné dans les clubs, ces faiseurs de révolutions et d'utopies qui s'en tenaient aux constitutions de l'empire et à la religion des articles organiques comme un fidèle à son *credo ;* tous ces survivants de 93 qui faisaient alors pénitence, mais que, par un malheur, la pénitence ramenait du côté de la fortune, ne pouvaient que dépraver la jeunesse qui s'élevait à côté d'eux, ou la révolter ; l'habituer à ne rien croire, à tout subir, et à tirer profit de son abaissement, ou lui inspirer le généreux désir de se faire une croyance et d'y conformer sa conduite. C'est le spectacle de ce néant qui enseigna la philosophie à M. de Rémusat, bien plus que toutes les leçons de M. Fercoc. Il se montra, depuis, respectueux pour la mémoire de Napoléon ; mais il jugea toujours sans pitié cette société asservie, cette époque de découragement universel et d'abdication de la pensée. La France attristée en était venue à manquer de l'illusion des souhaits. Son gouvernement l'alarmait, et ne l'irritait pas. Elle n'en désirait pas la chute ; elle n'en espérait pas la réforme. Elle le regardait comme nécessaire et

dangereux, et se sentait dans une égale impuissance de lui faire du mal ou du bien, de l'éclairer, de le contenir, ou de le renverser. Elle n'avait pas de but. « C'est un temps, dit-il avec amertume, où il fallait être soldat ou géomètre. » Pour lui, dès ce temps-là, encore enfant, à dix-sept ans qu'il avait alors, il fut et se sentit philosophe.

Vinrent les évènements de 1814. L'empereur, à son retour de l'île d'Elbe, trouva de l'enthousiasme dans les soldats et dans une partie du peuple, non chez les grands qu'il avait faits, ni chez les politiques. « Il revient pour nous déshonorer tous », dit M. de Barante en apprenant la nouvelle du débarquement. Le père de M. de Rémusat tenait le même langage. Il fut exilé à soixante lieues de Paris pendant les Cent jours. La seconde restauration le fit préfet, d'abord à Toulouse, et plus tard à Lille. Après l'orage qui dura du 31 mars 1814 au 21 juin 1815, nous retrouvons Charles de Rémusat à Paris où il fait ses études de droit.

Il avait déjà cette expérience que donnent le spectacle de la politique quand on le voit de près, et celui des révolutions. A mesure que le gouvernement s'écarta des promesses libérales de la Charte et revint aux idées et aux pratiques de l'ancien régime, Charles de Rémusat sentit croître son dégoût pour ce monde d'arrivés et de courtisans, qui fuyait les idées nouvelles comme des piéges, les idées générales comme des visions, et qui se reprochait d'avoir trop pensé pour son salut même en ce monde. Il s'était d'abord voué entièrement aux lettres, dans l'incertitude de ce que deviendrait la politique. « Mais, dit-il lui-même, la littérature de tous les siècles, prise dans son ensemble, est libérale ; elle habitue l'esprit à se compter pour

beaucoup. D'ailleurs les évènements se précipitaient ; la restauration faisait la lumière sur elle-même. Nous ne savions pas la révolution, dit-il ; c'est la restauration qui nous l'apprit. Avec une rapidité singulière, la première vue de la restauration fit comprendre, même à ceux qui l'accueillaient sans vive inimitié, pourquoi l'ancien régime avait dû périr, pourquoi la révolution s'était faite. »

M. de Rémusat s'habituait, dès ce temps-là, à penser la plume à la main, comme il l'a fait toute sa vie. Ses articles étaient écrits pour lui-même, ou pour des conciliabules d'étudiants; on en parlait dans le quartier des Écoles, et même dans les salons libéraux. Ils se ressentent, en bien et en mal, de la vingtième année ; mais bien peu d'hommes ont écrit et pensé ainsi à vingt ans. L'article sur *la jeunesse* est de 1817 ; l'année suivante, nous trouvons trois articles dont les titres mêmes racontent le mouvement de son esprit : *la Situation des gouvernements, la Bonne Foi dans les opinions, la Révolution française*. Ce dernier avait été inspiré par le livre de Mme de Staël, qui venait de paraître. On en parla à M. Guizot; il le lut, et l'inséra avec quelques mots de présentation, dans les *Archives*, dont il était directeur. A partir de ce moment, les publications de M. de Rémusat se multiplièrent. Il traduisit le *Traité des lois*, de Cicéron, pour la grande édition de M. Victor Le Clerc, son ancien professeur, resté son ami ; il traduisit aussi le théâtre de Gœthe avec M. de Guizard. La brochure sur la *Procédure par jurés en matière criminelle* parut en 1820. C'est plutôt un livre (200 pages) qu'une brochure, et même c'est un bon livre, et, pour l'époque, un livre courageux. Il écrivait dans le *Lycée*, dans les *Tablettes universelles*, un peu partout, un peu

sur toutes choses; défendant sans relâche la liberté, faisant la guerre aux hypocrites, aux apostats, et poursuivant de son invective éloquente la classe des esprits prétendus pratiques, prétendus positifs, qui se croient quittes envers leur conscience et envers leur pays parce qu'ils ont de la probité dans les affaires privées; en un mot, la classe des honnêtes gens mauvais citoyens. « De quel prix serait la vie, s'écrie le jeune écrivain, de quel prix serait la vie avec les passions qui la corrompent et les chagrins qui la désolent, de quel intérêt serait la société, que l'erreur égare et que la force ravage, sans le besoin de chercher la vérité et le devoir de la dire? »

Vers le même temps (1824), M. de Rémusat devient secrétaire général de la gauche. C'est l'année de la fondation du *Globe*. Le *Globe* n'était d'abord qu'un recueil purement littéraire et philosophique; mais le groupe de jeunes libéraux qui l'avaient fondé aspiraient à régénérer la société par les lettres et par la philosophie, et ils entendaient bien refondre aussi la politique. Il y avait là des élèves de l'École normale, la plupart disgraciés, tous destinés à un grand avenir : Jouffroy, Damiron, Patin, Farcy; des lettrés comme J.-J. Ampère, Magnin, Lerminier, des jeunes gens appartenant à ce qu'on pourrait appeler le grand monde libéral, Vitet, Duchâtel, M. Duvergier de Hauranne. M. Dubois (de la Loire-Inférieure) dirigeait cette brillante élite, aidé par Pierre Leroux, qui ne voulait encore transformer que la science et la religion. Sainte-Beuve et M. Barthélemy Saint-Hilaire vinrent aussi, mais plus tard. Au milieu de tous ces vaillants, M. de Rémusat était un des plus laborieux et des plus remarqués. Il devint sur la

fin le principal rédacteur du *Globe,* transformé en journal politique. Sans le quitter, et à une époque même où il y écrivait quotidiennement, il entre à la *Revue française* fondée par M. Guizot. Au milieu de cette activité féconde et diverse, l'unité de sa vie et de son esprit se fait jour : il est le chef, l'un des chefs les plus en vue et les plus énergiques, de la réaction morale contre toutes les hypocrisies, et du mouvement libéral contre toutes les tyrannies. M. de Rémusat ne poursuivait pas le renversement de la restauration comme un but, mais il l'acceptait comme une chance. Il se défiait des improvisations en politique, précisément parce qu'il avait vu tous les partis improviser l'un après l'autre, et toutes les improvisations s'écrouler l'une après l'autre. Il disait que nous savons mieux bâtir que planter. Tous ses efforts tendaient à opérer une transaction entre le gouvernement et l'opposition libérale. Ce fut le roi Charles X qui voulut la guerre. Il la commença en nommant le ministère Polignac. M. de Rémusat était alors directeur du *Globe,* pendant que le titulaire, M. Dubois (de la Loire-Inférieure), subissait un emprisonnement pour délit de presse. C'est comme directeur du *Globe* qu'il rédigea, de concert avec M. Thiers, la protestation contre les ordonnances. Pour dire la vérité exacte, je crois que le texte est tout entier de la main de M. Thiers; qu'il fut seulement revu et modifié dans quelques passages par M. de Rémusat. Ce qui lui appartient en propre, c'est le *Globe* du 27 juillet 1830. J'en cite les premières paroles, parce qu'elles sont un acte. Elles ont été écrites au commencement du combat, et pouvaient coûter la vie à leur auteur. « Le crime est consommé; les ministres ont conseillé au roi des

ordonnances de tyrannie. Nous n'appelons que sur les ministres la responsabilité de pareils actes; nous la demandons mémorable. Le moniteur que nous publions fera connaître à la France son malheur et ses devoirs. Nous ne céderons qu'à la violence, nous en prenons le solennel engagement. Le même sentiment animera tous les bons citoyens... »

Vous me pardonnerez, Messieurs, d'avoir longuement raconté la jeunesse de M. de Rémusat. J'ai toujours éprouvé, pour la jeunesse de la restauration, une admiration que les derniers évènements de notre histoire ont encore augmentée. Libérale et sensée; amie de la révolution sans être révolutionnaire; déployant dans tous les sens son activité féconde; ne trouvant rien de trop hardi pour son courage, ni de trop difficile pour sa noble ambition; voulant à tout prix avoir une croyance, mais une croyance librement formée, librement débattue; aimant le plaisir comme le veut son âge, mais préférant le travail au plaisir; un peu enfiévrée de ses succès, ce qui ne messied pas aux jeunes et aux combattants; gardant au milieu de cette lutte ardente la grâce et la fleur des jeunes années; refaisant la France par son travail mieux que les hommes d'État ne la refaisaient par leurs lois; reprenant en Europe la direction de la pensée, avant même d'avoir discipliné sa propre pensée : voilà comme je la vois, et comme M. de Rémusat m'en représente la vive image. Combien de fois, nous tous, depuis nos désastres, avons-nous demandé à Dieu qu'il nous envoie une jeune génération digne de celle qui a lutté pour la France et pour la liberté de 1815 à 1830!

« La révolution est finie; elle est fixée aux principes qui l'ont fait naître. » A cette grande parole de Napoléon répond, après vingt-six ans de guerres et d'agitations, le mot célèbre de la Fayette, lorsque, sur le balcon de l'Hôtel de Ville, montrant le roi Louis-Philippe à la foule, il lui dit : « Voilà la meilleure des républiques! » M. de Rémusat avait fait son choix avant la Fayette. Le général hésitait au premier moment. Il était entouré d'amis qui croyaient la république immédiatement possible. « Il n'y a, lui dit M. de Rémusat, de choix à faire qu'entre une république dont vous seriez le président, et une monarchie constitutionnelle avec le duc d'Orléans. Voulez-vous être président de la République? — Assurément non. — Alors, la question est jugée... »

Était-ce la meilleure des républiques? Ou, ce qui est un peu différent, était-ce la seule république possible en 1830? Vous m'approuverez, Messieurs, de ne pas discuter cette question. Je l'ai discutée hier, je la discuterai encore demain, et il ne s'agit ici que de la façon de penser de M. de Rémusat. Je viens de vous la dire. La monarchie de Juillet mit sur son drapeau : « Liberté, ordre public »; une devise que quelques-uns trouvent vulgaire, et que, pour moi, je trouve très-belle, parce qu'elle est très-sage. C'était alors, ce fut toujours celle de M. de Rémusat. Il a servi la liberté toute sa vie, puisque vous avez vu qu'il la servait à vingt ans; et il a cru toute sa vie qu'elle était inséparable de l'ordre. Il a pu, comme un pilote habile, se porter tantôt d'un côté du navire, tantôt de l'autre, selon qu'il fallait un contre-poids à droite ou à gauche; mais, quand on parcourt l'ensemble de tous ses actes politiques, quand on

relit ses discours et ses écrits, on trouve la preuve que la liberté n'a jamais eu de plus ardent et de plus intelligent défenseur, qu'il n'a pensé qu'à la France, jamais à son ambition et à sa fortune, et que, comme il mettait l'intérêt de la patrie au-dessus de tous les intérêts, il ne voyait aussi l'intérêt de la patrie que dans la liberté unie à l'ordre. Se posséder soi-même, c'est, pour un peuple et pour un homme, la règle, l'honneur et le bonheur. M. de Rémusat a été l'un des serviteurs les plus résolus, les plus fidèles et les plus libres du gouvernement de Juillet. Je ne vous raconterai pas cette période de sa vie. M. Duvergier de Hauranne en a fait un récit d'autant plus attachant qu'il parle d'évènements auxquels il a pris une grande part, et d'un homme qu'il a connu jusqu'au fond de l'âme; car, pendant plus de quarante ans, M. Duvergier de Hauranne et M. de Rémusat ont agi et pensé à l'unisson : on peut dire que c'est un grand honneur pour l'un et pour l'autre. M. de Rémusat, porté par ses relations de famille, et par le rôle considérable qu'il avait joué dans toutes les affaires du parti, serait facilement et promptement arrivé au pouvoir, s'il n'avait pas eu l'ambition patiente. Il avait sans doute de l'ambition, comme tout homme politique, mais encore plus de fierté que d'ambition; et ce qu'il désirait par-dessus tout, c'était le triomphe de sa cause, aimant mieux faire le bien que de paraître l'avoir fait. Il ne devint ministre qu'en 1840; mais, dans les dix premières années du règne, il agit par ses conseils sur la Fayette; il fut le collaborateur de Casimir Périer; à la Chambre, où il était entré avec M. Thiers et Odilon Barrot, on le comptait comme un des plus influents et des plus capables. Lors-

qu'en 1833, M. Guizot voulut tracer aux instituteurs qu'il venait de créer leur ligne de conduite, il emprunta la plume de M. de Rémusat, qui écrivit à cette occasion une circulaire longtemps attribuée à M. Guizot lui-même, et dont je ferai l'éloge d'un mot : elle est digne de la loi qu'elle commente. M. de Rémusat fut un moment sous-secrétaire d'État dans le ministère Molé. Enfin, M. Thiers l'appela, en 1840, au ministère de l'intérieur; et je ne doute pas un instant que cet écrivain, ce polémiste, ce traducteur de Gœthe et de Cicéron, qui faisait des circulaires pour le ministre de l'instruction publique, et écrivait des drames en secret, n'eût été un grand ministre si le temps lui avait été laissé. Il apportait à cette tâche difficile la connaissance des questions, celle du personnel politique, qui n'est pas moins nécessaire; beaucoup de modération, beaucoup de résolution; des aptitudes variées, ce qui, quoi qu'on en dise, est un signe de force, et cette sérénité philosophique de l'esprit, qui règle et tempère la passion, sans l'étouffer. Il n'eut pas même le temps de s'essayer. En quittant le ministère au bout de huit mois, il entra, pour n'en plus sortir, dans les rangs de l'opposition libérale.

On a lieu de s'étonner que, pendant cette longue vie parlementaire, il ait très-rarement abordé la tribune. Habitué à la lutte presque dès son enfance, ayant constamment vécu dans la politique, très au courant de toutes les matières, courageux autant que personne, ferme et décidé dans ses opinions, parlant dans le monde avec une facilité admirable, aimant à parler, plein de traits, de mouvements, de ressources, il avait un vrai tempérament d'orateur; avec cela, presque toujours silencieux. J'ose à peine dire qu'il

était un peu timide. Quand il ne voyait pas un devoir précis et impérieux, il n'aimait pas à se mettre en avant. Il avait une qualité précieuse pour un philosophe, un peu gênante pour un député : il voyait l'objection, et ne se résignait pas à discourir avant de l'avoir résolue pour lui-même. Il parla cependant quelquefois, et de façon à faire regretter qu'il ne le fît pas plus souvent. Il défendit à plusieurs reprises la politique du 1er mars contre les attaques de M. de Lamartine. Il avait pris en main, dans les dernières années du règne, la cause des incompatibilités parlementaires. Trois fois il porta cette grande question à la tribune, avec un grand succès personnel, sans pouvoir triompher de l'obstination du ministère et de la Chambre. Il se tenait sur la fin un peu à l'écart, n'approuvant pas la politique suivie, ne voulant pas s'allier à la partie active de l'opposition, fidèle à ses opinions constitutionnelles et à la famille royale, dont il était honoré et aimé. Il fut appelé, au moment du péril, avec M. Thiers, M. Odilon Barrot, M. Duvergier de Hauranne; mais à une heure où le talent et le courage devaient être impuissants. Il ne put qu'assister à la chute de ce gouvernement constitutionnel qu'il avait regardé si longtemps comme le gouvernement le plus capable de fonder la liberté et de garantir l'égalité. Il s'est demandé depuis comment cette combinaison savante et, suivant lui, si conforme aux principes, si appropriée à nos besoins, avait pu être détruite en quelques heures, comme un nuage que le vent chasse devant lui. « Serait-ce qu'il faut aux nations, pour obtenir et garder la libre possession d'elles-mêmes, autre chose que l'intelligence et la volonté? Peut-être. L'homme peut beaucoup de ce qu'il pense et de

ce qu'il veut; il ne peut pas tout ce qu'il veut ni tout ce qu'il pense. Bien que mille et mille fois plus fortes que les individus, les sociétés sont cependant comme eux sujettes aux conditions de l'humaine destinée. Pour maîtriser le sort, pour réaliser leurs rêves, il leur faut réunir certaines circonstances qui ne dépendent pas toujours d'elles. Dans leurs plus chères et plus hautes entreprises, il ne suffit pas, pour réussir, de leurs pensées animées par leurs passions. Il y a dans les choses des difficultés, dans les évènements des traverses qu'on ne surmonte pas sans une sagesse persévérante, ou plutôt sans certains heureux accidents que la sagesse même ne procure pas. Il faut à la cause des serviteurs, et à la cause, à ses plus dignes serviteurs, il faut encore un don qu'on méconnaît trop aujourd'hui, et ce que tous les grands hommes ont appelé par son nom, — la fortune (1). »

Elu en 1848 membre de l'Assemblée constituante, M. de Rémusat y fut entouré du respect universel. Ses ennemis politiques s'accordaient pour rendre hommage à la dignité de sa conduite, à l'élévation de son esprit, et à ses sentiments de vrai et profond libéralisme. Très-persuadé qu'il faut être d'un parti, ou se résigner à n'être rien, il vota le plus souvent avec ses anciens amis, et se sépara d'eux pourtant dans quelques occasions capitales. Il vota notamment pour la présidence du général Cavaignac. C'était, au fond, voter pour la République. Il le fit, comme il faisait toutes choses, simplement et ouvertement. Il faut peut-être

(1) *La Politique libérale*, p. 414.

avoir été longtemps député, et connaître la violence des partis, pour comprendre combien cette conduite était courageuse.

Il y avait alors quelqu'un qui le jugeait très-bien. C'est un homme d'infiniment d'esprit, que je ne veux pas nommer, car il est possible qu'il soit ici, et qu'il m'écoute. Il s'est converti depuis à la possibilité de la République; mais il la croyait impossible dans ce temps-là, et il en donnait à M. de Rémusat cette raison singulière : « Comment voulez-vous que la République s'établisse? Il n'y a dans cette assemblée que deux républicains, Tocqueville et vous. » Cela fait sourire, Messieurs; et cela fait réfléchir.

Le prince Louis-Napoléon, qui pourtant connaissait le vote de M. de Rémusat, ayant à former son premier ministère, s'adressa d'abord à lui. Mais il refusa son concours, prévoyant dès lors la révolution, et fermement résolu à ne jamais entrer dans un gouvernement pour le combattre. Une seule fois, pendant ces tristes années, il sortit de son silence. Ce fut le jour où le président commença l'exécution de son plan par la destitution du général Changarnier. M. de Rémusat monta à la tribune et annonça à la Chambre les évènements qui se préparaient. « L'empire est fait! » s'écria M. Thiers dans cette même séance. Quelques mois après, M. Thiers était conduit prisonnier à la frontière. Un décret bannit M. de Rémusat. On lui dit bien qu'un mot, un seul mot suffirait pour que la mesure fût rapportée; mais il partit. Il habita d'abord la Belgique, puis l'Angleterre. Il parcourait la Suisse, lorsqu'un journal tombé par hasard entre ses mains lui apprit qu'il pouvait rentrer dans son pays.

Il hésita presque à profiter de la liberté qui lui était rendue. La France, qu'il avait si constamment et si passionnément aimée, l'attirait; il rougissait de cette société française, si prompte à accepter la prospérité matérielle comme un dédommagement de la liberté. Il revint cependant, et put assister de près au réveil des idées libérales. Il y contribua puissamment. Exclu de la vie politique jusqu'à la fin de l'empire, il se livra avec une nouvelle ardeur à la philosophie et aux lettres.

Il avait commencé de bien bonne heure à écrire. Ses premières œuvres, Messieurs, furent des chansons. On en faisait beaucoup alors; on n'en fait plus aujourd'hui. Il croyait, et je crois aussi, que c'est un tort. Il paraît qu'on a du plaisir à les faire; on en avait, dans ma jeunesse, à les chanter. Il en a fait beaucoup; je n'en rougis pas pour lui, en me rappelant que Voltaire a dit de Newton : « Je l'admirerais davantage si seulement il avait fait un vaudeville. » Dans le recueil de M. de Rémusat, — car il y a un recueil, encore inédit, — on trouve des chansons amoureuses, des chansons satiriques et des chansons politiques. La première de toutes est fort jolie; il avait treize ans quand il l'a faite. La date de la dernière, si j'osais vous la dire, vous étonnerait bien davantage. Vous vous rappelez qu'à vingt ans, il écrivait, sur la politique, des articles qui faisaient sensation. M. Royer-Collard lui dit, en parlant de son article sur la révolution : « Jeune homme, je vous ai relu. » Un tel mot, dans ce temps-là, où l'on savait encore admirer et respecter, était un grand et sérieux succès. Faites comme Royer-Collard, Messieurs, relisez l'article sur la révolution, et vous serez frappés de tant de maturité chez un si

jeune homme. La réflexion et le bon sens étaient venus vite à M. de Rémusat. En revanche, la jeunesse ne l'abandonna jamais. Il y a de lui un mot que je trouve adorable; c'est dans son article sur Jouffroy. Il rappelle que Schiller a dit quelque part que l'homme fait doit porter respect aux rêves de sa jeunesse; et il ajoute : « La première marque de respect qu'on leur doive donner, c'est de ne pas dire qu'ils soient des rêves. »

En dehors du *Globe,* qui fut quotidien assez peu de temps, je ne vois pas que M. de Rémusat ait beaucoup écrit dans les journaux; mais il a écrit toute sa vie dans les revues. Il a commencé, je le rappelais tout à l'heure, par les *Archives;* puis il écrivit dans le *Lycée,* que dirigeaient MM. Villemain et Loyson; dans les *Tablettes universelles,* avec M. Thiers; dans le *Globe*, où il avait la haute main; dans la *Revue française,* de M. Guizot. Il entra à la *Revue des Deux-Mondes* dès qu'elle fut fondée, et il y a écrit jusqu'au moment de sa mort. Le nombre de ses articles, si on les additionnait depuis son début en 1818, serait formidable. Il en a recueilli une partie sous forme de volumes. Il était déjà, comme vous le savez, Messieurs, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et de l'Académie française, quand il quitta la France en 1851. Il avait succédé à Jouffroy, en 1842, comme membre de l'Académie des sciences morales. Il me disait pendant sa candidature, qui du reste ne suscita d'objections dans aucun esprit, si ce n'est dans le sien : « Je n'ai pas publié de livres! » Il publia, cette année-là, ses *Essais de Philosophie,* en deux volumes. Il aurait pu faire des volumes à volonté, rien qu'en rééditant ses articles du *Globe;* ces deux-là suffirent

pour le tranquilliser. Même en ne tenant pas compte de ses autres écrits, on peut dire que bien peu de ses nouveaux confrères auraient pu citer des titres équivalents. Parmi les essais qui composent ces deux volumes, j'en signale un, qui a pour titre : *De l'Esprit*. C'est une démonstion systématique, comme il le dit lui-même, de l'existence de l'esprit. Il est vrai qu'aussitôt après la démonstration systématique vient la critique de la démonstration ; mais la conclusion finale est dogmatique, formelle; car il était spiritualiste, Messieurs, vous n'en doutez pas, et ceux qui l'ont accusé d'être un sceptique n'en doutaient pas davantage. Ce sceptique n'a jamais douté ni de l'esprit ni de Dieu; il a passé sa vie à affirmer la morale, à la démontrer, à s'indigner contre ceux qui la nient, et plus encore contre ceux qui l'affirment sans y croire. Un essai plus considérable que celui-là, à tous les points de vue, comme étendue, comme puissance métaphysique et comme originalité, c'est le précédent, l'Essai IX, qui a pour titre : *De la Matière*. Dire que l'étendue se résout en atomes, et le mouvement en forces simples ; que la force ne peut être ramenée à l'étendue, et que l'étendue peut être ramenée à la force, c'est reprendre, en la modifiant, la théorie des monades : ce n'est pas être original. L'originalité est surtout dans la forme de la démonstration. L'auteur de ce traité, qui à lui seul est un livre, a certainement sa place marquée parmi les métaphysiciens. La métaphysique remplit ces deux volumes aux dépens de la psychologie, et la psychologie, quand elle y paraît, y revêt la forme d'une critique très-pénétrante de la doctrine de Kant. Jouffroy, dont il prenait la place, ne se serait pas retrouvé dans

tout cela. Ils avaient de commun, Jouffroy et lui, de ne pas avoir de système ; mais Jouffroy regardait les systèmes du dehors, et les avait en profond dédain ; M. de Rémusat, au contraire, les recherchait, y entrait, les étudiait de tous les côtés, et les repoussait après examen. Quelque temps avant de se présenter à vos suffrages, pour succéder à Royer-Collard, il publia deux nouveaux ouvrages : l'un sur Abélard, en deux volumes; l'autre sur la philosophie allemande.

Ce livre sur la philosophie allemande était originairement un rapport fait à l'Académie des sciences morales et politiques à l'occasion d'un concours. Il avait été remarqué. M. de Rémusat y montre déjà, comme historien de la philosophie, trois qualités qu'il a eues plus tard à un degré plus élevé. D'abord, quand il parle d'un auteur, il lit consciencieusement, et dans l'original, tous ses ouvrages ; ensuite, vous me pardonnerez ce mot, qui ressemble à une épigramme, il comprend toujours ce qu'il expose ; et enfin, dans ses jugements, il est toujours d'accord avec le sens commun. Parmi les philosophes de profession, il en est qui, sans se l'avouer, lui font un crime de ces deux derniers mérites, et qui parlent de scepticisme, parce qu'il est tout à fait exempt de parti pris, d'engouement et de charlatanisme. Il faut souvent, pour être résolûment d'une école, ou ne pas tout voir, ce qui est une faiblesse intellectuelle, ou ne pas avouer tout ce qu'on voit, ce qui est une faiblesse morale. Ce n'était pas le cas de M. de Rémusat, dont le caractère en philosophie était fait de curiosité et de sincérité. Il avait joint à son rapport une longue préface sur les doctrines de Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Il y

juge le panthéisme, dans la personne de ses plus illustres représentants, avec sévérité et respect. « La science de l'absolu, dit-il, se termine toujours par une apothéose de l'humanité; mais, quelque grande quelque solennelle que soit toute philosophie de ce genre, je doute qu'elle satisfasse et persuade jamais ce qu'elle divinise. L'homme résistera toujours à cette violence faite à ses croyances fondamentales; et c'est pourquoi la foule du public lettré, condamnant les principes par leurs conséquences, fait trop souvent porter à la philosophie la peine des systèmes philosophiques. »

Le livre d'Abélard, publié la même année que le précédent, m'oblige à revenir en arrière pour vous parler d'une partie très-intéressante et très-inconnue de la vie littéraire de M. de Rémusat. Tout le monde a dans les mains ses deux volumes sur Abélard, et personne ne les lira sans émotion et sans admiration; mais on ne sait pas généralement qu'avant de les écrire, il avait traité le même sujet sous une autre forme. Il avait composé un drame d'*Abélard*. Ce drame est demeuré inédit, quoiqu'il fût l'objet des secrètes prédilections de l'auteur. M. de Rémusat l'a seulement lu dans quelques salons, avec un succès que M. Duvergier de Hauranne, juge compétent, appelle prodigieux. C'était, selon Sainte-Beuve, de toutes les œuvres de M. de Rémusat, celle qui donnait l'expression la plus entière et la plus vraie de son talent. Ce drame d'Abélard n'était pas le seul qu'il eût composé. Ses amis ne lui permirent jamais de publier ces sortes d'écrits. Ils pensaient qu'on ne saurait être à la fois homme d'État et auteur dramatique. Je connais un pays voisin où l'on peut avoir écrit de beaux

romans et devenir premier ministre; mais nous avons ici, au théâtre, le goût des unités, et, dans la vie, celui des spécialités. Je dirai pourtant, sans souci du préjugé, et avec votre permission, Messieurs, quelques mots du théâtre de M. de Rémusat; et ce sera, pour beaucoup de personnes, une révélation; car, parmi les auditeurs privilégiés de 1844, combien reste-t-il de survivants? J'ai eu entre les mains quatre compositions dramatiques de M. de Rémusat. Les deux premières sont des ouvrages de sa jeunesse, écrits en quelques jours avec une facilité aimable. En voici les titres : *Jean de Monteiel, ou le Fief*. Il l'appelle une tragédie ; en tout cas, c'est une tragédie en prose. Elle fut écrite en 1824. Il la lisait et même il la jouait; car il jouait la comédie avec talent; et il a eu souvent beaucoup de succès en jouant le rôle du Misanthrope. L'autre drame, qui est presque du même temps, a pour titre : *l'Habitation de Saint-Domingue, ou l'Insurrection*. Quatre ans plus tard, en 1828, il fit une tentative bien autrement sérieuse : il composa un drame historique sur *la Saint-Barthélemy*. Pour celui-là, il ne l'écrivit pas, comme les autres, en douze jours. On voit, en le lisant, que la plupart des mémoires du temps lui sont familiers. On retrouve à chaque instant les récits de Tavannes, de Villeroy, de Marguerite de Valois, ou ceux de Sully, Bouillon, Lanoue, Montluc et Brantôme. On y reconnaît jusqu'à leurs expressions. Ce n'est pourtant pas une marqueterie; c'est un récit original, saisissant, où les causes des évènements sont parfaitement déduites, et dont le principal mérite est peut-être une appréciation exacte, et souvent profonde, des caractères. Je renonce, bien malgré moi, à vous en lire quelques pages qui vaudraient mieux,

pour vous faire apprécier le talent dramatique de l'auteur, que l'analyse la plus fidèle.

Le drame d'*Abélard,* auquel je reviens, se rattache beaucoup plus que la *Saint-Barthélemy* aux études ordinaires de M. de Rémusat. Il s'est occupé pendant longtemps de la philosophie du XIIe siècle. Il avait conçu le plan d'un ouvrage qu'il voulait appeler les *Quatre Abbés;* je ne sais si le titre était bien choisi, et il en doutait lui-même. Les quatre abbés étaient saint Bernard, abbé de Clairvaux, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, Suger, abbé de Saint-Denis, et Abélard, abbé de Saint-Gildas. Il aurait pu aussi y joindre saint Anselme, sur lequel il a écrit tout un volume, et qui, avant d'être archevêque de Cantorbéry, avait été abbé du Bec. Mais, dans sa première conception, c'était le XIIe siècle qu'il voulait étudier. Il était sans doute, comme philosophe, très-préoccupé de la scolastique; mais ce qu'il cherchait en elle, ce n'était ni des idées nouvelles, qui n'y abondent pas, ni des systèmes bien profonds, car à cette époque, où la religion est toute-puissante, aussi bien dans le monde temporel que dans le monde spirituel, les systèmes ne sont que des efforts tentés par la raison pour se distinguer de la foi en se faisant accepter ou amnistier par elle. Chacun de ces quatre abbés représentait à un degré éminent un des caractères du siècle; à eux quatre ils représentaient d'une façon complète la pensée générale de leur temps. Saint Bernard, c'est la domination morale de l'Église, intervenant en maîtresse dans les principales affaires de la société. Suger est tout autre chose, c'est le moine transformé en homme politique, en hommes d'affaires; ne se contentant pas d'influer sur les

évènements, de les diriger de haut dans le sens des doctrines de l'Église, mais les gouvernant en détail de ses propres mains. L'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, semble personnifier, sous une forme auguste, la vie religieuse ; il est, dit M. de Rémusat, l'idéal du moine. En lui vit comme une image de la religion, telle que l'entendent les nobles âmes, qui aiment mieux voir en elle une foi et une vertu qu'une doctrine et une puissance. Abélard, c'est la science, la science soumise à la foi, ou du moins voulant être soumise, quoique ayant en soi l'instinct de la résistance, s'appuyant autant sur les textes que sur le raisonnement, se croyant et se disant orthodoxe, même dans ses plus grandes témérités. M. de Rémusat commença par Abélard, qui l'attirait le plus, par la nature de ses travaux, par le roman de sa vie, par cette longue, éclatante et douloureuse lutte contre saint Bernard ; et finalement il s'y arrêta sans pousser plus loin son entreprise. Son ouvrage, publié en 1845, n'a pas moins de deux gros volumes. Le drame, composé auparavant, a presque la même étendue. Abélard en est le héros, mais le XIIe siècle y est tout entier. C'est le morceau capital, l'œuvre maîtresse de l'auteur. Si l'on voulait n'étudier M. de Rémusat que dans un de ses ouvrages, et le connaître à fond, c'est le drame d'Abélard qu'il faudrait prendre.

Ce drame, en dépit du nom que l'auteur lui donne, n'est pas fait pour la scène. Il est trop long; il contient trop de parties que le public n'entendrait pas, et qui supposent dans le lecteur une science très-étendue des matières philosophiques ; on y trouve des scènes d'amour dont la représentation serait impossible, en

France surtout, où le public applaudit les équivoques et les gravelures, mais ne supporterait pas le langage un peu brutal de la passion. Dernier obstacle : nous sommes à peu près guéris de la manie des trois unités, même de l'unité d'action, mais nous tenons à l'unité absolue des caractères, oubliant que les héros faits tout d'une pièce ne sont pas dans la nature. Nous voulons à toute force qu'un homme soit toujours, qu'il soit complètement ce qu'il est beaucoup. On peut sans doute essayer de grandir la nature, c'est le moyen de ne pas rester trop au-dessous d'elle ; mais la changer, c'est se tromper sur les véritables sources de l'émotion. L'Abélard de M. de Rémusat est un homme. Comme il l'a étudié à fond, il le peint tel qu'il était. C'est un homme, dis-je, avec ses diversités et ses défaillances, mais aussi avec un caractère, et l'un des caractères les plus fortement trempés qu'il y ait dans l'histoire. Mettons donc, Messieurs, qu'il s'agit d'un drame, que vous lirez, je l'espère bien, mais que vous ne verrez jamais représenter sur aucun théâtre.

Il y a cinq actes, dont voici les titres : la Philosophie, la Théologie, l'Amour, la Politique, la Mort. Vous le voyez; tout un monde. L'auteur n'a pas donné à cet ouvrage l'épigraphe qu'il a inscrite sur le titre de ses *Essais de Philosophie :* « Templa serena. »

La première scène se passe dans le cloître de Notre-Dame. Les écoliers attendent la leçon de Guillaume de Champeaux, leur maître : un maître illustre, qu'ils appellent l'Aristote de Paris. Abélard, pour la première fois, est au milieu d'eux. Il vient de loin, d'un pays presque inconnu, de Bretagne. Il a laissé les armes, quitté son fief

pour la dialectique. Il rêve d'autres batailles; il aspire à une autre royauté. On le questionne. Il répond avec une modestie à travers laquelle perce, comme malgré lui, le sentiment de sa force. On ouvre les portes, les écoliers se précipitent, et Guillaume de Champeaux fait sa leçon. Notez qu'il la fait très-réellement; ce n'est pas une leçon de comédie, c'est un exposé très-fidèle, et clair autant qu'il peut l'être, du système de la réalité des universaux. Après cela, il ne faut pas oublier que Guillaume de Champeaux est cet homme qui, quand il faisait du feu, remplissait la maison de fumée et n'y donnait pas de chaleur.

GUILLAUME (après sa leçon).

Avant de passer outre, je vous ferai une seule interrogation. Êtes-vous satisfaits? Ne subsiste-t-il aucun nuage dans vos esprits? En est-il un de vous qui conserve des doutes? Qu'il les produise, je les dissiperai. *Ut potero, explicabo.*

Tous les écoliers se regardent et témoignent par un murmure approbateur qu'ils n'ont rien à dire. A peine le silence se rétablit-il, que, du milieu de la foule, Abélard lève la main et dit :

Je demande à répondre.

GUILLAUME (surpris).

Ah! ah!... approchez. Je ne vous connais pas.

ABÉLARD.

Je suis inconnu.

GUILLAUME.

Ah! ah! Êtes-vous clerc?

ABÉLARD.

Je ne suis rien.

GUILLAUME.

Que demandez-vous?

ABÉLARD.

A parler.

GUILLAUME.

Ah! ah!... Mais je ne sais si je dois permettre..

ABÉLARD.

Vous avez fait une question, j'y réponds. Vous avez dit : Quelqu'un a-t-il des doutes? J'ai des doutes, je viens les dire...

GUILLAUME.

Soyez bref.

ABÉLARD.

Je dirai tout ce qu'il faut pour être compris, car je veux, moi, être compris. C'est à la raison de tous et de chacun que je m'adresse, et je ne réclame d'autre autorité que celle de la raison même. Mais c'est une grande autorité que celle-là...

GUILLAUME.

Première erreur. Poursuivez, et faites vite.

ABÉLARD.

Erreur, maître? Où est l'erreur? Nous ne sommes pas ici en théologie, nous ne traitons pas de matières de foi. De quoi traitons-nous? De dialectique. Qu'est-ce que la dialectique? C'est la raison armée de toutes pièces. Qu'est-ce que les luttes de nos écoles? Une lice où la raison fait ses preuves. Vous-même, il n'y a qu'un instant, que faisiez-vous? Vous raisonniez. Vous n'aviez pas, que je sache, des éclairs dans les yeux, ni la foudre dans les mains; non, votre seule arme était la parole, la parole, ce lien commun des intelligences qu'elle unit par le consentement de la raison. Que fais-je à présent? Moi aussi, j'ai la parole, et j'essaye de raisonner à mon tour. Pour un moment, nous sommes égaux. La vérité fixe seule les rangs entre les intelligences. Toutes ne sont-elles pas émanées de la même lumière et plongées dans le même limon?

Et la dispute continue, mais en forme, avec les arguments mêmes puisés dans les livres d'Abélard et dans les récits des historiens sur Guillaume de Champeaux, Abélard toujours plus vif et plus pressant, Guillaume de Champeaux embarrassé, irrité, et, sur la fin, remplaçant le raisonnement par des invectives. L'auditoire prend parti pour le jeune contre le vieux, pour l'inconnu contre l'illustre. Il veut faire descendre Guillaume de sa chaire et y faire monter Abélard.

Oh! les insensés! s'écrie le maître. Satan est entré ici.

ABÉLARD.

Non, Satan n'est point entré, ô mes amis. Rassurez-vous, l'hérésie n'est ni dans mon cœur ni sur mes lèvres... Guillaume de Champeaux, tu les entends. Je pourrais te renverser de cette chaire, mais je ne suis pas venu pour forcer personne à se taire, je suis venu pour rendre à chacun le droit de parler. Je rouvre le combat des intelligences. Garde ton école, rassemble tes disciples, mais souffre qu'un nouvel enseignement s'élève en face du tien. Et vous, ô mes auditeurs... dirai-je mes disciples?

VOIX NOMBREUSES.

Oui! oui!

ABÉLARD.

Choisissez. Qu'on se sépare. Que les uns restent au pied de cette chaire de doute et d'ignorance; que les autres viennent avec moi chercher la vérité. La vérité, la vérité! qui l'aime me suive!

(Presque tous les écoliers se lèvent.)

L'auteur nous montre ensuite Abélard assistant à une orgie d'étudiants assez grossière. Le maître se lève tout à coup, au milieu des brocs d'hydromel et des filles, et adresse aux écoliers à moitié ivres un véritable sermon sur les grandeurs de la philosophie. Les cris s'apaisent d'abord; à l'étonnement succède l'admiration, puis l'enthousiasme et des transports de tendresse. Il part de là avec eux pour aller fonder l'école de Paris. L'école est ouverte; la vaste salle peut à peine contenir les disciples qui ont quitté l'école de Guillaume et ceux qui accourent de toutes les parties de l'Europe. Un grand bruit s'élève au dehors : c'est la foule qui veut entendre le Maître Pierre. Fermez les portes, crient les écoliers. Non, ouvrez-les, dit-il; ouvrez-les toutes grandes; et, descendant de sa chaire, il vient sur le

seuil enseigner, pour la première fois dans l'histoire du monde, la philosophie à la multitude. Bientôt la philosophie ne lui suffit plus à lui-même, ou du moins il sent que le vrai champ de bataille n'est pas dans les questions philosophiques. La plus grande école de théologie est celle d'Anselme, doyen de l'église de Laon. Abélard quitte Paris, au fort même de son triomphe, et va se confondre dans les rangs de l'auditoire d'Anselme. L'enseignement de ce nouveau maître est rempli de science et d'idées; ce qui lui manque, c'est l'unité, la méthode, la lumière. C'est une forêt épaisse où l'on ne peut ni voir le jour, ni se frayer un chemin. Abélard s'y retrouve cependant, et bientôt, maître de la théologie comme il l'était déjà des sciences philosophiques, il devient le roi incontesté des écoles. Il n'est plus seulement le premier des maîtres, il est le seul maître. Il est l'idole non-seulement des étudiants, mais des lettrés, de la foule, des femmes. Il est jeune, il est beau, il est poète : on ne chante plus que ses chansons, et lui-même les chante avec un art admirable. La curiosité qui s'attache aujourd'hui au théâtre, aux journaux, aux livres, aux débats des assemblées, se concentrait sur lui seul. Il avait cent autres moyens d'attraction que ces leçons arides, dont il nous a laissé, dans ses ouvrages, le résumé assez rebutant; et ces leçons étaient pourtant son attraction la plus puissante. Les questions qu'il y agite, sous une forme barbare, sont au fond les plus grandes questions du monde; et il n'y avait alors ni d'autres questions, ni d'autre façon de les discuter. Le nominalisme, le conceptualisme, la réalité des universaux : sous tous ces noms, c'était l'autorité même de la raison qui se discutait. Tout

le monde, sans exception, condamnait la liberté, et la moitié du monde luttait inconsciemment pour elle. Orgueil, vanité, joie du triomphe, tout portait Abélard, tout l'enivrait, tout lui cachait le péril prochain. Amant de la lutte autant que de la vérité, il avait quitté la Bretagne, tout enfant, pour venir jouter contre Guillaume de Champeaux; victorieux, il s'était arraché à l'enthousiasme de ses disciples pour aller écouter Anselme, le provoquer et le renverser. Il voyait croître de jour en jour les défiances et les colères de l'abbé de Clairvaux, presque aussi maître de l'Église que le pape lui-même; mais, loin de l'effrayer, la perspective de cet antagonisme redoublait sa joie. C'est dans cette puissance et dans cet éclat que le prend le troisième acte, un acte admirable, consacré tout entier à l'amour d'Héloïse; une histoire qui commence comme une idylle et se termine comme une tragédie. Après la vengeance de Fulbert, la vie d'Abélard, jusque-là si triomphante, n'est plus qu'une longue agonie. L'auteur ne nous mène pas sur le rocher de Saint-Gildas, où le nouvel abbé gouverne des brigands plutôt que des moines, et se défend à grand'peine contre le poison et le poignard; le quatrième acte, franchissant cet intervalle, s'ouvre par une description animée de cette colonie ou plutôt de cette cohue d'écoliers, accourus pour entendre Abélard dans une sorte de désert, et qui construisent de leurs propres mains l'oratoire du Paraclet. Nous passons de là ensuite sans transition dans la salle du concile de Sens.

Ce serait pour les yeux un spectacle plein de majesté; les Pères du concile entrent les premiers processionnellement en chantant une hymne; les évêques se pla-

cent sur leur trône. Alors paraissent avec leur suite le roi de France et le comte de Champagne. Le roi et l'archevêque de Sens sont assis aux places d'honneur; mais tous les regards se portent sur l'abbé de Clairvaux, qui est l'âme du concile. Les portes du fond s'ouvrent : on aperçoit la multitude au-delà du parvis. Elle s'écarte avec horreur quand Abélard paraît. Ses disciples l'entourent ou plutôt le portent; mais les archers croisent leurs piques, ils enlèvent Abélard du milieu de la foule; les portes se ferment derrière lui, et le voilà seul, dans un vaste espace laissé vide en face de ses juges. L'accusateur se lève et fulmine l'accusation. Abélard veut protester; mais à chaque nouvel effort on crie de toutes parts : Taisez-vous! Repentez-vous! Après l'accusateur, l'accusé n'aura-t-il pas son tour? Le voilà venu pour lui, ce moment si désiré où il va défendre sa doctrine, non plus devant des milliers de disciples obscurs, mais devant l'Église elle-même! Non; on l'arrête encore dès le premier mot. Il ne parlera pas; c'est la volonté de ses juges. N'avait-on pas dit : « Il faut briser cette bouche avec des bâtons? » L'archevêque fait lire la liste des hérésies qu'on lui impute :

ABÉLARD.

Mais je n'ai pas dit...

— Silence! Il suffit d'entendre ces paroles pour reconnaître que ce docteur, réunissant en lui toutes les erreurs de plusieurs hommes et de plusieurs siècles, parle de la Trinité comme Arius, de la grâce comme Pélage, et de Jésus-Christ comme Nestorius. Abélard, vous avez entendu vos hérésies. Déclarez que vous les détestez.

ABÉLARD.

Mais ce que je n'ai pas dit...

— Vous refusez... Saint archevêque, qu'on prononce la sentence.

(Le président fait lever tous les Pères, qui vont aux opinions en cercle autour de

lui. Pendant ce temps, Abélard reste pensif, les yeux fixés vers la terre. Après que les Pères ont opiné, ils reprennent chacun leur place.)

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, etc. (Suit la sentence.)

ABÉLARD.

J'en appelle au saint-siége.

— L'appel ne suspend rien. (Abélard veut fuir.) Retenez-le... Le feu est-il prêt?

(On dépose devant Abélard un réchaud rempli de braise allumée.)

Mon frère, vous avez entendu la sentence. Soumettez-vous avec humilité : expiez vos fautes par le repentir. L'indulgence du Ciel confirmera celle du concile.

ABÉLARD.

C'en est trop. J'atteste ce Ciel...

— Point de parjure à l'appui du blasphème. A genoux!

ABÉLARD.

Non!

— A genoux. Rétractez.

ABÉLARD (tendant les bras vers le roi).

O roi!...

— A genoux. Rétractez.

ABÉLARD.

Mais... je veux parler!

— Rétractez. Rétractez.

LE DIACRE.

Le feu brille.

— Donnez-lui son livre.

ABÉLARD.

Je veux parler... Par grâce!... (Il fond en larmes.)

— Qu'il le brûle. Prenez-lui la main de force.

(On ouvre les portes. La foule se précipite.)

— Peuple, venez voir Ananias tomber devant saint Pierre.

ABÉLARD.

Ah! je meurs... (Il tombe évanoui.

On sait qu'Abélard maintint son appel, et que, malade, ou plutôt mourant, il partit à pied pour aller à Rome plai-

der lui-même la cause devant le souverain pontife; mais les forces lui manquèrent en chemin. Nous le retrouvons, au cinquième acte, à l'abbaye de Cluny, auprès du doux apôtre qui écrivait à saint Bernard : « Vous remplissez les devoirs pénibles et difficiles, qui sont de jeûner, de veiller, de souffrir; et vous ne pouvez supporter le devoir facile, qui est d'aimer. » Rien de plus touchant que le contraste entre cette âme, à qui le repos a été éternellement refusé, et cette abbaye de moines pieux et tranquilles, unis sous la houlette de Pierre le Vénérable, qui veulent ignorer le monde, et ne le connaissent que pour l'aimer et le soulager. Abélard meurt parmi eux, encore troublé, sur son lit de mort, par la passion de la controverse. La controverse a été, à cette époque de l'histoire, la forme des guerres de religion.

Je ne sais si la plus belle partie de cette vaste composition n'est pas le troisième acte, celui que l'auteur appelle « l'amour ». Le sujet y est traité avec beaucoup de grâce dans les détails et, en même temps, avec une force singulière. L'auteur nous fait assister à une des leçons d'Abélard à Héloïse : c'est une leçon véritable, sans aucun ménagement pour ceux des lecteurs que pourraient effaroucher plus de cent vers latins, et les citations multipliées de la Bible et des Pères. L'amour se glisse parmi cette scolastique avec un art infini, et bientôt, comme c'est son droit, il efface tout le reste; mais cet amour-là n'est pas celui que nous montrent les poëtes, même les plus hardis. Comment le dirai-je? Tout cela n'est possible à raconter que parce qu'on sait que cela est vrai. C'est Héloïse, c'est elle-même, c'est son histoire; c'est le style de ses incomparables lettres.

M. de Rémusat, dans le drame comme plus tard dans son livre, préfère ouvertement Héloïse à Abélard. Il est même dur pour Abélard; et je me suis permis, il y a aujourd'hui trente ans, de prendre la défense de son héros contre lui. Mais, quoiqu'il y ait une sorte d'injustice à reprocher à Abélard une apparente froideur, que démentent ses actes, et le vœu, exprimé au moment de mourir, que leurs cendres fussent un jour unies, comment ne pas réserver, comme M. de Rémusat, la première place à Héloïse; à cette noble femme, si grande par son intelligence, plus grande encore par son amour, dont l'héroïque fermeté ne se démentit jamais parmi tant d'épreuves, qui, dans un siècle à demi barbare, inspira au monde entier une admiration attendrie, et rendit son amour même respectable à l'Église comme ses vertus?

Le volume sur *Saint Anselme de Cantorbéry* suivit de près la publication d'*Abélard*. Saint Anselme est un des devanciers d'Abélard, qui cependant lui a peu emprunté. Il tient le premier rang parmi les écrivains du XIe siècle, au-dessus de Lanfranc de Pavie. Il a laissé beaucoup de livres. Le principal est sans doute le *Monologium*, qui, aujourd'hui encore, mérite d'être étudié. *De divinitatis essentia monologium, Monologue sur l'essence de Dieu* : c'est un effort pour se rendre compte de la nature de Dieu, uniquement par la force de la raison, et sans recourir aux saintes Écritures. Le Dieu auquel sa raison le conduit est celui que la foi révèle; mais la méthode suivie est bien la méthode philosophique; et il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie qui existe entre la méthode de saint Anselme et celle de Descartes. On n'est pas moins surpris en trouvant,

dans un autre écrit de saint Anselme, le célèbre syllogisme par lequel Descartes démontra l'existence de Dieu. Cet argument, proposé par Descartes sous une forme très-serrée, développé et fortifié par Leibniz, est tout entier dans saint Anselme. M. de Rémusat n'a pas tort de considérer l'auteur du *Monologium* comme un des plus éminents métaphysiciens du moyen âge. Devenu, après Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, saint Anselme défendit contre le pouvoir civil, avec douceur et fermeté, les droits de l'Église. C'est un des côtés par lesquels son histoire attirait M. de Rémusat, toujours préoccupé des luttes soutenues par le pouvoir spirituel, tantôt contre le pouvoir temporel, et tantôt contre les efforts de la raison.

Il connaissait bien l'histoire d'Angleterre, ou, pour parler plus exactement, l'histoire des idées en Angleterre. Quand la révolution du 2 décembre le bannit de son pays, il traversa seulement la Belgique, et passa assez longtemps en Angleterre, où tous les moyens d'étude lui furent prodigués. On peut presque dire que ce pays devint, à partir de ce moment, l'objet principal de ses études. Il publia successivement l'*Angleterre au XVIIIe siècle,* deux volumes dont Bolingbroke, Walpole et Fox occupent la plus grande partie; un grand ouvrage sur *Bacon;* une étude neuve et curieuse sur *lord Herbert de Cherbury;* enfin, une *Histoire de la philosophie anglaise depuis Bacon jusqu'à Locke.* A l'exception de la réfutation de Locke par M. Cousin, nous n'avons dans notre langue aucun ouvrage qui expose la philosophie anglaise avec autant d'érudition, de clarté et de sagacité. Je signale surtout, à cause de la nouveauté du sujet, le travail sur lord Herbert de Cherbury. M. de Ré-

musat a fait là, en quelque sorte, une découverte. On connaissait un peu le livre d'Herbert, et pas du tout sa vie. C'est un méditatif qui, pour arriver à penser en philosophie comme le jésuite Buffier et le pasteur de village Thomas Reid, a passé par les camps, la cour d'Élisabeth, celle des Stuarts, celle de Louis XIII et le long parlement : vie amusante et intéressante, après tout, quoiqu'elle ne rappelle en rien celle des héros de Diogène Laërce. Lord Herbert de Cherbury est tout simplement un homme qui a résumé la philosophie écossaise quelques années avant qu'elle prît naissance. Comme méthode, c'est la philosophie de l'observation et du bon sens; comme conclusion, c'est la religion naturelle. Cela n'est pas original comme Descartes, ni étendu comme Leibniz, ni profond comme Kant et Fichte; mais cela est peut-être vrai, et, s'il en est ainsi, M. de Rémusat n'a pas trop perdu son temps en le remettant en lumière.

Il me resterait à parler de trois ouvrages de M. de Rémusat : vous voyez que la liste était longue, et pourtant je n'ai pas tout cité, il y a des articles importants qu'il n'a pas recueillis, par exemple, les notes d'un voyage en Italie, publiées dans la *Revue des Deux-Mondes,* et qui mériteraient bien de paraître en volumes. Ces trois ouvrages sont : *Passé et présent, la Politique libérale, la Philosophie religieuse.*

Passé et présent, réédité depuis sous le titre de *Critiques et études littéraires,* c'est *le Globe*, ou du moins ce sont des articles écrits à la fin de la Restauration et au commencement du règne de Louis-Philippe. En publiant ces trois livres, *Passé et présent, la Politique libérale* et *la Philosophie*

religieuse, j'oserais presque dire que l'auteur a voulu résumer sa jeunesse, sa politique et sa philosophie. Nous sommes un peuple qui ne savons que nous résigner à l'excès ou courir aux révolutions. Il disait plaisamment : « Il y a en France une foule de gens qui n'ont que deux goûts, recevoir des coups de bâton et tirer des coups de fusil. Quand ils sont las d'un exercice, ils passent à l'autre. » Notre histoire ne lui donne que trop raison. Peu de peuples ont passé aussi souvent que nous de la servitude à la liberté, et de la liberté à la servitude, et, pour surcroît de malheur, quand nous établissons la liberté, nous laissons subsister au milieu de nous, faute de temps et de prévoyance, tous les instruments du despotisme. Ce sont ces instruments que M. de Rémusat prend à partie dans sa *Politique libérale,* et ce qu'il veut démontrer, c'est qu'ils ne sont pas ou qu'ils ne sont plus nécessaires à l'ordre. Le grand principe de la philosophie politique est en effet que toute restriction à la liberté humaine cesse d'être légitime le jour où elle cesse d'être nécessaire.

La Philosophie religieuse est le plus court des livres de M. de Rémusat. C'est une suite d'articles critiques sur des ouvrages français et anglais ayant pour objet la religion naturelle. Après ces discussions vient un dernier chapitre où l'auteur conclut en son propre nom.

Quelques moments avant de boire la ciguë, Socrate disait à ses disciples qu'il était sûr de la bonté divine. Puisque ces paroles ont été prononcées, ou du moins écrites, aux environs de la quatre-vingt-quatrième olympiade, il est difficile de refuser à la raison humaine la faculté de s'élever par ses propres forces à la certitude

de l'existence de Dieu. Et comme on ne saurait apparemment parler de Dieu sans en concevoir quelque idée, cette notion, quelle qu'elle soit, est déjà, suivant l'étymologie du mot, une certaine théologie. Et comme cette théologie est due à la lumière naturelle, il est donc vrai qu'il y a une théologie naturelle. Ainsi l'ont pensé, d'accord avec les philosophes, les plus grands docteurs de l'Église. Il suffit de contempler l'ordre visible du monde pour avoir le droit d'assurer que la cause en est intelligente, et il suffit de lire dans la conscience humaine pour avoir le droit d'affirmer que Dieu est le souverain bien. L'ordre excellent qui résulte dans le monde physique de la puissance des lois naturelles, et de l'autorité de la raison dans le monde moral, réalise pour nous le double idéal de la beauté créée, et c'est dans ce sens que Kant a pu dire que le sublime éclate dans le ciel étoilé et la conscience du devoir.

Messieurs, cette énumération rapide ne donne pas une idée complète des œuvres de M. de Rémusat, qui a été un de nos plus féconds écrivains. Peu de personnes chez nous ont mieux connu la philosophie allemande et la philosophie anglaise; bien peu ont étudié comme lui la scolastique; personne peut-être ne se tenait avec plus de soin au courant des ouvrages nouveaux, et ne les étudiait plus sérieusement. L'histoire politique et littéraire ne lui inspirait pas une curiosité moins active et moins éclairée. Sa vie serait évidemment très-remplie, s'il n'avait été qu'un homme de cabinet et d'Académie, vivant avec les livres et au milieu des lettrés; mais nous avons aussi parcouru sa carrière politique. Nous l'avons vu sous la Restauration à

la tête de la jeunesse libérale ; prenant à la révolution de Juillet une part prépondérante ; conseiller de la Fayette, collaborateur de Casimir Périer ; député très-influent pendant le règne de Louis-Philippe, sous-secrétaire d'État et ministre de l'intérieur; nous l'avons retrouvé, dans les assemblées républicaines qui ont précédé l'empire, aussi ferme que ses amis dans la défense de la société, plus favorable que la plupart d'entre eux à l'établissement d'un gouvernement républicain, fuyant alors les occasions de paraître que tant d'autres recherchaient, et se dévouant avec son ancienne vigueur, toutes les fois qu'il fallait affronter un péril. La difficulté lui était un attrait, comme pour tous les vaillants et les forts. On a dit très-bien de lui (1) : « Il aimait hardiment la vérité, comme il aimait hardiment la liberté ; il était de la race française, généreuse, brillante et fortement trempée, qui cache sa fermeté sous la bonne grâce et fait les grandes choses simplement, parce qu'il ne lui coûte pas de les faire. »

Avec ces grandes affaires où il fut constamment mêlé, avec ses habitudes littéraires, sa collaboration constante à la *Revue des Deux-Mondes*, ses fréquents et importants discours et rapports académiques, son assiduité dans les salons, il trouvait encore le moyen d'être le plus obligeant du monde, et l'on sait ce que c'est que d'être obligeant, pour un homme en vue. Il ne faisait pas beau lui demander un service ; il voyait sur-le-champ l'objection, et il la disait ; de promesses, il n'en faisait pas. Il agissait pourtant, avec beaucoup d'énergie et d'habileté, quand la cause lui pa-

(1) M. Bersot.

raissait juste, soit qu'il eût, ou non, promis de le faire. On apprenait ensuite par d'autres la peine qu'il s'était donnée, jamais par lui. Non qu'il se retînt de le dire; il ne lui venait pas à l'idée de chercher des remercîments, de se faire des clients. En se rappelant cette constante et féconde activité, en des genres si divers, ceux qui avaient le bonheur de le voir dans l'intimité ne pouvaient assez admirer de le trouver toujours prêt à écouter et à répondre, pourvu que le sujet et l'interlocuteur en valussent à peu près la peine. Personne ne l'a jamais vu affairé. Où travaillait-il? Ses amis mêmes ne le savaient pas. Nul ne portait dans le monde, où il était très-répandu, une conversation plus animée, plus variée, plus nourrie de connaissances sérieuses, plus instructive par les anecdotes nombreuses et choisies, par la connaissance approfondie des événements et des caractères, plus attrayante par l'abondance des aperçus, et par un ton de bonne compagnie qu'il devait en partie à son éducation, mais qui chez lui était naturel et tenait à toutes les qualités et à toutes les habitudes de son esprit. En affaires, je dis dans les plus graves affaires, on le retrouvait le même : attentif, clairvoyant, alerte, un peu pessimiste, et, malgré cela, disposant librement de ses idées et de son langage. Sans les malheurs de son pays et un affreux malheur personnel (la mort de son fils aîné), on pourrait dire que la fortune lui a été propice et favorable en toutes choses. Il avait dans sa jeunesse tout juste ce qu'il faut de bien pour n'avoir ni tentations à vaincre, ni inquiétudes à éprouver. La position de sa famille ne le mettait pas d'emblée en évidence, mais elle lui procurait des relations avec les hommes les plus éminents dans la politique et les lettres. L'avan-

tage qu'il prisait le plus, et avec raison, c'était d'avoir eu pour mère une femme telle que madame de Rémusat. Il avait été neveu par alliance de Casimir Périer. Un second mariage le rendit petit-fils de la Fayette et beau-frère de Jules de Lasteyrie. Il avait pour compagne une de ces femmes qui sont incapables, je ne dirai pas de conseiller, mais de pardonner une faiblesse. Enfin le Ciel lui avait donné deux fils dignes de lui.

Hélas! de ces deux fils, un seul portera le glorieux poids de ce nom, qui est désormais un grand nom. L'aîné est mort par accident, enlevé à vingt-cinq ans, en pleine santé et en plein bonheur.

Horace Walpole a dit un jour que la vie est une comédie pour ceux qui pensent, et une tragédie pour ceux qui sentent. A voir M. de Rémusat, à causer avec lui, on pouvait croire qu'il ne connaissait que la comédie. C'est qu'il n'avouait que ce côté-là; mais, dans les très-rares moments où il s'échappait jusqu'à parler de lui, et à laisser lire dans son fond, il était facile de voir que la souffrance avait été intolérable et qu'elle était durable. Il a écrit, quelques années après son malheur, un article vraiment tragique sur les tristesses humaines. Ce n'est pas de la déclamation, c'est de l'observation. Il n'était ni avec les stoïciens, qui nient la douleur, ou du moins s'efforcent de la dédaigner, ni avec les mystiques, qui la proclament bonne à titre d'expiation ou à titre d'épreuve. « Loin que la douleur soit bonne, disait-il, il n'y a de bon que de la vaincre, ou plutôt de nous vaincre nous-mêmes en dépit d'elle. » Mais cette victoire dont il parle a pour effet d'empêcher la douleur de nous abattre, et non pas de l'empêcher d'exister. Nous

gardons jusqu'à la fin le trait empoisonné. Le temps, qu'on appelle le grand consolateur, n'agit qu'en forçant peu à peu l'attention à se porter sur de nombreux objets. Souffrir et penser, voilà la vie. La voilà, dans sa misère et dans sa grandeur.

Il souffrit aussi, et beaucoup, comme homme public. Non-seulement il était passionné pour la liberté, mais il aimait la gloire française. Personne ne mérita plus que lui le nom de citoyen et de patriote. Ni les défaites de la liberté ni celles de la France ne pouvaient laisser son âme indifférente. Il parlait encore, avec une profonde amertume, dans un article publié le 15 décembre 1864, de nos malheurs de 1814 et de 1815. « La frontière deux fois violée, à moins de deux ans de distance, le sol envahi, le drapeau de l'étranger sur nos monuments. Le cœur se serre à ce souvenir, » disait-il. Il ne pensait pas, en écrivant ces paroles, que les douleurs et les hontes subies dans sa jeunesse seraient dépassées par celles que nous réservait l'avenir.

Ces sinistres événements, qui ont attristé les dernières années de M. de Rémusat, lui ont pourtant fourni l'occasion de rendre à son pays un service éclatant et de mettre le sceau à sa propre gloire. Quand la France remit, à Bordeaux, ses destinées entre les mains de M. Thiers, que tous les partis regardaient alors comme le seul homme qui pût nous sauver, M. de Rémusat accourut, mais il ne voulut pas accepter de fonctions publiques. L'ambassade d'Autriche lui fut vainement offerte; il résista à toutes les instances. Plus tard, quand M. Jules Favre, qui avait déployé, pendant son ministère, tant d'habileté et un si héroïque courage, annonça l'intention formelle de quitter le portefeuille des

affaires étrangères, M. Thiers s'adressa de nouveau à la vieille amitié et au patriotisme de M. de Rémusat. La négociation fut longue ; elle réussit cependant. Je crois sincèrement que l'énormité des difficultés fut le plus fort argument de M. Thiers. On était au lendemain de la Commune ; il s'en fallait que la paix fût faite dans les âmes. Sans la grande renommée de M. Thiers, sans la supériorité reconnue de son esprit, sans la fermeté de son caractère, sans son incomparable activité, toutes les sources de la vie nationale auraient été pour longtemps taries. Le péril a été si promptement conjuré, que nous n'en voyons plus la profondeur. Ce qui le redoublait, c'était la présence d'une armée ennemie sur notre sol. La moindre faute du plus infime agent compromettait la durée de la paix. Le ministre des affaires étrangères n'avait au dehors que des agents, nouveaux dans leur métier, humiliés par nos désastres, découragés et dévoyés par nos dissensions intestines, presque réduits au rôle de clients ; et, quant à la Prusse, contre laquelle il fallait défendre pied à pied les stipulations du traité de paix, et qui occupait en armes notre territoire, nous ne pouvions opposer à ses ombrages et à ses exigences que des raisons, je ne dis pas des prières. La présence dans nos départements de cette armée ennemie créait à elle seule une source inépuisable d'embarras et de dangers. Non-seulement les fautes de nos fonctionnaires, mais les colères et les impatiences, souvent trop légitimes, de leurs administrés, pouvaient donner lieu à une conflagration, pour le plus minime prétexte. Le chef de l'armée d'occupation était animé du meilleur esprit, homme éminent d'ailleurs, et dont la gloire sera d'avoir

atténué de tout son pouvoir les conséquences de la situation; mais enfin il était le vainqueur : il avait, en Allemagne, au-dessus ou à côté de lui, des rancunes et des hostilités terribles contre notre nation; il maintenait, à grand' peine, dans le bon ordre, une armée dispersée sur un territoire immense. Le gouvernement français trouvait un énergique et patriotique appui dans la Chambre, toutes les fois qu'il pouvait invoquer son concours en faisant ouvertement connaître la situation; mais il était obligé, dans l'intérêt du maintien de la paix, de cacher les plus grosses difficultés; et alors c'étaient, dans le parlement, des hésitations, des reproches, quelquefois des refus. Les partis d'ailleurs étaient aux prises, et l'on sentait que l'existence du gouvernement était menacée dans l'Assemblée. En réalité, rien n'était solidement établi, ni le gouvernement, ni la République, ni la paix. Voilà dans quelles conditions M. de Rémusat acceptait le pouvoir. La joie de M. Thiers fut immense, quand il vit à côté de lui ce vieux compagnon de ses luttes, dont le nom seul était une force, dont le caractère imposait le respect, et qui portait dans les affaires les trois qualités maîtresses de l'homme d'État : la droiture, la science et le courage. Avec M. de Rémusat et M. Dufaure à côté de lui, avec M. le maréchal de Mac-Mahon à la tête de l'armée française, M. Thiers pouvait se dire qu'au moins la France était défendue par ce qu'elle avait de plus digne et de plus capable. Je ne veux pas même mentionner les incidents du ministère de M. de Rémusat, ni son échec à Paris qui a eu tant d'influence sur la politique courante : ce qui importe surtout à sa mémoire, c'est la part considérable qu'il a prise à l'exécution du traité de

paix, et à la libération anticipée du territoire. S'il était là, mon cher et noble ami, il m'approuverait de dire que cette œuvre admirable est, avant tout, la gloire propre de M. Thiers. Il n'était pas de ces hommes qui s'exagèrent leur part, et qui marchandent, après coup, leur reconnaissance. Que de fois, pendant ces journées terribles, a-t-il parlé avec ses amis, de cette lutte d'un seul homme contre une force toute-puissante, comme s'il n'avait été qu'un spectateur! L'histoire, qui lui donnera la première place au-dessous du libérateur du territoire, montrera combien son rôle a été grand, quelle était chez lui la connaissance des faits et des hommes, l'attention soutenue sur les grands événements et sur les petits détails, l'assiduité des nuits et des jours, le secret impénétrable, la fécondité des ressources, la noblesse des sentiments, et, ce qui a son prix dans les relations internationales, la fermeté, la dignité, l'habileté du langage. A certains jours, on croyait tout perdu; et sans rien dire à ses plus intimes amis, sans autre confident que le ministre des affaires étrangères et le ministre de la guerre, le président préparait tout pour une guerre de désespoir. Quelquefois aussi, quand la mesure ne dépassait pas ce que l'honneur peut supporter, on se résignait, avec quelle amertume! Dieu, qui l'a vu, leur en tiendra compte. Souffrez ces quelques paroles d'un homme qui n'a eu d'autre mérite que de voir de près une histoire qu'il n'est pas encore temps de raconter. Je termine ici un hommage que je voudrais de grand cœur avoir pu rendre plus éclatant, et je le termine par des paroles que je lui emprunte à lui-même dans l'éloge qu'il a fait de Casimir Périer : « Ce n'est pas aux seules affections personnelles

qu'il faut dédier le portrait de ceux dont le nom illustre le pays. Un pays libre doit aimer à connaître, à connaître personnellement, en quelque sorte, les citoyens qui l'ont noblement servi, les hommes d'État qui l'ont noblement gouverné. Songeons-y bien; là où règnent des institutions nationales, chacun peut dire : *L'État, c'est moi!* car l'État, c'est la patrie. Nos ministres, nos orateurs, nos capitaines, sont à nous, ils nous appartiennent. Leur éloquence prête une voix à tous, leur génie est l'interprète de la raison publique, leur courage sert de rempart à la France, et leur gloire est sa parure. Leur vie anime nos annales; ils sont les héros du drame de notre histoire, et, du fond de la scène, nous devons, comme un chœur fidèle, intelligent, ému, pénétrer dans leur âme, saisir leurs pensées, deviner leurs souffrances, et couronner leur tombeau. »

RÉPONSE

DE

M. LE BARON DE VIEL-CASTEL

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. JULES SIMON

Monsieur,

Le duc de Broglie racontait volontiers que lorsque M. de Rémusat, à peine âgé de vingt ans, fit son entrée dans le monde, frappé, moins encore de la rare distinction de ses premiers essais littéraires, que de l'abondance, de la délicatesse, de l'éclat des idées qu'il prodiguait dans sa conversation, il crut voir en lui le chef futur de la génération nouvelle, si riche déjà en promesses qui ne devaient pas tarder à devenir des réalités.

En comprenant, du premier coup d'œil, que cet adolescent, encore inconnu, devait être un des plus brillants ornements du siècle alors commençant, M. de Broglie donnait une preuve non équivoque de cette profonde connaissance des hommes dont ses écrits renferment l'incontestable témoignage, mais qui n'a peut-être pas été complétement appréciée de son vivant, parce qu'il aimait peu à développer de vive voix ses jugements et ses opinions.

Oui, c'était, sans aucun doute, un grand esprit que celui de M. de Rémusat, et il ne pouvait manquer de jouer un rôle considérable dans un temps qui a été, avant tout, le règne de l'intelligence. Si, cependant, il n'a pas atteint cette prééminence absolue que M. de Broglie avait cru pouvoir présager, si quelques-uns de ses contemporains, en bien petit nombre, ont laissé des traces plus profondes, non pas peut-être dans le champ de la pensée, mais dans celui de l'action, où faut-il chercher la cause de cette infériorité relative?

Cette cause, je crois la trouver, je ne dirai pas dans la supériorité de son esprit, ce serait un paradoxe, mais dans la nature de cette supériorité.

Les esprits du premier ordre se divisent en quelque sorte en deux familles. Les uns, appelés à l'action par une énergie naturelle qui, suivant la belle expression de M. Royer-Collard, *constitue la partie divine de l'art de gouverner,* comprennent sans doute toutes les idées, sans cela, ce ne seraient pas des esprits du premier ordre ; mais, dans la lutte qu'ils soutiennent pour assurer la victoire de celles qu'ils préfèrent, ils s'y attachent avec une ardeur passionnée qui, tôt ou tard, se transforme en irritation contre celles qui y

sont opposées. Comme un peu d'injustice se mêle toujours à l'irritation, ils finissent par juger avec une sévérité excessive le système dont ils se sont constitués les adversaires; ils ne savent plus même y discerner ce qu'il peut renfermer, dans les détails, de bon, de vrai, d'utile, leur intelligence perdant ainsi en étendue, en lucidité, ce qu'elle gagne en vigueur et en puissance. A bien peu d'exceptions près, c'est le sort de tous les hommes d'État, même des plus éminents, et il n'y a pas lieu de s'en étonner : l'imperfection est le lot de l'humanité, et la grandeur de certaines qualités dans un individu est presque nécessairement compensée par des lacunes proportionnées à d'autres égards.

D'autres hommes, que leur organisation morale et intellectuelle a prédestinés au culte de la pensée, tourmentés du désir de connaître la vérité en toute chose, ne s'arrêtent, dans leur ardente poursuite, que lorsqu'il leur est démontré qu'ils ont atteint les limites assignées aux facultés humaines, et même alors ils ne s'arrêtent qu'à regret. Sans se l'avouer peut-être, ils courent après l'absolu, ils le cherchent dans les institutions comme dans les idées. Quoique leur raison leur dise que la perfection n'existe pas sur la terre, la sagacité avec laquelle ils aperçoivent, là même où le bien leur semble dominer, le mal, l'imparfait à côté de ce bien, ne leur permet guère de s'y attacher avec l'ardeur, l'activité infatigable qui sont les premières conditions du succès, D'un autre côté, la même disposition leur fait découvrir, dans ce qui d'abord leur a semblé être le mal et l'erreur, des lueurs, des parcelles de vérité; ils essayent de les en dégager, et ils finissent par se persuader

que tout le bien n'étant pas d'un côté ni tout le mal de l'autre, il ne faut s'abandonner entièrement à aucun des deux courants opposés, ce qui, évidemment, les rend moins propres à l'action.

Il est bon, il est utile, il est presque nécessaire, pour la grandeur d'un pays, que ces deux classes d'esprits s'y rencontrent simultanément, les uns pour élaborer et propager les idées et les vues d'améliorations en tout genre, les autres pour les appliquer lorsque le temps les a mûries et les a rendues opportunes. Ai-je besoin de dire à laquelle de ces deux catégories appartenait M. de Rémusat? Il ne lui appartenait pas, d'ailleurs, d'une manière tellement exclusive qu'il ne lui ait été donné de prendre une part active et quelquefois brillante aux mouvements de la politique.

Dévoué du fond du cœur à la cause de la liberté, il l'a défendue par ses écrits dans un temps où son âge et les institutions alors en vigueur ne lui ouvraient pas un autre champ de bataille. Membre plus tard de nos assemblées législatives, bien qu'une réserve qui s'explique par la timidité naturelle aux esprits délicats, à ceux qui éprouvent pour le lieu commun et pour tout ce qui y ressemble une répugnance peut-être exagérée l'ait empêché d'aborder souvent la tribune, il a exercé dans ces assemblées une influence qui eût été plus grande, sans aucun doute, s'il avait possédé à un plus haut degré l'art de ménager les caractères et les esprits médiocres, toujours en majorité dans les grandes réunions. Tantôt au pouvoir ou dans les rangs des champions du pouvoir, tantôt dans ceux de l'opposition, mais ne poussant jamais à l'extrême les systèmes et les

théories qu'il soutenait, on peut dire que ses déviations de la ligne politique qu'il avait d'abord suivie ont été plus apparentes que réelles. Comme vous le reconnaissez loyalement, ses préférences étaient pour la monarchie constitutionnelle. Il la regardait comme le gouvernement le plus capable de fonder la liberté, de garantir l'égalité. Il l'aima longtemps de cet amour convaincu, passionné que nous éprouvions presque tous pour elle en 1830 et que de cruels désenchantements devaient étouffer ou singulièrement affaiblir chez un bon nombre d'entre nous. Lorsqu'il vit succomber en quelques heures une combinaison qu'il avait crue si conforme aux principes et si appropriée à nos besoins, il en éprouva autant de surprise que de regret; mais, toujours fidèle au culte de la liberté, il chercha pour elle d'autres garanties.

Dans le cours de sa longue carrière, il a été deux fois appelé aux fonctions ministérielles. Sous le règne du roi Louis-Philippe, il a dirigé le département de l'intérieur, trop peu de temps pour donner la mesure complète de son aptitude à des occupations si nouvelles pour lui et, en apparence au moins, si peu conformes à ses goûts et à ses habitudes, assez longtemps cependant pour qu'on pût juger que, par la richesse et la souplesse de son esprit, il était capable de se prêter à l'accomplissement des devoirs les plus variés. Plus de trente ans après, arrivé à un âge où, si l'on n'est pas possédé d'une bien forte ambition, on ne pense guère à rentrer dans la vie publique après en avoir été exclu pendant un quart de siècle, il ne fallut rien moins que les instances réitérées d'une illustre amitié pour le décider à accepter le por-

tefeuille des affaires étrangères. L'étendue de ses connaissances, la pénétration, la délicatesse, la finesse de son esprit, l'élégance, la courtoisie de ses manières, et aussi un talent littéraire qui, sans être une condition absolue de la capacité diplomatique, en fortifie plus qu'on ne croit les autres éléments, semblaient le désigner pour la tâche qu'on lui confiait, tâche toujours délicate et difficile, mais qui, en ce moment, l'était plus qu'à aucune autre époque. Je ne répéterai pas ce que vous avez si bien dit sur l'état déplorable où la France était alors réduite, sur ces négociations laborieuses dont l'histoire est encore couverte d'un voile que vous avez discrètement soulevé, et qui eurent pour résultat de hâter la libération de notre territoire. La part si considérable que M. de Rémusat eut à ce résultat suffirait à elle seule pour honorer à jamais sa mémoire.

Faut-il croire qu'en perdant bientôt après la haute position qu'on avait eu tant de peine à lui faire accepter, M. de Rémusat n'a éprouvé aucun regret, qu'il s'est félicité de retrouver les loisirs de la vie privée, dont il avait toujours su tirer un si bon parti? Non, Monsieur. Une telle indifférence, surtout dans les circonstances où se trouvait alors la France, n'aurait pas été digne de lui. Un bon citoyen peut, pour mille motifs parfaitement avouables, quelquefois même dignes d'éloges, hésiter à s'engager dans les luttes de la politique, à y mêler son existence; mais une fois qu'il y a consenti, une fois que, porté par son parti au premier rang des défenseurs de la cause qu'il considère comme celle de la justice et de l'intérêt public, il a entrepris de la faire triompher, il serait inexcusable s'il se rési-

gnait trop facilement à être vaincu avec elle. Je ne sais pas, mais j'affirme, par cela même que j'ai une haute estime pour le caractère de M. de Rémusat, j'affirme qu'il a vivement ressenti l'événement qui a amené sa retraite et qui l'a arrêté dans le développement d'une politique que lui et ses amis croyaient conforme au bien du pays.

Mais ses regrets n'étaient certainement pas ceux qu'éprouvent la plupart des hommes qui, arrachés par quelque accident aux travaux et aux émotions de la vie publique, ne peuvent s'en consoler, parce qu'il se produit en eux un vide qu'ils ne savent comment combler, et qui les livre à un insupportable ennui. Il avait déjà connu, et d'une manière plus complète encore, ces loisirs de la retraite succédant à une existence brillamment active. Il avait cherché, il avait trouvé dans des études variées, dans la philosophie surtout, objet de ses plus chères prédilections, dirai-je une distraction? non, ce mot ne rendrait pas bien ma pensée, le sens n'en est pas assez sérieux, mais une consolation, une occupation complétement assortie à ses goûts, à ses penchants intimes, qui, sans le rendre insensible aux vicissitudes de la politique au point de vue de l'intérêt public, ne lui laissait pour ainsi dire, en ce qui le concernait personnellement, rien à souhaiter, et le disposait peu à désirer l'occasion de descendre de nouveau dans l'arène. C'était après avoir une première fois, en 1840, quitté les fonctions ministérielles, c'était plus tard, après son exil, et lorsque rien ne permettait de prévoir que la vie publique pût se rouvrir pour lui, c'était alors qu'il avait écrit la plupart des beaux ouvrages que vous venez, Monsieur, d'analyser avec tant de justesse et de goût.

La philosophie, je le disais tout à l'heure, était son étude de prédilection. On la retrouve partout dans ses écrits, soit sous la forme didactique, soit sous la forme de l'histoire ou du drame.

Vous avez si bien parlé de ces diverses compositions, vous avez si parfaitement caractérisé les mérites de profondeur ingénieuse, de grâce, d'élégance qui en sont les traits distinctifs, que sur tous ces points vous ne m'avez rien laissé à dire. Tout au plus me hasarderai-je à ajouter que si quelques-unes n'ont pas eu auprès de la masse des lecteurs ce succès de vogue et de popularité obtenu souvent par des œuvres bien frivoles, c'est que l'abondance, la multiplicité des points de vue qui y sont développés exigent, pour être bien compris, un degré d'application dont peu de personnes sont capables; c'est qu'au milieu de toute cette richesse, les esprits paresseux peuvent parfois regretter que l'auteur ne leur indique pas suffisamment quels sont les points culminants sur lesquels doit surtout se porter leur attention; c'est qu'en exposant tous les côtés d'une question, quelquefois, à force d'impartialité, il n'indique pas assez ses préférences et laisse ainsi dans une incertitude pénible ceux, en trop grand nombre, qui, peu capables de se former par eux-mêmes une opinion, ont besoin de trouver un guide qui leur en présente les éléments tout préparés.

A plus d'un titre, Monsieur, vous aviez une sorte de droit à succéder, dans cette enceinte, à M. de Rémusat pour y rendre un digne hommage à sa mémoire. Vous avez occupé comme lui, et vous occupez encore, une place importante dans la politique. Comme lui, vous avez

eu de bonne heure le goût passionné de la philosophie.

Un de vos premiers ouvrages, celui qui commença à appeler sur vous les regards du public, c'est votre belle *Histoire de l'école d'Alexandrie*. Le sujet en est ardu, obscur, mais d'un intérêt puissant. Il est difficile de ne pas éprouver une vive sympathie pour ces grands esprits qui, se vouant tout entiers à la contemplation des perfections de la divinité, ne se sont égarés que parce qu'ils n'ont pas su, dans leur ardente poursuite de la vérité, s'arrêter à temps et comprendre que l'intelligence humaine a des limites qu'il ne lui est pas donné de dépasser. La création leur paraissant, non sans raison, un mystère impénétrable, ils ont substitué à ce mystère une autre conception plus impénétrable encore s'il est possible : celle de l'émanation, qui semblait combler l'intervalle entre Dieu et le monde, mais à laquelle ils n'ont pu donner une apparence de consistance qu'à l'aide d'hypothèses purement arbitraires, de véritables chimères puisées dans leur seule imagination. Tout en reconnaissant ce qu'il y a de noble et d'élevé dans l'œuvre des Plotin et des Proclus, votre ferme bon sens a fait justice des écarts et des inconséquences qui, entre les mains de plusieurs de leurs disciples, ont peu à peu transformé leur doctrine en un véritable charlatanisme fondé sur les pratiques de la théurgie et de la magie. Vous avez très-bien expliqué en quoi cette doctrine, avant d'être ainsi dénaturée, se rapprochait du christianisme, en quoi elle en différait, et vous avez démontré victorieusement que, d'une part, elle n'en est pas sortie, que, de l'autre, elle n'a pas contribué à sa formation ni même à ses progrès, et que, malgré des points de ressemblance assez considéra-

bles pour faire illusion à des esprits prévenus, les différences sont trop essentielles pour admettre la possibilité d'une origine commune.

Je ne vous dirai pas, Monsieur, que les deux volumes dans lesquels vous examinez ces graves et profondes questions sont d'une lecture facile. En pareille matière, un tel éloge pourrait paraître équivoque : il supposerait quelque chose de superficiel. Ce que je puis affirmer d'après ma propre expérience, c'est qu'une intelligence moyenne, médiocrement versée dans les sciences philosophiques, peut, en lisant votre livre avec quelque application, y puiser une instruction solide, j'ajouterais y trouver un véritable plaisir si cette expression convenait au genre de satisfaction sérieuse que cette lecture peut et doit donner.

Votre livre de *la Religion naturelle* n'exige pas, pour être compris, un semblable effort des facultés intellectuelles. C'est l'exposé, le résumé lucide, fait avec une méthode et dans un style excellents, de tous les arguments qui prouvent l'existence de la Providence et l'immortalité de l'âme, en déduisant de ces deux vérités premières la nécessité, sous peine d'ingratitude, d'adorer, d'aimer le Dieu à qui nous devons tout, de nous entretenir dans cette adoration par un culte formel et de pratiquer le devoir pour être fidèle à sa loi. On est frappé, en vous lisant, de l'identité presque absolue qui existe entre les dogmes de la religion chrétienne et les convictions auxquelles la plupart des grands esprits sont arrivés par la seule force de la raison.

Il est pourtant un point sur lequel je vous demanderai la permission de ne pas être de votre avis. Il s'agit de la prière. Vous la recommandez comme un devoir envers

Dieu et comme la satisfaction d'un besoin de l'âme; mais vous ajoutez que, pour peu qu'on réfléchisse aux perfections infinies de la divinité, il est impossible d'admettre que l'intercession d'un être aussi faible et aussi imprévoyant que l'homme puisse la déterminer à changer quelque chose à ce qu'elle a une fois voulu; que si elle modifiait sa volonté, elle ne serait pas immuable, elle tomberait comme nous dans le mouvement et dans le temps; que si la résolution qu'elle avait prise d'abord était la meilleure, en la changeant elle ferait moins bien, elle se diminuerait; que, dans le cas contraire, ce serait nous qui l'éclairerions, qui améliorerions ses desseins, de telle sorte que Dieu se trouverait n'être plus qu'un ouvrier imparfait.

Peut-être, Monsieur, y a-t-il de ma part quelque témérité à entrer en lice avec vous sur une question de cette nature, mais c'est moins une objection que je vous présente qu'un éclaircissement que je me permets de vous demander. Cette contradiction que vous signalez entre l'immutabilité de la volonté divine et l'efficacité de la prière n'est-elle pas, après tout, analogue ou même identique à celle qui semble exister entre la prescience infaillible de la Providence et la liberté humaine? Cependant, comme tous les philosophes spiritualistes, vous admettez la coexistence de cette prescience et de cette liberté tout en reconnaissant que c'est là un de ces mystères qu'il ne nous est pas donné de comprendre; vous l'admettez, dis-je, parce que, pour la nier, il faudrait nier aussi soit la perfection divine, soit la liberté de la conscience humaine. Pourquoi ne pas étendre le bénéfice de cet aveu d'impuissance de notre intelligence à la difficulté presque identique, je le

répète, qui s'élève au sujet des effets de la prière? Vous ne défendez pas, vous recommandez même de demander à Dieu la force, la résignation, la vertu. Vous pensez donc que nos prières peuvent les obtenir. Mais ne sont-ce pas là des événements de l'ordre moral soumis, comme les événements de l'ordre matériel, à la loi de la prescience divine? Nous avons beau faire, nous nous trouvons toujours en présence d'un problème redoutable, insoluble pour le raisonnement, mais non pas pour le bon sens qui, sans aspirer à tout comprendre, nous dit que, pour ne pas tomber dans le désespoir, nous devons croire à la fois à la toute-puissance, à l'omniscience, à la prescience de Dieu et à la liberté de l'homme, liberté qui n'existerait pas si elle était d'avance enchaînée par une sorte de fatalité.

Je me suis arrêté un peu longuement, Monsieur, sur cette question. Mon excuse, c'est que, dans nos temps si troublés, alors que les plus hautes et les plus fortes intelligences sont assaillies et tourmentées par tant de doutes, on ne saurait trop se préoccuper de chercher des appuis aux grandes et salutaires croyances; c'est que j'ai toujours vu une des preuves les plus convaincantes de l'existence de la Providence dans cet instinct irrésistible qui, quels que soient les sentiments et les idées habituels d'un homme, le pousse à implorer le secours du Tout-Puissant, soit au moment d'un grand péril, soit sous l'influence d'une tristesse profonde, soit encore, et surtout, ce qui est bien digne d'attention, dans un de ces instants de vive félicité qui se rencontrent à deux ou à trois reprises pendant le cours d'une longue existence. Il semble qu'alors accablés,

effrayés de notre bonheur même parce que nous sentons que le moindre accident peut, d'un moment à l'autre, le remplacer par la douleur la plus amère, nous éprouvions le besoin impérieux d'implorer l'assistance du souverain Maître de l'Univers. Cet instinct si puissant et si bienfaisant ne serait-il pas dangereusement ébranlé par ce qui tendrait à restreindre l'idée de l'efficacité possible de la prière?

Si, faute peut-être de vous avoir bien compris, je me suis cru obligé de faire cette réserve en exprimant l'admiration que m'inspire votre livre sur la *Religion naturelle*, celui que vous avez écrit sur le *Devoir* me paraît, je suis heureux de le dire, mériter une approbation absolue. Vous y démontrez, avec autant de logique que d'éloquence, que le devoir ne repose ni sur l'utilité, même comprise au sens le plus large et le plus élevé, ni sur la sympathie, ni sur aucune des conceptions subtiles et ingénieuses que les sophistes de tous les âges ont successivement inventées, mais que, comme tout ce qui est vraiment grand et beau, il existe par lui-même, c'est-à-dire que, se confondant avec le sentiment de la justice, il nous vient directement de Dieu qui l'a gravé dans le cœur de l'homme où les passions ont pu en défigurer les traits sans jamais les effacer tout à fait.

Dans la *Liberté de conscience*, véritable traité rempli d'informations et de faits très-habilement condensés, vous exposez tous les obstacles qu'une idée qui nous paraît aujourd'hui si simple, si évidente, a eu successivement à surmonter pour se faire accepter. Vous faites ressortir ce qui manque encore à cette liberté, même dans les pays où le

principe en est admis sans contestation. En thèse absolue, vous avez parfaitement raison de signaler et de déplorer ces lacunes; vous êtes dans votre rôle de philosophe, de propagateur de la vérité, vous indiquez un but vers lequel on doit tendre sans cesse, même avec la presque-certitude de ne jamais l'atteindre. Mais vous comprenez certainement que cette perfection théorique, à supposer qu'elle puisse être réalisée quelque part, n'est pas compatible avec tous les degrés de civilisation, avec toutes les formes d'organisation sociale, qu'en religion comme en politique, comme en toute chose, la liberté peut exister dans une proportion suffisante sans arriver à cette perfection, et qu'un trop grand empressement à l'obtenir pourrait avoir pour effet de provoquer des réactions en sens contraire. Mes convictions à cet égard m'empêchent de m'associer à la réprobation dont vous frappez le régime des concordats. Il est possible qu'ils ne soient pas indispensables dans les pays nouveaux, sans traditions, où la diversité et l'extrême subdivision des croyances religieuses maintiennent entre elles une égalité qui les oblige à la tolérance et empêche qu'aucune ne puisse acquérir, en dehors du domaine purement spirituel, un ascendant dangereux ou embarrassant pour l'État. Dans notre vieille Europe, au contraire, en dépit des objections d'une logique abstraite, les concordats, c'est-à-dire des accords fondés sur des concessions réciproques du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, sont, je le crois, le meilleur moyen d'assurer le respect des droits de l'un et de l'autre et de maintenir la paix publique. Je me trompe peut-être, mais il me semble que l'expérience est loin de condamner

cette manière de voir, et que la fameuse doctrine de la séparation de l'Église et de l'État, de l'*Église libre dans l'État libre*, acceptée il y a quelques années avec enthousiasme par des opinions opposées qui l'interprétaient dans des sens bien différents, a beaucoup perdu de son crédit depuis qu'on s'est aperçu de ce malentendu.

Je me permets de penser que les idées généreuses et élevées que vous développez dans vos écrits sur la liberté civile, la liberté politique et la liberté d'enseignement ne sont pas exemptes, non plus, de ces tendances absolues qui sont presque un devoir de la part d'un philosophe, mais qui se heurtent trop souvent contre les difficultés de la pratique. Ces écrits datent, d'ailleurs, pour la plupart, d'un temps où les excès de la liberté ne paraissaient pas être ceux qu'on avait le plus à redouter, et les meilleurs esprits sont presque inévitablement entraînés à se porter, même avec un peu d'excès, à la défense de la cause qui se trouve pour le moment la plus menacée.

Il est une partie de votre œuvre sur laquelle je me félicite de me trouver avec vous dans l'accord le plus complet. C'est celle qui a trait au sort de la classe pauvre et aux moyens de l'améliorer. Je fais surtout allusion à votre livre sur l'*Ouvrière*, qui a obtenu un si grand et si légitime succès. La lecture en est très-attachante. Il renferme, sur la situation des ouvriers, et plus spécialement de ceux de Paris, sur leurs souffrances, que l'on exagère, mais dont on ne saurait nier la réalité, des détails du plus vif intérêt qui, en faisant justice de déclamations, de théories insensées, montrent clairement où est le mal et dans quelle mesure, par quels moyens on peut espérer, non pas de le guérir

radicalement, mais de l'atténuer beaucoup. Ce que j'y admire surtout, c'est le courage avec lequel vous dites à tous la vérité, rendant justice aux efforts, aux sacrifices que font les patrons pour améliorer le sort des compagnons de leurs travaux sans dissimuler ce qu'il leur reste encore à faire; prouvant aux ouvriers que pour beaucoup d'entre eux, non pas pour tous sans doute, la misère est le résultat de leurs désordres, et qu'aussi longtemps qu'ils ne changeront pas leur manière de vivre, rien de ce qu'on tentera en leur faveur ne pourra avoir d'efficacité; leur faisant comprendre, d'ailleurs, par le simple exposé des faits, que, dans l'état actuel de la société, même modifiée par toutes les réformes qu'une imagination tant soit peu raisonnable peut concevoir, il existe, à la suppression absolue de la misère, des obstacles qu'il ne dépend de personne de faire disparaître; que, par exemple, le travail des femmes et des enfants dans les manufactures, ce fléau de la famille, ce principe de tant de vices et d'immoralités, ne pourrait être interdit en France sans condamner à mourir de faim un grand nombre de ceux qu'on y soustrairait et, en même temps, sans mettre notre industrie hors d'état de soutenir la concurrence de l'industrie étrangère. Ce sont là des vérités qui saisissent fortement l'esprit de vos lecteurs et qui, si elles pouvaient pénétrer dans celui de tous les ouvriers y dissiperaient bien des préventions et des haines en même temps qu'elles y feraient naître de sages et viriles résolutions.

Je viens d'analyser ceux de vos ouvrages qui m'ont paru le plus dignes d'attention, soit par leur mérite intrinsèque, soit par l'importance des sujets qui y sont traités et parce qu'ils donnent, plus que d'autres, une idée juste et précise

du but habituel de vos études et de vos travaux. Je ne poursuivrai pas l'énumération de vos autres écrits. Ils forment un vaste ensemble sur lequel planent constamment deux pensées principales, celle du progrès et du perfectionnement de l'esprit humain et celle de l'amélioration du sort des classes indigentes. Ils contiennent une masse prodigieuse de faits, de renseignements statistiques, d'observations, classés et exposés avec cette clarté, cette netteté, cette précision qui, en semblable matière, sont les qualités essentielles de la composition et du style. De telles œuvres auxquelles, depuis longtemps déjà, vous avez dû votre admission dans une autre classe de l'Institut devaient vous conduire tôt ou tard à l'Académie française qui s'est toujours fait un honneur d'ouvrir ses rangs aux représentants les plus éminents de toutes les branches de l'intelligence. Vous aviez, d'ailleurs, à ses suffrages un autre titre qui, à lui seul, aurait suffi puisque les grands orateurs ont aussi leur place marquée dans cette enceinte. De l'aveu de tous, vous êtes un des premiers parmi les successeurs de ces princes de la tribune qui, pendant plus d'un demi-siècle, ont jeté tant d'éclat sur nos luttes politiques. Je n'ai pas eu le plaisir de vous entendre. Jadis auditeur assidu des grandes discussions parlementaires, l'éloignement, l'âge, la fatigue, d'autres causes encore m'empêchent depuis longtemps d'y assister; mais, si je ne vous ai pas entendu, je vous ai lu, j'ai parlé de vous avec des hommes parfaitement capables de vous apprécier. Tous, à quelque opinion qu'ils appartinssent, se sont accordés à me dire que votre éloquence est merveilleusement appropriée à l'état actuel des esprits, que sans avoir ces élans, ces grands entraîne-

ments qui, à d'autres époques, produisaient des effets si puissants, mais que l'on qualifierait aujourd'hui de déclamation et qui n'exciteraient que la répulsion et la défiance, elle y supplée par la parfaite clarté de la pensée, par la noblesse, l'exactitude, la force de l'expression, que votre argumentation habile, souple et pressante est souvent presque irrésistible, que nul autre orateur, peut-être, ne possède à un degré aussi éminent l'art de l'insinuation, celui qui, par la modération de la forme, amène les adversaires à écouter patiemment des choses qui, autrement présentées, provoqueraient leurs réclamations et leurs murmures.

Je m'arrête ici, Monsieur. Je m'abstiendrai de vous suivre sur ce terrain de la politique militante où vous jouez depuis quelques années un rôle si considérable. Deux motifs m'y déterminent. Je craindrais, en entrant sur ce terrain, de ne pas être toujours d'accord avec vous. Et puis, la politique, n'étant pas du ressort de l'Académie, ne peut être abordée directement en son nom que lorsque le temps écoulé en a fait de l'histoire. Le temps, sans doute, ne détruit pas, ne fait pas évanouir les opinions et les partis, et cela est fort heureux, car, s'il les détruisait, les sceptiques seraient autorisés à prétendre que ce ne sont que des illusions, des rêves de l'imagination. Il n'en est pas ainsi, ce sont les résultats naturels, nécessaires des lois de l'esprit humain qui, avec quelques variations, se reproduisent à toutes les époques et dans tous les pays. Mais, si le temps ne les détruit pas, il les transforme. Il sépare ce qu'il y a en eux d'essentiel, de réel, de permanent, de ce qui ne doit être considéré que comme des accidents transitoires enfantés par les circonstances du moment. A la lumière qu'il jette

ainsi sur le passé, on juge mieux les faits et les hommes. L'impartialité devient possible et même facile. En Angleterre, il y a moins d'un siècle, lord Chatham, Pitt, Fox, Burke, d'autres encore, portés aux nues par leurs adhérents, étaient, de la part de leurs adversaires, l'objet des plus virulentes, des plus outrageantes attaques. Aujourd'hui tous les partis voient en eux l'honneur, la gloire du pays. De nos jours encore (je parle en vieillard, je n'en ai que trop le droit), de nos jours, M. Canning, sir Robert Peel, le duc de Wellington, malgré ses immenses et éclatants services, ont eu à subir les mêmes épreuves, et maintenant tout le monde rend hommage à leur mémoire. Je ne veux pas citer d'exemples domestiques, je ne prononcerai pas de noms français; mais je me souviens d'avoir vu, dans ma jeunesse et dans mon âge mûr, l'esprit de parti prodiguer l'outrage à des hommes aujourd'hui admirés et vénérés par tous, même par les rares survivants de ceux qui les injuriaient ainsi et qui semblent l'avoir oublié. Quelle leçon de modération et d'équité si l'on pouvait, si l'on voulait l'entendre! Je n'insiste pas. J'en ai dit assez pour faire comprendre que la politique contemporaine n'est pas du domaine de l'Académie.

Faut-il en conclure que l'Académie ne doit en subir à aucun degré l'influence? Non, Monsieur, cela n'est pas possible, je dirai plus, cela n'est pas désirable. Les grands intérêts de l'humanité, la politique comme la philosophie, comme la religion, se mêlent à tout, pénètrent partout. Si, à certaines époques, en certains pays, la littérature, surveillée avec un soin jaloux par des gouvernements peu éclairés, a paru échapper à ce contact, ce n'est qu'en

tombant dans une insignifiance dont les plus tristes périodes du Bas-Empire et le XVIIe siècle dans l'Italie moderne offrent le triste exemple, en s'abaissant à des puérilités qui, bien loin d'exercer utilement l'activité des intelligences, achevaient de les énerver et les frappaient d'une incurable stérilité. Les lettres, en France, ne descendront jamais jusque-là : la vivacité, la souplesse de l'esprit national s'y opposent, et l'exemple du passé permet d'espérer qu'à travers bien des alternatives, son énergie naturelle réagira toujours à la longue contre tout ce qui tendrait à le comprimer.

Chacun de nous, arrivant dans cette enceinte avec des convictions personnelles, tient compte, sans doute, de ces convictions dans l'accomplissement de ses devoirs académiques. Comment pourrait-il en être autrement? Comment, appelés à faire un choix entre des candidats doués de mérites réels, mais dont les uns professent des doctrines que nous croyons saines et vraies, ce qui doit être à nos yeux un mérite de plus, tandis que les autres en sont les adversaires décidés, comment, dis-je, n'inclinerions-nous pas vers les premiers? Comment, lorsque nous avons à décerner des encouragements et des récompenses à des œuvres littéraires, ne donnerions-nous pas la préférence à celles où le talent nous paraît uni à la justesse des idées? Il est facile, je l'avoue, de glisser sur cette pente et d'arriver par là à une regrettable partialité. Si, par l'effet de dissentiments plus ou moins graves avec la majorité des membres de l'Académie, un écrivain vraiment éminent devait perdre l'espérance d'y être jamais admis, si des écrits dignes d'estime étaient exclus de nos concours parce que

nous n'en approuverions pas toutes les parties, parce que, dans quelques passages, ils blesseraient nos susceptibilités, il y aurait abus, et ce ne serait pas l'Académie qui en souffrirait le moins; mais le passé nous avertit que cet abus n'est pas à craindre : avec un peu de persévérance, tout homme d'une véritable valeur est à peu près assuré de venir s'asseoir au milieu de nous. Vainement, pour le nier, évoquerait-on le souvenir de certains morts illustres qui, comme on l'a dit d'un d'entre eux, *manquent à notre gloire*. Il serait facile d'établir que leur exclusion ou, pour mieux dire, leur non-admission, car la plupart ne se sont jamais présentés aux suffrages de nos prédécesseurs, s'explique, soit par des circonstances qui tenaient au temps et qui ne peuvent plus se reproduire, soit par une mort prématurée qui les a enlevés aux chances d'une élection prochaine.

J'ai dit dans quelle mesure l'Académie est accessible aux influences de la politique. Mais je me hâte d'ajouter que les relations qui s'établissent entre ses membres ne s'en ressentent en aucune façon. Si, comme nous l'espérons, vos autres occupations vous permettent d'assister souvent à nos séances, vous en serez bientôt convaincu. Je ne vous apprendrai rien en disant que, sur plus d'une question, des divergences assez graves existent entre vos idées et celles de plusieurs d'entre nous; mais l'expérience nous a prouvé depuis longtemps que de telles divergences peuvent se concilier avec les liens de confraternité qui nous unissent en vertu de notre élection. J'avais souvent entendu dire que l'Académie était un salon, c'est-à-dire que les controverses n'y prenaient jamais le caractère de violence et d'intolérance qu'il est presque

impossible d'éviter dans les assemblées plus nombreuses. Ce n'est pas dire assez, Monsieur. Dans les salons, si l'on n'a pas à craindre de voir les discussions dégénérer en luttes grossières et injurieuses, il arrive trop souvent encore qu'il s'y mêle de l'aigreur et de l'amertume. Depuis trois ans que je siége à l'Académie, je n'y ai rien vu de tel. La bienveillance, la courtoisie qui président à ses délibérations et aux entretiens qui les précèdent et les préparent dépassent tout ce que j'avais pu attendre. Chacun de nous, connaissant et respectant les opinions de ses confrères, évite soigneusement de les froisser alors même qu'il est obligé d'en contester sur quelque point l'application, et les occasions de conflits sont d'ailleurs d'autant plus rares que l'Académie, se renfermant scrupuleusement dans ses attributions, n'aborde qu'autant que cela est absolument nécessaire les questions qui peuvent mettre en relief d'inévitables désaccords.

DISCOURS

DE

M. CHARLES BLANC

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 30 NOVEMBRE 1876, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. DE CARNÉ.

Messieurs,

C'est la première fois, si je ne me trompe, que l'Académie française ouvre ses portes à un membre de la quatrième classe de l'Institut, à un écrivain dont les seuls titres sont d'avoir consacré sa vie à l'étude des arts, non pour les pratiquer, mais pour en écrire l'histoire, pour en découvrir les lois, s'il était possible, et pour en dire les beautés. En me donnant à représenter ce genre d'étude dans une compagnie telle que la vôtre, vous m'avez fait un honneur qui me déconseille la modestie, car il me semble que je manquerais de respect à tant d'hommes illustres

qui m'ont accordé leur suffrage, si j'affectais de m'en croire indigne.

Oui, Messieurs, quand j'ai appris mon élection à l'Académie, j'ai été heureux et fier, très-fier et très-heureux; mais, après les premiers moments de joie, j'ai dû songer au devoir que j'avais à remplir avant de prendre séance au milieu de vous; j'ai dû m'enquérir de vos usages et, en compulsant les archives de votre Académie, j'ai vu que ces usages avaient un peu varié. Au commencement, lorsque la compagnie, sortant de la maison de Conrart, fut accueillie par le chancelier Séguier dans son hôtel, ce fut une convenance de n'y être reçu qu'en adressant un compliment à l'Académie et en faisant l'éloge de son fondateur et de son hôte. Mais le cardinal ne voulut pas être loué de son vivant, et il biffa de sa main l'article des premiers statuts portant que les académiciens promettaient de vénérer la mémoire de Monseigneur. Bientôt s'établit la coutume de développer dans les discours de réception un thème librement choisi par le récipiendaire, qui ne se croyait pas tenu d'y joindre un éloge de son prédécesseur. Bossuet, par exemple, prend pour sujet l'institution de l'Académie et ne dit pas un mot de M. du Châtelet auquel il a succédé. Le maréchal de Villars, un peu surpris de se voir académicien, oublie les ouvrages et les mérites de l'évêque de Senlis. Buffon, exposant avec pompe ses idées sur le style, ne prononce pas même le nom de l'archevêque de Sens qu'il a remplacé.

Si j'invoque ces souvenirs, Messieurs, ce n'est pas pour me dispenser de faire l'éloge de M. de Carné, c'est seulement pour qu'on me pardonne si, ne pouvant peindre

le portrait achevé d'un homme que j'ai très-peu connu, je ne vous donne qu'un léger crayon de sa personne, de son caractère et de son talent.

M. le comte Louis de Carné était un gentilhomme breton. Il était né à Quimper et il comptait plus de six cents ans de noblesse dans sa famille; lui-même il nous apprend qu'en 1248, Olivier de Carné fut un de ceux qui, sur la semonce du duc de Bretagne, s'embarquèrent à Nantes pour aller rejoindre en Chypre les croisés. Lorsque Louis de Carné entra dans la vie, sa famille était ruinée. Le premier spectacle de son enfance fut celui d'un duel incessant entre la détresse et l'orgueil, et le premier sentiment qu'on lui inspira fut la haine de la Révolution. Dans la maison paternelle, les entretiens du soir roulaient sur les scènes de la Terreur. On lui parlait de son père, qui avait émigré; des prisons de la ville, où sa mère avait été enfermée deux ans; des visites domiciliaires ordonnées par le district; des prêtres qui s'étaient cachés pour dire leur messe, et qu'on avait poursuivis... Enfin, les impressions de ses jeunes années furent sinistres autant que les commencements de sa vie étaient rudes. Un jour d'hiver, en 1819, — il avait à peine seize ans, — sa mère reçut de Paris une lettre tout à fait inattendue, une lettre qu'elle regarda comme un message de la Providence : c'était la lettre d'un grand-oncle maternel, octogénaire, qu'on avait perdu de vue depuis longtemps, et qui proposait de recevoir chez lui son petit-neveu, pour lui faire continuer et achever ses études, à Paris. Justement, Louis de Carné, qui végétait alors sur les bancs d'un collége communal, rêvait d'un avenir inconnu et aspirait, de toutes les puissances de

sa jeune âme, à connaître cette ville célèbre, où l'on n'avait guère les moyens de l'envoyer pour l'y entretenir. Expédié en grande vitesse par la diligence, il ne mit que cinq jours pour arriver à Paris.

Dans son oncle, qui s'appelait le chevalier de Lanzay-Trézurin, Louis de Carné allait retrouver les sentiments de sa famille. Seulement, la haine de la Révolution était associée, chez M. de Trézurin, à un voltairianisme élégant et frivole, qui avait son origine dans un séjour à Ferney et dans les bontés de Mme Denis, la nièce de M. de Voltaire. En recevant son petit-neveu, le chevalier de Lanzay lui tint à peu près ce langage : « Vous êtes ici dans une ville qui offre beaucoup de ressources pour l'instruction et pour le plaisir. Visitez les monuments et les curiosités de Paris, suivez les écoles; ne vous faites pas écraser par les voitures, et, quand vous traverserez ce salon, ne dérangez pas mon échiquier. »

Quel ne fut pas l'étonnement du vieillard lorsqu'il s'aperçut, au bout de quelques jours, que son neveu ne quittait pas le quartier latin, qu'il ne connaissait pas d'autre plaisir que de suivre assidûment les cours de la Sorbonne et du Collége de France, qu'il s'intéressait à la politique, qu'il lisait la *Minerve,* et que son plus vif désir était d'obtenir un billet pour la Chambre des députés! L'idée qu'il allait réchauffer dans son sein un petit serpent doctrinaire, surprenait au dernier point M. de Trézurin et le révoltait. Il se répandait en sarcasmes sur les singulières tendances de la jeunesse d'alors, sur une conduite si peu semblable à celle qu'il avait tenue lui-même avant de partir pour la Guerre de sept ans, — où, par parenthèse, il avait assisté, disait-il, à des batailles qui

valaient bien celle d'Austerlitz, — et il répétait à son neveu, sur tous les tons, qu'il n'appartenait pas à un jeune homme bien élevé d'aller voir les ministres du roi se colleter avec des avocats et des pédants, pour les menus plaisirs de la galerie, et cela de par la charte, qu'il prononçait la *chatte*, et qui, en somme, lui paraissait une chose assez peu décente... Mais bientôt la colère du chevalier s'éteignait dans un fin sourire qui semblait trahir vaguement cette pensée :

Prêtez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien.

On parle beaucoup aujourd'hui de l'influence des milieux; si cette influence était décisive, elle eût fait de M. de Carné un ennemi acharné des idées de 89, un *ultra*, comme on disait alors; mais les milieux ont aussi le pouvoir de pousser aux réactions les natures quelque peu originales, et ils engendrent souvent les contraires aussi bien que les semblables. M. de Carné, il est vrai, restait le moins possible chez son oncle. Il avait élu domicile à la place Cambrai. Résolu à faire lui-même son éducation, il consommait tous les livres, il suivait tous les cours, allant de M. Villemain à M. Burnouf, de M. Cousin à M. Guizot, de M. Barbier du Bocage à M. de Portetz. Il apprenait ainsi l'histoire, la littérature, la philosophie, la haute latinité, le droit des gens, la géographie, même un peu de chimie, et telle était son assiduité, — il le raconte lui-même, — que l'appariteur, le croyant homme à tout endurer, lui vint un jour demander timidement s'il ne voudrait pas servir d'auditoire au professeur de chinois.

Tout était plaisir, rien n'était travail, dans cette éduca-

tion, à la fois attrayante et passive, de M. de Carné. La gravité de M. Guizot lui imposait, lorsque le maître, en développant l'histoire de la civilisation, marquait les étapes de la liberté. M. Cousin l'électrisait pour un moment, lorsque, entraînant son auditoire et entraîné lui-même par son éloquence, il exposait avec feu ses croyances spiritualistes et ses idées sur l'éclectisme, idées qui paraissaient alors des hardiesses à quelques auditeurs, car, s'il y a du bon dans toutes les philosophies, c'est qu'il y a du mauvais dans toutes, aucune ne contenant la vérité absolue, et comment le jeune Bas-Breton pouvait-il admettre que la vérité absolue fût à chercher encore, lorsqu'il la croyait trouvée, fixée, depuis des siècles, dans la foi de ses pères?

Anti-voltairien, fort peu gallican, catholique pur, M. de Carné était tout cela avec passion; mais, si l'on n'est pas toujours de son milieu, on est toujours un peu de son temps, et, comme la liberté était alors dans l'air que chacun respirait, il se fit au fond de son âme une sorte de compromis. Ultra en religion, il n'entendait pas être ultra en politique. Il déplorait la suppression des Jésuites, mais il blâmait la suppression de l'École normale. Comme cette partie de la jeunesse qui était affiliée à la Société des bonnes études, et qui allait fonder avec lui le *Correspondant,* il espérait concilier la liberté avec le catholicisme ultramontain, et rendre la monarchie impérissable en lui infusant une certaine dose de libéralisme. C'était là le rêve de sa jeunesse; ce fut la pensée de sa vie entière. Il poursuivit cette pensée dans les diverses carrières où il entra : au ministère des relations extérieures, où il débuta dans le bureau des attachés, créé par M. de Damas; à la légation de

Lisbonne, où il rejoignit le duc de Rauzan; dans la presse catholique, dont il fut au commencement l'écrivain le plus actif; à la Chambre des députés, où il fut envoyé quatre fois par les électeurs du Finistère; enfin à l'Académie française, où nous savons qu'il était particulièrement honoré.

Vous me pardonnerez, Messieurs, si je me borne à esquisser la biographie de M. de Carné. Lui-même, il l'a écrite en partie, d'une couleur discrète, mais avec infiniment plus d'intérêt que je ne saurais le faire, dans un livre qui est un de ses meilleurs ouvrages : *Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration*. L'auteur y raconte le voyage qu'il fit en Espagne, avec la permission du ministre, avant de se rendre à Lisbonne; puis les troubles sanglants qui furent suscités en Portugal par la trahison et l'odieux coup d'État de l'infant don Miguel, ensuite l'excursion qu'il fit à Londres pour y prendre une teinture de l'Angleterre et surtout pour y voir O'Connell. A chaque pas de son récit on est arrêté par un portrait finement touché, mais sommairement, par une anecdote significative, par une peinture de mœurs, comme celle-ci, par exemple : « Quelle impression (dit M. de Carné) peut emporter de la société espagnole un homme du monde dressé à nos réunions élégantes et froides, lorsqu'il se trouve dans une *tertulia* où les femmes arrivent sans toilette et les hommes en redingote, soirée libre et bruyante qui, lors même qu'elle a lieu chez une personne d'un rang élevé, éveille, par la familiarité des interpellations et le sans-gêne des habitudes, l'idée d'une bruyante assemblée de grisettes, causant chacune en *aparté* avec des commis de

magasins? Dans toutes les classes de la société espagnole, ces réunions ont la même physionomie pittoresque et simple, car partout la *franqueza* est la même et le naturel charmant. Les Espagnoles sont assurément les plus séduisantes créatures du monde entier. Plaire est leur plus chère pensée, et c'est sans art comme sans calcul qu'elles s'abandonnent à la plus constante préoccupation de leur vie. Passionnées sans coquetterie, et plus souvent infidèles au devoir qu'à l'amour, ignorantes, mais spirituelles, devinant tout sans avoir rien appris, elles ont une surabondance de séve qui confond l'étranger de surprise, tant ces riches plantes en plein vent contrastent avec nos savantes cultures en espalier! »

Ce que M. de Carné a écrit sur lui-même s'arrête à 1830; mais il est facile de compléter son récit en parcourant le *Moniteur*, où l'on peut lire tous ses discours à la Chambre, la *Revue des Deux-Mondes*, où il écrivit beaucoup, les *Études sur le gouvernement représentatif en France*, les *Fondateurs de l'unité française* et les *États de Bretagne*.

Je ne vous dirai pas, Messieurs, le rôle que joua M. de Carné à la Chambre sous le règne de Louis-Philippe. Les questions qui s'agitaient en ce temps-là ont beaucoup perdu de leur importance depuis les terribles événements de la guerre et de l'invasion; la plupart des débats qui passionnaient alors les esprits n'ont guère laissé plus de trace que des conversations interrompues par un tremblement de terre. Cependant, parmi tant de discours oubliés, il en est qui ont conservé un intérêt politique, parce qu'ils portent sur des problèmes non encore résolus. Je veux rappeler ici l'attitude que prit M. de Carné dans la question d'Orient,

si brûlante sous le ministère de M. Thiers. La Turquie était déjà, en 1840, ce singulier malade qui semblait ne devoir la vie qu'à la peur que chacun avait de le voir mourir dans les bras d'un autre. M. de Carné prit une vive part au débat soulevé par les victoires d'Ibrahim, et il prononça un discours remarquable, qui a été résumé de la manière la plus lucide et la plus ferme par l'auteur de l'*Histoire de dix ans* :

« .... Tout autre était le système de M. de Carné. A la légitimité morte d'un droit condamné par les batailles, la civilisation et le destin, il opposait la vivante et féconde légitimité du fait. Il saluait dans Méhémet-Ali le régénérateur d'une race que mal à propos on avait jugée éteinte. Selon M. de Carné, la nationalité arabe allait refleurir sous les auspices du vice-roi, évidemment destiné à tenir le sceptre de l'Orient rajeuni. Il importait donc de ne rien jeter entre sa fortune et Constantinople. Après Koniah, vingt marches l'eussent conduit au sérail! Pourquoi l'avait-on arrêté? Puisque la Turquie agonisait, puisqu'elle ne pouvait plus s'interposer efficacement entre l'Europe occidentale et les Russes, que ne cherchait-on à la remplacer? On voulait l'intégrité de l'empire ottoman, et elle n'était plus possible au moyen du sultan et des Turcs : il fallait donc la rendre possible au moyen des Arabes et de Méhémet-Ali. Sur le trône de Constantinople siégeait un fantôme : il y fallait mettre un homme armé. Méhémet-Ali, d'ailleurs, n'était-il pas un ami de la France? Et l'Égypte, soumise à notre influence, ne faisait-elle pas de la Méditerranée ce qu'avait deviné le génie de Napoléon, un lac français? »

Mais ce n'est pas comme orateur, c'est comme écrivain que M. de Carné a été reçu de l'Académie française. C'est donc

de ses livres que je dois m'occuper, bien qu'il y agite des questions qui sont un peu en dehors du cadre de mes études. A vous parler franchement, l'impartialité n'est pas son fait, ni la modération sa vertu, et, comme simple littérateur, je serais tenté de m'en réjouir, car le style de votre confrère devient toujours plus vivant, plus mordant, lorsque la fièvre le conseille. L'indignation fait sa meilleure prose. C'est surtout quand il s'occupe de la Révolution française, de celle qui a dépassé les idées de Mounier et de Malouet, que M. de Carné perd tout son sang-froid. Et pourtant, à la distance où nous sommes de ces grands événements, il semble qu'on pourrait les apprécier aujourd'hui avec plus de calme, que le moment serait venu de ne plus se faire des convictions avec des préventions, et d'appliquer à l'étude de l'histoire cette souveraine méthode que Descartes avait inventée « pour bien conduire sa raison ». Mais, sous ce rapport, M. de Carné n'est guère traitable. Il parle de la Révolution comme en parlerait un Vendéen. Ah! ce n'est pas pour rien qu'il était né, au commencement de ce siècle, dans le fond de cette partie de la France qu'on appelait le Finistère, parce qu'on la regardait autrefois comme l'extrémité du monde, *finis terræ*. Ce qu'il pensait de la Révolution, M. de Carné le pensait, cela va sans dire, et encore plus, de la république. Il la regardait comme une innovation redoutable, comme un rêve des plus dangereux. Toutefois, cette innovation tant redoutée nous laisse aujourd'hui bien tranquilles; cette forme de gouvernement, réputée impossible, est reconnue, par les plus grands esprits, nécessaire, et les périls dont on nous menaçait sont à leur tour devenus des rêves.

A ce sujet, permettez-moi, Monsieur, de vous dire ce que j'ai lu à ma grande surprise dans l'histoire de votre compagnie.

J'y ai lu ceci : qu'il fallut trois ans de sollicitations de la part d'un ministre qui s'appelait Richelieu, et trois lettres de cachet du roi Louis XIII, pour obtenir du parlement de Paris l'entérinement des lettres patentes qui autorisaient la fondation de l'Académie française. Et sait-on pourquoi le parlement répugnait si fort à vérifier ces lettres patentes? C'est qu'il croyait voir dans l'établissement de votre académie une *innovation dangereuse*... Et en lisant cela, je me disais : De quelle institution, grand Dieu! ne pourra-t-on pas dire qu'elle est une innovation dangereuse, quand on l'a dit de l'Académie française!

Les *Études sur le gouvernement représentatif* sont moins un livre qu'une réunion d'articles destinés à servir les idées de l'auteur, et les opinions d'un recueil qui est lu partout. Le ton en est souvent agressif. Il est bien rare que l'écrivain rende justice à ses adversaires, et, de la meilleure foi du monde, il a beaucoup de peine à les supposer capables d'une bonne action. Aussi, lorsqu'il les surprend par hasard en flagrant délit de bien faire, il attribue volontiers à un calcul machiavélique ce que le lecteur, dans sa simplicité, regarde comme l'effet d'un bon sentiment.

Le fond et la forme sont bien meilleurs, il me semble, dans son livre sur les *États de Bretagne*. Ici l'auteur est sur son terrain. Il parle de choses dont il avait pour ainsi dire la science infuse, il en parle avec autorité, avec chaleur, et en homme dont les informations, d'ailleurs, sont toujours puisées aux bonnes sources et toujours précises. L'esprit de justice ne lui manque pas, cette fois, même envers ceux

de ses compatriotes dont la pensée est aux antipodes de la sienne. C'est ainsi que, dans un beau chapitre consacré au procureur général de la Chalotais, M. de Carné rend hommage à la grande âme de ce magistrat, reconnaissant la fierté sublime avec laquelle il supporta les traitements les plus iniques et les plus durs, dans le cachot où, comme dit Voltaire, « son cure-dent gravait pour l'immortalité », et admirant la magnifique colère qui lui inspira, contre ses calomniateurs, des pages d'une beauté antique. Cependant la Chalotais avait été l'implacable ennemi de la Société de Jésus. C'était lui qui, prenant la part la plus active à la guerre engagée contre cette société par les trois branches de la maison de Bourbon, avait fulminé les *Comptes rendus*, ce réquisitoire fameux dont les conclusions furent adoptées par l'arrêt du parlement de Bretagne qui interdisait l'enseignement aux jésuites, leur enjoignait d'abandonner leurs colléges et dénonçait leurs doctrines « comme sacriléges et homicides ». Il faut savoir gré à un Breton bretonnant, qui n'a jamais dissimulé sa tendresse pour la compagnie de Jésus, d'avoir été plus juste envers la Chalotais qu'il ne l'a jamais été envers les hommes de la Révolution française. Il est vrai que, dans la pensée de M. de Carné, l'auteur des *Comptes rendus* se serait certainement converti s'il eût vécu jusqu'à nos jours. Janséniste au dix-huitième siècle, mais devenu jésuite au dix-neuvième, la Chalotais, — M. de Carné l'affirme, — « ferait élever aujourd'hui ses enfants par la société qu'il proscrivit ». Je ne sais si l'ombre de l'illustre magistrat confesserait ce remords posthume ; mais je trouve plus prudent et plus sûr de m'en tenir aux opinions qu'il exprimait, vivant, que de le ressusciter tout exprès pour lui

prêter des opinions contraires. Les morts ne vont pas si vite.

Les *États de Bretagne* sont un beau livre. Quant aux deux volumes que M. de Carné publia, il y a vingt ans, sous ce titre : *les Fondateurs de l'unité française*, — Suger, saint Louis, Duguesclin, Jeanne d'Arc, Louis XI, Henri IV, Richelieu, Mazarin, — c'est un ouvrage très-bien fait, mais qui était peut-être plus facile à faire, par la raison que, dans ces parties très-éclairées de notre histoire, il suffit d'un point de vue bien choisi pour ouvrir des perspectives imprévues et lumineuses. Avec infiniment de sagacité, de mesure, et dans un noble langage, l'auteur fait une juste part à chacun de ceux qui, en travaillant à l'unité de la France, fondèrent sa grandeur. Mais le livre le plus agréable de M. de Carné, — j'y reviens et j'y insiste, — c'est celui dont j'ai parlé déjà, les *Souvenirs de ma jeunesse*. Il y a mis dans la forme un peu moins de réserve, et cette pointe de familiarité qui est une politesse de l'écrivain envers ses lecteurs, une manière de leur offrir avec abandon l'hospitalité de son esprit.

Dans sa carrière diplomatique et parlementaire, M. de Carné avait contracté l'habitude d'un certain style qui a été pendant quelque temps de mise dans les hautes sphères, et qui a fait école. Ce style, il faut le dire, avait altéré le caractère de la langue française, de cette langue incisive, pleine de saveur et de relief, sobrement mais vivement colorée, à laquelle ne manquent ni l'élément familier qui tempère le sérieux, ni le tour imprévu qui réveille l'attention, ni la morsure du mot franc, ni l'éclat... de cette langue qu'ont parlée, après tout, les grands maîtres, Montaigne, Pascal, Bossuet, Sévigné, Molière, la

Fontaine, la Bruyère, Montesquieu, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau lui-même, tout pompeux qu'il est. On allait en venir à n'employer que des termes généraux, abstraits, incolores, à ne jamais nommer les choses par leur nom, et je crois, Dieu me pardonne, que Boileau, le grave, le classique Boileau, eût été vertement censuré pour s'être permis d'appeler « un chat un chat et Rolet un fripon ».

Le langage élevé et digne, mais tendu et convenu, dont je parle, M. de Carné, comme ses amis, l'avait longtemps manié, et supérieurement. Mais un jour de l'année fatale, de l'année terrible, se trouvant sur les bords de la mer armoricaine qu'il entendait mugir, accablé des malheurs de son pays et de ses propres malheurs, voyant se mourir lentement auprès de lui un de ses fils, — celui qui s'est fait un nom par un voyage d'exploration aux bouches du Mékong et à celles du fleuve Bleu, — il résolut d'échapper, s'il était possible, à l'amertume de ses pensées présentes, en évoquant les souvenirs de sa vie de jeune homme au temps de la Restauration, et en les écrivant d'une plume qu'il laisserait courir, cette fois, comme un cheval en liberté. Cela porta bonheur à son style.

Ce dut être un temps heureux pour la jeunesse de Paris que les dernières années de la Restauration. Des accents de liberté retentissaient partout, et l'écho en arrivait, il m'en souvient, au fond des colléges. On pressentait une révolution qu'on espérait féconde et qu'on trouvait légitime. On attendait de grands jours. On jouissait de ce bonheur qui n'est jamais plus savouré que lorsqu'il est à l'état de promesse. Ah! sans doute, les jeunes gens qui florissaient à la veille et au lendemain de 1830 étaient comme ceux

de tous les temps. Ils allaient gaiement, dit M. de Carné, « danser le soir à la Grande-Chaumière ». Ils ne laissaient pas chômer leurs vingt ans... mais ils étaient studieux, avides de savoir et de problèmes, ardents à toutes les controverses, passionnés pour le beau, non pour la fortune, amoureux de la muse. Ils se battaient pour un drame, pour un vers, pour un hémistiche. Ils savaient par cœur les poésies de cet enfant sublime qui avait grandi et qui s'appelait Victor Hugo; ils murmuraient les *Méditations* de Lamartine, ils chantaient les romances d'Alfred de Musset, ils scandaient les *Iambes* d'Auguste Barbier, ils étaient pleins d'enthousiasme, enfin, et il n'eût pas fait bon opposer à leurs sentiments généreux un froid persiflage : ils ne l'auraient pas compris, ils ne l'auraient pas souffert.

La peinture que fait M. de Carné des derniers temps de la Restauration est une peinture attachante. On y voit paraître et agir les personnages qui étaient le plus en évidence, et dont quelques-uns lui accordèrent des entrevues qu'il raconte avec esprit. M. de Lamartine le reçut cavalièrement, et, dès les premiers mots, il se montra impatienté de sa gloire de poëte. Sans dissimuler qu'il y avait une émeute d'acheteurs à la porte de Gosselin, il déclara que ses véritables aptitudes étaient celles d'un économiste, et que nul ne pouvait le lui disputer en compétence dans l'industrie du sucre de betteraves. L'entretien de M. de Carné avec le prince de Polignac ne fut pas moins curieux. Le prince était alors en possession du ministère qu'il avait longtemps guetté, lorsqu'il était notre ambassadeur à Londres, car, à cette, époque, dit l'auteur des *Souvenirs*, « M. de Polignac, quittant fréquemment son poste sans

congé, arrivait à l'improviste au château, semblant ne s'y présenter que pour voir, comme le disait la presse du temps, si le ministère *était cuit et bien à point.* » Au moment où M. de Carné le vit, le prince, naïvement infatué de lui-même, méditait de sauver la monarchie par les ordonnances. Il laissa tomber dans la conversation quelques paroles bien remarquables : si l'opposition, disait-il, voulait s'entendre avec lui et ne pas trop le chicaner sur tel ou tel antécédent de sa vie, il se portait fort que la monarchie doterait le pays de bienfaits inestimables, qu'elle établirait, par exemple, « une communication entre l'Océan et la Méditerranée, en faisant de Paris un port de mer » !

Il y a vraiment plaisir à lire ces mémoires de M. de Carné. On pénètre avec l'auteur dans les salons où le faisaient admettre facilement son nom, ses relations, et aussi sa bonne mine, car, si j'en juge par ce qu'il était vers la fin de sa vie, M. de Carné dut être un beau jeune homme, élégant, aux traits réguliers et fins, et dont l'œil noir brillait sous des sourcils abondants et expressifs. Du salon de Mme de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, où se réunissaient les membres du corps diplomatique, entre autres lord Granville, le comte Pozzo di Borgo, M. de Lovenhielm, l'écrivain nous fait passer dans le salon de Mme d'Agues-seau, fille du ministre Lamoignon, chez laquelle se présentent tour à tour M. Molé, qui unit aux manières de l'ancien régime les formes de l'Empire ; M. Pasquier, homme d'importance, bien qu'il ne soit pas encore duc ni de l'Académie française, et M. de Chateaubriand, qui traverse quelquefois le salon de la marquise pour se rendre à l'Abbaye-aux-Bois. L'espoir de le rencontrer dans

une de ces rares visites suffisait pour attirer là un monde choisi, notamment de jeunes écrivains tels que Mérimée et Sainte-Beuve : le premier, déjà retranché dans son incrédulité hardie ; le second, qui hésitait encore entre le couvent de la Trappe et l'abbaye de Thélème, car « les paris étaient ouverts, dit M. de Carné, pour savoir s'il mourrait disciple de Rancé ou disciple de Rabelais ».

Chez Mme d'Aguesseau, on ferait des folies pour que M. de Chateaubriand redevînt ministre ; chez M. de Lacretelle, on dresserait des barricades pour défendre la légitimité littéraire des trois unités, et les habitués de ce salon académique, où pleuvent les alexandrins, déplorent entre deux lectures, que *Célimène* ait accepté un rôle dans la nouvelle pièce d'un jeune homme à qui l'on voulait bien reconnaître pourtant de la verve, l'intelligence de la scène, et quelque esprit, Alexandre Dumas !

Les portraits que trace légèrement M. de Carné, des personnages de son temps, sont tellement vraisemblables, qu'on en affirmerait la ressemblance sans avoir vu les originaux. Pour ma part, je puis certifier d'une fidélité absolue les portraits du comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, et de M. de Lamennais, que j'ai connus, l'un et l'autre, quelques années plus tard. L'ambassadeur, avec l'expression pénétrante et féline de son œil corse et sa taille dégagée, avait bien l'air, en effet, d'un monsignor romain transformé en officier de cavalerie. Diplomate raffiné, « il paraissait jouer toujours cartes sur table », et sa discrétion profonde consistait à porter légèrement le poids de ses secrets. Quant à M. de Lamennais, je l'ai vu venir souvent dans l'atelier de Calamatta, mon maître, et je vois encore

l'abbé avec sa culotte de ratine et sa lévite noire, chétif, le dos voûté, la figure ravagée par les troubles de l'âme, la peau parcheminée, et le regard étincelant sous un front anguleux et rayonnant de pensées. Au souvenir de Lamennais s'en rattache un autre que l'Académie française me saura gré certainement de rappeler ici, celui d'une femme à jamais célèbre, qui entra un jour, quelques minutes après Lamennais, chez Calamatta, et dont les yeux éclairèrent toute la chambre : c'était George Sand.

Vous le voyez, Messieurs, le livre de M. de Carné forme un tableau très-intéressant de la Restauration ; mais une chose me frappe, une lacune (et vous ne serez pas étonnés que le penchant de mon esprit me fasse trouver cette lacune inconcevable), c'est que l'auteur n'ait pas dit un mot, pas un seul mot de ce que fut le mouvement des arts dans un temps qu'il a si bien connu. Et cependant les querelles religieuses, les débats politiques et littéraires, les coups d'État, les coups de théâtre ne sont pas uniquement ce qui a marqué cette époque de notre histoire. Pendant que la bourgeoisie préparait son triomphe, pendant que la littérature courait à de nouvelles destinées, une révolution s'accomplissait dans le monde des arts. D'un atelier classique, orthodoxe, celui de Guérin, étaient sortis de hardis novateurs, infectés d'hérésie, résolus d'en finir avec la race d'Agamemnon, et de saccager la vieille école de David. Géricault s'étonnait qu'il fallût remonter jusqu'à Léonidas pour rencontrer un héros, lorsqu'il n'avait besoin, lui, que d'un hussard à cheval ou d'un naufragé sans nom. Eugène Delacroix, comme pour compromettre l'antique avec le génie moderne, faisait apparaître l'ombre de Virgile dans la *Barque du Dante,* et

ses plus belles couleurs éclataient au sein de l'enfer. Sigalon, sans renoncer à peindre les personnages de l'ancienne Rome, les voulait mettre en scène, non pas dignes et froids comme le marbre destiné aux immortels, mais humains et vivants, émus et colorés. Eugène Devéria, sous prétexte de représenter l'accouchement de Jeanne d'Albret, entendait sans doute nous montrer un nouveau-né qui était la peinture d'un autre Rubens. Et comme si la vérité devait rentrer dans le temple par toutes les portes à la fois, Ingres, pauvre encore et obscur, travaillait à réformer la réforme de son maître. Romantique à sa manière, il voulait réconcilier le style avec la nature, et il osait mettre dans l'*Apothéose d'Homère* des familiarités superbes, des modernes avec leur costume, qu'on était surpris, mais non choqué, de voir figurer à côté des héros de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Qui le croirait pourtant? Au moment même où la jeune école demandait à grands cris qu'on la délivrât des Romains et des Grecs, elle conspirait avec tout le monde pour délivrer d'esclavage la patrie des héros dont elle était si fatiguée. Par une coïncidence étrange, c'était encore la Grèce qui fournissait au romantisme ses premières données, et ce n'étaient pas les moins brillantes. Byron dépensait pour la Grèce toute sa fortune et toute sa poésie. La pitié envers les Hellènes inspirait le *Massacre de Scio* à Delacroix ; aux *Messéniennes* de Casimir Delavigne semblaient répondre les *Femmes souliotes* d'Ary Scheffer, et les plus belles scènes des *Orientales*, si j'ai bonne mémoire, se passaient quelque part près d'Athènes, sur les bords du Céphise ou de l'Ilissus.

Mais tout à coup un événement des plus mémorables, la bataille de Navarin, nous ouvrit les portes de la Grèce, fermées à la civilisation depuis environ quatre siècles, de la Grèce où ne pénétra jamais aucun de ceux qui furent à eux tous la Renaissance, ni Léon-Baptiste Alberti, ni Brunelleschi, ni Donatello, ni Ghiberti, ni Léonard, ni Michel-Ange, ni Bramante, ni Palladio, ni Vignole, ni Raphaël. Une victoire, qui semblait n'être que la prise d'une flotte et qui était l'affranchissement d'un peuple moderne, allait de plus nous conduire à la découverte du véritable art antique, à régénérer l'architecture et la statuaire, à renouveler toute l'esthétique, autrement dit, toute la philosophie du sentiment. Lorsque les merveilles de l'Acropole d'Athènes, les Propylées, le Parthénon, le temple d'Érechthée et celui de la Victoire sans ailes, apparurent, à demi ruinées, mais augustes, à nos yeux dessillés, étonnés, il fallut bien reconnaître que Vitruve s'était trompé ; qu'on avait pris à tort les monuments romains pour des exemplaires de l'architecture grecque, et que nous possédions enfin pleinement l'édition princeps de l'art antique.

Ce fut vers le même temps que parurent en France les premiers moulages de la frise du Parthénon, et ces moulages nous révélèrent le génie, mal connu encore, de la sculpture athénienne. En voyant ces divines empreintes, on s'aperçut que les romantiques avaient plus raison qu'ils ne le savaient, qu'ils ne le croyaient eux-mêmes, et que l'art grec, loin d'être un art froid, conventionnel et figé, était un art plein de chaleur interne et de vie, un art exquis dans la mesure, épuré dans le vrai, un art ému et contenu tout ensemble. Les sages durent s'écrier alors : « Ce sont les

faux Grecs seulement dont il faut qu'on nous délivre ! » Aussi le mouvement qui avait affranchi la peinture renouvela-t-il la statuaire. Dans sa figure du jeune Barra, dans ses bustes de Chateaubriand et de Gœthe, dans ses médaillons, David (d'Angers) faisait vibrer le marbre et frémir l'argile, comme Barye, dans ses *lions*, faisait rugir le bronze. Le *Danseur* de Duret, le *Pêcheur* de Rude, offraient, avec une ingénuité apparente, un choix excellent de formes vivantes et naturelles. Et Pradier, — je ne parle que des morts, — modelait pour les tympans de l'Arc de Triomphe ces victoires palpitantes et humainement divines, qui sont des chefs-d'œuvre.

Oui, c'est une époque de fermentation et de renouvellement, dans le génie moderne, que la fin de la Restauration et les premières années du règne suivant. La musique semble avoir gagné, elle aussi, la fièvre contagieuse de la liberté. L'auteur romantique de *Robin des Bois*, en appelant les chasseurs dans les forêts enchantées, remue toutes les âmes par l'expression des sentiments farouches. Le génie fantastique de Shakspeare nous arrive dans les accents d'*Obéron*. Le plus brillant des compositeurs, montant tout à coup son ton et son style au diapason de la France, célèbre le libérateur de l'Helvétie dans une musique expressive, grande et fière. Enfin, pour la première fois, la Société des concerts fait entendre à Paris la Symphonie héroïque. Ce n'est pas tout : la gravure elle-même reçoit le contre-coup de ce mouvement universel, nos maîtres graveurs ayant renoncé à la conduite rigoureusement compassée et solennelle du burin, pour emprunter quelque chose des libres allures de l'eau-forte,

et suivre de plus près la marche haletante de la lithographie, belle invention, venue alors tout exprès pour tenir lieu d'une gravure populaire, et qui, maniée par Charlet comme le fut la chanson par Béranger, allait faire gratuitement l'éducation des illettrés en montrant des idées à ceux qui n'auraient pas su les lire.

Voilà, Messieurs, tracée rapidement et en raccourci, la page d'histoire que j'espérais trouver écrite par M. de Carné, mais j'ai vu avec peine que l'art tînt si peu de place dans les pensées de nos hommes politiques, alors qu'il occupe tant de place dans notre gloire et dans notre fortune. Je dis dans notre fortune, et je le prouve. — Ceci s'adresse particulièrement aux esprits positifs, aux économistes. — Étant donné une somme représentant la valeur de nos exportations, somme qui, pour une certaine période, s'est élevée à deux milliards 70 millions, les objets d'art, ceux qui relèvent du dessin, ceux qui tirent leur prix du cachet que le goût y a imprimé, ces objets entrent dans la somme totale pour 418 millions, c'est-à-dire pour un cinquième!... Comment ne pas s'étonner maintenant que lorsque des barbares, fort distingués d'ailleurs, viennent demander à la Chambre la réduction, sinon la suppression du budget des beaux-arts, de ce budget que, par économie, on devrait quadrupler, de pareilles énormités, non-seulement ne soulèvent pas l'indignation de l'assemblée, mais soient admises en libre pratique dans la discussion des affaires?

Non, Messieurs, nous ne sommes pas assez artistes, nous n'avons pas assez la notion du rôle que doit jouer un gouvernement dans les arts, en raison du besoin qu'il en a pour l'embellissement des villes, pour la décoration des

édifices publics, pour l'ornement des jardins, pour la célébration des fêtes nationales. Et n'est-il pas bien frappant, au surplus, que les deux personnages politiques qui ont le plus marqué, depuis quarante ans, aient commencé leur carrière, l'un, M. Guizot, par le *Salon de* 1810, l'autre, M. Thiers, par le *Salon de* 1822, et que l'amour persévérant des arts, joint à la connaissance des plus fameux artistes et de leurs chefs-d'œuvre et de leur histoire, soit une des supériorités de l'homme d'État dont les grandes facultés semblent avoir grandi naguère en proportion même de nos désastres?

Dans l'état actuel de l'Europe, trois choses nous manquent pour être dignes du premier rang : une école normale où soient formés des professeurs de dessin, l'introduction de l'esthétique dans l'enseignement supérieur, et la reconstitution d'un ministère des beaux-arts comme celui qu'avait conçu et organisé le puissant esprit de Colbert, — comprenant les arts, bâtiments et manufactures, — mais d'un ministère établi à l'écart et à long terme, non sujet aux continuelles secousses, aux variations journalières de la politique, et dans lequel on puisse former de nobles entreprises, sans être arrêté par la crainte de voir démolir demain ce qu'on aura péniblement édifié aujourd'hui.

Le dessin n'est pas seulement un luxe, une élégance, un *art d'agrément,* comme on l'entend dire quelquefois : c'est une faculté indispensable pour la pratique des industries dans lesquelles prime la France. Lorsque le monde est invité à une de ces expositions universelles dont on va bientôt nous redonner le spectacle, on peut voir qu'en fin de compte, la prééminence appartient toujours aux nations

qui ont su le mieux dessiner. Rappelons-nous que l'Égypte, qui fut le plus grand peuple de la haute antiquité, avait su enseigner le dessin rien qu'en enseignant l'écriture. La nature d'ailleurs n'a pas de plus vif langage que celui des formes et des couleurs. Le plus bel instrument de sa parole est un rayon de soleil, accusant les saillies, creusant les ombres et colorant tout. C'est par sa forme que ce quadrupède nous dit : Je suis un lion; c'est par sa couleur que cette pierre nous dit : Je suis une émeraude. Comment bien comprendre la nature si nous ne possédons pas les principaux termes de sa muette éloquence? Comment apprendre à la voir?

Un jour, me promenant dans les rues de Madrid, je fus arrêté par cette inscription qui se lisait au-dessus d'un portail : MINISTERIO DEL FOMENTO. Je fus touché au fond de l'âme de voir si chaleureusement exprimé par un seul mot le devoir imposé à tout gouvernement d'attiser le feu sacré, de l'entretenir dans un foyer permanent, inextinguible, et je compris sur-le-champ ce que pourrait en France une administration chargée, non pas d'encourager les petites choses, mais de fomenter les grandes.

Aussi bien, la République romprait avec toutes ses traditions si elle n'était pas ce que nous désirons qu'elle soit, ce que nous espérons qu'elle sera, favorable au développement des beaux-arts. Certainement, — je le concède à la mémoire de M. de Carné, — la monarchie et la papauté ont fait de belles choses, elles ont élevé des monuments superbes et suscité des œuvres qui resteront. Mais les artistes supérieurs dont elles ont employé le génie sont tous éclos sous l'aile de la liberté, et pour l'affirmer, Dieu merci, je n'ai pas

besoin de faire violence à l'histoire. Phidias, Ictinus, Apelle, étaient les enfants de la Grèce démocratique. Lorsque l'Italie fut la nouvelle patrie du grand art, la république de Florence vit naître et se former dans son sein ces artistes prodigieux, Léonard de Vinci, Michel-Ange, et donna son second baptême, le baptême du style, à ce jeune homme qui était venu d'Urbin et qui portait le nom de Raphaël. Venise était une république, aussi, lorsque Giorgione, Titien et Véronèse y firent éclater les merveilles de la couleur, lorsque les promoteurs du drame lyrique, les Gabrieli, les Monteverde, inventèrent le coloris de l'orchestre. La Hollande était une république, aussi, lorsqu'au milieu d'une école silencieuse, vouée à la représentation des intimités de la nature et du foyer domestique, sortit tout à coup d'une condition obscure le grand peintre qui allait trouver toutes les expressions, toutes les poésies de la lumière, Rembrandt. Plus tard, enfin, — et à son tour M. de Carné, s'il vivait, ne me démentirait point, — lorsque la Révolution a transformé David pour être par lui représentée dans l'art, lorsqu'elle l'a marqué de son empreinte et façonné à son image, elle lui inspire ces grandes œuvres qu'aucune réaction ne saurait effacer, ces œuvres contemporaines des chants sublimes de Rouget de l'Isle et de Méhul : le *Serment du jeu de paume*, les *Sabines*, la *Mort de Socrate*. C'est alors qu'aux jolies débauches du pinceau, à ces paravents aimables qui sont le dernier mot du maniérisme, et pour lesquels on affecte aujourd'hui tant de tendresse, vont succéder, grâce à l'influence persistante du maître, les batailles épiques de Gros, l'Endymion de Girodet, le Portrait du pape par David lui-même, les ado-

rables divinités de Prudhon, la Clytemnestre de Guérin, le Bélisaire de Gérard, l'Œdipe d'Ingres, les pathétiques intérieurs de Granet.

Heureux les peuples dont l'art est si étroitement lié à leur histoire qu'il en est inséparable. A nous de créer ou de commander de belles œuvres d'art, à nous d'ériger des monuments durables, dignes d'une décoration héroïque, si nous voulons que nos historiens futurs aient à écrire autre chose que des récits de querelles et de batailles. Celui qui entreprendrait de composer un livre sur le gouvernement de Périclès, n'aurait pas à nous parler seulement de ses luttes contre l'aristocratie d'Athènes, de ses rivalités avec Cimon et Thucydide; il serait bien empêché, j'imagine, de ne pas nous dire quelque chose touchant la Minerve chryséléphantine de Phidias, et son colosse de bronze qu'on apercevait du cap Sunium, et les peintures de Polygnote au Pœcile, et le Parthénon, et les Propylées.

RÉPONSE

DE

M. CAMILLE ROUSSET

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. CHARLES BLANC

Monsieur,

Lorsque vous avez recherché les suffrages de l'Académie, c'était l'historien des beaux-arts, le critique éminent, l'habile écrivain qu'elle s'empressait d'accueillir, sans se douter qu'en même temps vous lui réserviez un politique : heureuse et surprenante fortune que vient de lui révéler tout à coup le discours auquel j'ai la délicate mission de répondre. Le politique cependant me fera la grâce de m'excuser, je l'espère, si je me sens plus enclin d'abord à remercier et à complimenter le critique. Ah! Monsieur, vous entendez si bien les beaux-arts!

Quel plaisir ne nous donnait pas, il n'y a qu'un instant, par exemple, cette merveilleuse mais trop rapide esquisse du mouvement des arts pendant la Restauration, ce brillant défilé de tant de grands artistes devinés plutôt qu'aperçus, comme dans une vision élyséenne! N'est-ce point dommage qu'au lieu d'un simple crayon nous n'ayons pas eu le tableau dans toute sa splendeur, largement développé dans son cadre? Tel est le charme et aussi le danger d'un épisode traité de main de maître : c'est qu'il supplante et fait oublier le sujet; pour la jouissance qu'on y prend, on serait tenté parfois de négliger tout le reste

La voilà cependant comblée, sommairement du moins, cette lacune inconcevable, — c'est votre expression même, — cette lacune que vous aviez remarquée, avec un étonnement si pénible, dans les *Souvenirs* de votre regretté prédécesseur. L'esthétique ou, comme vous la définissez, la philosophie du sentiment vous passionne; tout ce qui intéresse l'expression du beau dans les arts vous devient absolument personnel. Délicieusement touchée ou froissée durement, votre âme passe d'un trait par tous les degrés de l'émotion jusqu'aux extrêmes. Au dix-huitième siècle, dans une société enthousiaste où le renom de sensibilité, si recherché, si honoré, se tenait à si haut prix, vous l'auriez à coup sûr emporté tout d'une voix. Quelles visites vous auriez faites et quelles discussions soutenues dans l'atelier de Chardin ou de Greuze, de Pigalle ou de Falconet! Diderot lui-même, attiré par la sympathie esthétique, aurait consulté la délicatesse de votre goût, et tout des premiers, peut-être même avant Grimm, vous auriez connu les *Salons* et l'*Essai sur la peinture*. De notre temps, nous ne jouissons plus, mais nous ne

souffrons plus aussi de cette sensibilité exquise, si exquise qu'elle peut à la fin devenir douloureuse et cruelle. Le goût a d'autres moyens de s'affiner. Aujourd'hui c'est l'érudition qui tient la place du sentiment, non pas partout sans doute, et chez vous, Monsieur, moins qu'ailleurs.

Vous avez les impressions vives. Un rien vous exalte, un rien vous consterne; d'une façon comme de l'autre, l'émotion donne le branle à votre intelligence, le démon de l'improvisation vous saisit, votre plume court, et, feuillet par feuillet, votre œuvre toute frémissante se répand dans les journaux, dans les revues, pour s'en revenir quelque jour, apaisée, recueillie, dans le calme et l'unité du livre. « L'indignation fait sa meilleure prose, » avez-vous dit ingénieusement de M. de Carné. Avec vous, Monsieur, il en va tout de même ou bien à peu près : sans pousser jusqu'à l'indignation, il n'est que de vous étonner pour vous faire bien écrire. Nous venons d'en avoir un exemple; en voici un second, plus considérable et plus décisif.

Vous vous trouviez dans une grande ville de France à dîner avec des notables; d'un sujet à un autre la conversation vint à passer aux beaux-arts; mais alors, parmi les convives, — que vous deviez être bien tenté d'appeler aussi *des barbares, fort distingués d'ailleurs,* — il se fit un concert si discordant d'opinions fausses, outrées, bizarres, schismatiques, hérétiques, blasphématoires, que, surpris d'abord, puis affligé, puis consterné de tant de sottise chez les uns, de mauvais goût chez les autres, d'ignorance chez tous, vous fîtes vœu d'instruire vos concitoyens, de reprendre leur éducation artistique et de les renvoyer pour leur début à la croix de par Dieu; mais

encore fallait-il un abécédaire, et voilà dans votre esprit la *Grammaire des arts du dessin* en son premier germe. Je dis son premier germe, car, emportée par la vivacité de vos impressions, fécondée par la variété de vos connaissances, servie à souhait par la facilité de votre plume, l'idée-mère de votre œuvre l'a produite au monde sous la forme d'un gros et grand volume, plein de science, nourri de faits, éclairé par des vues ingénieuses, mais qui ne peut être bien compris, j'en ai peur, que par les hommes du métier, les artistes, les amateurs, par ceux enfin dont l'éducation est plus qu'à moitié faite.

Tenir plus qu'on n'a promis ou qu'on ne s'est promis est sans doute un mérite, et il y a même un proverbe bien connu qui ne permet pas au bénéficiaire de se plaindre; laissez-moi pourtant, Monsieur, regretter la toute petite grammaire à l'usage des ignorants, dont je suis. Il est vrai qu'il n'y a pas d'ouvrage plus difficile qu'un bon livre élémentaire, mais, avec la supériorité de votre talent, il n'est pas douteux que vous y auriez parfaitement réussi, permettez-moi d'ajouter que vous y réussirez parfaitement, s'il vous plaît quelque jour de vous en donner la peine.

Est-ce comme un signe originel ou par un sentiment de modestie que vous avez laissé ou donné à votre œuvre élargie un titre qui n'est plus en rapport avec son importance? Une grammaire, ce traité considérable! C'est en bonne conscience un cours complet d'humanités esthétiques avec tout ce qu'il faut de rhétorique et de philosophie pour le parfaire. D'habitude, toute bonne éducation s'achève par la philosophie. C'est par la philosophie que vous débutez au contraire, de sorte que les choses excellentes que vous

dites, mais de trop haut, passent par-dessus la tête du plus grand nombre qui n'est pas préparé à les entendre. J'ouvre votre livre et j'y lis dès les premières pages : Du sublime et du beau; — de la nature et de l'art; — grandeur et mission de l'art; — de l'imitation et du style; ou encore : La beauté dans l'architecture répond à une idée de devoir. Certes, vous avez développé ces arguments avec un talent infini et une dialectique prodigieuse; cependant l'ignorant ou l'esprit médiocrement cultivé, qui est celui que vous vouliez convaincre, ferme le livre, perd courage et se dit : Cela est trop fort pour moi. Votre méthode, Monsieur, est aristocratique, je suis obligé de le dire; elle ne convient qu'aux intelligences d'élite et aux initiés.

L'esthétique, en effet, telle que vous la comprenez, doit nécessairement avoir ses initiés comme les anciens mystères. La philosophie du sentiment est fatalement mystique; elle raffine par essence, de même que la métaphysique subtilise, en sorte que la pensée raffinée ne peut se traduire que par des raffinements de langage.

Veuillez remarquer, Monsieur, que si je m'occupe ici de vos doctrines, c'est seulement par rapport à la forme dont vous les avez revêtues, à la méthode que vous avez choisie pour les produire; je ne me permettrais assurément pas de les juger au fond. Quand j'aurai ajouté que vous êtes spiritualiste, comme tous ceux qui ont le vrai sentiment de l'art, et classique, ainsi que vous nous avez montré tout à l'heure qu'il faut l'être, classique selon Phidias et Ictinus, et non plus selon Vitruve, j'aurai dit tout mon fait. Si courtois et indulgents que soient nos confrères de l'Académie des beaux-arts, on court trop de risque à se com-

mettre devant eux, et il faut se garder bien de leur prêter seulement à sourire.

La *Grammaire des arts du dessin,* qui, prise en elle-même, est déjà, par les dimensions, par l'ordonnance, par la variété du décor, un édifice achevé, représente dans l'ensemble de votre œuvre le portique largement assis d'un palais magnifique. Derrière elle, comme au-delà des Propylées les monuments de l'Acropole, comme après les pylônes trapus ces temples énormes dont les colossales proportions vous ont frappé de stupeur en Égypte, s'élève l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, un Louvre agrandi, un musée universel, le plus vaste et le mieux distribué qui ait été consacré jusqu'ici au plus merveilleux des arts. Honneur à vous, Monsieur, qui, après en avoir conçu l'idée, réglé les lignes, arrêté le plan, après avoir contribué plus que personne à le construire, avez eu le bonheur d'y mettre la dernière pierre! Vingt-huit années durant, ni les difficultés intimes d'une gigantesque entreprise, ni les obstacles du dehors, ni les contre-temps, ni les mauvais jours, rien n'a pu lasser votre persévérance, rien n'a pu empêcher l'accomplissement de votre labeur. Exemple et fortune rares! Vous avez vaillamment donné l'un, jouissez légitimement de l'autre.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas dans une œuvre d'une si vaste étendue quelque imperfection, quelque détail erroné, quelque attribution douteuse, quelque opinion contestable? Il y en a sans doute, et vous seriez le premier à sourire de qui voudrait, par ferveur, vous proclamer impeccable; mais qu'importe? L'essentiel, le signalé service par lequel vous recommandez votre nom à la reconnaissance

du public, ce n'est pas seulement de rassembler devant ses yeux, chacun sous sa bannière, tous les peintres, grands et petits, inconnus et célèbres, qui depuis quatre cents ans ont manié la brosse ; c'est surtout de distinguer les maîtres, de porter sur leurs génies différents la lumière et de donner les motifs d'admirer absolument ou d'estimer seulement leurs ouvrages. Raisonner son admiration, c'est doubler son plaisir; mais il y a eu de grands artistes, — peut-être y en a-t-il encore, — à qui ce droit au raisonnement, par conséquent à la discussion et à la critique, a toujours souverainement déplu et qui n'ont jamais voulu reconnaître au public qu'un devoir, l'admiration sans phrase.

Un jour, il y a de cela plus de trente ans, quelqu'un de mes amis se trouvait au Conservatoire. Dans la loge immédiatement voisine, il avait reconnu M. Ingres. L'orchestre venait d'achever une symphonie de Haydn. Un jeune homme, de ceux qui accompagnaient l'illustre peintre, hasarda timidement je ne sais quelle remarque : il avait parlé à peine que, l'œil étincelant, le sourcil terriblement froncé, M. Ingres lui lança cette apostrophe écrasante : « Qu'est-ce à dire, Monsieur? Quelle audace est la vôtre? Quand on est devant les chefs-d'œuvre, on tombe à genoux et on admire! » A ce moment, Habeneck leva son archet, Jupiter se rasséréna, mais l'infortunée victime demeura foudroyée dans un coin de la loge jusqu'à la fin du concert. Vous, Monsieur, qui avez raconté dans un livre excellent, d'un intérêt soutenu, la vie de M. Ingres, vous reconnaîtrez à ce coup de tonnerre le génie superbe, l'allure despotique de ce maître, j'allais dire de ce dieu jaloux.

De l'*Histoire des peintres* et de M. Ingres, c'est-à-dire des plus hauts sommets de l'esthétique, il faut redescendre avec vous, Monsieur, vers les régions moyennes où l'activité de votre esprit se donne aujourd'hui carrrière. A la *Grammaire des arts du dessin* vous avez voulu joindre une *Grammaire des arts décoratifs*, et déjà le public en connaît la première partie sous ce titre : *l'Art dans la parure et dans le vêtement*. « Loin d'être un sujet d'observations frivoles, dites-vous, le vêtement et la parure sont pour le philosophe une indication morale et un signe des idées régnantes. » Quels sont donc, selon les modes actuelles, les signes de ce temps-ci? Après avoir daté d'il y a vingt ans, plus ou moins, l'origine du costume qui, sauf des variations de détail, est encore celui des femmes élégantes, vous continuez ainsi : « Alors la toilette féminine se transforma des pieds à la tête. Les chastes bandeaux, les bandeaux unis dont Raphaël a encadré le front de ses vierges, commencèrent à onduler en se redressant à la manière des chevelures antiques, ensuite ils se relevèrent à racines droites, et l'on ne conserva d'autres boucles et d'autres frisures que celles qui tombaient sur le front et sur la nuque. On développa tout ce qui pouvait empêcher les femmes de rester assises; on écarta tout ce qui aurait pu gêner leur marche. Elles se coiffèrent et s'habillèrent comme pour être vues de profil. Or, le profil, c'est la silhouette d'une personne qui ne nous regarde pas, qui passe, qui va nous fuir. La toilette devint une image du mouvement rapide qui emporte le monde et qui allait entraîner jusqu'aux gardiennes du foyer domestique. On les voit encore aujourd'hui, tantôt vêtues et boutonnées comme des gar-

çons, tantôt ornées de soutaches comme les militaires, marcher sur de hauts talons qui les poussent encore en avant, hâter leur pas, fendre l'air et accélérer la vie en dévorant l'espace, qui les dévore. »

J'ai voulu citer ce piquant morceau où se révèle dans toute sa finesse, avec l'esprit du moraliste, la manière de l'écrivain. Quel autre que vous, Monsieur, pourrait, avec une sûreté pareille, côtoyer de si près l'étroite limite passé laquelle le précieux commence? Ce n'est pas d'ailleurs la première lecture qui ait été faite, dans cette salle même, de ce fragment de votre livre parmi d'autres, et j'ai plaisir à rappeler ici l'un de vos plus éclatants succès. Il y a quatre ans, dans une séance publique de l'Institut réuni, l'Académie des beaux-arts vous avait désigné comme orateur, et vous-même aviez choisi pour thème l'art de la toilette qui, disiez-vous, en dépit des innombrables variétés qu'il comporte, est soumis, comme tous les autres, aux trois conditions invariables du beau : l'ordre, la proportion et l'harmonie. Dès les premiers mots, votre auditoire était remarquablement attentif, j'entends l'auditoire féminin, ne voulant point compter les hommes, assez mauvais juges en ces matières, excepté ceux que leur profession même oblige, et que vous nommez par périphrase *les artistes décorateurs de la personne humaine*. Quoi! Monsieur, c'est l'ennemi du langage digne, officiel et convenu, le censeur de ces gens *des hautes sphères* à qui leur prud'homie ne permet pas d'appeler les choses par leur nom, c'est lui qui se refuse à nommer un tailleur ou, selon le nouvel usage, un *couturier!* Que va dire Boileau? Mais je vous laisse à démêler avec lui et je passe.

A mesure que vous avanciez dans votre lecture, le sérieux de vos données philosophiques s'égayant à mesure aussi d'une foule de jolis détails, couleurs, nuances, fleurs, bijoux, agréments de toute sorte, décrits avec une habileté minutieuse, une précision pour ainsi dire microscopique, c'était dans la salle une surprise, un charme, un plaisir, une joie, un épanouissement et, pour finir, un tel enthousiasme que

Ravi d'être vaincu dans sa propre science,

et n'y pouvant plus tenir, l'auditoire éclata en applaudissements dont la vivacité vous fit, Monsieur, le plus mérité des triomphes.

Des arts décoratifs il convient cependant de remonter aux beaux-arts, ne serait-ce que pour prendre honnêtement congé d'eux. C'est le moment, je crois, de vous soumettre un doute. A la fin de votre discours, dans un de ces tableaux que vous savez si bien composer, vous faites honneur aux institutions républicaines de tous les artistes supérieurs que la liberté, selon vous, a vus éclore sous son aile. On pourrait dire qu'Athènes, Florence et Venise, que vous rapprochez, étaient des républiques d'espèce très-différente; mais ce n'est point de cela qu'il s'agit, non plus même que de Raphaël introduit un peu de force dans votre cadre; je voudrais seulement vous rappeler de très-grands noms que vous êtes obligé de laisser en dehors, Rubens, Van Dyck, Velasquez, Poussin, Le Sueur, pour ne citer que les plus grands. Votre thèse me semblerait donc à discuter au moins, si elle ne vous avait pas été inspirée par le sentiment le plus respectable : vous avez voulu ex-

horter la République à traiter honorablement les artistes, et sans doute aussi les hommes de lettres, y compris les historiens.

Votre prédécesseur, Monsieur, a été un historien et un publiciste. Il n'y a qu'un moment, je prenais la liberté de vous soumettre une difficulté : voulez-vous me permettre de vous en soumettre une seconde? C'est que vous portez sur M. de Carné, je ne dis pas un jugement, mais des jugements qui me paraissent si peu conciliables qu'on les pourrait croire émanés d'une double source, émis par deux esprits sensiblement distincts.

Je n'ai pas de peine à reconnaître d'abord le vôtre, qui est aimable et bienveillant, lorsque vous déclarez votre goût pour les *Souvenirs de jeunesse*. C'est, en effet, un livre charmant, d'où vous avez tiré avec bonheur des anecdotes spirituelles, des mots fins, des portraits délicatement touchés, et, ce qui importe davantage, à mon sens, une esquisse de M. de Carné lui-même, un crayon qui, tout léger qu'il est, comme vous dites modestement, ne laisse pas d'être tout près de me satisfaire. A propos de l'arrivée du jeune Breton à Paris, chez le chevalier de Trezurin, son oncle, « si l'influence des milieux, dites-vous, était décisive, elle eût fait de M. de Carné un ennemi acharné des idées de 89; mais les milieux ont aussi le pouvoir de pousser aux réactions et ils engendrent souvent les contraires. » Voilà, certes, un trait de physionomie caractéristique : M. de Carné était un ami des idées de 89. En voici un autre qui s'accorde parfaitement avec le premier : c'est que cette âme chrétienne et loyale chérissait presque également et souhaitait de voir étroitement unis, comme en un fais-

ceau, ces trois grands principes : la religion, la monarchie, la liberté. « C'était là, — je continue à vous citer, Monsieur, — le rêve de sa jeunesse; ce fut la pensée de sa vie entière. »

Dans votre jugement sur *les États de Bretagne,* sur ce beau livre, comme vous le nommez avec raison, je vous retrouve encore; vous parlez encore avec sympathie de M. de Carné. « L'esprit de justice ne lui manque pas, dites-vous, même envers ceux de ses compatriotes dont la pensée est aux antipodes de la sienne. » Il est vrai que j'ai supprimé deux mots et j'avoue que ces deux mots ont une valeur significative. « L'esprit de justice ne lui manque pas, *cette fois.* » Voilà exactement votre texte. En effet, *cette fois* est un correctif d'une sérieuse importance, car il semble atteindre l'équité naturelle et les jugements réfléchis de M. de Carné. Ainsi l'esprit de justice lui aurait manqué d'autres fois. Où et quand? Dans les *Études sur le gouvernement représentatif,* répondez-vous. Je me trompe. Ce n'est plus vous qui répondez et je ne vous reconnais plus, ou du moins ce n'est plus l'esprit conciliant qui vous inspire.

J'en ai tout de suite la preuve dans les expressions, pour le moins sévères, qui signalent particulièrement cet endroit de votre discours. « Le ton des *Études sur le gouvernement représentatif* est souvent, dites-vous, agressif. Il est bien rare que l'écrivain rende justice à ses adversaires et, de la meilleure foi du monde, il a beaucoup de peine à les supposer capables d'une bonne action. L'impartialité n'est pas son fait, ni la modération sa vertu. C'est surtout quand il s'occupe de la Révolution française que M. de Carné perd tout son sang-froid. » Je m'arrête. Ni la famille, ni les amis, ni les

confrères de M. de Carné, ni vous-même, Monsieur, par ce que vous avez de générosité dans l'âme, personne ne comprendrait que je laissasse passer librement ces dures critiques. Vous me permettrez seulement de regretter que cette partie de votre discours m'ait mis dans l'obligation d'y adresser cette partie de ma réponse.

Un de nos confrères, dont la réception a précédé immédiatement la vôtre, un homme considérable, d'une grande autorité dans les affaires publiques, amené par le courant de son discours en face d'une question politique dont la discussion ne lui paraît pas séante à l'Académie, s'arrête et se borne à dire : « Vous m'approuverez, Messieurs, de ne pas discuter cette question. Je l'ai discutée hier, je la discuterai encore demain, et il ne s'agit ici que de la façon de penser de mon prédécesseur. » Vous avez fait autrement, Monsieur. Ce n'est pas seulement la façon de penser de votre prédécesseur, c'est la question même de la Révolution que votre discours traduit devant cet auditoire. Il vous a convenu de choisir un terrain difficile : c'était votre droit. Je vous suivrai partout : c'est mon devoir; sitôt que j'y aurai satisfait, je ne m'attarderai pas sur ce terrain-là, je vous jure.

Il y a sur la Révolution deux opinions extrêmes : admirable, du commencement à la fin, pour les uns, elle est, du commencement à la fin, exécrable pour les autres. Des deux côtés, c'est la Révolution une et indivisible qu'il faut adorer ou réprouver, sans hésitation ni retour. Tout ou rien! Dilemme terrible, dilemme fatal pour la raison, pour la conscience, pour la liberté humaine! Eh bien! non ; ni la raison, ni la conscience, ni la liberté, n'en sont réduites à cette

abdication d'elles-mêmes; elles n'ont pas, Dieu merci, ce despotisme de part et d'autre à subir; et, si étroitement que le dilemme s'efforce de resserrer ses branches de fer, il ne retiendra que les faibles ou les exaltés qui voudront se laisser prendre. Quant à ceux qui, d'un esprit plus viril ou plus calme, ont choisi pour guides la vérité seule et la justice, qu'ils ne s'inquiètent pas; ils feront comme M. de Carné; ils passeront quand même.

Partisan sincère des idées de 89, M. de Carné a consacré à leur application sa vie entière : vous le reconnaissez, Monsieur. Qu'exigez-vous davantage? Que lui reprochez-vous? Quelle est donc cette Révolution qui lui fait, selon vous, perdre tout sang-froid? Vous le taxez d'injustice à l'égard des hommes de la Révolution : en vérité, je n'ai pas remarqué ce que vous dites. Je n'ai jamais vu qu'il ait injustement parlé ni de la Fayette, ni de Bailly, ni de Kléber, ni de Desaix, ni de Hoche, ni de Marceau, ni de Carnot, ni de Lanjuinais, ni de Boissy d'Anglas, ni de leurs pareils. Ceux-là sont à peu près, Monsieur, les seuls qui m'intéressent.

La République est redevenue le gouvernement de la France. Dans l'éloge que vous en faites, vous vous recommandez des plus grands esprits qui l'ont reconnue nécessaire; mais ces grands esprits n'ont jamais, que je sache, conseillé à la République de prendre en bloc l'héritage de la Révolution; ils ont, au contraire, toujours été d'avis qu'elle n'acceptât la succession que sous bénéfice d'inventaire.

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

M. de Carné a goûté le bon, négligé le médiocre et repoussé décidément le pire. Je crois qu'il a fait sagement et heureusement, sauf la mauvaise fortune d'avoir été mal connu ou mal compris de vous. C'est un malentendu que je ne puis m'empêcher de regretter sincèrement pour vous comme pour lui; après quoi, Monsieur, vous jugerez sans doute que c'est assez de politique.

Bornons-nous du moins à la politique apaisée, je veux dire à l'histoire. L'œuvre la plus considérable de M. de Carné me paraît être son *Essai sur les fondateurs de l'unité nationale en France,* avec la *Monarchie française au dix-huitième siècle,* qui en est la suite. C'est pendant sept cents ans la chaîne ininterrompue de notre histoire représentée surtout par de grandes figures royales, politiques ou guerrières. Parfois elle fléchit et s'abaisse; il semble que sous son propre poids ou sous quelque effort étranger elle va rompre; mais d'espace en espace quelqu'un de ces anneaux-maîtres, solidement cramponné, la soutient et la relève. C'est ainsi que, chaînon par chaînon, elle est arrivée, grâce à Dieu, jusqu'à nous et qu'elle passera, si nous savons continuer vaillamment l'œuvre de nos pères, à nos fils.

Le temps ne vous a pas permis de louer autrement que par un mot, comme vous venez de faire, cet ouvrage important de votre prédécesseur. Ne pensez-vous pas, Monsieur, que pour un adversaire de ses idées, mal satisfait, à raison ou à tort, de ses jugements sur la Révolution, il n'y aurait pas de plus généreuse ni de plus facile revanche que de saluer avec lui ces anciens serviteurs de la France, vrais héros, vrais patriotes, qui ont fondé la nation, ou qui,

après l'avoir retenue au bord des abîmes, ont refait sa grandeur et propagé sa gloire?

M. de Carné l'a vue au bord des abîmes. Douleur patriotique, douleur paternelle, aucune amertume, aucune épreuve ne lui a manqué; mais, frappé dans ses plus chères affections, dans son pays mutilé, dans sa famille réduite, le chrétien s'est soutenu contre le désespoir. Tant qu'il a pu contribuer, par ses écrits ou par ses œuvres, au salut commun, il ne s'est pas cru dispensé de bien faire. Nous l'avons vu à l'Académie, mélancolique, silencieux, affectueux toujours et attentif aux autres. Avant de délibérer sur le prix institué pour l'encouragement des œuvres charitables par la générosité de M. de Montyon, c'est un usage adopté par l'Académie de confier particulièrement à l'un de ses membres le dépouillement des nombreux dossiers qui, de tous les points de la France, lui sont adressés pour ce concours. Jusqu'à la fin de sa longue carrière, le vénérable général de Ségur avait honoré cette fonction laborieuse; elle fut, après lui, décernée comme un honneur à M. de Carné. Il l'accepta surtout comme un devoir. Lorsque, après plusieurs mois de travail assidu, d'étude patiente, de comparaison difficile à établir, il nous apportait les propositions motivées qui étaient le verdict de sa conscience, lorsqu'il nous faisait simplement, avec l'éloquence des faits mêmes, le récit de tous ces dévouements obscurs, de tous ces sacrifices longtemps ignorés, de ces merveilles de la charité chrétienne, de ces vertus des humbles, éclatantes devant Dieu, à peine entrevues des hommes, nous pouvions dire, gagnés par l'émotion que nous communiquait son âme : Voilà une bonne, voilà une belle séance!

En souscrivant aux conclusions persuasives de notre confrère, nous savions qu'il était impossible de mieux adresser nos récompenses, et nous lui donnions à lui-même une des dernières, une des rares satisfactions qu'il lui fût désormais permis de goûter en ce monde.

Encore un mot, Monsieur, et je termine. Vous avez témoigné le désir, honorable pour l'Académie, de vous associer à ses travaux le plus promptement possible, et, pour ma part, je me suis fait plus qu'un devoir, si vous permettez que je dise, un plaisir de hâter ce moment-là. Soyez donc le bienvenu parmi nous, Monsieur. Vous n'y trouverez malheureusement ni Bossuet, ni Buffon, ni le maréchal de Villars; mais vos confrères, en échange des lumières que vous voudrez bien leur donner des beaux-arts, s'empresseront de vous éclairer sur nos modernes usages, et, comme ils ont beaucoup connu M. de Carné, comme ils gardent piensement la mémoire de cet homme de bien, de cet homme de cœur, vrai chrétien, vrai Français, ils seront heureux de vous le faire tout à fait connaître et d'achever, de concert avec vous, son éloge.

DISCOURS

DE

M. GASTON BOISSIER

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 21 DÉCEMBRE 1876, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. PATIN.

Messieurs,

Vos suffrages m'imposent un devoir facile; j'ai à vous retracer une vie honnête, pleine d'œuvres utiles, et qui s'est écoulée au milieu de l'estime et du respect de tout le monde. Quoiqu'elle se soit prolongée bien au-delà des existences communes, elle ne contient pas d'incidents extraordinaires et pourrait être racontée en quelques mots. Les gens sages sont en général comme les peuples heureux, ils n'ont pas d'histoire. M. Patin a choisi sa voie de bonne heure, et il a marché toujours droit devant lui; il n'a eu, chose rare de nos jours, que les ambitions de son état.

L'exemple de ses meilleurs amis, l'éclat de leur fortune politique, les facilités que lui offraient les cinq ou six révolutions qu'il a traversées, ne l'ont jamais séduit : sous tous les régimes, il s'est contenté d'être un savant et un lettré. C'était, Messieurs, une résolution sage, et dont il n'a pas eu lieu de se repentir : dans cette vie laborieuse et paisible qu'il s'était faite, il ne cherchait que les plaisirs de l'étude, les joies intérieures du devoir accompli, l'orgueil légitime des services rendus; vous verrez qu'il y a aussi trouvé le bonheur.

Une des chances les plus heureuses de M. Patin, dans son heureuse carrière, fut de venir à temps pour recevoir une excellente éducation. Il avait juste l'âge d'entrer au collège quand les collèges furent rouverts. La Révolution les avait fermés en 1794, lorsqu'elle détruisit d'un coup toutes les anciennes Universités. L'essai des Écoles centrales, qui fut fait ensuite, n'avait qu'à moitié réussi, et l'on venait enfin de se décider à rétablir à peu près ce qui existait auparavant. — C'était le goût du moment de retourner en tout au passé, et l'on relevait l'antique édifice avec le même empressement qu'on avait mis à le détruire. — Les vieilles études classiques furent donc restaurées; elles revinrent, mais comme renouvelées et rajeunies par ces quelques années d'absence. Depuis qu'on en avait été privé, on en sentait mieux le prix; d'ailleurs, les circonstances leur donnaient un air de réaction qui achevait de les mettre à la mode. Les maîtres de l'ancienne Université de Paris se ralliaient autour de l'Université nouvelle ; dispersés de tous côtés par l'orage, forcés souvent d'accepter pour vivre des positions modestes, peu conformes à leurs goûts et à leurs

habitudes, ils étaient heureux de reprendre les occupations de leurs plus belles années. La joie qu'ils éprouvaient à se retrouver dans leurs chaires relevées, à relire Cicéron et Virgile, dont ils étaient éloignés et comme exilés depuis si longtemps, se communiquait à ceux qui les écoutaient. Le maître enseignait avec plaisir, l'élève étudiait avec ardeur et par suite avec profit. Le concours général, qui avait disparu en 1793, après une émeute d'écoliers, venait d'être rétabli, et jamais ces fêtes scolaires ne s'étaient célébrées avec autant de pompe. Elles donnaient lieu à des incidents animés qui montrent l'ardent intérêt qu'y prenait la jeunesse. Je lis dans un journal du temps, *la Décade philosophique,* qu'à la distribution des prix de 1804 l'élève qui venait de remporter pour la seconde fois le prix d'honneur, s'avançant vers les personnes distinguées qui assistaient à la cérémonie, les remercia en fort bons termes de leur présence, et prit ensuite, au nom de ses camarades, l'engagement de rendre un jour leurs talents et leurs efforts utiles à la patrie : « J'en jure par ces couronnes, » dit-il, et le jeune auditoire éclata en applaudissements. Messieurs, ce lauréat de l'an XII, l'Institut le possède encore, et il conserve, malgré ses quatre-vingt-dix ans, tant de passion pour l'étude, tant d'ardeur et de verve, un esprit si ferme, si vigoureux, que je suis bien tenté de l'appeler, comme l'écrivain de la *Décade,* le jeune Naudet. M. Patin suivit avec éclat l'exemple des Naudet, des Le Clerc, des Cousin, et il fut, comme eux, plusieurs fois vainqueur dans les luttes du concours; comme eux aussi, ses succès parurent le destiner à l'enseignement, et l'on pouvait dès lors prévoir qu'après avoir été l'un des plus brillants élèves de

l'Université, il en deviendrait l'un des meilleurs maîtres.

Ici se retrouve cette heureuse fortune qui accompagna partout M. Patin : au moment même où il songeait à entrer dans l'enseignement, l'École normale fut fondée. Il y avait plus de cinquante ans que l'opinion publique en réclamait la création, mais en France les bonnes choses ne se font pas vite. La Convention nationale, vers la fin de son orageuse existence, avait voulu réaliser le vœu des anciens parlements et instituer pour les jeunes maîtres une maison d'instruction où on leur apprît l'art d'enseigner. Malheureusement elle s'y prit avec trop d'imprévoyance et de faste : quatorze cents jeunes gens furent levés à la fois dans toute la France; on les fit venir en toute hâte à Paris; mais, quand on les eut rassemblés, on ne sut plus qu'en faire, et, après cinq mois d'essais stériles, il fallut les renvoyer chez eux. Quinze ans plus tard, l'idée de la Convention fut reprise par l'Empire, cette fois d'une façon modeste, et avec aussi peu de bruit et de dépense que possible. On se contenta de réunir cinquante élèves, qu'on logea tant bien que mal dans les ruines de l'ancien collège Du Plessis. On leur donna deux maîtres seulement; mais quels maîtres! M. Villemain, pour la littérature; pour les langues anciennes, M. Burnouf. Du reste, point de programme ni de règlement; chacun allait devant soi, suivant les caprices de son imagination ou les préférences de son esprit. On lisait beaucoup, on causait encore plus. La leçon achevée, c'étaient des discussions sans fin, où les idées du maître étaient complétées ou combattues, où tous apportaient en commun le résultat de leurs travaux, de leurs lectures, de leurs réflexions. « Dans cette libre et fraternelle familia-

rité d'âmes, » comme l'appelle un contemporain, chacun profitait du progrès des autres ; les esprits s'étendaient par la méditation et s'aiguisaient par la dispute. Jamais on ne sentit mieux le profit qu'on tire de ces années de recueillement et d'étude, placées entre le collège et le monde, et quelle lumière peut jaillir de la rencontre de quelques intelligences sincères, qui n'ont pas eu le temps d'avoir des préjugés, et n'ont pas subi encore toutes les servitudes de la vie. Plus tard, les préventions, les souvenirs, les intérêts, les influences s'interposent, sans qu'on le veuille, sans qu'on le sache, entre nous et la vérité : on est d'un parti, et l'on en prend les opinions ; on fait des sacrifices à ses amis ; on a une situation à conquérir, un avenir à ménager, ce qui rend timide, réservé ; on hésite à dire tout haut son sentiment, on regarde autour de soi avant de se livrer franchement à ses impressions. Cette prudence, qu'enseigne la vie, et dont il est malheureusement bien difficile de se défendre, était plus commune que jamais et plus nécessaire dans les dernières années de l'empire. Au milieu d'une société engourdie, sous l'œil d'un pouvoir défiant, on avait pris l'habitude de penser peu et de parler moins encore. Au contraire on pensait et l'on parlait beaucoup à l'École normale : c'était un plaisir auquel on trouvait d'autant plus de charme qu'il était devenu plus rare. Les admirations y étaient vives, les antipathies violentes, et il arrivait presque toujours que ces antipathies et ces admirations étaient tout à fait opposées à celles du public. C'est ainsi qu'on affectait d'accorder peu d'estime à la littérature du temps et de traiter sans respect les réputations les mieux établies. De l'autre côté du Plessis, au Collège de

France, Delille était un grand homme, et tout Paris se pressait aux séances de rentrée, quand il daignait y lire quelques vers sur le café ou le jeu d'échecs. A l'École normale on se moquait de ces descriptions éternelles ; l'étude assidue des chefs-d'œuvre de l'antiquité, les excursions qu'on commençait à faire dans les littératures voisines, y donnaient de la poésie une plus haute idée. Et ce n'était pas pour la poésie et les lettres seulement qu'on se permettait de s'écarter de l'opinion commune : en philosophie, en religion, en politique, cette jeunesse était éprise de nouveautés, hardie dans ses jugements, ardente dans ses espérances. De tous les côtés, elle regardait au-dessus des horizons du XVIIIe siècle, cherchant à sortir des systèmes étroits et à se faire une critique plus large. Il restait sans doute beaucoup de vague dans ses aspirations, elle ne savait pas bien encore quelle route elle voulait prendre : mais elle éprouvait le besoin de quitter les chemins battus, et elle était prête à suivre ceux qui se présenteraient pour lui servir de guides. On le vit bien lorsqu'en 1812, à la Faculté des lettres, installée alors dans les mêmes bâtiments que l'École normale, M. Royer-Collard et M. Guizot commencèrent obscurément ces cours qui devaient être si glorieux. Dès les premiers mots, ils furent compris; ils trouvèrent autour d'eux tout un auditoire sympathique et préparé. L'École leur envoya pour élèves les Cousin, les Jouffroy, les Augustin Thierry, et de cet accord fécond des maîtres avec les disciples un mouvement prit naissance qui en quelques années renouvela la philosophie, la critique et l'histoire.

M. Patin, entré à l'École normale en 1811, prit part à

toute cette effervescence, et peut-être fut-il un de ceux qui en profitèrent le plus. Son goût ne le portait guère aux nouveautés; il y a des gens qui naissent révolutionnaires, lui était naturellement conservateur. Mais ses idées se modifièrent à l'École : il ne put traverser cet ardent foyer sans recevoir aussi l'étincelle. Les leçons de M. Villemain firent sur lui une impression qu'il n'oublia jamais; soixante ans plus tard, il disait sur la tombe de son maître : « Il me semble encore assister à ces conférences où il nous étonnait, nous charmait, par l'étendue et la variété de ses souvenirs, la finesse et la sûreté de son goût, la vivacité élégante, les spirituelles saillies de sa parole ! » Il sortit de ces conférences convaincu qu'il fallait renoncer à l'ancien système de critique qui ne suffisait plus à la curiosité des esprits. « Il y a des époques, disait-il, où l'on doit refaire la carte de l'art, comme on refait, après un voyage de découvertes, un traité de géographie. » Il faut nous le figurer dans ces premières années, quand il ne s'était pas encore absorbé dans le monde ancien, prenant part aux discussions du jour, rayonnant volontiers sur tout le domaine des lettres, et quittant même quelquefois la France pour s'aventurer dans la littérature des pays voisins. Tout en composant des éloges pour les concours académiques, il collaborait à divers journaux, surtout au *Globe*, que rédigeaient avec tant d'éclat ses anciens amis de l'École normale. Il y rendait compte des belles leçons de M. Villemain, dont il dit « qu'elles méritaient de devenir un évènement public » ; mais il ne dédaignait pas non plus d'y traiter des sujets plus légers. C'est ainsi qu'il s'occupe souvent des romanciers, et non-seulement de Walter-Scott, mais de

Zschokke, de Xavier de Maistre, de Mme de Souza. Il fait ressortir les qualités de leurs ouvrages d'un ton qui indique qu'il les a lus avec une très-vive sympathie, ce qui ne l'empêche pas d'en montrer aussi très-finement les défauts, surtout cette manie qu'ont les auteurs modernes de transformer en rêveurs spéculatifs les personnages passionnés : « Les héros de nos romans, dit-il, s'observent sans cesse, ils semblent ne voir dans leurs affections qu'un sujet de recherches morales et d'expériences psychologiques ; on dirait que, s'ils aiment, s'ils haïssent, s'ils craignent, s'ils désirent, s'ils sont heureux ou malheureux, c'est uniquement par curiosité philosophique. Je les comparerais volontiers à ce médecin courageux qui osa s'inoculer la peste, afin de mieux l'étudier. » Il serait piquant de suivre le grave professeur dans ces polémiques mondaines, et peut-être éprouveriez-vous quelque surprise de l'y trouver si à l'aise. Je crois pourtant qu'il a eu raison de n'y pas rester. En continuant à disperser ainsi son esprit de tous les côtés, il se serait conquis une réputation agréable et aurait passé pour l'un des meilleurs élèves de M. Villemain; mais il avait mieux à faire : dans ce vaste territoire de la critique, il pouvait trouver une place qui fût à lui, et où il serait un maître à son tour.

Il y fut naturellement amené par les circonstances. A peine était-il sorti de l'École normale comme élève qu'il y rentra comme professeur : on le chargea, en 1815, d'y enseigner les littératures anciennes. Parmi les sujets que ces fonctions l'amenaient à traiter, il en est un qui, par son importance et son obscurité, le frappa d'abord plus que les autres : c'était l'histoire de la tragédie grecque. Il

souhaita la connaître à fond, et il prit son temps pour l'étudier. De 1815 à 1822, elle fut l'objet principal de ses leçons à l'École normale; il en tira, en 1824, un cours pour la Société des bonnes-lettres, et quelques fragments en faveur insérés dans le *Globe;* dès 1832, il eut l'occasion d'y revenir souvent dans son enseignement de la Faculté des lettres, à propos du théâtre latin; cependant les *Études sur les tragiques grecs* ne furent publiées, sous leur forme définitive, qu'en 1841, c'est-à-dire après vingt-six ans de travail. On s'explique aisément tous ces retards quand on songe que l'intérêt passionné que M. Patin prenait à cette histoire avait fait naître en lui une insatiable curiosité. Le sujet lui semblait s'agrandir sans cesse à mesure qu'il le regardait de plus près et qu'il s'en occupait davantage. Après avoir étudié avec tout le soin dont il était capable les pièces d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide que nous avons conservées, consulté, pour les mieux comprendre, les commentateurs, les scoliastes et tout ce qui reste de la grande critique d'Alexandrie, il voulut connaître aussi les imitations qu'on en a faites dans d'autres pays. Il suivit les diverses étapes de ce grand voyage qui a promené la tragédie grecque dans le monde entier, en observant comment elle change dès qu'elle sort de chez elle et les sacrifices de toute nature qu'il lui faut subir pour s'accommoder au caractère des peuples où elle s'introduit. Il lui semblait que, lorsqu'on sait bien ce qui n'a pas pu en être transporté ailleurs, on distingue mieux ce qui lui est propre, et que ces imitations incomplètes font éclater son véritable génie. C'étaient, vous le voyez, des études infinies qu'il entreprenait à travers toutes les littératures de l'Eu-

rope ; ajoutez qu'il tenait à se rendre compte de tout par lui-même et qu'il ne voulait rien savoir à demi. Aussi arrivait-il difficilement à se satisfaire. Aucune question ne lui semblait indifférente, les moindres détails l'entraînaient à des recherches interminables sans que sa patience en fût jamais fatiguée, et il ne consentit à donner son livre au public que lorsqu'il fut bien sûr que la matière était épuisée et qu'il ne lui restait plus rien à apprendre. C'est ainsi que lui vint le goût de l'érudition, et que du lettré sortit peu à peu le savant. M. Patin ne pensait pas, comme tant d'autres, que la littérature et la science s'embarrassent mutuellement et qu'il convient de les séparer ; il croyait, au contraire, qu'en s'unissant ensemble elles peuvent se rendre beaucoup de services. Le vif sentiment des beautés littéraires, un goût juste, éveillé, délicat, empêchent un érudit de dire beaucoup de sottises, et, de son côté, un littérateur se trouve bien d'avoir des informations exactes et de connaître à fond les choses dont il veut parler. M. Patin fut donc à la fois, et dans des proportions heureuses, un savant très-solide et un lettré plein de goût ; c'est ce mélange qui aida le plus au succès de ses *Études sur les tragiques grecs* et qui les fera vivre.

Je crains, Messieurs, qu'il ne nous soit pas très-facile aujourd'hui de rendre au livre de M. Patin toute la justice qu'il mérite et de l'apprécier comme il convient. Il est dans la nature des ouvrages de ce genre que leur succès même leur est nuisible. D'ordinaire, les idées justes et vraies qu'ils renferment n'y restent pas et font vite leur chemin dans le public ; une fois qu'elles s'y sont répandues, il est difficile de les aller chercher pour les restituer à leur au-

teur véritable. Le public ressemble à ces gens du monde qui adoptent avec tant d'empressement les mots heureux qu'ils entendent dire, et qui, après les avoir quelquefois répétés, finissent par se convaincre qu'ils les ont inventés eux-mêmes. Il prend dans les livres qu'il lit tout ce qui lui plaît, et plus ce qu'il y trouve est naturel et sensé, plus il s'en empare et se l'assimile aisément. Comme il ne lui semble pas qu'il ait jamais eu besoin de l'apprendre, il se persuade qu'il l'a toujours su, et lorsqu'au bout de quelque temps, il relit le livre qui le lui a fourni, il n'est pas éloigné de croire que c'est lui qui a donné à l'auteur ce qu'en réalité il en a reçu. Les *Études sur les tragiques grecs* sont un de ces livres dont le meilleur s'est échappé pour former l'opinion générale et la science commune. Les idées que M. Patin y développe pourront ne plus sembler nouvelles aujourd'hui, mais nous avons un moyen de nous convaincre qu'elles l'étaient quand il les exposa, pour la première fois, devant son jeune auditoire de l'École normale. Rappelons-nous la façon dont les critiques les plus sérieux du dernier siècle jugeaient cette vieille tragédie, et de quel ton on en parlait alors dans le monde. Depuis l'époque où Racine faisait pleurer ses amis en leur traduisant l'*Œdipe* de Sophocle sur un exemplaire grec, on ne lisait plus les tragiques dans l'original. Le père Brumoy en avait donné une traduction dans cette prose rêvée par M. Jourdain, qui n'est ni prose ni vers; c'est là qu'on les allait chercher, et il n'est pas surprenant qu'on y prît d'eux une opinion défavorable. On en pouvait bien faire l'éloge par convenance, et à cause de leur grand âge; en réalité, on les connaissait peu, on les comprenait mal, on ne les estimait guère. Vol-

taire, qui voyait un jour le public rester froid à l'une de ses pièces, s'écriait de sa loge aux spectateurs indécis : « Applaudissez, Athéniens, c'est du Sophocle! » Mais, le succès une fois assuré, il avait soin de se faire écrire par quelque compère, ou il laissait entendre dans une préface qu'il était beaucoup trop modeste, que c'était bien mieux que Sophocle, que ces vieux écrivains qu'on admire par tradition auraient beaucoup gagné à vivre quelques siècles plus tard et à recevoir des leçons de leurs successeurs, que la plupart de leurs pièces ne seraient plus souffertes à la foire ; et les Athéniens de Paris, qu'il appelait aussi quelquefois des badauds quand il n'avait besoin de les flatter, le croyaient sur parole. Ce jugement est au fond celui de La Harpe, qui l'a exprimé sans trop de ménagement dans son *Lycée ;* n'oublions pas que cet ouvrage était dans sa vogue et sa fraîcheur, qu'il formait le goût public quand M. Patin commença d'enseigner à l'École normale l'histoire de la tragédie grecque. Ce rapprochement suffit, je crois, à montrer ce qu'il y avait dans sa critique de hardiesse et de nouveauté.

La Harpe et les critiques du XVIIIe siècle avaient le défaut d'être trop remplis d'eux-mêmes, de prétendre tout juger avec les idées de leur temps et de ne pouvoir comprendre ce qui diffère d'eux. « Quand, par aventure, dit M. Patin, ils entreprenaient quelque excursion dans l'antiquité ou chez d'autres nations, c'était à la manière de ces voyageurs qui ne sortent de leur pays que pour le retrouver partout, qui se cherchent avec curiosité chez les étrangers et se trouvent au retour aussi avancés qu'avant d'être partis. » Quant à lui, il était très-décidé à ne pas commet-

tre la même faute, il ne voulait pas imiter ceux auxquels il reproche « d'envisager les œuvres antiques d'une manière tout abstraite, comme si elles ne tenaient à rien, qu'elles fussent tombées du ciel, qu'elles n'eussent ni date ni patrie. » Il les ramenait à leur temps, il les expliquait par leur pays, et, de cette manière, il se croyait certain d'arriver à les mieux comprendre. Cette critique nouvelle, dont il se promet de si heureux résultats, cette méthode historique qu'il oppose avec quelque fierté à l'enseignement dogmatique de ses prédécesseurs, il ne prétend certes pas l'avoir inventée, au contraire, il ne manque pas une occasion d'en renvoyer la gloire à M. Villemain. Mais, le premier, il l'a franchement appliquée aux littératures anciennes. Ce fut, dès 1815, le caractère et la nouveauté de son enseignement ; c'est encore aujourd'hui un des principaux mérites de ses livres. Ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, qui semblaient flotter entre le ciel et la terre, et dont on aimait à dire qu'ils appartiennent à tous les temps, M. Patin fait voir qu'on ne peut les comprendre que si l'on connaît le pays et l'époque où ils furent écrits. Est-il possible, par exemple, si l'on ignore comment est né le théâtre grec, qu'on puisse se faire quelque idée du génie d'Eschyle? Ce système dramatique si contraire au nôtre devait déconcerter une critique ignorante du passé, enfermée dans le présent, et l'on conçoit que Fontenelle ait prétendu que l'auteur du *Prométhée* ne pouvait être « qu'une manière de fou ». Mais, quand on consent à quitter Paris et à perdre de vue le théâtre français, quand on se reporte aux origines de la tragédie grecque, qu'on la voit naître dans les fêtes de Bacchus et sortir des chants dithyrambiques, alors

le drame d'Eschyle s'explique. Ces prétendus défauts que croyaient y voir des esprits prévenus, accoutumés à un art différent, disparaissent; on est mieux disposé à en sentir les divines beautés; on est frappé comme il convient de la grandeur de l'action, de l'énergie des sentiments, de la majesté du spectacle, des proportions héroïques et de la fière attitude des personnages qui, menacés par un pouvoir supérieur et fatal, succombent sans faiblesse et ennoblissent par leur dignité leur chute inévitable, « semblables, dit M. Patin, à ces gladiateurs de Rome qu'une sentence, fatale aussi, condamnait à périr sous le couteau d'un vainqueur, et qui, par la grâce de leur maintien, arrachaient, en tombant sur l'arène, les applaudissements des spectateurs féroces dont ils n'avaient pu émouvoir la pitié. » Ce que je viens de dire d'Eschyle, je pourrais le répéter d'Euripide. Ses pièces sont loin d'être irréprochables, et les fautes qu'on y remarque doivent choquer un homme de sens. M. Patin les signale et les déplore; mais, au lieu de lancer sur elles des anathèmes et de s'indigner au nom du bon goût, ce qui ne mène à rien, il en cherche les causes qu'il importe beaucoup de découvrir; il les trouve dans le caractère du poète, dans les mœurs de son temps, dans les exigences des spectateurs avides de nouveautés et fatigués de chefs-d'œuvre. Ces défauts, qui le choquent, ne le surprennent pas; ils lui semblent l'effet ordinaire des années et la suite naturelle des changements du goût public. « Ainsi vont les arts, dit-il, et l'esprit humain qui les produit. On commence par des compositions simples, et l'on arrive par un progrès inévitable à la recherche de l'effet, à la réalité de l'imitation : cela

est naturel, cela est nécessaire. » Ces réflexions ne me paraissent pas seulement très-justes, elles sont aussi fort utiles. Il me semble que l'esprit qui s'en pénètre garde mieux la liberté et la sûreté de ses jugements. Quand il n'est plus obsédé par des défauts dont il sait la raison, les qualités le frappent davantage. Rien ne l'empêche plus alors de goûter les beautés d'Euripide, cette fécondité de ressources, cette variété d'intrigues, ces peintures animées de la vie commune, cette connaissance du cœur, ce profond sentiment des misères de l'humanité, et, par-dessus tout, ces maximes généreuses, ces grandes idées sur la religion, sur le droit, sur la justice, qui lui venaient des écoles philosophiques, et révèlent le progrès de la raison au milieu de la décadence des arts. Voilà ce que M. Patin a mieux compris que ses devanciers, ce qu'il a mis en pleine lumière! L'ancienne critique, à force d'être timide et sévère, de se cantonner obstinément dans certaines époques et certaines œuvres privilégiées, avait fini par réduire la littérature à quelques sommets. La nouvelle, en nous donnant la pleine intelligence du passé, en nous apprenant à sortir de nous-mêmes, en nous rendant sensibles aux qualités qui nous sont étrangères, multiplie pour nous le nombre des grands écrivains, étend le champ de nos études et nous permet de goûter plus souvent une des jouissances les plus vives et les plus saines que puisse se donner notre esprit, le noble plaisir d'admirer.

Quand M. Patin publia son ouvrage sur les tragiques grecs, il y avait déjà plusieurs années qu'il était engagé dans d'autres études. Rome l'avait enlevé à la Grèce, et depuis lors elle le garda. Nommé en 1832 professeur de

poésie latine à la Faculté des lettres, il a fait ce cours sans interruption pendant trente-trois ans, et de ce long enseignement il est resté, avec les traductions de Lucrèce et d'Horace, les *Études sur les poètes latins*.

Dans cette chaire, comme dans toutes celles qu'il a occupées, M. Patin, à sa manière et avec sa discrétion habituelle, fut une sorte de novateur. Quand il entreprit d'enseigner l'histoire littéraire de Rome, il pensa qu'il devait commencer par le commencement. C'est une idée qui paraît d'abord très-simple, et pourtant on ne s'en était pas encore avisé à la Sorbonne. Son prédécesseur, un excellent latiniste, mais très-fidèle aux traditions, ne sortait guère d'Horace et de Virgile, et, dans Virgile même, il faisait son choix, il avait ses endroits préférés sur lesquels il revenait sans cesse : on raconte qu'il pleurait Didon presque tous les ans. M. Patin remonta courageusement aux origines mêmes de la littérature latine; il se donna le spectacle de ces deux siècles d'efforts où des grammairiens et des poètes, la plupart Grecs ou barbares de naissance, mais devenus Romains de cœur, essayaient de polir cette langue rude, de l'assouplir aux lois du mètre, d'arrêter sa décadence précoce, de la rendre capable de traduire les œuvres de Sophocle ou d'Homère, et travaillaient enfin à donner une littérature à ce peuple de laboureurs et de soldats. La plupart des ouvrages qu'ils avaient écrits sont perdus, mais M. Patin, qui suivait volontiers les traces des savants du XVIe siècle, ne recula pas devant le pénible labeur de reconstruire des œuvres entières avec quelques fragments qui en restent. Dans ces essais de restauration, qui ressemblent à ceux qu'entreprennent les architectes sur les monuments en

ruines, il lui arriva de faire quelquefois des découvertes qui le surprirent. Il raconte qu'il avait commencé par répéter avec tout le monde que les Romains n'avaient pas eu de théâtre tragique. C'était au dernier siècle une opinion acceptée de tous les critiques, de Lessing comme de La Harpe, que l'art de Sophocle et d'Euripide ne s'était jamais acclimaté chez eux. On les plaignit de n'en avoir pas compris la beauté, et même un érudit allemand écrivit une dissertation très-savante sur les causes qui les avaient empêchés d'y être sensibles ; il en trouva beaucoup et de fort plausibles en vérité. Malheureusement il n'était pas vrai que les Romains eussent jamais négligé la tragédie, et ils s'étaient montrés au contraire fort empressés pour elle. M. Patin ne tarda pas à le reconnaître ; il lui fut aisé de réunir, dans ses recherches, les débris de pièces fort intéressantes, et qui avaient obtenu de très-grands succès sur le théâtre de Rome. Il constata que les Romains prenaient beaucoup de plaisir à les entendre ou à les lire, qu'ils n'en parlaient qu'avec orgueil, et qu'ils osaient même les mettre à côté des grands ouvrages de la Grèce qui leur avaient servi de modèles. C'était sans nul doute aller trop loin, et M. Patin ne retrouvait pas toujours dans ces imitations imparfaites les qualités qui lui plaisaient tant chez ses chers tragiques grecs ; mais les défauts qu'il remarquait chez ces vieux poètes, dont il recueillait pieusement les débris, ne l'empêchaient pas de leur rendre justice. Il osait n'être pas de l'avis d'Horace qui les condamne sans miséricorde. Il trouvait chez eux, malgré leur rudesse et leur inexpérience, une fraîcheur d'inspiration, une énergie de sentiments, une simplicité, une franchise, une vérité qui le charmaient. Ces

deux premiers siècles des lettres romaines avaient semblé jusque-là une sorte de désert dans lequel on craignait de s'aventurer et d'où l'on sortait au plus vite; M. Patin, au contraire, s'y engagea résolûment et il mit cinq ans entiers à le traverser. Ce n'est que la sixième année de son enseignement qu'il atteignit enfin l'époque d'Auguste.

N'allez pas croire, Messieurs, qu'il n'y arrivât qu'à regret. Je le féliciterais moins d'avoir tiré de l'oubli Ennius, Lucilius, Attius, de leur avoir donné chez nous, dans l'enseignement de la littérature latine, la place qui leur est due et qu'ils ont gardée, si l'affection qu'il ressentait pour eux l'avait rendu injuste à tout le reste. Mais il n'y a que les esprits étroits qui soient exclusifs : l'admiration est un de ces sentiments de l'âme humaine qui se divise sans s'affaiblir. Celle qu'éprouvait M. Patin pour toute cette jeunesse des lettres romaines ne nuisait pas dans son estime aux écrivains de l'époque classique. Il les aimait au contraire avec passion, mais il les aimait à sa manière, qui n'est pas celle de tout le monde : il croyait que la véritable façon de les honorer ne consiste pas à les accabler d'éloges, mais à chercher à les bien connaître, et il ne pensait pas qu'on les connût, si on les étudie seuls, si on les isole des écrivains qui les ont précédés et préparés. C'est donc pour eux et dans leur intérêt qu'il tarde quelque temps à les aborder; il veut être sûr de les mieux comprendre, et connaître d'avance tous les éléments qui sont entrés dans la formation de leur génie; mais, une fois ces études préliminaires achevées, qu'il est heureux de leur revenir! Quel plaisir pour lui d'analyser, de traduire, d'expliquer leurs ouvrages, de les comparer à ces chefs-d'œuvre de la Grèce qu'ils imi-

taient, et, suivant sa méthode ordinaire, de montrer ce qu'ils ont eux-mêmes fourni aux littératures modernes! Tous les écrivains de cette époque glorieuse lui étaient chers, aussi bien ceux qui, venus les premiers et gardant encore quelques traces de l'âge précédent, font pressentir déjà l'approche de la perfection, comme l'aurore annonce le jour, que ceux qui sont placés dans la pleine lumière et l'éclat rayonnant du grand siècle. Il les connaissait tous à fond, et il n'est aucun d'eux dont il ne se soit occupé à son tour. Qui a mieux parlé que lui de Catulle, de Lucrèce, de Virgile? — Il y en avait un pourtant qui, dès le début, l'attira plus que les autres, vers lequel son enseignement le ramenait sans cesse, et qui finit par prendre son cœur tout entier. Ce poète préféré entre tant de poètes chéris, ce confident de toutes les pensées, cet ami de toutes les heures, auquel M. Patin consacra sans regret la plus grande partie de son temps et le meilleur de son esprit, c'était Horace.

Connaissez-vous, Messieurs, une destinée plus incroyablement heureuse que celle de ce « petit homme », comme l'appelait familièrement Auguste, qui, non content de s'être fait tant d'amis sincères, dévoués, pendant sa vie, trouve moyen d'en avoir encore plus après sa mort? D'où peut lui venir cet attrait souverain qu'il exerce sur tant de personnes? Comment s'expliquer qu'il soit plus ardemment aimé que tant d'autres qu'on admire davantage, qu'il jouisse de ce privilège étrange de n'être pas seulement un auteur favori qu'on aime à relire, mais une sorte de conseiller qu'on interroge, qu'on écoute, qu'on est heureux d'introduire jusque dans sa vie la plus intime? On comprend qu'il soit aisé de captiver les esprits et de s'attacher les cœurs

quand on est un héros et qu'on frappe les imaginations par des actions d'éclat, ou tout au moins quand on exprime des idées généreuses, qu'on parle aux hommes de gloire, d'honneur, de dévouement : les personnes même les moins romanesques éprouvent comme un besoin de s'élever de temps en temps au-dessus des soucis vulgaires de la vie, qui leur fait aimer les beaux spectacles qu'on leur offre et applaudir aux grands sentiments qu'on étale devant eux. Mais exciter tant d'enthousiasme, s'attirer tant d'affection, quand on n'est qu'un homme de la foule, sans vices éclatants ni vertus extraordinaires, et qu'on se plaît à le dire, quand on pratique pour soi et qu'on prêche aux autres une morale plus utile que relevée, qu'on présente comme elle est, sans essayer de la farder ou de la grandir, quand on a horreur des belles phrases et qu'on ne croit pas beaucoup aux grands sentiments, voilà la merveille! Et l'étonnement augmente encore lorqu'on songe que ces ardents amis qu'Horace a su se faire dans tous les siècles ne sont ni de ces sots qui suivent sans réfléchir l'opinion commune, ni de ces enthousiastes qui se laissent en un moment surprendre leur admiration, mais des personnages avisés, difficiles, des lettrés, des sages qu'on ne contente pas aisément, l'élite des gens du monde et la fleur des gens d'esprit.

M. Patin était de ce nombre. Peu de personnes ont subi autant que lui le charme d'Horace. Ce n'était pas assez de le lire, de le relire, de le savoir par cœur, il avait voulu connaître tout ce qu'on a écrit sur lui de dissertations savantes et de notices littéraires en France et à l'étranger. Les amis d'Horace étaient aussitôt devenus les siens; quant à ses ennemis,— car l'aimable poète n'en a jamais manqué, et c'est

ce qui achève son succès, — M. Patin ne s'était pas refusé le plaisir de les combattre. Dans quelques pages agréables, les plus vives peut-être et les plus aisées qu'il ait écrites, il a répondu aux accusations dont son cher poète est l'objet. Ce qui est assez curieux, c'est qu'avant de réfuter ses adversaires, M. Patin est obligé de le défendre contre lui-même. Horace a tant d'horreur des gens qui parlent d'eux avantageusement, il craint tellement d'avoir l'air de s'en faire accroire qu'il dit volontiers du mal de lui et se traite plus sévèrement qu'il ne le mérite. M. Patin refuse de le croire sur parole; il ne lui semble pas possible, par exemple, que si Horace eût jeté son bouclier à la bataille de Philippes, pour se sauver plus vite, il se fût chargé de nous l'apprendre. Il en est de même des légèretés de sa conduite; s'il paraît difficile de nier tout ce qu'il nous en rapporte si volontiers, on peut au moins admettre qu'il y a dans ces confessions un peu de ces exagérations complaisantes dont on ne se défend pas toujours quand on fait l'aveu de certains péchés. Notre vieux poète Lamothe raconte, avec quelque confusion, qu'il a bien été forcé, pour écrire des pièces amoureuses, à la façon des lyriques grecs, de se pourvoir d'une maîtresse imaginaire; « car, sans maîtresse, dit-il, le moyen d'imiter Anacréon! » M. Patin soupçonne qu'il se trouve aussi, dans certains récits compromettants d'Horace, un peu plus d'imitation que de vérité. N'est-il pas très-vraisemblable qu'il traduit Anacréon ou quelque autre, bien plutôt qu'il ne rapporte quelque incident de sa vie, quand il se représente courant les rues de Rome, pendant les plus froides nuits de l'hiver, en chantant des chansons d'amour? Il aimait trop ses aises, nous dit

M. Patin, qui le connaît bien, pour braver ainsi la bise et la neige sous les fenêtres de l'insensible Lydé. Mais c'est surtout la conduite politique d'Horace que M. Patin tient à défendre des reproches qu'on ne lui a pas ménagés. Il ne veut pas qu'on l'appelle, comme on le fait trop souvent, un lâche, un traître, un vil flatteur, un adroit esclave. « Ce sont là, dit-il, de grands mots et bien durs, mais aussi bien vides. » Pour expliquer qu'il ait changé d'opinion et passé de l'intimité de Brutus à celle d'Auguste, les bonnes raisons ne lui manquent pas. Il lui semble qu'avant même que le sort des combats eût décidé, et quand l'armée de Brutus pouvait encore espérer le succès, les convictions républicaines d'Horace ont dû éprouver déjà plus d'une atteinte. Plus d'une fois sans doute, dans ce camp d'aristocrates, où on lui reprochait si durement sa naissance, ce fils d'esclave a senti qu'il n'était pas à sa place. Les excès et les exagérations de tout genre, les illégalités, les injustices, dont ne se préservent pas toujours les partis les plus honnêtes dans l'ardeur du combat, ont dû souvent irriter cet esprit sage, naturellement modéré, et il a ressenti dès lors cette haine généreuse des guerres civiles qui lui a plus tard inspiré de si beaux vers. Est-il surprenant, s'il avait ces sentiments avant le combat, qu'après la défaite, quand tous les chefs furent morts ou soumis, que l'univers entier, fatigué de discordes, eût accepté un maître comme un libérateur, Horace ait fait comme tout le monde? M. Patin demande s'il faut être plus sévère pour lui que pour les autres, si l'on doit lui faire un crime d'avoir cru « qu'il pouvait, sans se contredire, après des délais convenables et des réflexions suffisantes, céder au cours des choses, ac-

cepter ce qui était inévitable et y chercher sa place. » Il a surtout grand soin d'établir, par des recherches minutieuses, que le poète ne s'est pas livré de suite, qu'il a bien mis, de compte fait, quatre ou cinq ans pour accomplir cette conversion, et il insinue, non sans malice, qu'on y met moins de façons aujourd'hui et que les choses se font plus vite.

C'était surtout dans ses cours de la Sorbonne, où il se sentait plus libre, que M. Patin se donnait tout entier à Horace. Il l'avait tant lu, il le connaissait si bien, qu'il ne pouvait s'empêcher d'entrer dans des détails infinis dès qu'il parlait de lui. Il savait heure par heure l'emploi de ses journées; il le suivait dans ses promenades du Forum ou du Champ de Mars, pendant qu'il regardait les joueurs de balle et qu'il écoutait les charlatans; il assistait à ses repas du soir, dont il vous aurait dit le menu; il allait quelquefois avec lui chez Mécène, dans son palais des Esquilies, ou, plus rarement, chez Auguste, au Palatin, et il était fier de voir que ce n'était pas toujours le poète qui flattait le prince, mais que le prince avait l'air souvent d'être le complaisant du poète; il l'accompagnait plus volontiers dans cette charmante maison de la Sabine, qui est devenue le rêve de tous les gens de lettres, et ils jouissaient ensemble de ce petit coin de jardin, avec la source d'eau vive qui l'arrose et les quelques arbres qui l'ombragent; il connaissait ses amis, ses serviteurs; il savait le nom des livres qui composaient sa bibliothèque; il racontait les moindres incidents de sa vie d'une façon si précise, si animée, qu'il les mettait sous les yeux de ses auditeurs. Surtout il aimait à relire avec eux, à expliquer, à commenter

ses ouvrages. Il en avait tant de fois cité des fragments isolés dans ses leçons qu'à la fin il se trouva l'avoir traduit tout entier sans s'en douter ; ce n'est qu'assez tard qu'il s'avisa d'aller y chercher cette traduction qu'il avait faite involontairement pour la donner au public. Il faisait plus : à force d'étudier les œuvres d'Horace, on dirait qu'il s'en était appliqué l'esprit. Ce qu'il y a de meilleur, de plus élevé dans cette morale, semblait être passé dans sa vie. Toutes ces vertus aimables que le poète recommande à ses amis, tous ces conseils sensés qu'il leur donne : se contenter de son sort, n'avoir que des goûts modérés, borner ses désirs pour éviter les mécomptes, se trouver bien où l'on est, s'accommoder des personnes qu'on fréquente, tourner les choses du meilleur côté, prendre les gens comme ils sont et le temps comme il vient, M. Patin les pratiquait naturellement. Horace n'avait pas seulement en lui un traducteur élégant et un commentateur perspicace ; je suis sûr qu'il l'aurait avoué pour l'un de ses plus sages disciples.

Je viens de rappeler le souvenir des cours de M. Patin ; c'est assurément, Messieurs, ce qui a tenu la plus grande place, et la meilleure, dans sa vie. Ses livres ne me semblent donner de lui qu'une idée imparfaite. C'était avant tout un professeur; il ne fut écrivain que par occasion et presque malgré lui. Quand on a connu la douceur de ces relations journalières avec un auditoire studieux sur lequel on suit l'effet de sa parole, on a moins d'empressement à s'adresser à ce grand public de désœuvrés et d'inconnus. M. Patin possédait à un haut degré les deux qualités qui font les professeurs accomplis : le goût de la jeunesse et l'amour des choses qu'il enseignait. Tous les jeunes gens

qui travaillaient étaient sûrs d'être bien accueillis de lui. Il n'était pas de ceux qui défendent les abords de la science dont ils s'occupent, qui la regardent comme un domaine fermé et n'y laissent pénétrer personne. Au contraire, il se plaisait à y introduire lui-même ceux qui le souhaitaient; il ne leur refusait pas ses conseils, il était heureux de signaler au public leurs premiers travaux. Comme il n'eut pas seulement la chance favorable d'éviter les infirmités du corps, et qu'il échappa aussi à ces infirmités de l'âme qu'amène trop souvent un grand âge, les années n'enlevèrent rien à sa bienveillance, et jamais on ne vit de vieillesse moins morose et plus affable que la sienne. Les anciens avaient déjà remarqué que c'est comme un privilège de ceux qui enseignent de se conserver plus longtemps jeunes d'esprit et de cœur. On dirait qu'il se fait entre le maître et l'élève une sorte d'échange dont ils profitent tous deux, le maître donnant un peu de son expérience à l'élève et l'élève communiquant en retour un peu de sa jeunesse à son maître. Jusqu'à la fin, M. Patin garda les plus précieuses qualités des jeunes années, surtout cette vivacité d'impressions, cette chaleur d'âme qui rendent sensible aux beaux ouvrages. Personne peut-être n'a été de nos jours un admirateur plus passionné des grands écrivains classiques; il s'efforçait sans cesse d'augmenter le nombre de leurs amis, non pas en débitant sur eux de belles phrases, mais en travaillant à les faire mieux connaître. Cicéron a dit des merveilles de la nature qu'à force d'être regardées tous les jours, les yeux s'y accoutument et qu'on cesse de les admirer. M. Patin appliquait cette parole à ces poètes anciens qu'on nous met entre les mains dès l'enfance et dont nous

avons usé tant d'exemplaires. « Nous les savons trop par cœur, disait-il ; plus nous en répétons la lettre, plus il arrive que l'esprit nous en échappe. » Il avait l'art de les rendre nouveaux par ses remarques justes et fines. Que de fois n'a-t-il pas fait découvrir Horace et Virgile à des gens qui ne les lisaient plus parce qu'ils croyaient les trop bien connaître ! Même quand il se bornait à en expliquer les plus beaux endroits, il savait donner un intérêt particulier à ses explications. Il avait tant lu et tant retenu, ses connaissances étaient si vastes et sa mémoire si sûre, qu'il lui était toujours facile d'animer les exercices les plus arides par des souvenirs et des comparaisons. Il voyageait sans embarras d'un pays à l'autre, et à travers les littératures de tous les temps. Une citation heureuse faisait comprendre un passage obscur, une anecdote piquante réveillait l'attention fatiguée. Sans doute, au milieu de ces détours l'explication ne marchait pas toujours bien vite, mais ni le professeur ni les élèves n'étaient pressés. M. Patin faisait volontiers, dans son enseignement, comme La Fontaine, quand il allait à l'Académie, il prenait le plus long, convaincu qu'on n'arrive jamais trop tard quand on apprend quelque chose en route. Les élèves se gardaient bien de s'en plaindre, et ils suivaient avec plaisir tous les caprices de cette conversation aimable qui les intruisait sans les ennuyer. On se sentait attiré vers lui, dès qu'on l'écoutait, par l'agrément de ses manières et la simplicité de sa parole, par cette science modeste qui aimait à s'effacer, qui rendait justice à tout le monde et n'oubliait qu'elle. Rien ne lui était plus étrange que ce contentement perpétuel de soi-même et cette suffisance impertinente qui

accompagnent quelquefois et gâtent toujours le savoir. On a dit longtemps que c'étaient des défauts français : l'expérience a prouvé que nous n'en avons pas le monopole, qu'ils sont d'ordinaire la suite d'une trop heureuse fortune, et qu'il n'est pas aisé aux peuples qu'enivre le succès de les éviter. Mais il y en a d'autres qu'on nous reproche plus justement, auxquels, il faut l'avouer, nous sommes beaucoup trop enclins, et que nous avons payés bien cher : je veux parler de cette légèreté qui nous fait décider des choses sans les connaître et se console d'une ignorance par une plaisanterie, de cette manie de croire aux phrases, de remplacer les faits par des mots, de prendre des métaphores pour des raisons et des images pour des idées. Ces défauts étaient antipathiques à M. Patin, et son enseignement était fait pour en corriger. Quand on le voyait si soigneux de ne rien avancer dont il ne fût certain, si minutieux dans ses recherches, si exact dans ses citations, si ennemi de la vaine rhétorique et des généralités douteuses, on prenait le goût des informations sûres et des connaissances précises.

Il enseignait donc par ses exemples aussi bien que par ses leçons; et j'ajoute que sa vie tout entière et la brillante fortune qui l'a couronnée étaient un des enseignements les plus profitables qu'on pût offrir à la jeunesse. Un philosophe ancien a dit qu'il n'y a pas de spectacle plus beau que celui d'un honnête homme aux prises avec l'adversité et lui tenant tête. Je le veux bien ; mais avouons qu'il est utile aussi et encourageant de le voir quelquefois obtenir les récompenses dont il est digne et jouir du bonheur qu'il a mérité. M. Patin a été parfaitement heureux dans toute

sa vie; il l'a été non-seulement par la modération de ses désirs, l'égalité de son humeur, et toutes ces qualités intérieures qui, dans une certaine mesure, dépendent de nous, mais aussi par les circonstances du dehors dont nous ne sommes pas les maîtres. Les honneurs lui sont venus naturellement, et presque sans qu'il ait eu la peine de les souhaiter. Doyen de la Faculté des lettres de Paris, secrétaire perpétuel de l'Académie française, il était parvenu aussi haut qu'un professeur et qu'un homme de lettres puissent arriver; il n'avait eu, pour ainsi dire, qu'à se laisser vieillir pour être honoré des premières dignités de l'instruction publique; et à chaque fois qu'il obtenait quelque distinction nouvelle, c'était une satisfaction générale de voir les récompenses de toute nature aller comme d'elles-mêmes à un homme de bien qui les méritait et ne les demandait pas. Nous sommes trop disposés, Messieurs, à laisser les désabusés nous dire sur tous les tons qu'on est dupe d'être modeste, qu'il ne sert de rien de vivre honnêtement, que c'est la faveur et l'intrigue qui donnent toujours le succès. L'exemple de M. Patin parvenu à une si grande situation, uniquement parce qu'il en était digne, répond à beaucoup de ces déclamations. Il était pour nous comme une leçon vivante de morale; sa vieillesse entourée de considération, chrrgée d'honneurs, enseignait aux jeunes gens qui débutent dans la vie que pour se pousser dans le monde il n'est pas nécessaire d'être malhonnête, et que même il n'est pas toujours indispensable d'être habile, qu'on peut arriver plus haut en suivant franchement la ligne droite qu'en se glissant par les chemins tortueux, et qu'enfin notre société n'est pas si mal faite, que le travail et la pro-

bité n'y soient quelquefois d'aussi bons moyens de réussir que l'intrigue.

M. Patin éprouvait une tendresse de cœur qui ne vous surprendra pas pour la mémoire du bon Rollin, et il a consacré l'un de ses meilleurs écrits à raconter sa vie. A ce propos, il est amené à nous rappeler le souvenir de cette vieille Université de Paris qu'il n'avait pas vue lui-même, mais dont il avait connu et aimé dans sa jeunesse les derniers survivants. Il prend plaisir à nous décrire ce « pays latin » séparé du reste du monde, qui avait sa vie propre, ses passions particulières, sa littérature à lui toute écrite en latin et composée de grandes harangues ou de petits vers qui ne sortaient pas du quartier, mais qu'on dévorait dans les collèges. Il est heureux de nous dépeindre ces professeurs au maintien grave, aux habitudes régulières et pieuses, étrangers aux intérêts et aux distractions de la société, qui n'avaient de patrie que leur collège, de famille que leur classe, dont l'existence se composait uniformément des petits accidents de la vie scolaire et du spectacle assidu de l'antiquité. Il ajoute ensuite, non sans quelque regret : « Nous ne reverrons plus de maîtres, je ne dis pas égaux, mais semblables à ceux de l'Université de Paris au temps où elle produisit Rollin. » Nous n'en reverrons plus, Messieurs, je le crains bien. Il est naturel que chaque siècle ait sa méthode particulière d'enseigner, et que, préparant ses enfants pour lui-même, il les élève à sa façon, selon ses besoins et ses idées. Nos professeurs sont plus mêlés au monde et vivent davantage de la vie de tous : ils ne s'enferment pas dans un pays spécial, ils parlent la langue de leur patrie, ils prennent l'esprit de leur temps.

Quoiqu'ils n'aient rien perdu de l'affection que ressentaient leurs prédécesseurs pour l'antiquité, source des bonnes études, ils ne croient pas devoir lui être aussi étroitement asservis; ils l'interprètent et l'imitent avec indépendance; ils conservent, autant qu'ils le peuvent, les traditions du passé, mais ils ne sont point ennemis des nouveautés nécessaires, et c'est ainsi que, par leurs exemples et leurs leçons, ils essayent de donner aux jeunes générations qu'ils élèvent deux qualités qui s'accordent difficilement ensemble et qu'il faut pourtant savoir unir : le respect de la discipline et le goût de la liberté. Voilà, Messieurs, plus d'un demi-siècle que la nouvelle Université a remplacé celle qu'illustra Rollin. Au milieu de difficultés et de rivalités sans nombre, dans une des époques les plus agitées de l'histoire, elle n'a rien négligé pour accomplir honorablement sa tâche. Elle a compté parmi ses maîtres beaucoup de gens utiles et quelques grands noms. Au premier rang de ceux dont elle est fière, qui l'ont le mieux servie, le plus honorée par l'étendue de leur savoir, la droiture de leur caractère, la dignité de leur vie, et qu'elle croit pouvoir opposer sans crainte aux meilleurs maîtres d'autrefois, soyez sûrs, Messieurs, qu'elle placera toujours M. Patin.

RÉPONSE

DE

M. E. LEGOUVÉ

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. GASTON BOISSIER.

Monsieur,

Vous savez quel fut le premier nom des discours académiques. Le récipiendaire adressait à l'Académie un compliment; le directeur lui répondait par un autre compliment, de façon que tout se passait en compliments.

Les choses ont un peu changé depuis ce temps-là; seulement, au dire de quelques esprits graves, nous n'y avons gagné qu'à moitié, car, selon eux, nos discours constituent un genre faux, à la fois puéril et compassé, et ne sont guère, en réalité, que des panégyriques tempérés par des épigrammes.

Ce reproche est-il juste ? Je ne le crois pas. Plus d'un exemple est là pour prouver qu'il y a place ici entre l'épi-

gramme et le panégyrique; plus d'une voix sincère et éloquente a fait voir qu'on peut louer celui qu'on reçoit sans hyberbole, parler de celui qu'on regrette sans exagération, toucher même, en passant, quelques-unes des questions sérieuses qui se lient à ces deux noms, et donner ainsi à l'auditoire choisi qui nous écoute un plaisir digne de lui, en lui offrant deux portraits vivants, ressemblants, et où la peinture des côtés faibles fasse partie de la ressemblance.

C'est cette sincérité cordiale que je voudrais prendre aujourd'hui pour modèle, Monsieur; je vous avouerai même que je désirerais aller un peu plus loin que la sincérité, jusqu'à la franchise; être sincère, c'est ne dire que ce qui est; être franc, c'est dire tout ce qui est : or, le jour de votre élection, vous avez eu vingt-trois voix pour vous, et neuf seulement contre; hé bien, je vous avouerai franchement que j'étais un des neuf, et je vous demande la permission de vous dire pourquoi.

L'Académie française ne ressemble pas aux autres classes de l'Institut. La classe des Sciences se recrute seulement parmi des savants; les Inscriptions et les Sciences morales, parmi des érudits; les Beaux-Arts, parmi des artistes; l'Académie française seule, et c'est là son caractère original, s'ouvre et doit s'ouvrir à tout ce qui brille à un titre quelconque dans le vaste domaine de l'esprit: historiens, orateurs, critiques, hommes politiques, poètes, romanciers, auteurs dramatiques, tous peuvent dire : *Dignus sum intrare*. Ces personnes mêmes que l'on appelle des personnages, c'est-à-dire, qui, sans position littéraire bien précise, jouent un grand rôle dans la société polie, par le goût des lettres uni à l'éclat du nom, doivent avoir leur

place dans ce sénat de l'intelligence, car ils y apportent une illustration et une force de plus. Enfin, pour emprunter une comparaison à la classe des beaux-arts, je dirais volontiers que l'Académie française ressemble à un orchestre, où la richesse et la beauté de l'harmonie résultent du nombre et de la variété des instruments; seulement je crois que les écrivains d'imagination, c'est-à-dire les poètes, les romanciers, les auteurs dramatiques doivent y figurer comme les instruments les plus nombreux. Pourquoi? parce que la poésie, le roman et le théâtre représentent ce qu'il y a de plus rare et de plus difficile, l'invention, et qu'ils expriment ce qu'il y a plus élevé dans l'art, l'idéal, la passion et la vie. Ajouterai-je que les autres genres de littérature conduisent ceux qui y excellent à la Sorbonne, au Collège de France, à l'Académie des inscriptions, aux Sciences morales et politiques, voire même au ministère, mais que les œuvres d'imagination ne conduisent guère qu'à l'Académie? L'on m'objecte qu'elles mènent aussi à la fortune et à la gloire. Si c'est à la gloire, ouvrons-leur bien vite, car l'Académie a besoin de gloire! et, quant à la fortune, interrogez les rares élus qui y parviennent, ils vous diront à quel prix, même au théâtre, est souvent acheté un succès, combien d'efforts infructueux le précèdent, combien de déboires le suivent, combien d'années de stérilité stérilisent même une année d'abondance, et vous me pardonnerez, Monsieur, d'avoir soutenu ceux dont l'Académie est la seule ambition, et qui peuvent y prétendre, non-seulement par droit de talent, mais par droit de lutte et de souffrance.

J'ai hâte d'arriver, Monsieur, à vous et à vos travaux. Le

lendemain de votre élection, je me mis à l'œuvre; je pris tous vos livres, non pas pour les lire, ce qui est un plaisir, et un plaisir que je m'étais déjà donné; mais pour les relire, ce qui est une étude, et pour en tirer un discours, ce qui est un travail. Quelle fut ma surprise! à mesure que je pénétrais dans vos écrits, vous m'apparaissiez tout autre. Jusque-là, j'avais sans doute apprécié en vous un érudit solide, un critique distingué; je trouvais devant moi un esprit original et inventif. Le regret me prit; de façon qu'après avoir voté contre vous par conviction, je rétractai tout bas mon vote par remords, et qu'élu il y a six mois avec vingt-trois voix, vous vous trouvez aujourd'hui en avoir vingt-quatre.

Votre originalité consiste d'abord, Monsieur, en ce que vous n'êtes ni de votre temps, ni de votre pays; je veux dire que vous vous êtes choisi une patrie intellectuelle à trois cents lieues et à dix-huit cents ans de distance; vous êtes né à Rome, vers l'extrême fin de la République, *consule Planco :* vous avez vécu, jour à jour, les lustres tragiques qui s'écoulent de César à Tibère, vous avez connu et pratiqué familièrement tout ce que cette époque a produit de plus grands hommes et de pires scélérats; vous ne vous êtes pas contenté d'observer ce qui se passait sur la terre, vous avez voulu pénétrer dans l'Olympe et aux enfers, entrer en commerce avec Jupiter comme avec Auguste, et enfin, vos quatre grands ouvrages nous transportent si bien dans tous les coins de l'Empire, qu'on peut dire que, si vous êtes entré à l'Académie française, c'est à titre de citoyen romain.

Ce titre, comment avez-vous commencé à le mériter? Cela

vant d'être rapporté. Vous professiez la rhétorique à Nîmes, votre ville natale, et, chose assez rare chez un professeur de province, votre seule ambition était d'y rester. Passe un inspecteur de l'Université; votre mérite le frappe; vous êtes appelé à Paris. Cette rapidité d'avancement inquiète votre conscience; vous éprouvez le besoin de la justifier par un succès. A ce moment, l'Académie des inscriptions mit au concours un sujet difficile et sévère. Il s'agissait d'un écrivain latin dont le nom est immortel, et dont l'œuvre est comme morte; qui, selon Quintilien, a écrit sur presque tout et dont il ne reste presque rien, de Varron. Tenter de faire revivre un tel homme, c'était vouloir, à l'imitation de Cuvier, recomposer un être vivant avec des fragments de squelette. Vous l'avez fait, Monsieur. L'Académie des inscriptions l'a reconnu en vous couronnant. Vous avez su, dans ce travail, être aussi érudit que les Allemands, et l'être autrement qu'eux, c'est-à-dire que vous avez joint à la science qui rassemble l'art qui compose. C'est là un talent propre à notre pays. Les savants d'outre-Rhin sont plus habiles collecteurs de matériaux que nous; mais nous sommes meilleurs architectes qu'eux. Vous leur avez pris leur qualité et vous avez gardé la nôtre; je vous en félicite; c'est un bon exemple que vous avez donné là, et utile à suivre en tout. Quand Molière imitait Plaute, il se servait de Plaute pour faire du Molière. Voilà notre modèle! Étudions les étrangers, mais pour devenir de plus en plus Français.

Votre ouvrage sur *la Religion romaine, d'Auguste aux Antonins,* montre votre talent sous un aspect nouveau.

Vous êtes né en pleine antiquité, Monsieur, en naissant à Nîmes. Les premiers objets qui ont frappé vos yeux sont

des monuments romains, c'était une prédestination, mais, chose caractéristique! même jeune, vous avez plus pensé à les interroger qu'à les admirer. Sans doute, ces débris de temples, ces colonnes brisées, ces tombeaux en ruines parlaient à votre imagination et vous charmaient par la pureté de leurs lignes et la beauté de leurs formes; mais vous y cherchiez surtout des renseignements : vous vous attachiez plus aux inscriptions gravées sur ces chefs-d'œuvre, qu'à ces chefs-d'œuvre même, allant ainsi, d'instinct, à cette science de l'épigraphie à laquelle vous devez la plus réelle valeur de votre livre, et où l'histoire trouve aujourd'hui un si puissant secours.

Aujourd'hui, en effet, tout véritable historien, rejetant les documents de seconde main, marche droit à ce qu'on appelle énergiquement et poétiquement les *sources,* c'est-à-dire à ce qui jaillit directement de l'âme humaine, ou des faits. Or, quelle source plus riche que le langage des pierres séculaires? Les hiéroglyphes nous avaient appris tout ce qu'une nation intelligente et méditative peut faire tenir d'évènements sur quelques centimètres de granit; il suffit parfois d'une ligne pour raconter un règne; si je l'osais, je dirais que c'est de la substance de siècles. Moins concise, l'épigraphie est plus instructive encore. Elle ne nous transmet pas seulement les grands documents officiels, décrets du sénat, lettres de princes, jugements rendus; elle raconte ce que ne disent pas les livres, la vie quotidienne des classes populaires : sur ces tombeaux, sur ces pierres commémoratives, sur ces autels, se retrouvent les costumes, les coutumes, les cérémonies, les croyances de la foule; c'est l'histoire de ceux qui n'ont pas d'histoire.

Voilà, Monsieur, sur quel fondement à la fois solide et nouveau vous avez élevé votre livre de la religion romaine; voilà le point de départ de l'idée vraiment originale qui y préside, et sur laquelle je crois devoir insister un moment.

Deux écoles sont aujourd'hui en présence, qui portent sur cette époque deux jugements absolument contradictoires. La première, plus ancienne et plus nombreuse, prétend qu'en réalité, dès Auguste, il n'y avait plus de religion romaine, que le paganisme n'était alors qu'un reste de superstitions usées auxquelles personne ne croyait plus, que la morale tombait en ruines comme le culte, et que le monde attendait le dieu nouveau pour avoir une foi et une loi.

La seconde école, plus restreinte, mais non moins considérable par le mérite de ses fondateurs, affirme que la religion païenne, loin d'être aussi morte alors qu'on le prétend, a lutté contre le christianisme pendant deux siècles et qu'elle n'a été abattue qu'au bout de quatre. Ils ajoutent que le christianisme a calomnié le paganisme après l'avoir nié, l'a dépouillé après l'avoir calomnié, et que la religion antique, épurée et renouvelée comme elle l'était, suffisait au monde pour se relever et pour croire. Entre ces deux doctrines, laquelle avez-vous adoptée, Monsieur? Ni l'une ni l'autre et toutes les deux. D'un côté, vous avez montré, d'accord en cela avec l'école nouvelle, que, d'Auguste aux Antonins, le monde antique avait fait un effort immense pour reconstituer le paganisme; que les idées religieuses tombées en désuétude et même en mépris à la fin de la République s'étaient énergiquement relevées à la voix de la philosophie; que cette philosophie n'était pas seulement l'occupation de quelques esprits d'élite, et n'avait pas seu-

lement la morale pour objet, mais que, s'adressant au culte même, elle avait entrevu et poursuivi l'idée d'un dieu unique; qu'elle avait deviné et mis en pratique la vertu toute chrétienne de la charité, qu'elle s'était émue des problèmes de la misère, de l'égalité, de la solidarité, qu'elle avait suscité entre les classes travailleuses le principe de l'association, qu'elle avait créé des sociétés de secours mutuels, adouci et moralisé le sort des esclaves, et qu'enfin elle avait fait œuvre de religion en entreprenant de régénérer la société tout entière au nom de la divinité. Voilà, Monsieur, ce que, grâce à l'épigraphie, vous avez avancé, affirmé et prouvé. Puis, une fois justice rendue à ce grand mouvement religieux de l'antiquité et aux écrivains éminents qui le défendent, vous avez démontré qu'après deux siècles de lutte, ce mouvement s'était arrêté comme à bout de forces; que son rôle était fini; qu'après avoir réveillé dans toutes les âmes la soif de la religion, il avait été incapable de la satisfaire; que ses efforts pour tirer un seul dieu de tant de dieux et condenser tout l'Olympe en un Jupiter quelconque, avaient échoué devant l'encombrement de cet amas de déités qui ne voulaient pas céder la place, et qu'ainsi, la loi religieuse que les philosophes avaient voulu donner pour fondement à la loi morale se dérobant pour ainsi dire sous eux, ils avaient laissé le monde tout rempli à la fois d'un immense besoin et d'une immense impuissance de croire. C'est alors, ajoutez-vous avec autant de force que de vérité, c'est alors que le christianisme, s'avançant, et s'avançant fortifié par deux siècles de lutte, s'empara de toutes ces âmes préparées pour lui, leur donna ce qu'elles demandaient, une foi précise, un culte

simple, un dogme impératif, hérita enfin de tout l'ensemble des vertus érigées contre lui, et voilà comment la religion chrétienne porte un caractère doublement sacré, étant l'œuvre commune du monde ancien et du monde nouveau, et Dieu ayant donné à la fois saint Jean pour précurseur au Christ, Marc-Aurèle et Épictète pour coopérateurs à saint Paul!

Il faut l'avouer, Monsieur, il y a là une conception forte, ingénieuse, qui suffirait à vous mériter le nom d'un esprit original. Je retrouve ce mérite de nouveauté dans un autre de vos ouvrages. Cet ouvrage a pour titre : *l'Opposition sous les Césars,* et peut se résumer dans ce seul mot : il n'y a pas eu d'opposition sous les Césars. Cette opinion, qui semblerait un paradoxe sous une plume moins sûre que la vôtre, fait table rase de nos souvenirs et de nos illusions de collège. Sur la foi des vers de Lucain et de la prose de Tacite, nous rêvions dans le monde dégénéré de l'empire toute une phalange, je dirais volontiers tout un peuple d'esprits généreux, qui protestaient contre le despotisme au nom des antiques vertus romaines. Votre examen, méthodique comme un cadastre, de toutes les classes de la société romaine, et votre analyse minutieuse de leurs divers sentiments, nous montrent partout le dégoût ou l'oubli de la république, l'indifférence pour la liberté, l'acceptation volontaire du pouvoir absolu, et Tacite lui-même nous apparaît poursuivant, pour tout idéal de gouvernement, le despotisme tempéré par la bonté du prince. Vous l'avouerai-je, Monsieur? aucun de vos ouvrages ne m'a plus été au cœur que celui-là, car il démontre invinciblement quel abîme nous sépare de cette Rome de la décadence, à

laquelle on nous assimile toujours. Non, nous ne ressemblons pas au peuple satisfait d'Auguste et de Tibère, car nous n'avons jamais ni douté, ni désespéré de la liberté! Non, nous ne ressemblons pas à la Rome impériale, car vingt ans d'un empire, à qui on ne saurait refuser, sans injustice, une véritable prospérité matérielle, n'ont pas pu réconcilier la nation avec le principe du gouvernement personnel; et c'est au milieu de tout l'éclat de ce règne qu'une voix éloquente proclama aux applaudissements de la France qu'il y a des libertés *nécessaires!*

J'arrive, Monsieur, au plus populaire de vos ouvrages : *Cicéron et ses amis*. Le succès en fut très-vif et général; les salons y applaudirent, les femmes même le lurent; cette faveur, qu'obtiennent rarement les livres de cette nature, flatta sans doute votre amour-propre d'auteur, mais inquiéta votre conscience d'écrivain sérieux. Comme cet orateur, qui, s'entendant applaudir par la foule, s'écria : Est-ce que j'aurais dit quelque sottise? vous vous dites tout bas, non sans une certaine crainte : Est-ce que j'aurais fait un livre amusant? Hé bien, oui, Monsieur, il faut vous y résigner, vous avez fait un livre amusant! très-amusant! Vous y avez mis la qualité, et, oserai-je le dire? le défaut où je trouve le trait le plus caractéristique de votre esprit. Vous êtes un érudit, un historien, un habile épigraphiste; mais vous êtes aussi un satirique et, ne vous récriez pas, un romancier. Voici comment. Quel est l'objet du romancier, du romancier moraliste? Faire revivre la société de son temps, en étudier les mœurs, en rechercher les types et mettre les mœurs en lumière en mettant les types en action. Hé bien, vous avez tenté pour le passé ce que le ro-

mancier essaye pour le présent. La vie, les mœurs, les caractères, voilà ce que vous cherchez avant tout dans vos études sur la société romaine. Convaincu que les petits détails, les petits faits, sont ce qui donne la vérité et la réalité, vous avez demandé non-seulement à l'épigraphie, mais aux poètes, aux historiens, aux philosophes, les mille particularités caractéristiques qui pouvaient ressusciter ce monde disparu et ces personnages évanouis : de là l'intérêt de votre livre, *Cicéron et ses amis*. Toutes les figures en sont vivantes. Il est tel d'entre eux, votre Cœlius, par exemple, qui a eu presque la popularité d'un personnage de Balzac, tant vous excellez à reproduire le fond de leurs sentiments, tant votre regard pénétrant poursuit ce qu'il y a eu dans leur cœur de plus secret et de plus personnel. Là se montre, Monsieur, le côté vraiment supérieur de votre talent, et celui qui me semble moins élevé.

M. Sainte-Beuve faisait grand cas de vous; je le comprends, vous lui ressemblez. Il a écrit quelque part : Je ne suis content que quand j'ai trouvé dans un grand homme le point vulnérable, le côté faible... Hé bien, Monsieur, vous aussi, vous avez le goût du côté faible. Votre livre : *Cicéron et ses amis*, est plein de mille appréciations, fines, vives, piquantes; mais sont-elles toujours la vérité et la justice, ou plutôt sont-elles toute la vérité et toute la justice? Je ne le crois pas. J'admire beaucoup dans les sciences d'observation l'usage du microscope qui nous fait voir les infiniment petits; mais, quand il s'agit des astres, c'est au télescope qu'il faut recourir. Or, vous ne vous servez pas assez du télescope. Je prends Cicéron pour exemple. Je vous reprochais un jour de l'avoir rapetissé. C'est im-

possible, me répondites-vous vivement, je n'ai choisi ce sujet que sous le coup d'une nouvelle lecture des lettres de Cicéron, et par enthousiasme pour ces lettres. Voilà précisément ce qui explique, je ne dirai pas votre injustice, mais votre sévérité à l'égard de ce grand homme. Vous êtes entré dans son âme par la petite porte, en y entrant par la correspondance; car qu'est-ce que cette correspondance, sinon la peinture journalière de toutes les mobilités, de toutes les contradictions, de toutes les défaillances passagères, de toutes les grâces mêlées de faiblesse qui sont le propre de cette nature ondoyante et multiple dont Voltaire seul peut nous donner une idée? Rien donc de plus vivant et de plus amusant que votre portrait de Cicéron; et cependant, ce n'est pas lui parce que ce n'est pas tout lui! Les grandes lignes fixes disparaissent dans la peinture des mille physionomies de chaque minute; le trait dominant manque.

Un jour, l'empereur Auguste surprit son petit-fils lisant un livre qu'il s'empressa de cacher; l'empereur prit le volume, c'était un ouvrage de Cicéron. Après en avoir lu quelques lignes, il le rendit à l'enfant, et ajouta d'une voix émue, où perçait peut-être quelque remords : « Mon fils, cet homme-là aimait profondément son pays! » Voilà le trait dominant de Cicéron; voilà ce qui efface tous ses défauts, voilà ce qui alimente et immortalise son génie! Voilà enfin ce que j'aurais voulu voir plus vivement reproduit dans vos pages! Qu'importe que ce grand homme ait eu quelques pusillanimités de détail, quelques vanités de passage? Dès que l'intérêt de Rome était là, vanité, terreurs, hésitations, tout disparaissait; il ne

voyait plus qu'une chose, la patrie; il n'avait plus qu'un but, le salut de Rome, et il allait droit, non pas seulement au devoir, mais à l'héroïsme, de façon qu'on peut dire que, dans ces terribles tempêtes civiles, il eut tous les petits effrois et tous les grands courages.

En voulez-vous la preuve? Rappelez-vous ses admirables réponses à Cœlius, à Atticus, à Caton lui-même. Caton, vous le savez, Caton, avant Pharsale, le suppliait de ne pas aller rejoindre Pompée, et lui conseillait de se retirer à Tusculum pour y écrire quelque beau livre sur la concorde. Que lui répond Cicéron? « Mes livres! mes études! la philosophie! tout cela ne m'est plus rien! Je regarde du côté de la mer! Je suis comme un oiseau qui veut s'y envoler, car c'est là qu'est la république et la liberté! » On lui démontrait que c'était courir à sa perte! « Soit, je vais comme Amphiaraüs me jeter volontairement dans l'abîme! » Cœlius l'adjurait de se conserver pour son fils!... « Si la république subsiste, mon fils sera toujours assez protégé par le nom de son père... Si elle doit périr, qu'il subisse le sort des autres citoyens! »

Ah! croyez-moi, Monsieur, quand on rencontre dans l'histoire de pareils hommes, il faut non pas atténuer leurs grandeurs par leurs petitesses, mais noyer leurs petitesses dans leurs grandeurs! Il faut, tout en respectant les droits imprescriptibles de la vérité, laisser leur image dans cette attitude sculpturale, qui les présente à la postérité comme autant de phares immortels, destinés à luire à travers les âges, pour enchanter les regards des générations successives et leur servir de guides.

En revanche, si je vous trouve trop sévère pour Cicéron,

vous me semblez trop indulgent pour Brutus. Son austérité vous plaît, sa douceur vous touche, sa culture d'esprit vous charme, et il nous apparaît sous votre plume comme une sorte de Vauvenargues; mais Vauvenargues n'avait assassiné personne, et je vous avoue que je n'ai aucun goût pour les assassins honnêtes. Nos déclamations de collège sur les grands meurtriers de l'antiquité, nos pièces de vers latins sur Harmodius et Aristogiton, ont, selon moi, tellement perverti notre sens moral et politique que j'en suis arrivé à haïr dans ces célèbres immolateurs jusques à leurs vertus. Oui! le désintéressement de tel ou tel des proscripteurs de la Convention m'inspire une sorte de colère parce qu'on l'invoque en sa faveur comme une sorte d'excuse; et je répéterai toujours avec Shakespeare : Qu'il y a une tache que tous les parfums de l'Arabie et tous les flots de l'Océan ne peuvent pas laver, c'est une tache de sang.

Si je voulais, Monsieur, mériter tout à fait le brevet de franchise que je me suis décerné, je devrais vous quereller encore à propos des poètes. Il me semble que vous les jugez trop en moraliste et pas assez en artiste; leur vie vous fait trop oublier leurs vers. Que vous a fait le pauvre Ovide pour vous attacher à la peinture de ses faiblesses de courtisan, sans y mêler, au moins comme compensation, quelques aperçus sur son charmant génie? Pourquoi nous démontrer, avec votre érudition impeccable et votre observation implacable, que ce Juvénal, si éloquemment appelé par Victor Hugo la *vieille âme libre des républiques mortes,* n'avait souci ni de la république ni de la liberté? Victor Hugo n'en a pas moins raison! Je ne sais si Juvénal pos-

sédait ou non les vertus qu'il célébrait, mais ses satires les possédaient! Que dis-je? Il les possédait lui-même dans le moment où il composait ses satires! Le poète pense tout ce que lui dicte son génie, tant que son génie parle! Son imagination fait partie de sa conscience! ses vers font partie de ses vertus, car c'est dans ses vers qu'il vivait le plus pleinement! c'est dans ses vers qu'il se survit! c'est dans ses vers qu'il faut le juger! Quand on me parle de la pusillanimité de l'auteur du *Cid* en face de Scudéry, je réponds par une tirade de don Diègue, et je dis : Voilà le véritable Corneille!

Ces sentiments, Monsieur, étaient ceux de votre cher et regretté prédécesseur. Je me souviens qu'il y a deux ans, sur une petite côte de Bretagne, nous nous promenions, lui et moi, au bord de la mer. La conversation tomba sur Lamartine. Si j'avais eu le plaisir de vous avoir pour compagnon de promenade, le nom de Lamartine eût probablement amené sur vos lèvres quelque fait piquant, quelque trait caractéristique, authentique et épigrammatique : savez-vous ce que fit M. Patin, déjà octogénaire? Il me récita cent vers des *Harmonies poétiques,* tout d'une haleine, sans une erreur, sans une hésitation de mémoire, et avec l'émotion, l'enthousiasme d'un jeune homme de vingt-cinq ans,... d'un jeune homme de vingt-cinq ans d'autrefois, car aujourd'hui l'enthousiasme n'a guère moins de quarante ans.

Dans ce petit fait se marque le caractère particulier de l'intelligence de M. Patin, la sympathie. Vous avez rendu une éclatante justice, Monsieur, à l'immense érudition dont témoignent les *Études sur les tragiques grecs,* vous avez montré à l'œuvre cette infatigable ardeur d'investigations

qui contrôlait tous les textes, recueillait toutes les leçons, interrogeait tous les travaux étrangers; mais d'où venait cette ardeur? Était-ce seulement curiosité, besoin de savoir, amour du vrai? Non, c'était aussi, c'était surtout amour du beau, et adoration pour les trois grands génies qu'il étudiait. Il cherche à travers les siècles et les langues tout ce qu'ils ont non-seulement créé, mais inspiré; il parcourt tous les théâtres pour y découvrir une belle scène, un beau vers, un trait de sentiment qui se rapporte à une de leurs tragédies. Pourquoi? Pour rassembler autour d'eux tout ce qui est sorti d'eux, pour les entourer de leur postérité, pour faire gerbe de tout ce qu'a produit leur souffle créateur et le déposer sur leur autel! Travail d'abeille qui aspire le suc et le parfum des choses! don de sympathie qui change un ensemble de recherches en une œuvre passionnée, personnelle, vivante! Mélange d'esprit critique et d'esprit enthousiaste, grâce auquel ce livre est un livre à part, que personne n'avait fait, que personne ne refera, qui durera en France autant que l'étude même du génie grec, et qui rattache M. Patin à l'éclatante génération des professeurs de 1830. Oui, il est de la famille des Villemain, des Cousin, des Royer-Collard, car c'est un croyant comme eux! Il a le culte du grand comme eux! Et peut-être est-ce là qu'il faut chercher la différence de cette ancienne Université et de la nouvelle. La première était un point d'admiration; la seconde est un point d'interrogation; ce qui n'empêche pas que vous admirez quelquefois et qu'ils interrogeaient toujours.

Ici, Monsieur, s'impose à moi une question bien grave, qui partage et passionne les meilleurs esprits, où je vous

retrouve tous deux, M. Patin et vous, activement mêlés, et je suis d'autant plus empressé de vous y suivre que cette question a été pour moi l'objet des plus sérieuses études. Je veux parler des réformes de l'enseignement secondaire.

Vous vous rappelez, Monsieur, l'effet immense produit par la circulaire d'un ministre de l'instruction publique, qui n'était pas encore notre confrère, et qui a un peu tardé à le devenir, peut-être à cause de cette circulaire. Elle était bien hardie en effet. Supprimer radicalement les vers latins, porter atteinte au thème, faire prévoir la déchéance future du discours latin, mettre au premier rang l'étude de la littérature française et de la langue française, prendre enfin pour devise : *Les langues mortes sont faites pour être lues et les langues vivantes seules pour être parlées;* il y avait là, il faut en convenir, des réformes qui ressemblaient fort à une révolution; c'était comme un nouveau siège de Rome par les Barbares. L'émotion fut profonde au sein de l'Académie; nos voix les plus éloquentes, nos plumes les plus autorisées, firent cause commune pour la défense de la ville éternelle. M. Patin se sentit blessé dans le culte de toute sa vie. Quelle eût été votre opinion, Monsieur, si nous avions eu déjà à ce moment le plaisir de vous compter parmi nous? Je n'ai qu'à relire vos quatre articles sur l'enseignement, si remarqués dans la *Revue des Deux-Mondes,* pour m'asssurer que votre sentiment eût été conforme au mien. Je crois que, comme moi, vous auriez approuvé cette circulaire, sinon dans tous ses détails, du moins dans son esprit général; mais je crois que, comme moi aussi, vous l'auriez approuvée tout bas. Je dois en effet vous l'avouer; quand je vis

ces réformes si vivement attaquées par nos confrères, je n'osai pas les défendre ; non par défaut de conviction, mais par déférence et par affection pour M. Patin. Je le voyais si profondément ému que je m'arrêtai devant la crainte de le blesser, de l'attrister, je dirais volontiers de le contrister.

Je gardai donc le silence vis-à-vis de lui, et à cause de lui, jusqu'à ce qu'un jour mon opinion m'échappa malgré moi. Je n'oublierai jamais cette conversation. C'était encore pendant notre séjour en Bretagne ; nous remplissions, lui et moi, l'office qui échoit souvent aux parents pendant les vacances; nous étions les répétiteurs honoraires de nos deux petits-fils, graves personnages de douze à treize ans. Un jour, après la correction d'un thème où nos deux écoliers avaient réuni toutes les variétés de barbarismes et de solécismes à propos de règles qu'ils avaient apprises deux cents fois, M. Patin tomba dans un silence plein de tristesse. Sous le coup du même sentiment, j'allai à lui et je lui dis : « Mon cher ami, est-ce que cela ne vous trouble pas? est-ce que cela ne vous éclaire pas? — Me troubler? m'éclairer? Que voulez-vous dire? — Je veux dire, m'écriai-je en lui montrant nos deux enfants consternés, que soumettre ces jeunes esprits à une telle besogne, ce n'est pas les former, c'est les déformer, ce n'est pas les instruire, c'est les torturer !... » Il se leva en se récriant. Je repris avec plus de calme : « Voyons, mon ami, voyons, ne nous emportons pas et raisonnons. Voilà deux enfants qui ne sont pas plus inintelligents ni plus entêtés que d'autres, et voilà des solécismes qu'on leur a corrigés trois cents fois depuis trois ans, et qu'ils refont toujours. Est-ce leur faute?

Est-ce leur faute s'ils sont là, tous deux, devant cette malheureuse grammaire, comme des bornes? Est-ce leur faute? non. C'est la nôtre! oui, la nôtre, à nous qui faisons précisément le contraire de ce que nous indique la nature. Ces deux enfants, hors de la classe, hors du thème, dans la vie, dans la conversation, dans le commerce journalier avec les êtres et avec les choses, ne sont-ils pas avisés, éveillés, attentifs? Oui. Pourquoi? Oh! Pourquoi? Parce qu'ils s'instruisent alors comme des enfants de leur âge doivent s'instruire, par les yeux, par les faits, par le spectacle et l'examen des choses extérieures. L'enfant est, avant tout, un être de sensation; nous en faisons une machine à réflexion. Dieu lui a donné pour premiers instituteurs les cinq sens; nous étouffons ces cinq sens. Il a des yeux, nous les lui crevons. Il a des oreilles, nous les lui bouchons. La curiosité est chez lui un appétit, nous le satisfaisons avec quoi? avec la syntaxe! Nous l'arrachons au libre et éclatant domaine de la nature qui est le sien, pour l'enfermer dans la plus froide et la plus obscure des prisons, dans l'abstraction! Et quelle abstraction? L'abstraction de la grammaire! Et quelle grammaire? La grammaire latine! » A ce mot, M. Patin releva la tête, jusqu'à ce moment mon impétuosité l'avait un peu étourdi; il était plus occupé de me suivre que de me répondre. Mais mon dernier mot le blessa à l'endroit le plus sensible. « Mon ami, me dit-il vivement, ne touchez pas à la langue latine, c'est frapper notre mère! » Alors, avec une émotion et une éloquence vraiment supérieure, il me rappela tout ce que nous devons à l'antiquité; il me montra nos plus grands écrivains, depuis Rabelais jusqu'à Montesquieu, nourris du génie des Latins; notre langue formée de la langue latine,

nos lois civiles sorties des lois romaines, notre organisation administrative empruntée en partie aux Romains, les plus illustres personnages de nos annales façonnés à l'image des caractères antiques, nos conversations remplies des souvenirs de l'antiquité, des citations de l'antiquité, l'âme de Rome enfin mêlée de tous côtés à notre âme, et vivant en nous comme une partie de nous-mêmes!... « Et voilà, ajouta-t-il avec une véhémence qui touchait à l'indignation, voilà ce que l'on ne craint pas de renier, d'attaquer, d'ébranler, de détruire! — Mais, mon ami, m'écriai-je à mon tour, il ne s'agit ni de renier ni de détruire, mais de circonscrire et de fortifier en circonscrivant. J'admire l'antiquité comme vous, je crois comme vous qu'il n'y a pas de fortes études littéraires sans cette étude... Mais ni vous ni moi ne pouvons empêcher que le monde ne soit changé, et que, par conséquent, tout ne doive changer autour de lui comme en lui. Que l'étude de la langue latine fût le pivot de l'éducation d'autrefois, rien de plus juste, puisqu'elle était le fondement de toutes les œuvres intellectuelles, le lien de toutes les relations sociales. Les livres de médecine, de droit, d'histoire, de sciences, s'écrivaient en latin; les correspondances se faisaient en latin; Marguerite de Valois adressait aux ambassadeurs vénitiens une harangue en latin; Montaigne nous apprend que chez son père les domestiques devaient parler latin... et ils ne demandaient pas d'augmentation de gages pour cela. C'était la langue universelle, c'était une langue vivante; mais aujourd'hui, qu'est-elle?... » Il ouvrit la bouche pour m'interrompre, mais je l'arrêtai, et lui prenant la main : « Tenez, mon ami, lui dis-je, tenez, levez les yeux, et regardez le ciel. Autrefois notre globe

terrestre y jouait le premier rôle! Il était le centre de l'univers. La science est venue, qui l'a détrôné. L'infini s'est peuplé à nos yeux de milliers d'astres plus importants que lui, et il a fallu que notre petit globe se résignât à n'avoir plus que sa place dans le grand chœur céleste. Eh bien, voilà précisément l'histoire de la langue latine. Elle doit garder une place dans l'éducation, une belle place, mais sa place. Quoi! lorsque tant d'objets merveilleux et utiles sollicitent notre curiosité, et réclament l'effort de notre intelligence, lorsque tous les peuples nous ouvrent leurs annales, quand la vie du passé et la vie du présent éclatent à nos yeux sous tant de formes, quand la nature lève un à un tous ses voiles devant les investigations de la science... quoi! c'est alors que nous prendrions à l'enfance et à l'adolescence dix ans, et quels dix ans? la fleur de la vie! pour leur enseigner mot à mot, règle à règle, comme s'ils devaient la parler et l'écrire, une langue qu'ils n'écriront jamais, qu'ils ne parleront jamais! S'ils la savaient au moins! mais ils ne la savent pas! Ce que l'on décore du nom de discours latin est un amalgame du style de toutes les époques qui ferait reculer Cicéron d'horreur! Nos enfants perdent à parodier les grands écrivains le temps qu'ils devraient employer à les connaître! Sur cent élèves sortant de rhétorique, il n'y en a pas quinze capables de lire couramment vingt pages d'un livre latin! Voilà ce que nous attaquons! Nous ne demandons pas qu'on supprime l'étude de la langue latine, mais qu'on l'enseigne aux enfants, plus tard, plus vite, autrement et mieux! Nous demandons qu'au lieu de leur montrer à l'écrire mal, on leur montre à la lire bien! Nous demandons... » Je m'arrêtai court. Pourquoi? Parce que je

sentis soudainement que je perdais mes paroles, et que j'aurais pu continuer ainsi pendant une heure sans faire un pas de plus dans la conviction de M. Patin. Je me trouvais en face de ce qu'il y a de plus inébranlable au monde, un principe, et de ce qu'il a de plus respectable ici-bas, une croyance. Je me tus donc, et je fis bien, car je n'attendis pas longtemps une preuve évidente de la force de cette croyance. M. Patin avait deux facultés également puissantes et également indéfectibles, son amour pour le travail, et sa force de travail. Il disait souvent : « Chaque jour où l'on ne gagne pas, on perd. » Cette belle maxime, il la mit en pratique jusque dans le cours de sa dernière maladie. Personne n'a étudié plus avant dans la mort. Un matin, à la veille de ses derniers moments, il dit à une personne bien chère qui veillait près de lui : « Prends une plume et écris... » Il dicta alors quelques lignes et demanda qu'elles fussent serrées dans un tiroir qu'il désigna. Or, savez-vous ce que contenaient ces lignes? Un sujet de vers latins pour le concours général. Je ne connais rien de plus caractéristique, et le dirai-je? de plus touchant. C'est la protestation d'un fidèle en face des faux dieux qui s'avancent; il me semble entendre un royaliste s'écriant sous la Terreur en allant à la mort: « Vive le Roi! » et l'on peut dire de M. Patin, et à sa gloire, qu'il a été le dernier des Romains!

Nous voici naturellement amenés aux beaux travaux de notre confrère sur les poètes latins; vous en avez justement fait ressortir, Monsieur, toute la primitive originalité et toute la richesse. Je ne peux penser sans respect que cet homme, qui a fait tant d'autres choses, a traduit tout le poème de Lucrèce, une grande partie de Plaute et de

Térence, des fragments considérables de Virgile, de Martial, de Lucain, de Juvénal, à peu près tout ce qui nous reste des vieux poètes, et enfin l'œuvre entière d'Horace, sur lequel vous nous avez lu une si jolie page. Dans ce dernier travail, il a rencontré de nombreux concurrents. Le goût, et, si j'ose le dire, la manie de traduire Horace est une maladie qui sévit aujourd'hui sur les hommes de toutes les professions, vers l'âge de cinquante ou soixante ans. C'est le coup de cloche de l'adieu au monde. Au XVIIe siècle, on se retirait dans un couvent; aujourd'hui on se retire en Horace. Un magistrat quitte sa toge? il traduit Horace. Un avocat abandonne le barreau? il traduit Horace. Un ministre perd son portefeuille sans espoir de retour? il traduit Horace... pour se persuader qu'il est philosophe. Un négociant renonce à son commerce? il traduit Horace pour se persuader qu'il est latiniste. Puis, la traduction faite et imprimée, on la présente aux concours de l'Académie; c'est la seconde phase de la maladie, et la troisième, c'est que l'Académie ne se lasse pas plus de récompenser les traducteurs d'Horace que ceux-ci de le traduire. J'en ai déjà vu concourir plus de vingt et couronner plus de quatre. Vous en verrez aussi, Monsieur, et s'il vous arrive d'objecter aux candidats le nombre des traductions précédentes, ils vous répondront tout bas ce qui m'a toujours été répondu à moi : « Elles sont si mauvaises, Monsieur, pleines de contre-sens ! » Sur quoi je me récrie, en disant : « Il y en a pourtant une, Monsieur, qui fait exception! — Laquelle donc? — Celle de M. Patin. » Vous voyez d'ici leur embarras, et avec quel empressement ils me répliquent : « Oh! je ne parlais pas de M. Patin. Certaine-

ment, celle de M. Patin... — Alors, Monsieur, je vous demande la permission de m'y tenir, car elle réunit, selon moi, les deux qualités fondamentales de toute bonne traduction, la fidélité et l'élégance. »

J'ai dit l'élégance; en effet, quoique l'on ait spirituellement reproché à M. Patin de mettre dans ses phrases trop de virgules et pas assez de points, son style se recommande par des qualités très-particulières, très-personnelles de justesse exquise dans les termes, et de gracieux abandon dans les tours. *Le style, c'est l'homme*, a dit Buffon. Personne ne l'a mieux prouvé que M. Patin, et je ne sais pas de plus exacte définition de son talent que ce trait de sa vie. Il y a un grand nombre d'années, la chaire de littérature latine devint vacante à la Sorbonne. Deux concurrents s'y présentèrent, l'un porté par la Faculté des lettres, c'était M. Victor Le Clerc; l'autre porté par le conseil académique, c'était M. Patin. M. Victor Le Clerc fut nommé. Quelques jours après, parut, dans un journal important, un long article sur le nouveau professeur. L'éloge était sans restriction, et l'article sans signature. M. Victor Le Clerc voulut connaître le nom de celui qui l'avait si bien loué; impossible de le découvrir, et ce fut seulement quelques années plus tard que le hasard lui apprit que son panégyriste était son concurrent. M. Patin avait fait cet article sans le dire, et ne l'avait pas dit après l'avoir fait. Y a-t-il rien de plus délicat, de plus rempli d'élégance morale? Hé bien, voilà comme il écrivait! Aussi M. Cousin, si fin appréciateur des hommes, et si habile à revêtir ses appréciations d'une forme originale et piquante, disait souvent de M. Patin : « C'est une créature charmante! » Oui! charmante

par le mélange exquis de la grâce de l'esprit et de la grâce du cœur ! Charmante par cette incomparable bonté qui se répandait sur son visage comme une lumière ! Charmante par l'accord des dons les plus variés ! Ces dons s'unissaient chez lui dans une si heureuse proportion, que ses œuvres et sa vie, son esprit et son âme formaient un tout harmonieux, pareil à une belle œuvre d'art. Il fut, ce qui peut-être est le plus rare en ce monde, il fut complet dans sa mesure.

Je l'ai connu il y a plus de quarante ans. Il était alors déjà tel que vous l'avez vu depuis, si savant qu'il aurait pu se passer d'être aimable, si aimable qu'il aurait pu se passer d'être savant. Sa modestie, unie à son solide mérite, attirait tellement tout le monde, que chacun s'empressait de mettre en avant cet homme qui se mettait toujours en arrière ; c'est ainsi qu'il est arrivé à tout, à force de ne pas se pousser. Il a occupé les deux plus hautes fonctions littéraires ; il a été doyen de la Faculté des lettres après M. Victor Le Clerc et secrétaire perpétuel de l'Académie française après M. Villemain. Un seul de ces héritages eût été lourd, même pour un homme de mérite ; une seule de ces fonctions eût suffi à l'activité d'un homme encore jeune : M. Patin les obtint toutes deux, sans les briguer, à plus de soixante-quinze ans, et il les porta si légèrement, il les remplit si dignement, qu'après sa mort, nous disions de lui ce qu'on disait de ses illustres prédécesseurs : « Comment le remplacer ? » C'est encore lui qui nous a tirés d'embarras, Monsieur, en désignant d'avance à notre choix son spirituel successeur... qui ne le fait pas oublier ; il fait mieux, il le rappelle.

Dans nos séances particulières, sa parole persuasive, élégante et facile, s'emparait de l'attention avec tant de force et si peu de bruit, que nous nous apercevons aujourd'hui seulement de toute la place qu'il tenait, en mesurant tout le vide qu'il laisse. Ajoutez que cet homme si occupé avait tous les goûts d'un homme qui ne fait rien ; il écoutait la musique en dilettante, il allait voir tout ce qui se produisait de beau, il cultivait ses amis, il se livrait au monde, à la conversation, et son esprit délicat y montrait une finesse qui n'excluait pas la malice, mais que tempérait toujours l'urbanité ; enfin c'était un véritable Grec ! Il semblait que, dans son long commerce avec Sophocle et Euripide, il eût retenu quelque chose de la grâce attique : il en avait le sel et le miel.

Un mot encore, et je finis.

La Providence avait accordé à M. Patin, pour couronnement de tant de bienfaits, ce je ne sais quoi d'achevé que donne le bonheur. Heureux en tout comme il était heureux de tout, il rencontra au milieu de sa carrière une compagne vraiment digne de ce beau nom, propre à le comprendre, et, au besoin, à le compléter. Quand les armées allemandes entourèrent Paris, les amis de M. Patin, justement préoccupés de son grand âge, lui conseillèrent de fuir les fatigues et les privations du siège. Il refusa. « Je suis doyen de la Faculté des lettres et secrétaire perpétuel de l'Académie française, répondit-il ; mon poste est à la Sorbonne et à l'Institut, j'y resterai ! » — « Tu fais bien ! » lui dit sa femme, et elle resta avec lui. C'est là que j'ai compris que le meilleur conseiller des résolutions courageuses est encore le foyer domestique. C'est là

que j'ai vu comment certaines affections saintes et profondes réunissant, ce semble, en elles seules toutes les autres affections, une femme peut avoir à la fois, pour l'homme dont elle est fière de porter le nom, la vigilance d'une mère, le respect d'une fille, la tendresse d'une sœur et la vaillante affection d'une amie.

Je m'arrête, Monsieur. Je ne veux pas pénétrer dans cette famille, dont M. Patin a été pendant quarante ans la joie et l'honneur, et que son absence remplit aujourd'hui de deuil et de larmes. L'incurable douleur de ceux qui lui survivent reste encore son plus beau panégyrique. Que leur consolation soit de se dire que si notre époque compte des noms plus brillants, et dont il restera une plus éclatante mémoire, nul ne laissera après soi un plus touchant et plus honoré souvenir.

DISCOURS

DE

M. VICTORIEN SARDOU

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 23 MAI 1878, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. AUTRAN.

Messieurs,

Une année s'est écoulée depuis le jour où vous avez daigné m'appeler à l'honneur de partager vos travaux; et s'il ne m'a pas été possible, à mon grand chagrin, de vous exprimer plus tôt ma reconnaissance, permettez-moi de penser que ce retard n'aura pas été sans profit pour la tâche que j'avais à remplir. A la lecture journalière des œuvres de M. Autran, à la fréquentation constante, assidue de ce rare esprit, je dois de connaître mieux aujourd'hui l'homme et le poète, auxquels je viens ici rendre un double hommage.

Il est des écrivains qui attirent l'attention publique par des qualités d'un très-vif éclat. Cette impression subite est quelquefois très-prompte à s'effacer. D'autres se livrent moins, et veulent être un peu forcés dans le sens intime de leurs œuvres; mais cette habitude familière de leurs écrits devient bientôt la source des jouissances les plus délicates et les plus durables.

Tel est, Messieurs, le poète charmant dont j'ai à vous entretenir. Son talent est le reflet de toute sa vie. Ami de la solitude et de la retraite; rebelle, — un peu trop peut-être, — à nos idées modernes, dont il ne voit que la turbulence et le fracas; sévère, jusqu'à la rigueur, envers Paris, où le poursuit la nostalgie de ses chères campagnes, et le désir pressant d'y retrouver le doux loisir de son travail; fuyant toute charge publique et toute popularité, étranger à nos débats littéraires comme à nos luttes politiques, non par un détachement égoïste des intérêts du pays, mais par l'heureuse absence de toute ambition, M. Autran est un peu en dehors des choses contemporaines; et, dans ses écrits comme dans sa vie, il s'est fait une place à part, isolement qu'il convient de respecter. Une seule de ses œuvres osa affronter, un soir, la plus fiévreuse, la plus bruyante de toutes les épreuves, celle du théâtre; et cette tragédie, toute athénienne, était si peu dans le courant de nos mœurs dramatiques, qu'applaudie avec transport, on l'a vue fuir, et se dérober depuis à tous les regards, comme une nymphe antique, un peu confuse de s'être révélée au public parisien, dans la chaste beauté de sa nudité grecque.

J'ai dit : *grecque*, Messieurs, et j'ai dit : *antique*. Ce sont

bien là les deux termes qui me semblent caractériser ce génie poétique, tout spécial, et nous expliquer son originalité. S'il est Français par le cœur et par le bon sens, la sérénité de ses sentiments et la grâce ionienne de son style exhalent un parfum classique, qui ne doit pas nous surprendre. — Comme André Chénier, avec qui il n'a pas ce seul lien de parenté, M. Autran était Grec par sa mère; il l'était aussi par la ville où il a pris naissance.

M. Autran est né à Marseille, en 1813; et son aïeule maternelle était une Grecque de Smyrne. — Toute sa destinée poétique est dans son berceau.

Marseille, Messieurs, n'a pas tout à fait renié son origine. Les noms de ses plus vieilles rues, le langage de ses pêcheurs, lui rappelleraient au besoin les souvenirs de l'antique Phocée. D'Ulysse, ce représentant parfait de toute la race hellénique, elle a conservé l'esprit du négoce, le goût des explorations maritimes, et l'amour des longs récits qui les décrivent, embellis de quelques fables. Elle sait bien qu'elle fut autrefois, pour l'étude de la philosophie et des belles-lettres, la succursale, la rivale d'Athènes, l'école accréditée de la jeunesse de Rome; et la littérature contemporaine lui doit quelques brillants écrivains, fidèles au culte des plus beaux modèles de l'antiquité grecque et latine.

Lorsque je rappelle cette influence persistante de l'empreinte originelle, pourrais-je oublier, Messieurs, le grand homme d'État, qui laisse parmi vous et dans le pays tout entier un tel vide, qu'en le dissimulant avec peine, il faut renoncer à le combler? M. Thiers, lui aussi, était Marseillais

de naissance, et d'origine grecque, par son aïeule maternelle. — Dans l'étonnante souplesse de cet esprit, apte à tout concevoir pour tout élucider, comment méconnaître les dons les plus précieux de la puissante race à qui l'humanité doit ses premiers maîtres, dans la Politique, l'Éloquence et l'Histoire? — N'est-ce pas tout le génie grec, transmis à travers les âges, et se résumant dans un seul homme?

Le père de M. Autran avait beaucoup voyagé sur mer, dans sa jeunesse; et, par une prédilection bien naturelle pour tout ce qui lui rappelait ses navigations lointaines, il avait choisi son habitation sur le rivage, dans la partie la plus reculée du vieux Marseille, au centre d'une petite colonie maritime que des constructions récentes ont dispersée. C'est là que M. Autran fut élevé, entre les bateaux échoués sur la rive et les filets de pêche séchant au soleil, dans cette vie joyeuse de la plage, où les cris même des enfants qui jouent ont des notes plus gaies, plus sonores; souvenirs des jeunes années, auxquels il devra plus tard ses inspirations les meilleures. Jamais son talent n'a trouvé des accents plus personnels que lorsqu'il s'est appliqué à décrire cette mer azurée des côtes de la Provence, dont l'écume a mouillé ses premiers pas, et la grande voix bercé ses premiers sommeils.

D'autres impressions de son enfance ne laissèrent pas dans son esprit des traces moins profondes. La grand'-mère de Smyrne, fidèle aux traditions de son pays, ne lui contait pas l'histoire de *Peau-d'Ane*, mais la fabuleuse conquête de la *Toison d'Or;* ni les aventures de notre *Cendrillon*, mais celle de la *Cendrillon* antique, cette Rhodope

qui fut reine d'Égypte, au dire de Strabon, pour avoir perdu sa sandale sur les bords du Nil. Plus tard ce fut l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Le poète nous l'apprend lui-même :

> Vous me parliez d'Homère! . . . . .
> Et moi, sur vos genoux, écolier souriant,
> J'avais déjà l'amour de ce compatriote.

Qu'il me soit permis, Messieurs, de m'associer à ce témoignage de reconnaissance; c'est peut-être à ces contes de grand'mère que nous devons la *Fille d'Eschyle*.

Je glisserai sur une jeunesse attristée par des malheurs domestiques, la ruine paternelle et la pauvreté, mais surtout par de pénibles luttes entre la vocation littéraire du jeune homme et la résistance de ses parents; car j'ai hâte d'arriver à la glorieuse intervention qui sut triompher de tous ces obstacles et nous conquérir un poète.

Au mois de mai 1832, M. de Lamartine arrivait à Marseille, où il devait s'embarquer pour son voyage d'Orient. M. Autran, qui jusqu'alors n'avait publié que quelques fragments poétiques et divers articles anonymes dans les journaux de la localité, se fit l'interprète des sentiments de toute la ville et salua l'arrivée du grand homme par une pièce de vers que, plus tard, il n'a pas jugée digne de figurer dans ses œuvres complètes : mais le génie est indulgent, surtout pour l'éloge; M. de Lamartine souhaita de connaître ce jeune enthousiaste, l'admit dans son intimité et ne voulut pas d'autre guide que lui pour les excursions qu'il projetait avant son départ. M. Autran, qui nous a transmis quelques détails sur ces promenades aux environs de Marseille, nous montre l'illustre voyageur sous le

charme des traditions évoquées et d'une nature qui ne lui est pas encore familière, s'arrêtant tout à coup, en pleine campagne, et s'écriant : « Admirable paysage!... Quelle majesté ont ces antiques sycomores! »

Étonné, M. Autran cherche les sycomores et ne voit que de petits mûriers, et même quelque peu rabougris. — Il se tait, par déférence. — Plus loin, exclamation nouvelle! « Ah! cette fois... cette source limpide!... Cette jeune fille! C'est Nausicaa! » — Et il faut bien avouer, ajoute M. Autran, que Nausicaa n'était qu'une bonne campagnarde, et la source, un simple lavoir de village.

Ai-je cité cette anecdote, Messieurs, pour le malicieux plaisir de surprendre le génie en flagrant délit d'enthousiasme intempestif? — Vous ne le pensez pas. — C'est qu'elle me semble bien marquer la distance qui sépare ces deux poètes, et que je retrouve toute l'œuvre future de M. Autran dans cette protestation de la réalité contre le rêve. A ses côtés, le grand lyrique, d'un coup d'aile, s'envole, plane, et ne voit plus les choses de la terre qu'à travers une sorte de mirage qui les colore à son gré. — Lui, plus calme, suit, d'un œil un peu surpris, ce vol sublime, qu'il n'a pas l'intention d'imiter. Tranquillement assis au bord du chemin, il contemple cette nature qui s'offre à lui dans sa simplicité rustique et ne voit en elle rien qui le choque : loin de là! Où le poète des *Méditations* n'admet que des *sycomores* et des *Nausicaa*, l'auteur futur de la *Vie rurale* ne dédaigne ni les petits mûriers rabougris, ni la simple villageoise. Tout cela n'est pas sans mérite à ses yeux, sans charme, que dis-je? sans une certaine poésie. Il ne s'agit que de la dégager pour nous la

rendre sensible; et c'est à quoi il s'appliquera toute sa vie, avec un naturel exquis, une grâce incomparable, et surtout une rare intrépidité de bon sens : n'exprimant rien en fort bons vers qu'il n'ait pensé d'abord en excellente prose!

Une autre promenade eut, sur la destinée de M. Autran, une action décisive. Un soir qu'il errait, au hasard, avec M. de Lamartine, sur le rivage, à la clarté des étoiles, il s'enhardit à lui avouer un rêve caressé depuis longtemps. C'était de composer un poème sur les *Harmonies de la mer*. M. de Lamartine applaudit fort à ce projet et lui fit aussitôt le commentaire de l'œuvre future, avec une ampleur de vues et une élévation de langage qui restèrent à jamais gravées dans l'esprit du jeune homme; puis, tout à coup : « Ne m'avez-vous pas dit que votre père était « rebelle à votre vocation? Menez-moi vers lui, que je lui « parle! » Il parla en effet, Messieurs, comme il savait le faire, et plaida la cause de son jeune ami, et se porta garant de son avenir, avec une telle conviction, que le père de M. Autran ne sut pas résister à cette éloquence qui devait plus tard dominer tout un peuple; il s'avoua désarmé. Trois jours après, M. Autran suivait des yeux la voile qui emportait M. de Lamartine vers l'Orient, et murmurait tout bas les adieux d'Horace à Virgile. Il retombait dans son isolement, mais désormais affermi dans sa foi, maître de sa vie, et, bienfait plus inappréciable encore, sacré en quelque sorte aux yeux de tous par l'approbation même du génie.

Aussi le voyons-nous, dès lors, résolûment à l'œuvre. Tous les loisirs que lui laisse un modeste emploi à la bibliothèque de la ville, M. Autran les consacre à cette pas-

sion qui désormais lui est permise, et il publie successivement deux recueils de vers : *Ludibria ventis* et *la Mer*, faibles essais d'un talent qui se cherche encore, *Millianah*, inspirée par l'héroïque défense de cette ville; puis une ode en l'honneur du 17e léger, venu d'Afrique sous la conduite d'un jeune prince qui devait à la gloire des armes associer plus tard celle qui trouve à vos côtés sa plus haute récompense. Ces petits poèmes appréciés familiarisaient le public avec le nom de M. Autran. Ce n'était encore que la notoriété. — La gloire allait venir.

Par le brillant concours que Marseille apportait à la littérature contemporaine, avec les Barthélemy, les Méry et quelques autres écrivains d'un réel mérite, cette ville était alors, sur la route de l'Italie, comme une sorte d'étape littéraire, où leurs confrères de Paris s'attardaient volontiers dans une hospitalité charmante. C'est ainsi que M. Autran se lia d'amitié avec un jeune auteur qui allait lui donner la célébrité, avant de la conquérir pour lui-même.

Ce jeune écrivain, vous le reconnaîtrez, Messieurs, quand j'aurai dit : qu'héritier d'un nom déjà fameux dans les lettres, il a su le grandir encore par son propre mérite et prouver que le génie dramatique est un héritage qui peut se transmettre. Mais, alors, inconscient de sa propre valeur, tout au plaisir de vivre, et un peu fatigué déjà de ce plaisir-là, il ne se croyait pas destiné à l'insigne honneur de siéger un jour parmi vous et d'y représenter, avec tant d'éclat, toute une dynastie.

Un soir donc, chez M. Autran, ils devisaient ensemble de leur présent un peu triste, de leur avenir incertain,

lorsque dans un tiroir, par hasard entr'ouvert, le Parisien avisa certain gros cahier qui semblait se dérober à la vue, honteusement, et s'écria en riant :

« Quelque pièce de théâtre, sans doute?

M. Autran en convint, non sans embarras.

« Une comédie? »

Ce fut en rougissant tout à fait que l'auteur dut se résigner au pénible aveu :

« Une tragédie. »

Tout autre n'eût pas insisté; notre Parisien prit bravement le cahier, lut ce titre qui n'avait rien de rassurant :

« *La Fille d'Eschyle.* »

Et dit tranquillement :

« Puis-je lire?

— Certes, » répondit M. Autran.

Et, d'un œil anxieux, il se mit à guetter sur le visage du lecteur la trace d'une émotion qui se fit toujours attendre.

La lecture achevée :

« C'est bien mauvais, n'est-ce pas? » dit-il en tremblant.

« Mon cher ami, répondit le lecteur, qui roulait froidement le cahier, j'emporte votre pièce; je la donne à mon père; on la joue, et elle a beaucoup de succès. Adieu, je vous écrirai de Paris. »

Il part, laissant M. Autran stupéfait; et voilà, Messieurs, comment la *Fille d'Eschyle* fut découverte, un soir, à Marseille, et portée à Dumas père par Dumas fils!

A quelque temps de là, une lettre apprenait à M. Autran que la *Fille d'Eschyle* était reçue à l'Odéon : on n'attendait plus que lui pour la mettre à l'étude. Fortune

inespérée, coup de baguette magique qui lui ouvrait toutes grandes ces portes de l'art dramatique, défendues par tant d'obstacles. — Mais, pour venir à Paris, pour y séjourner, si médiocres étaient ses ressources, qu'il dut se résigner à faire appel à un certain oncle, riche commerçant, hostile aux travaux littéraires de son neveu, et qui, en lui signant une traite de quinze cents francs sur Paris, grommelait tout bas :

« Une tragédie ! L'avais-je assez prédit que tu finirais mal ! »

La pièce modifiée, répétée, prête enfin à affronter le jugement du public, était annoncée pour le 24 février 1848. L'auteur, pour aller au théâtre, le matin, dut franchir les barricades ; et, sur toute la route, il pouvait lire à côté des affiches de l'Odéon celles qui conviaient les Parisiens à une autre tragédie que la sienne. — Il fallut ajourner la première représentation, qui ne fut donnée que le 6 mars, c'est-à-dire trop tôt ; les voitures circulaient à grand'peine dans les rues encore dépavées.

Cette représentation, Messieurs, si curieuse et si triomphante, je suis de ceux qui ont eu le bonheur d'y assister. La salle était houleuse, inquiète, toute frémissante de l'agitation du dehors, et la curiosité, des plus vives, mais non pas des plus bienveillantes. La *Fille d'Eschyle* n'arrivait pas, comme la *Lucrèce* de Ponsard, à cette heure propice où la valeur d'une œuvre s'accroît de toute celle qu'on désire lui trouver. On jugeait plutôt sévèrement la témérité de cet inconnu, qui osait inscrire en tête de ses personnages : Eschyle, Sophocle, s'obligeant ainsi à leur prêter un langage que leur génie n'eût pas à

désavouer. Et en effet, Messieurs, l'audace était grande. Eschyle en scène!... Eschyle, le Titan qui, dans cette période presque fabuleuse de la Grèce héroïque, amasse les blocs à peine dégrossis de la tragédie primitive, les entasse, les dispose dans un ordre admirable, et si robuste que vingt siècles ne l'ont pas ébranlé! — Sophocle, qui, après lui, sur ces fortes assises, dresse les colonnes aux harmonieux contours, les chapiteaux aux justes proportions, et pose le couronnement de l'édifice, où Euripide n'aura plus qu'à sculpter les frises et suspendre les guirlandes, pour nous dévoiler dans sa radieuse et désespérante perfection tout le Parthénon de la tragédie antique! . . . Œuvre de demi-dieux accomplie en moins de temps qu'il n'en faut à l'enfant pour devenir un homme. Car ces trois génies sont contemporains; le même soleil les éclaire. Le jour de Salamine, Eschyle est à la bataille; Sophocle est parmi les adolescents que leur beauté désigne pour danser autour des trophées; et, au milieu des cris de victoire, un enfant vient au monde : c'est Euripide!

Quelle époque à faire revivre!... quelles ombres à évoquer! Mais aussi quelle tâche! Et le choix du sujet n'était pas fait pour la rendre plus facile.

Toute la pièce rappelle en effet une lutte fameuse pour laquelle s'est passionnée jadis la Grèce entière : aux fêtes de Bacchus, le jeune Sophocle ose, pour la première fois, disputer à Eschyle la couronne tragique, et l'emporte sur le vieil athlète, qui, désespéré, s'exile d'Athènes en laissant à la Postérité le soin de le venger.

La Postérité, Messieurs, les confond tellement dans son

admiration qu'elle n'a pas encore osé formuler son arrêt; et pourtant, si grand que soit Eschyle, si émouvante que soit la douleur de ce Prométhée, qui a dérobé le feu du ciel, révélé aux hommes un art inconnu, et qui, terrassé, a son vautour qui le ronge.... — l'envie! .... il est bien difficile de ne pas applaudir, avec toute la Grèce, au triomphe de son jeune rival.

Ce qu'elle salue en lui, c'est un progrès inévitable, attendu; — c'est la forme plus élégante, l'action mieux ordonnée, la péripétie plus savante, les caractères plus approfondis! — Mais surtout, c'est l'âme humaine, affranchie des terreurs, des épouvantes sous lesquelles le vieil Eschyle la tenait écrasée. — Ce soldat de Salamine, âpre et rude, est bien le poète d'une génération qu'obsède la menace de l'invasion barbare. L'inexorable fatalité, les divinités implacables, l'homme courbé sous le joug de destinées cruelles, imméritées, voilà ce qu'il chante, forgeant des âmes d'airain pour la lutte, et leur apprenant, si grande que soit l'infortune, à toujours être plus grandes qu'elle!...

Mais Sophocle, ce n'est plus le poète du combat; c'est celui de la victoire, — c'est l'adolescent des trophées! — La Grèce délivrée respire : commerce, industrie, arts, lettres, tout fleurit à la fois! C'est l'explosion d'une sève qui n'attendait pour éclater que le ciel sans orage et les dieux plus cléments! Eschyle était la vieille Athènes, toute de roc; Sophocle est la nouvelle, toute de marbre. Et la prospérité n'exclut pas les devoirs; au contraire, elle en impose de nouveaux. Sophocle ne se borne pas à nous montrer ses héros bravant la Fatalité. Il les fait lutter

victorieusement contre leurs propres passions et contre leurs vices. Comment toute la Grèce n'eût-elle pas acclamé le poète qui, le premier, osait lui dire qu'après avoir vaincu sa destinée par l'héroïsme, l'homme avait encore à triompher de lui-même, par la vertu?

Dans l'image qu'il nous offre de ces deux grands hommes, M. Autran a parfaitement retracé ces nuances de leurs génies, qui sont aussi celles de leurs caractères. — Ce vieillard sombre et morose, en lutte avec les hommes et avec les dieux, c'est bien Eschyle. Ce jeune homme beau, dévoué, généreux, enthousiaste, c'est bien Sophocle. Seulement, chose inattendue, dans cette œuvre toute à la gloire d'Eschyle et de Sophocle, l'influence qui domine, c'est celle d'Euripide.

Et l'on ne saurait trop en féliciter l'auteur; car, des trois pères de la tragédie grecque, le plus dramatique, c'est lui : — ce jugement n'est pas de moi, Messieurs, il est d'Aristote! — Et, si Euripide est le plus dramatique, c'est qu'il est le plus humain.

Quand il arrive, ses prédécesseurs lui ont rendu la tâche bien difficile. Des dieux et des hommes, ils ont tout dit : Eschyle a épuisé l'épouvante, Sophocle a épuisé l'héroïsme. — Mais ils ont proscrit l'amour; Euripide s'en empare.

En effet, avant lui, dramatiquement, l'amour n'existe pas. Eschyle, l'Eschyle de bronze, le réprouve. — C'est à bon droit qu'Aristophane, dans la discussion d'Eschyle et d'Euripide aux enfers, nous présente l'auteur de *Prométhée* s'écriant avec une fierté bien étrange :

« L'on ne pourra pas m'accuser d'avoir mis sur la scène

une seule femme amoureuse! » A quoi Euripide répond :

« Ah! certes non!... Tu as toujours ignoré Vénus!

— Et je m'en vante, réplique Eschyle; tandis que, chez toi, elle est partout. »

Reproche bien fait pour nous surprendre, nous qui faisons de l'amour la condition tellement essentielle de l'œuvre dramatique, que nous ne saurions plus la concevoir sans lui.

Sophocle fait un pas. Avec la jalousie de sa Déjanire, il effleure l'amour, mais il s'arrête, et s'en tient à l'orgueil blessé. Il y a mieux : Hémon, le fiancé d'Antigone, l'aime, le dit et le prouve, en se tuant pour ne pas lui survivre. Antigone répond-elle à cette passion? Nullement. Hémon lui est assez indifférent. Elle ne lui dit pas un mot dans toute la pièce, et elle prononce son nom une seule fois. — La proscription d'Eschyle subsiste : la femme ne doit pas aimer sur la scène.

Mais, avec Euripide, tout change; — l'amour envahit le théâtre. Il y règne en maître. — C'est *Phèdre* et sa flamme adultère, *Médée* et ses fureurs jalouses, Vénus partout, — mais non pas Vénus seulement : dans sa *Clytemnestre*, sa *Créuse* et son *Andromaque*, Euripide nous fait connaître tous les déchirements du cœur maternel; dans son *Alceste*, l'héroïsme du dévouement conjugal, et dans *Iphigénie*, enfin, il nous offre le modèle si parfait de la jeune fille, que Racine l'égalera plus tard, sans le surpasser.

Ainsi, Euripide, toujours attendrissant, passionné, pathétique, nous révèle tout ce que le cœur de la femme contient de tendre et de violent, de féroce ou de sublime!... Avec Eschyle, on tremble; avec Sophocle, on s'enthou-

siasme; c'est avec Euripide que l'on pleure. Et c'est avec lui seulement que la genèse de l'art tragique, comme la Création elle-même, s'achève et se complète, — par la femme!

Or, M. Autran, dans l'élaboration de son œuvre, ne dut pas tarder à s'apercevoir que, circonscrite à la lutte des deux poètes, sa fable ne suffirait pas à captiver longtemps le spectateur, et qu'il lui fallait un autre élément d'intérêt plus capable de l'attendrir. Il supposa Méganire, fille d'Eschyle, aimant Sophocle, aimée par lui, placée entre son devoir filial et son amour, sacrifiant l'amour au devoir; et il eut dès lors un drame fort émouvant, mais à quel prix! Une femme amoureuse sur la scène, ô Eschyle!... Et c'est ta fille!...

La rivalité des deux poètes reste bien la pensée de la pièce. — Mais le cœur du drame, c'est Méganire. — C'est sur elle que l'âme se repose attendrie. C'est elle, au dénouement, qui, entraînée dans l'exil paternel, et volontairement séparée de celui qu'elle aime, nous émeut, au point de nous faire oublier combien Eschyle est coupable d'accepter un tel dévouement, et coupable aussi Sophocle de s'être obstiné à sa fatale victoire : en sorte que, des trois personnages, celui qui nous touche et nous charme, c'est Méganire! — Et Méganire, c'est Euripide! — Aristote avait donc raison.

Le succès de cette belle œuvre fut considérable, Messieurs; je n'ai pas à vous l'apprendre. Tout y contribuait, jusqu'aux allusions à la révolution de février, que le public ne manquait pas d'y découvrir dans la bouche de Sophocle. — Il en est une pourtant qui faillit compromettre

la fin du premier acte. — Quand la garde seythe vint arrêter Eschyle, elle fut accueillie par le cri de : « Vive la garde nationale! » — Cette petite manifestation produisit, à la chute du rideau, une sorte de confusion, que la malveillance se hâta d'exploiter. — Dans l'entr'acte, l'auteur vit accourir à lui quelques confrères, très-empressés à lui adresser leurs compliments de condoléance sur « une « chute, disaient-ils, fort honorable, et dont il était homme « à prendre sa revanche. » — C'était aller un peu vite en besogne; et le prodigieux succès du second acte coupa court à ces mauvais compliments. Enfin le magnifique plaidoyer de Sophocle, en faveur d'Eschyle, souleva de tels transports que l'acteur dut le redire en entier. Dès lors, le triomphe était certain; il fut éclatant. Le public voulut voir l'auteur. M. Autran allait se dérober à cette ovation; quelqu'un le saisit, l'enlève, le jette sur la scène, ébloui, effaré; et crie en riant : « Le voilà ! » c'était l'auteur d'Henri III qui le forçait à triompher malgré lui. — Avouons, Messieurs, à notre honneur, que, depuis Eschyle, la fraternité littéraire a fait quelques progrès.

Le succès théâtral a ce merveilleux résultat, que d'un inconnu il fait en trois heures un homme célèbre. M. Autran se réveilla, le lendemain, acclamé par toute la presse et connu de tout Paris; malheureusement ce Paris-là n'était pas en goût des choses littéraires; — Juin arrivait, gros de menaces : — les spectateurs se firent tellement rares, qu'après quelques représentations, l'Odéon dut fermer ses portes, et le triomphateur partit, chargé de lauriers, léger d'argent, et ne soupçonnant guère que cette *Fille d'Eschyle*, qui ne lui donnait pas de quoi payer son

retour, allait, avec la célébrité, lui apporter aussi la fortune.

Comme il débarque à Marseille, quelqu'un saute à son cou :

« Mon cher neveu! »

C'est l'oncle, qui, sans lui laisser le temps de s'étonner, l'entraîne, et lui fait traverser toute la ville à son bras, criant aux amis qu'il rencontre :

« C'est mon neveu!... vous savez?... Joseph Autran! la *Fille d'Eschyle!* »

Trois ans après, l'excellent homme lui laissait en mourant toute sa fortune; M. Autran, à qui j'emprunte ce récit, le complète par ce petit détail :

« Le testament portait la date du jour où la nouvelle de « mon succès était arrivée à Marseille... De telle sorte « que cette pièce me rapportait à elle seule plus que tout « le théâtre de Corneille et de Racine n'avait rapporté à « leurs auteurs. »

Elle lui avait déjà valu, Messieurs, une récompense bien glorieuse. Vous aviez admis la *Fille d'Eschyle* à l'honneur de partager le premier de vos prix, avec la *Gabrielle* de M. Émile Augier.

Quelques esprits chagrins ont exprimé la crainte que cette richesse subitement acquise n'ait un peu réprimé l'essor de son génie poétique, et endormi sa verve dans l'heureux loisir de l'indépendance. C'est une question que je m'abstiendrai de discuter. Il est des esprits que la nécessité éperonne; d'autres, qu'elle abat et décourage. M. Autran, ce doux rêveur, était-il bien fait pour la lutte? J'en doute fort. — Et il a produit d'assez belles œuvres, dans sa pé-

riode de prospérité, pour que rien ne nous autorise à la regretter et à décourager les oncles à héritage qui seraient tentés d'imiter un si noble exemple.

Cette fortune, d'ailleurs, eut sur sa destinée l'action la plus bienfaisante. Elle l'affranchit de certains scrupules, dont l'exagération même fait l'éloge de sa probité, et lui permit de s'unir à celle que les grâces de son esprit, autant que la bonté de son cœur, désignaient bien pour sa compagne. Ainsi, la richesse lui assurait encore dans le bonheur domestique la source des inspirations les plus saines, les plus élevées : influence heureuse qui se trahit à chaque page de ses œuvres. — On n'a pas à y chercher la femme, — on l'y trouve toujours.

C'est alors, Messieurs, que parurent ces *Poèmes de la mer,* promis à M. de Lamartine, et dont M. Autran n'avait jusque-là produit que quelques ébauches imparfaites, — œuvre considérable et qui suffirait seule à sa renommée.

Dans une double préface, M. Autran nous dit quel est son but. — La mer n'a jamais eu son poète exclusif, — il veut l'être. — On l'a bien chantée par fragments, par détails isolés, par épisodes; mais elle n'a pas son poème spécial. C'est ce poème qu'il offre au public, ou plutôt « une série « d'esquisses maritimes, indépendantes l'une et l'autre, « mais reliées entre elles par le lien d'une commune origine. »

Cette absence de poètes maritimes signalée par M. Autran a sa raison d'être : c'est que la mer, qui semble par excellence l'inspiratrice des grandes pensées, ne les a pas plus tôt provoquées qu'elle les absorbe. Son horizon sans limites, son agitation sans but, son chant sans variantes, portent l'esprit à une sorte de rêverie, indécise,

confuse, qui ne trouve nulle part à se rattacher aux choses humaines. — Elle enfante les grandes pensées, les berce et les endort.

Pour résister à cette fascination qu'elle exerce, il faut, comme M. Autran, familiarisé avec ses caresses dès l'enfance, s'inspirer d'elle, sans qu'elle vous domine; et ce mérite rare, personne ne le possède mieux que lui. Armé de cet admirable bon sens que j'ai signalé déjà, ne craignez pas qu'il se laisse emporter au large, avec ces poètes audacieux qu'attirent les gouffres de *l'infini*. Il sait se garder de tout vertige. La mer ne l'intéresse que dans ses rapports avec l'homme; ce qu'il décrit surtout, c'est le travail, les souffrances des pauvres gens, marins ou pêcheurs, toujours en lutte avec les flots. Cette préoccupation des petits, des humbles, domine toute son œuvre; et c'est avec raison qu'il s'écriait un jour : « Je ne voudrais que deux mots sur ma tombe : *Exaltavit humiles.* »

D'ailleurs la mer qu'il chante est la plus paisible de toutes et la moins féconde en naufrages. Car c'est en vain que M. Autran inscrit en tête de la première partie du poème : « *Océan!* » l'*Océan* n'y est pas. Même lorsqu'il décrit un voyage imaginaire aux mers glaciales; même lorsqu'il nous montre dans une ode admirable les corps des naufragés roulés sans fin d'un pôle à l'autre, c'est encore et toujours la Méditerranée qui l'inspire; et par le tour et la sérénité de ses pensées, par les grâces même de son langage, on voit bien que, pour lui, la mer par excellence, la vraie, la seule... c'est ce lac classique, où s'est mirée toute l'antiquité grecque et latine, et qui n'a jamais connu, en fait de monstres, que celui d'Hippolyte.

Aussi bien qu'a-t-il affaire, ce Grec de Smyrne et de Phocée, de l'Océan brumeux, à la bise aigre et dure, au flux et reflux fiévreux, aux falaises brusquement rompues, que la vague bat incessamment et déchire par un divorce éternel de la terre et des flots? Tout cela, c'est le Barbare, le Germain, le froid, les tristesses du Nord, Ossian et ses brouillards! — Tandis que la Méditerranée, où les promontoires aux pentes mollement adoucies se baignent avec amour sous un ciel toujours pur, c'est Virgile, Homère, Théocrite, Horace, les génies antiques, bleus et transparents comme ses flots; ceux qui ont fixé pour toujours, dans des œuvres parfaites, les règles du goût, de la mesure, de la sobre éloquence; les génies *clairs* enfin, modèles éternels du beau et du vrai, nos premiers maîtres, auxquels il faut toujours revenir.

M. Autran est bien leur disciple. — Non qu'il les imite; mais par la précision des idées, c'est d'eux qu'il procède, et surtout par l'élégance de la forme. Son hexamètre est sonore et bien rhythmé; sa phrase, toujours musicale, se déroule largement, avec une noblesse de contours qui fait penser aux volutes antiques. Mais le naturel surtout, voilà son plus grand mérite peut-être! Tel il est, tel il se montre; c'est-à-dire un rêveur aimable, à la mélancolie tranquille, qui cause avec vous simplement et sans emphase. Ce beau livre est, à mon avis, son chef-d'œuvre. Le public, qui associe volontiers le nom d'un écrivain au souvenir de son succès le plus éclatant, voit surtout dans M. Autran l'auteur de la *Fille d'Eschyle;* et l'on ne saurait s'en plaindre; mais je souhaiterais qu'il fût en même temps cité comme l'auteur des *Poèmes de la Mer.*

J'ai rappelé la *Fille d'Eschyle,* Messieurs : on s'est demandé pourquoi M. Autran, après un tel succès, n'avait pas tenté de nouveau la fortune du théâtre; — et l'on est allé jusqu'à poser cette question :

M. Autran était-il auteur dramatique?

Il semble que cette tragédie même, si justement applaudie, réponde affirmativement; mais, conçue dans un mode étranger, pour ne pas dire rebelle à toute idée moderne, la *Fille d'Eschyle* nous apparaît comme l'une de ces belles restaurations de monuments antiques, que le public admire au point de vue archaïque, sans les accepter précisément comme expression de l'art contemporain. C'est une œuvre d'exception à laquelle il eût été imprudent peut-être de donner une sœur, et qui, mise en dehors de toutes les conditions du théâtre moderne, ne prouve pas absolument la vocation dramatique de son auteur.

Que si nous examinons le volume de *Drames et Comédies,* publié tout récemment, notre doute subsiste, et nous comprenons mieux l'hésitation de M. Autran.

Poète descriptif, c'est-à-dire s'attachant surtout au détail, M. Autran était-il bien dans les conditions requises pour un art qui se préoccupe surtout de l'ensemble, et qui cherche en toutes choses les forts reliefs et les teintes vigoureuses, afin de les accuser plus colorées encore et plus saillantes qu'elles ne sont? Il y a, de la poésie contemplative et descriptive à l'art dramatique, la différence de l'analyse à la synthèse. L'œuvre théâtrale est surtout œuvre de condensation. L'esprit de l'auteur doit faire toutes les réflexions, son cœur doit éprouver tous les sentiments que le sujet comporte, mais à la con-

dition qu'il n'en donnera au spectateur que la substance. Telle phrase doit résumer vingt pages, tel mot doit résumer vingt phrases; c'est au public, qui se fait bien plus notre collaborateur qu'on ne le pense, à retrouver dans le peu qu'on lui dit tout ce qu'on ne lui dit pas, et jamais il n'y manque, — pourvu que la phrase soit juste et que le mot soit vrai.

Quand Racine dit :

> Mais tout dort... et l'armée, et les vents, et Neptune,

quel est l'auditeur qui n'aperçoive à l'instant le port, la ville, la flotte, l'armée, la campagne, la mer, tout le rivage, toute la côte, un pays entier que Racine lui fait voir en une seconde, dans un seul éclair de son génie?

Ces dix mots fourniraient au poète descriptif un développement de dix pages; car sa fonction, à lui, est précisement de détailler où Racine résume. On conçoit que ce sont là deux opérations bien différentes, qui exigent des facultés spéciales, très-difficiles à concilier chez un seul homme. Toutes les fleurs que le poète cueille sur sa route pour nous les offrir en bouquet, l'auteur dramatique doit les presser et les fouler pour en extraire l'essence. Je crois savoir que, pour l'œuvre la plus considérable de son théâtre inédit, *Don Juan de Padilla,* M. Autran se refusa à mettre ainsi sa gerbe sous le pressoir : et il fit bien, — nous y aurions perdu de très-beaux vers.

Et puis, Messieurs, cette nature de poète, tendre et rê-

veuse, ennemie du bruit et de l'action, se fût-elle bien accommodée de la vie théâtrale, passionnée, fiévreuse, où la lutte est constante? Lutte contre l'œuvre, pour la dompter; contre l'interprétation, pour l'obtenir; contre le public, pour le convaincre et pour le vaincre. Car il y a combat; le public résiste : plus il nous a fait bon accueil, plus il se montre exigeant; c'est son droit. Cette lutte sans trêve, il ne faut pas seulement s'y résigner, il faut s'y complaire, par le privilège acquis à toute grande passion d'aimer jusqu'aux souffrances qu'elle impose; et c'est une passion, en effet, et despotique. Le joueur n'est pas plus hanté par les visions du jeu, et l'avare par celles du lucre, que l'auteur dramatique par la constante obsession de son idée fixe. — Tout s'y rattache et l'y ramène. — Il ne voit rien, n'entend rien, qui ne revête aussitôt pour lui la forme théâtrale. — Ce paysage qu'il admire, — quel beau *décor!* — Cette conversation charmante qu'il écoute, — le joli *dialogue!* — Cette jeune fille délicieuse qui passe, — l'adorable *ingénue!*... Enfin ce malheur, ce crime, ce désastre qu'on lui raconte, quelle *situation!* quelle *scène!* quel *drame!*...

Cette faculté spéciale de tout dramatiser, elle est bien la force de l'écrivain dramatique, mais elle est aussi son tourment : car, ce qu'il conçoit de la sorte, il faut qu'il l'exprime et le réalise; et, bon gré, mal gré, toute sa vie s'y emploie. Vingt fois il vous dira : — « Je suis guéri!... Un public qui n'a de faveurs que pour les spectacles les plus vulgaires!... Une critique, qui n'a de rigueurs que pour les œuvres les plus sérieuses! C'en est fait! J'y renonce! » — N'en croyez rien, Messieurs; désespoir d'amoureux qui parle de rompre, mais qui n'en veut rien

faire! — Il y a même là une assez jolie scène de comédie... Il le remarque, et il rentre chez lui pour l'écrire.

A ces traits, Messieurs, reconnaissez-vous l'auteur de la *Vie rurale?* — M. Autran vous répond lui-même :

> On dit que le théâtre est le plus beau des arts!
> Je n'ai jamais aimé ce jeu plein de hasards...
> . . . . . .
> Une fois cependant, une seule..... voilà
> Bien longtemps, j'abordai bravement le théâtre.
> Ce fut un grand succès, dont tout Paris parla;
> Mais, en homme prudent, je m'en suis tenu là.

Voilà l'aveu, Messieurs. — Possédé vraiment par le démon dramatique, M. Autran aurait-il eu la force d'être si prudent? — Je ne le pense pas.

D'ailleurs, quelle nécessité pour lui d'affronter ces hasards qu'il redoute? — Sa part n'est-elle pas assez belle? Outre la *Vie rurale* et les *Poèmes de la Mer*, que de titres encore à nos applaudissements! — Et *Laboureurs* et *Soldats*, une idylle qui finit en épopée! Et le *Médecin du Luberon*, et *Amaryllis*, le roman dans la pastorale! — Et ces *Sonnets capricieux*, si abondants, si faciles, — trop faciles peut-être; car le sonnet, ce joyau poétique, veut être médité plus longuement, ciselé avec plus d'amour; mais ceux-là rachètent trop de familiarité par tant de belle humeur!... Et ce petit recueil charmant, que l'auteur intitule : *Musique moderne,* et dont la verve railleuse atteste la bonté de son cœur autant que la finesse de son esprit : car, où il se croit méchant, il est tout au plus malicieux. — Son aiguillon chatouille, il fait rire ; il ne blesse pas. — Et ces

Chants des Paladins, si éloquents! Et cette *Fin de l'Épopée*, un chef-d'œuvre! Que pouvait-il de plus pour nos plaisirs et pour sa gloire; — et que lui eût donné le théâtre, qu'il n'eût déjà?

Il avait tout, Messieurs; la célébrité, l'estime publique, le bonheur intime; et vous lui aviez décerné le suprême honneur qui consacre tous les autres. Sa vie s'écoulait paisible, enviée de tous, dans une délicieuse retraite dont l'hospitalité s'ouvrait à tous les mérites, la bienfaisance à toutes les infortunes. Quel homme, plus que M. Autran, méritait le nom d'*heureux?* — Le moment était donc venu pour lui d'acquitter sa part des misères humaines. — Sa vue, depuis longtemps affaiblie, allait bientôt s'éteindre. — Aveugle, lui, ce poète, ce peintre des champs, et des bois, et des vastes horizons, où le ciel et la mer se confondent! — C'est la surdité de Beethoven; c'est l'artiste frappé dans l'organe essentiel à sa vie! — Quelles longues journées d'une morne et accablante tristesse que pouvait seule adoucir la présence d'une femme dévouée et de la fille pieuse et tendre, qu'il appelle son Antigone!

Viens donc, prends ma main, petite Antigone,
Guide patient que le Ciel me donne,
Pour me diriger le long du chemin.

Puisque l'Ombre, hélas! obscurcit ma voie,
J'y gagne du moins cette triste joie
D'avoir plus souvent ta main dans ma main.

Que de fois ce nom d'Antigone dut lui rappeler le triste vers qui est la conclusion d'*Œdipe-Roi* : — « Ne dites

« jamais d'un mortel : — Il est heureux! — tant qu'il « n'est pas mort sans avoir connu la souffrance. »

A tant de causes de chagrin d'autres vinrent s'ajouter, bien inattendues, dans le cours de cette fatale année que le plus grand de nos poètes a si justement appelée : — « *l'Année terrible!* »

M. Autran, Messieurs, avait, sur toutes choses, l'amour et le culte de son pays. — Se figure-t-on bien l'anxiété patriotique de celui qui a chanté jadis, avec un si noble enthousiasme, nos gloires d'Afrique et de Crimée, et qui maintenant, aveugle, ose à peine interroger ceux qui l'entourent?...

Plus malheureux que nous, il n'a pas la ressource de l'activité, du déplacement, de l'occupation fiévreuse, pour se dérober à cette vision du massacre et de l'incendie; pour lui la vision est constante, l'obsession sans trêve, le songe sans réveil; ses jours sont des nuits!...

Il travaillait cependant. « Il faut travailler, disait-il : c'est le devoir de tous, plus que jamais! » Et, non content de corriger ses œuvres passées, il en produisait de nouvelles, qui rivalisaient avec leurs devancières de vigueur et d'éclat.

Un jour, il dictait à son secrétaire un petit poème satirique, s'égayant lui-même des gaietés de sa muse. — De la chambre voisine, celle qui ne cessait de veiller sur lui entend un éclat de rire..., puis un grand cri : — il était mort!

Ainsi, fidèle jusqu'à la fin à sa destinée antique, — aveugle ainsi qu'Homère, il expirait comme Sophocle, en récitant des vers.

Messieurs, un poète illustre, qui fut aussi des vôtres,

Alfred de Musset, après la lecture d'un livre qui l'a charmé, s'écrie :

Ton livre est ferme et franc, brave homme, il fait aimer.

C'est l'épigraphe que je voudrais inscrire en tête des œuvres de M. Autran. Elle en serait le commentaire le plus exact. — Il fait aimer, — voilà bien la formule de son talent. — Il fait aimer le commerce des lettres, en nous prouvant, par son exemple, qu'après avoir été la source des plaisirs les plus purs, elles peuvent être la consolation des plus cruelles épreuves. — Il fait aimer la nature, en nous la présentant sous ses couleurs les plus séduisantes : — il fait aimer l'homme, en nous le montrant meilleur qu'on ne le croit ; — la patrie en nous associant à toutes ses douleurs, comme à toutes ses joies. — Et enfin il se fait aimer lui-même, pour tout ce qu'il pense et dit de vrai, de juste et de bon. — Ne craignons donc pas de l'affirmer, en dépit du triste vers d'*Œdipe-Roi* : Heureux, malgré ses souffrances, celui qui nous a légué l'œuvre d'un grand esprit et qui emporte ailleurs, vers des destinées nouvelles, tous les mérites d'une belle âme !

RÉPONSE

DE

M. CHARLES BLANC

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. VICTORIEN SARDOU

Monsieur,

L'honneur de vous recevoir ne m'était pas échu. Cet honneur appartenait à un homme illustre qui porte en ce moment le fardeau des affaires de l'État. Il ne fallait pas moins que les occupations d'un premier ministre pour vous enlever le privilège d'être complimenté, au seuil de l'Académie française, par un orateur dont la parole eût donné tant d'importance à cette cérémonie et tant d'éclat. Tout ce que vous y perdez, je n'ai pas besoin de vous le

dire et je le sens mieux que personne. S'il ne fallait que vous faire accueil, j'y suffirais, sans doute, car chacun de nous a qualité pour vous souhaiter la bienvenue; mais l'usage ayant prévalu d'exprimer publiquement au récipiendaire ce qu'on pense de lui, et de violenter au besoin sa modestie en l'entretenant de ses mérites littéraires, la première honnêteté que je vous dois est de vous parler de vos ouvrages, et c'est ici que je regrette de n'être pas plus expert dans votre art.

Pourquoi faut-il que le sort n'ait pas désigné plutôt, pour suppléer notre directeur, un de ces poètes dramatiques qui étaient hier vos confrères au théâtre, et qui sont maintenant vos confrères à l'Académie française? Avec quelle justesse, avec quelle autorité il nous eût parlé de vos comédies! avec quelle finesse il en eût analysé les sentiments et débrouillé les intrigues! Dans son éloge vous eussiez vu revivre vos héros familiers; vous eussiez reconnu vos intentions les plus intimes, les plis et les replis de vos plus fines pensées. Il nous eût fait entrer en quelque sorte dans les coulisses de votre esprit, et pour une fois le public aurait cru assister à vos pièces derrière le rideau.

Mais que dis-je? ce public, dont je suis, connaît trop bien vos comédies pour qu'il soit nécessaire de lui en dire les noms, de lui en rappeler les incidents, les caractères, la mise en scène, et d'en dégager la morale. Vous l'avez façonné vous-même de longue main à un art dont vous possédez tous les secrets, l'art de dénouer les intrigues les plus compliquées et de se reconnaître dans l'enchevêtrement des aventures que font naître les jeux du hasard et de l'amour. Il sait par cœur les entrées et les

sorties de vos personnages, leurs allées et venues, le comique de leur situation, leur jeu, leur tenue, leurs reparties. Ce sont pour lui de vieilles connaissances que vos roués, vos ingénues, vos héroïnes de boudoir, et ces *ganaches* qui résistent au progrès sans pouvoir résister aux mouvements d'un bon cœur, et ces amis *intimes* qui sont souvent nos plus intimes ennemis, et ces anciens camarades dont on ne sait pas encore le nom, et ces *bons villageois* qui regardent la terre comme leur chose, même lorsqu'ils l'ont vendue, et ces vieux célibataires, moitié endurcis, moitié repentis, oiseaux malheureux que gêne leur liberté même, et qui désespèrent d'entrer dans les cages d'où tant d'autres désespèrent de sortir.

Heureux les poètes qui ont obtenu le droit de bourgeoisie pour les noms ou les mots qu'ils ont inventés! Un homme d'esprit, M. Delatouche, me disait un jour : « C'est pourtant moi qui ai créé le mot *camaraderie :* j'ai un barbarisme au soleil! » Vous, Monsieur, vous avez au soleil des noms qui sont devenus typiques, celui des Benoiton, par exemple, qui florissaient il y a douze ou quinze ans. Charmante famille, dont la mère n'est jamais chez elle, et dont les enfants sont toujours dehors! Les bébés vont jouer à la bourse des timbres-poste sous les marronniers des Tuileries : les jeunes garçons se grisent au club des collégiens, fondent un journal terrible et ne poursuivent plus « Cascadette », parce que, les folies de l'amour... ils commencent à en revenir! Les jeunes filles, bottées, en casquettes et en toupets rouges, perdent en paris, sur le *turf*, l'argent que leur père a gagné avec des ressorts élastiques en bois, ou bien elles commandent, pour aller patiner sur le lac, une

toilette à sensation, la « vivandière », le « guernesey », la « permission de dix heures »... et toujours elles parlent *argot*, parce qu'elles regardent cette jolie langue comme le français de l'avenir.

Dirai-je la moralité de vos comédies? Elle est aussi connue que votre habileté à en tisser la trame, à en trouver le dénouement. Mais ce qui me frappe, c'est que leur caractère moral ne les a pas empêchées de réussir. Aussi dussé-je manquer d'usage en ne médisant point de notre temps, j'ose avancer que le succès de vos pièces lui fait honneur. Vous avez su, en effet, nous conseiller la vertu sans ennuyer personne, et prêcher la morale aux infidèles, en tenant votre public éveillé et sous le charme.

D'autres, avant vous, avaient formé cette périlleuse entreprise : une réaction en faveur des tyrans : je parle des maris. Vous avez poussé votre pointe de ce côté avec un rare bonheur. Autrefois, c'était l'amoureux qui avait le beau rôle au théâtre. Les spectateurs se passionnaient avec lui et pour lui. La femme désirée était ou une victime intéressante du devoir, ou une coupable aisément pardonnée. Quand vint la comédie bourgeoise de Scribe, les galants furent moqués à leur tour, on fit le compte des malheurs d'un amant heureux, on essaya de décourager l'adultère en faisant voir ce qu'il en coûte, à l'un de vaincre, à l'autre de succomber, et combien c'était un mauvais calcul, à tout prendre, et une maladresse que de porter atteinte à l'honneur conjugal ou d'y manquer. Vous avez abondé dans ce sens, Monsieur, et, au lieu de rendre enviables ceux qui aspirent aux « pommes du voisin » et ne trouvent de saveur qu'au pain dérobé, vous avez décrit avec complaisance

les angoisses qui précèdent et qui suivent une faute; vous avez mis en œuvre toutes les ressources de votre art pour dégoûter, s'il était possible, les amants de leurs poursuites, et les femmes de leur coquetterie.

A vrai dire, si la comédie peut agir sur les mœurs, en faisant peur aux jeunes galants et aux vieux garçons, c'est-à-dire en leur signalant le plus redoutable de tous les dangers, le ridicule, elle est, je crois, impuissante à corriger l'amour, l'amour vrai, celui qui s'attachait comme à une proie au cœur de Phèdre. Celui-là est incorrigible : rien n'y ferait, ni la tragédie, ni le drame, ni le mélodrame, ni la comédie; rien ne saurait l'effrayer, ni le rire des autres, ni le retour de ses propres déchirements. Mais, combien peu y en a-t-il de ces amours-là! Que de gens croient aimer qui n'ont dans l'âme que l'émulation de plaire! que d'adultères par vanité! que de femmes font ou rêvent des folies dans la seule crainte de n'être pas assez élégantes, assez « bon genre »! Témoin l'aimable Claire d'une de vos meilleures pièces, *Maison neuve*.

Ce qu'il peut y avoir de douceur et de tendresse au sein du mariage, vous l'avez mis en lumière dans la plupart de vos comédies. *Andréa* nous fait sentir combien il est risible de poursuivre bien loin, sans l'atteindre, ce qu'on a sous la main, sans le voir. Telle scène émouvante de la *Famille Benoiton* nous enseigne que le bonheur domestique n'est pas une de ces plantes agrestes qui fleurissent sans culture. Dans les *Vieux Garçons,* vous peignez au vif, et quelquefois en traits acérés, la triste existence du célibataire qui n'a pour toute compagnie, sur son déclin, qu'une liasse de vieilles lettres où on lui parle d'un amour... éternel! et dont

il ne reconnaît plus même l'écriture! *Dora* est touchante, elle est adorable, quand un agent de la haute police autrichienne lui parle de fortune, d'opulence, d'avoir un hôtel à soi et le monde à ses pieds, et qu'elle lui soupire cette phrase : « Ah! que j'aimerais mieux être... tout simplement la femme de mon mari, et la mère de mes enfants! » Savez-vous bien, Monsieur, que c'est un tour de force que de mettre les rieurs du côté de la sagesse, et de réussir au théâtre en ayant contre soi les amoureux, les roués, les grandes et les petites coquettes, les beaux messieurs et les belles dames qui prétendent vivre « la haute vie »!

Eh! mon Dieu! à cette société que vous fustigez avec tant d'esprit, que vous amusez à ses propres dépens, il ne manque peut-être qu'une qualité qui rachèterait à elle seule bien des défauts, le naturel. Ce n'est pas à vous que cela pouvait échapper. Quand les civilisations vieillissent et sont à la veille de se renouveler, l'affectation se met partout; elle entre dans les relations, dans les mœurs, dans le langage, dans le style, dans le vêtement. Celui-ci affecte la dévotion; celui-là, pour se donner un air profond, affecte la peur de l'avenir; cet autre affecte des opinions aristocratiques, pour qu'on le croie de bonne maison. Il en est qui, voulant passer pour des hommes *essentiellement pratiques,* — c'est le mot du jour, — affectent de regarder toute poésie comme une divagation, tout sentiment comme un danger, toute éloquence comme une déclamation vaine, et qui feraient le même cas des beaux-arts, s'ils n'avaient reconnu qu'on y peut trouver, après tout, un placement comme un autre. Il en est qui, afin de se rendre intéressants, gémissent sur la délicatesse excessive et ma-

ladive d'un tempérament, qui est d'ailleurs parfaitement équilibré. A l'époque où je sortais du collège, il fut quelque temps du meilleur ton d'anticiper sur la vieillesse et de s'en faire une imaginaire. A vingt ans, on commençait à se dire blasé; à vingt-cinq, on était las de la vie, comme si le corps, — on disait alors le fourreau, — eût été consumé secrètement par une âme incandescente.

Bientôt, cependant, l'esprit changea de marotte et se jeta dans un autre extrême. Il fut bien porté d'être bien portant. On se disait volontiers bâti à chaux et à sable, on se vantait d'avoir une santé de fer, des muscles d'acier, le jarret infatigable, le pied sûr et sec. Et, pendant ce temps, la bonne et simple nature refusait la caducité aux vieillards artificiels, et reprenait ses droits sur les Hercules factices, en attendant qu'ils redevinssent ce qu'on appelle les « petits crevés ».

Ces travers, dignes de vos ironies, vous les avez raillés dans quelques-unes de vos pièces, notamment dans les *Femmes fortes*, dans l'*Oncle Sam;* vous avez peint aussi, dans cette cousine de Monsieur Tartufe, que vous appelez *Séraphine,* le désintéressement d'une dévote qui, pour mieux expier ses fautes, les fait expier à sa fille. Mais il faut dire que, parmi les femmes de notre temps, les travers de ce genre sont en général passagers. Elles n'ont de bien durable que leurs affectations en matière de parure. Leur façon d'être « précieuses » n'est plus aujourd'hui dans la conversation, mais dans la traîne. Leur manière d'être « savantes » ne consiste plus à entendre le grec et à « parler Vaugelas », mais à se rendre ultra-désirables, en vertu de ces modes, bouffantes ou collantes, dont on abuse si vite,

tantôt pour appeler l'attention sur ce qu'on a l'air de couvrir, tantôt pour faire montre de ce qu'on devrait dissimuler, de ces attraits qui, selon le vers de Panard,

> A force de parler aux yeux,
> Au cœur ne laissent rien à dire.

Quand on s'entretient de vos comédies, Monsieur, on devrait plutôt les appeler des drames, ce me semble, car l'émotion y tient souvent plus de place que le rire. Vous passez facilement de la gaieté au pathétique, et par là vous êtes bien de votre siècle : vous appartenez bien à la famille dont la souche est Diderot. Par là vous vous rattachez à cette littérature, renouvelée par un poète de génie, qui, dans la tragédie de Ruy Blas, fit entrer de plain-pied la comédie, la comédie picaresque, avec « sa cape en dents de scie et ses bas en spirale ».

Les anciens ne connaissaient pas ce mélange de rire et de pleurs, et ceux de nos modernes qui sont déjà des anciens pour nous, ont été franchement comiques dans leurs comédies, et rien de plus. Je ne sache pas que les honnêtes gens, comme on disait alors, aient jamais versé des larmes aux pièces de Molière, ni aux *Plaideurs* de Racine, ni au *Menteur* de Corneille. Il était réservé à ceux qui eurent le pressentiment de la Révolution française, et à ceux qui, nés pendant ou après la tempête, avaient eu là leurs origines intellectuelles et morales, il leur était réservé de modifier par de nouveaux éléments le génie comique de notre nation, et d'inventer ce genre mixte dans lequel on se sert tour à tour des deux masques que les muses du temps jadis ne consentirent jamais à échanger. Le bouleversement

des vieilles catégories, la confusion des classes, le nombre toujours croissant de ces unions imprévues qu'on traitait de mésalliances, la tourmente qui avait fait monter le fond à la surface du fleuve et sombrer ce qui flottait au dessus, tout cela devait produire et a produit des pièces à la fois comiques et touchantes, telles que vous les concevez : les *Intimes,* les *Ganaches*, les *Vieux Garçons, Maison neuve*, *Dora, Fernande*, et les *Bourgeois de Pontarcy,* votre dernier ouvrage, si vivement attaqué par la critique, si heureusement défendu par le succès.

Il est même à remarquer que vos plus belles scènes, celles que vous avez le mieux préparées et qui ont le plus d'éclat, sont des scènes dramatiques, après lesquelles on est peu disposé à rire. On pourrait croire, si vous n'aviez pas tant d'esprit et un esprit si fûté, que le drame était votre vocation, et la terreur votre élément, à voir comment, dans les cinq actes de *Patrie,* vous avez soutenu le ton et l'action tragiques, multipliant sans faiblir les tableaux pleins de violence et d'horreur, traçant de fiers caractères, et intéressant toutes les âmes françaises à l'héroïsme d'un peuple, dont les malheurs sont devenus pour nous un spectacle douloureux et une allusion poignante.

Mais j'en reviens à vos comédies. Une des choses qui les caractérisent, c'est l'art que vous y apportez, d'user de petits moyens pour arriver à de grands effets. Parmi ces moyens, il en est un, — la lettre, — que vous employez de préférence et toujours avec bonheur. La lettre! elle joue un rôle décisif dans la plupart de vos intrigues, et tout y est considérable, le contenant aussi bien que le contenu. L'en-

veloppe, le cachet, la cire, le timbre-poste et le timbre de la poste, et la teinte du papier, et le parfum qui s'en exhale, sans parler de l'écriture, serrée ou lâche, grossoyée ou menue,... que de choses dans une lettre, maniée par vous, peuvent être des indices redoutables qui trahissent les amoureux, dénoncent les traîtres et avertissent les jaloux!

Ici, — dans les *Pattes de mouche*, — l'intrigue tient à une lettre, dont la découverte serait un désastre. Après être restée longtemps cachée sous un buste en biscuit de Sèvres, cette lettre donne les plus amusants frissons au spectateur, qui la voit se changer tour à tour en allumette à demi brûlée, en cale de guéridon, en bouchon de fusil, en cornet à scarabée,... que sais-je encore? jusqu'à ce que, au moment d'être consumée par le feu, elle devienne comme le brouillon d'un contrat de mariage, auquel personne ne songeait, pas même ceux qui se marient. Là, c'est un papier glissé dans l'enveloppe d'une lettre écrite par l'innocente *Dora*, qui donne lieu à cette situation d'une beauté si pathétique, où l'aimable fille, outragée par un soupçon avilissant, refuse de se justifier quand tout l'accuse, et s'évanouit exaspérée d'une injustice qui est une honte. Dans votre comédie de *Fernande*, où vous avez si bien peint la distinction exquise d'une jeune âme qui s'est conservée pure au milieu de toutes les impuretés d'un affreux tripot, votre héroïne, à la veille d'épouser un gentilhomme, le marquis des Arcis, lui écrit une lettre pour avouer les ignominies qu'elle a traversées sans en être moralement salie; mais cette lettre, interceptée par une ancienne maîtresse du marquis, n'arrive pas en temps utile à sa destination,

et le marquis apprend, quand il est trop tard, que son mariage le déshonore. Cependant, comme Fernande lui avait loyalement révélé *avant* ce qu'il n'a su qu'*après*, il consent à tout ignorer, il veut oublier tout, il se persuade aisément qu'il doit aimer celle qu'il aime, et voilà une lettre qui, pour avoir été d'un jour en retard, fait le bonheur d'une fille qu'une flétrissure involontaire n'empêche pas d'être ravissante.

Ah! la femme égarée, la femme déchue en dépit de sa volonté, malgré son âme, la femme coupable même, vous ne la condamnez pas sans merci; vous avez pour elle un cœur pitoyable; vous ne dites point, comme l'a dit un des maîtres de votre art, vous ne dites point : « Tuez-la! » vous dites : « Pardonnez-lui », et cela est bien, car l'humanité fait partie de la justice. Assez d'autres les accablent, les Samaritaines, assez d'autres leur jettent la première pierre et la dernière! Vous avez fait entendre, en plusieurs endroits de vos ouvrages, que la société, avant d'exercer le droit de censure, avait bien quelques devoirs à remplir. Vous avez senti, vous avez exprimé combien sont ridiculement cruels envers les femmes ceux qui, après les avoir entourées de pièges, s'étonnent de les y voir tomber, ceux qui s'indignent, là où ils ont conseillé le vice, de ne pas trouver la vertu, ceux, enfin, à qui tous les péchés paraissent mignons, quand c'est pour eux qu'on les a commis, mortels, quand c'est pour les autres.

Vos comédies, Monsieur, je n'ai pu les voir jouer, je n'ai pu les lire, sans me reporter, moi aussi, au théâtre antique, non pour y chercher des similitudes, mais, au contraire, pour remarquer les différences profondes

qui séparent les siècles, les temps et les mœurs. Autrefois, le poète comique, se prenant pour un officier de la police morale, appréhendait au corps quiconque était surpris en flagrant délit de ridicule. Il le traînait au tribunal du théâtre et le faisait comparaître devant ses juges, palpitant, ahuri, confus de son identité reconnue, et grimant sa propre caricature, tandis que le peuple athénien, — celui qui a donné son nom à l'atticisme, — applaudissait à des satires sanglantes, souvent obscènes, sans paraître se douter que ses applaudissements déshonoraient Euripide, insultaient Socrate. Chose singulière et bien difficile à concevoir! Dans le temps même où le sculpteur grec généralisait les formes humaines, ou plutôt y cherchait la vérité générique, pour les rendre dignes de revêtir les essences divines, lorsqu'il tempérait les accents de la vie individuelle, pour transfigurer en Jupiter tel magistrat de l'Aréopage, ou en Mercure l'éphèbe élégant qu'il avait vu passer dans le Céramique, Aristophane faisait descendre la comédie jusqu'à la personnalité : il nommait hardiment ses victimes, il les représentait lui-même et les mimait avec leur masque sur le théâtre, ajoutant ainsi l'audace de son courage à toutes les audaces de sa pensée et au cynisme dionysiaque de ses tableaux. Mais bientôt, le scandale des portraits parlants et agissants sur la scène, du vivant même des originaux et en leur présence, dut être réprimé. La comédie fut heureusement condamnée à voir les choses d'assez haut pour ne plus distinguer les individus, à ne mettre en action que des figures typiques, à peindre tout le monde sans nommer personne, de manière à n'affliger personne en faisant rire tout le monde. La France, qui se pique d'avoir

en cela plus d'atticisme que la Grèce contemporaine d'Aristophane, ne tolère pas facilement, au théâtre, des allusions qui seraient trop transparentes. Elle admet que l'on fasse de Tartufe, d'Harpagon et d'Agnès, des substantifs; elle n'admet pas qu'un nom propre soit caché sous un nom de fantaisie. A ce propos, Monsieur, je serais tenté de vous faire une grosse querelle, ou du moins de vous adresser quelques remontrances un peu vives, — cela ne serait pas sans exemple; — mais, toute réflexion faite, j'aime mieux me taire et m'adjuger ainsi le bénéfice du proverbe arabe, qui m'avertit que mes paroles, à supposer qu'elles fussent d'argent, ne vaudraient pas, en cette rencontre, le silence, qui est d'or.

Il faut pourtant quelques épices, même aux aliments de l'esprit, même aux éloges que vous méritez si bien et qu'il m'est si agréable de vous adresser. Vous me pardonnerez donc de les relever par l'assaisonnement d'une légère critique. Un de nos confrères (1) a dit : « La critique est une lime qui polit ce qu'elle mord. » Ici, Monsieur, la lime polit peut-être; elle ne mord jamais. Laissez-moi donc vous dire que vos rares incursions dans le domaine de la politique n'ont pas été toujours heureuses et n'ont rien ajouté d'ailleurs à vos talents ni à votre renommée. Plus d'une fois, votre plaisanterie, d'ordinaire si bien affilée, y a émoussé sa pointe. Votre crayon, partout ailleurs si fin et si ferme, s'écrase sur le contour quand vous dessinez des profils dans un monde qui n'est pas le vôtre, aux États-Unis ou à Monaco. Il y a en vous du Gavarni : vous avez

(1) M. Legouvé.

trop de grâce pour imiter la touche pesante, mais puissante et tragique, de Daumier.

Sans doute, la littérature dramatique n'est pas faite pour les traits déliés, pour les finesses, pour les nuances. Il y faut même un certain grossissement des choses morales, calculé sur le nombre des spectateurs et sur l'éloignement des intelligences arriérées. Le spectacle des idées, comme celui du décor, ne peut être bien saisi qu'à la condition d'être peint à large brosse et avec des couleurs un peu chargées. Mais la caricature, quoi qu'en dise l'étymologie, est quelque chose de plus que l'exagération de la vérité. Il me semble que, dans votre peinture des mœurs américaines, peinture si mordante, si incisive, en ne montrant qu'une des faces du vrai, vous l'avez quelque peu altéré. Je m'attendais à voir éclater, dans l'*Oncle Sam*, le contraste prodigieux qui caractérise les Américains des États-Unis, ce peuple étrange, unique, dont il n'y a pas d'exemple, mais qui aura peut-être des imitateurs, ce peuple chez lequel on peut associer l'illuminisme avec la réclame, être à la fois mystique et retors, visionnaire et teneur de livres, et qui trouve tout simple qu'on ait profité de quelques pages, restées blanches, dans un livre de théologie, pour y annoncer le *vermout indien*. Ces violentes oppositions auraient pu fournir, à un esprit tel que le vôtre, des scènes d'un comique irrésistible, sans empêcher de rendre justice à cette nation jeune, audacieuse et forte, prompte à l'enthousiasme, dédaigneuse du danger, à cette nation que rien n'étonne de ce qui est grand, et à qui rien ne paraît plus facile que l'impossible.

J'en ai fini, Monsieur, avec les quelques observations qui m'étaient permises. Aussi bien, ce n'est pas nous qui entendons nier la liberté de l'imagination, nous qui avons si longtemps revendiqué la liberté de penser, la liberté d'écrire, ces libertés qui, maintenant conquises, le sont pour tout le monde. — Mais je n'en ai pas fini avec les éloges que je vous dois, au nom de notre Compagnie. Votre modestie n'est pas encore au bout de ses peines. Je veux parler d'un genre de mérite que vous possédez au dernier point, l'observation du costume et le talent de la mise en scène. Ce talent est peut-être trop vanté aujourd'hui; mais il faut avouer que nos pères en faisaient trop peu de cas, lorsque Molière leur jouait ses premières pièces, rue de Buci, avec une tapisserie, deux violons et quelques chandelles. J'admire la savante distribution de l'appartement où se meut l'action de vos personnages, les soins que vous apportez à les mettre chacun à leur place, à choisir le mobilier qui les entoure et qui est toujours, non-seulement du style voulu, cela va sans dire, mais significatif, expressif, propre à concourir aux péripéties du drame. Vos meubles, vos accessoires sont tantôt des moyens pour amener un tête-à-tête, masquer une déclaration, favoriser le glissement d'un billet, faciliter un évanouissement, ou cacher le cadavre d'un amoureux ivre-mort, tantôt des témoins muets, apostés pour accuser une trahison, pour révéler un secret... Et, par exemple, quel redoublement d'émotion, quand le spectateur aperçoit, par une porte entr'ouverte, la chambre nuptiale de Dora, faiblement éclairée, au moment où la jeune mariée se débat, le soir même de ses noces, dans une situation si déchirante!

Sans être acteur dans vos pièces, comme le fut Plaute dans les siennes, comme l'a été Molière, vous pourriez être directeur de troupe, régisseur, metteur en scène, tant vous avez étudié les tenants et aboutissants de votre art! Quand on jouait *Monsieur Garat*, où vous eûtes la chance d'être interprété par une comédienne de génie; quand on jouait les *Merveilleuses*, où l'on voit que vous connaissez si bien leur manière de s'habiller tantôt « en fourreau de gaze », tantôt « en costume de statues », et l'accoutrement et les mœurs des muscadins à cadenettes, engoncés jusqu'aux lèvres dans leurs cravates, armés d'un bâton rustique, comme des toucheurs de bœufs, j'ai compris à quoi vous servait d'être un amateur d'estampes, d'avoir réuni une collection sans pareille de dessins par Eisen, Gravelot, Marillier, Saint-Aubin, et de ces gravures, devenues introuvables, qui furent mordues à l'eau-forte, burinées ou imprimées en couleur par nos charmants maîtres du dix-huitième siècle, depuis Larmessin, Tardieu et Surugue, jusqu'à Debucourt et Duplessis-Bertaux.

On attache maintenant beaucoup d'importance, je crois même une importance excessive, à la fidélité irréprochable du costume, à l'exactitude archéologique du décor et à tout ce qui compose le mobilier de l'histoire. On veut pousser l'illusion jusqu'au bout, et qu'à cette fin tout soit estampé sur le vrai et d'une ressemblance criante. Mais n'est-il pas à craindre que cette vérité à outrance ne finisse par élever au rang des choses principales ce que nos pères appelaient les *accessoires?*

Passe encore d'être rigoureusement exact, quand on met en scène des comédies comme les vôtres, dont l'ac-

tion se passe de nos jours et dans notre pays. Mais, quand on évoque des personnages antiques, Hermione, Oreste, Pyrrhus, on aura beau faire dessiner par un architecte savant une image vraisemblable du palais d'Agamemnon à Mycènes, ou du palais de Ménélas à Lacédémone, on aura beau nous transporter dans les temps héroïques, au pied d'un temple d'architecture trapue et rude, orné de triglyphes et de métopes à jour, on ne sauvera point ce qu'il y a d'étrange à entendre le fils de Clytemnestre et la fille d'Hélène parler le français de Louis XIV et scander les vers de Racine. L'affectation d'être vrai, partout où la vérité est possible, rend le mensonge intolérable partout où on ne peut l'éviter, de sorte que plus on diminue la part de la convention au théâtre, plus le spectateur devient exigeant sur tout le reste. C'est la pensée qu'exprimait finement le peintre Gros, lorsqu'il disait à un de ses élèves : « Mon ami, prends garde à ne pas mettre trop de détails, parce que, si tu en mets trop, il n'y en aura plus assez. »

Ces personnages antiques dont je parlais tout à l'heure, la génération à laquelle vous appartenez les a fait quelquefois reparaître sur la scène, mais, hélas! pour les bafouer en prose et en vers, les parodier en musique, les travestir, les avilir. Il y eut un moment où je ne sais quel air malsain souffla sur notre littérature. L'Europe fut avertie que les beaux dieux d'Homère, les héros d'Eschyle et ce divin poète, qui, à une époque mystérieuse, fut déchiré par les bacchantes, étaient sur nos théâtres l'objet des plus plates bouffonneries, et qu'on y offrait ce régal aux touristes élégants, comme aux Parisiens raffinés.

Convenez-en, Monsieur, ceux dont la jeunesse a précédé la vôtre de quelque douze ans, n'avaient point connu ces affligeants spectacles. De leur temps, il était permis à un poète de faire le voyage d'Athènes sans être grotesque. On pouvait applaudir la *Ciguë*, et il me souvient qu'au milieu du tumulte et des cris d'une révolution, nous vîmes jouer à l'Odéon la *Fille d'Eschyle*, cette noble étude par qui fut improvisée la réputation de votre compatriote Joseph Autran. — Je dis votre compatriote, car il est comme vous un enfant de la Provence, de cette Provence qui est doublement fière d'avoir donné le jour à M. Thiers et à l'ami fidèle, à l'historien illustre qu'il nous a laissé en mourant comme une partie de lui-même.

Il me reste bien peu de chose à dire après vous, Monsieur, sur la vie et les ouvrages de votre prédécesseur, sur ce charmant poète dont tous les sentiments furent généreux, qui a célébré les dévouements obscurs du soldat, qui a chanté les laboureurs et les matelots, les travailleurs de la terre et les travailleurs de la mer, qui a exalté les humbles, enfin, et qui a voulu sur sa tombe une inscription si touchante.

Vous nous l'avez dit, Monsieur, Joseph Autran eut les commencements les plus difficiles, une jeunesse éprouvée. Dès l'enfance, il se sentit la passion de la mer, non pas une passion d'aventurier, mais une passion de contemplateur, et il l'aima toujours, quoique son père eût failli bien des fois y perdre la vie, et qu'il y eût finalement perdu tout son bien. Comment lui vint la fortune, vous l'avez raconté.

Du jour où M. Autran devint riche, on put voir quelle était la délicatesse de son cœur. Peu de temps auparavant, il avait connu à Marseille une jeune veuve, aimable et distinguée, qui était riche elle-même. Une pièce de vers, qu'elle avait composée pour être lue dans une fête de bienfaisance, fut soumise à M. Autran qui trouva les vers bien tournés et dignes des honneurs de la lecture en public. De cette relation, créée par la poésie, naquit la pensée d'un mariage; mais le poète, qui était pauvre encore, ne voulut à aucun prix qu'on pût soupçonner son inclination de n'être pas absolument désintéressée. On juge quel fut son bonheur, lorsqu'il recueillit la succession de son oncle, de pouvoir désormais, sans scrupule aucun, avouer sa tendresse.

La fortune ne fut pas aveugle, cette fois; et, loin de tarir la source des inspirations du poète, elle fit voir qu'il ne faut pas, comme vous dites, décourager les oncles qui voudraient tester en faveur d'un neveu, même atteint du fléau de la tragédie.

Ce qu'il était dans ses poèmes, Joseph Autran l'a été dans sa vie. Une raillerie sans amertume s'associait en lui avec la parfaite bonté des sentiments humains. On ne s'étonnera pas, du reste, qu'il n'y ait jamais eu un trait méchant, une cruauté dans ses satires, maintenant que l'on sait quel cœur il avait, combien il était ingénieux dans sa générosité, avec quelle délicatesse il soulageait l'infortune, à l'insu de tout le monde, à l'insu même de sa main gauche. C'est une fatalité que Gérard de Nerval, dans les derniers jours de son affreux désespoir, n'ait pas été connu d'Autran. Sa détresse eût inspiré au poète quel-

que chose de plus que ce sonnet, où il appelle Gérard

Le Vasco de Gama du pays de Bohême.

Tout à coup dans Paris, au coin le plus perdu,
Au fond d'une ruelle étroite, obscure, immonde,
Par un matin d'hiver, on le trouva pendu.
Ah! pourquoi cette fin, pauvre âme vagabonde?
Peut-être le rêveur, s'il avait attendu,
Eût payé son auberge en découvrant un monde.

Combien d'excellents morceaux furent écrits par Autran, alors qu'il avait acquis le droit de ne rien faire : sonnets capricieux, histoires de village, *Amaryllis,* et les *Laboureurs* et les *Roulements de tambour!* Avec quelle grâce il redisait, dans la *Vie rurale,* les chansons des bouvreuils et des pinsons, tout ce qui se raconte dans les branches, tout ce qu'Aristophane avait entendu dire aux oiseaux, et ce que pense Margot lorsqu'elle passe seule avec son mouton, le long des futaies, et ce que sentent les amoureux, lorsque, sous les troènes, ils tournent sans fin les feuillets du même livre, et qu'un vent tiède en couvre de fleurs toutes les pages! La saine odeur des foins, la senteur des bois s'exhalent de cette poésie que je dirais buissonnière, et qui est crayonnée en pleine campagne, quand la terre est en fleurs, ou que les moissons mûrissent ou que les arbres s'effeuillent! Que d'amitié aussi, que d'esprit et de bonne humeur dans les *Épîtres rustiques,* adressées à des amis de cœur et de pensée : Victor de Laprade, Alexandre Dumas fils, Edmond Texier, Gustave Ricard!

De l'esprit, Joseph Autran en avait comme en ont

les Marseillais les plus fins, et c'est beaucoup dire : mais son esprit était grec d'origine, tempéré par le goût, et retenu dans son élan par une distinction naturelle. Lui qui avait tant de fois causé avec les mariniers du port, qui avait tant de fois entendu les propos salés des gens de mer, il ne fit jamais que des plaisanteries fines, légères, et d'un homme qui sait le monde. Ses saillies humoristiques étaient toujours accompagnées d'une certaine grâce. Il en apprêtait, il en ciselait la forme; et, quand sa poésie s'essayait avec abandon au style épistolaire, il en relevait la familiarité par l'élégance du tour. Il écrit à un ami pour l'inviter à venir en Provence, sous prétexte que la belle saison s'y attarde :

En vain du Nord l'été s'enfuit;
Dans nos vallons, ce soir encore,
Les vents sont doux; l'horizon luit,
Et le soleil qui le colore
Attache son bonnet de nuit
Avec les rubans de l'aurore.

Ce fut aussi après son mariage que Joseph Autran écrivit ses *Poèmes de la mer,* que vous regardez avec raison comme la plus belle partie de son œuvre, et qui en est la plus originale. Fille de la Méditerranée, sa poésie en sort, tantôt mutine, riante et folâtre, tantôt émue, attristée et comme ruisselante des pleurs de sa mère, mais toujours tendre, et facilement touchée des angoisses, des douleurs et des malheurs dont se compose, entre deux accalmies, la vie orageuse du marin. Il trouve, pour peindre ces angoisses, des accents qui vont au cœur. Un jour, il en-

tend le chant plaintif des matelots lorsqu'ils tirent lentement la longue et lourde chaîne de l'ancre qui mord le sable, et il écrit :

Je comprends, matelots, pourquoi ce chant est triste;
Et je comprends aussi pourquoi l'ancre résiste;
Ah! c'est qu'elle s'accroche à tout le cœur humain,
Au tranquille rivage, à la vieille demeure,
A l'épouse, au berceau de quelque enfant qui pleure
Et qui la tient encor dans sa petite main.

Il est regrettable, Monsieur, que ni vous ni moi n'ayons pu, dans une cérémonie où la politesse nous interdit les trop longs discours, nous donner le plaisir de citer à l'auditoire quelques-uns de ces petits poèmes de M. Autran, dans lesquels il a montré un talent si varié, si souple, en y mettant tour à tour une grâce piquante, du sel attique, de la mélancolie, de la gaieté, de la désinvolture, et qui n'étaient livrés à l'impression que finis avec soin, travaillés avec amour, comme le sont les joyaux littéraires par les orfèvres du style. Je ne saurais pourtant me défendre de rappeler ici un sonnet qui, adressé à Théophile Gautier, ne pouvait pas ne pas avoir du montant :

Quand, aux beaux jours passés de la jeunesse folle,
En costume galant tu sortais le matin;
Quand tu portais la fraise et la cape espagnole,
Avec tes longs cheveux tombant sur le satin;

La dague au poing, le pied dans une botte molle,
Quand, à peine affranchi du grec et du latin,
Tu cassais à grand bruit les vitres de l'école,
Et riais de Boileau comme d'un philistin;

Fier comme un paladin, et joyeux comme un page,
Aux beaux soirs d'*Hernani* quand tu faisais tapage;
Quand le mot de *classique* inspirait ton effroi.

Tu ne te doutais pas qu'un jour tu devais l'être;
Car si ce mot veut dire un modèle, un vrai maître,
Tu seras, cher Gautier, classique malgré toi.

Joseph Autran a-t-il été, dans la force du terme, un auteur dramatique? Vous en doutez, Monsieur, et il est permis de croire qu'il partageait vos doutes à cet égard, puisque, après le succès éclatant de son premier ouvrage au théâtre, il n'osa plus tenter l'aventure. Il fit pour la scène ce qu'il a fait pour la mer, qu'il a regardée du rivage sans monter sur aucun navire. Il répugnait d'ailleurs à sa nature contemplative d'affronter les ballottements, les cahots, les orages de la vie et de la littérature dramatiques. Il n'était pas homme à nouer de fortes intrigues, à multiplier les incidents qui font haleter le spectateur, à conduire une action avec entrain et, au besoin, à la précipiter. Mais il eût excellé, en revanche, à composer, pour un public lettré et choisi, de ces comédies de société qui admettent, qui demandent même une certaine coquetterie de langage, des traits finement aiguisés, et dans lesquelles, le dirai-je? un peu de manière ne messied point. Les *Noces de Thétis* sont un joli modèle du genre, une comédie qu'on aurait pu représenter dans les salons de l'Olympe, avec la permission de Jupiter, qui lui-même y eût joué son rôle.

La comédie, telle que vous la maniez, Monsieur, telle que la manient les auteurs qui sont aujourd'hui vos parrains

et vos confrères, la comédie aux péripéties touchantes et imprévues, au rire intermittent, la comédie moderne, enfin, où le poète compromet son cœur, celle-là n'était pas faite pour Autran. Son bonheur était de respirer l'air pur des champs, l'air salin de la mer, et de dire, en vers heureux, tout ce qui avait ému son âme délicate, tranquille et tendre, son âme, qui trouvait, comme dit Montaigne, « de la friandise au giron même de la mélancolie ».

Un de ces derniers jours, comme j'achevais la lecture des *Poèmes de la mer,* je tombai peu à peu dans une de ces rêveries que procure quelquefois la continuité d'une longue attention, et qui sont comme les songes de l'homme éveillé. Reporté par des souvenirs d'enfance au fond de cette petite baie de la Méditerranée, où s'abrite Marseille, je me figurais que la muse antique de la comédie venait d'être apportée sur le rivage de la ville grecque, par ces mêmes flots qui jadis y avaient jeté les Phocéens d'Ionie. Sur la grève se promenait, murmurant une invocation, celui à qui la mer avait inspiré le drame homérique du *Cyclope* et les *Noces de Thétis.* Et la muse lui disait : « Vous m'invoquez toujours, ô poètes, comme au temps de Cratinus et d'Eupolis... mais quel changement s'est opéré dans le génie des peuples et dans le culte que me rendaient les poètes d'Athènes, lorsqu'ils venaient m'implorer sur la plus haute montagne de la Phocide! Quelle différence, de ce théâtre de Bacchus, où l'on entendait, sur la scène comique, des railleries qui sifflaient et mordaient comme des serpents, des invectives orgiaques, quelquefois des ironies homicides... quelle différence de ce théâtre à celui où vous polissez vos épigrammes, où vos allusions s'en-

veloppent, où l'imagination dramatique a perdu ses audaces, et la satire ses lanières! Au commencement, le souffle qui animait la tragédie venait du sanctuaire, et la comédie elle-même naquit d'une sorte de fermentation bachique, d'un enthousiasme à demi religieux. Ses sarcasmes, ses ivresses eurent quelque chose de ce rire sacré qui retentissait dans la célébration des mystères. Aristophane en entendit les derniers éclats; Ménandre n'en recueillit qu'un écho lointain: le doux Térence ne le connut point, et votre grand poète gaulois l'a humanisé pour toujours... Maintenant, le rire n'a plus ses franchises dans vos cœurs. Il est mêlé de tristesse, il est entrecoupé de sanglots. Je vois bien qu'à vos âmes troublées, il faudra d'autres muses. Ni moi, ni mes sœurs, ni le Dieu qui nous mène, ne saurions exprimer, sur la lyre d'ivoire, les sentiments qui agitent l'humanité présente, qui agiteront l'humanité future, et qui déjà ont pénétré ses masses profondes... Je veux regagner mes montagnes; je retourne aux anciens dieux... » Et la muse antique, faisant un signe d'adieu au poète, se précipita et disparut dans les flots amers.

DISCOURS

DE

M. RENAN

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 3 AVRIL 1879, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. CLAUDE BERNARD.

Messieurs,

Ce grand cardinal de Richelieu, comme tous les hommes qui ont laissé dans l'histoire la marque de leur passage, se trouve avoir fondé bien des choses auxquelles il ne pensait guère, certaines même qu'il ne voulait qu'à demi. Je ne sais, par exemple, s'il se souciait beaucoup de ce que nous appelons aujourd'hui tolérance réciproque et liberté de penser. La déférence pour les idées contraires aux siennes n'était pas sa vertu dominante, et, quant à la liberté,

on ne voit pas qu'elle eût sa place indiquée dans le plan de l'édifice qu'il bâtissait. Et pourtant, voici qu'à deux cent cinquante ans de distance, l'âpre fondateur de l'unité française se trouve, dans un sens très réel, avoir été le fauteur de principes qu'il eût peut-être vivement combattus, s'il les eût vus éclore de son vivant. Cette compagnie, qui est après tout la plus durable de ses créations (depuis deux siècles et demi, elle vit sans avoir modifié un seul article de son règlement!), qu'est-elle, Messieurs, si ce n'est une grande leçon de liberté, puisque ici toutes les opinions politiques, philosophiques, religieuses, littéraires, toutes les façons de comprendre la vie, tous les genres de talent, tous les mérites, s'assoient côte à côte avec un droit égal ? La règle de la maison de Mécène, vous l'observez :

> . . . . . *Nil mi officit unquam*
> *Ditior hic aut est quia doctior; est locus uni-*
> *Cuique suus.* . . . . . .

Réunir les hommes, c'est être bien près de les réconcilier, c'est au moins rendre à l'esprit humain le plus signalé des services, puisque l'œuvre pacifique de la civilisation résulte d'éléments contradictoires, maintenus face à face, obligés de se tolérer, amenés à se comprendre et presque à s'aimer.

Que vit, en effet, Messieurs, avec une admirable sagacité, votre grand fondateur? Une chose qu'on a exprimée depuis avec beaucoup de prétention, mais qu'il fit mieux que de proclamer en paroles, qu'il appliqua; je veux dire ce principe qu'à un certain degré d'élévation, toutes les

grandes fonctions de la vie raisonnable sont sœurs; que, dans une société bien organisée, tous ceux qui se consacrent aux belles et bonnes choses sont collaborateurs; que tout devient littérature quand on le fait avec talent; en d'autres termes, que les lettres sont en quelque sorte l'Olympe où s'éteignent toutes les luttes, toutes les inégalités, où s'opèrent toutes les réconciliations. Séparées en leurs applications spéciales, souvent opposées, ennemies même, les maîtrises diverses du monde des esprits se rencontrent sur les sommets où elles aspirent. La paix n'habite que les hauteurs. C'est en montant, montant toujours, que la lutte devient harmonie, et que l'apparente incohérence des efforts de l'homme aboutit à cette grande lumière, la gloire, qui est encore, quoi que l'on dise, ce qui a le plus de chance de n'être pas tout à fait une vanité.

C'est là l'idée mère de votre Compagnie, Messieurs. Elle repose avant tout sur ce que je serais tenté d'appeler le grand dogme français, l'unité de la gloire, la communauté de l'esprit humain, l'assimilation de tous les ordres de services sociaux en une légion unique, créée, maintenue, sanctionnée, couronnée par la patrie. Le génie de la France avait déjà donné la mesure de sa largeur en créant Paris, ce centre incomparable, où se rencontrent et se croisent toutes les excitations, tous les éveils, le monde, la science, l'art, la littérature, la politique, les hautes pensées et les instincts populaires, l'héroïsme du bien, par moments la fièvre du mal. Le cardinal de Richelieu, en fondant votre Compagnie « sur des fondements assez forts (ce sont ses propres paroles) pour durer autant que la

monarchie », la Convention nationale, en décrétant l'Institut, le premier Consul, en établissant la Légion d'honneur, furent conduits par la même pensée : c'est que l'État, fondé sur la raison, croit au bien et au vrai et en voit la suprême unité. Toutes les noblesses leur apparurent comme égales. La gloire est quelque chose d'homogène et d'identique. Tout ce qui vibre la produit. Il n'y a pas plusieurs espèces de gloire, pas plus qu'il n'y a plusieurs espèces de lumière. A un degré inférieur, il y a les mérites divers; mais la gloire de Descartes, celle de Pascal, celle de Molière, sont composées des mêmes rayons.

La plupart des pays civilisés, depuis le XVIe siècle, ont eu des académies, et la science a tiré le plus grand profit de ces associations, où, de la discussion et de la confrontation des idées, naît parfois la vérité. Votre principe va plus loin et plonge plus profondément dans l'intime de l'esprit humain. Vous trouvez que le poète, l'orateur, le philosophe, le savant, le politique, l'homme qui représente éminemment la civilité d'une nation, celui qui porte dignement un de ces noms qui sont synonymes d'honneur et de patrie, que tous ces hommes-là, dis-je, sont confrères, qu'ils travaillent à une œuvre commune, à constituer une société grande et libérale. Rien ne vous est indifférent : le charme mondain, le goût, le tact, sont pour vous de la bonne littérature. Ceux qui parlent bien, ceux qui pensent bien, ceux qui sentent bien, le savant qui a fait de profondes découvertes, l'homme éloquent qui a dirigé sa patrie dans la glorieuse voie du gouvernement libre, le méditatif solitaire qui a consacré sa vie à la vérité, tout ce qui a de l'éclat,

tout ce qui produit de la lumière et de la chaleur, tout ce dont l'opinion éclairée s'occupe et s'entretient, tout cela vous appartient; car vous repoussez également et l'étroite conception de la vie qui renferme chaque homme dans sa spécialité comme dans une espèce de besogne obscure dont il ne doit pas sortir, et la fade rhétorique où l'art de bien dire est confiné dans les écoles, séparé du monde et de la vie.

Cet esprit de votre fondation, vous le conservez admirablement, Messieurs; et m'en faut-il d'autre preuve que ce que je vois en venant occuper aujourd'hui le siège où votre indulgence a bien voulu m'appeler? Pour ne rien dire de pertes récentes et si cruelles que seule votre Compagnie pouvait les endurer sans être amoindrie, quelle variété je trouve en cette enceinte, quels hommes, quels caractères, quels cœurs! Vous, cher et illustre maître, dont le génie, comme le timbre des cymbales de Bivar, a sonné chaque heure de notre siècle, donné un corps à chacun de nos rêves, des ailes à chacune de nos pensées. Vous, bien-aimé confrère, qui trouvez dans une noble philosophie la conciliation du devoir et de la liberté. Ici je vois la poésie souveraine, qui nous impose le monde qu'elle crée, nous entraîne, nous dompte sous le coup impérieux de son archet magique; là (ces contrastes sont votre gloire) le sens droit et ferme de la vie, l'art charmant du romancier, l'esprit du moraliste, et, ce que notre pays seul connaît encore, le rire aimable, l'ironie légère. Ici la foi sincère, l'art excellent de tirer d'un culte bien entendu pour le passé la dignité de toute une vie, le repos dans des doctrines qu'il n'est pas permis de qualifier d'étroites,

puisque de grands génies s'y sont trouvés à l'aise; là une négation réfléchie, calme, sûre d'elle-même, et donnant à l'âme forte qui s'y complaît le même repos, au caractère d'acier qui s'y plie la même grandeur que la foi. Ici la politique sincère, qui, dans nos jours troublés, a cru, pour sauver le pays, devoir revenir aux maximes qui l'ont fondé; là une politique non moins sincère, qui s'est tournée résolûment vers l'avenir et a conçu la possibilité d'une société vivante et forte sans les conditions qui autrefois paraissaient pour cela de nécessité absolue. Et dans l'appréciation du plus grand évènement de l'histoire moderne, de cette Révolution qui est devenue comme la croix de chemin où l'on se divise, le symbole sur lequel on se compte, que de pacifiques dissentiments! Ici la foi dans le signe qui une fois a vaincu, l'enthousiasme des jours sublimes où un souffle étrange courut dans cette foule et la fit penser et parler pour l'humanité, la hardie assurance de cœurs virils, disant à leurs aînés, comme les jeunes gens de Sparte : « Nous serons ce que vous fûtes »; là un loyal effort pour peindre dans toute leur vérité des scènes funestes et dont on voudrait dire, comme L'Hôpital de la Saint-Barthélemy :

Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis.

Où est donc votre unité, Messieurs? Elle est dans l'amour de la vérité, dans le génie qui la trouve, dans l'art savant qui la fait valoir. Vous ne couronnez pas telle ou telle opinion; vous couronnez la sincérité et le talent. Vous

admettez pleinement que, dans toutes les écoles, dans tous les systèmes, dans tous les partis, il y a place pour l'éloquence et la droiture du cœur. Tout ce qui peut s'exprimer en bon français, tout ce qui fait le grand homme ou l'homme aimable, a chez vous ses entrées. Il y a une source commune d'où dérivent le bon style et la bonne vie, le bien-dire et le noble caractère. Vous enseignez la chose dont l'humanité a le plus besoin, la concorde, l'union des contrastes. Ah! si le monde pouvait vous imiter! L'homme vit quatre jours ici-bas: quoi de plus fou que de les passer à haïr, quand il est clair que l'avenir nous jugera comme nous jugeons le passé et que, dans cinquante ans, on traitera d'enfantillage les batailles où nous sacrifions le meilleur de notre vie!

Voilà le secret de votre éternelle jeunesse; voilà pourquoi votre institution verdoie, quand le monde vieillit. Tout s'embrasse dans votre sein. Ailleurs la littérature et la société sont choses distinctes, profondément divisées. Dans notre pays, grâce à vous, elles se pénètrent. Vous vous inquiétez peu d'entendre annoncer pompeusement l'avènement de ce qu'on appelle une autre *culture,* qui saura se passer du talent. Vous vous défiez d'une *culture* qui ne rend l'homme ni plus aimable ni meilleur. Je crains fort que des races, bien sérieuses sans doute, puisqu'elles nous reprochent notre légèreté, n'éprouvent quelque mécompte dans l'espérance qu'elles ont de gagner la faveur du monde par de tout autres procédés que ceux qui ont réussi jusqu'ici. Une science pédantesque en sa solitude, une littérature sans gaieté, une politique maussade, une haute société sans éclat, une noblesse sans esprit, des

gentilshommes sans politesse, de grands capitaines sans mots sonores, ne détrôneront pas, je crois, de sitôt le souvenir de cette vieille société française, si brillante, si polie, si jalouse de plaire. Quand une nation, par ce qu'elle appelle son sérieux et son application, aura produit ce que nous avons fait avec notre frivolité, des écrivains supérieurs à Pascal et à Voltaire, de meilleures têtes scientifiques que d'Alembert et Lavoisier, une noblesse mieux élevée que la nôtre au XVIIe et au XVIIIe siècle, des femmes plus charmantes que celles qui ont souri à notre philosophie, un élan plus extraordinaire que celui de notre Révolution, plus de facilité à embrasser les nobles chimères, plus de courage, plus de savoir-vivre, plus de bonne humeur pour affronter la mort, une société, en un mot, plus sympathique et plus spirituelle que celle de nos pères, alors nous serons vaincus. Nous ne le sommes pas encore. Nous n'avons pas perdu l'audience du monde. Créer un grand homme, frapper des médaillons pour la postérité, n'est pas donné à tous. Il y faut votre collaboration. Ce qui se fait sans les Athéniens est perdu pour la gloire; longtemps encore vous saurez seuls décerner une louange qui fasse vivre éternellement.

Ainsi, en conservant votre vieil esprit, vous conservez la meilleure des choses. Vous admettez tous les changements, tous les progrès dans les idées; les cadres, vous les maintenez, et, de tous les cadres, le plus essentiel, c'est la langue. Une langue bien faite n'a plus besoin de changer. Le français, tel que l'a créé le XVIIe siècle, peut servir à l'expression d'idées que n'avait pas le XVIIe siècle. Assurément, quelques modifications de nuances sont néces-

saires. Même le cardinal de Retz aurait besoin d'un moment de réflexion pour comprendre certaines phrases de Turgot et de Condorcet. Turgot et Condorcet remarqueraient, s'ils pouvaient nous lire, que, chez les meilleurs écrivains de notre temps, le sens de quelques mots, tels que *révolution, agitation, développement, mouvement, apparition,* a pris une extension répondant à certaines idées philosophiques. Mais la langue est bien la même; on ne la trouve pauvre, cette vieille et admirable langue, que quand on ne la sait pas; on ne prétend l'enrichir que quand on ne veut pas se donner la peine de connaître sa richesse. Toutes les hardiesses sont permises, excepté les hardiesses contre vous, Messieurs. On ne vous brave jamais impunément. J'ai remarqué que cela portait malheur. Dans mes plus grandes libertés, la crainte de l'Académie a toujours été au fond de mon cœur, et je m'en suis bien trouvé.

Merci donc, Messieurs, de m'avoir associé à votre Compagnie et à votre œuvre. Comptez sur moi pour vous aider à étonner les personnes qui n'ont pas le secret de vos choix et n'en comprennent pas toute la philosophie. Vous n'êtes pas une distribution de prix. L'hérésie la plus dangereuse en ce monde est de réclamer en tout une justice rigoureuse, que la nature n'a pas voulue. Justes, vous l'êtes jusque dans vos délais. On arrive à votre cénacle à l'âge de l'Ecclésiaste, âge charmant, le plus propre à la sereine gaieté, où l'on commence à voir, après une jeunesse laborieuse, que tout est vanité, mais aussi qu'une foule de choses vaines sont dignes d'être longuement savourées. Mes confrères de l'Académie des Inscriptions

et Belles-Lettres, qui me connaissent depuis vingt-deux ans, vous rendront ce témoignage que je suis bon académicien, bien exact dans l'accomplissement de mes devoirs. Comptez sur mon assiduité et mon application; moi, je compte sur de charmantes heures à passer parmi vous.

Ces maximes fondamentales que j'essayais d'esquisser tout à l'heure, vous les avez admirablement appliquées, Messieurs, le jour où vous choisissiez pour confrère l'homme illustre auquel vous m'avez appelé à succéder parmi vous. Claude Bernard fut le plus grand physiologiste de notre siècle. L'Académie des Sciences fera son éloge ; elle exposera ces découvertes surprenantes qui ont porté la lumière sur les opérations les plus intimes des êtres organisés. Ce n'est pas le physiologiste que vous avez nommé, Messieurs; dans les élections de savants illustres, c'est l'homme même, ou, en d'autres termes, l'écrivain que vous prenez. L'intelligence humaine est un ensemble si bien lié dans toutes ses parties qu'un grand esprit est toujours un bon écrivain. La vraie méthode d'investigation, supposant un jugement ferme et sain, entraîne les solides qualités du style. Tel mémoire de Letronne et d'Eugène Burnouf, en apparence étranger à tout souci de la forme, est un chef-d'œuvre à sa manière. La règle du bon style scientifique, c'est la clarté, la parfaite adaptation au sujet, le complet oubli de soi-même, l'abnégation absolue. Mais c'est là aussi la règle pour bien écrire en quelque matière que ce soit. Le meilleur écrivain est celui qui traite un grand sujet, et s'oublie lui-même, pour laisser parler son

sujet. « Il se sert de la parole, écrivait M. de Cambrai à votre secrétaire perpétuel, comme un homme modeste de son habit pour se couvrir... Il pense, il sent, la parole suit. » Principe admirablement vrai! Le beau est hors de nous, notre tâche est de nous mettre à son service et d'en être les dignes interprètes. Avoir quelque chose à dire, ne pas gâter la beauté naturelle d'un sujet noble, d'une pensée vraie, par le désordre, l'obscurité, l'incorrection, le faux goût, telle est la condition essentielle de cet art du bon langage, que certaines personnes, bien à tort, se figurent distinct de l'art même de penser et de trouver le vrai.

C'est en vous souvenant de ces principes que votre attention se porta sur un homme voué aux travaux en apparence les plus éloignés de ce qu'on peut appeler la littérature. Il passait sa vie dans un laboratoire obscur au Collège de France; et là, au milieu des spectacles les plus repoussants, respirant l'atmosphère de la mort, la main dans le sang, il trouvait les plus intimes secrets de la vie, et les vérités qui sortaient de ce triste réduit éblouissaient tous ceux qui savaient les voir. Écrivain, certes il l'était, et écrivain excellent: car il ne pensa jamais à l'être. Il eut la première qualité de l'écrivain, qui est de ne pas songer à écrire. Son style, c'est sa pensée elle-même; et, comme cette pensée est toujours grande et forte, son style aussi est toujours grand, solide et fort. Rhétorique excellente que celle du savant! Car elle repose sur la justesse d'un style vrai, sobre, proportionné à ce qu'il s'agit d'exprimer, ou plutôt sur la logique, base unique, base éternelle du bon style. Rhétorique au fond identique à celle de l'orateur, « qui ne se sert de la parole que pour la

pensée et de la pensée que pour la vérité ! » Rhétorique au fond identique à celle du grand poète ! Car il y a une logique dans une tragédie en cinq actes comme dans un mémoire de physiologie, et la règle des ouvrages de l'esprit est toujours la même : être égal à la vérité, ne pas l'affaiblir en s'y mêlant, se mettre tout entier à son service, s'immoler à elle pour la montrer seule, dans sa haute et sereine beauté.

Telle est la raison qui fait que, depuis votre fondation, vous avez eu pour confrères Mairan, Buffon, d'Alembert, Vicq d'Azyr, Cuvier, Claude Bernard et le chimiste illustre qui continue à l'heure qu'il est dans votre sein cette glorieuse tradition. Vous représentez l'esprit humain. Comment le plus beau fleuron de l'esprit humain, la science, vous serait-elle étrangère ? Vous ne voyez, il est vrai, que le résultat ; l'œuvre pénible du laboratoire n'est pas votre domaine. De même que, le soir, en admirant l'éclairage de nos grandes cités, nous jouissons de l'éblouissante lumière sans songer au récipient obscur où elle se prépare, de même vous assistez à ces éclosions merveilleuses sans vous préoccuper du travail matériel qui les amène. Vous acceptez les conquêtes définitives ; vous constatez les transformations que ces merveilleuses découvertes introduisent dans toute la discipline de l'esprit. Qui ne voit que Galilée, Descartes, Newton, Lavoisier, Laplace ont changé la base de la pensée humaine, en modifiant totalement l'idée de l'univers et de ses lois, en substituant aux enfantines imaginations des âges non scientifiques la notion d'un ordre éternel, où le caprice, la volonté particulière, n'ont plus de part ? Ont-ils diminué

l'univers, comme le pensent quelques personnes? Pour moi, j'estime tout le contraire. Le ciel, tel qu'on le voit avec les données de l'astronomie moderne, est bien supérieur à cette voûte solide, constellée de points brillants, portée sur des piliers, à quelques lieues de distance en l'air, dont les siècles naïfs se contentèrent. Je ne regrette pas beaucoup les petits génies qui autrefois dirigeaient les planètes dans leur orbite ; la gravitation s'acquitte beaucoup mieux de cette besogne, et, si par moments j'ai quelques mélancoliques souvenirs pour les neuf chœurs d'anges qui embrassaient les orbes des sept planètes, et pour cette mer cristalline qui se déroulait aux pieds de l'Éternel, je me console en songeant que l'infini où notre œil plonge est un infini réel, mille fois plus sublime aux yeux du vrai contemplateur que tous les cercles d'azur des paradis d'Angelico de Fiésole. L'homme d'État illustre dont la mort a produit un si grand vide dans votre Compagnie laissait rarement passer une belle nuit sans jeter un regard sur cet océan sans limites. « C'est là ma messe, » disait-il. Combien les vues profondes du chimiste et du cristallographe sur l'atome dépassent la vague notion de la matière dont vivait la philosophie scolastique ! Et quant à l'âme, qui venait, à un moment donné avant la naissance, s'adjoindre à une masse qui jusque-là ne méritait aucun nom, mon Dieu ! parfois je la regrette, je l'avoue ; car il était facile de démontrer qu'une telle âme, créée tout exprès, se détachait sans peine du corps qu'elle avait cessé d'animer ; mais, en y réfléchissant, je retrouve plus d'âme encore dans ce mystère sans fond de la vie, où nous voyons la conscience émerger de l'abîme, comme un

rameau d'or prédestiné, et l'œuvre divine se poursuivre par un effort sans fin, où la personne de chacun de nous laissera une trace éternelle. Le triomphe de la science est en réalité le triomphe de l'idéalisme. Heureuse génération que la nôtre! Combien de martyrs de la science ont voulu voir ces merveilles et n'en ont eu que l'incomplète divination! Jouissons de ces connaissances que tant d'hommes illustres n'ont fait qu'entrevoir, et, quand l'horizon se charge de nuages passagers, quand nous serions tentés de médire de notre siècle, songeons que ces héros du passé, un Jordano Bruno, un Galilée, donneraient dix fois encore leur vie pour savoir le dixième de ce que nous savons, et qu'ils estimeraient de telles conquêtes trop peu achetées de leurs larmes, de leurs angoisses et de leur sang.

Et quant à la noblesse des caractères, comment reprocher à la science d'y porter atteinte, quand on voit les âmes qu'elle forme, ce désintéressement, ce dévouement absolu à l'œuvre, cet oubli de soi-même, qu'elle inspire et entretient? Ici encore, nous n'avons rien à envier au passé. Aux saints, aux héros, aux grands hommes de tous les âges, nous comparerons sans crainte ces caractères scientifiques, attachés uniquement à la recherche de la vérité, indifférents à la fortune, souvent fiers de leur pauvreté, souriant des honneurs qu'on leur offre, aussi indifférents à la louange qu'au dénigrement, sûrs de la valeur de ce qu'ils font, et heureux, car ils ont la vérité. Grandes assurément sont les joies que donne une croyance assurée sur les choses divines; mais le bonheur intime du savant les égale; car il sent qu'il travaille à une œuvre d'éternité, et qu'il appar-

tient à la phalange de ceux dont on peut dire : *Opera eorum sequuntur illos.*

Claude Bernard, Messieurs, fut de ceux-là. Sa vie, toute consacrée au vrai, est le modèle que nous pouvons opposer à ceux qui prétendent que, de notre temps, la source des grandes vertus est tarie. Il naquit au petit village de Saint-Julien, près Villefranche, dans une maison de vignerons, qui lui resta toujours chère, et où il passa, jusqu'aux derniers temps, ses moments les plus doux. « J'habite, écrivait-il, sur les coteaux du Beaujolais, qui font face à la Dombe. J'ai pour horizon les Alpes, dont j'aperçois les cimes blanches, quand le ciel est clair. En tout temps, je vois se dérouler à deux lieues devant moi les prairies de la vallée de la Saône. Sur les coteaux où je demeure, je suis noyé à la lettre dans des étendues sans bornes de vignes, qui donneraient au pays un aspect monotone, s'il n'était coupé par des vallées ombragées et par des ruisseaux qui descendent des montagnes vers la Saône. Ma maison, quoique située sur une hauteur, est comme un nid de verdure, grâce à un petit bois qui l'ombrage sur la droite et à un verger qui s'y appuie sur la gauche : haute rareté dans un pays où l'on défriche même les buissons pour planter de la vigne ! »

Bernard perdit son père de bonne heure; dans ses premières années, comme au début de la vie de presque tous les grands hommes, se plaça l'amour d'une mère, qu'il adorait et dont il était adoré. Comme il apprenait bien à l'école, le curé le choisit pour enfant de chœur et lui fit commencer le latin. Il continua ses études au collège de Villefranche, tenu par des ecclésiastiques; et, la

situation de sa famille ne lui permettant pas les années de loisirs, il vint le plus tôt qu'il put à Lyon, où il trouva, chez un pharmacien du faubourg de Vaise, un emploi qui lui donnait la nourriture et le logement. Cette pharmacie desservait l'école vétérinaire située près de là, et c'était Bernard qui portait les médicaments aux bêtes malades. Déjà il jetait plus d'un regard curieux sur ce qu'il voyait, et il y avait dans « Monsieur Claude », comme l'appelait son patron, bien des choses qui étonnaient ce dernier. C'était surtout à propos de la thériaque qu'ils ne se comprenaient pas. Toutes les fois que Bernard apportait à l'apothicaire des produits gâtés : « Gardez cela pour la thériaque, lui répondait ce digne homme ; ce sera bon pour faire de la thériaque. » Telle fut l'origine première des doutes de notre confrère sur l'efficacité de l'art de guérir. Cette drogue infecte, fabriquée avec toutes les substances avariées de l'officine, quelle que fût leur nature, et qui guérissait tout de même, lui causait de profonds étonnements.

Il était jeune, et sa voie était encore obscure devant lui. Il essayait toute chose, eut un petit succès sur un théâtre de Lyon avec un vaudeville, dont il ne voulait jamais dire le titre, vint à Paris, ayant dans sa valise une tragédie en cinq actes et une lettre. Il tenait naturellement plus à la tragédie qu'à la lettre ; mais le fait est que la lettre valut pour lui mille fois plus que la tragédie. Elle était adressée à notre regretté confrère M. Saint-Marc Girardin. L'honnête homme que nous avons connu se montra bien dans cette circonstance. Il lut la tragédie, fut très-net et conseilla au jeune homme d'apprendre un

métier pour vivre, quitte à faire ensuite de la poésie à ses heures. Claude Bernard suivit cette précieuse indication, et combien cela fut heureux, Messieurs! Auteur dramatique, il eût ajouté quelques tragédies de plus au tas énorme de celles qui attendent à l'Odéon les réparations de la postérité; il est douteux qu'il fût devenu votre confrère. Ainsi, en tournant le dos à la littérature, il prit le droit chemin qui devait le mener parmi vous. En réalité, sa vocation était scientifique. La médecine, qui est à la fois le plus honorable des états et la plus passionnante des sciences, fut l'occupation de son choix.

Les facilités qu'on a créées depuis aux abords des carrières scientifiques n'existaient point alors. La société humaine a été jusqu'ici ainsi faite que la recherche pure de la vérité ne rapporte rien à celui qui s'y livre. Le nombre de ceux qui s'intéressent à la vérité étant imperceptible, le savant vit, non de la science, mais des applications de la science; or, de toutes les applications de la science, la plus indispensable a toujours été la médecine. Aux siècles barbares, la science n'en connut guère d'autre; presque tous les savants du moyen âge, musulmans ou chrétiens, ont trouvé l'appui nécessaire à la vie en se disant médecins; car l'homme le plus brutal et le plus fanatique, quand il est malade, veut être guéri. On peut dire que, si l'humanité s'était toujours bien portée, la science et la philosophie seraient vingt fois mortes de faim. Claude Bernard, déjà invinciblement attiré par les problèmes de la nature vivante, embrassa la profession qui se trouvait en quelque sorte à sa portée; mais, des deux grandes parties de la médecine, l'art de guérir et la connaissance

du sujet à guérir, la seconde eut toutes ses préférences. Disons-le, Bernard était aussi peu médecin que possible. Il était sceptique à l'égard de l'autel qu'il desservait. Le médecin, comme le magistrat, applique des règles qu'il sait n'être pas parfaites, et, de même que le meilleur magistrat fait souvent faire peu de progrès à la législation, de même le meilleur praticien n'est pas toujours un savant. Sa tâche est presque aussi difficile que celle de l'horloger à qui on demanderait de corriger les irrégularités d'une montre qu'il lui serait défendu d'ouvrir. Or, ce que cherchait Bernard, c'était le secret même des rouages intérieurs; cette montre, il la brisait, l'ouvrait violemment, plutôt que d'admettre qu'il fût permis de la manier à l'aveugle et sans savoir clairement ce que l'on fait.

Il expia comme il convient sa supériorité et ses dons exceptionnels. La physiologie, quand il débuta, n'avait guère de place dans l'enseignement. Lors de la division des sections dans le sein de l'Académie des Sciences, en 1795, division qui, par un privilège singulier, est venue jusqu'à nos jours presque sans modifications, on ne conçut la science de la vie que sous le nom de médecine. Claude Bernard paya cher sa gloire d'être créateur. Il n'y avait pas de cadre pour lui. Le temps était plus favorable à une littérature souvent de médiocre aloi qu'à des recherches qui ne prêtaient pas à de jolies phrases. De son entre-sol de la cour du Commerce, Bernard lutta seul. Il y avait dans la vie pauvre, ardente, du quartier Latin d'alors, tant de foi, d'espérance, de loyale et généreuse fraternité, que nulle épreuve ne l'arrêta. Avec son ami le Dr Lasègue, il essaya, vers 1845, d'établir un laboratoire de physiologie.

Cela se passait rue Saint-Jacques, près du Panthéon, avant que des trouées, désolantes pour ceux dont elles dérangent les souvenirs, eussent fait pénétrer l'air et le jour dans ces sombres ruelles qui n'avaient point changé depuis le XIVe siècle. Le laboratoire n'eut pas plus de cinq ou six élèves, et l'établissement ne fit jamais les frais du hangar qui l'abritait ni des lapins qu'on y sacrifiait. Mais Claude Bernard y conçut l'idée de ses expériences sur la corde du tympan, sur le suc gastrique. Il essaya les concours, et y échoua complètement; il n'avait pas les qualités superficielles qui font réussir en des épreuves où c'est un défaut d'avoir des idées, et où l'on est perdu si un moment on se laisse aller à suivre sa propre pensée. Son air était gauche et embarrassé, et les brillants sujets qui croyaient se partager l'avenir ne lui prédisaient qu'une carrière médicale des plus modestes.

Quelqu'un qui ne s'y laissa point tromper, ce fut M. Magendie. Le sort, on serait tenté de dire une harmonie préétablie, avait attaché Claude Bernard au service de cet homme éminent, à l'Hôtel-Dieu. Jamais le hasard n'opéra un rapprochement plus judicieux. Bernard et Magendie étaient en quelque sorte créés pour se joindre, se compléter et se continuer. Si Magendie n'eût pas eu Bernard pour élève, sa gloire ne serait pas le quart de ce qu'elle est. Si Bernard n'eût pas trouvé la direction de Magendie, il est douteux qu'il eût pu surmonter les énormes difficultés matérielles que la fortune, par un jeu malin, semblait avoir semées devant lui, comme pour lui rendre méritoires les brillantes faveurs qu'elle lui réservait.

Chose singulière! Le premier abord de l'homme qui

devait être son initiateur à la vie scientifique lui fut désagréable, presque pénible. Magendie, avec ses rares qualités, était peu aimable. Son accueil rude déconcerta le jeune interne, et un moment Bernard méconnut la rare chance qui lui était échue. Magendie, lui, n'hésita pas longtemps. Au bout de quelques jours, sachant à peine le nom de son jeune élève, ayant remarqué ses yeux et sa main pendant une dissection : « Dites donc, lui cria-t-il d'un bout de la table à l'autre, je vous prends pour mon préparateur au Collège de France. » A partir de ce jour, la carrière de Claude Bernard était tracée. Il avait trouvé l'établissement qui seul pouvait convenir au développement de son génie.

Grâce, en effet, à la complète liberté dont jouit le professeur dans cette école unique, Magendie, suivant les traces de Laënnec, faisait sous le titre de « Médecine » un cours de recherches originales sur les phénomènes physiques de la vie. Magendie n'était pas l'idéal du médecin ; il était trop critique envers lui-même pour pratiquer un art qui consiste aussi souvent à consoler le malade qu'à le guérir. Mais c'était l'idéal du professeur au Collège de France, toujours cherchant le nouveau, ne visant en rien au cours complet, uniquement attentif à éveiller chez ses auditeurs l'esprit d'investigation. Comme le vrai professeur au Collège de France, il ne préparait pas son cours et donnait à ses élèves le spectacle de ses doutes, de ses perplexités. Bien différent de ceux qui prennent d'avance leurs précautions pour éviter l'embarras que leur causerait un entretien trop immédiat avec une réalité qui leur est peu familière, il interrogeait directement la nature, souvent

sans savoir ce qu'elle répondrait. Quelquefois, quand il se hasardait à prédire le résultat, l'expérience disait juste le contraire. Magendie alors s'associait à l'hilarité de son auditoire. Il était enchanté ; car, si son système, auquel il ne tenait pas, sortait ébréché de l'expérience, son scepticisme, auquel il tenait, en était confirmé. Avec ce caractère, il devait laisser à son préparateur une part considérable dans la direction du cours. Claude Bernard faisait l'expérience de chaque leçon avec sa prodigieuse habileté d'opérateur, et, à la troisième ou quatrième séance, Magendie sortait de la salle en disant du ton bourru qui lui était habituel : « Eh bien, tu es plus fort que moi. »

Ce que Magendie, en effet, avait voulu, prêché, désiré durant quarante ans, Claude Bernard le faisait. L'expérience en physiologie n'était assurément pas une chose absolument neuve. Descartes, dans les heures fécondes qu'il consacra à la science de la vie, en eut l'idée la plus claire. Harvey avait vérifié la circulation du sang sur les daims des parcs royaux, que lui livrait Charles Ier. Haller, Réaumur, Spallanzani avaient imaginé les moyens les plus ingénieux pour prendre la nature sur le fait. De graves objections s'élevaient pourtant contre l'application de la méthode expérimentale à la vie. Le grand Cuvier s'en fit l'interprète. La vie est une, disait-on ; l'attaquer dans sa simplicité est impossible ; attaquer chaque partie, la séparer de la masse, c'est la reporter dans l'ordre des substances inertes. On opposait trop la nature inorganique à la nature organisée. On se figurait que la vie résulte de forces à part, que les faits qui se passent dans l'être vivant sont assujettis à des lois toutes particulières, qu'un principe secret préside en chaque in-

dividu à la naissance, à la maladie, à la mort. Lavoisier et Laplace rompirent le charme et créèrent la physique animale en prouvant que la respiration est une combustion, source de la chaleur qui nous anime. Bichat secoua le joug de l'ancien vitalisme, sans pourtant réussir à s'en dégager complètement. Il restait un principe mystérieux, en vertu duquel les phénomènes vitaux, contrairement aux lois des corps bruts, semblaient n'être pas identiques dans des circonstances identiques. Voilà ce que Magendie nia tout à fait; voilà ce que Claude Bernard réfuta par des expériences sans nombre. En s'appliquant à produire les faits mêmes de la vie, en s'ingéniant à les gêner, à les contrarier, il réussit à les soumettre à des lois précises. La physiologie ainsi conçue devint la sœur de la physique et de la chimie. Dans les corps vivants, comme dans les corps bruts, les lois sont immuables. Le mot d'exception est antiscientifique. Ce qu'on appelle exception est un phénomène dont une ou plusieurs conditions sont inconnues.

L'expérimentateur chez Claude Bernard était admirable, et jamais on ne fit parler la nature avec une si merveilleuse sagacité. Difficile envers lui-même, il était pour ses systèmes le pire des adversaires. Il critiquait ses propres idées aussi âprement que si elles eussent été celles d'un rival; il s'acharnait à se démolir comme l'eût fait son pire ennemi. Aucune preuve ne lui paraissait solide que quand une contre-épreuve venait la confirmer. « Le grand principe expérimental, disait-il, est le doute, ce doute philosophique, qui laisse à l'esprit sa liberté et son initiative... Le raisonnement expérimental est précisément l'inverse du raisonnement scolastique. La scolastique veut toujours un point de

départ fixe et indubitable, et, ne pouvant le trouver ni dans les choses extérieures ni dans la raison, elle l'emprunte à une source irrationnelle quelconque, telle qu'une révélation, une tradition, une autorité conventionnelle ou arbitraire... Le scolastique ou le systématique, ce qui est la même chose, ne doute jamais de son point de départ, auquel il veut tout ramener; il a l'esprit orgueilleux et intolérant et n'accepte pas la contradiction... Au contraire, l'expérimentateur, qui doute toujours et qui ne croit posséder la certitude absolue sur rien, arrive à maîtriser les phénomènes qui l'entourent et à étendre sa puissance sur la nature. »

Le courage que Bernard montra dans ces luttes terribles contre un Protée qui semble vouloir défendre ses secrets fut quelque chose d'admirable. Ses ressources étaient chétives. Ces merveilleuses expériences, qui frappaient d'admiration l'Europe savante, se faisaient dans une sorte de cave humide, malsaine, où notre confrère contracta probablement le germe de la maladie qui l'enleva; d'autres se faisaient à Alfort ou dans les abattoirs. Ces expériences sur des chevaux furieux, sur des êtres imprégnés de tous les virus, étaient quelquefois effroyables. Le docteur Rayer venait de découvrir que la plus terrible maladie du cheval se transmet à l'homme qui le soigne. Bernard voulut étudier la nature de ce mal hideux. Dans une convulsion suprême, le cheval lui déchire le dessus de la main, la couvre de sa bave. « Lavez-vous vite, lui dit Rayer, qui était à côté de lui. — Non, ne vous lavez pas, lui dit Magendie, vous hâteriez l'absorption du virus. » Il y eut une seconde d'hésitation. « Je me lave, dit Bernard, en mettant la main sous la fontaine, c'est plus propre. »

C'était un spectacle frappant de le voir dans son laboratoire, pensif, triste, absorbé, ne se permettant pas une distraction, pas un sourire. Il sentait qu'il faisait œuvre de prêtre, qu'il célébrait une sorte de sacrifice. Ses longs doigts plongés dans les plaies semblaient ceux de l'augure antique, poursuivant dans les entrailles des victimes de mystérieux secrets. « Le physiologiste n'est pas un homme du monde, disait-il; c'est un savant, c'est un homme absorbé par une idée scientifique qu'il poursuit; il n'entend plus les cris des animaux, il ne voit plus le sang qui coule, il ne voit que son idée et n'aperçoit que des organismes qui lui cachent des problèmes qu'il veut découvrir. De même le chirurgien n'est pas arrêté par les cris et les sanglots, parce qu'il ne voit que son idée et le but de son opération. De même encore l'anatomiste ne sent pas qu'il est dans un charnier horrible; sous l'influence d'une idée scientifique, il poursuit avec délices un filet nerveux dans des chairs puantes et livides, qui seraient pour tout autre homme un objet de dégoût et d'horreur. »

La fécondité dans l'invention des moyens de recherche répondait chez notre confrère à la profondeur des intuitions. Ce fut un vrai coup de génie d'avoir su faire du poison son grand agent expérimentateur. Le poison, en effet, va où ni la main ni l'œil ne peuvent aller. Il atteint les éléments mêmes de l'organisme, s'introduit dans la circulation, devient un réactif d'une délicatesse extrême pour disséquer les éléments vitaux, désassocier les nerfs sans les lacérer, pénétrer les derniers mystères du système nerveux. C'est par le poison, ainsi qu'on l'a très-bien dit, que Bernard « installa son laboratoire au sein de l'économie animale; il eut

son réseau de communications instantanées, sa police secrète, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui l'avertissait du trouble le plus furtif ». Miracle! Il rendit la mort locale et passagère, locale par les empoisonnements partiels, passagère par les anesthésiques ; et de la sorte, au scalpel qui mutile la vie, au microscope qui en fausse les proportions, il substitua ce qu'on a très-bien appelé l'autopsie vivante, sans mutilation ni effusion de sang.

Ainsi se produisirent ces étonnants travaux sur la formation du sucre chez les animaux, sur le grand sympathique, sur les mouvements réflexes, sur la respiration des tissus. L'unité de la vie fut, de la part de Claude Bernard, l'objet des plus fines observations. A côté du système central il trouva en quelque sorte des autonomies provinciales, des circulations locales. Le cœur ne fut plus le point unique d'émission de vie. A côté de cette principale source de mouvement, Bernard trouva des réseaux de circulation capillaire ayant leur vie propre, leurs accidents, leurs maladies, leurs anémies, leurs congestions en dehors du grand courant de la circulation générale.

Comme tous les esprits complets, Claude Bernard a donné l'exemple et le précepte. En dehors de ses mémoires spéciaux, il a tracé à deux ou trois reprises son *Discours de la méthode,* le secret même de sa pensée philosophique. C'est à Saint-Julien, loin de son laboratoire, pendant ses mois de repos ou de maladie, qu'il écrivit ces belles pages, et notamment cette *Introduction à la médecine expérimentale,* qui le désigna surtout à votre choix. Il faut remonter à nos maîtres de Port-Royal pour trouver une telle sobriété, une telle absence de tout souci de briller, un tel dédain des pro-

cédés d'une littérature mesquine, cherchant à relever par de fades agréments l'austérité des sujets. Le style scientifique ne doit faire aucun sacrifice au désir de plaire. On n'égaye ces graves matières qu'en les rapetissant. C'est surtout quand il s'agit du style de la science que le grand principe évangélique « Qui perd son âme la sauve », est aussi un grand principe littéraire. C'est en pareil cas qu'il est vrai de dire : « Soyez aussi peu littérateur que possible, si vous voulez être bon littérateur. »

La parole de Claude Bernard était comme son style, pleine de bonne foi, d'honnêteté. « Il n'essayait jamais, dit un de ses meilleurs élèves, de produire aucun effet, et, se figurant les autres à son image, il pensait que la recherche de ce qui est devait suffire à les passionner, comme elle le passionnait lui-même. » A l'exemple de son maître Magendie, il faisait de son cours le spectacle vivant de ses recherches, initiant le public à tous ses secrets. On assistait au travail de sa pensée. La science ne veut pas être crue sur parole, et les cours du Collège de France ont pour objet de montrer aux yeux de tous ce qui d'ordinaire se cache dans les laboratoires. Bernard pensait en parlant; il pouvait en résulter par moments un peu de confusion. L'objection lui venait, le troublait. Les pensées se heurtaient dans sa tête; au milieu d'une exposition, l'idée d'une expérience lui traversait l'esprit, l'arrêtait court, le rendait distrait. Mais tout à coup la lumière éclatait. Dans sa conversation avec ses élèves, dans ces causeries où « il faisait, selon l'expression de l'un d'eux, l'apprentissage de son génie », il était admirable. « Il y a dans tout ce que j'écris, avouait-il, certaines parties qui

ne sauraient être comprises par d'autres que moi. Ce sont des germes d'idées que je dépose en quelque sorte pour les reprendre plus tard. » Dans la conversation, ces flots de vérités pressées débordaient en toute liberté.

La plus haute philosophie, en effet, résultait de cet ensemble de faits constatés avec une inflexible rigueur. Comme loi suprême de l'univers, Bernard reconnaît ce qu'il appelle le *déterminisme,* c'est-à-dire la liaison inflexible des phénomènes, sans que nul agent extra-naturel intervienne jamais pour en modifier la résultante. Il n'y a pas, comme on l'avait dit souvent, deux ordres de sciences : celles-ci d'une précision absolue, celles-là toujours en crainte d'être dérangées par des forces mystérieuses. Cette grande inconnue de la physiologie, que Bichat admettait encore, cette puissance capricieuse qui, prétendait-on, résistait aux lois de la matière et faisait de la vie une sorte de miracle, Bernard l'exclut absolument. « L'obscure notion de cause, disait-il, doit être reportée à l'origine des choses;... elle doit faire place dans la science à la notion du rapport et des conditions. Le déterminisme fixe les conditions des phénomènes; il permet d'en prévoir l'apparition et de la provoquer... Il ne nous rend pas compte de la nature, il nous en rend maîtres... Que si, après cela, nous laissons notre esprit se bercer au vent de l'inconnu et dans les sublimités de l'ignorance, nous aurons au moins fait la part de ce qui est la science et de ce qui ne l'est pas. »

Être maître de la nature, tel est, en effet, selon Claude Bernard, le but de la science de la vie. Il pensait, après Descartes, que les espérances les plus hardies sont dans cet or-

dre permises, et que la science des êtres vivants doit apprendre à subjuguer la nature vivante, comme la physique et la chimie subjuguent la nature morte. « Dans toute manifestation vitale, écrivait-il, la nature répète une leçon qu'elle a apprise et dont elle se souvient plus ou moins bien. Pourrait-on apprendre à la nature une nouvelle leçon, et sa mémoire la reproduirait-elle dans une série d'êtres nouveaux? Je le crois; c'est toujours ma vieille idée de refaire des êtres, non par génération spontanée, comme on l'a rêvé, mais par la répétition de phénomènes organiques dont la nature garderait souvenir. »

Quoiqu'il parlât peu des questions sociales, il avait l'esprit trop grand pour n'y pas appliquer ses principes généraux. Ce caractère conquérant de la science, il l'admettait jusque dans le domaine des sciences de l'humanité. « Le rôle actif des sciences expérimentales, disait-il, ne s'arrête pas aux sciences physico-chimiques et physiologiques; il s'étend jusqu'aux sciences historiques et morales. On a compris qu'il ne suffit pas de rester spectateur inerte du bien et du mal, en jouissant de l'un et en se préservant de l'autre. La morale moderne aspire à un rôle plus grand: elle recherche les causes, veut les expliquer et agir sur elles; elle veut en un mot dominer le bien et le mal, faire naître l'un et le développer, lutter avec l'autre pour l'extirper et le détruire. »

Les récompenses vinrent lentement à cette grande carrière, qui, à vrai dire, pouvait s'en passer, car elle était à elle-même sa propre récompense. Notre confrère avait eu les rudes commencements de la vie du savant, il en eut les tardives douceurs. L'Académie des Sciences, la Sorbonne,

le Collège de France, le Muséum tinrent à honneur de le posséder. Votre Compagnie mit le comble à ces faveurs en lui conférant le premier des titres auquel puisse aspirer l'homme voué aux travaux de l'esprit. Une volonté personnelle de l'empereur Napoléon III l'appela au Sénat. D'illustres et douces amitiés le consolèrent, des mains affectueuses furent de tous côtés attentives à lui diminuer les difficultés de la vie ; des élèves tels que Paul Bert, Armand Moreau, ses amis de la Société de biologie, recueillaient toutes ses paroles et l'assuraient que sa pensée était garantie contre la mort. Sa tête magistrale, toujours méditative, était devenue extrêmement belle à soixante ans. Il travaillait sans cesse et pourtant il ne savait pas ce que c'était que la fatigue, car il ne poursuivait jamais l'impossible ; il laissait la pensée venir, sans la solliciter. Sa sérénité était absolue ; il savait bien que l'emploi qu'il faisait de sa vie était le meilleur. Sa fête de tous les ans, les vendanges de Saint-Julien, suffisait pour réparer ses forces. « J'ai dans l'esprit des choses que je veux absolument finir, » écrivait-il en 1876. Une maladie grave, qu'il avait traversée victorieusement, semblait n'avoir fait que redoubler l'activité de son esprit. Entouré de sa famille scientifique, il s'avançait vers la vieillesse sans paraître en ressentir les atteintes. Les projets qu'il roulait dans son esprit étaient plus grands que ceux qu'il avait jusque-là réalisés.

Dans sa marche hardie vers les derniers secrets de la nature animée, il arrivait, en effet, aux confins de la vie, aux sources obscures de l'organisme. Peu à peu la différence entre la physiologie animale et la physiologie végétale s'évanouissait à ses yeux. Le germe de la vie, des deux côtés,

lui paraissait le même. La plante, comme l'animal, est susceptible d'être anesthésiée. Même certains ferments peuvent être atteints par les agents insensibilisateurs, et, pour une moitié au moins de leur être, ils semblent s'endormir. Claude Bernard touchait ainsi au problème par excellence, au problème de la fermentation, impliquant la question même des origines de la cellule. Il y consacra toutes ses réflexions de l'été de 1877; il annonçait à ses disciples qu'il croyait avoir trouvé la voie pour arriver à ce sanctuaire impénétrable. O fragilité de la vie humaine! O jeu cruel d'une nature marâtre qui se plaît à briser stupidement une tête formée par quarante ans de méditations et où va éclore la plus belle combinaison du génie! La terrible maladie à laquelle il avait échappé dix ans auparavant n'avait pardonné qu'en apparence. Elle revint plus implacable que jamais. Il mourut sans avoir pu réaliser son rêve; il mourut triste, pensant à l'idée destinée à périr avec lui, et disant : « C'eût été pourtant bien beau de finir par là ! »

Il a fait assez pour sa gloire, et sa trace sera éternelle. Sa religion était la vérité; il n'eut jamais ni mécompte ni faiblesse; car il ne douta pas un moment de la science; or la science donne le bonheur, quand on se contente d'elle et qu'on ne lui demande que ce qu'elle peut donner. Si elle ne répond pas à toutes les questions que lui adressent les avides ou les empressés, au moins ce qu'elle apprend est sûr. Pour être acquis par des oscillations successives, les résultats de la science moderne n'en sont pas moins précieux. Ces délicates approximations, cet affinage successif qui nous amène à des manières de voir de plus en plus

rapprochées de la vérité, sont la condition même de l'esprit humain. La science donnait ainsi à notre confrère tout le calme que procure la certitude d'avoir raison. Il ne portait envie à personne; il croyait avoir la meilleure part.

Claude Bernard n'ignorait pas que les problèmes qu'il soulevait touchaient aux plus graves questions de l'ordre philosophique. Il n'en fut jamais ému. Il ne croyait pas qu'il fût permis au savant de s'occuper des conséquences qui peuvent sortir de ses recherches. Il était, à cet égard, d'une impassibilité absolue. Peu lui importait qu'on l'appelât de tel ou tel nom de secte. Il n'était d'aucune secte. Il cherchait la vérité, et voilà tout. Les héros de l'esprit humain sont ceux qui savent ainsi ignorer pour que l'avenir sache. Tous n'ont pas ce courage. Il est difficile de s'abstenir dans des questions où c'est éminemment de nous qu'il s'agit. Ignorer si l'univers a un but idéal, ou si, fils du hasard, il va au hasard, sans qu'une conscience aimante le suive dans son évolution; ignorer si, à l'origine, quelque chose de divin fut mis en lui, et si, à la fin, un sort plus consolant lui est réservé; ignorer si nos instincts profonds de justice sont un leurre ou la dictée impérieuse d'une vérité qui s'impose, on est excusable de ne pas s'y résigner. Il est des sujets où l'on aime mieux déraisonner que de se taire. Vérité ou chimère, le rêve de l'infini nous attirera toujours, et, comme ce héros d'un conte celtique qui, ayant vu en songe une beauté ravissante, court le monde toute sa vie pour la trouver, l'homme qui un moment s'est

assis pour réfléchir sur sa destinée porte au cœur une flèche qu'il ne s'arrache plus. En pareille matière, la puérilité même des efforts est touchante. Il ne faut pas demander de logique aux solutions que l'homme imagine pour se rendre quelque raison du sort étrange qui lui est échu. Invinciblement porté à croire à la justice et jeté dans un monde qui est et sera toujours l'injustice même, ayant besoin de l'éternité pour ses revendications et brusquement arrêté par le fossé de la mort, que voulez-vous qu'il fasse? Il se révolte contre le cercueil, il rend la chair à l'os décharné, la vie au cerveau plein de pourriture, la lumière à l'œil éteint; il imagine des sophismes dont il rirait chez un enfant, pour ne pas avouer que la nature a pu pousser l'ironie jusqu'à lui imposer le fardeau du devoir sans compensation.

Si parfois, à ces confins extrêmes où toutes nos pensées tournent à l'éblouissement, la philosophie de notre illustre confrère parut un peu contradictoire, ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. J'estime qu'il est des sujets sur lesquels il est bon de se contredire ; car aucune vue partielle n'en saurait épuiser les intimes replis. Les vérités de la conscience sont des phares à feux changeants. A certaines heures, ces vérités paraissent évidentes; puis, on s'étonne qu'on ait pu y croire. Ce sont choses que l'on aperçoit furtivement, et qu'on ne peut plus revoir telles qu'on les a entrevues. Vingt fois l'humanité les a niées et affirmées; vingt fois l'humanité les niera et les affirmera encore. La vraie religion de l'âme est-elle ébranlée par ces alternatives? Non, Messieurs. Elle réside dans un empyrée où le mouvement de tous les autres cercles ne sauraient l'at-

teindre. Le monde roulera durant l'éternité sans que la sphère du réel et la sphère de l'idéal se touchent. La plus grande faute que puissent commettre la philosophie et la religion est de faire dépendre leurs vérités de telle ou telle théorie scientifique et historique; car les théories passent, et les vérités nécessaires doivent rester. L'objet de la religion n'est pas de nous donner des leçons de physiologie, de géologie, de chronologie; qu'elle n'affirme rien en ces matières, et elle ne sera pas blessée. Qu'elle n'attache pas son sort à ce qui peut périr. La réalité dépasse toujours les idées qu'on s'en fait; toutes nos imaginations sont basses auprès de ce qui est. De même que la science, en détruisant un monde matériel enfantin, nous a rendu un monde mille fois plus beau, de même la disparition de quelques rêves ne fera que donner au monde idéal plus de sublimité. Pour moi, j'ai une confiance invincible en la bonté de la pensée qui a fait l'univers. « Enfants! disons-nous des hommes antiques, enfants! qui n'avaient point d'yeux pour voir ce que nous voyons! » — « Enfants! dira de nous l'avenir, qui pleuraient sur la ruine d'un *millenium* chimérique et ne voyaient pas le soleil de la vérité nouvelle blanchir déjà derrière eux les sommets de l'horizon ! »

Vous résolvez ces graves problèmes, Messieurs, par la tolérance, par votre bonne confraternité, en vous aimant, en vous estimant. Vous ne vous effrayez pas de luttes qui sont aussi vieilles que le monde, de contradictions qui dureront autant que l'esprit humain, d'erreurs même qui sont la condition de la vérité. Votre philosophie est indulgente et optimiste, parce

qu'elle est fondée sur une connaissance étendue de l'esprit humain. Ce désintéressement qu'un observateur superficiel se croit en droit de nier dans les choses humaines, vous savez le voir, vous à qui l'étude de la société apprend la justice et la modération. Ne trouvez-vous pas, Messieurs, que les hommes sont trop sévères les uns pour les autres? On s'anathématise, on se traite de haut en bas, quand souvent, de part et d'autre, c'est l'honnêteté qui insulte l'honnêteté, la vérité qui injurie la vérité. Oh! le bon être que l'homme! Comme il a travaillé! Quelle somme de dévouement il a dépensée pour le vrai, pour le bien! Et quand on pense que, ces sacrifices à un Dieu inconnu, il les a faits, pauvre, souffrant, jeté sur la terre comme un orphelin, à peine sûr du lendemain, ah! je ne peux souffrir qu'on l'insulte, cet être de douleur, qui, entre le gémissement de la naissance et celui de l'agonie, trouve moyen de créer l'art, la science, la vertu. Qu'importent les malentendus aux yeux de la vérité éternelle? Le culte le plus pur de la Divinité se cache parfois derrière d'apparentes négations; le plus parfait idéaliste est souvent celui qui croit devoir à une certaine franchise de se dire matérialiste. Combien de saints sous l'apparence de l'irréligion! Combien, parmi ceux qui nient l'immortalité, mériteraient une belle déception! La raison triomphe de la mort, et travailler pour elle, c'est travailler pour l'éternité. Toute perdue qu'elle est dans le chœur des millions d'êtres qui chantent l'hymne éternel, chaque voix a compté et comptera toujours. La joie, la gaieté que donnent ces pensées est un signe qu'elles ne sont pas vaines. Elles ont l'éclat; elles rajeunissent; elles prêtent au talent, le créent

et l'appellent. Vous qui jugez des choses par l'étincelle qui en jaillit, par le talent qu'elles provoquent, vous avez après tout un bon moyen de discernement. Le talent qu'inspire une doctrine est, à beaucoup d'égards, la mesure de sa vérité. Ce n'est pas sans raison qu'on ne peut être grand poète qu'avec l'idéalisme, grand artiste qu'avec la foi et l'amour, bon écrivain qu'avec la logique, éloquent orateur qu'avec la passion du bien et de la liberté.

RÉPONSE

DE

M. MÉZIÈRES

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. RENAN.

Monsieur,

Ce n'est pas à moi qu'appartenait l'honneur de vous répondre. Tous les regrets qu'a causés à notre Compagnie la mort prématurée de M. de Loménie se ravivent en ce moment. Il était notre directeur, il devait vous souhaiter la bienvenue parmi nous; il l'eût fait avec la sincérité de son loyal esprit, avec un talent dont je regrette pour vous l'absence; mais il n'eût pu le faire, j'ose le dire, avec plus de sympathie que moi.

Nos liens ne datent pas d'hier, Monsieur. Je vous vois

encore dans un petit pavillon de la rue du Val-de-Grâce où l'affection maternelle d'une sœur, capable de tous les dévouements, vous avait ménagé un asile, à une heure décisive de votre jeunesse; vous passiez une partie de vos journées à la Bibliothèque; la soirée tout entière était consacrée au travail; bien avant dans la nuit la lueur de votre lampe dénonçait aux passants l'opiniâtreté de vos veilles laborieuses. Une tendresse ingénieuse et intrépide suffisait à tous vos besoins, sans vous demander aucun effort qui troublât vos études, et vous épargnait jusqu'au souci des choses matérielles.

Années heureuses, années fécondes, pendant lesquelles votre puissant esprit rassemblait ses forces pour nous étonner par son audace! Je crois répondre à vos pensées les plus chères, comme à mes propres souvenirs, en rapportant une part d'honneur, dans ces commencements austères de votre vie, à la noble femme qui vous assura la liberté du travail; qui, tout en se réservant le soin et la prose du ménage, s'associa par la plus délicate et la plus discrète des collaborations à l'infinie variété de vos recherches et fit pénétrer peut-être dans la grâce et dans l'harmonie de votre style quelque chose d'elle-même. Mademoiselle Henriette Renan, qui vous a laissé le souvenir d'un écrivain et d'un critique exquis, méritait d'être nommée à côté de vous, le jour où le frère qu'elle a tant aimé, à la gloire duquel elle travaillait, reçoit la plus haute des récompenses littéraires. Même au-delà de la tombe, votre souvenir doit être assez puissant sur elle pour qu'elle me pardonne de la faire sortir, à cause de vous, de l'ombre où elle aimait à se cacher.

Plus durs ont été les commencements de votre illustre prédécesseur. Une main amie et ferme ne s'est pas tendue vers lui pour l'aider à franchir les premiers degrés de la vie.

Durant les heures ingrates qu'il passait chez un pharmacien de Lyon à composer ces remèdes qui lui inspiraient si peu de confiance, dans son pauvre entre-sol de la cour du Commerce, il lui manqua la douceur d'être aimé, comme il méritait de l'être. L'amitié même se présenta à lui, — vous venez de nous le dire, — sous une forme sévère, presque dure. Il n'en conserva aucune amertume. Il était de ces esprits vigoureux que les petites misères de la vie atteignent difficilement, parce qu'ils ne s'occupent jamais que des grandes choses. La science le consola dans les épreuves qui ne lui furent pas toujours épargnées.

Vous le peignez tel qu'il fut, entre ces murs du Collège de France où il passa le meilleur de sa vie, absorbé par le travail délicat de ses expériences, pratiquant l'expérimentation, non plus comme on le faisait avant lui, sur le cadavre refroidi, mais sur la matière animée; quelquefois à bout de forces, jamais à bout de courage; sans pitié pour les êtres qui souffrent et qui palpitent sous sa main, mais sans pitié aussi pour lui-même; s'échauffant comme un soldat, au feu de l'action, et capable d'enlever une vérité, comme on enlève une redoute, au péril de sa vie. Le cardinal de Retz écrivait dans ses *Mémoires* en parlant du courage civil : « Si ce n'était une espèce de blasphème de dire qu'il y a quelqu'un dans notre siècle plus intrépide que le grand Gustave ou M. le Prince, je dirais que ç'a été Molé, premier président. » Si ce n'était pas un blasphème de

dire qu'il y a quelqu'un dans notre siècle plus intrépide qu'un Ney ou qu'un Murat, je dirais que c'est Claude Bernard affrontant la mort pour découvrir une des lois de la nature. Les âmes sensibles qui ont pleuré sur le sort des victimes mises à mort par notre confrère lui pardonneront peut-être en apprenant que, s'il a sacrifié pour la science quelques protégés de la loi Grammont, il avait commencé par s'offrir lui-même en sacrifice.

Au génie qui découvre les vérités scientifiques, M. Claude Bernard joignait le don de faire pénétrer dans le public les résultats de ses découvertes. Ce fut ce qui le désigna aux suffrages de l'Académie française. Son style n'est que le vêtement de sa pensée : mais sa pensée elle-même est si riche, si nourrie de détails ingénieux et originaux que la gravité du langage scientifique s'assouplit naturellement pour en exprimer les nuances délicates. On ose à peine parler de qualités littéraires, à propos d'un écrivain dont le mérite constant est de n'en rechercher aucune : et cependant il les rencontre presque toutes, précisément parce qu'il ne les cherche pas. C'est le sentiment profond dont il est pénétré en découvrant les secrets de la nature qui échauffe son imagination et donne quelquefois aux pages les plus rigoureusement scientifiques l'accent ému et passionné du drame. La tragédie que M. Claude Bernard apportait de sa province à Paris et dont le ferme bon sens de M. Saint-Marc Girardin abrégea les jours, était probablement moins tragique que le beau travail sur le curare qui fait naître en nous tous les genres d'émotion.

La scène s'ouvre comme le premier acte d'une œuvre dramatique ou comme le début d'un roman. On voit les

Indiens de l'Amérique du Sud aller chercher des lianes dans les grandes forêts et s'enivrer au retour de boissons fermentées, pendant que le *maître du curare* broie les plantes, en fait cuire le jus et y mèle quelques gouttes de venin recueilli dans les vésicules des serpents les plus venimeux. Comme si ce n'était pas assez d'exciter notre attente par ce tableau pittoresque, l'écrivain nous annonce lui-même des vérités scientifiques qui ne seront pas « moins merveilleuses que les créations romanesques de notre imagination ». Quel va être le héros du drame ainsi préparé ? Celui de tous qui nous intéresse le plus, notre propre corps, le corps humain, non pas tel que nous le considérons dans son unité et dans sa beauté plastiques, mais décomposé par la science et ramené à la modestie de ses éléments primitifs. J'imagine que les nombreuses lectrices, peut-être même les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* ont eu quelque peine à se reconnaître dans cette collection d'infusoires à laquelle nous réduit M. Claude Bernard. On n'aime point à tomber si bas, après avoir été porté si haut dans la langue des poètes et dans les hyperboles des amoureux.

Si ces réflexions amènent un sourire sur nos lèvres, nous avons à peine le temps de nous moquer de nous-mêmes. Bientôt la tragédie nous ressaisit pour nous conduire jusqu'aux extrêmes limites de la pitié et de la terreur. Avant les expériences de M. Claude Bernard, on croyait que la mort causée par le curare n'était qu'un doux sommeil. Cette illusion qui consolait l'âme compatissante de Watterton est aujourd'hui dissipée. L'homme empoisonné conserve, hélas ! toute sa faculté de souffrir ; il n'a perdu que

la force nécessaire pour exprimer sa douleur. « Dans ce corps sans mouvement, derrière cet œil terne et avec toutes les apparences de la mort, la sensibilité et l'intelligence persistent encore tout entières. Peut-on concevoir une souffrance plus horrible que celle d'une intelligence assistant ainsi à la soustraction successive de tous les organes qui, suivant l'expression de M. de Bonald, sont destinés à la servir et se trouvant en quelque sorte enfermée toute vive dans un cadavre? Dans tous les temps, les fictions poétiques qui ont voulu émouvoir notre pitié nous ont représenté des êtres sensibles enfermés dans des corps immobiles. Le supplice que l'imagination des poètes a inventé se trouve produit dans la nature par l'action du poison américain. Nous pouvons même ajouter que la fiction est restée ici au-dessous de la réalité. Quand le Tasse nous dépeint Clorinde incorporée vivante dans un majestueux cyprès, au moins lui a-t-il laissé des pleurs et des sanglots pour se plaindre et attendrir ceux qui la font souffrir en blessant sa sensible écorce. »

Celui qui a écrit cette page éloquente avait le sentiment le plus vif des beautés littéraires. Son élection à l'Académie française fut pour lui plus qu'un honneur et devint, dans cette vie si laborieuse, une source de joies pures, jusque-là presque ignorées. Il était fort assidu à nos réunions; il aimait à venir se reposer parmi nous des fatigues du laboratoire. Pendant ces discussions aimables où se croisent quelquefois tant d'idées délicates ou fortes, sa physionomie, ordinairement grave et un peu triste, s'éclairait d'un sourire plein de grâce. Nos séances publiques étaient des fêtes pour un esprit tel que le sien, ouvert à toutes les

nobles impressions. On l'a vu, après un discours où il avait entendu exprimer quelques pensées patriotiques, les yeux humides, la voix entrecoupée par l'émotion, serrer la main d'un de nos confrères en le remerciant d'avoir réchauffé et rajeuni son cœur.

M. Claude Bernard n'était pas seulement un grand esprit; il avait toutes les qualités qui font les grandes âmes. Sa sincérité absolue et sa modestie donnaient du prix à ses moindres affirmations. Il ne se prononçait ni vite ni légèrement. Avec quelle déférence nous l'écoutions, lorsqu'un terme scientifique se présentait dans le travail du Dictionnaire! L'intonation même de sa voix indiquait, dès le début, une certaine défiance de soi et comme la crainte de paraître trop affirmatif. Mais aussi, quand il avait prononcé, comme nous étions rassurés sur une définition donnée par lui! Il apportait en toutes choses le même esprit de réserve et de discrétion. Conduit par ses travaux à la frontière de la philosophie, il eût pu être entraîné hors du domaine expérimental par le désir de prendre parti entre les grandes écoles qui se disputent le monde moderne; il eût obtenu ainsi avec les applaudissements des uns, avec les malédictions des autres, le surcroît de renommée qu'apporte au talent l'ardeur des controverses philosophiques ou religieuses. Il s'y refusa toujours, non par prudence, mais par loyauté. Il ne se croyait pas autorisé à tirer de ses belles recherches des conclusions trop étendues; il indiquait lui-même le point précis où s'arrêtaient ses connaissances certaines, comme pour ne point permettre à sa pensée d'en dépasser les limites. « La science, disait-il, s'arrête aux causes pro-

chaînes des phénomènes ; la recherche des causes premières n'est pas de son domaine. De cause en cause, le savant arrive finalement, suivant l'expression de Bacon, à une *cause sourde* qui n'entend plus nos questions et ne répond plus. » Il planait cependant au-dessus des faits isolés. Sa belle intelligence s'élevait jusqu'aux plus puissantes généralisations. Il atteignait le premier le principe même de la physiologie, lorsqu'il démontrait par une série d'expériences qu'aucun phénomène de la vie ne peut se produire en dehors des conditions physico-chimiques. Personne de notre temps n'a cru plus que lui à la fixité des lois de la nature, à l'impossibilité de découvrir dans l'ordre harmonieux de l'univers une seule apparence d'exception, qui ne pût être expliquée par l'insuffisance de nos moyens d'investigation ou par l'infirmité de nos organes.

Ce portrait de notre confrère serait infidèle si nous n'ajoutions que sa bonté égalait son génie. Doux envers chacun, il a laissé à ses élèves, comme à nous, le plus cher souvenir. Sur sa tombe, le plus autorisé de ses disciples (1), son successeur dans cette chaire de la Sorbonne qui a été créée pour lui et qu'il a illustrée par son enseignement, prononçait des paroles que je vous demande la permission de répéter comme le plus touchant des adieux que nous puissions lui adresser : « Bienveillant et sympathique à tous, il fut, pour ceux qu'il appelait à son lit de mort sa famille scientifique, le plus affectueux et le plus dévoué des maîtres. Jamais, parmi les incidents quotidiens du labo-

(1) M. Paul Bert.

ratoire, un mot impatient; jamais un mot amer parmi tant de douleurs physiques et morales si courageusement supportées; jamais un reproche à ceux dont la reconnaissance s'est éteinte trop tôt! Jusqu'au dernier jour, aux dernières paroles, en face de cette mort inattendue, affection, conseils, sourires; il nous remerciait de nos soins, nous qui lui devions au centuple! Vous travaillerez, disait-il, et il parlait de cette science qui fut sa vie. »

Vous méritiez, Monsieur, de comprendre la beauté de la vie que vous venez de retracer avec tant d'éloquence. Comme M. Claude Bernard, vous vous êtes imposé la double loi du travail et de la sincérité ; résolu à tout dire, vous avez voulu commencer par tout savoir. L'histoire des langues sémitiques qui vous ouvrit, à trente-trois ans, les portes de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, atteste un immense labeur, la ténacité et la patience d'un héritier des Bénédictins. Lorsque vous changiez la direction de votre vie, lorsque vous passiez de la foi qui accepte sans hésiter les solutions théologiques à l'esprit de libre examen qui compare et qui juge, vous n'abandonniez point pour cela les études religieuses ; au milieu de ce grand ébranlement de votre conscience, le désir de bien comprendre et de faire connaître à vos contemporains les origines du christianisme demeurait le noble souci de votre pensée. Mais comment se rendre compte de l'état social d'où est sorti le christianisme, sans posséder la langue des Hébreux, sans étudier le génie de la race sémitique ?

De là ces beaux travaux d'érudition qui eussent suffi à la gloire d'un autre, mais qui ne pouvaient vous satisfaire,

qui n'étaient pour vous qu'une préparation à des recherches plus hautes. De bonne heure, vous traciez le plan de l'histoire religieuse que vous vous proposiez d'entreprendre ; vous avez eu la fortune, méritée par votre courage, de conduire jusqu'au bout cette périlleuse entreprise. C'est l'œuvre capitale de votre vie ; je tromperais l'attente de l'Académie si j'en parlais avec trop de réserve. L'excès de précaution ne serait digne ni de vous ni de la Compagnie qui s'honore de vous avoir élu. Vous me pardonnerez d'aborder un si grand sujet avec une franchise égale à la vôtre.

Dès vos premières pages, vous annoncez le dessein de ramener aux proportions d'évènements humains l'apparition du Christ dans le monde, sa vie, sa prédication, sa mort. Vous écartez le miracle, vous supprimez le surnaturel. Mais vous le faites sans ironie, dans un esprit très-différent de celui de Voltaire, avec un sentiment religieux si réel qu'après avoir retiré au fondateur du christianisme sa qualité divine, vous la lui rendez presque aussitôt. Vous reconnaissez qu'il y eut quelques mois, une année peut-être, où Dieu habita sur la terre. Je ne triompherai pas contre vous de cette apparente contradiction. J'y trouve seulement la preuve que la raison toute nue ne suffit pas à votre sensibilité et que votre âme, altérée d'idéal, a d'autres besoins que votre esprit. L'incrédulité railleuse des philosophes du dernier siècle ne connaissait guère ces attendrissements poétiques par lesquels vous vous rattachez encore à la foi de votre enfance, au moment même où vous l'abandonnez. C'est là votre originalité : si le christianisme dogmatique vous perd, le christianisme idéal vous conserve. Vous ne parlez jamais qu'avec respect, avec amour, de la

divine morale de l'Évangile. Vous ne résistez pas à l'attrait d'un culte simple, dégagé de toute forme extérieure, uniquement fondé sur la pureté du cœur et sur la fraternité humaine.

Oui, vous avez raison de le dire, le christianisme a créé la doctrine de la liberté des âmes ; il leur offre un refuge assuré contre les abus de la force, contre les iniquités et les maux de la vie. Les martyrs se sentaient libres, dans les prisons, sur les bûchers, sous la hache du bourreau, sous la dent des bêtes féroces ; leurs âmes, affranchies des liens terrestres, s'envolaient sur les ailes de l'espérance vers le royaume de Dieu. Aujourd'hui encore, partout où il y a une souffrance et une foi, la douleur paraît moins amère : dans l'élan des supplications adressées au ciel, la pensée se détache des maux présents et conquiert la félicité de l'avenir. A tant d'êtres qui souffrent et qui pleurent, que la misère étreint ou qui survivent à leurs plus chères affections, que reste-t-il pour les consoler de la vie ? L'espoir d'un monde meilleur, la confiance dans la miséricorde, dans la bonté divines. Les malheureux ont besoin de croire ; ne touchons jamais d'une main téméraire à ce trésor du pauvre, à cette suprême consolation des malades et des affligés. Nous leur devons le respect de leurs croyances, comme une partie du respect auquel a droit le malheur, auquel a droit la pauvreté.

Quels furent les premiers disciples de Jésus? Les choisit-il, comme l'eût fait un philosophe grec, parmi les plus instruits et les plus éclairés de ses compatriotes ? Il s'adressa tout d'abord aux ignorants, aux simples, aux pauvres, aux déshérités. Le caractère dominant de la religion

nouvelle fut de relever ce que le monde abaissait, de promettre le royaume de Dieu, non aux savants, ni aux puissants, ni aux riches, mais aux cœurs purs et naïfs, aux âmes épurées par la souffrance. La société idéale dont l'Évangile annonce l'avènement au-delà des limites de la terre sera le contre-pied des sociétés humaines. Les premiers rangs et les meilleures chances de félicité y appartiendront aux petits et aux humbles; ce sera un titre d'être pauvre et d'avoir souffert, un danger d'avoir été riche et heureux. Jamais les illusions et les préjugés qui règnent parmi les hommes ne furent moins ménagés, jamais on ne montra mieux la vanité des biens que le monde estime, le néant de la gloire, de la richesse, de la prospérité, du bonheur. Aussi la foule suivait-elle les pas du divin Maître en s'enivrant de sa parole, tandis que l'aristocratie de la Judée, les prêtres, les docteurs, les pharisiens le condamnaient à mort. On le punissait, non d'avoir ameuté le peuple contre les pouvoirs établis qu'il respecta toujours, mais de ne laisser debout aucune des conventions, aucun des mensonges par lesquels les hommes trompent et dominent leurs semblables. Aux yeux de ses adversaires, Jésus commettait un crime plus grand que s'il avait aspiré au gouvernement ; il apprenait aux victimes des inégalités sociales à s'affranchir de la domination d'un maître ou d'une caste par la liberté de la prière et de la foi. Comment les puissants de la terre lui eussent-ils pardonné? Il avait beau ne pas conspirer contre eux; il leur enlevait leurs sujets pour les transporter hors de leurs atteintes dans le royaume de son Père. Il leur laissait les corps, mais il leur avait pris les âmes et il ne les rendait plus.

Vous avez voulu, Monsieur, par un scrupule qui vous honore, visiter le coin de terre privilégié où s'accomplit la transformation morale du monde. Vous en rapportez des paysages exquis, d'une grâce sobre et sévère, dont les couleurs discrètes se fondent en général dans la trame de votre récit. Vous cédez quelquefois à l'entraînement de votre imagination ; il vous arrive çà et là de décrire sans but, en véritable artiste, pour le seul plaisir de décrire ; mais d'ordinaire la description n'est à vos yeux qu'un élément durable, une partie vivante encore de l'histoire du passé. Si vous peignez la ravissante nature de la Galilée en l'opposant à la sombre tristesse des environs de Jérusalem, c'est pour nous faire comprendre par des images matérielles le contraste de la douceur de l'Évangile et de la dureté de l'Ancien Testament. La loi d'amour qui allait régénérer l'univers devait sortir, non des âpres rochers de la Judée, mais de l'aimable pays où la campagne se couvre de fleurs pendant les mois de mars et d'avril ; où les animaux semblent encore aimer l'homme et se laissent approcher par le voyageur ; où les eaux jaillissantes, les pommiers, les noyers, les grenadiers entouraient d'un cadre de fraîcheur et de verdure la délicieuse pastorale du christianisme naissant. Là tout ce que l'homme n'a pu détruire respire encore l'abandon, la douceur, la tendresse, comme au temps où le divin Maître, au milieu des vertes collines et des claires fontaines, parmi les troupes d'enfants et de femmes, annonçait le salut et la gloire d'Israël.

Les disciples de Jésus continuèrent, après sa mort, la tradition de la loi d'amour : ils s'aimèrent véritablement les uns les autres ; ils aimèrent Dieu par-dessus tout. Vous

tracez un portrait charmant de cette société primitive, si pure et si pieuse, où chacun croyait sentir passer sur sa tête le souffle du bien-aimé, où les langues se déliaient pour répandre la parole de vie, où le don des larmes rendait éloquents et persuasifs ceux mêmes qui ne savaient point parler. Alors commença le règne de la vertu chrétienne par excellence, le règne de la charité ; des institutions, que le monde païen ne connaissait pas, associèrent dans un commun effort, pour le soulagement des pauvres et des malades, l'esprit d'ordre de l'homme et l'actif dévouement de la femme. Celle-ci n'eut plus à disputer sa place au sein d'une société dure ou indifférente ; le christianisme offrit aux veuves privées des joies de l'amour humain, aux vierges dédaignées ou trop pures pour le mariage, la consolation infinie de se rendre utiles encore en consacrant leur vie à l'adoucissement des misères humaines. Temps heureux où la sécheresse du droit romain était tempérée pour la première fois par le sentiment de la fraternité, où l'homme découvrait que la famille temporelle ne lui suffit pas toujours, qu'il lui faut quelquefois des frères et des sœurs en dehors de la chair !

La puissante figure de saint Paul revit sous votre plume avec ses traits caractéristiques, sans que vous cédiez toutefois à la tentation, commune aujourd'hui, d'exagérer son importance et de lui attribuer une part prépondérante dans la fondation du christianisme. Vous laissez chacun à sa place. Le génie de l'homme qui ne connut pas le Christ, qui ne goûta point l'ambroisie de sa prédication, ne peut se comparer à la simplicité des Apôtres, héritiers directs, disciples inspirés de la parole évangélique. C'est assez pour

la gloire de saint Paul d'avoir porté la bonne nouvelle à travers le monde païen et commencé cette conversion des Gentils qui devait s'étendre aussi loin que la domination romaine.

Les conquêtes faites par la force marquaient d'avance la carte des conquêtes morales du christianisme. La première géographie chrétienne fut celle même de l'Empire. La nouvelle religion, favorisée dans son premier essor par l'unité du monde romain, se plaçait ainsi dès le début en dehors et au-dessus des questions de nationalité, de race, de patrie : elle franchissait les frontières qui séparent les peuples, pour se présenter comme la religion de l'humanité.

On aime à vous suivre, Monsieur, dans les pays où l'ardent Apôtre vous entraîne sur ses pas ; vous savez recomposer la physionomie des sociétés évanouies, retrouver sous la poussière du passé les éléments de sympathie ou d'opposition que rencontrait le premier missionnaire du christianisme. Ici reparaît Athènes, terre de la beauté, où la plus noble des races réalisa l'Idéal : Athènes, patrie de l'art, de la science, de la philosophie, de la politique ; plus loin Corinthe, riche et brillante, cité cosmopolite, ouverte au commerce et au plaisir ; plus corrompue, mais aussi moins subtile et plus capable de se laisser toucher par la parole divine ; puis la vaste Antioche avec le fourmillement de ses cinq cent mille âmes, avec le contraste de ses débauches asiatiques et de sa civilisation grecque, de la magnificence de ses beaux quartiers et de la misère sordide de ses classes populaires ; Éphèse enfin, dont la population mêlée, sans racines locales, sans préjugés de naissance ou

de race, semblait toute préparée à subir sans résistance le charme victorieux de la prédication chrétienne.

Vous faites revivre ces vieilles cités, vous nous reportez vers ces âges disparus avec une telle puissance d'imagination qu'on croirait lire le récit d'un témoin oculaire, d'un compagnon des voyages de saint Paul. Vous l'avouerai-je cependant? A l'admiration très-vive qu'inspire votre talent se mêle un peu d'inquiétude. On est plutôt séduit par la grâce de votre style que convaincu par la force de de votre exposition. La poésie coule chez vous d'une source si naturelle et si abondante, que la richesse du poète peut faire douter quelquefois de la prudence de l'historien. On se demande dans quels mémoires inédits, dans quels documents connus de vous seul, vous puisez tant de détails jusqu'ici inaperçus.

Avant vous, on a beaucoup écrit sur saint Paul; personne cependant n'avait été admis dans son intimité au même degré que vous. Un critique éminent (1) prétend que vous l'avez vu ; il le faut bien, puisque vous nous le présentez le premier comme un laid petit Juif, puisque vous nous le décrivez des pieds à la tête : « Il était, dites-vous, de courte taille, épais et voûté. Ses fortes épaules portaient bizarrement une tête petite et chauve. Sa face blême était comme envahie par une barbe épaisse, un nez aquilin, des yeux perçants, des sourcils noirs qui se rejoignaient sur le front. » On ne vous accusera pas du moins de flatter vos héros. Sans vous, la plus grande partie du genre humain n'aurait jamais mis en doute la beauté physique

(1) M. Edmond Scherer, *Études sur la littérature contemporaine.*

de l'apôtre des gentils. Vous nous donnez aussi des renseignements nouveaux, mais cette fois plus agréables, sur la personne de saint Luc.

Nous savions seulement qu'il était médecin. Nous apprenons par vous qu'il avait reçu une éducation juive et hellénique assez soignée, que son esprit doux et conciliant, son caractère modeste faisaient de lui l'idéal du disciple, qu'il aimait les officiers romains, surtout les centurions, et qu'il composa probablement les cantiques de son Évangile. Voilà bien des nouveautés en même temps. L'art charmant de la divination, qui vous fait pénétrer si profondément dans les délicatesses de la conscience, dans les replis de la pensée humaine, ne vous entraîne-t-il pas cette fois, malgré vous, hors des limites de la réalité?

Dans une autre circonstance, vous essayez généreusement de réhabiliter l'impératrice Faustine, femme de Marc-Aurèle, fort maltraitée par les historiens. Quelques-uns de vos arguments sont inattendus. Vous avouerez qu'on n'a guère l'habitude d'invoquer, en faveur de la fidélité d'une femme, la confiance qu'elle inspire à son mari. Il est de règle au contraire, dans la vie et au théâtre, — les auteurs dramatiques, nos confrères, vous le diraient mieux que moi, — que les maris trompés soient toujours aveugles et qu'ils ne sachent jamais ce que tout le monde sait sur leur compte. En lisant votre ingénieuse et savante dissertation en l'honneur de l'impératrice Faustine, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler ce mot piquant et juste d'une marquise du dernier siècle dont le mari se portait garant de la vertu d'une femme attaquée devant lui :

« Comment faites-vous, Monsieur, pour être si sûr de ces choses-là ? »

Si vous laissez pénétrer, plus qu'il ne le faudrait peut-être, la poésie dans l'histoire, avons-nous le droit de vous en faire un reproche ? Ne sommes-nous pas tous un peu vos complices ? En même temps que s'est développé depuis un demi-siècle le goût des recherches exactes, le besoin des informations précises, ne poursuivons-nous pas dans les ouvrages historiques une autre source d'émotion que le plaisir de la vérité découverte ? La place qu'ont prise dans nos souvenirs des exemples admirés, l'influence qu'exercent encore de loin l'imagination hardie de Chateaubriand, la pénétration historique de Walter Scott, la séduction de la manière et du style de Michelet, nous laissent-elles la liberté d'esprit nécessaire pour séparer résolûment l'histoire du roman et le roman de l'histoire ? Aurons-nous le courage de sacrifier au désir de n'être que vrais l'habitude de ces investigations poétiques qui, à travers beaucoup d'hypothèses et d'illusions, nous révèlent peut-être ce qu'il y a de plus difficile à découvrir dans le passé, les mobiles secrets, les ressorts mystérieux des actions humaines ? Serons-nous plus près de la vérité définitive, lorsque nous l'aurons réduite aux seuls évènements incontestables, sans nous permettre aucune échappée dans le domaine de l'âme, aucune ouverture sur ce monde de la conscience qui appartient aussi à l'histoire, mais dont les agitations ne se vérifient pas comme une date ou comme un fait ? Votre méthode, Monsieur, se défend par des raisons plausibles ; elle est encore mieux défendue par votre rare talent.

La nature des questions religieuses que vous traitez et la liberté de votre langage devaient vous exposer à de vives attaques. Vous ne vous en êtes point ému ; vous avez compris quels sentiments respectables poussaient les personnes pieuses à défendre contre vous avec énergie, quelquefois même avec passion, des doctrines chères et sacrées. Beaucoup de vos adversaires ont charge d'âmes ; ils ne parlent pas seulement pour eux-mêmes ; ils veillent par devoir au repos des consciences commises à leur garde. L'élévation morale avec laquelle vous jugez cette situation témoigne de la sérénité de votre esprit. Vous ne répondez pas à la polémique par la polémique, à l'invective par l'invective ; vous reconnaissez et vous respectez, chez la plupart de ceux qui vous combattent, la pureté des motifs qui les inspirent. Ce n'est pas de la colère que vous éprouvez à leur égard ; c'est plutôt de la sympathie, comme l'attestent les paroles suivantes qui paraîtraient plus généreuses, s'il ne s'y mêlait quelque nuance de dédain : « J'ai, dites-vous, un goût assez vif des choses de la foi, pour qu'il m'ait été donné d'apprécier doucement ce qu'il y a eu parfois de touchant dans le sentiment qui inspirait mes contradicteurs. Souvent en voyant tant de naïveté, une si pieuse assurance, une colère partant si franchement de si belles et bonnes âmes, j'ai dit, comme Jean Huss, à la vue d'une vieille femme qui venait apporter un fagot à son bûcher : *O sancta simplicitas !* »

Vous tenez en même temps à rassurer les orthodoxies sur les conséquences possibles de vos recherches religieuses. Vous vous défendez de toute velléité d'attaque contre les cultes établis, de toute idée de prosélytisme, de

toute tentation de former des disciples. Vous ne voulez être qu'un penseur solitaire, vous ne proposez que des opinions théoriques sans faire aucun effort pour attirer à vous des adhérents. Vous laissez même entrevoir que si quelqu'un s'avisait de penser comme vous, vous seriez tenté d'abandonner vos propres idées : il vous en coûterait moins de les modifier que de les voir appliquées et profanées par des esprits vulgaires. « Gardons-nous de rien fonder, dites-vous quelque part ; restons dans nos églises respectives ; profitons de leur culte séculaire et de leurs traditions de vertu, participant à leurs bonnes œuvres, et jouissant de la poésie de leur passé. Ne repoussons que leur intolérance ; pardonnons même à cette intolérance, car elle est, comme l'égoïsme, une des nécessités de la nature humaine. Jouissons de la liberté des fils de Dieu ; mais prenons garde d'être complices de la diminution de vertu qui menacerait nos sociétés, si le christianisme venait à s'affaiblir. Que serions-nous sans lui ? Qui remplacera ces grandes écoles de sérieux et de respect, telles que Saint-Sulpice, ce ministère de dévouement des filles de la Charité ? Comment n'être pas effrayé de la sécheresse de cœur et de la petitesse qui envahissent le monde ? Notre dissidence avec les personnes qui croient aux religions positives est, après tout, uniquement scientifique : par le cœur, nous sommes avec elles ; nous n'avons qu'un ennemi, et c'est aussi le leur, je veux dire le matérialisme vulgaire, la bassesse de l'homme intéressé. »

Vous connaissez trop bien, Monsieur, la nature du différend qui vous sépare de l'Église pour espérer que ce traité de paix, en apparence si séduisant, puisse être accepté

par elle. Des chrétiens isolés pourront le signer, sans inquiétude pour leur foi, mais à titre purement personnel, en n'engageant qu'eux-mêmes. C'est ainsi qu'un confrère aimé et respecté, dont nous portons encore le deuil, vous a prêté, au sein de l'Académie, l'autorité de sa parole. Sa piété aussi large que sincère, sans oublier ce qui vous divisait, s'attachait surtout aux sentiments religieux qui vous étaient communs. Lorsque nous l'entendions exposer vos titres avec la vivacité d'un esprit qui reste jeune, avec l'émotion la plus pénétrante, nous ne pensions pas qu'il serait enlevé à notre affection, au moment même où vous venez prendre parmi nous une place qu'il eût été si heureux de vous voir occuper. La mort, hélas! nous réservait une autre douleur en frappant, après M. de Sacy, un confrère qui paraissait plein de force, dont le talent n'avait jamais été plus libre, l'activité d'esprit plus féconde.

Les études religieuses forment assurément la partie la plus considérable et la plus importante de votre œuvre; elles n'ont pas suffi toutefois à l'activité de votre esprit. Votre libre curiosité se porte sans efforts sur les sujets les plus divers pour y répandre la vie, la grâce, la lumière. Je ne parle ici ni de vos *Dialogues philosophiques* ni du drame de *Caliban*, fantaisies brillantes d'un homme d'esprit, qui vous ont valu de connaître les sévérités des philosophes et les défiances des politiques, après avoir connu les rigueurs des théologiens. Mais, dans tout le reste, comme on s'entend volontiers avec un esprit tel que le vôtre, libéral, élevé, tolérant! Comme on subit le charme de votre langue si pure, si souple et si pleine! Au sortir des angoisses que

causent toujours aux esprits sérieux les controverses religieuses, quelle joie de respirer en paix, loin de la région des orages, et de ne goûter en votre compagnie que des plaisirs sans mélange!

Je vous félicite tout d'abord de la disposition qui vous porte à aborder toutes les questions par leurs plus grands côtés. Deux sentiments qui dominent votre critique la maintiennent sur les hauteurs. Le premier, d'origine toute chrétienne, c'est votre respect pour les plus humbles manifestations de la beauté morale. La moindre vertu qui fleurit dans un coin écarté du monde, le rayon de charité et de dévouement qui éclaire une âme simple, le besoin d'idéal qui se fait jour, sous la forme la plus naïve, chez des êtres sans culture et sans grâce, ont plus de prix à vos yeux que les recherches les plus savantes et les raffinements de la civilisation. Vous ne suivez pas seulement dans l'histoire les traces brillantes ou glorieuses ; vous aimez à retrouver le sillon sur lequel se sont penchés les travailleurs obscurs; vous faites sortir de la poussière où ils dorment les martyrs inconnus; vous accorderiez volontiers le prix de la vie aux héros ignorés, à ceux qui ont aimé, prié, lutté, souffert pour quelque noble cause, sans que leur nom ait traversé les siècles. Partout où vous découvrez une belle âme, un cœur pur, une nature aimante et poétique, vous lui offrez la couronne que le monde ne décerne d'ordinaire qu'au génie et à la gloire. Qu'on ne s'y trompe pas néanmoins! Si les doux et les humbles vous attirent, vous ne leur sacrifiez pourtant aucun des droits de la pensée. Au sentiment très-vif de ce que vaut la vertu, vous joignez le sentiment non moins vif de ce que pèse la haute culture intellectuelle dans

la balance des destinées humaines. Je vous remercie, Monsieur, d'avoir rappelé tout à l'heure avec tant d'élévation ce que l'esprit humain doit à notre patrie. Souvenons-nous-en, non pour nous abuser sur nos défaites, mais pour les réparer, comme nos pères ont réparé les leurs. Les victoires de la pensée sont les seules qui défient le temps et qui ne connaissent point les retours de la fortune.

Vous paraissez effrayé, non sans raison, du développement des appétits et des besoins matériels, qui se manifestent dans la société moderne. Mais vous indiquez le remède au moment même où vous signalez le mal. Si la richesse privée et publique s'accroît, si l'aisance se généralise, nous ne pouvons nous en plaindre: c'est un bien réel pour des milliers de nos semblables d'être mieux vêtus, mieux logés, mieux nourris que ne l'étaient leurs pères. Il est vrai que cet accroissement graduel de la fortune, le goût du bien-être et la soif de jouissances qu'il développe risquent de détendre et d'amollir les caractères en déshabituant l'homme de savoir souffrir, en retirant de la société l'aiguillon salutaire du sacrifice et des privations. Vous nous proposez de résister à cette cause possible de décadence morale par la ligue des cœurs purs et des esprits élevés. Tout ce qui entretient l'homme d'un devoir supérieur à l'intérêt, d'une vie idéale, dont la vie matérielle n'est qu'une obscure image, tout ce qui l'arrache aux soucis et aux besoins de la terre pour lui ouvrir les perspectives de l'infini, tout ce qui attire son attention vers les grands problèmes de l'art, de la philosophie, de la science, contribue à l'affranchir de la domination de la ma-

tière. Il résistera d'autant mieux aux entraînements que sa vie individuelle, la vie de son âme et de son esprit sera plus intense, qu'il connaîtra mieux et qu'il goûtera davantage d'autres plaisirs que les plaisirs des sens. Si la société pouvait exister telle que vous la concevez, elle renfermerait une si grande part d'idéal que la réalité ne pèserait sur personne d'un poids trop lourd.

En analysant vos projets de réforme sociale, on comprend mieux que jamais quel besoin impérieux de votre nature vous a poussé vers les spéculations religieuses. Vous y cherchez l'oubli de la vulgarité de l'existence, la joie paisible et profonde que procurent les communications avec l'infini, la continuation d'un rêve enchanté, l'espérance de contempler et de posséder enfin les vérités invisibles. Vous êtes absolument sincère lorsque vous vous considérez comme un des esprits les plus religieux de votre temps. Mais les orthodoxies ne peuvent ni vous comprendre, ni vous croire; tandis que pour vous, le sentiment tout seul constitue une religion, les croyants n'accordent ce nom auguste qu'à un corps de doctrines, à un ensemble de dogmes, aux cérémonies et aux pratiques d'un culte déterminé. Le spiritualisme mystique et poétique ne leur suffit pas; il leur faut un symbole et une foi. Il y a là entre eux et vous un perpétuel sujet de malentendu.

Je m'étais promis de ne plus parler de vos études religieuses et voici que vous m'y ramenez en quelque sorte malgré moi, tant cette grande et habituelle préoccupation de votre esprit s'impose naturellement à ceux qui vous lisent. Vous portez dans la littérature votre disposition à

n'estimer que ce qui est très-simple ou tout à fait supérieur. Vous sentez tout le prix de la poésie d'Homère; la beauté des dialogues de Platon vous remplit d'enthousiasme. Mais au-dessous des œuvres du génie, vous ne vous arrêtez guère dans les régions moyennes des littératures classiques; vous aimez mieux descendre jusqu'aux origines populaires, jusqu'aux sources naïves et primitives de la poésie, de l'histoire, de l'éloquence. Quelques pages retrouvées d'une vieille chronique du moyen âge, un fragment inédit d'une chanson de gestes ou d'un roman de la Table ronde, les effusions inconnues d'un mystique du XIIIe siècle vous intéressent plus que l'*Art poétique* de Boileau ou la doctrine savante de Port-Royal. Ici encore vous penchez du côté des humbles dont le cœur seul a parlé, — non que vous commettiez la faute de comparer ce qui ne se compare pas, non que vous méconnaissiez les délicatesses des civilisations exquises, — mais vous pensez qu'elles se défendent toutes seules contre l'oubli du monde, qu'elles n'ont pas besoin d'avocat et qu'on ne diminue rien de ce qu'on leur doit en s'imposant une tâche moins recherchée, en recueillant avec un pieux respect les titres ignorés de la noblesse humaine. Quand il s'agit de révélations qui peuvent nous éclairer sur la marche de l'esprit humain, vous n'attachez aucune importance au mérite de la forme; vous ne demandez aux vieux textes que d'exprimer des sentiments sincères ou de répondre à des états de l'âme significatifs. Mais les œuvres modernes n'ont aucun droit à la même indulgence. Vous retrouvez pour les juger les justes sévérités d'une critique élégante et fine. Votre autorité dans les questions de style est incon-

testable; vous en parlez en maître. Peu de personnes ont réfléchi autant que vous sur les difficultés de l'art d'écrire; nul n'en possède mieux les secrets. Les écrivains châtiés et purs de notre temps ont toutes vos préférences. Vous savez un gré infini à Augustin Thierry de se contenter difficilement, de poursuivre avec un soin jaloux l'expression la plus exacte de la pensée et de ne poser la plume qu'après avoir trouvé les mots définitifs.

« La pensée n'est complète, dites-vous à ce propos, que quand elle est arrivée à une forme irréprochable, même sous le rapport de l'harmonie, et il n'y a pas d'exagération à dire qu'une phrase mal agencée correspond toujours à une pensée inexacte. La langue française est arrivée sous ce rapport à un tel degré de perfection qu'on peut la prendre comme une sorte de diapason dont la moindre dissonance indique une faute de jugement ou de goût. On ne comprendra jamais l'artifice infini que M. Thierry mettait dans sa composition; ce qu'il dépensait de temps et de labeurs pour fondre les tons, pondérer les parties, construire un ensemble harmonieux avec des matériaux barbares. Le soin du style était poussé chez lui à un degré incomparable. Cette humble partie du travail littéraire qui consiste surtout à éteindre et à effacer, partie si peu comprise des personnes inexpérimentées, qui ne peuvent se figurer ce qu'il en coûte à l'art pour se cacher, était celle qu'il affectionnait le plus. Il dictait quinze à vingt lignes par jour et ne les fixait qu'après les avoir amenées au dernier degré de perfection, dont il était capable. » N'est-ce point l'histoire de vos propres scrupules que vous nous racontez sous le nom d'un autre? Vous aussi,

Monsieur, malgré votre admirable facilité, quoique le souffle puissant d'une imagination toujours jeune soutienne la richesse et l'ampleur de votre style, vous connaissez les tourments de l'écrivain. Vous savez qu'il n'y a qu'une manière de bien dire ce qu'on pense. Qui de nous ne la cherche quelquefois avec angoisse, au milieu des tiraillements de sa conscience littéraire, jusqu'à ce qu'il croie l'avoir rencontrée ?

La beauté de la forme exerce sur vous une telle séduction, qu'il y a des jours où vous semblez presque y sacrifier la valeur de la pensée. J'étais un peu inquiet, tout à l'heure, en vous entendant dire que la vérité d'une doctrine se mesure au talent de celui qui la professe. Le vrai n'aurait-il pas une existence indépendante de ses interprètes? Suffirait-il qu'un grand écrivain prît parti contre les vérités que nous croyons éternelles, pour les transformer en erreurs? Tout serait-il vanité, comme vous venez de nous le faire entendre, excepté l'art de traduire en un beau langage les fantaisies de l'imagination et le don de conquérir la gloire? J'en appelle, contre cette opinion, aux nombreux passages de vos œuvres, où vous revendiquez les droits de la conscience humaine, la liberté pour l'homme de bien de n'accepter aucun sophisme qui le détourne du devoir, la beauté de la vertu tentée par le prestige du génie et sachant lui résister au nom d'un principe supérieur. Aussi bien, Monsieur, puisqu'il ne vous déplaît pas de vous contredire quelquefois, permettez-nous de choisir, entre vos deux manières de voir, celle qui nous paraît la meilleure, vous nous pardonnerez d'autant mieux de nous y tenir que vous y reviendrez peut-être

vous-même ; votre charmant et fécond esprit ne nous a pas encore dit son dernier mot.

Je ne puis oublier, Monsieur, parmi tous vos titres un de ceux qui vous recommandaient particulièrement aux suffrages de l'Académie. Dans un temps où l'on n'était pas toujours juste à notre égard, vous avez parlé de notre Compagnie en termes si bienveillants que nous ne pourrions accepter tous vos éloges, si nous avions le droit d'être modestes pour nos prédécesseurs et si votre présence ne nous aidait aujourd'hui à les mériter. Vous avez pu le dire avec raison, tout a changé en France depuis deux cent cinquante ans, excepté l'Académie. Au milieu de tant de ruines, elle seule reste debout ; mais, si elle a résisté, c'est qu'elle n'a jamais attaché sa fortune à celle d'une institution, d'un ordre ou d'une classe de la société ; elle tire sa force de sa liberté. Dès son origine, elle a été composée libéralement d'écrivains et de gentilshommes ; si elle n'avait compté que des écrivains, elle serait devenue bientôt une coterie littéraire, sans liens avec le monde élégant, étrangère à la politesse et à l'esprit des salons ; les rivalités des auteurs l'auraient désunie ou le pédantisme l'aurait étouffée ; si elle n'avait compté que des gentilshommes, elle aurait péri par la frivolité avant d'être emportée par la Révolution. Les éléments divers qui la composaient l'ont maintenue dans une région supérieure où se rencontraient, avec de mutuels égards, sur un pied de courtoise égalité, la fleur de l'aristocratie lettrée, les hommes de goût, les politiques, les savants, les grands poètes et les grands prosateurs. Comme l'Académie représentait ainsi tout ce qui honore la France, à des titres

divers, elle n'a jamais été complètement vaincue dans nos discordes civiles. Il s'est toujours trouvé des vainqueurs parmi ses membres.

Elle a même été souvent au pouvoir; si elle sait comment on s'y élève, vous venez de voir avec quelle dignité elle sait en descendre. Le vétéran des batailles parlementaires, le puissant orateur, qui récemment encore, après tant d'autres de nos confrères, présidait le conseil des ministres, a été suivi dans sa retraite volontaire par le respect, par la reconnaissance de la nation.

On pourrait soutenir avec vous qu'aucune des personnes qui ont appartenu à notre Compagnie dans le passé ne lui a été inutile, pas même celles qui ne laissent après elles aucune œuvre. Les gens d'esprit et de bon ton qui continuaient parmi nous la tradition de la politesse, qui servaient de trait d'union entre les écrivains et les gens du monde, n'avaient pas besoin d'écrire pour être utiles; leur présence seule avait son prix. Sans doute, leur influence et leur autorité sont mortes avec eux; mais combien de livres aussi sont morts, quoique composés par des académiciens! Vous nous attribuez le mérite d'avoir rempli, à toutes les époques, la tâche qui nous était confiée. Vous dites que nous avons créé, au XVIIe siècle, la noblesse de la langue, et, au XVIIIe siècle, la philosophie. Aujourd'hui encore vous définissez notre devoir en nous engageant à maintenir la délicatesse de l'esprit français. Nous avons pris pour cela, Monsieur, le meilleur moyen : c'est de vous appeler parmi nous. Vous êtes un maître dans l'art délicat de fixer en termes choisis, mais qui n'ont rien de recherché et qui semblent couler de source, les nuances

les plus fugitives de la pensée; vous nous aiderez à montrer que notre langue peut exprimer les idées les plus modernes en restant fidèle à ses traditions les plus anciennes. Vos qualités littéraires sont celles mêmes qui justifient la durée de l'Académie : comme elle, vous êtes de votre temps; comme elle aussi, vous gardez la fleur et le parfum du passé.

DISCOURS

DE

M. HENRI MARTIN

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 13 NOVEMBRE 1879, EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. THIERS.

MESSIEURS,

Vous avez récompensé, par un honneur insigne, une existence dévouée tout entière à notre histoire nationale; vous m'avez appelé à parler devant vous de l'illustre écrivain et du grand homme d'État qui, après avoir peint, à si larges traits et dans des livres impérissables, les hommes et les évènements les plus extraordinaires de nos annales, lègue à son tour sa vie aux historiens de l'avenir comme un des plus grands sujets de l'histoire.

Ma reconnaissance est mêlée d'une anxiété bien naturelle et, je puis dire, d'une sorte d'effroi; de longues années de travaux m'avaient moins préparé à remplir cette tâche périlleuse qu'à en mesurer les prodigieuses difficultés. Écrire la vie de M. Thiers avec le développement qu'elle comporte et l'immense variété d'objets qu'elle embrasse, serait une entreprise bien hardie, et le succès en resterait bien incertain. Mais comment résumer en quelques pages tous les incidents mémorables d'une si longue carrière, toutes les productions d'une si féconde et si universelle intelligence? Comment faire tenir en une heure soixante années d'une telle vie! Le jeune étudiant d'Aix entre un jour dans Paris, pauvre, obscur, ignoré de tous, mais avec le sentiment de sa force et la foi dans sa destinée; soixante ans après, tout un peuple, reconnaissant et respectueux, conduit à la dernière demeure les restes vénérés du glorieux vieillard qui a sauvé la patrie !

Il faut se résoudre à rester au-dessous du sujet, au-dessous de l'attente publique, au-dessous de sa propre pensée! Quelque chose, pourtant, rassure un peu mon insuffisance : ceux qui m'entendent ont en mémoire tout ce que je sens et ne puis rendre ; j'espère que leurs souvenirs suppléeront à mes omissions, et qu'ils se feront, pour ainsi dire, mes collaborateurs bienveillants; ce que ma voix ne vous dira que trop imparfaitement s'achèvera dans vos cœurs!

Enfant de cette Provence qui nous avait donné Mirabeau, né à Marseille, le 16 avril 1797, d'une famille alliée aux deux Chénier, le jeune Adolphe Thiers fut élevé dans le

lycée de sa ville natale : c'était un de ces nouveaux établissements de l'Empire, où l'on enseignait la science à la jeunesse française, tout en la préparant à la guerre. M. Thiers garda toujours un bon souvenir de ses maîtres et de sa vie scolaire. Il se reportait volontiers à ces premières années où sa vive imagination avait reçu, des bruits de victoire qui arrivaient incessamment du dehors, une impression ineffaçable : la discipline un peu sévère des lycées impériaux ne lui déplaisait point; elle avait, comme toutes les choses de ce temps, un tour militaire qui saisit fortement cet esprit fait pour l'action.

Les gloires de l'Empire avaient fait éclore en lui le sentiment patriotique : les catastrophes de 1814 et de 1815 l'enracinèrent dans son âme, où la vivacité des sentiments n'ôtait rien à leur profondeur; le patriotisme devint la passion maîtresse qu'on retrouve toujours chez lui sous toutes les autres, et qui imprime le caractère essentiel à sa vie et en fait l'unité. Il avait de dix-sept à dix-huit ans à l'époque des deux premières invasions. Nos malheurs frappèrent douloureusement son adolescence; sa vieillesse devait les voir revenir plus terribles et se dévouer à les réparer.

Après les calamités de 1814 et de 1815, la France manifesta, comme elle l'a fait après les désastres inouïs de 1870 et 1871, cette vitalité indestructible qui fait l'étonnement des nations : elle se releva avec la merveilleuse élasticité dont elle est douée; l'esprit public, étouffé sous l'Empire, se réveilla et s'efforça de conquérir la liberté pour se consoler de la grandeur perdue. La large carrière, ouverte par 89, fermée par le 18 brumaire, se retrouvait accessible à toutes les activités, à toutes les espérances. Le lycéen

de Marseille, devenu étudiant en droit, puis reçu avocat à Aix, essaya d'abord, dans les lettres et au barreau, sa parole hardie et sa plume déjà ferme autant qu'élégante. L'éloge qu'il fit de Vauvenargues fut couronné par l'Académie d'Aix. Il avait, le premier, deviné, chez ce noble penseur sitôt enlevé à la France, chez « ce jeune sage » dont Voltaire admirait la résignation stoïque, l'homme d'action mourant avec le regret de s'être vu refuser la vie active. Sa propre nature lui avait révélé le secret des douleurs de son héros.

M. Thiers se sentait dès lors appelé sur un autre théâtre que sa vieille cité provençale. Les mêmes aspirations animaient près de lui l'ami de ses jeunes années, qui devait être l'ami de ses derniers jours et dont le nom ne sera jamais séparé du sien. MM. Thiers et Mignet s'étaient promis que le premier des deux auquel s'ouvrirait la grande lice parisienne y appellerait l'autre. La chance échut à M. Mignet. Couronné par l'Académie des Inscriptions pour un Essai sur les *Institutions de saint Louis*, il quitta Aix, et, quelques semaines après, les deux amis étaient réunis à Paris; ils allaient, la main dans la main, chercher le secret de leur avenir, portant au combat de la vie même cœur et même pensée, avec des formes d'esprit et des tendances très-diverses, qui menèrent l'un à la retraite studieuse et féconde, poussèrent l'autre à l'action la plus vaste, exercée pendant cinquante années du siècle le plus agité.

On était en 1821. MM. Thiers et Mignet tombèrent dans un milieu plein de mouvement, de passion, de contrastes émouvants, de brillantes nouveautés, essentiellement pro-

pice aux jeunes talents et aux légitimes ambitions. Dans la politique, c'était la lutte pour les principes de 89, les éclatants débats de la tribune et de la presse; dans les lettres, c'était la philosophie spiritualiste, dominant avec MM. Royer-Collard et Cousin; l'histoire, présentant des aspects nouveaux, avec MM. Guizot, Villemain, Augustin Thierry; la poésie, régénérée par des génies qui apportaient des inspirations inconnues; l'école romantique, envahissant les arts comme la littérature.

M. Thiers s'intéresse à tout, comprend tout, se mêle à tout.

Les deux amis avaient été introduits dans le mon de libéral sous les auspices de Manuel, qui avait jugé d'un coup d'œil ce que vaudraient de telles recrues: ils abordèrent ensemble la politique par le journalisme, l'histoire par l'étude de cette prodigieuse phase de 89 au 18 brumaire, qui, tant débattue et si mal connue parce qu'elle était de la veille, attendait ses historiens et ses juges. Ces deux esprits si diversement donés furent engagés par les circonstances, chacun dans la voie qui lui était le mieux séante. Un libraire demanda à M. Mignet un résumé de l'histoire de la Révolution. Le jeune publiciste y trouva l'occasion d'appliquer son aptitude éminente à concentrer, à généraliser, à réduire les faits en axiomes et en idées. Son livre, d'une maturité si précoce, semblait la conclusion et non le commencement d'une carrière d'historien.

M. Thiers eut même fortune. Un homme d'esprit et de sens, M. Félix Bodin, invité à écrire une histoire développée de la Révolution et jugeant l'œuvre au-dessus de

ses forces, en transmit le fardeau au jeune rédacteur du *Constitutionnel*: il avait pressenti chez M. Thiers toutes les facultés propres à mettre en mouvement, dans un large et vivant récit, le drame de l'histoire.

L'homme politique, chez M. Thiers, dominait déjà l'homme de lettres; sans négliger aucune source d'information, il fit son livre, moins avec des livres qu'avec la parole des acteurs de la Révolution qu'avaient épargnés le temps et les orages. Il se mit en rapport avec tout ce qui restait de la grande époque, avec tous les hommes qui avaient vu et qui avaient agi; il trouvait là un précieux complément et un vivant commentaire des documents originaux.

Ce jeune homme étonnait les vieux généraux, les vieux administrateurs, les anciens membres des assemblées de la Révolution, en leur éclaircissant à eux-mêmes leurs propres souvenirs par la manière dont il résumait devant eux ce qu'ils venaient de lui apprendre : sa puissance d'assimilation était prodigieuse, et ce que son esprit si vif avait pénétré d'un coup d'œil, son talent le mettait en scène avec un naturel qui était le comble de l'art. A cette rare faculté du récit et du mouvement, qu'on lui avait reconnue, dès la première heure, comme à un grand artiste, il joignait de plus en plus la faculté politique de saisir avec rapidité tout ce qui était administration, finances, organisation militaire ou civile. Dans son livre, qui se renforçait à mesure qu'il avançait, on pouvait signaler un double caractère au point de vue de l'intelligence et du sentiment. C'étaient, d'une part, ces lumineuses expositions des faits administratifs et militaires qui expliquaient

nettement pour la première fois au public l'organisation de la défense nationale durant la Révolution; de l'autre part, la sympathie pour tous les hommes qui s'étaient montrés à la fois actifs et généreux.

« J'ai tâché, disait-il, d'apaiser en moi tout sentiment « de haine; je me suis tour à tour figuré que, né sous le « chaume, animé d'une juste ambition, je voulais acquérir « ce que l'orgueil des hautes classes m'avait injustement « refusé; ou bien qu'élevé dans les palais, héritier d'an- « tiques privilèges, il m'était douloureux de renoncer à « une possession que je prenais pour une propriété légi- « time. Dès lors, je n'ai pu m'irriter; j'ai plaint les com- « battants, et je me suis dédommagé en adorant les âmes « généreuses. »

Sa nature, bienveillante autant qu'énergique, lui avait rendu facile d'étouffer la haine dans son cœur. Équitable envers les adversaires des hommes et des idées de 89, impartial entre les groupes qui ont lutté au sein de la Révolution, il n'a d'autre parti que celui de la Révolution elle-même et de la France. L'historien commence ainsi que l'homme d'État doit finir. C'est que l'historien et l'homme d'État ne sont et ne seront jamais qu'un chez lui. Tout ce qu'étudie, tout ce qu'apprend l'écrivain, l'homme politique le mettra en œuvre. On peut dire de M. Thiers qu'il fait l'histoire et que l'histoire le fait.

Je viens, Messieurs, de parler de M. Thiers comme écrivain, et, cependant, je m'aperçois que je ne me suis préoccupé que du fond et non de la forme, des qualités politiques et non des qualités littéraires. M. Thiers a été, pour ainsi dire, grand écrivain sans y songer. Il ne

pense qu'à dire nettement et complètement ce qu'il a à dire; il ne cherche jamais les effets de style : il n'éblouit pas; il n'étonne pas; trois qualités maîtresses dominent tout chez lui : la clarté, le jugement et le mouvement; il satisfait l'esprit par sa lucidité et sa justesse; il l'entraîne, sans le lasser jamais, par sa vivacité qui ne s'emporte ni ne s'arrête; c'est le pas bien réglé d'une marche militaire. Avant d'avoir agi, il est déjà l'historien homme d'action, tel que la Grèce nous en a légué les types impérissables dans un Thucydide ou un Xénophon.

Que sert d'insister? Pourquoi m'épuiser à expliquer ici, d'une façon si imparfaite, ce que M. Thiers nous a révélé lui-même avec tant de force et de lumière? Trente ans après, parvenu à la plénitude de son génie et de son expérience, n'a-t-il pas exposé magistralement, dans des pages monumentales, comment il concevait ce qu'est l'histoire et ce que doit être l'historien? Ce qui est inspiration, spontanéité chez l'historien de la Révolution, deviendra conception réfléchie, haute théorie chez l'historien du Consulat et de l'Empire.

Mais n'anticipons pas sur le cours de sa longue carrière. Revenons à ces heureuses et brillantes années de sa jeunesse, où son intelligence ouvrait les ailes dans toutes les directions! N'oublions pas un des traits caractéristiques de cet esprit si sympathique et si compréhensif. L'historien journaliste se reposait des récits du passé et des polémiques du jour par de remarquables articles de critique : il manifestait ce goût éclairé des arts qui fut le délassement et le charme de sa vie. Le volume qu'il publia sur le Salon de 1822, et les considérations esthétiques aussi

bien qu'historiques qui en forment l'introduction, eussent suffi à fonder une renommée d'écrivain. M. Thiers applaudissait, sans préjugé d'école, à tout talent nouveau qui honorait la France; mais il échappait, par la netteté et la juste mesure de son esprit, par sa tradition méridionale d'enfant adoptif de la Grèce, aux exagérations des novateurs, en même temps que, par l'ampleur d'une intelligence ouverte à tout, il se dégageait des cadres étroits de la décadence classique.

La lutte entre la Restauration et le libéralisme allait à une crise décisive. La situation de M. Thiers avait grandi, et par l'éclat de son rôle dans la presse et par le succès de son *Histoire de la Révolution*, qu'attendaient d'innombrables éditions. Au commencement de 1830, il fonda le *National* avec M. Mignet et avec Armand Carrel, ce vaillant esprit et cette âme si forte, qui vit trop promptement briser sa destinée!

M. Thiers affirma la politique du nouveau journal par l'axiome qui devint si célèbre : « Le roi règne et ne gouverne pas ». On s'abuserait singulièrement, si l'on ne voyait là qu'une machine de guerre inventée par M. Thiers contre la Restauration. C'était pour lui autre chose qu'une arme : c'était un principe sans lequel il jugeait la monarchie constitutionnelle impossible. Il connaissait trop bien la logique française pour croire que, chez nous, l'opinion publique séparât jamais l'action d'avec la responsabilité. Ce qu'il avait écrit en 1830, il le répétait en 1846 : « La royauté irresponsable n'est admissible que lorsque des ministres vraiment responsables exercent le pouvoir. »

M. Thiers, en 1830, parlait donc, non pas seulement en

vue de la branche aînée, qu'il croyait à la veille de sa chute, mais en vue de la branche cadette, dont l'avènement lui semblait inévitable et nécessaire.

Lorque parurent les Ordonnances, qui aux luttes légales de la tribune et de la presse firent succéder les luttes armées de la place publique, M. Thiers rédigea, contre cette royale violation des lois, la protestation des journalistes dans un langage digne du Jeu de Paume et qui fit tressaillir le cœur du vieux Lafayette. Il avait mesuré de sang-froid toute la portée d'un tel acte. Lorsqu'il s'agit de publier la protestation : « Il faut des noms au bas, s'écria-t-il : *il faut des têtes au bas!* » Et, le premier, il engagea la sienne.

La victoire gagnée, M. Thiers en tira les conséquences qu'il avait prévues et désirées : il appela son pays à un nouveau 1688, phase dans laquelle il espérait alors que la monarchie constitutionnelle fixerait les destinées de la révolution.

L'historien de la Révolution française, le promoteur de la royauté parlementaire, avait, avec l'amour de la liberté, l'esprit de gouvernement, et, à la facilité la plus entraînante de la parole, il joignait l'entente la plus précise des affaires. Entré, dès 1830, dans la Chambre des députés, il devint bientôt un orateur de premier ordre à la tribune, un politique supérieur dans l'État.

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, le récit de la vie publique de M. Thiers pendant les dix-huit années du gouvernement de Juillet. Vous savez ce que fut alors, et ce qu'a été tout le reste de sa longue carrière, le puissant, l'universel, l'infatigable orateur qui, sur tant de sujets et

dans tant de rencontres, a prononcé d'admirables discours d'un fond si solide et d'une forme si attrayante, où le naturel dans le langage s'allie toujours à la vigueur dans la pensée, où les charmes de l'esprit s'ajoutent aux émotions de l'éloquence, où la grande ordonnance des faits et des idées soutient l'intérêt sans lassitude comme sans effort, et où, avec un art habile, M. Thiers rend accessibles à tous, presque attrayantes pour tous, les matières les plus obscures et les plus arides, qu'il éclaire de sa lumineuse intelligence, qu'il anime de sa vive parole.

Vous gardez aussi en mémoire les phases diverses par lesquelles passa l'homme d'État qui, tour à tour, défendit avec énergie le gouvernement à la fondation duquel il avait tant contribué, puis se retourna vers la liberté quand il crut l'ordre assuré. Vous le voyez portant, à propos de la question d'Orient, la peine des illusions d'autrui et le fardeau d'une situation qu'il n'avait pas faite; vous le voyez s'efforçant en vain de préserver son pays d'un douloureux échec politique et lui laissant du moins une grande œuvre nationale en souvenir de son passage au pouvoir : son premier ministère, en imprimant aux travaux publics l'impulsion la plus féconde, avait embelli Paris; son second le mit en défense. Nous devons à son patriotisme prévoyant ces fortifications de Paris qui nous ont permis de sauver l'honneur national parmi des calamités sans exemple et qui eussent assuré le succès final de notre longue résistance, si Paris eût pu être secouru.

M. Thiers était retourné à l'histoire depuis qu'il avait quitté le ministère, et, dans une importante lettre politique écrite en 1846, il annonçait qu'il employait ce qui lui

restait d'activité en dehors des devoirs parlementaires à redire à la France sa gloire : « gloire, disait-il, malheureusement bien loin de nous! »

Il avait commencé, en effet, le second de ses grands ouvrages historiques, *le Consulat et l'Empire*, et il indiquait ici l'impression sous laquelle il écrivait. A cette tristesse patriotique se joignait, chez M. Thiers, l'attraction naturelle qu'exerçait sur un homme d'action si puissamment doué le génie militaire et administratif le plus extraordinaire des temps modernes.

Si la génération actuelle exprime des réserves sur les jugements du grand historien, en ce qui regarde le caractère et la politique du premier Consul, elle admire, comme la postérité les admirera, les expositions incomparables de l'administration, de la guerre, de la diplomatie, qui font de ce livre un monument unique, et qui en feront pour toujours l'objet des études et des méditations de l'homme de guerre et de l'homme d'État; elle avoue pleinement la parole d'un homme qui n'est pas suspect dans l'éloge de l'historien du *Consulat et de l'Empire* : « M. Thiers, a dit M. de Lamartine, est le grand historien militaire de ce siècle et de tous les siècles. »

A partir de la guerre d'Espagne jusqu'à l'invasion de la France, les réserves disparaissent devant les justes sévérités de l'historien envers son héros, et ce chef-d'œuvre s'impose à l'admiration de tous dans toutes ses parties. Quels tableaux que ceux des grandes victoires, et quels tableaux que ceux de la campagne de Russie, qui commence la ruine, ou de la campagne de Saxe et des négociations de Prague, qui l'achèvent! Comme on par-

tage les angoisses de l'historien et du patriote, quand il nous montre la grande France de la République, avec l'intégrité de ses frontières, encore admise sans conteste par l'Europe, non-seulement avant Leipzig, mais après Leipzig; et Napoléon, qui la refuse, parce qu'elle n'est pas son chimérique Empire romain!... On sent que M. Thiers écrit, le cœur brisé! Il était, hélas! destiné, et la France avec lui, à de plus amères douleurs!

Nous ne saurions toucher à ces anciennes plaies, à peine cicatrisées par le temps, sans que nos plaies récentes se rouvrent!

Après avoir souffert avec le grand patriote, il nous faut revenir au grand écrivain. Comment ne point rappeler que M. Thiers a donné aux historiens le précepte en même temps que l'exemple, dans ce livre que M. de Lamartine appelle « l'épopée de la vérité »? M. de Lamartine, ce génie qui, sous tant de rapports, était l'opposé du génie de M. Thiers, mais que toute grandeur attirait, a dit le mot de l'avenir : « M. Thiers ressuscite pour l'éternité ce qu'il raconte. »

Ce que M. de Lamartine résume si puissamment en quelques mots, M. Thiers nous l'explique, dans les plus belles pages peut-être qu'il ait écrites. Cette majestueuse ordonnance, cette claire succession des faits et des pensées, cette narration accomplie, il nous en livre le secret; il nous révèle sa méthode et son principe, dans l'admirable introduction qu'il a placée en tête de son XIIe volume. Il faudrait la citer tout entière : Je ne puis en rappeler ici que la conclusion. « N'y a-t-il pas, dit-il, une qua-« lité essentielle... qui doit distinguer l'historien et qui

« constitue sa véritable supériorité?... Dans mon opinion,
« cette qualité, c'est l'intelligence...

« Quelles sont, en histoire, les conditions du style? —
« La condition essentielle, c'est de n'être jamais aperçu
« ni senti. »

Et il compare ingénieusement la narration historique à une glace, qui reproduit les objets avec une telle fidélité qu'on ne distingue pas le reflet d'avec l'objet lui-même...
« Si l'on voit une glace, dit-il, c'est qu'elle a un défaut;
« car, son mérite, c'est la transparence absolue. »

Ce récit, qui se confond avec les faits eux-mêmes, cette narration où disparaît le narrateur, sont-ils donc sans conclusion et sans moralité? L'intelligence est-elle donc l'indifférence? — Non! pour M. Thiers, l'intelligence et la justice sont une seule et même chose; voir le vrai, c'est voir le bien et le mal, et c'est les juger.

« Si j'éprouve, ajoute-t-il, une sorte de honte à la seule
« idée d'alléguer un fait inexact, je n'en éprouve pas moins
« à la seule idée d'une injustice envers les hommes...
« Mais qui peut se flatter, en histoire, de tenir les balan-
« ces de la justice d'une main tout à fait sûre? — Hélas!
« personne; car ce sont les balances de Dieu dans la main
« des hommes! »

Que saurait-on ajouter à ce dernier mot d'une âme si sincère et d'une si haute expérience? Rien que le regret de n'avoir pu reproduire dans leur ampleur magistrale les belles pages qui aboutissent à ce modeste et noble aveu!

Il n'y avait chez cet esprit si juste ni fausse humilité ni orgueil impie : il se connaissait et ne se rabaissait pas plus

qu'il ne se jugeait infaillible. Il en devait donner un immortel exemple.

Tandis que M. Thiers écrivait l'histoire, l'histoire précipitait son cours. La session de 1848 était ouverte. Dans les solennels débats qui précédèrent la tempête de Février, M. Thiers prit une attitude nouvelle et dévoila le fond de son âme.

On discutait sur les efforts de l'Italie pour s'affranchir : « On dit, s'écria M. Thiers, on dit que c'est nous qui « remuons le monde depuis cinquante années... Depuis « plus de trois cents années! — Oui, nous sommes ces « grands criminels qui ont proclamé, avec Descartes, la « liberté de penser; qui ont proclamé, avec Bossuet, « l'indépendance de l'Église; qui, avec Montesquieu et « Voltaire, ont, comme on l'a dit, restitué ses droits au « genre humain. Nous sommes ces grands criminels : j'en « conviens, avec orgueil pour mon pays... C'est donc à « notre exemple que les Italiens demandent des réformes « aux princes animés de l'esprit libéral, et qu'ils se sou- « lèvent contre des tyrans. »

Quelques jours après, M. Thiers fit de ses sentiments une déclaration plus explicite encore : « Je suis du « parti de la Révolution; je souhaite que le gouverne- « ment de la Révolution reste dans les mains des hommes « modérés; mais, quand ce gouvernement passera dans « les mains d'hommes qui seront moins modérés que « moi et mes amis... je n'abandonnerai pas ma cause « pour cela; je serai toujours du parti de la Révolu- « tion. »

Cette parole, convaincue et réfléchie, du milieu de sa

carrière, ses dernières années devaient la confirmer glorieusement pour le salut de sa patrie.

Il eût encore souhaité, à la veille du 24 février, associer au salut de la France celui de la royauté. On n'avait point accueilli ses conseils, lorsqu'ils eussent pu prévenir l'écroulement du trône. On les réclama, lorsqu'il était trop tard! M. Thiers ne put essayer à temps une transaction désirée de la plupart de ceux qui, pour n'avoir pu obtenir la réforme, firent, comme malgré eux, une révolution prématurée à leurs propres yeux.

Là commence une des plus douloureuses périodes de la Révolution française! Les intentions les plus droites, le dévouement le plus courageux, chez des gouvernants improvisés, et parfois les mesures les plus sagement progressives et les mieux conçues en vue de l'avenir, furent impuissants à pacifier le présent, à conjurer les éléments déchaînés et à réunir les esprits en vue d'un but national; un gouvernement nouveau et éphémère fut aux prises avec le débordement des passions et des souffrances populaires, des utopies et des sectes, et la victoire trop hâtive d'une démocratie qui n'était point préparée à se gouverner elle-même aboutit au retour du césarisme et à la suppression de la liberté.

Ce dénouement funeste de la révolution de 48 pouvait-il être prévenu? Après les sanglantes journées de Juin, lorsqu'à la lutte matérielle succède de nouveau la discussion sur les principes sociaux, lorsque M. Thiers écrit son lucide et sage livre *De la Propriété*, lorsqu'il y défend ce qu'on peut nommer les lois naturelles de la société contre les combinaisons artificielles des utopistes, entre

lui et les siens, d'une part, et, de l'autre, les hommes du gouvernement républicain, le général Cavaignac et ses collaborateurs, y a-t-il un abîme? Y a-t-il des vues inconciliables sur aucune question sociale? — Nullement. — M. Thiers repousse-t-il absolument la République? — En aucune façon! il vient de dire qu'elle était « le gouvernement qui nous divise le moins! »

On essaya de s'entendre : on ne s'entendit pas! Qui empêcha, en 1848, un rapprochement si nécessaire entre les libéraux et les républicains? Est-ce tel incident particulier, telle faute des républicains ou des constitutionnels? — J'inclinerais à y chercher une cause plus générale. Il me semble que les libéraux n'eurent point une foi suffisante dans la force de la société issue de 89, et qu'ils la crurent plus ébranlée qu'elle ne l'était réellement par les utopies hostiles aux droits de la propriété et de la liberté individuelle. Ce fut surtout, je le crois, cette appréhension excessive qui sépara les libéraux des hommes et des opinions dont ils se fussent naturellement rapprochés; c'est là ce qui les porta à chercher ailleurs des auxiliaires pour la défense de la société, à s'allier avec leurs adversaires de la veille, destinés à se retrouver leurs adversaires de l'avenir.

L'avenir, en effet, devait ramener M. Thiers, comme chef de la République, à cette tribune où il avait déclaré qu'il n'abandonnerait pas la cause de la Révolution. Il lui était réservé cette gloire, peut-être unique dans les fastes des nations, de faire profiter son pays de son expérience si chèrement acquise par une première existence politique ; de se refaire, plus que septuagénaire, une seconde vie ; de

conduire, lui, homme du passé, une génération nouvelle dans une voie nouvelle, et de tirer son pays de l'abîme, en lui imprimant une direction contraire à celle qui l'y avait précipité.

Après la catastrophe où s'engloutirent, avec la Révolution de 48, les libres institutions parlementaires auxquelles M. Thiers avait dévoué sa vie, il se retira dans le travail et dans la méditation ; il retourna à sa grande histoire, sur laquelle les faits récents jetaient de tristes lumières, se délassant de l'histoire et de la politique par les arts, dont il réunissait autour de lui les modèles les plus purs et les plus rares, suivant de l'œil avec anxiété la marche des évènements, et ne désespérant jamais de son pays.

Le gouvernement nouveau, qui avait étouffé la liberté, essaya de donner de la gloire : le second Empire tenta de renouveler le premier. « La France s'ennuie », avait dit, dans un autre temps, un illustre orateur : le second Empire occupa la France au dehors, pour lui ôter le loisir de s'ennuyer et de songer aux revendications intérieures. La France, engagée dans une lutte contre l'étranger, quel que soit son gouvernement, est toujours la France. M. Thiers fut profondément ému de l'intrépidité infatigable, de la constance héroïque que déploya notre armée durant la guerre de Crimée ; il voyait reparaître avec joie, dans la première grande guerre que nous eussions entreprise depuis 1815, ces hautes qualités de race, qu'il nous avait montrées à l'œuvre dans l'une et l'autre de ses Histoires ; mais il se demandait avec anxiété quel emploi sauraient faire de cette force nationale ceux qui en avaient saisi la direction. L'historien de la campagne de Russie ne refusa point au

pouvoir d'alors ses conseils sur la conduite de la nouvelle guerre contre l'Empire russe.

A la guerre de Crimée succéda bientôt la guerre d'Italie, entreprise qui fut conduite de façon à satisfaire aussi peu ceux qui l'avaient voulue que M. Thiers, qui ne la voulait point; en n'achevant pas l'œuvre qu'on avait commencée, on prépara les plus grands périls à la France, et l'on ne sut point, à l'heure suprême, nous assurer l'alliance de l'Italie affranchie, ainsi qu'il était possible de le faire : personne ne l'ignore aujourd'hui.

Le temps et les évènements avaient commencé de relâcher les liens de l'autocratie impériale ; la publicité de la parole, à défaut de la réalité du pouvoir, était rendue aux assemblées : M. Thiers rentra au Corps législatif en 1863. Il recommençait, à soixante-six ans, une nouvelle carrière politique. Personne ne pressentait en ce moment que son retour à la vie active serait un des grands évènements de notre histoire.

Tout en gardant la mesure qui convenait à sa situation et à son passé, il se rapprocha, en ce qui concernait les questions intérieures, des quelques députés républicains qui avaient pénétré dans les assemblées de l'Empire. Son élection avait été le résultat d'un concert entre toutes les opinions qui aspiraient à la résurrection des libertés parlementaires.

Après tant d'années de silence, le grand orateur de la monarchie constitutionnelle se retrouva tout entier, lorsqu'il se reprit, comme autrefois, à traiter, sous tous leurs aspects, les affaires du pays ; lorsqu'il montra l'aggravation croissante de notre situation financière ; puis, lorsqu'il

rappela les liens qui unissaient la bonne administration et les garanties politiques, « les libertés nécessaires ! » Par trois fois, de 1864 à 1866, il les revendiqua, avec une insistance croissante, ces libertés qui résultent, disait-il, de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, placée en tête de la Constitution de 91. « L'ensemble des principes « découlant de cette Constitution forme, dit-il, l'unité de la « Révolution, et cet ensemble n'est pas une imitation an- « glaise ou américaine, mais l'œuvre originale de la France « à l'usage de l'humanité tout entière. »

Les questions extérieures le préoccupaient peut-être plus vivement encore. Il voyait devant lui un gouvernement qui, longtemps favorisé par un concours de chances inouïes, ne se lassait pas de tenter la fortune, et qui, après deux guerres où l'on pouvait du moins chercher une pensée politique, en avait entrepris une troisième à la poursuite de pures chimères. M. Thiers s'efforça en vain d'arrêter dans son cours la funeste expédition du Mexique.

A peine ses prévisions eurent-elles été réalisées par la déplorable issue de cette guerre, que des périls plus grands et plus voisins vinrent renouveler et accroître ses patriotiques alarmes. Il voyait se préparer la destruction de la Confédération germanique et la concentration d'une formidable puissance militaire, qui régnerait sur les deux bords du Rhin, aussi bien que sur la mer du Nord et sur la Baltique. Il protesta contre le démembrement du Danemarck, toléré par le gouvernement impérial, et demanda qu'on s'opposât aux projets de la Prusse. A deux reprises, le Corps législatif lui refusa la parole, quand il voulait insister sur les dangers de la situation.

Les évènements qu'il avait tenté de prévenir s'accomplirent sans obstacles. Le gouvernement français resta immobile, tandis que les conditions européennes étaient violemment et complètement transformées au détriment de la France.

Notre gouvernement n'avait ni empêché la guerre, ni fait la guerre ; nous étions réduits à nous imposer dans la paix toutes les charges de la guerre, si nous voulions nous mettre en mesure contre les périls d'un prochain avenir.

M. Thiers avait demandé qu'on se préparât à la guerre en maintenant la paix. On se jeta dans la guerre sans s'y être préparé.

On sait par quels efforts désespérés M. Thiers tenta de retenir la France sur la pente de cet abîme. On sait ce que, dans la séance trop fameuse du 15 juillet 1870, il a dépensé de courage, de patience, de dévouement, pour arrêter dans ses entraînements une majorité frappée de vertige. Il n'est pas, dans l'histoire des assemblées politiques, de spectacle plus émouvant que celui de ce vieillard donnant les plus salutaires conseils, les plus patriotiques avertissements au milieu des interruptions et des murmures, et luttant contre les clameurs de ceux qui l'accusaient de trahir son pays, alors qu'il voulait le sauver !

Tout fut inutile : cette séance à jamais néfaste décida de la ruine publique. La guerre fatale fut déclarée.

L'homme qui avait été accablé d'outrages, au 15 juillet, fut appelé au Comité de défense le 27 août, après les premiers désastres, que d'autres plus affreux allaient suivre. Ceux qui avaient envoyé l'armée à Sedan lui demandèrent conseil, quand il n'y eut plus d'armée.

M. Thiers, dès 1869, avait prévu que l'Empire s'écroulerait dans une catastrophe, et que la République serait l'unique ressource de la France. Son patriotisme n'hésitait pas. L'Empire effondré, la République proclamée dans Paris à la veille du siège, M. Thiers porta tout autour de lui ses tristes regards, cherchant d'où pourrait venir le secours. Lui, qui avait fortifié Paris, afin de le mettre à l'abri d'un coup de main, il ne prévoyait pas, et personne ne prévoyait, la prodigieuse défense de plus de quatre mois; et il ne prévoyait pas davantage, lui, le grand historien des armées régulières, les quatre mois de résistance, en rase campagne, d'un ramas de nouvelles levées contre l'armée la mieux organisée du monde. L'invraisemblable fut le vrai.

M. Thiers ne vit donc d'autre ressource que de démontrer à l'Europe l'intérêt qu'elle avait à empêcher l'écrasement de la France. Il partit, à l'âge de soixante-treize ans, dans l'automne de cette terrible année, pour aller, au fond du Nord, à l'Est, à l'Ouest, d'un bout de l'Europe à l'autre, chercher partout des alliés ou des arbitres, qu'il ne trouva pas. Partout accueilli avec de grands, mais de stériles égards, il dut reconnaître qu'il n'y avait plus, en ce moment, ni équilibre de l'Europe ni corps européen.

Il revint, à l'heure sombre où Metz tombait après Strasbourg. Comment traiter de la paix, ainsi qu'il l'eût souhaité? Nous savons maintenant que, si nous eussions alors mis bas les armes, nous n'en eussions pas moins perdu Metz et Strasbourg, et nous n'eussions pas sauvé notre honneur, qui nous assure l'avenir. La longue défense ne cessa qu'après avoir épuisé tout ce que peut donner la constance humaine.

Les élections de 1871 s'accomplirent dans les conditions les plus lamentables qu'eut subies notre malheureuse patrie, depuis le jour où Jeanne Darc la sauva. La France, mutilée, défaillante, se souleva sur son lit d'agonie, et se tourna vers l'homme qu'elle avait vu tout tenter pour l'empêcher de rouler au gouffre. Vingt-six départements l'élurent, et l'Assemblée ne fit que ratifier le choix du pays, en appelant M. Thiers au pouvoir. Quel pouvoir, hélas! C'était condamner celui qu'on en revêtait à porter la croix pour tous!

Il faut lire dans les émouvants récits de deux de nos éminents confrères (1), associés aux douleurs et aux efforts du chef d'un État en ruines, il faut lire ces cruelles négociations de Versailles, où M. Thiers, le cœur déchiré, fut placé dans cette désolante alternative : laisser dans les mains de l'étranger les lambeaux sanglants arrachés à la France, ou se rejeter dans une lutte sans espoir et périr dans l'impossible!

Il se résigna. Il avait, par une obstination vraiment héroïque, retenu dans ses mains un dernier débris de l'Alsace, notre Belfort!

Un pareil traité, signé par un tel homme! Lui, qui avait passé sa vie à déplorer 1814 et 1815, être réduit à subir, comme chef de la France, un pacte plus affreux cent fois que celui qu'avaient imposé les deux premières invasions! C'est un des plus grands martyres de l'histoire!

Il eut la force de n'y point succomber. Avec cette prodigieuse élasticité qui manifestait en lui le vrai type du

(1) MM. Jules Favre et Jules Simon.

génie français, avec cette belle faculté de l'espérance, dont le christianisme a fait avec tant de raison l'une des premières vertus de l'homme, il surmonta cette mortelle angoisse. Il commença l'œuvre de réparation, au nom de la République, provisoire, il est vrai, mais devant profiter, — c'était sa conviction, — de tout ce qui se ferait, sous la forme républicaine, pour relever la France.

Il est violemment arrêté au premier pas. A peine la guerre étrangère terminée, la guerre civile éclate. La France semble près de se dissoudre. Lui, forcé de combattre Paris! Lui, Parisien d'adoption, qui, plus qu'aucun des enfants de la grande cité, avait dans Paris son esprit et son cœur! Ah! nous avons droit de le dire devant Dieu et devant les hommes, il fit tout ce qu'un homme peut faire pour prévenir cette lutte impie!

Quand elle fut devenue inévitable, il fit tout, également, avec une énergie, une activité, une intelligence extraordinaires, pour l'étouffer au plus tôt.

Ce qu'il souffrit de ces nécessités terribles, ceux qui l'approchaient alors peuvent en témoigner; nous avions vu ses larmes à Bordeaux, quand il nous présenta le douloureux traité : je l'ai vu pleurer à Versailles, quand on lui apporta la nouvelle, un moment partout répandue, que le Louvre brûlait. Il pleurait la grandeur intellectuelle de la France, comme il avait pleuré sa grandeur politique : il pleurait sur Paris comme sur Strasbourg.

Aussitôt les flammes éteintes, il se remet à l'œuvre. Il a refait l'armée ; il refait les finances ; à travers les difficultés et les dangers de tout genre, à travers les querelles des partis et les crises de l'Assemblée, il accomplit la prodi-

gieuse opération de notre rançon : au lendemain de nos effroyables malheurs, le crédit de la France est restauré par lui dans des proportions inouïes qui stupéfient le monde, et, par des négociations habiles aussi bien que par des paiements anticipés il obtient la libération du territoire deux ans plutôt que ne l'avaient fixé les traités.

Il juge alors le moment venu de mettre fin à un provisoire qui pèse à la France et qui entrave sa résurrection. Il veut faire reconnaître par l'Assemblée la République définitive. De même qu'en 1830, il avait résolûment proposé et soutenu la monarchie constitutionnelle, comme imposée par les conditions où se trouvait la France, de même, en 1873, après les longues et cruelles épreuves dont sortait, grâce à lui, notre infortunée patrie, il proposait la République comme le seul gouvernement possible, le seul qui pût reconstituer la France en y affermissant l'ordre et en y développant la liberté.

Il appelait le concours de tous, afin de fonder une République organisée, pondérée, garantissant tous les droits, tous les intérêts légitimes. L'historien de la Révolution invitait la France, après quatre-vingts ans, à renouer, en la perfectionnant, la tradition de l'an III, du premier essai de république régulière qu'eussent tenté nos devanciers.

« La République existe, disait-il : vouloir autre chose, ce serait vouloir une révolution, et la pire de toutes ! » La cause était gagnée dans le pays ; elle ne l'était pas dans l'Assemblée. Les partis opposés à la République se réunissent contre M. Thiers ; il tombe !

Il tombe ; non ! il sort du pouvoir, debout et calme, apaisant, de la voix et du geste, l'inquiétude immense qui

s'était emparée du pays, et disant à la France : — « Confiance et sagesse ! »

Ce n'est pas le moment de raconter cette période, fermée d'hier, et à laquelle rien ne ressemble dans nos annales. Disons seulement que, là où M. Thiers a échoué, sa pensée triomphe. Sous la pression de la nécessité qu'il a prévue et prédite, l'Assemblée, moins de deux ans après sa chute, fait ce qu'elle l'a empêché de faire et donne à la France une Constitution républicaine.

De sa retraite, sur laquelle la France et l'Europe avaient incessamment les yeux et où, du dedans et du dehors, chacun venait avec respect s'éclairer de ses larges vues et solliciter les conseils de son immense expérience, de sa retraite si entourée et si honorée, M. Thiers eut la satisfaction de voir la France, à travers des agitations qu'il eût voulu lui épargner, persévérer avec fermeté et prudence dans la voie qu'il lui avait ouverte.

Qu'il me soit permis de m'arrêter un moment sur ces derniers temps de sa vie ! Les souvenirs en sont à la fois si chers et si douloureux pour les amis dans le cœur desquels vibre encore cette parole toujours si vive et si alerte, si aimable dans sa familiarité, si élevée quand elle touchait au domaine de l'art ou de l'histoire, aux intérêts, aux espérances de la patrie ! On ne se lassait pas d'admirer la réunion des facultés les plus diverses, on pourrait dire les plus opposées, dans cet esprit qui avait gardé cette spontanéité féconde qui semble n'appartenir qu'à la jeunesse, en y joignant tout ce qu'avait pu donner une incomparable expérience personnelle, élargie par un commerce habituel avec tout ce qui a été grand dans l'histoire.

Lorsqu'on rentre dans cette maison hospitalière, où l'on venait chercher, le soir, le charme et l'instruction inépuisable de cette conversation vivifiante, dans cette maison où son nom est si dignement porté, où sa pensée remplit tout, anime tout, où le culte de sa mémoire est entretenu avec un dévouement si profond et si touchant, on ne peut se faire à l'idée que le maître absent ne va pas reparaître ; on ne peut croire à la réalité de ce coup foudroyant, qui n'a pas laissé à ceux qui l'aimaient le temps de s'habituer à la pensée que ce torrent de vie allait soudainement tarir !

Jamais M. Thiers n'avait été plus actif que depuis qu'il ne portait plus le fardeau du gouvernement.

Il avait préludé à ses deux années de pouvoir par son terrible voyage de l'automne de 1870. Il se reposait maintenant des prodigieux efforts, des travaux écrasants de ces deux années, par des labeurs d'un autre ordre, des études philosophiques et scientifiques qui eussent réclamé toutes les forces d'un penseur et d'un savant, résumant, dans une œuvre magistrale, une vie entière consacrée à la science. On peut douter qu'il existe un second exemple d'une pareille activité et d'une pareille universalité. Il allait bien au-delà du mot de Térence. Il ne s'intéressait pas seulement à tout ce qui est de l'homme, il voulait savoir et faire tout ce que peut savoir et faire l'homme. A vingt ans, ainsi que nous l'a appris celui de nos confrères (1) qui a parlé ici le premier et parlé si éloquemment de lui depuis qu'il nous a été enlevé, il avait composé un traité de trigonométrie sphérique, avec des démonstrations toutes nou-

(1) M. Caro.

velles ; plus tard, au milieu de sa carrière politique, il préparait une Histoire de Florence, où il eût montré, non pas seulement le goût le plus élevé et le plus épuré des arts, mais les connaissances techniques les plus approfondies sur tout ce qui se rapporte à la peinture, à la sculpture, à l'architecture ; maintenant, presque octogénaire, après avoir, durant de longues années, étudié à l'Observatoire les mouvements des corps célestes dans l'immensité de l'espace, au Muséum d'histoire naturelle les mystères de la zoologie, les premiers rudiments de la vie dans les infiniment petits, il poursuivait, avec une ardeur juvénile, l'exécution d'un grand ouvrage sur l'homme et sur la nature, où il donnait son sentiment et son jugement sur tous les grands problèmes qu'agite et qu'agitera éternellement l'esprit humain.

« Toujours, écrivait-il, en tout ce qui arrivait dans le « monde, je cherchais les causes et les effets des choses, « et non-seulement l'enchaînement des causes et des « effets, mais la loi même des choses; et je cherchais non- « seulement à établir cette loi, mais à la justifier, ayant « le penchant à trouver bien tout ce qui était, non pas « accidentel, mais permanent dans l'univers. »

Il ne doutait point sur le fond des choses. Il eût dit, avec Voltaire : « Il n'y a point de nature, il n'y a que « de l'art » ; c'est-à-dire : tout est l'œuvre d'un artiste suprême, tout procède d'une pensée et d'une volonté, tout est destiné à une fin. Sur les données essentielles qui sortent du fond même de notre nature morale, et qu'on peut nommer les grandes traditions du genre humain, sur l'Être cause de tous les êtres, sur le Dieu vo-

lontaire et libre, sur l'âme immortelle, sa pensée n'avait rien d'incertain ni d'équivoque.

Il ne devait point achever cette vaste entreprise, dont diverses parties étaient déjà puissamment ébauchées et grandement écrites; c'est là pour nous un sujet de profond regret; il eût porté, dans l'exposé des grandes découvertes de la science moderne, l'ordre, la clarté, l'animation, l'intérêt entraînant qui l'avaient rendu irrésistible dans la politique, et les simples et saines conclusions philosophiques qu'il eût tirées de l'étude de l'homme et de la nature eussent été essentiellement propres à saisir l'esprit du grand nombre; sa ferme raison pratique, habile à traduire les hautes spéculations en vives et familières saillies, son bon sens lumineux, allaient droit au sens commun des foules, et son œuvre eût exercé une salutaire influence : elle eût pu offrir un point d'appui et de ralliement à bien des esprits troublés, et beaucoup l'eussent suivi sur le terrain des idées, comme ils l'avaient suivi sur le terrain des faits.

S'il ne put rendre à son pays ce nouveau et grand service, il le servit du moins encore dans la politique, avec autant d'éclat que d'efficacité, avant de quitter ce monde.

Depuis que la forme du gouvernement était fixée, la lutte des partis continuait sur le fond, sur la direction à donner au pays, en vue d'un avenir âprement disputé. L'autorité de M. Thiers sur les esprits, moins incessamment sentie depuis qu'il n'avait plus en main le gouvernement, avait gagné en étendue et en profondeur ce qu'elle avait perdu en action continue. Il n'était plus le directeur officiel du pays; il restait son conseiller, son modérateur

et son guide. Le peuple l'acclamait partout où il se montrait en France.

Pourquoi? Qu'est-ce donc qui le rendait plus puissant et plus populaire dans la condition privée qu'il ne l'avait été au faîte du pouvoir? Qui lui avait rallié et qui avait rallié entre eux tant d'anciens adversaires, tant d'hommes venus des points opposés de l'horizon?

C'était le sentiment, la conviction de plus en plus répandue dans la masse nationale, qu'il subordonnait son existence entière à une idée, à une passion, le bien de la France. Un commun amour pour la France réunissait, autour de celui qui était le Français entre tous, ces multitudes d'hommes qui, ainsi que lui, préféraient la patrie à tout.

Une grande crise, cependant, a surgi, qui semble tout remettre en question. M. Thiers, à la veille d'élections de l'issue desquelles dépend la destinée de la France, écrit, pour ses électeurs et pour le pays, une lettre qui sera un grand monument dans l'histoire. Il en avait écrit une semblable et fort belle, à la veille de la chute de la monarchie constitutionnelle, pour tâcher de prévenir cette chute; il écrit celle-ci pour assurer le maintien de la République:

« Trois régimes ont péri, dit-il, et la France a été cruel-
« lement éprouvée pour arriver enfin, en trois pas, à la
« forme démocratique moderne... Je supplie les honnêtes
« gens... malheureusement prompts à s'alarmer, de regar-
« der ce tableau de chutes successives et de réfléchir.

« Ce torrent dévastateur, suivant eux, devant lequel ils
« s'écrient, chaque fois, que la France va périr, qu'il faut

« résister, ne serait-il pas ce grand siècle qu'on appelle le « dix-neuvième, et qui entraîne l'humanité tout entière? « Et ne serait-ce pas un véritable anachronisme que cette « folle résistance à des progrès dont la France a eu l'hon- « neur de donner le signal? Car elle a marché, le flambeau « du génie à la main, à la tête de l'humanité!

Ce devait être là son testament devant la postérité : la plume échappa de sa main défaillante. Il disparut brusquement de cette terre, au moment où la France, confiante dans son éternelle jeunesse, s'attendait à le voir bientôt illustrer la tribune de l'Assemblée nouvelle qu'appelaient ses dernières paroles.

Le spectacle inouï que donna Paris au monde fit voir ce que vaut l'accusation d'ingratitude portée si souvent contre la masse populaire. Ce peuple, qui avait été plus d'une fois séparé de M. Thiers pendant sa vie, mais qui lui était revenu avec une affection toujours croissante, se leva jusque dans ses dernières profondeurs pour venir le saluer dans la mort. Rien ne saurait être comparé à la majesté de ce silence, à ce recueillement auguste d'un million d'hommes devant cette dépouille mortelle! Paris entier, debout autour du cercueil de M. Thiers, mena ses funérailles comme celles du Père de la patrie, et la France s'unit à Paris.

A partir de ce jour funèbre et glorieux, on ne pouvait plus douter de l'avenir. L'union nationale s'est consommée sur la tombe de ce grand mort. Son esprit a vaincu après qu'il a quitté sa dépouille terrestre. Sa pensée vit et vivra au milieu de nous. Sa jeunesse avait raconté la Révolution française : sa vieillesse l'a continuée et conclue. Comme Washington, dont les origines et les tendances premières

n'étaient ni républicaines ni démocratiques, il était parti d'autres données politiques que celles auxquelles il est arrivé et qu'il a réalisées. Il y est arrivé, non par les conceptions abstraites de l'esprit théorique, non par l'entraînement du sentiment, mais par la réflexion, par l'étude approfondie des faits, par la conviction lentement formée, et que rien ne pouvait plus ébranler. Sa mémoire est à jamais liée à l'établissement définitif de la nouvelle société politique qui a succédé à l'ancienne France.

Dans cette dernière phase de la vie où la plupart des hommes voient s'affaiblir leurs sentiments et décroître leurs facultés en descendant vers la tombe, il n'avait cessé de croître en force, en élévation, en dévouement à la patrie. C'est quand il disparaît du milieu de nous, que la France le connaît tout entier. L'homme éminent est devenu un grand homme ; il restera grand homme dans l'histoire.

La noble épitaphe qu'il s'était choisie résume cette glorieuse existence. Les historiens de l'avenir qui en feront le récit à nos enfants n'auront qu'à montrer sa devise en action :

« Il a aimé sa patrie : il a cherché la vérité. »

RÉPONSE

DE

M. XAVIER MARMIER

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. HENRI MARTIN.

Monsieur,

Un des anciens rois de France dont vous avez raconté l'histoire disait, il y a longtemps, il y a cinq cents ans : Honorez les lettres. Leur progrès est lié à celui du royaume. Si elles sont délaissées, si elles déclinent, le royaume aussi déclinera.

L'Académie française a donné la plus haute extension à cette maxime de Charles le Sage. Elle a, dès sa fondation, honoré et fait honorer les lettres dans leur plus pure

essence et leurs diverses manifestations : la poésie, l'éloquence, la critique, l'histoire, le roman, tous les dons de l'esprit, toutes les nobles expressions de la pensée.

A travers les vicissitudes de la politique, les bouleversements de toute sorte, elle a conservé ses sages règlements et sa pacifique mission. Si douces et si belles sont ses attributions qu'elle n'en peut désirer d'autres, et elle n'en désire pas d'autres. Ses héros sont les écrivains qui répandent au loin l'étude de notre langue et l'éclat de notre littérature. Ses grands jours sont ceux où elle distribue ses couronnes, et ceux où elle reçoit dans son enceinte un de ses nouveaux élus.

Tout jeune, Monsieur, vous avez montré votre amour pour les lettres. A vingt ans, vous étiez un des disciples zélés du romantisme. Vous disséminez alors en divers recueils les stances élégiaques et les odes belliqueuses. Vous racontez des légendes populaires, et composez des romans historiques : *Wolfthurm, le Libelliste*, *Minuit et midi*, réimprimé sous le titre de *Tancrède de Rohan*, ce même Tancrède dont Tallemant des Réaux a joint le nom à l'une de ses scandaleuses chroniques.

De ce méchant racontage, de quelques pages correctes, mais un peu sèches, du père Griffet, l'honnête historien de Louis XIII, vous avez fait un chaste et intéressant récit où l'on remarque de nobles physionomies, des tableaux de mœurs véridiques et des scènes touchantes.

Il ne vous souvient peut-être plus de ces *Juvenilia*. On peut cependant y discerner déjà vos sérieuses tendances, y reconnaître l'indice de votre vocation d'historien.

Cela me semble particulièrement marqué dans un de vos

premiers livres : *la Vieille Fronde*, où vous avez tracé en une série de scènes adroitement agencées, parfois vivement dialoguées, le commencement de cette guerre qui suscita des rivalités sans grandeur, des ambitions éhontées, entacha les noms les plus glorieux et finit par l'avortement du principe d'autorité parlementaire pour lequel tant de bonnes gens avaient tiré tant de coups d'arquebuse.

Dans l'essor intellectuel, dans le merveilleux épanouissement de poésie et de science qui éclata en France vers la fin de la Restauration, et dont la France doit à jamais garder le souvenir, les études historiques s'élevaient au premier rang. Plus tard leur cercle s'est encore agrandi.

Les éléments de ces études étaient depuis longtemps préparés par les archéologues et les numismates, par les investigateurs des vieux diplômes et des vieilles chartes, par les admirables travaux des bénédictins de Saint-Maur, par les recherches et les écrits de plusieurs autres savantes corporations.

L'école moderne compulse ces documents avec une nouvelle pensée et donne à l'histoire une nouvelle vie.

« Car l'histoire, a dit M. de Chateaubriand, change de caractère avec les âges, parce qu'elle se compose des faits acquis et des vérités trouvées, parce qu'elle réforme ses jugements par ses expériences, parce qu'étant le reflet des mœurs et des opinions de l'homme, elle est susceptible des perfectionnements mêmes de l'espèce humaine. »

Avec cette idée de perfectionnement si justement exprimée par l'illustre écrivain, l'histoire est reconstituée de nos jours en tout pays, en Russie par Karamzin, en Suède par Geijer, en Danemark par Allen, en Allemagne par

Ranke, en Hollande par Motley, en Angleterre par Lingard et Macaulay, en Amérique par Prescott et Bancroft, en Italie par Cantù, en Espagne par Lafuente.

Je ne cite que les principaux noms ; et la France, en ce concours des nations, au milieu de tant d'œuvres d'érudition et de rénovation, occupe encore la plus haute place. C'est une de nos gloires, une douce gloire en ce siècle tourmenté. Tâchons de la garder.

Parmi les livres de cette féconde période, les vôtres, Monsieur, ont acquis un juste renom. Dès le jour où vous avez trouvé la voie que vous cherchiez dans vos premiers essais, vous y êtes entré résolûment, vous avez entrepris une grande tâche avec l'ardeur de la jeunesse, et d'année en année, vous l'avez poursuivie avec une persistance, un talent et un sentiment patriotique qui méritent bien d'être loués. C'est le travail de votre vie, un mémorable travail, toute une histoire de France très étudiée, très savante, depuis son origine jusqu'au temps actuel. Nulle autre histoire complète de notre pays, sauf celle de M. de Sismondi, n'a été faite en de si larges proportions. Nulle autre ne présente une telle quantité d'évènements et d'images habilement coordonnés.

Mais vous n'avez pu dessiner tant de portraits, toucher à tant de questions, juger selon vos idées personnelles tant d'hommes et tant de choses sans susciter de vives controverses.

Je n'essayerai pas de les reproduire. Permettez-moi seulement de vous adresser quelques réflexions.

Au milieu de vos graves recherches, vous avez gardé un sentiment poétique qui doit être apprécié. Il vivifie votre

drame de Vercingétorix. Celtil Vercingétorix, l'immortel Gaulois, le héros du camp d'Alaise, entre les deux jolies villes d'Ornans et de Salins, dans la vaillante Franche-Comté, le vaincu de cet antique Waterloo, si grand dans sa défaite et son sacrifice devant César le victorieux, si indigne dans sa vengeance !

Le sentiment poétique anime aussi vos dissertations littéraires, vos récits de bataille, principalement votre description de l'ancienne Gaule.

Cette terre de nos ancêtres vous séduit et vous entraîne. Vous y allez comme en un pays de fées, vous y vivez par la pensée. Vous aimez à la voir dans sa vaste extension et dans ses différents cercles ; vous aimez à observer le caractère et les mœurs de la nation gauloise dans le calme de son foyer et le tumulte de ses combats, à écouter à travers les siècles le retentissement des chants d'amour ou des chants héroïques des bardes, à contempler au sein de leur mystérieuse retraite, dans la majesté de leur sacerdoce, les druides, juges et prêtres de la communauté.

Mais un jour vient où la Gaule, envahie par les légions romaines en vain rassemble toutes ses forces, en vain combat avec un merveilleux courage. Elle est vaincue, et l'on ne peut dire d'elle ce qui fut dit de la Grèce par Horace :

« La Grèce vaincue captiva son conquérant incivilisé et importa ses arts dans l'agreste Latium. »

Les lois romaines sont imposées à la race gauloise ; des colonies romaines s'établissent au sein de ses clans féodaux ; sa vieille organisation est peu à peu détruite, son culte proscrit, et bientôt sa transformation entière s'ac-

complit par une puissance plus grande que celle du glaive des Césars, par la douceur de l'Évangile.

Dans cette nouvelle phase, vous ne pouvez rompre le charme qui vous lie aux institutions celtiques, ni renoncer à l'idée de l'immense développement que vous entrevoyiez pour elles dans l'avenir. Vous prolongez par l'imagination au-delà des limites de la réalité l'empire de l'ancienne Gaule, vous attribuez à ses bardes une importance qu'ils n'avaient plus, qu'ils ne pouvaient plus avoir.

Le druidisme, avec ses arrêts mystérieux, ses sacrifices sanglants, a disparu devant l'étoile de Bethléem et les œuvres des bardes n'ont point eu sur la chevalerie chrétienne l'influence que vous leur accordez.

Le cycle des romans de la Table ronde ne date pour nous que du milieu du XIIe siècle. A cette époque, la chevalerie instituée depuis longtemps était dans sa généreuse ardeur, très brillante et très forte.

Sous l'étendard d'Alphonse VI, elle venait d'expulser les Maures de Tolède. Sous la bannière de Godefroi de Bouillon, elle venait de conquérir Antioche et Jérusalem. Elle allait, avec Louis VII et l'empereur d'Allemagne, entreprendre une nouvelle croisade.

Les lais bretons traduits par Marie de France, les romanesques aventures de Lancelot du Lac, de Tristan, de Perceval le Gallois, ne pouvaient rien ajouter à ses sentiments d'honneur, à son enthousiasme religieux.

L'un des plus fameux personnages de l'ancienne poésie armoricaine, c'est Merlin, le barde, le magicien, le prophète, le héros d'une triple légende. Enfanté par un

démon (1), il a été, après une fabuleuse existence, enseveli dans les profondeurs de la forêt de Brecheliant,

Donc Bretunz vont sovent fablant (2).

Là se rassemblent les fées.

Wace, le célèbre auteur du roman de *Brut*, ayant voulu visiter ces bois enchantés, a cependant été très déçu dans son rêve de poète, et il raconte en une strophe facétieuse son erreur :

Là allai-je merveilles querre,
Vis la forêt et vis la terre;
Merveilles quis (cherchai), mais ne trovai.
Fol m'en revins, fol i alai;
Fol i alai, fol m'en revins:
Folie quis, por fol me tins (3).

L'enchanteur Merlin vous apparaît comme la personnification du « néo-druidisme imposant de toute part son mysticisme inspiré, et planant sur le moyen âge avec le livre des destinées à la main». Il annonce dans ses prédictions, à plusieurs siècles de distance, « l'avènement, dites-vous, du Messie féminin qui fut la sublime manifestation du génie celtique ».

Ce Messie féminin, cette manifestation, c'est Jeanne d'Arc.

Nous ne pouvons nous représenter en de telles formules la vierge chrétienne de Domremy, la sainte héroïne d'Or-

(1) *Die Sagen von Merlin* herausgegeben von San Marte, 1853, p. 342.
(2) *Roman de Rou*, t. II, p. 343.
(3) *Roman de Rou*, t. II, p. 143.

léans, l'envoyée de Dieu dans les calamités de la France.

En commençant après vos patientes études votre patriotique narration, vous vous êtes promis d'être en tout point très-impartial, et personne assurément ne mettra en doute votre sincérité. Mais, malgré votre bon vouloir, n'avez-vous pas été quelquefois détourné de cette résolution?

Un des grands avantages de notre pays, vous le savez, c'est son unité. Jamais, en aucun temps, il n'y en eut une si compacte en un si vaste royaume.

Cette unité, Monsieur, vous l'avez vue poindre à une époque lointaine. Vous en avez suivi le lent et difficile développement à travers de cruels orages, comme les marins suivent le déroulement du câble électrique à travers les flots tourmentés de l'Océan.

A qui devons-nous cette force de la France, cette précieuse unité? A la monarchie.

Cependant elle ne vous apparaît réellement accomplie que par les décrets de l'Assemblée constituante en 1789.

Comme le voyageur qui parcourt une vaste contrée en songeant au lieu de prédilection vers lequel il se dirige et où il espère séjourner, vous pénétrez dans les phases successives de l'histoire, en aspirant à l'aurore des temps nouveaux où l'ancienne France, selon votre expression, sera transformée.

Par l'effet de cette pensée dont nous respectons la franchise, n'êtes-vous pas, chemin faisant, quelquefois bien sévère pour les hommes et les évènements qui s'opposent à la rapidité de vos vœux, bien indulgent pour ceux qui trop tôt la favorisent?

Ainsi Charles V a par son habileté et sa patience sauvé des plus terribles périls son royaume : vous-même loyalement le reconnaissez. « Mais l'histoire, dites-vous, en lui donnant place parmi les hommes qui ont le mieux servi la France contre l'étranger, ne doit pas oublier qu'à l'intérieur, il fit avorter l'essai d'un gouvernement libre et fraya la funeste route de la monarchie absolue. »

Voilà le sage Charles V condamné, et vous condamnez aussi l'ambition prématurée d'Étienne Marcel. Mais ne faites-vous pas trop d'honneur à ce prévôt de Paris en le représentant comme la plus grande figure du XIVe siècle. Il me semble que, dans cette époque si âpre et si sombre, Duguesclin est une assez grande figure et Robert Bruce, le héros écossais, et Pétrarque, et Dante! et Rienzi, le fameux tribun de Rome, sont aussi du XIVe siècle.

Étienne Marcel inaugurait le règne de la terreur quand sous les yeux du Dauphin, éperdu, sans défense, il faisait égorger le maréchal de Normandie et le maréchal de Champagne.

Étienne Marcel n'a peut-être pas suscité lui-même, comme l'affirment plusieurs chroniqueurs, la fureur de la Jacquerie. Mais son intérêt était de soutenir cette terrible insurrection, et il l'a soutenue (1).

Par un de ces revirements que la droite raison ne peut comprendre, mais qui ne sont pas rares dans les temps révolutionnaires, Étienne Marcel, après avoir été l'actif auxiliaire de la Jacquerie, se rangeait du côté de Charles de Navarre qui venait de la combattre. Au moment où l'ardent

(1) S. Luce, *Histoire de la Jacquerie*, p. 114, 116, 117, 121.

prévôt périt, il allait ouvrir les portes de la capitale à cet allié des Anglais.

Quant à sa tentative de réformes, elle a été nettement jugée par un maître.

« Cette tentative, dit notre savant historien, notre cher honoré confrère, M. Mignet, était contraire à l'esprit du temps et au progrès de l'État. Elle ne pouvait pas réussir. La résistance qu'elle devait rencontrer était, dans un pays encore tout féodal, incomparablement supérieure à la force qui poussait à l'entreprendre.

« Si elle avait obtenu un succès qui eût été inévitablement funeste, les villes de France seraient devenues indépendantes à la façon des villes d'Italie ou des villes des Flandres. Le royaume, qui commençait à sortir de son morcellement, y serait retombé; l'administration, plus générale et dès lors plus équitable, qui commençait à régir les diverses classes de personnes et à rapprocher les divers ordres d'intérêts, aurait fait place à la lutte acharnée des uns et à l'anarchie inconciliable des autres. Au lieu de cette marche heureuse vers une unité toujours plus complète, et une condition toujours plus égale, la France serait revenue à des désordres compliqués, puisqu'ils n'auraient pas été seulement féodaux, comme dans les périodes précédentes, mais encore municipaux (1). »

D'autres chapitres de votre livre m'obligeraient à vous soumettre d'autres remarques.

Je m'arrête.

(1) Mignet, *Journal des savants*, 1855, p. 372.

La critique est aisée, dit le Philinte de Destouches (1). Elle me semble, au contraire, fort difficile. Je ne m'y sens point apte et n'en ai point le goût. C'est si triste de chercher ce que nous appelons les défauts d'un livre. C'est si bon de reconnaître ses qualités.

A côté des récits où vous exprimez sur nos anciennes institutions religieuses et civiles des sentiments que la conscience d'un grand nombre de vos lecteurs ne peut admettre, à côté des pages de dialectique où vous n'avez pu, malgré le fonds de bienveillance inhérent à votre nature, atténuer la rigueur de vos opinions, il y a dans votre œuvre tant d'autres pages qui ne soulèvent aucune objection, qui attirent et instruisent et auxquelles on s'attache ! Telles sont la plupart de vos dissertations sur le développement des arts, des lettres, des sciences, à diverses époques, et de vives relations de batailles, et des chapitres politiques où l'on sent vibrer la corde d'un vrai patriotisme, où la pensée s'exalte par la juste appréciation de plusieurs de nos hommes d'État.

On se plaira à relire ce que vous avez si bien dit de l'héroïque activité, des vastes combinaisons de Richelieu, dont le nom doit être particulièrement honoré dans notre Académie, à relire aussi ce que vous dites des habiles et heureuses négociations de Mazarin, du traité de Westphalie et du traité des Pyrénées qui réalisaient les hautes combinaisons de Henri IV et de Richelieu.

Si vous formulez parfois un peu vivement le blâme, vous savez aussi accentuer l'éloge.

---

(1) La critique est aisée et l'art est difficile. (*Le Glorieux*, 2e acte.)

Avec votre foi dans l'avenir, vous parlez éloquemment du passé et vous nous ramenez à d'heureuses réminiscences par le nom de Colbert.

« Jamais, dites-vous, la France ne s'était vue dans une situation semblable à celle qu'elle occupait en 1672 : jamais elle n'avait atteint une telle hauteur de puissance et de majesté. Non-seulement les admirateurs et les panégyristes du règne de Louis XIV, mais ses détracteurs les plus systématiques, Saint-Simon lui-même, se sont inclinés devant le souvenir de cette époque immortelle. Tout était florissant dans l'état, s'écrie Saint-Simon, tout y était riche. Colbert avait mis les finances, la marine, le commerce, les manufactures, les lettres même au plus haut point. »

Au témoignage de Saint-Simon, vous ajoutez cette image superbe : « La France grandissait par la paix, comme elle avait grandi par la guerre. Ce sont les dix ou douze plus belles années dont ait joui notre patrie. Ne nous hâtons pas de les quitter. Les temples et les palais, les théâtres et les académies, nous appellent au sortir des bureaux, des ateliers, des ports. Partout rayonne l'activité féconde d'un grand peuple; partout s'épanchent des torrents de vie et de lumière. Là encore nous retrouverons le grand ministre à côté du grand roi, non plus créateurs, mais inspirateurs et protecteurs, mais centre l'un et l'autre, l'un par l'autre, du cercle magnifique formé par la réunion de toutes les gloires. »

L'œuvre si vaste à laquelle vous avez, Monsieur, consacré tant d'années d'un patient labeur, que vous avez animée par un remarquable talent de composition et de

style, a eu un éclatant succès. Le public a épuisé en peu de temps plusieurs éditions de vos vingt volumes. L'Institut vous a mis dans ses concours à un haut rang, et les prix qui vous étaient décernés par notre Académie annonçaient votre élection.

Soyez, parmi nous, le bienvenu.

Vous venez de rendre un juste hommage à l'homme éminent dont nous ne pouvons assez déplorer la perte.

Oui, il aima sa patrie, il l'aima profondément.

« Mon siècle, disait-il, est ma patrie dans le temps, la France ma patrie dans l'espace, cette chose si belle et si chère à nos cœurs qui était avant nous, qui sera après nous, la France qui seule mérite tous nos efforts et tous nos sacrifices. »

Quelquefois il parlait de la France avec un ton de bonhomie caustique, une sorte d'*humour* qui était un des traits de son caractère. « Quelle nation que la nôtre, s'écriait-il, si étrange en certains moments, si absurde dans ses moyens d'action, mais si puissante par les résultats de son influence et de son exemple! Nous ne sommes pas un peuple heureux, il faut l'avouer, et, dans notre perpétuelle effervescence, nous ne sommes pas des voisins commodes. Mais nous sommes le sel de la terre : toujours combattant, et cherchant; toujours occupés de quelque invention; détruisant des préjugés, bouleversant des institutions, et ajoutant à la science de la politique de nouveaux faits, de nouvelles expériences, de nouveaux avertissements. Dans deux ou trois mille ans, lorsque la civilisation aura accompli sa marche vers l'Ouest, lorsque l'Europe sera dans l'état où nous voyons à présent l'Asie

Mineure, l'Égypte, on se souviendra seulement de deux de ses enfants : l'un, calme, sage, rangé ; l'autre, enfant gâté, indiscipliné, terrible ; et je crois que la postérité aura une prédilection particulière pour l'enfant terrible (1). »

A cette patrie aimée M. Thiers a consacré toute son activité : et quelle activité ! Jamais nulle part on n'en vit une si longue et si persévérante, éclairée par une si haute intelligence, soutenue par une si ferme résolution, appliquée à tant de grandes œuvres, toujours si vivante et si lucide, souvent si fructueuse.

Activité politique, activité littéraire ! Par toutes les deux il se signala dès sa première jeunesse, et il les a gardées jusqu'à son dernier jour.

A l'âge où les aspirants aux grades universitaires ne s'occupent que du travail qui leur est imposé pour l'obtention de leur diplôme, et parfois ne poursuivent que très-indolemment cette tâche obligée, M. Thiers, sorti du lycée de Marseille, élève à l'école de droit d'Aix, étonnait ses condisciples et ses maîtres par l'élan de son esprit et l'extension de ses études.

Les leçons de la jurisprudence ne lui suffisaient pas. Les mathématiques et l'histoire, la poésie et la philosophie, les sciences physiques et les arts, tout l'attire, tout l'émeut, et tout se range en bon ordre dans ce large cerveau où circule la sève du Midi en de saines alvéoles.

N'y a-t-il pas, dans l'ordre moral et intellectuel, une hérédité comme dans les choses matérielles, une transmission de goûts et de pensées comme une transmission

---

(1) *Conversations by Nassau William Senior,* tome I.

de terres et de capitaux ? Quelquefois cet héritage s'amoindrit ; quelquefois il reste stationnaire, puis un jour peut-être on est tout étonné de son accroissement.

M. Thiers était, par sa mère, cousin des Chénier. Son grand-père était un homme remarquable par ses qualités administratives et sa fermeté de caractère, avocat au parlement d'Aix à vingt ans, nommé en 1770, par ordonnance royale, archiviste de Marseille. En cette qualité, il n'était pas seulement, dans l'ancienne organisation de cette ville, le gardien des actes officiels, mais le contrôleur des dépenses, le directeur des constructions municipales, et en réalité l'administrateur de la commune (1).

Il y a de la poésie d'André Chénier dans un des premiers livres de M. Thiers, dans sa description de la vallée d'Argelez, une des pages de son voyage aux Pyrénées, un ravissant tableau.

Il y a dans le petit-fils ministre des travaux publics l'agrandissement des facultés particulières de l'aïeul. Le jeune ministre achevait le palais d'Orsay, la Madeleine, l'Arc de Triomphe. L'aïeul, en ses vingt ans d'administration, faisait élargir plusieurs places, percer plusieurs rues dans sa ville natale, et prolongeait jusqu'à la mer la fameuse Cannebière.

A vingt ans, M. Thiers, ayant terminé son cours de droit, continuait ses autres études, lisait et discutait. L'académie d'Aix lui donna une agréable occasion d'écrire. Elle mit au concours l'éloge de Vauvenargues, ce

(1) *Documents inédits sur la famille de M. Thiers,* par M. O. Teissier ; Marseille, 1877.

noble officier de Provence qui se consola de ses infirmités précoces par une douce philosophie. C'est lui qui a dit : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

M. Thiers fit un discours que des juges malveillants voulaient écarter, auquel cependant on ne put refuser un accessit. Il en fit secrètement un autre qui fut couronné à l'unanimité.

On remarque dans cette première œuvre de M. Thiers la netteté de style, la vive compréhension des questions dont il s'empare, plusieurs aperçus ingénieux, plusieurs caractères finement dépeints, enfin le germe évident des qualités qui par leur développement graduel lui donneront un jour l'universelle célébrité.

Cette couronne académique, quelques heureuses plaidoiries, quelques nobles et affectueux patronages ne pouvaient le retenir dans la magistrale cité, et, un matin, il part. Dans l'élan de sa pensée, il aspire à une plus grande arène.

Une de ces bonnes grosses, humaines diligences dont le chemin de fer n'a point enlevé aux hommes de mon âge le souvenir, emporte dans un de ses compartiments le lauréat d'Aix et sa jeunesse, César et sa fortune.

Il va s'établir à Paris, inconnu, pauvre, seul dans ce million d'hommes. Non pas seul; il a là un ami dont vous avez si justement parlé, son compatriote, son condisciple, laborieux comme lui, destiné comme lui à prendre une place élevée parmi les historiens. Cet ami, en se retirant à l'écart des hauts et turbulents emplois, le verra avec une tendre affection monter de degré en degré au suprême pouvoir, applaudira à ses succès, s'affligera

de ses déceptions et sera sans cesse jusqu'à l'heure dernière son confident, son auxiliaire.

Ceux à qui Dieu a donné ce bonheur d'aimer ne peuvent croire que tout est fini quand l'œil s'éteint, quand le cœur cesse de battre.

Au mois de septembre 1821, M. Thiers occupait avec son ami, un très-modeste appartement. Mais il était là, gai, alerte, avec l'éclair du génie et les ailes de l'espérance.

Pour les hommes d'élite, vouloir, c'est pouvoir. M. Thiers avait, au début de la vie, la volonté et le pouvoir.

En peu de temps, il se fit dans le journalisme une situation considérable. Il écrivait des articles politiques d'une étonnante virilité, puis des articles sur le Salon, vifs et pénétrants comme ceux de Diderot, mais plus simples et plus judicieux. On les relit encore aujourd'hui avec un réel agrément.

Dans l'espace d'un an, il acquiert, heureux homme! le moyen de voyager, et il s'en va vers les Pyrénées pour examiner lui-même l'état réel de la révolution espagnole, du parti constitutionnel et de l'armée de la foi. A son retour, il disait : « L'Espagne est une Vendée éteinte. » Ce mot fut répété. M. de Talleyrand voulut voir le publiciste qui exprimait une idée si nette en un langage si laconique. Il l'admit dans son intimité, et un jour il disait en parlant de lui : « Notre jeune ami n'est pas parvenu, il est arrivé. »

Arrivé en effet rapidement au renom et à la fortune, très-influent par ses écrits, accueilli avec une faveur toute particulière dans de très-importants salons, actionnaire et directeur du *Constitutionnel*.

En 1823, il publia sa relation de voyage aux Pyrénées. Elle eut un succès parfaitement mérité. Vers la fin de sa vie, M. Thiers a eu la joie de la voir réimprimée. Il y retrouvait dans sa vieillesse la tiède brise et le parfum de sa *primavera*.

En cette même année 1823 parurent les premières livraisons de son *Histoire de la Révolution*, les prémices d'un immense travail qu'il a longtemps continué sans relâche. Pour composer cette première œuvre, les actes officiels de l'époque révolutionnaire, les harangues, les décrets, les livres, les journaux et les pamphlets de toute sorte ne lui suffisaient pas. Avec les documents écrits, il voulait les témoignages de la parole. Il allait cherchant partout les acteurs du grand drame, ceux qui y avaient eu un rôle considérable, et ceux qui y avaient eu diverses circonstances participé. Il les interrogeait avec avidité, les écoutait avec une profonde attention et s'assimilait avec sa merveilleuse intelligence la partie essentielle de leur récit.

Il voulait approfondir des questions spéciales, et il allait comme un écolier, son cahier sous le bras, étudier les finances avec le baron Louis, la guerre avec le général Foy et le général Jomini. Plusieurs de ses anciens condisciples étaient officiers d'artillerie à Vincennes. Il allait près d'eux étudier l'art des fortifications, la théorie de l'attaque et de la défense.

C'est ainsi qu'il a recueilli et classé tant de faits, dessiné, comme s'il les avait vues, tant de scènes émouvantes et représenté dans leurs diverses évolutions tant de personnages. « Il y a là, disait M. Villemain, ce premier entrain de la jeunesse, cette vivacité, ce bonheur d'exécution

qu'il est difficile de rencontrer deux fois : c'est la campagne d'Italie de M. Thiers. »

En accomplissant cette longue tâche, l'infatigable écrivain continuait de fréquenter les salons, de diriger son journal quotidien et de collaborer à plusieurs recueils littéraires. Dans l'*Encyclopédie progressive*, il publiait sur les entreprises de Law une dissertation qui étonna par sa justesse et sa précision les hommes les plus experts en pareille matière. Il en a fait plus tard, avec quelques corrections, un livre excellent. En aucun autre, on ne verra la vie de l'aventureux Écossais si bien racontée, ni son système de banque si clairement expliqué.

Comment M. Thiers pouvait-il faire à la fois tant de choses? Il avait la passion de l'activité. Il a dit dans un article sur les mémoires de Gouvion Saint-Cyr : « Ceux qui ont rêvé la paix perpétuelle ne connaissaient ni l'homme, ni sa destinée ici-bas. L'univers est une vaste action. L'homme est né pour agir. Qu'il soit ou ne soit pas destiné au bonheur, il est certain que jamais du moins la vie ne lui est plus supportable que lorsqu'il agit fortement. »

Chaque matin, M. Thiers, ainsi que son fidèle ami, était debout dès l'aube et constamment à l'œuvre. Jusqu'en ses dernières années, il a conservé ses habitudes matinales. Plus d'une fois, pendant les vacances du parlement, il a pu dire sans exagération : « Mes vacances à moi, c'est dix-huit heures de travail par jour. »

On sait quel fut, en France et en Europe, le retentissement de son *Histoire de la Révolution*. Dans l'espace d'un demi-siècle, son effet ne s'est point amoindri. De 1825

à 1879, qui pourrait dire combien de lecteurs elle a conduits à de graves réflexions, et combien de jeunes imaginations elle a enflammées?

Mais à quoi tient le sort de l'homme? Dans le temps où, par ses polémiques de journaliste et par ses livres, M. Thiers avait les plus brillants succès, il voulait quitter Paris, quitter la France. Passionné pour l'étude des cartes terrestres et marines, il songeait à reconstituer l'histoire universelle par la géographie. M. Laplace, capitaine de frégate, allait faire un voyage de circumnavigation sur une corvette armée de 24 canons, *la Favorite*. M. Thiers obtint de M. Hyde de Neuville, par une faveur spéciale, son admission comme passager à bord de ce bâtiment. Au mois de décembre 1829, il devait rejoindre la jolie corvette. Le mouvement des affaires politiques, les instances de ses amis le déterminèrent à rester.

Trois ans après, M. Laplace revenait de son lointain voyage et, dans la rade de Toulon, au lieu du drapeau blanc, voyait flotter le drapeau tricolore.

La révolution de Juillet était accomplie, et M. Thiers était ministre de l'intérieur.

Sans renoncer, Monsieur, heureusement pour vos lecteurs, à votre vocation d'écrivain, vous êtes entré dans la vie parlementaire, et vous avez vu de près l'action politique de M. Thiers. Au sympathique tableau que vous en avez tracé, à ce qui en a été si bien dit par plusieurs de nos confrères en diverses occasions (1), je ne puis rien

(1) M. Cuvillier-Fleury dans le *Journal des Débats*, 29 et 30 septembre 1877; M. de Sacy, aux funérailles de M. Thiers; M. Caro, dans la séance

ajouter, et comment oserais-je d'ailleurs toucher à de telles questions, moi qui n'ai jamais fait que de la politique de sentiment à une époque où la politique n'accepte guère les idées contemplatives?

Permettez-moi de revenir à la vie littéraire de votre glorieux prédécesseur.

N'est-ce pas celle qu'il a lui-même le mieux aimée?

Dans son discours de réception à l'Académie en 1834, il disait avec un accent de cœur : « Je vous remercie d'avoir discerné, au milieu du tumulte des partis, un disciple des lettres passagèrement enlevé à leur culte, je vous remercie de m'avoir introduit dans cet asile de la pensée libre et calme. »

La pensée libre et calme dont il complimentait l'Académie, il a fait voir par ses discours et ses écrits comme il la possédait lui-même en d'orageuses circonstances, mais jamais si bien peut-être, si nettement et si éloquemment que dans son livre *Sur la Propriété*.

C'était en 1848. Le désordre moral enfanté par la nouvelle révolution impose à son patriotisme un nouveau devoir. Il a longtemps médité sur les théories du socialisme et du communisme, et il s'est reproché de ne les avoir pas encore combattues. Les voilà qui reparaissent avec plus d'assurance et d'audace. Cette fois il en démontrera les aberrations et en signalera la fatale influence. Avec l'ar-

---

des Cinq Académies 25 octobre 1877; M. Ch. Giraud, à l'Académie des sciences morales et politiques, 21 juin 1879; M. Jules Simon, dans son discours à Nancy, 3 août 1879, et dans son livre sur le gouvernement de M. Thiers (Paris, 2 vol., 1879).

deur que lui donne l'espoir du bien qu'il peut faire, il se met à l'œuvre et en quelques mois compose ce traité *Sur la Propriété*, où l'on trouve à chaque paragraphe une vigoureuse argumentation, à chaque page un enseignement, et à la fin une touchante profession de foi.

C'est ainsi que dans les loisirs qui lui étaient faits par des changements ministériels, il se livrait à des travaux destinés à servir les intérêts, ou à rehausser la gloire de son pays.

En 1836, quand il a remis son portefeuille au roi, il s'embarque pour l'Italie : il va à Rome, où M. Ingres sera son cicérone; il va à Florence, où les hommes les plus distingués se feront un honneur aussi de le conduire dans les musées et les bibliothèques. Il va partout où il peut voir quelque beau monument, ou recueillir quelque intéressante notion. C'est le voyageur passionné pour les trésors de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance. C'est l'artiste et c'est l'historien.

Après son Histoire de la Révolution, qui avait eu tant de succès, il allait écrire celle du Consulat et de l'Empire.

« Il la fera à merveille, disait M. de Talleyrand, si ses amis politiques lui en laissent le temps. » Par bonheur, le temps lui fut donné, et, dès son premier jour de liberté, il commence ses investigations sachant qu'elles seront longues. Si vaste est l'arène qu'il doit explorer, si grand et si varié son récit !

En ces quinze années de notre siècle, nous avons toute une épopée nationale : un nouveau cycle de Charlemagne, avec ses douze Pairs,

Qui la terre en douse partaient (1),

ses chants de triomphe dans les régions des Wittikind et ses deuils de Roncevaux, le cycle des temps modernes ; le consul à Marengo, l'empereur et le pape « ces deux moitiés du monde (2) » à Notre-Dame, le lion vaincu à Sainte-Hélène.

En ces quinze années, l'état intérieur du pays reconstitué par des lois de justice et de finance, par la liberté religieuse et les règlements administratifs, « un monde qui renaît après le chaos (3) ».

Pour raconter ces changements graduels, le sagace historien recueillera une multitude de renseignements. La renommée qu'il s'est acquise, les hautes fonctions qu'il a remplies, attirent vers lui tous les regards; les archives des chancelleries lui sont ouvertes, et de tous les côtés on met à sa disposition les documents qui peuvent lui être utiles : négociations secrètes, correspondances intimes, mémoires inédits.

Pour reproduire l'héroïque poème, il étudiera minutieusement les plans de campagne des généraux et la marche des armées. Il saura, comme César, les exploits de chaque légion. Il visitera, comme Polybe, les lieux qu'il veut décrire, les champs de bataille de ses héros. « J'ai, dit-il, pour la mission de l'histoire un tel respect que la crainte d'alléguer un fait inexact me remplit d'une sorte de confu-

(1) Partageaient. *Roman de Brut*, t. I, p. 45.
(2) Victor Hugo.
(3) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. I, p. 141.

sion. Je n'ai alors aucun repos que je n'aie découvert la preuve du fait objet de mes doutes; je la cherche partout où elle peut être et ne m'arrête que lorsque je l'ai trouvée ou que j'ai acquis la certitude qu'elle n'existe pas. »

Des années s'écoulent. On attend avec impatience l'œuvre promise. Enfin, nous en voyons paraître la première partie. Elle est lue avec avidité et partout admirée. Les autres volumes sont publiés à divers intervalles, et à chaque livraison l'intérêt s'accroît.

Ceux qui ont vécu sous le Consulat et l'Empire se réjouissent de voir les vives et véridiques peintures du temps dont ils aiment à se souvenir; ceux qui n'ont de cette époque qu'une vague notion applaudissent l'écrivain qui la leur fait connaître d'une façon si sûre et si agréable.

Quand M. Thiers entreprit cette grande œuvre, il joignait à la jeunesse constante de son esprit la raison de l'âge mûr, à sa perpétuelle curiosité l'expérience de l'homme d'État. Député d'Aix dès l'année 1830, il avait été successivement sous-secrétaire du ministère des finances, ministre des travaux publics, de l'intérieur, des affaires étrangères, et deux fois président du conseil. Il avait par là acquis des connaissances pratiques qui lui donnaient une nouvelle force.

Grâce à ses dons innés et à ses études, rien de ce qu'il doit remarquer ne lui échappe, et telle est sa puissance d'assimilation qu'il semble avoir connu personnellement les personnages dont il nous peint la physionomie, et participé aux évènements dont il nous montre les causes et les conséquences.

La guerre lui plaît. On dirait qu'il l'a faite. Nous la

faisons bravement avec lui et nous tressaillons de joie avec lui quand nous entendons la fanfare de la victoire. Il n'a pas moins d'ardeur pour le développement des institutions pacifiques de la France, pour ses heureuses réformes, pour tout ce qui tient à son amélioration morale et matérielle, à ses lois religieuses, à son labeur agricole et industriel.

« Sésame, ouvre-toi. » Avec son Sésame magique, il ouvre toutes les portes des salles mystérieuses où l'on élabore la Constitution de l'an VIII, où l'on discute les principes du concordat, où l'on prépare les négociations des traités de paix et des traités de commerce, où une solennelle assemblée rédige nos nouveaux codes.

Avec sa lampe d'Aladin, il éclaire toutes ces questions, de telle sorte que, les comprenant si nettement dans toute leur étendue, nous en venons à nous croire nous-mêmes doués de la science du jurisconsulte, du diplomate, du financier et du théologien.

Par l'ensemble et les détails de ce travail si vaste et si français, M. Thiers a bien mérité le titre de « grand historien national », et M. Lamartine a dit avec raison : « L'*Histoire du Consulat et de l'Empire* est le livre du siècle. »

Ce qui rend si attrayante la lecture des ouvrages de M. Thiers, c'est son style. « Je suis, a-t-il dit, fanatique de simplicité. » Son style est un modèle de simplicité. Nul effort, nulle recherche prétentieuse, nul artifice de rhétorique ; mais le mot juste, la phrase limpide, le vêtement diaphane de la pensée.

Le style de ses écrits était celui de ses débats parlementaires et de ses entretiens. Il parlait comme il écrivait avec une aisance incomparable, une indicible richesse

d'idées et de réminiscences, et l'esprit le plus pénétrant. Il y avait de l'esprit dans son geste, dans son sourire, dans ses yeux étincelant à travers ses lunettes. Il y en avait même dans ses colères, quelquefois simulées, plus apparentes que réelles. Nul n'a eu comme lui le don de la persuasion. Une sirène! disaient avec douleur ses adversaires quand il prononçait à la tribune ses mémorables discours en son net et souple langage, souvent familier comme une candide confidence, et dans les grandes occasions, s'élevant, par un superbe essor, à la plus haute éloquence.

Une sirène aussi à son foyer! Ceux qui ont eu le privilège d'être admis à ses réunions intimes ne peuvent oublier les heures qu'ils ont passées près de lui, l'hiver à Paris, l'été à la campagne.

A Paris, c'étaient les visites du matin dans le cabinet où il avait peu à peu rassemblé avec un goût exquis une précieuse collection : bronzes, marbres, terres cuites, laques de Chine et du Japon, dessins de maîtres, gravures choisies parmi les plus rares, et, à défaut des originaux, les meilleures copies des plus célèbres chefs-d'œuvre : tout un musée.

C'étaient le soir, à certains jours, dans le cercle le plus amical, les causeries dont on ne pouvait se détacher, les causeries expansives du charmeur.

A la campagne, on voyait comme il était vraiment heureux de se sentir affranchi des turbulences de la politique, de retourner aux *templa serena* de la nature et de l'étude, heureux de lire en paix un bon livre, heureux de s'en aller avec ses hôtes, comme un écolier en vacances, errant de côté et d'autre, contemplant les bois et les prés, s'arrê-

tant à examiner la culture d'un champ, ou la construction d'une ferme, à causer avec le laboureur et l'ouvrier. Les gens du village aimaient à le rencontrer. Il s'intéressait à leurs travaux et les interrogeait avec une véritable bienveillance.

« Nous avons tant d'écoles de toute sorte, disait le prince de Ligne ; pourquoi ne fonderait-on pas l'école du bonheur? »

Si le vœu du galant épicurien pouvait se réaliser, on devrait, dans son philantropique établissement, donner des leçons de bienveillance. Ceux qui possèdent cette qualité ont par là un réel élément de bonheur.

Selon Sterne, l'aimable auteur du *Voyage sentimental*, c'est un élément de santé. « La vie, dit-il, s'épanouit mille fois mieux dans un cœur bon et sympathique que dans un cœur endurci et rétréci par l'égoïsme. »

M. Thiers, qui a tant bataillé dans les journaux et à la tribune, était d'une nature essentiellement bienveillante. Il a eu des impatiences et des révoltes. Mais la haine ne lui a pas mis son poison dans le cœur. Il ne pouvait être insensible à l'ingratitude et à l'outrage. Mais la peine qu'il en ressentait n'engendrait pas en lui une implacable rancune. Il oubliait aisément l'injure, et se plaisait à remémorer le témoignage d'affection, mettant ainsi en pratique cette noble maxime si brièvement formulée par un poète anglais :

Write injury in sable
But kindness in marble.

« Inscris l'injure sur le sable, mais la bienveillance sur le marbre. »

Nul doute que cette bonté de caractère n'ait été, dans l'exercice de son pouvoir ministériel et dans d'autres circonstances de sa vie politique, un de ses moyens de succès.

Le gouvernement des hommes par la rigueur n'est pas toujours facile et sûr.

Souvent, selon le précepte de La Fontaine,

Plus fait douceur que violence.

Que de fois j'ai vu M. Thiers désarmer par une plaisanterie, conquérir par une bonne parole quelqu'un de ses fougueux antagonistes!

Au temps où il faisait son cours de droit à Aix, M. Thiers avait eu la révélation du sentiment de l'art en visitant des galeries d'amateurs (1). Dans cette même ville d'Aix, à vingt ans, il composait un traité de trigonométrie sphérique.

Un demi-siècle plus tard, après ses travaux d'historien, de député, d'homme d'État, la contemplation d'une œuvre d'art était une de ses joies, et la plus grave étude une de ses heureuses occupations.

A l'âge où tant d'hommes des mieux doués constatent avec douleur l'affaiblissement de leurs facultés, les siennes conservaient leur primitive vigueur. Au déclin de la vie, son intelligence percevait les rayons de la science, comme un globe de cristal perçoit la lumière.

Vers ses quatre-vingts ans, il allait journellement passer de longues heures, tantôt dans les galeries du Musée

(1) M. Ch. Blanc. Le *Temps*, 27 septembre 1877.

d'histoire naturelle, tantôt à l'Observatoire ou à l'École normale. Il étudiait avec M. Le Verrier le mouvement des astres; il faisait avec M. Pasteur des expériences de chimie, et souvent, comme un élève zélé, mettait la main à l'alambic et à la cornue.

Le soir, ses amis le retrouvaient dans son salon de la place Saint-Georges, enchanté de ses maîtres, ravi de sa journée, décrivant avec une verve juvénile et un religieux enthousiasme les splendeurs du ciel, les animaux microscopiques de la terre, merveilles de la création dans les infiniment grands, merveilles non moins étonnantes dans les infiniment petits.

Ah! le charme de la science et des lettres! Comment celui qui l'a connu peut-il s'en laisser détourner par la *Fata morgana* de la politique? On a vu des Syracuse où la politique est un rude labeur : « Syracuse, dit Montesquieu, toujours dans la licence et l'oppression, également travaillée par sa liberté et par sa servitude, recevant toujours l'une et l'autre comme une tempête et, malgré sa puissance au dehors, toujours déterminée à une révolution par la plus petite force étrangère, avait dans son sein un peuple immense qui n'eût jamais que cette cruelle alternative de se donner un tyran, ou de l'être lui-même (1).

Heureux celui qui des combats de la politique, des arides efforts, des trompeuses expériences revient à l'*alma parens*, aux sources rafraîchissantes du cœur et de l'esprit!

Après ses longs débats parlementaires, sans se détacher

(1) *De l'Esprit des lois*, liv. VIII, ch. XV.

des affaires publiques, M. Thiers revenait aux plus douces attractions de sa jeunesse, à la science, à l'art, à la poésie, au miel de l'Hymète.

Un sentiment de patriotisme l'animait encore dans ses dernières investigations. Il avait, par ses œuvres historiques, relevé la gloire de son pays. Il espérait le servir de nouveau par l'œuvre dont vous venez de faire, Monsieur, une si exacte appréciation et qui a été caractérisée aussi dans cette enceinte par un de nos éloquents confrères (1).

Toutes les sciences étudiées dans leurs plus récentes et plus sûres découvertes pour nous représenter l'univers et ses phénomènes, la terre à ses différents âges, l'homme à son origine et dans sa destinée : quel travail gigantesque ! M. Thiers l'avait hardiment entrepris et y songeait sans cesse.

La mort ne lui a pas permis de l'achever. Mais, par ses notes et ses fragments de rédaction, on peut voir quelle était l'étendue de sa tâche, avec quelle puissante intelligence il l'avait conçue, et quel noble spiritualisme !

Dans un de ses discours, il a exprimé le désir de gagner les palmes de la science. Ceux qui connaissent ses œuvres lui donneront ces palmes à pleines mains. Ceux qui ont connu sa bonté de cœur lui garderont un profond souvenir de respect et d'affection.

---

(1) M. Caro, séance publique des Cinq Académies, 25 octobre 1877.

II

DISCOURS

SUR

LES PRIX DE VERTU

1876 — 1879

DISCOURS

DE

M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

du 16 novembre 1876

Messieurs,

Dans notre moderne société française, en butte, hélas comme toutes les communautés humaines, à des reproches trop légitimes, mais exposée aussi, comme toutes les destinées glorieuses, à tant de misérables calomnies, combien de fois n'arrive-t-il pas qu'un trait de courage, de dévouement, d'héroïsme, nous est tout à coup révélé, sans qu'on sache seulement à qui en rapporter l'honneur ! C'est l'histoire de tous les jours. Vous venez de lire le récit d'une action touchante, ou bien d'un élan de générosité sublime,

d'un sacrifice de soi-même accompli sans hésitation et sans réserve; vous avez tressailli, vos yeux sont mouillés de larmes; qui a fait cela? dites-vous, et vous cherchez un nom. Il n'y a pas de nom, l'homme de bien s'est dérobé, le héros est rentré dans la foule.

Ce nom, d'ailleurs, supposez qu'on l'apprenne, ce sera presque toujours un nom inconnu, et demain, n'en doutez pas, ce sera un nom estropié, — à moins qu'il ne subisse une transformation naïve, et ne devienne simplement le premier venu des noms du calendrier, Pierre ou Paul, Jacques ou Jean.

Un jour, sur un échafaudage, un ouvrier maçon affronte une mort certaine pour assurer la vie de son camarade. La planche qui les porte commence à plier sous le poids; si Jean ou Jacques ne se dévoue, tous les deux vont périr. — « Tu sais, Jacques, dit l'un, j'ai une femme, j'ai deux enfants... — C'est vrai, » dit l'autre, et il se lance dans le vide. Or, un poète, grand artiste, mais surtout chantre sincère et désintéressé des humbles, un poète qui jamais ne laissa passer de tels exemples sans les recueillir comme des trésors, se fait un devoir de consacrer en ses vers l'héroïque simplicité de ce dévouement. Une inspiration cordiale et forte ranime pour lui tous les détails de la scène. Il ne se borne pas à raconter le fait; quelques strophes lui suffisent pour en composer un petit drame, pour nous intéresser aux acteurs, et, quand le dernier mot est dit, quand le sacrifice est consommé, il s'écrie impétueusement :

> Ah! ton nom, ton vrai nom, que ma voix le répande,
> Toi que j'appelai Jacque, ô brave compagnon,

Inconnu qui portais une âme douce et grande,
Pour l'honneur du pays, héros, dis-moi ton nom (1) !

Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que ces beaux vers de Brizeux expriment de la façon la plus précise et justifient par l'argument le plus fort la pensée qui nous rassemble ici tous les ans, la fête des dévouements obscurs et des vertus ignorées?

Il est impossible de ne pas rappeler à ce propos que le fondateur de nos prix, M. de Montyon, avait lui-même donné l'exemple des vertus pour lesquelles il institua ces récompenses. Qui donc a jamais été plus soigneux de cacher le bien qu'il faisait? Magistrat, publiciste, conseiller d'État, intendant de province, réformateur, modeste émule de Turgot, toute sa vie est pleine de bonnes œuvres obstinément anonymes, et c'est seulement après sa mort que le mystère en fut dévoilé. Il ressemblait donc à ceux qui recevaient ses couronnes, il leur ressemblait par le renoncement silencieux, par le bien accompli dans l'ombre, par le besoin de rester inconnu. La seule différence, c'est qu'il possédait une grande fortune, tandis que ses protégés étaient des indigents, différence qui, à ses yeux, rehaussait encore leur mérite. A le voir, d'année en année, se priver toujours davantage des commodités de la vie et se réduire au nécessaire, on eût dit qu'il était jaloux des charités du pauvre. Il était heureux du moins de se rapprocher de lui, suivant ces belles paroles de l'Écriture, paroles bien connues des hommes du XVIIIe siècle depuis que

(1) Brizeux, *la Fleur d'or*, livre IIe, *Jacques le maçon*.

Vauvenargues les avait développées d'une voix si expressive : « Le riche et le pauvre se sont rencontrés, c'est le Seigneur qui les a faits l'un et l'autre. *Dives et pauper obviaverunt sibi, utriusque operator est Dominus.* »

Il y a bientôt cinquante-six ans que M. de Montyon rendait le dernier soupir ; il est mort le 29 décembre 1820. C'est alors, — je répète des paroles qui furent prononcées à cette place même, — c'est alors que les secrets de sa bienfaisance sortirent en foule de sa tombe (1). Parmi tant de libéralités, outre les trois millions légués aux hôpitaux, et sans parler des prix affectés aux sciences et aux lettres, son testament confirmait et augmentait ces récompenses de la vertu du pauvre qui, décernées déjà de 1782 à 1790, avaient été emportées par la folie furieuse de 92. Que de souvenirs pourtant auraient dû protéger cette fondation populaire! La première fois que l'Académie française avait eu à proclamer ce prix, elle l'avait donné à cette pauvre mercière de Paris qui, un jour, informée par hasard du supplice infligé à un Français par le bon plaisir des puissants, se dévoue à sa cause, s'y attache, s'y attelle, s'y acharne, et enfin, après trois ans d'une lutte sans exemple, réussit à le faire sortir de prison. Bien avant 89, c'est un poète encore qui l'a dit, la courageuse femme avait pris la Bastille (2). Quand la tradition de ces récompenses solennelles fut rétablie au commencement de la Restauration, M. le comte Daru, directeur de notre compagnie, n'hésita point

(1) Voyez la *Notice sur M. de Montyon*, par M. Charles Lacretelle, lue dans la séance publique du 25 août 1821.

(2) Michelet, *Histoire de la Révolution française*, tome Ier, introduction.

à rappeler dans son discours cet épisode extraordinaire, et quand il affirma qu'une société d'élite, en 1784, avait couvert de ses applaudissements le nom de l'humble marchande Mme Legros, vous devinez si les bravos redoublèrent.

Proclamer des actes de vertu, proclamer les noms qui se cachent dans l'ombre, les proclamer pour que le bien encourage le bien, pour que la semence ainsi jetée à mains ouvertes s'en aille germer dans les sillons, voilà certainement la pensée du fondateur. Combien elle est visible, cette pensée féconde, dans la suite de nos annales ! On peut dire qu'aux premiers temps surtout les pages de ce livre d'or en sont toutes remplies (1).

Depuis ces débuts, d'autres questions ont été soulevées. Soit scrupule de conscience, soit désir de réfuter certaines critiques, nos prédécesseurs ont tenu à expliquer ici une contradiction apparente. Comment accorder, en effet, l'éclat d'une solennité académique avec l'obscurité de l'ac-

(1) Il suffira de citer, entre beaucoup d'exemples, ces paroles de M. Daru : « L'Académie avait dès longtemps cherché à exciter une noble émulation parmi les âmes élevées, lorsqu'elle avait proposé l'éloge de quelques hommes qui ne devaient pas toute leur illustration à de grands talents. Charger l'éloquence de célébrer l'Hôpital, Sully, Catinat, Montausier, Fénelon, c'était sans doute décerner un prix de vertu ; mais, disait l'auteur de la fondation, il n'est qu'un petit nombre d'hommes dont les actions aient de la célébrité et le sort du peuple et que ces vertus restent ignorées. Tirer ces vertus de l'oubli, c'est les récompenser et en faire naître de nouvelles. » *Discours de M. le comte Daru, directeur de l'Académie, prononcé dans la séance annuelle du 24 août 1819 en annonçant la fondation du prix de vertu.*

tion méritoire ? Comment justifier une récompense qui semble enlever quelque chose à la valeur morale de la personne récompensée ? En un mot, ne faut-il pas craindre que le fond de toute vertu, la modestie, la discrétion, l'humilité, ne soit détruit par l'idée même d'un prix de vertu ? Ce débat, cet examen d'une matière si délicate, cette délibération de conscience en face du public est une des choses qui ont fait le plus d'honneur à l'Académie française. Que de voix persuasives se sont élevées depuis un demi-siècle pour justifier la pensée de M. de Montyon et de ses nobles émules ! Dans cette série d'apologies, c'est un plaisir de voir briller toutes les nuances du sentiment littéraire et moral, c'est un plaisir et un charme de retrouver les meilleures inspirations philosophiques du XVIIIe siècle continuées et rectifiées par l'esprit chrétien du XIXe. Et, par exemple, pour ne citer que les morts, quelle variété d'argumentations de Laplace à Cuvier, de Lemercier à M. de Frayssinous, de M. Laya à M. de Sèze, de Sainte-Beuve ou de Prévost-Paradol à Montalembert, à Saint-Marc Girardin, à Vitet, à Guizot !

Il ne reste rien à dire après de tels maîtres, la discussion est épuisée. On ne conteste plus à une compagnie toute littéraire cette magistrature toute morale. Et si on voulait, sur ce point, revenir à de vieilles chicanes, il suffirait de rappeler le primitif dessein du fondateur, l'idée de mettre en lumière les vertus cachées, l'idée de les faire connaître, de les faire aimer, pour l'encouragement de tous, et aussi pour la défense morale de la patrie. C'est précisément le cri du poète :

Pour l'honneur du pays, héros, dis-moi ton nom !

Il ne le dit pas, ce nom,... ou plutôt ils ne les disent pas, ces noms, car ils ont tous le même désintéressement; mais les obligés, les témoins, des notables, des prêtres, des magistrats, des élus de la commune ou de l'arrondissement, ceux-ci par reconnaissance, ceux-là dans un sentiment de sympathie ou d'admiration, s'empressent de nous les dénoncer; et nous, après un examen attentif, après une comparaison scrupuleuse entre tant de mérites, nous venons prononcer ici les noms qui nous ont paru les plus dignes de ce public hommage, ceux qui font le plus d'honneur à la France et à l'humanité.

Le premier est un pauvre marinier du Midi, nommé Jean Thial. Il a été longtemps patron de bateau, il a été chef de drague au service de grandes entreprises, dans son pays d'abord au canal latéral de la Garonne, puis en Camargue au port Saint-Louis, enfin en Égypte à l'isthme de Suez. Jean Thial, qui a aujourd'hui cinquante-sept ans, habite le village de Cordes-Tolosane, dans l'arrondissement de Castel-Sarrazin. Vous savez ce que dit Montaigne de ces ardeurs subites, de ces élans prime-sautiers qu'il appelle des *boutées*, des *saillies* de l'âme. S'il s'agit simplement de saillies aussi fugitives que soudaines, la vertu assurément est bien autre chose; mais que pensez-vous de l'homme chez qui *boutées de cœur, saillies de l'âme*, inspirations de dévouement, se renouvellent à toute occasion? Ce qui est explosion pour d'autres est sa nature même. Dès que le danger l'appelle, il y court. C'est un navire qui sombre, une famille en détresse, un de ses semblables déjà saisi par la mort; il y court sans calculer les chances. La mort ferait son œuvre pendant qu'il hési-

terait. Son bateau, ses rames, des cordes, avec cela des bras robustes et des épaules d'athlète, ces armes lui suffisent. Aussi ingénieux que hardi, aussi tenace qu'intrépide, il oblige bientôt l'ennemi à lâcher sa proie. Ce n'est pas seulement le fleuve qu'il combat, ou le canal, ou la mer, ou l'inondation dévastatrice ; il lui arrive aussi de combattre la machine meurtrière. Et tout cela, encore une fois, le plus simplement, le plus naturellement du monde.

A quelle date commencent ses victoires ? on ne saurait le dire. Ses derniers actes de courage ont eu des résultats si extraordinaires qu'on s'est mis à rechercher les autres. La tâche était malaisée ; Jean Thial est un de ceux qui, le fléau vaincu, s'éloignent satisfaits et sans bruit. Il fallait bien pourtant qu'une grande partie de la vérité arrivât jusqu'à nous. La liste connue s'ouvre en 1837. Le jeune batelier avait dix-huit ans. Un jour, un équipage de cinq chevaux avec le postillon allait se noyer dans la Garonne ; c'est Jean Thial qui les sauve. En 1841, un jeune homme venait de tomber dans le même fleuve : Jean Thial, qui travaillait comme chef de drague au pont de Moissac, aperçoit le malheureux qui se débat et disparaît ; il se jette à l'eau, plonge, saisit le noyé, le ramène à demi mort et le sauve. En 1850, sur l'étang de Thau, comme il traversait en bateau cette espèce de petite mer, un orage éclate et les flots se soulèvent ; il rentrait au port de Cette, quand il entend des voix déchirantes mêlées au bruit de la rafale. Un bateau chargé de fer était en train de sombrer sous l'assaut des lames. Prisonnière dans sa cabine à demi submergée, la famille du patron poussait des cris de désespoir. Jean Thial aussitôt se dirige sur ce point, arrive près des nau-

fragés, leur rend le courage et l'espoir, déroule ses cordes; puis, à force de vigueur, à force d'adresse et au péril de sa vie, faisant une sorte de point d'appui au bateau qui s'enfonce, il réussit à le maintenir au-dessus de l'eau jusqu'à ce que l'ouragan ait passé. Sur ce même étang de Thau, quelques mois plus tard, un bateau remorqueur avait été jeté par la tempête sur un banc de récifs. Affreux spectacle! il y a là un équipage réduit à l'impuissance, et la tempête redouble. Encore quelques-unes de ces secousses formidables, le bateau sera brisé infailliblement, l'équipage périra. Que fait l'intrépide Jean Thial? Il prend un levier, plonge au bas du récif, fait pénétrer son arme sous la quille du bateau, et de son épaule puissante parvient à soulever la masse. Le bateau se dégage et reprend la mer, l'équipage est sauvé.

Me reprochera-t-on l'uniformité de ces détails? Oh! que ce reproche serait fondé, s'il s'agissait d'une œuvre d'imagination! Comme tout cela se ressemble! toujours même conclusion et même refrain. Un jeune homme se noie, il le sauve; une famille est abandonnée à la mort, il la sauve; un navire va sombrer avec tous ses marins, il les sauve. Quelle monotonie! oui, je le confesse, et sans nul embarras, car ce n'est pas devant une telle assemblée que je m'en excuserais. La monotonie, en pareil cas, c'est précisément ce que nous cherchons, c'est la constance, c'est l'obstination d'une vertu vraie tournée en habitude. « L'éloquence continue ennuie, » disait Pascal, mais il parlait ainsi des rhéteurs; la continuité de l'héroïsme dans une âme simple, quoi de plus touchant, Messieurs? quoi de plus digne de votre sympathie?

Je poursuis donc sans scrupule, en vous prévenant que vous en verrez bien d'autres. En 1860, derrière l'écluse de Rabastains, au milieu d'un embarras de gros bateaux, l'un d'eux, entraîné par un courant subit, va être précipité sur des rochers. Grave est le péril, car les pilotes de cette embarcation en ce moment-là ce sont deux jeunes filles. Jean Thial avec son bateau de charbon se met en travers du courant, attire sur lui la colère du fleuve, amortit le choc qui menace les deux marinières et les sauve au risque de périr. La même année, à Alby, il sauve un mousse qui se noyait dans le Tarn. En 1863, à Moissac, par sa présence d'esprit comme par son courage, il sauve un navire et ses quatre hommes d'équipage qui allaient se briser sur un des piliers du pont Sainte-Catherine. Peu de temps après, en Camargue, occupé comme chef de drague aux travaux du port Saint-Louis, il sauve un chauffeur pris dans l'engrenage d'une machine. Ah! le malheureux, comme il va payer cher sa fausse manœuvre! Déjà les dents du monstre ont déchiré ses vêtements et mordu sa chair. Il est perdu! non, il se trouve que Jean Thial est à quelques pas de là. La sûreté du coup d'œil, l'adresse des mains, la promptitude et l'autorité du commandement d'arrêt, surtout le courage moral, et, plus encore que ce courage, la passion, l'ardente, l'irrésistible passion de sauver son semblable, voilà la force de Jean Thial. Cette fois encore, la mort est contrainte de lui céder sa proie.

Notez, je vous prie, qu'il est pauvre. Son petit commerce de marin a subi plus d'un revers. Il a des dettes. Va-t-il, comme tant d'autres, invoquer sa détresse et se déclarer insolvable? Bien loin de lui cette pensée. Ce

serait manquer à l'honneur. Le nom qu'il porte appartient à une famille populaire estimée de tous : il a parmi ses parents des prêtres, des religieuses, la supérieure d'une communauté; son père, un vieux marin de l'État, a reçu jadis une pension de l'empereur Napoléon Ier pour avoir contribué à sauver la corvette *la Sirène;* son oncle a été couronné ici même en 1844 pour des actes de courage. Noblesse oblige. Il obtient aux travaux de l'isthme de Suez un salaire plus élevé que celui de son pays; le voilà parti pour l'Égypte, heureux d'avance ou du moins résigné, si ces années d'exil lui permettent de payer ce qu'il doit.

A peine arrivé, on le retrouve à son poste de combat. Il sauve un jeune Grec qui se noyait, il en sauve un autre qu'une machine allait dévorer. Plus tard, revenu dans son pays, il a le bonheur de préserver des flammes l'église et l'école du village. Monté sur la brèche d'une toiture, il combat l'incendie comme il a combattu la tempête. Que dire enfin de ce qu'il a fait dans la région de Toulouse en 1875? Vous vous rappelez ces scènes de désolation, les campagnes submergées, les villages détruits, des quartiers de ville emportés par les eaux. Jean Thial monte dans sa barque, traverse les flots torrentiels de la Garonne, se lance sur la nappe mouvante qui recouvre le pays, s'engage dans une longue et large forêt de peupliers où mille obstacles l'arrêtent, franchit une distance de plusieurs kilomètres et arrive sur le lieu du sinistre. Là, ce sont des maisons qui s'effondrent, des cris de détresse qui retentissent. Il s'en va de mur en mur, de ruine en ruine, relevant les blessés, arrachant à la mort ceux qui n'espéraient

plus aucun secours. Savez-vous combien de créatures humaines lui ont dû la vie dans ce grand naufrage? Il y en a plus de quatre-vingts.

Notre héros a reçu pour ses victoires de 1875 une médaille d'or de sauveteur. Pour nous, ce qui nous intéresse ici d'une façon particulière, c'est que Jean Thial nous appartient, puisque ces grands résultats, ces quatre-vingt-une victimes si hardiment préservées nous ont fourni l'occasion de connaître enfin toute une vie qui n'a jamais songé aux récompenses. N'essayons pas de proportionner l'éloge à l'importance des services rendus. Si l'on ne dit pas tout, on semble indifférent et froid; si l'on veut tout dire, on a l'air de déclamer. Arrêtons-nous, les choses parlent d'elles-mêmes. Il suffit de raconter des faits et de proclamer un nom. L'Académie décerne à Jean Thial un prix de 2,000 francs.

Il y a d'autres manières de sauver ses semblables que de les disputer à l'incendie, à l'inondation, à la roue et aux dents d'une machine. L'action morale si douce, si pacifique, a ses modèles d'héroïsme autant que l'action audacieuse qui brave la mort en face. Voyez, par exemple, à côté de Jean Thial cette sainte fille nommée Marie-Antoinette-Thérèse Quilliard, et demandez-vous dans laquelle de ces deux existences se révèle le plus de résolution et de hardiesse. Pour moi, je ne saurais le dire. Marie-Antoinette Quilliard, qui est née dans une condition très-humble, a sacrifié son petit patrimoine, son petit capital et sa vie entière au service des jeunes filles indigentes. Seule, sans appuis, presque sans ressources, elle s'est choisi une famille parmi les abandonnées qui ont souffert comme elle.

Une même souffrance, c'est un lien de parenté pour cette belle âme. Elle n'est plus seule désormais, voilà ses sœurs, voilà ses filles; elles les nourrit, les loge, les élève, elle leur donne une profession et les suit dans le chemin de la vie. Où se passent ces choses, Messieurs? à Paris. Et depuis combien de temps? depuis quarante-cinq années. En 1872, le président du Conseil municipal, l'honorable M. Vautrain, écrivait au secrétaire général de la préfecture de la Seine : « Voici une sainte fille, véritable saint Vincent de Paul féminin, qui va être poursuivie pour le payement de ses impôts. Elle ne peut pas les payer maintenant, tant elle a reçu d'enfants pensionnaires gratuites. Que pouvez-vous faire? » Ce qu'on pouvait faire, on le fit courtoisement et cordialement ; mais n'y a-t-il pas toute une révélation dans cette requête si expressive? Un saint Vincent de Paul entravé dans son œuvre par les exigences de la loi commune, et protégé tout aussitôt, protégé, autant que la loi le permet, par le premier représentant de la grande cité.

Il y avait longtemps, du reste, que Mlle Quilliard était accoutumée à de telles crises. C'est en 1831 que l'asile-ouvroir Sainte-Marie a été fondé par elle dans une maison de la rue de Béthune. Vingt-quatre ans après, par suite d'une expropriation, elle est forcée de se transporter ailleurs. Elle trouve à louer rue Saint-Jacques une vieille maison abandonnée depuis trois ans, où elle ne peut installer ses petites pensonnaires qu'après des réparations très-coûteuses. Rien ne l'effraye ; rue Saint-Jacques comme rue de Béthune, elle pourvoit à tout. Le modeste avoir que lui ont laissé ses parents est déjà presque entièrement

épuisé, le travail y suppléera ; le travail, l'ordre, l'économie, l'appel à la charité publique et privée en faveur de ses orphelines, l'aident à renouveler incessamment ses ressources. C'est une belle chose que la prévoyance, et pourtant, en de telles conditions, à regarder devant soi le plus fort se troublerait ; Mlle Quilliard se dit simplement : « A chaque jour suffit sa peine, » et cette peine, cette difficulté de chaque jour, chaque jour elle en triomphe, heureuse le soir d'avoir surmonté l'obstacle et résolue à recommencer le lendemain. Voilà quarante-cinq ans que la noble fille accomplit cette tâche ; avais-je tort tout à l'heure de vous parler du courage et l'intrépidité? Vous devinez ce qui l'a soutenue dans ce continuel labeur, c'est la foi en la Providence, c'est aussi la vue de ces pauvres délaissées qui comptent sur elle. Quand elle quitta la rue de Béthune en 1854, elle avait fait vivre, elle avait nourri de son pain et de son cœur les enfants de deux mille familles. Calculez depuis vingt-deux ans le chiffre qui s'ajoute à celui-là. Chaque année, à l'ouvroir Sainte-Marie, les plus avancées de ces jeunes filles cèdent leur place à de plus jeunes. C'est une recrue qui ne s'arrête pas. En vérité, en lisant de telles choses, on est comme reporté au temps des récits miraculeux, on pense à la multiplication des pains. Il est vrai que nos grandes administrations, le ministère de l'intérieur, le ministère de l'instruction publique, la préfecture de la Seine, sont venues plus d'une fois en aide à Mlle Quilliard ; le miracle ici, c'est la persévérance d'une bonté que rien ne lasse, d'une charité qui se renouvelle et s'accroît avec les nécessités de la misère.

Ici encore, comme pour Jean Thial, c'est le cri public qui

nous a signalé toute une vie de dévouement. Faut-il vous citer ses témoins? J'aurais à nommer tous les notables de deux arrondissements de Paris. C'est le magistrat, c'est le professeur, c'est l'inspecteur primaire, c'est du haut en bas de l'échelle le représentant du pouvoir civil, c'est le vénérable curé de la paroisse, c'est le particulier occupé de bonnes œuvres, c'est quiconque a connu quelque famille au désespoir ou des enfants abandonnés à tous les hasards. Parmi tant de répondants, je nommerai du moins celui qui a été maire du Ve arrondissement aux jours les plus difficiles de ces dernières années, notre cher et éminent confrère M. Vacherot. Je ne lui demande pas la permission de citer son nom, je le fais bravement et en toute liberté, dût-il m'en gronder un peu; il s'agit avant tout d'honorer nos lauréats.

L'Académie, qui décerne un prix de 2,000 francs à Mlle Quilliard, n'a pas la prétention de récompenser comme il conviendrait ce dévouement d'un demi-siècle, elle s'attache d'autant plus à rassembler autour de son nom tout ce qui peut lui assurer la reconnaissance publique.

Voulez-vous une histoire d'un autre genre, mais bien touchante encore? Il ne s'agit plus d'un peuple de délaissées recueilli par une âme invincible; il s'agit de deux personnes seulement, de deux personnes pauvres, découragées, abattues par une longue suite de revers, qu'une autre personne, pauvre aussi, mais pleine d'une foi juvénile, assiste pendant plusieurs années. Écoutez cette aventure singulière. Deux vieillards clopin-clopant se sont retirés à Vendôme. L'homme a soixante ans, la femme le suit de près. Oh! la vie leur a été dure. Dans tout ce qu'ils

ont tenté ils ont laissé une part de leur petit avoir. M. Néra, c'est le nom du mari, est un soldat des dernières guerres du premier Empire, qui a essayé de fonder une petite pension à Paris. Il a son brevet, il a le goût de l'étude et de l'enseignement; Mme Néra n'est pas seulement une bonne et active ménagère, c'est une personne instruite qui sera pour son mari un auxiliaire dévoué. Hélas! le zèle tout seul ne suffit pas toujours aux plus méritants, il faut un peu de bonheur. Déçus dans leur première tentative, les deux époux tiennent école à Paris pour les enfants du peuple et ne réussissent pas davantage. Seront-ils plus heureux à Vendôme? Pauvres gens, le même guignon les y poursuit. Or, en 1851, après plus de vingt années d'efforts et de sacrifices, ils étaient là bien tristes, bien abattus, quand arrive au lycée de Vendôme un maître d'études nommé Louis Bellanger. Vous avez lu, Messieurs, les vers qu'un poète, notre confrère, dans un de ses meilleurs jours, a consacrés au maître d'études. Vous vous rappelez les recommandations qu'il adresse à l'enfance moqueuse, à l'âge turbulent et sans pitié : Ne le tourmentez pas, il souffre. Soyez doux, soyez bons. — Et M. Victor Hugo ajoute :

Apprenez à connaître, enfants qu'attend l'effort,
Les inégalités des âmes et du sort.
Respectez-le deux fois dans le deuil qui le mine,
Puisque de deux sommets, enfants, il vous domine,
Puisqu'il est le plus pauvre et qu'il est le plus grand.
Songez que, triste, en butte au souci dévorant,
A travers ses douleurs, ce fils de la chaumière
Vous verse la raison, le savoir, la lumière,
Et qu'il vous donne l'or et qu'il n'a pas de pain.
Oh! dans la longue salle aux tables de sapin,

Enfants, faites silence à la lueur des lampes!
Voyez, la morne angoisse a fait blêmir ses tempes.
. . . . . .
Et qui sait? sans rien dire, austère, et se cachant
D'une bonne action comme d'une mauvaise,
Ce pauvre être qui rêve accoudé sur sa chaise,
Mal nourri, mal vêtu, qu'un mendiant plaindrait,
Peut-être a des parents qu'il soutient en secret,
Et fait de ses labeurs, de sa faim, de ses veilles,
Des siècles dont sa voix vous traduit les merveilles,
Et de cette sueur qui coule sur sa chair,
— Des rubans au printemps, un peu de feu l'hiver,
Pour quelque jeune sœur ou quelque vieille mère (1).

Ces vers pleins de cœur ne donnent pas encore l'idée complète de ce qu'a fait le bon maître d'études du lycée de Vendôme. Louis Bellanger ne travaille pas seulement pour une vieille mère, pour une jeune sœur; il est l'aîné d'une famille de neuf enfants qui vit péniblement à Mayenne et qu'il est chargé de secourir. Quand il est nommé maître d'études au lycée de Vendôme, il a une trentaine d'années. Voilà déjà longtemps qu'il est accoutumé à se priver, à s'oublier lui-même pour les autres. Il a besoin d'aimer. Les vieux époux que poursuit la rigueur du sort deviennent immédiatement ses amis. La charité est si prompte dans les nobles âmes qu'a façonnées la souffrance! c'est le cri si profondément humain de Virgile :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

D'abord, faute d'argent, c'est de sa personne qu'il sou-

(1) Victor Hugo, *les Contemplations*, livre IIIe, *le Maître d'études*.

tiendra ses amis. Il a des heures de repos, des jours de congé; il les consacre à M. et à Mme Néra, tantôt s'associant à leur travail, les aidant à organiser leur école, tantôt les conduisant à Paris et les protégeant de son mieux quand ils essayent une dernière fois d'y trouver un plus heureux emploi de leur activité. Peine perdue, hélas! il faut revenir au gîte. Grâce à Dieu, Louis Bellanger est toujours là; c'est désormais leur unique ressource et leur suprême espérance. De simple maître d'études il vient d'être nommé maître élémentaire; nourri et logé au lycée, il a maintenant un traitement de 100 francs par mois. La somme est bien modeste; il en fait deux parts, l'une pour sa famille de Mayenne, l'autre pour ses menues dépenses et ses plaisirs personnels. Le premier, ou plutôt le seul de ces plaisirs, c'est de secourir ses vieux amis. Bientôt la condition des maîtres élémentaires est changée, ils ne sont plus ni logés ni nourris et reçoivent par compensation un traitement de 2,000 francs. Louis Bellanger s'arrange aussitôt pour habiter et prendre ses repas avec les époux Néra, se chargeant à lui seul des frais du ménage.

Il y a vingt-cinq ans, Messieurs, que l'humble maître du lycée de Vendôme donne l'exemple d'une si délicate et si bienfaisante amitié. La ville de Vendôme a sans doute attendu pour le signaler à nos sympathies que son œuvre fût terminée. Mme Néra est morte l'année dernière, soutenue jusqu'à l'heure suprême par celui que la Providence avait placé auprès d'elle comme le fils le plus tendre et le plus aimant. M. Néra est âgé aujourd'hui de quatre-vingt-cinq ans; il ne songe plus à ses malheurs passés, il est presque tombé en enfance, il ne lui reste que le sentiment des

soins qui l'entourent, et sa vieillesse consolée s'éteindra doucement, car il sait que Louis Bellanger lui fermera les yeux.

L'Académie française décerne à M. Louis Bellanger un prix de 1,500 francs.

M'est-il permis d'ajouter que l'Académie regrette de n'avoir pu accorder plus tôt cette récompense au maître élémentaire du lycée de Vendôme? C'eût été pour lui la meilleure des recommandations auprès de M. le ministre de l'instruction publique. Parmi les confrères qui m'écoutent, il en est, je le sais, qui, s'étant trouvés en mesure de témoigner de haut leur sympathie à M. Bellanger, éprouveront plus particulièrement ce regret d'avoir été informés si tard. De tels maîtres sont l'honneur de l'instruction publique autant que les princes du savoir et de la parole; en bas comme en haut, et quel que soit le titre, on n'enseigne pas seulement par la doctrine, on enseigne par l'action et par l'exemple.

Je viens de vous retenir un instant à l'ombre du lycée de Vendôme chez les vieux amis du maître d'études; je vous conduirai maintenant dans une belle habitation construite et pour la vieillesse et pour l'enfance, vraie maison de charité intellectuelle et morale. Si vous faites le voyage de Normandie, quand vous parcourrez le département de la Manche, après que vous aurez admiré Avranches, la grève, le mont Saint-Michel, le promontoire de Granville, et ce bel horizon de mer que découpe de ses fines arêtes l'archipel des îles Chausey, quand vous aurez apprécié les splendeurs guerrières du port de Cherbourg et les délicates merveilles de la cathédrale de Coutances, n'oubliez

pas de vous rendre à Sourdeval de la Barre, dans l'arrondissement de Mortain. C'est un simple chef-lieu de canton, avec une population de quatre à cinq mille âmes, mais vous y trouverez une chose que lui envient bien des villes plus considérables. Voyez ce noble édifice construit en pierres de taille d'un granit vert sombre, en moellons granitiques de couleur grise et blanche, et muni d'une solide couverture d'ardoise. L'aspect en est grave, austère, et présente une sorte de majesté. C'est la demeure des vieillards infirmes et des enfants orphelins. Entrez dans le vestibule, parcourez les salles : quel ordre ! quelle propreté ! quelle tenue parfaite ! comme on sent à chaque pas l'action d'une pensée vigilante ! la distribution particulière, comme la structure extérieure, est d'un goût excellent ; ce n'est rien encore auprès de ce qu'on peut appeler l'architecture morale. Tout y est ordonné à souhait, non-seulement pour le plaisir des yeux, mais pour le contentement de l'âme. Voilà, certes, une petite ville bien favorisée. Qui donc a eu l'honneur de cette fondation ? est-ce le département ? est-ce l'arrondissement ? est-ce la commune ? Non, Messieurs, c'est une pauvre fille, Mlle Bonne-Victoire Tolmer, en religion sœur Antoine, de la communauté du Sacré-Cœur de Coutances. Vous décrire les soins, les efforts, les peines, les épreuves de tout genre que lui a coûtés son entreprise, je ne l'essaierai pas ; je vous dirai seulement que tous ceux qui l'ont vue à l'œuvre, l'évêque de Coutances, les sénateurs et députés de la Manche, parmi eux notre illustre confrère M. le comte Daru, et tous les notables, tous les habitants de la contrée, grands et petits, riches et pauvres, d'une voix unanime l'ont recommandée à nos suffrages.

Beaucoup l'ont aidée, est-il besoin de le dire? Mais ce qui lui appartient en propre, ce qui était nécessaire au succès, c'est la pensée première suivie pendant vingt-deux ans, c'est une charité supérieure faite d'intelligence et de volonté. Or cette volonté intelligente et forte ne croit pas encore avoir droit au repos; la maison hospitalière est en train de s'agrandir, la sœur Antoine a résolu d'y ajouter une école, un ouvroir pour les jeunes filles, une boulangerie qui donnera le pain aux pauvres gratuitement et pourra le livrer à prix réduit aux nombreux ouvriers de la commune. Ce qu'a fait depuis vingt-deux ans la bienfaitrice de Sourdeval est un sûr garant de ce qu'elle saura faire jusqu'à son dernier jour.

L'Académie française acquitte la dette de la reconnaissance publique en prononçant ici, avec respect, le nom de la sœur Antoine, et lui décerne le prix de 1,000 francs, de la fondation Souriau.

Jusqu'ici, Messieurs, dans ces œuvres consacrées à des orphelins, à des jeunes filles abandonnées, à des vieillards infirmes, qu'il s'agisse de Mlle Quilliard ou de la sœur Antoine, les bienfaitrices sont des personnes pauvres que leur misère même a rendues plus attentives au sort des misérables. Voici un exemple d'un autre ordre. C'est la fille d'un notaire de province qui aurait pu vivre dans l'aisance, se marier, élever une famille, mener une existence heureuse, honorée, et qui sacrifie tout, fortune, loisirs, espérances, le présent et l'avenir, pour se mettre au service des vieillards indigents. Je parle de Mlle Félicie Biermant, née à Langeais, dans le département d'Indre-et-Loire. Malgré l'ardente piété qui l'anime, ne voulant pas

sans doute se séparer trop complètement de son père, elle n'est pas entrée dans une communauté religieuse; c'est une sœur de charité laïque. Peut-être aussi a-t-elle voulu essayer pour elle-même et enseigner à d'autres ce qu'on peut faire de bien, ce qu'on peut montrer d'abnégation et de renoncement, sans quitter le monde. Il y a mille manières de servir Dieu et les hommes, *in domo patris mei mansiones multæ sunt*. D'ailleurs cette liberté qu'elle n'a pas sacrifiée tout entière lui permet d'être plus naïvement elle-même dans la pratique de ses vertus. Les lettres qui la concernent, et elles nous sont venues en foule, insistent, sans qu'elle s'en doute, sur un caractère tout particulier: l'extrême délicatesse unie à l'extrême bienfaisance. Le dévouement, même chez les meilleurs, finit quelquefois par s'habituer à des formes un peu banales; chez Mlle Biermant il y a comme une inspiration de bonté qui se renouvelle chaque jour. Devenue volontairement pauvre, c'est à force de soin, d'ordre, d'économie, de privations, c'est aussi à force d'attirer les sympathies et les secours qu'elle parvient à nourrir cette famille de vieillards réunie autour d'elle. Il y a souvent des heures de gêne, de grande gêne; souvent aussi parmi les malheureux qu'elle recueille se rencontre des caractères aigris, des volontés exigeantes et grossières; qu'il faut de force pour traverser les mauvais jours! qu'il faut de patience et de bonne grâce pour assouplir les natures mauvaises! c'est là que se déploie l'autorité charmante de Mlle Biermant, une autorité qui se cache, qui s'insinue, qui s'accommode à chacun, qui suppose enfin comme un perpétuel renouveau de charité intérieure. Un autre trait bien touchant, c'est l'efficacité de

l'exemple. Faire le bien constamment, résolûment, c'est une grande marque d'énergie morale; inspirer à d'autres le désir de le faire avec nous, c'est multiplier nos forces. Mlle Biermant a eu cette récompense. La commission qui a examiné avec tant de soin toutes les pièces de ce concours m'a expressément chargé de prononcer ici les noms de deux courageuses servantes, Émilie Taluau et Anne Vaslin, associées à toutes les œuvres de leur maîtresse. Elles sont là-bas à la peine, elles doivent être ici à l'honneur. Est-ce trop dire? Je n'ajoute pas un mot, de peur d'inquiéter leur modestie. Qu'elles se résignent pourtant à cette publicité d'une louange qu'elles n'ont ni recherchée ni prévue; leur courage, elles doivent le comprendre, rehausse la noblesse morale de la personne qui l'inspire et le soutient. Dans une vie toute pleine de vertus charmantes et d'exquises délicatesses, l'Académie ne pouvait dissimuler cet exemple de prosélytisme, sans faire tort à la vérité.

L'Académie décerne à Mlle Félicie Biermant la première des médailles de 1,000 francs.

Trois autres médailles de première classe et de même valeur sont décernées à Madeleine-Rose Eyraud, à Madeleine Faurie, à Mme veuve Machevez. Madeleine-Rose Eyraud, dite Rosette, née à Vorey, dans le département de la Haute-Loire, est une ouvrière en dentelles qui, depuis quarante ans, se consacre au service des indigents et des infirmes avec un zèle infatigable. Elle aussi, elle a sauvé plus d'une famille, et là encore, comme dans ce qui précède, ce n'est pas un acte de vertu, c'est toute une existence que l'Académie tient à récompenser.

Madeleine Faurie, du même département, est une gardeuse de troupeaux, à qui son père, en 1830, a laissé, pour tout héritage, une famille composée d'êtres infirmes, disgraciés, incapables de se suffire, des idiots, des aliénés, condamnés d'avance à toutes les tortures de la vie et de la mort. Le père a eu raison de compter sur sa fille Madeleine ; elle seule pouvait travailler, elle travailla pour tous. Ce qu'elle gagne sou à sou dans la montagne, c'est à peine de quoi la faire vivre; elle le partage avec les malheureux dont le sort lui a donné la garde. Voilà plus de quarante ans qu'elle les soutient, aidée par beaucoup de gens, comme on pense, et inspirant à tout le pays un sentiment d'admiration et de respect. Mme veuve Machevez, née à Vaucouleurs, domiciliée à Saint-Servan, près Saint-Malo, dans le département d'Ille-et-Vilaine, est une personne âgée aujourd'hui de quatre-vingt-trois ans, dont la vie entière a été une suite de sacrifices charitables. Son mari, ancien capitaine, était associé à tous ses actes de bienfaisance. N'ayant pas d'enfants, ils adoptaient des orphelins. La pension de retraite du vieux soldat y passait tout entière. Il la recevait des mains de l'État, il la donnait à de petits déshérités. Il est mort l'an dernier, le bon capitaine, et les deux tiers de sa pension de retraite ont disparu avec lui. Que la courageuse octogénaire, dans sa pauvre demeure de Saint-Servan, reçoive ce témoignage de publique estime; ce lui sera comme un rayon de lumière qui consolera son deuil et réjouira ses derniers jours.

Et vous, à qui nous accordons treize médailles de 500 francs, Marie-Louise-Jeanne Provost, Marie-Agnès Hardillier, époux Téroute, Delphine Jacquet, Henriette

Dupré, Anne-Marie Vala, Marie-Thérèse Bernard, veuve Thierry, Marie-Amélie Dondon, Brigitte Mayso, Mélanie Després, Marie-Henriette Déthouy, Antoinette Grassot, vous dont je ne puis que prononcer les noms, pourquoi n'ai-je pas le loisir de raconter ici en détail les faits qui ont attiré sur vos humbles existences l'attention de l'Académie? On verrait combien cette France est riche de vertus cachées, quelles ressources de courage, d'énergie, d'héroïsme simple et profond elle tient en réserve pour les mauvais jours!

J'en dis autant de vous, Léon Pommier, Virginie Blondel, Marie-Julie Moreau, Pélagie Lebreton, Louise-Mélanie Buffe, Agathe-Françoise Gazou, Marie-Rose Fabre: quelle force morale représentent ces médailles de 300 francs que l'Académie vous décerne!

Ce n'est pas tout, Messieurs; regardons ensemble au delà de ces premiers rangs. Nous venons d'accorder vingt-huit récompenses : deux prix de 2,000 francs, un prix de 1,500 francs, un prix de 1,000 francs, quatre médailles de 1,000 francs, treize médailles de 500 francs, sept médailles de 300 francs; en tout, 19,100 francs, partagés entre vingt-huit lauréats. Or, savez-vous combien de mémoires, combien de dossiers, remplis des attestations les plus touchantes, nous ont été adressés en vue de ce concours, à l'insu des humbles bienfaiteurs? Le nombre en est de cent trente-sept, — je dis cent trente-sept pour la seule année 1875. L'Académie n'a pas écarté les cent neuf personnes restées en dehors de notre liste d'honneur, elle a dû se résigner à faire un choix; mais, parmi ces inconnus, que de vertus encore! que de nobles actes! que d'inspirations géné-

reuses! Non, la source du bien n'est pas tarie; le cœur de la France bat comme aux meilleures années de notre histoire; il est toujours, ce grand cœur, un foyer d'humanité, par conséquent un foyer de religion. C'est là, en effet, un symptôme que révèle manifestement notre consciencieuse étude : dans tous ces actes de sacrifice, dans presque tous au moins, je puis bien dire neuf fois sur dix, c'est le sentiment religieux qui a été le principe générateur, en sorte que le philosophe impartial et vraiment libre est obligé de reconnaître chez le peuple de France, bien loin des manœuvres de parti, à l'abri des agitations factices et des polémiques irritantes, un fonds sain et solide, un fonds de christianisme indestructible.

Et n'oubliez pas, je vous prie, que dans ce concours il s'agit exclusivement des classes pauvres; c'est la condition expresse établie par M. de Montyon. Que serait-ce donc si nous avions à faire le même travail à tous les degrés de la société française! Des calomniateurs intéressés ont dit : La France est en train de mourir. Ardents à exagérer nos misères, incapables de rien comprendre à notre bonne grâce, ils nous appliquent injurieusement le mot de Salvien sur la corruption et la mort de la vieille Rome : *Populus romanus moritur et ridet*. Grossière déclamation, Messieurs; la France ne mourra point. J'en atteste d'un bout du pays à l'autre, du nord au sud et de l'est à l'ouest, tant de vertus que le monde ignore; j'en atteste tant de sérieux esprits restés fidèles à cette parole du sage : Le bien ne fait pas de bruit, le bruit ne fait pas de bien!

Le Dieu de la Genèse disait au patriarche : « S'il se trouve cinquante justes dans cette ville, s'il s'y en trouve

quarante-cinq, s'il s'y en trouve quarante, ou trente, ou vingt, s'il s'y en trouve seulement dix, je ne perdrai pas la ville pour l'amour de ces dix justes. » Oh ! qu'il y a bien plus de dix justes dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque bourgade de ce pays dont on ose prophétiser la mort ! Combien de libérateurs que Dieu reconnaîtra sur tous les degrés de l'échelle sociale ! que de familles où se conservent les vraies traditions de la patrie ! que de foyers honnêtes ! que d'ateliers laborieux ! Si l'esprit se trouble et s'effraye à considérer les scandales dont aucune civilisation n'est exempte, l'âme se rassure et se fortifie à visiter ces régions saines où palpite le cœur de la France.

Encore un mot et j'ai fini. Quand de brillants écrivains de nos jours s'attachent à peindre ce qu'il y a de plus honteux dans notre société, soit pour en tirer de grands effets dramatiques, soit pour en faire sortir de puissantes leçons, nous leur disons souvent : « Prenez garde ! la haine vous écoute ; la haine, la mauvaise foi, la perfidie, notent déjà tous ces traits comme l'image de la France. Artistes hardis, vous ne vous apercevez pas, dans votre loyauté, que vous fournissez des armes à l'ennemi. Peignez donc le bien à côté du mal ; en face de l'effronterie qui s'affiche, montrez donc la vertu qui se dérobe. » Et, leur rappelant tout ce qu'il y a de sève chez ce noble peuple, tout ce que le bien y révèle de grâce et de force poétique à qui sait le découvrir, nous répétons les vers d'un mélodieux penseur :

La fleur de poésie éclôt sous tous nos pas,
Mais la divine fleur, plus d'un ne la voit pas.

Cette divine fleur, Messieurs, il est ordonné à l'Académie française de la voir toujours et de la montrer au pays. Noble tâche dont elle s'acquitte avec conscience; mission d'humanité et de patriotisme, qui, répondant aujourd'hui plus que jamais à un grand instinct national, n'a plus besoin d'être justifiée.

DISCOURS

DE

M. ALEXANDRE DUMAS FILS

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

du 2 août 1877

Messieurs,

Vous avez eu certainement, comme moi, l'occasion d'entendre certaines personnes qui devaient à une très-grande fortune toute la célébrité que la fortune peut donner, tenir à peu près ce langage : « On envie beaucoup les gens riches; la plupart des hommes souhaitent la très grande richesse; on a tort : que de soucis! que de déceptions! que d'amertumes! D'abord on vous croit et on vous demande toujours plus d'argent que vous n'en avez. Ensuite, vous ne vous appartenez plus, vous devez, sous peine de passer pour

avare, recevoir du monde, donner des fêtes, avoir des châteaux, des chasses, des intendants, des domestiques, tous gens qui vous exploitent, vous espionnent, vous trahissent. Vous ne voyez venir à vous que des intérêts, des calculs, des duplicités, des jalousies, des menaces. Vous en arrivez à douter des sentiments les plus nobles et les plus nécessaires à l'âme humaine : l'amour et l'amitié. On peut encore compter sur la tendresse des enfants tant qu'ils sont dans l'âge où ils ne savent pas qu'ils hériteront. Et, si vous êtes assez maladroits pour vous ruiner, quelle ingratitude générale, quelle désertion en masse, quelle solitude, à moins que vous n'ayez eu la bonne idée d'acheter un chien! Non, croyez-moi, Monsieur, vous êtes bien heureux de ne pas être très-riche, et il a eu bien raison celui qui a dit que la fortune ne fait pas le bonheur. »

Après avoir entendu maintes fois ces lamentations très-sincères et très-convaincues, j'ai fini par me demander si les pauvres sont vraiment aussi à plaindre qu'on le croit, et s'il n'y aurait pas lieu, ce qui n'est encore venu à l'idée de personne, de s'apitoyer enfin sur le sort des riches, et d'essayer de l'améliorer. Je me suis donc appliqué à résoudre ce problème nouveau et je me disais sans cesse : « D'où vient que la fortune, tant enviée de ceux qui ne l'ont pas, ne fait pas le bonheur de ceux qui l'ont? »

A force de réfléchir, je suis arrivé à cette explication, bien facile à trouver du reste :

« La fortune, tant enviée de ceux qui ne l'ont pas, ne fait pas le bonheur de ceux qui l'ont, parce que ceux qui l'ont ne s'en servent pas assez pour faire le bonheur de ceux qui ne l'ont pas. »

Je ne trouve pas d'autre raison, Messieurs, aux désillusions, à la tristesse, à la misanthropie, si fréquentes chez les gens riches. Ils ne demandent, pour la plupart, à l'argent, que les plaisirs qu'il peut leur donner, au lieu de lui demander les joies qu'il pourrait donner aux autres. Il n'y a qu'à voir le bonheur complet, durable, céleste, pour ainsi dire, que les braves gens que nous couronnons chaque année ont éprouvé à faire le bien, non pas avec ce qu'ils possèdent, mais avec ce qu'ils acquièrent par un travail pénible, incessant, pour se rendre compte du bonheur que les riches pourraient se donner si facilement pendant le temps qu'ils passent à regretter de ne pas l'avoir.

Dieu me garde, Messieurs, aujourd'hui surtout, quand nous sommes réunis pour distribuer les prix fondés par M. de Montyon et pour honorer la mémoire de cet homme de bien, si charitable et pendant et après sa vie, Dieu me garde de nier la bienfaisance. Lorsqu'elle s'empare de certaines âmes d'élite, elle y devient la passion la plus puissante, la plus dominatrice, la plus ruineuse qui soit ; mais il me sera permis de constater, sans intentions autrement subversives, et ce sera encore glorifier M. de Montyon, il me sera permis de constater que les personnes en proie, comme lui, à cette passion, si elles sont moins rares qu'on ne le croit, sont plus rares qu'on ne le dit, et que l'unique préoccupation des millionnaires n'est pas encore de venir en aide à leurs semblables déshérités de tous les biens de ce monde.

Et cependant, il existe une charité universelle, incontestable, devenue proverbiale : c'est cette charité qui, bien ordonnée, commence par soi-même ; c'est toujours cela;

il faut bien commencer par quelqu'un, et n'est-il pas dès lors tout naturel qu'on prenne celui qu'on a sous la main, qui vous touche de plus près, qui vous promet d'être le plus reconnaissant, qui, en somme, partage le plus sincèrement vos douleurs, qui vous entretient continuellement des siennes, les exagère même, et vous implore, vous importune, vous harcèle jusqu'à ce que vous ayez fait ce qu'il demande? Nous avons tous en nous ce malheureux, à la fois faible et exigeant, qui a des habitudes auxquelles il ne veut pas renoncer, des désirs qui lui paraissent impérieux, des rêves qui ne lui semblent pas déraisonnables. Il nous connaît si bien, il est si tenace, si éloquent, si câlin, ce compagnon éternel, que nous finissons par lui céder en l'avertissant chaque fois qu'il n'ait plus à y revenir. La fatalité veut sans doute que ce soit toujours quand nous venons de prendre cette sage résolution que les autres cherchent à nous apitoyer sur leurs misères, et c'est alors que, pour nous exercer le plus vite possible à notre sévérité toute neuve, nous leur répondons qu'ils nous parlent de choses que nous savons aussi bien qu'eux, que nous avons nos chagrins aussi, que nous ne pouvons venir au secours de tout le monde! Après quoi, ayant donné cette preuve d'énergie, nous redevenons un peu plus compatissants à nous-mêmes.

Qu'est-ce que tout cela prouve, Messieurs? Que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, ou le contraire? Non, cela prouve que, même riches, nous ne sommes pas des hommes, et que ce dont nous nous plaignons, appartient à la nature humaine; je ne dirai pas aux idées innées, puisque Leibnitz les niait, mais tout au moins aux instincts, et parmi ceux-là à l'instinct de la conservation

qui, s'il ne date pas de la naissance, se développe de si bonne heure et si profondément chez l'homme qu'il l'accompagne jusqu'à sa mort, et pour ainsi dire au delà, par l'espérance d'une vie meilleure. Or, du moment que l'homme tient tant à se conserver, n'est-il pas logique qu'il s'efforce de se conserver le plus agréablement possible, que ce soit d'abord son propre bien-être qu'il ait en vue, et que les autres, à partir de ce moment, ne jouent plus dans sa vie qu'un rôle tout à fait secondaire?

Mais heureusement, Messieurs, il y a encore en nous d'autres instincts que l'instinct de la conservation. Cette émotion si douce, si vraie, si involontaire, que nous éprouvons au spectacle ou au seul récit d'une bonne action, d'un élan de courage, d'un trait de dévouement, d'un grand sacrifice simplement accompli; ce cœur qui se gonfle, ces yeux qui se mouillent, ce trouble indéfinissable, cet enthousiasme irrésistible, tout cela n'appartient-il pas aussi à la nature humaine et à ce qu'elle a de plus pur et de plus élevé? Ce n'est là que ce premier mouvement dont un demi-grand homme a dit qu'il faut toujours se défier parce qu'il avait remarqué qu'en effet il est toujours bon. Soit, le premier mouvement est bon. Tout ce qui est bon doit et peut produire quelque chose de bon; comment se fait-il alors que ce premier mouvement, reconnu bon, constaté fréquent, ne soit pas plus fécond? C'est que, hélas! il est très court. Ce qui est le plus difficile à l'homme, ce n'est pas le courage, ce n'est pas la résolution, ce n'est pas le sentiment du devoir et la connaissance du bien; ce qui lui est le plus difficile, c'est la persévérance qui seule de ses bonnes dispositions sait faire des vertus. En présence des vertus d'autrui

subitement révélées, nous avons applaudi, nous avons pleuré, nous nous sommes sentis meilleurs, capables de comprendre et résolus à imiter; cela nous suffit bientôt, et nos bonnes résolutions parties avec entrain, peut-être trop vite, se fatiguent, se reposent, s'arrêtent entre le moment où nous les avons prises et le moment toujours un peu trop éloigné où nous devions les mettre en œuvre. M. de Montyon, qui avait été intendant de trois provinces, qui avait été appelé ensuite au conseil du roi, qui avait émigré pour suivre et pouvoir aider de sa fortune ses amis persécutés, qui, par conséquent, connaissait les hommes et qui est mort en écrivant, cependant, qu'il leur demandait pardon de ne leur avoir pas fait tout le bien qu'il pouvait et que, par conséquent, il devait leur faire, M. de Montyon savait mieux que nous et bien avant nous tout ce que nous venons de dire. C'est pour cela qu'il a fondé ce prix annuel de vertu.

Il estimait certainement que, plus l'émotion causée par le spectacle de la vertu est courte, plus souvent il faut la faire naître. En confiant, depuis près d'un siècle, à l'Académie, la mission si honorable et si douce de couronner publiquement, tous les ans, quelques belles actions et de répandre ainsi quelques bons exemples, M. de Montyon a dû espérer et souhaiter que non-seulement le récit souvent répété d'actes de courage, de dévouement, de vertu enfin accomplis par de pauvres gens encouragerait d'autres pauvres gens à l'accomplissement d'actes semblables, mais que l'initiative qu'il avait prise encouragerait aussi quelques autres personnes riches à cette charité régulière. M. de Montyon ne s'est pas trompé, le bon exemple a été

suivi par les uns et par les autres. A sa pieuse fondation sont déjà venues s'ajouter la fondation Souriau, qui est de mille francs par an, et la fondation Marie Lasne, qui donne annuellement six médailles de trois cents francs chacune, de préférence aux plus pauvres, et autant que possible à ceux qui auront fourni de véritables preuves de leur piété filiale. Ce n'est pas tout. En 1878, à notre distribution annuelle viendra encore se joindre le prix Gémond, prix de mille francs destiné à récompenser des actes de courage, de dévouement et de sauvetage, et enfin, en 1880, l'Académie décernera, pour la première fois, le prix fondé par Mme la duchesse d'Otrante, née de Sussy, qui s'exprime ainsi dans son testament : « Je lègue à l'Académie française une somme de deux cent mille francs, dont les arrérages seront affectés à donner des prix tous les trois ans pour récompenser des bonnes actions. Ces prix seront distribués en séance solennelle au nom du comte Honoré de Sussy. Ils seront de la même nature que ceux légués par le comte de Montyon, et je demande qu'ils soient donnés à la même époque. » Et cependant, même dans deux ans, nous ne serons pas encore assez riches pour faire connaître tous les actes vertueux que nous connaissons. Heureusement les auteurs de ces belles actions ont fait et font le bien tout naturellement, comme l'oiseau fait son nid, sans songer à la récompense.

D'ailleurs, quelle somme d'argent pourrait payer ces soins, ces dévouements, ces abnégations, ces sacrifices de toutes les minutes, ce morceau de pain partagé, accompagné souvent, pour se faire accepter tout entier, d'un mensonge chrétien? Quel éloge public vaudra le sourire d'un enfant

rappelé à la vie, d'une mère rendue à ses enfants, de cet homme qui, après s'être abîmé dans les flots ou dans les flammes en poussant un dernier cri de prière ou de blasphème, rouvre les yeux et voit un homme qui passait par là ou qui est accouru exprès et qui a exposé sa vie pour la vie de son frère inconnu? Dans quelles mines d'or pur prendrez-vous de quoi payer ces actions-là? Combien coterons-nous ces résurrections, ces baisers inespérés, ces larmes de reconnaissance et de joie mises en commun entre bonnes gens qui trouvent tout simple qu'on se protège, qu'on se secoure, qu'on meure l'un pour l'autre, qu'on s'aime enfin? Croyez-vous que ces modestes héros accomplissent ces actes de dévouement spontané ou de dévouement continu en vue des prix que l'Académie française décerne? Hélas! Messieurs, sommes-nous bien sûrs qu'ils savent qu'il y a une Académie française et que l'on y parle d'eux à cette heure dans un langage bien au-dessous de leur mérite? Quelques-uns de ceux que nous couronnons ont peut-être recours à l'instituteur pour savoir ce que nous disons de leurs bonnes œuvres dont le souvenir devrait être, avec leurs noms, gravé en lettres d'or sur des plaques de marbre dans les mairies et dans les écoles de leurs villages. Sur quels meilleurs tableaux les petits enfants pourraient-ils apprendre à lire et à vivre? Et pourquoi ne le ferait-on pas? Ce serait le Panthéon des bonnes gens.

La première personne dont nous inscrirons le nom, cette année, sur ce livre d'or serait Mlle Léocadie Lavarde. Nous avons rarement vu une telle persistance, un tel acharnement, pour ainsi dire, dans le bien. Mlle Léocadie Lavarde est née à Bretteville-sur-Odon, près de Caen,

en 1820. Ses parents étaient meuniers. Elle quitta la maison paternelle à l'âge de dix-huit ans pour entrer comme sous-maîtresse dans une maison religieuse de Caen où l'on recueillait des enfants abandonnés. Elle y resta cinq ans; c'est là certainement qu'elle contracta le germe de cet amour particulier pour les enfants, auquel elle a dévoué toute sa vie. Nous disons de cet amour particulier, parce que Mlle Léocadie Lavarde a des préférences pour certains de ces petits êtres. Nous aimons tous les enfants, et plus ils sont agréables, doux, gentils, pour me servir du mot qu'on leur applique le plus souvent, plus nous les aimons. Pour Mlle Léocadie Lavarde, c'est tout le contraire. Elle aime comme nous les enfants séduisants, mais elle a une prédilection marquée pour ceux qui ont de mauvais instincts, qui sont méchants, vicieux. Elle les considère comme des malades qui ont d'autant plus besoin de soins. Quant à ceux qui sont véritablement atteints de ces maladies physiques qui rebutent les charités vulgaires, M^lle^Léocadie Lavarde les adore. Mais n'anticipons pas, et donnons les détails pour ainsi dire chronologiques de cette existence qui, n'importe où on l'interroge, est toujours et constamment consacrée au bien, semblable à ces belles sources, également pures, également rafraîchissantes, partout où l'on puise.

En quittant la maison religieuse de Caen, Mlle Léocadie Lavarde débarqua à Paris, en 1849, sans savoir où elle irait. C'était une époque où l'on ne savait guère où aller, surtout quand on était sans aucunes ressources comme Mlle Lavarde. Elle frappa à la porte des lazaristes, qui l'adressèrent aux sœurs de la paroisse Saint-Sulpice.

La sœur Louise lui donna une chambre, meublée d'un lit de sangle et d'une chaise, où elle se mit à piquer des bottines pour vivre. C'est là le berceau de l'œuvre que devait poursuivre avec tant de dévouement et de succès cette charitable personne. La sœur, connaissant ses goûts, lui confia d'abord une petite fille incorrigible, disait-on. Elle partagea avec cette enfant son lit, son pain et son âme bien certainement, car l'enfant fut corrigée. Aussi, au bout de quelques mois, cette mère d'élection avait-elle six nouveaux enfants, et à la fin de l'année, quinze, ce qui prouverait que le cœur de la femme est encore plus fécond que ses entrailles.

Il fallut prendre un logement plus grand, et aux frais de qui? Aux frais de celle qui avait eu l'idée de soigner les enfants. Et quelles étaient les ressources de Mlle Lavarde? L'aiguille. Aussi passait-elle les nuits. Voyez-vous cette lampe, cette main et cette aiguille qui donnent la santé, l'instruction, la morale, l'espérance à ces quinze petits êtres qui dorment pendant ce temps-là du sommeil dont se prive cette juste qui travaille? Enfin, quelques bonnes âmes connurent ce dévouement mystérieux et caché comme un crime, car à toutes ses vertus Mlle Léocadie joint ce mérite, qui les complète, de vouloir qu'on les ignore. Je vous affirme, Messieurs, que ce que nous faisons aujourd'hui, si nous ne le faisons pas à son insu, nous le faisons contre sa volonté, car elle n'aime pas qu'on se mêle de ce qu'elle appelle ses affaires. Elle veut accomplir le bien, elle veut se dévouer, elle veut ne pas manger, elle veut ne pas dormir pour faire vivre des enfants qui sans elle n'auraient ni pain ni gîte; à qui cela fait-il du mal? Cela ne vous

regarde pas; passez votre chemin, vous êtes riche, vous n'avez pas besoin de moi et je n'ai pas besoin de vous. Voilà la nature de Mlle Lavarde; aujourd'hui, elle m'en voudra du bien que je dis d'elle, mais je suis sûre qu'avant demain elle aura compris que c'était nécessaire et qu'elle m'aura pardonné.

Enfin, Messieurs, que vous dirai-je? Quelques bonnes âmes forcèrent sa porte avec effraction, c'est le mot. Elle renvoya les premières personnes qui lui offrirent les premiers billets de banque, comme on renvoie d'ordinaire ceux qui viennent en demander.

Ceci se passait rue de Vaugirard, 104, dans une maison qui a été démolie pour le percement de la rue Saint-Placide, un saint qui, en passant par là, s'est trouvé tout de suite en pays de connaissance. La loi finit par se mêler du cas de Mlle Lavarde. M. Rataud, alors maire de l'arrondissement, abusa de son pouvoir. Je le dénonce. Il pénétra chez elle et la mit en relations avec deux charitables dames, plus riches qu'elle, Mme Aignan Desaix et Mme Gilbert, qu'on m'a bien recommandé de ne pas nommer et qui l'aidèrent à s'installer rue du Cherche-Midi, n° 120, où est situé l'ouvroir dont on ne m'a pas recommandé de ne pas donner l'adresse. C'est là que, depuis le 15 décembre 1855, c'est-à-dire depuis vingt-deux ans, c'est là, dans ce petit ouvroir de Saint-Vincent de Paul, que Mlle Léocadie Lavarde, directrice de cet établissement, reçoit, élève, instruit les enfants qu'on veut bien lui confier, et on veut lui en confier beaucoup, de sorte que la directrice n'est pas plus riche que ne l'était l'ouvrière, et que la lune curieuse, profitant du silence qui est son ami, vient quel-

quefois plaquer son visage pâle contre la vitre, pour voir à la lueur de cette lampe qui brûle encore quelle est cette main qui travaille toujours. Si vous connaissez des enfants méchants, insupportables, incorrigibles, pauvres, obtenez de leurs parents qu'ils les confient à Mlle Lavarde, vous la rendrez bien heureuse; mais rappelez-vous qu'elle a déjà guéri moralement et physiquement des centaines d'enfants, qu'elle a ensuite placé les uns, marié les autres, et que les ressources sont éventuelles et précaires. En 1859, la moyenne des enfants était de 73, en 1875 de 118; 675 enfants sont entrés dans la maison depuis que Mlle Lavarde est entrée dans la petite chambre des sœurs de la paroisse Saint-Sulpice.

En 1859, la dépense quotidienne était de 77 centimes par enfant; aujourd'hui elle est de 1 fr. 03 centimes. Que voulez-vous? Les habitudes de bien-être et de luxe ont envahi jusqu'aux dernières classes. Aussi, au risque de passer encore une fois pour encourager le vice, je conseillerai aux personnes pieuses qui prendront connaissance de ce rapport, malgré le nom qui le signe, d'encourager aussi tous ces petits prodigues dont les maladies et les défauts ne découragent pas la noble directrice. Et pour donner l'exemple, l'Académie décerne à Mlle Léocadie Lavarde un prix Montyon de deux mille francs.

Si je n'en ai pas dit plus long, Messieurs, sur Mlle Léocadie Lavarde, ce n'est pas qu'il n'y ait plus rien à dire, c'est au contraire qu'il y aurait trop à dire encore, et que je suis forcé de prendre un peu sur sa part pour faire la part des autres. C'est une charité de plus qu'on lui devra.

Au commencement du XVe siècle, des marins surpris par

la tempête sur les côtes de la Manche et miraculeusement sauvés construisirent, pour accomplir le vœu qu'ils avaient fait, une petite chapelle dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours, au lieu même où ils abordèrent, à Saint-Marcouf, dans le canton de Montebourg, arrondissement de Valognes. Quelques cabanes de pêcheurs se groupèrent peu à peu autour de cette petite chapelle. On y venait en pèlerinage. Ce n'était qu'une plage aride, isolée de l'autre partie de la commune et du reste de la contrée. Les ouragans dévastaient les chemins, que ne songeaient guère à entretenir les pêcheurs, uniquement occupés de vivre du produit de leur pêche. La population augmentait faiblement, mais, si faiblement que ce fût, il arriva un moment où la petite chapelle légendaire, étroite, malsaine et tombant en ruines, ne pouvait plus la contenir. En l'année 1847, huit prêtres avaient été successivement envoyés par l'autorité diocésaine à ce poste classé au dernier rang. Tous avaient décliné une mission qu'ils déclaraient impraticable.

Au mois de janvier 1848, un desservant de la paroisse de Cauquigny, dans un canton voisin, qui possédait une jolie église et un presbytère agréable, fut envoyé à son tour dans ce véritable désert. Ce desservant était M. l'abbé Leroy, qui du reste ne craignait rien tant que d'être envoyé curé au bord de la mer. Au lieu de se rebuter, il vit là un ordre de la Providence ; il s'y soumit, et chercha immédiatement les moyens de transformer ce pauvre petit pays.

Avant tout il fallait reconstruire la maison de Dieu : à tout seigneur, tout honneur ; mais où trouver des ressources? Tous ces gens-là étaient pauvres. La commune, déjà impuissante à réparer l'ancienne chapelle, refusait à plus

forte raison d'en élever une neuve. Heureusement il n'y avait pas sur la terre que cette commune et ces pauvres gens, et, son bâton à la main, un beau jour, l'abbé Leroy se mit en route, à pied naturellement, quêtant à droite et à gauche, en haut et en bas, acceptant tout, remerciant de tout, rapportant tout. Au mois de mars 1853, les murs s'élevaient déjà à trois mètres au-dessus du sol, quand on s'aperçut que la caisse était vide. Cette fois le curé fit le voyage de Paris, la ville turbulente, la ville folle, mais qui fait l'aumône comme elle fait tout, à tort et à travers. Enfin, après des fatigues, des efforts, des luttes sans nombre et sans relâche, une vaste et belle église s'éleva sur les ruines de la modeste chapelle votive, puis une école mixte, à quelques mètres au nord, est venue se mettre sous sa protection, puis le cimetière s'est agrandi et clos de murs, de sorte que la vie a sa direction et la mort son abri. Des deux côtés de l'église le village s'est étendu, remplaçant ses anciennes huttes par des maisons saines, commodes, solides, et la belle église se dresse et chante au milieu de ses fidèles comme une poule fière au milieu de ses poussins. « Cette population était ignorante et grossière, nous dit la lettre éloquente qui nous instruit du fait et qui est apostillée par les témoins les plus recommandables, cette population est maintenant instruite et à l'aise. Elle a presque tout reçu de son curé. Elle a appris de lui à bâtir, à essayer de planter quelques arbres, à sortir de son isolement, à trouver pour les produits de sa pêche un écoulement plus rémunérateur. Cette partie de la côte commence à être fréquentée en été, et les habitants en profitent. Six petits bateaux, possédés chacun par plusieurs pêcheurs réunis, sont occupés à la

mer. La plupart de ceux qui vendent le poisson le portent, non plus dans une hotte sur leur dos, mais dans une voiture qui leur appartient, et le dimanche, ces braves gens, bien vêtus, respirant le contentement et le calme, se pressent autour de leur curé, que tous environnent de respect, presque de vénération. » L'Académie décerne un prix Montyon de deux mille francs à l'abbé Leroy.

Après nos désastres de 1870 et 1871, quand Metz fut séparée de la mère-patrie et que les Français qui s'y trouvaient encore eurent à opter entre la nationalité française et la nationalité allemande, vous vous rappelez, Messieurs, en quelle quantité nos nationaux nous revinrent, si bien que, si la France a perdu de son sol, elle n'a, en dehors de ce qu'elle en a versé sur les champs de bataille, rien perdu de son sang. Notre illustre et cher confrère, M. le comte d'Haussonville, président du comité alsacien-lorrain, et qui s'est dévoué avec tant de générosité, de courage et de succès aux anciens habitants de ces provinces, dont il est l'enfant, le bienfaiteur et l'historien, M. le comte d'Haussonville sait mieux que personne de quel patriotisme, de quelle résignation, de quelle fraternité firent preuve tous ces Français de naissance devenus Français volontaires. Cependant quelques-uns des nôtres optèrent, non pour le sol étranger, mais pour le sol natal, où le cœur prend souvent des racines si profondes, qu'il n'a plus, à un certain âge surtout, le courage ni la force de les arracher. Ceux qui nous sont revenus ont eu raison ; ceux qui sont restés ont eu leurs raisons, que nous déclarons ici toutes humaines, toutes indiscutables, toutes bonnes. Jugez-en du reste, Messieurs, par l'exemple suivant :

Mlle Catherine-Alexandrine Romestin est née à Metz, elle est ouvrière en linge ; elle va en journée, c'est avec ce travail quotidien, ingrat, si modestement rétribué, que depuis vingt et un ans, j'ai bien dit vingt et un ans, elle soigne avec le dévouement le plus admirable une pauvre fille âgée aujourd'hui de soixante-huit ans, ouvrière comme elle, mais que, depuis un quart de siècle, ses infirmités empêchent de gagner sa vie. Catherine Romestin refuse, à gains égaux, de travailler à la campagne, parce qu'elle ne pourrait y emmener sa chère malade, et que cet air pur et salubre des champs, qui lui serait si nécessaire, ne lui ferait aucun bien si elle le respirait seule. Elle ne calcule ni avec ses forces ni avec sa santé, et, quand elle se sent moins de vigueur, elle en est quitte pour avoir plus d'énergie. Ses riches protecteurs ne sont plus là, ils sont partis avec les pauvres protégés qui pouvaient partir. Mais elle, pouvait-elle partir? Pouvait-elle amener en France celle qu'elle n'avait pas même le moyen d'emmener à la campagne, à quelques minutes de la ville? Pouvait-elle abandonner et laisser mourir sur son lit de douleurs celle à qui elle se dévouait depuis quinze ans? A qui confier ce cher dépôt? Qui l'aurait accepté? Personne n'était venu en aide avant, à cette malade ; qui lui viendrait en aide après? Non ; entre deux êtres ainsi unis par la misère de l'un, par la bienfaisance de l'autre, par l'amitié commune, il n'y a de séparation compréhensible que la mort. Mlle Romestin est devenue Allemande pour rester utile et elle se sera ainsi sacrifiée deux fois. D'ailleurs, le royaume qu'elle habite depuis longtemps n'est plus de ce monde ; on n'y connaît ni limites, ni distances, ni étrangers, ni ennemis, ni vain-

queurs, ni vaincus ; tous ceux qui l'habitent sont les enfants du même père ; il s'appelle la Charité.

L'Académie décerne à Mlle Catherine-Alexandrine Romestin le prix Souriau de mille francs, et que cette récompense, en passant par-dessus nos nouvelles frontières, lui prouve que la France peut toujours aller à ceux qui ne peuvent pas revenir à elle.

Messieurs, nous avons encore pour épuiser, cette année, la générosité de M. de Montyon, cinq médailles de mille francs et treize médailles de cinq cents francs à distribuer, après quoi nous aurons à donner les six médailles de trois cents francs de Mlle Marie Lasne, ce qui fera vingt-sept lauréats, sur cent vingt-trois candidats qui nous étaient présentés. Si vous me demandiez, Messieurs, pourquoi sur ces cent vingt-trois candidats nous en avons éliminé quatre-vingt-seize, je vous répondrais tout de suite : Parce que nous n'avions pas assez d'argent pour tous, et qu'il nous a fallu, à notre grand regret, faire des choix en cherchant des nuances à peu près insaisissables. Si vous me demandiez pourquoi, parmi les candidats que nous avons choisis, nous avons placé ceux-ci avant, ceux-là après, pourquoi nous avons donné aux uns un peu plus d'argent ou d'importance qu'aux autres, je serais assez embarrassé pour vous répondre. Tous ceux que nous couronnons sont des gens de bien, voilà qui est sûr. Si celui-ci l'est depuis moins longtemps que celui-là, c'est qu'il est d'un âge moins avancé ; si Pierre s'est moins dévoué que Paul, c'est qu'il est d'une santé moins forte, mais tous sont animés de ce même esprit de charité, simple, persévérante, qui va tous

les jours et tout droit à son but, ne s'inquiétant pas plus si on l'admire que si on la raille, car on n'admire et on ne raille que ce qui est beau et grand ; le reste, on le juge. Tous ces braves gens ne diffèrent donc entre eux que par le nom, l'âge et le sexe. Un matérialiste, après avoir lu, comme je viens de le faire, tous les mémoires que je résume aujourd'hui, déclarerait peut-être qu'il y a là un cas physiologique, pathologique, qu'il ferait rentrer dans la catégorie des idées fixes, des monomanies, des folies particulières. Le proverbe latin dit : « *Quos vult perdere Jupiter dementat,* » Jupiter rend fous ceux qu'il veut perdre. Que le Dieu qui a remplacé Jupiter, ce Dieu qui a dit aux hommes : Aimez-vous les uns les autres, que Dieu frappe de cette folie de charité les peuples et les rois, le moment est bon, et je réponds que le monde ne sera pas perdu, mais sauvé.

Paul Martin est de Condillac, dans la Drôme ; il a quarante-neuf ans. A dix-neuf ans, il était orphelin sans ressources et l'aîné de six frères et sœurs. Il se constitua leur père. Par son travail il a pourvu constamment aux besoins de sa jeune famille, aujourd'hui honorablement établie. Il avait une vieille tante infirme, il s'est chargé de cette tante. Quand il n'y a rien pour sept, en travaillant du matin au soir, il y a pour huit. Ses jours sont précieux à cet homme, il les risque cependant pour arrêter deux chevaux emportés et il sauve la vie à quatre personnes qui allaient être précipités dans un abîme. Il a eu du bonheur, il n'est que blessé. Pendant la guerre de 1870 à 1871, au risque d'être fusillé s'il était pris, il a résolu, encouragé et favorisé la fuite de prisonniers français envoyés en Allemagne. Il est ensuite

parvenu à empêcher les soldats allemands d'incendier des maisons à Fontainebleau ; puis, en 1872, un jeune homme, soutien de famille, ayant eu la jambe prise dans un engrenage, il se charge du blessé, et, pendant deux ans, il lui donne, en prenant toujours sur son propre travail, linge, nourriture, argent pour sa famille. Aujourd'hui, il est, nous assure-t-on, homme de confiance dans une grande maison. Nous croyons que le maître de cette maison a bien placé sa confiance, et l'Académie décerne à Paul Martin une médaille Montyon de première classe, de mille francs.

Mme veuve Camus, habitant Notre-Dame-de-Liesse, dans le département de l'Aisne, est âgée aujourd'hui de soixante-quatre ans. Après quinze ans de mariage, elle est abandonnée par son mari qui la laisse avec deux jeunes enfants et de nombreuses dettes contractées par lui, bien entendu. En 1853, ce mari meurt sans être revenu auprès de sa femme, ajoutant à son premier legs sept mille francs de dettes nouvelles. La veuve n'a d'autres ressources que son travail et son courage. Elle veut que la mémoire du coupable et le nom de ses enfants soient sans tache, et elle s'impose la lourde mission de payer les dettes de son mari dont elle était séparée de biens. Elle parvient à marier ses deux enfants. Jusque-là elle n'avait pu que payer l'intérêt des dettes. Ses enfants mariés, pour pouvoir payer le capital, elle se met en service. En 1859, elle quitte son pays, sa famille, et vient à Paris pour gagner un peu plus. A force d'économie, en envoyant tous les ans une certaine somme à ses créanciers d'adoption, elle commence à se libérer. Elle va être tout à fait libérée, lorsqu'au mois de février son fils meurt lui laissant un orphelin de deux ans ; en 1870,

sa fille meurt lui laissant trois enfants en bas âge et un mari pouvant à peine subvenir à ses besoins personnels. Elle prend les enfants à sa charge, deux meurent pendant le siège. Que de douleurs, dont nous ne parlons pas, Messieurs, au milieu de tous ces devoirs pieusement remplis ! Enfin elle vient d'achever de payer, intérêt et capital, toutes les dettes de son mari, car il va sans dire qu'elle n'a jamais eu le temps, ni l'idée, ni le moyen d'en faire pour elle. L'Académie décerne une médaille Montyon de première classe de mille francs à Mme veuve Camus.

Mlle Marie-Adélaïde Hugon a soixante-dix ans. A dix-huit ans elle était l'unique soutien de sa famille. Depuis quarante-cinq ans elle exerce la fonction d'institutrice à Peyrilles, dans le Lot, où elle est née, et elle exerce cette profession avec un dévouement souvent au-dessus de ses forces. Ce n'est pas tout ; elle pourvoit aux besoins des enfants pauvres pour leur faciliter l'entrée de l'école ; elle soigne les indigents, et, malgré sa grande pauvreté, leur procure les médicaments indispensables. Pendant de longues années, elle a soutenu son père très âgé, sa mère et une sœur infirme. Son père et sa mère sont morts, mais cette sœur infirme est encore à sa charge, et depuis cinquante ans. Aujourd'hui elle est infirme à son tour. L'Académie décerne une première médaille Montyon de mille francs à Mlle Marie-Adélaïde Hugon.

Nous voici, Messieurs, en face d'un cas qui se représente assez souvent dans nos concours des prix de vertu : c'est le cas du serviteur qui cesse un jour d'être payé par ses maîtres devenus pauvres, et, qui, au lieu de les quitter et de les poursuivre devant monsieur le juge de paix, continue à les

servir pour rien et se met même à travailler pour les nourrir. Ce cas particulier appartient toujours à la province. Je ne crois pas qu'il y en ait eu un seul exemple à Paris; on trouve tout à Paris, excepté cela. C'est regrettable; car nous qui habitons Paris et qui savons combien il est difficile d'y être servi, même en les payant bien, par des domestiques toujours bien recommandés, nous serions heureux d'avoir à récompenser un exemple parisien. Et à ce propos, si les braves gens que nous récompensons pouvaient faire quelques élèves et nous les envoyer, nous ne promettrions pas à leurs élèves un prix de vertu, mais nous leur promettrions certainement, non-seulement de ne jamais être à leur charge, mais de leur procurer une agréable aisance pour leurs vieux jours, à laquelle nous joindrions toute la reconnaissance qu'un aussi grand étonnement pourrait nous inspirer.

Catherine Dio est de Valence, dans le Tarn-et-Garonne; voilà quarante ans qu'elle sert gratuitement la même famille, et elle en a cinquante-huit. D'abord, elle se dévoue, pendant quinze ans, à sa maîtresse atteinte d'une grave maladie; celle-ci meurt en lui confiant sa fille infirme et son mari, qui, frappé de paralysie, privé de ses facultés intellectuelles, exigeant des soins continus, demeure pendant douze ans à la charge de Catherine. Vous représentez-vous, Messieurs, cette pauvre fille de dix-huit ans, qui cherche pour vivre et faire vivre sa famille une place de servante, qu'on adresse à une famille honorable et aisée, où elle croit trouver le logement, la nourriture, un petit pécule en échange de son service, et qui, au lieu de cela, pendant quarante ans, a toute cette famille à sa charge, qui ne se plaint

pas, qui refuse des positions avantageuses qu'on lui offre de tous côtés, parce que tout le monde connaît ce dévouement et voudrait avoir un pareil serviteur, qui renonce à se marier parce qu'elle n'a pas le droit d'avoir une famille à elle, puisqu'elle a la famille des autres, et qui, son maître mort (elle l'appelle toujours son maître), reporte toute son affection, tout son dévouement sur la fille qu'il laisse infirme et incapable d'aucun travail? Pour moi, je ne sais rien de plus touchant et de plus respectable que la vie de cette humble fille, et en vérité, Messieurs, Catherine Dio a bien mérité une première médaille Montyon, de mille francs, que l'Académie lui décerne aujourd'hui.

Mlle Sophie Santier, de Dinan (Côtes-du-Nord), âgée, à cette heure, de soixante-six ans, à qui l'Académie décerne la cinquième médaille Montyon de mille francs, est encore, permettez-moi le mot, Messieurs, de la même école. Elle soutient ses deux jeunes sœurs, son père infirme et sa mère dont elle a prolongé la vie jusqu'à quatre-vingt-trois ans; puis, comme la Providence ne lui a pas envoyé une famille particulière à soutenir, c'est tous les malheureux et tous les pauvres de son quartier qu'elle considère comme sa famille, et pour lesquels elle travaille, quêtant comme une sœur de charité auprès des personnes bienfaisantes de la ville, quand son travail ne suffit pas à sa tâche; apprenant à coudre à beaucoup de jeunes filles qu'elle mettait ainsi à même de gagner leur vie et de venir en aide, comme elle avait fait elle-même, à leurs parents malheureux. Enfin elle a pris chez elle une petite orpheline de douze ans, puis une autre enfant de quatre ans, qu'elle a élevée jusqu'à

sa vingtième année, âge auquel elle l'a mariée. Cette jeune femme est devenue aveugle, et Mlle Santier s'est faite le soutien de son ancienne protégée, de ses deux enfants et de son mari incapable.

Grands cœurs, cessez d'aimer ou je cesse d'écrire.

Cette paraphrase serait-elle vraie ici, Messieurs? L'esprit sentirait-il tout à coup des limites là où le cœur n'en voit pas? Allons-nous nous lasser d'entendre le récit de ces bonnes actions, que ceux qui les ont accomplies ne se sont jamais lassés d'accomplir? Non, n'est-ce pas? Et si cette séance vous paraît un peu trop longue, c'est à moi seul qu'il faudra vous en prendre, à moi qui n'aurai pas su vous communiquer l'émotion et l'intérêt que j'ai éprouvés à la lecture de ces simples et touchantes biographies.

Nous décernons les treize médailles Montyon de cinq cents francs chacune à Marie-Anne Guilloux, de Saint-Aubin-du-Cormier (Ille-et-Vilaine), institutrice, âgée de soixante-dix ans, qui, en 1836, a recueilli son ancienne institutrice devenue infirme, et pendant vingt-trois ans a subvenu à tous ses besoins, qui recueille aussi deux enfants, qui les loge, les nourrit, les instruit, paye l'apprentissage de l'une et garde avec elle l'autre dont la santé exige les plus grands soins;

A Marie Villebesset, de Pontaumur, dans le Puy-de-Dôme, digne émule de Catherine Dio, et qui, comme elle, simple servante, se dévoue à ses maîtres depuis vingt-huit ans, leur sacrifie ses petites économies, veille, soigne la mère malade jusqu'à sa mort, et recueille le fils qui, quoique

faible et délicat, est appelé au service militaire, et à qui elle envoie tout ce qu'elle gagne ;

A Mme veuve Reignier, à Troyes (Aube), âgée de soixante-deux ans, sans fortune, qui, ayant déjà à sa charge son mari aveugle et quatre enfants, recueillait en 1860 une enfant que ses parents abandonnaient ; puis, en 1866, l'habitude est prise, elle en recueille un autre abandonné comme le premier ;

A Félicité Blain, de Cholet (Maine-et-Loire), qui n'est âgée que de trente-trois ans, mais pour elle la valeur n'a pas attendu le nombre des années. C'est une simple ravaudeuse qui, à treize ans, perd sa mère et reste avec deux petites sœurs, l'une de cinq ans, l'autre de neuf mois, et un petit frère de trois ans. Elle les élève ; son père est frappé d'une maladie du cerveau, elle en fait son quatrième enfant. Elle refuse un parti avantageux pour ne pas abandonner son œuvre de dévouement. La plus jeune de ses sœurs est morte ; elle l'a remplacée par d'autres malheureux étrangers à qui elle fait tout le bien que lui permettent les ressources acquises par son seul travail, et voilà que son jeune frère, atteint de ce mal presque toujours héréditaire dont son père est mort, vient de retomber à sa charge après avoir été placé par elle dans le commerce ;

A Marie-Jeanne-Louise Rabey, à Urville (Manche), âgée de soixante-dix-sept ans, et qui, sa commune n'ayant pas d'institutrice, s'est faite, de 1830 à 1856, l'institutrice volontaire des petits enfants dont elle soignait en même temps les parents dans leurs maladies. Elle a suivi aussi le bon exemple donné par de pieuses servantes, et elle

a rendu à l'une d'elles, en la recueillant, ce que celle-ci eût sans doute été capable de faire pour sa maîtresse;

A Julienne Hénault, à Moncontour (Côtes-du-Nord), qui est entrée au service d'un ecclésiastique, couvert de dettes, pour avoir trop bien pratiqué les enseignements qu'il répandait. Elle a servi gratuitement ce digne homme et elle a payé toutes les dettes du petit presbytère;

A Madeleine Last, à Meyrargues (Bouches-du-Rhône), âgée de soixante-huit ans, qui, ayant perdu, après vingt-trois ans de soins et de dévouement, son père infirme et sa sœur, se consacre au soulagement des malheureux, mendie pour eux, ouvre une école pour les enfants, donne ses soins, pendant dix ans à l'une, pendant dix-huit ans à l'autre, à deux pauvres femmes infirmes qui avaient été ses coadjutrices et adopte une jeune fille qui venait de perdre sa mère; aujourd'hui, elle est menacée d'une cécité qui, si elle arrive, ne l'empêchera pas de continuer à faire le bien. Elle le fera à tâtons et avec les yeux des autres;

A Annette Neurin, à Dijon (Côte-d'Or), qui, âgée de quatre-vingt-neuf ans, est depuis soixante ans au service de la même famille tombée dans la misère, à qui elle donne toutes ses économies, qu'elle sert pour rien et qu'elle n'a jamais voulu quitter pour des positions facilement meilleures. Annette Neurin est une de celles que l'Académie avait dû écarter, faute d'argent, lors du dernier concours. Nous trouvons dans son dossier une note de M. de Carné, à laquelle nous faisons droit. Que le vœu de M. de Carné soit exaucé et que notre cher et regretté confrère ait fait encore le bien dans la mort comme il n'a cessé de le faire dans la vie;

A Madeleine Hivert, à Nantes (Loire-Inférieure), âgée de soixante-seize ans, et, depuis 1836, se consacrant à ses maîtres ruinés, et leur donnant, non-seulement ses services gratuits, mais le produit du travail qu'elle fait en dehors de leur maison, après leur avoir donné toutes ses économies;

A Émilie Pouchot, à Grenoble (Isère), âgée de trente ans. Depuis seize ans elle passe sa vie auprès d'une ouvrière malade dont elle subit les exigences et les bizarreries de caractère, les violences même sans se plaindre. Elle l'entretient avec ce que son travail lui procure;

A Lucie-Françoise Bard, à Bayeux (Calvados), âgée de cinquante-neuf ans, domestique. Entrée au service en 1838, elle abandonne tous ses gages jusqu'en 1853 pour soutenir sa grand'mère infirme et indigente, son frère et ses neveux et nièces, qui sont élevés grâce à elle. En mai 1859, le malheur vient fondre sur ses maîtres. Aussitôt elle abandonne ses gages et travaille jour et nuit pour leur épargner les privations, car ils sont vieux. Le mari étant mort, elle se dévoue de plus en plus à la femme, et depuis peu de temps elle a pris à sa charge une tante tombée dans l'infortune;

A Judith-Maintasie Lopes, épouse Léon Lévy, à Saint-Esprit-lez-Bayonne (Basses-Pyrénées), Israélite, et qui a bien compris la belle affirmation de Moïse, dont notre grand poète a fait un de ses plus beaux vers : Qui donne aux pauvres prête à Dieu. Écoutez ceci, Messieurs :

Judith Lopes est la plus jeune des quatorze enfants d'un commis marchand-colporteur; le dénûment de la famille était si grand qu'on ne put pas l'envoyer à l'école.

Dès onze ans, elle travaillait pour venir en aide à son père et à ses frères et sœurs, dont quelques-uns, hélas! j'allais dire heureusement, sont morts en bas âge, mais malheureusement la mère était morte aussi. Le père devient infirme, et voilà Judith Lopes forcée, à dix-neuf ans, de soutenir ce père, trois filles, deux fils et une vieille grand'-mère qu'elle soigna si bien que celle-ci ne mourut qu'à cent trois ans. Judith Lopes arrive ainsi à sa trentième année. Ne se trouvant plus assez jeune pour rêver le mariage dans les conditions ordinaires, elle épouse un ouvrier cordonnier, veuf avec quatre filles en bas âge. Elle a à son tour cinq enfants. Elle parvient à marier trois filles de son mari, mais la cadette meurt bientôt laissant à Judith trois petits enfants; la seconde suit celle-ci peu de temps après et laisse à son tour un enfant; la troisième, restée veuve avec un enfant, ne peut subvenir à tous ses besoins, et Judith lui vient constamment en aide. Elle a donc maintenant à soutenir et elle soutient, avec son seul travail, une fille de vingt ans, un fils de quinze ans, une fille de quatorze ans, ses cinq enfants à elle, plus deux enfants abandonnés, un enfant orphelin, la quatrième enfant de son mari, deux de ses sœurs, dont une vit avec un frère déjà vieux; elle n'a que cinquante-six ans.

Enfin, l'Académie décerne la dernière médaille Montyon de première classe de mille francs à Jean Latgé, à Limoux (Aude). Cet homme, d'une santé débile, privé de sa mère depuis sa plus tendre enfance, avait vingt-deux ans lorsqu'il perdit son père, qui s'était remarié. La veuve de ce dernier, couverte d'infirmités, n'avait rien à exiger de son beau-fils, qui non-seulement lui a prodigué les soins d'un véritable fils et d'un fils des plus tendres, mais encore, loin

de chercher à rentrer dans la petite fortune que son père avait laissée à sa femme, loin d'exiger ce qui lui revenait, a insisté auprès de sa belle-mère pour que celle-ci fît une donation en faveur de sa propre sœur, laquelle a disposé plus tard de tout son bien au profit d'une étrangère

Dans l'intervalle, cette sœur étant devenue infirme, Jean Latgé n'a cessé de lui prodiguer les soins les plus affectueux et les plus dévoués. S'il rencontre un mendiant, il lui fait partager son modeste repas. Si le malheureux qu'il veut secourir ne peut marcher, il va lui porter lui-même son dîner qu'il partage avec lui. Plus de cinquante signatures des plus honorables témoignent qu'on a vu Jean Latgé se priver de feu et se réduire au plus strict nécessaire pour que les malheureux de son voisinage eussent une bonne bûche dans leur âtre et un morceau de viande sur leur pain.

Nous aurons fini, Messieurs, quand nous aurons distribué les six médailles de la fondation Marie Lasne, du prix de 300 francs, à six excellentes femmes, car, comme le disait si bien Prévost-Paradol en retournant au profit du bien un dicton qui n'avait encore servi qu'au mal : « Quand il y a charité, cherchez la femme. » Vous savez, Messieurs, que les six médailles sont destinées à honorer surtout des exemples de piété filiale qui, cette fois, ont été largement donnés par Henriette-Louise Thomin, à Reims (Marne) ; Marianne Chambes, à Poitiers (Vienne) ; Pauline Anglade, à Saint-Michel (Ariège) ; Éléonore-Adélaïde Mabille, à Agnicourt (Aisne) ; Maria Berger, institutrice à Villefranche-sur-Cher (Loir-et-Cher) ; Victoire-Céline Leclerc, à Meaux (Seine-et-Marne).

Voilà notre moisson de cette année, Messieurs ; vous

voyez qu'elle est belle, et encore, comme je vous le disais plus haut, aurions-nous pu l'avoir double, triple, et même quadruple. Les malheureux n'y ont rien perdu et n'y perdront rien, les pauvres qui les secouraient hier les secourront encore demain ; mais c'est à ceux-ci que nous aurions voulu donner une preuve publique de notre sollicitude et de notre estime. Souhaitons donc, Messieurs, que le vœu secret de M. de Montyon se réalise, et que, tandis que nous allons aux pauvres au nom des fondateurs que je viens de nommer, de nouveaux fondateurs viennent à nous pour que, les appelés étant nombreux, nous puissions augmenter le nombre des élus. Les bienfaisants ne manquent pas, que les bienfaiteurs les imitent. C'est en diminuant leur fortune par la charité que les riches échapperont à ces soucis de la fortune dont ils se plaignaient au commencement de ce rapport. Où est le bonheur ? demande-t-on souvent. Dans le bien, répondrons-nous avec assurance, et nous n'en voulons pour preuve que tous ces braves gens que nous venons de citer. Ceux-là ne se plaignent ni de la tristesse, ni de l'ennui, ni même de l'ingratitude.

En vivant, comme je l'ai fait pendant plusieurs jours, dans la société de tous ces braves gens, on se sent non-seulement meilleur, mais plus courageux, plus éclairé, plus croyant surtout qu'on ne le serait après la lecture du plus beau livre de maximes, d'observation, de philosophie, de sagesse même ; c'est que le génie n'explique pas Dieu, et que la bonté le prouve.

DISCOURS

DE

M. J.-B. DUMAS

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

du 1er août 1878

Messieurs,

En 1782 un anonyme, obéissant à la pensée dominante de son siècle auquel une sensibilité un peu théâtrale ne déplaisait pas, demandait à l'Académie française de prononcer chaque année l'éloge public de l'action la plus vertueuse récemment accomplie; on trouvait naturel alors d'ouvrir un concours philanthropique de vertu, comme on ouvre des concours d'éloquence, de poésie ou de peinture. L'éminent magistrat, le vénérable Montyon, fondateur de ce premier prix, en léguant à l'Institut, en 1820,

une partie considérable de sa fortune et le reste aux hôpitaux, confirmait cette première donation, mais on en précisait déjà mieux le sens : la vertu n'était plus une œuvre calculée du jugement et de la raison, c'est-à-dire la bienfaisance, mais une émanation spontanée et chaude du cœur, c'est-à-dire la charité.

Éclairé par les dures souffrances de l'émigration et par l'expérience d'une longue vie, M. de Montyon ne demandait point à l'Académie de faire naître des actes éclatants ; il lui confiait le soin de récompenser d'humbles dévouements. Il ne confondait plus les œuvres de charité, pures de tout égoïsme, exemptes de toute vanité, avec ces créations du talent où domine le sentiment de la personnalité. Le savant qui poursuit une découverte, le lettré, l'artiste qui méditent une composition hardie, s'estiment haut et veulent être estimés. Sensibles à l'honneur, ils entrevoient la louange publique comme une espérance, les couronnes de l'Académie comme un but. Dans leur humilité, les mérites auxquels s'adressent les prix de vertu restent, au contraire, indifférents et supérieurs à tous les éloges. Les personnes presque toutes inconnues que nous allons signaler à l'estime du pays, vivant en général loin du bruit et dans l'ombre, apprendront, à la fois, qu'un bienfaiteur, dont elles ignoraient le nom, a chargé une compagnie, dont elles ignoraient l'existence, de les récompenser pour des actes dont elles ont toujours ignoré le prix.

L'âme vraiment charitable fait le bien par une pente naturelle. C'est là sa béatitude. Elle souffre des douleurs d'autrui plus que de ses propres maux, et, quand elle sou-

lage la souffrance du prochain, elle se soulage elle-même d'un poids qui l'oppressait. Pour porter le secours, elle n'attend pas la demande ; après le bienfait, elle échappe au remerciement. Elle ne se trouve jamais assez prompte à atteindre les misères, et le voile qui doit cacher son action ne s'étend jamais assez vite à son gré. Elle ne veut ni témoin ni récompense ; sa pudeur s'offense de tout éclat.

Voilà pourquoi l'Institut, dont l'influence a créé de belles œuvres dans le domaine de la pensée, est impuissant à susciter des actes de vertu. Ceux-ci naissent et s'épanouissent sans culture. Un cœur simple, attiré par un penchant irrésistible vers le bien moral; une âme ferme, qui connaît le prix du sacrifice et n'hésite point à l'accomplir; une active charité que la bonté dirige : ce sont là les éléments d'un héroïsme qui n'a rien d'épique, mais dont le spectacle, plein de consolation et de douceur, réconcilie avec la nature humaine.

Les actes que l'Académie enregistre chaque année sont relevés, selon l'intention du fondateur, dans les rangs obscurs de la pauvreté. N'allons pas cependant en conclure qu'en mettant les heureux du siècle hors concours, elle tient pour vertueux seulement les domestiques se sacrifiant à leurs maîtres, les ouvriers se dévouant à leurs patrons.

Si la vertu est le sacrifice, refuseriez-vous de placer au premier rang l'exemple donné par la vie et la mort de la nièce d'un grand ministre, Marie-Antoinette Périer, religieuse à l'Enfant-Jésus de la rue de Sèvres? Dédaignant les douceurs de l'existence privilégiée et opulente pour laquelle elle était née et les joies de la vie de famille auxquelles tout la conviait, cette sainte fille s'était consacrée

au soulagement de la douleur et particulièrement au service des salles réservées aux maladies contagieuses, si redoutées des mères et si fécondes en catastrophes. A son tour, hélas ! martyre de sa charité, elle succombait au poison émané d'un enfant atteint du croup, respirant la mort dans le dernier souffle d'un pauvre opéré dont ses tendres soins avaient voulu sauver la vie.

Si la vertu consiste dans le dévouement absolu au devoir, n'en trouvez-vous pas les signes les plus sûrs dans les traits répétés de courage offerts à notre admiration par ces médecins qui, interprétant le serment d'Hippocrate en son plus noble sens, exposent aussi leur propre vie, dans une lutte sans gloire, dans un combat sans illusions, entourés de malades dont l'approche peut devenir mortelle? Le danger est-il incertain? Combien d'exemples attestent, au contraire, que, pour certaines affections trop communes, il est imminent! Voyez-vous un seul praticien hésiter devant l'accomplissement de sa mission? Non ! — Qu'ils soient âgés et éclairés par l'expérience d'un long passé; qu'ils soient à leur début, animés encore de la confiance de la jeunesse; qu'ils soient seuls, ce qui autoriserait l'égoïsme; mariés et pères de famille, ce qui excuserait la prudence, on ne les voit pas défaillir. La liste serait longue cependant s'il fallait donner la nomenclature de toutes ces victimes du devoir professionnel, de tous ces médecins morts à l'ennemi, comme on dit au ministère de la guerre. On ne les compte plus!

Si, par vertu, on veut entendre même le sentiment soudain qui engendre l'héroïsme, l'Académie, s'inspirant du sentiment de l'antiquité, eût-elle hésité un instant à con-

sidérer comme un grand acte de vertu l'action de la sœur Simplice, garde-malade de Bon-Secours, de la maison de la rue Jacob ? Cette noble et sainte fille donnait ses soins à deux enfants délicats, dont une visite de famille avait conduit les parents aux environs de Bourges. Dans une promenade autour de l'habitation, à l'entrée d'un bois vers lequel elle dirigeait les deux convalescents et trois de leurs petits cousins, une fillette lui fait remarquer un chien de mauvaise apparence se roulant sur l'herbe. Comprenant, à son aspect sinistre, le danger qui menace son jeune troupeau, elle repousse celui-ci et se porte en avant en criant : « Courez, sauvez-vous ! » Quant à elle, attirant l'attaque de l'animal, elle en brave le choc, le saisit par les mâchoires et le retient en place, jusqu'à ce qu'un vieillard, conduit par les cris des enfants épouvantés, vienne, entre les bras mêmes de la courageuse femme, abattre le chien furieux et parvenu au dernier paroxysme de la rage. La sœur Simplice avait reçu vingt-huit morsures. Malgré des soins empressés, trois semaines après elle succombait à Paris, au milieu de ses compagnes. Les obsèques de cette noble victime de la charité et du devoir attiraient à l'église Saint-Germain-des-Prés une foule sympathique, profondément émue, et chacun disait, en se découvrant avec respect : « Pauvre fille ! elle est morte au champ d'honneur ! »

Si l'Académie se considère comme incompétente, lorsqu'il s'agit de récompenser les vertus incomparables des sœurs de Charité ou les actions d'éclat des membres du corps médical, à plus forte raison s'abstient-elle le plus souvent de porter un jugement sur les actes de dévoue-

ment des membres du clergé. Leur mission, en effet, n'est-elle pas la charité elle-même et sous toutes les formes? Conçoit-on un des ministres de la religion fermant les yeux à la souffrance et la main à l'aumône? Toute règle, cependant, comporte des exceptions, et, si l'Académie n'a pas hésité à s'en permettre une de plus, les circonstances exposées à la fin de ce rapport la justifieront à tous les yeux. Dans les conditions plus modestes où elle est accoutumée à placer ses récompenses, des mérites non moins dignes de respect se présentent; les sacrifices qui embrassent toute l'étendue de la vie, exigent, en effet, une abnégation, une fermeté, une obstination dans le bien qui semblent le privilège de quelques âmes d'élite; on aime à contempler ces longs dévouements dont nous allons offrir un premier et remarquable exemple.

A l'ouest de la Vendée, sur le bord de l'Océan, s'étend la commune de Saint-Jean-de-Monts, vouée à l'agriculture, autrefois sans routes et sans industrie, couverte d'eau pendant une partie de l'année, en proie, au retour de chaque automne, aux fièvres paludéennes, et comptant naguère un indigent sur trois habitants. Quel théâtre pour la charité! C'est là que, depuis quarante ans, la demoiselle Aimée Milcent s'est consacrée au soulagement des pauvres, au pansement des malades, à l'éducation morale et religieuse des enfants. Après avoir entouré de ses soins de vieux parents qui l'avaient adoptée, elle en recueillait pour tout héritage un revenu de vingt-deux sous par jour,—vous l'entendez, vingt-deux sous! — et vous allez voir ce qu'on peut faire avec ce revenu que le moindre caprice dissiperait,

quand le cœur s'emploie à le faire valoir. Restée seule à l'âge de trente ans, elle se fit la sœur de charité des malades de la commune. Ce n'était pas une sinécure, croyez-le bien! Ces communes d'un littoral peu fertile occupent de grandes surfaces et les habitations y sont fort éloignées les unes des autres. Si quelques malades pouvaient venir trouver Mlle Milcent, il en était que leurs infirmités retenaient à une ou deux lieues du bourg qu'elle habite. Des plaies à panser, des affections contagieuses à soigner rendaient-ils ces clients un objet de dégoût ou de crainte, même pour leurs proches, loin de les abandonner, elle partait avant le jour à travers les marais et les brouillards, fidèle, à la fois, au devoir qui l'appelait vers ces infortunés, et à celui qui la ramenait vers sa demeure, pour y recevoir ses malades et ses pauvres à l'heure accoutumée.

Car Mlle Milcent constituait à elle seule une administration de l'assistance publique : infirmière intelligente et dévouée qu'aucun soin ne rebutait; directrice d'une petite pharmacie à l'usage des indigents, d'un bureau de bienfaisance où les misérables trouvaient des aliments, les vieillards des couvertures de laine, des vêtements chauds et du bois pour l'hiver; les jeunes mères des trousseaux pour leurs nouveau-nés, les orphelins un asile. La voix publique, dans sa reconnaissance, a désigné sous le nom de *Bureau de charité* de Mlle Milcent cette humble demeure où semblent réunies les forces et les ressources de l'État, et qui ne recèle pourtant qu'une âme ardente au bien et la charité féconde qui s'en exhale.

Avec une vie si occupée, Mlle Milcent pouvait se croire

autorisée à se reposer le dimanche. Mais comment parcourir sans cesse le pays, pénétrer dans les familles, toucher à toutes les plaies, sans remonter à cette cause permanente du désordre et de la misère, le cabaret, foyer de perversité et de dégradation, où se laissent entraîner même les jeunes filles de ces campagnes? Pour les arracher à ce milieu déplorable, Mlle Milcent institue la *réunion du dimanche;* elles y trouvent des récréations honnêtes, animées par l'entrain d'une femme qui possède le secret de faire bien tout ce qu'elle fait. Courageuse devant une large blessure, patiente en face de longues douleurs, infatigable dans l'exercice de sa vaste charité, cette infirmière résolue se transforme le dimanche en une tendre mère, ouvrant son cœur ému aux confidences de ses filles adoptives, également prête à partager la gaieté de celles dont l'esprit est libre, à s'émouvoir des peines de celles dont l'âme est troublée et à ramener vers le droit chemin celles qui s'en écartent.

Mlle Milcent est une femme d'un grand cœur! Il ne manquait à sa noble vie qu'une occasion pour témoigner de son ardent amour pour la France. Quand on a passé tant d'années à se nourrir de sentiments élevés et qu'on a vécu dans la pratique habituelle de l'abnégation et du dévouement, on est prêt à sentir vibrer en soi toutes les fibres du patriotisme. Au moment de nos désastres et lorsque les enfants de la Vendée en subissaient les conséquences douloureuses, Mlle Milcent improvisait une ambulance, se consacrait aux soins des blessés, se multipliait pour leur assurer les secours et les consolations, poursuivant cette nouvelle tâche avec une ardeur qui lui faisait oublier son

âge, jusqu'au moment où, le cœur déchiré des malheurs du pays, elle tombait épuisée et malade à son tour.

Voulant honorer sa vieillesse respectée, l'Académie française, interprète des vœux de ses compatriotes reconnaissants, décerne à Mlle Milcent un prix de 1,500 francs.

Comment ne pas faire des places réservées dans la liste que nous avons à parcourir à quelques personnes d'élite?

Justine Guérin, âgée de quatre-vingt-neuf ans, pourrait croire que la récompense méritée par sa charité s'est fait longtemps attendre, car les premiers soins qu'elle a donnés aux enfants pauvres remontent à 1823. Depuis lors et tant que ses forces le lui ont permis, elle a été constamment entourée d'orphelines, de filles abandonnées par leurs mères; s'oubliant toujours elle-même, elle se partageait entre ses proches par le sang et ses proches par la charité.

Jeanne-Désirée Sigoigne, née à Trévalles, commune de Laval, devenue aveugle après une longue vie vouée aux bonnes œuvres, trouve le moyen de se rendre encore utile aux pauvres, au lieu de leur faire une concurrence que son malheur justifierait assurément.

Marianne Charvet, à l'âge où une jeune fille entre en service, choisit pour maîtresse une dame paralytique, en adopte la fille et soutient par son seul travail leurs trois existences. Elle ne se considère comme dégagée de son libre contrat que par le décès de ses deux protégées, qu'elle n'a cessé, renversant les rôles, d'appeler ses deux maîtresses et d'honorer comme telles pendant trente-deux ans. Sur ses dernières épargnes elle leur a consacré une tombe décente, sans se douter que, selon le Talmud, la

charité la plus haute est celle qui s'exerce envers les morts, car elle n'a plus de reconnaissance à espérer.

Suzanne Sordet se dévoue à ses maîtres dans l'infortune pendant trente années, et réclame après leur mort, pour solde de ses gages arriérés, le droit de considérer comme siens les quatre orphelins qu'ils laissent et de guider leurs pas dans le chemin du devoir; la récompense que l'Académie lui décerne paye une dette sociale; elle n'ajoutera rien au respect dont Suzanne Sordet est entourée.

L'Académie accorde quatre médailles de 1,000 francs à ces femmes au déclin de l'âge et elle en donne une de 500 francs

A Mlle Églantine Rouannet, à Anglès, département du Tarn, la providence de nos montagnes, disent les témoins émus de sa vie : indigents assistés, infirmes secourus, malades soignés, malheureux consolés, tel est le bilan de l'existence d'une digne émule de Mlle Milcent, qui passe la moitié de ses jours à travailler pour les besoins des pauvres et l'autre moitié à panser leurs plaies physiques ou morales.

Il faut se borner, et, quels que soient les mérites de neuf femmes respectables que l'Académie a jugées dignes de la même récompense, le temps ne nous permet pas de les exposer en détail ; ce sont :

Marie-Élise Poulain, à Villers-sous-Chalamont, département du Doubs ; Thérèse Barthe, à Cahors, département du Lot ; Perrine Avril, à Saint-Lô, département de la Manche ; Perrine-Françoise Pouays, à Caro, département du Mor-

bihan; Louise-Marie Tilly, à Pommerit-Jaudy, département des Côtes-du-Nord; Rose-Anne Lebon, à Plessala, département des Côtes-du-Nord; Jeanne Canouet, à Valence, Tarn-et-Garonne; Vve Moisan, à Rennes, Ille-et-Vilaine; Catherine Léon, à Nice, département des Alpes-Maritimes.

Tous ces prix sont décernés à des femmes! Les femmes seules auraient-elles le privilège du sacrifice et de la charité? On pourrait le croire en écoutant ces récits qui ne signalent à votre émotion que d'obscures héroïnes, comme si les hommes ne pouvaient rivaliser avec elles et que notre cœur fût incapable de ces dévouements chaleureux et tenaces où semble toujours reparaître quelque réminiscence du sentiment maternel?

Il suffit, pour nous réhabiliter cependant, de raconter la vie d'Annet Moulinier, A neuf ans, il entre en service comme pâtre; mais ses gages sont réservés pour ses parents dans la misère. A vingt ans, il devient soldat. Son capitaine l'ayant pris pour ordonnance, il s'attache à lui, le suit lorsqu'arrive l'âge de la retraite, et pendant vingt-deux ans, par son travail, ses économies et ses soins, il améliore la situation précaire du vieil officier. Après la mort de celui qu'il appelait son maître, vous croyez qu'il se considère comme libéré? Non! Il cherche un emploi, mais c'est pour en mettre le produit à la disposition de sa maîtresse, devenue veuve, et à celle de ses enfants. Cette vie de sacrifice à laquelle l'Académie accorde une médaille de 500 francs, dure depuis trente et un ans : tous l'admirent; celui qui en donne l'exemple semble seul en ignorer les mérites; elle eût été digne de vous être racontée par votre

secrétaire perpétuel qui en connaît tous les détails, dont le témoignage a entraîné le vote de l'Académie et dont le récit sympathique eût provoqué des applaudissements qu'une reproduction affaiblie ne justifie plus.

Louis Schuller, auquel la même médaille est décernée, né à Brumatt (Haut-Rhin), vient à son tour rendre témoignage en faveur des hommes ; entré, il y a trente ans, comme garçon cordonnier dans un atelier, à Sézanne, département de la Marne, il se montre laborieux, intelligent, honnête et se dévoue de cœur aux intérêts de la maison. Cependant le fils de son patron vient à mourir, laissant sept enfants, et la gêne entre dans la famille ; Louis redouble d'activité : le premier à la besogne et le dernier, il soutient par son courage ces infortunés que menace la misère. L'année 1870 arrive, l'invasion avec elle, le travail cesse et toutes les ressources manquent à la fois : « Je ne peux te garder plus longtemps, lui dit son patron ; laisse-nous, tu trouveras ailleurs un sort moins misérable ! — Je reste, » répond Louis. Et depuis lors rien n'égale son dévouement. La vieille patronne est frappée de paralysie ; il se fait infirmier ; le vieux chef de la maison ne peut plus travailler, il travaille pour deux, pour trois, pour dix. La besogne manque quelquefois et le pain aussi, Louis accepte tout et n'entend pas qu'on puisse le séparer de ses maîtres appauvris. « Ah ! » dit-il, dans son naïf langage, « s'ils faisaient un héritage, on verrait voir ! »

La toute-puissance que le poète nous attribue, n'exclut donc pas cet amour du sacrifice dont le sexe faible aime à réclamer le privilège. Au moment où les femmes aspirent aux grades universitaires, au doctorat en médecine et

bientôt à la licence en droit, il n'est peut-être pas inutile de constater qu'à leur tour les hommes peuvent rivaliser avec elles dans les tendres soins et les longs dévouements de la charité la plus touchante.

A entendre les désignations locales qui accompagnent les noms des personnes que l'Académie récompense, elle semble avoir réservé toutes ses médailles pour les départements, comme si elle n'avait rencontré à Paris aucune de ces humbles vertus, dont la province aurait conservé le monopole. Mais on trouve de tout à Paris, non-seulement de bons maîtres, mais aussi de bons serviteurs; non-seulement, en haut comme en bas, des âmes faciles à émouvoir et prêtes à répondre à tous les appels de la bienfaisance, mais aussi des cœurs ouverts à la charité et passionnés pour les épreuves sérieuses qu'elle commande.

Marie Sauvade, à Montrouge-Paris, s'est dévouée à ses maîtres, vieux et infirmes, dont elle ne reçoit rien et à qui elle a donné tout ce qu'elle avait et tout ce qu'elle pouvait gagner. Après les avoir soutenus pendant la guerre, elle a soigné le mari qu'une longue maladie conduisait au tombeau, et elle continue auprès de sa maîtresse ce long sacrifice de ses intérêts et de sa santé, compromise par un travail exagéré et par les privations. En province, on ne fait pas mieux. L'Académie lui accorde une médaille de 500 francs.

Claudine Ray, rue Quincampoix, entre il y a près de vingt ans chez des maîtres, autrefois opulents, que la fortune abandonne bientôt. Au bout de six mois, ne pouvant plus lui payer ses gages, ils lui rendent sa liberté qu'elle

n'accepte pas. La misère arrive, elle soutient par son travail ces infortunés que la guerre surprend à Saint-Cloud. Ils rentrent à Paris et Claudine reste à la garde du pauvre mobilier qu'elle défend pied à pied, après le combat de Montretout, contre l'incendie, qui va le dévorer, et s'éloigne à regret enfin, emportant les souvenirs chers et les dieux pénates. Cependant le mari meurt, la maîtresse septuagénaire et presque aveugle ne peut plus rien pour elle-même. Claudine, dont les travaux de couture ne suffisent plus à des besoins chaque jour croissants, obtient alors une place d'ouvreuse au théâtre de l'Ambigu. Ses journées et ses soirées sont consacrées à réunir les ressources nécessaires à l'existence de l'infortunée veuve. Les personnes qui viennent demander au spectacle quelques heures de délassement ne se doutent pas que la pièce de monnaie glissée avec indifférence dans la main de cette ouvreuse y est reçue avec émotion comme une offrande bénie et n'en sort que pour servir d'instrument à la plus ardente charité. L'Académie ajoute une médaille de 500 francs aux modestes revenus de cette digne femme.

Le prix Souriau de 1,000 francs est accordé à Marie-Jeanne Tentou de Senguoagnet, département de la Haute-Garonne.

La fondation Marie Lasne a été partagée entre sept personnes : Eugénie Bourget de Nantes, Louise Rousset de Châtillon-sur-Loire, Florine Duponchelle de Roubaix, Célina Denis de Limoges, Marie Gallier de Liré en Maine-et-

Loire, veuve Roquier de Villefranche-sur-Mer, département des Alpes-Maritimes, qui recevront chacune une médaille de 300 francs, et Marie Pimont de Tulle, département de la Corrèze, qui reçoit un encouragement de 100 francs.

L'Académie, ayant à décerner pour la première fois le prix Laussat de 350 francs, l'attribue à Louis Valentin de Cutry, département de l'Aisne.

La fondation Gémond met à la disposition de l'Académie une somme annuelle de 1,000 francs, pour un prix destiné à récompenser des actes de courage, de dévouement et de sauvetage. Il est décerné à Michel Rastel, patron de douane à Saint-Marc, embouchure de la Loire, dont la vie est pleine de témoignages de force d'âme et de dévouement. En 1858, à bord du *Suffren*, une pièce éclate; c'est un évènement qui n'est pas assez rare malheureusement et qui fait toujours des victimes nombreuses, à cause de l'entassement inévitable des servants dans la batterie. Douze morts tombent sur cet étroit espace et vingt-quatre blessés, brûlés et aveuglés par les flammes, asphyxiés par les gaz délétères, déchirés par les éclats du métal, font entendre leurs gémissements. Au même moment quatre pièces partent à la fois et l'équipage, convaincu que la soute aux poudres a pris feu, commence à sauter par les sabords. Placé au porte-voix, Rastel, gardant son sang-froid, au milieu de ce trouble, arrête la panique; les secours s'organisent et le service rentre dans l'ordre.

Chargé du commandement d'un canot de sauvetage,

neuf grandes expéditions, effectuées dans les conditions les plus dramatiques et les plus périlleuses, lui valent la croix de la Légion d'honneur; vingt-neuf naufragés lui doivent la vie. La belle nature de cet homme énergique se manifestait naguère dans la baie de Pouliguen. Le canot qu'il dirigeait vers un bâtiment en détresse chavire et se brise sur les rochers, roulé par des vagues énormes. Pendant une heure, au milieu des la tempête, Rastel, la poitrine meurtrie et vomissant le sang, donne aux canotiers l'exemple du sang-froid; luttant contre les vagues qui les portent vers les écueils, il veille sur eux jusqu'à leur arrivée à terre où il prend enfin pied le dernier, certain qu'il n'abandonne aucun des siens à la fureur des flots.

Après avoir épuisé la liste des récompenses attribuées par l'Académie aux œuvres de charité ou de courage que M. de Montyon et ses émules permettent à l'Académie de délivrer en nombre toujours croissant, complétons par un dernier récit l'ensemble des bonnes et saines actions qui nous ont occupé cette année.

Un humble prêtre, aumônier militaire, entraîné par sa charité vers les patronages ouvriers, se demandait avec tristesse si, malgré les soins éclairés et la large prévoyance de l'Assistance publique, dont on ne proclamera jamais assez haut les bienfaits, la destinée de ces enfants orphelins ou abandonnés qu'on ramasse quelquefois errants au milieu de Paris, n'était pas digne de la plus grande pitié. Jetés par une fortune ennemie sur le chemin du vagabondage, ces infortunés, après avoir vécu de hasard et de ruse, l'âme fermée à toutes les lumières, n'en vien-

nent-ils pas, se disait-il, à s'engager dans la voie de la révolte pour aboutir à celle du crime? N'y a-t-il pas là de grands devoirs à remplir? La politique, la charité, la religion n'ont-elles pas un intérêt égal à recueillir ces jeunes sauvages, à leur ouvrir un asile, à leur rendre une famille, à les doter d'un état, à réveiller leur conscience engourdie et à la diriger vers le bien? Mais où trouver une maison pour un tel asile, des ateliers pour de tels apprentis, des fonds pour une telle entreprise?

C'est en vain que le pauvre abbé agitait ce problème, il n'en voyait pas la solution. Un soir, cependant, vers la fin de l'hiver, il y a douze ans, il aperçut comme une silhouette humaine, à genou, courbée, fouillant le ruisseau et cherchant parmi les immondices. « C'était un enfant! Que fais-tu là? — Je cherche à manger! » L'abbé Roussel, à cette réponse émouvante, comprit que la Providence venait de lui marquer sa voie et son devoir.

L'enfant fut recueilli; le lendemain, un second vagabond l'avait rejoint et bien d'autres à la suite. Aujourd'hui l'abbé Roussel se voit entouré de 250 pupilles: la dépense annuelle de son refuge ne s'élève pas à moins de 150,000 fr., et le nombre des enfants qui se sont initiés dans la maison aux habitudes de la règle et du travail s'élève à 3,000 environ.

En leur ouvrant un asile, l'abbé Roussel se propose d'abord d'arracher à la misère, à la dégradation, au vice, au crime peut-être des infortunés demeurés sans protection par la mort de leurs proches ou par leur abandon. Grand politique, de ces vagabonds qui n'ont ni jour ni lendemain, il veut faire des ouvriers laborieux et rangés. Chrétien, à

ces âmes que l'envie et la haine ont déjà visitées, il veut apprendre la résignation en leur montrant que la destinée de l'homme ne s'accomplit pas tout entière en ce monde.

Un asile honnête, un apprentissage efficace, une instruction religieuse attendrie, voilà ce que, parmi les ouvriers, le père de famille le plus prévoyant, la mère la plus respectable souhaiteraient pour leur fils. Voilà ce que l'abbé Roussel prétend assurer aux enfants qu'il adopte.

Le romancier le plus fécond n'imaginerait pas les incidents touchants qui se rencontrent dans l'existence de ces infortunés.

On dit à l'un : « Où demeurais-tu depuis que tu es abandonné ? — A la Villette... — Quelle rue, quel numéro ? — Sous un hangar ; il y avait une malle à ma taillle et tous les soirs j'allais coucher dedans ; la malle ayant disparu... — Tu n'avais plus de chambre à coucher et on t'a ramassé dans la rue ! — Oui, Monsieur. »

Un père se présente ; il est imposant ; son fils a été recueilli au refuge ; comment supporter cette humiliation ? Il faut qu'on le lui rende ; il le réclame avec hauteur d'abord, puis, s'attendrissant à ses propres paroles, il le demande avec des larmes dans la voix : « Vous allez voir, dit-il, comme il reconnaîtra son père ! » L'enfant le reconnaît trop bien, hélas ! et s'en éloigne aussitôt avec terreur. « Il me laisse mourir de faim ; il m'a abandonné deux fois ; je ne veux plus aller avec lui, » s'écrie le petit malheureux. Cependant, la loi lui en donnant le droit, ce tendre père reprend son fils qu'on recueillait quelques mois après, en province, sur le pavé, heureux de rentrer au refuge.

Une courageuse jeune fille amène son frère. Ses parents

mènent une vie détestable. Elle trouve l'occasion de les fuir, en se plaçant en apprentissage ; elle veut soustraire à la contagion du mal le petit éploré qui l'accompagne. Mais l'enfant est mineur ; il n'est ni vagabond ni abandonné, et sa sœur ne veut pas déclarer le nom de leur père : difficulté qui se présente souvent et qui se résout presque toujours sans peine, les parents ne s'inquiétant pas, en ce cas, de leurs enfants disparus.

Les magistrats connaissent bien cet instinct de pudeur qui ferme la bouche de l'enfant abandonné au moment où on lui demande de signaler son père comme dénaturé ou sa mère comme indigne. Avec quels soins et quels ménagements ils essayent de reconstituer le passé et de préparer l'avenir de ces malheureux arrêtés comme vagabonds ! Livrés au Parquet, ils seraient envoyés devant le tribunal et mis en correction. « Épargnez-moi ce triste devoir, » s'écrie un juge d'instruction, en s'adressant à l'abbé Roussel : « ce jour-là l'œuvre de justice me semblerait œuvre d'iniquité ! » Le refuge répond sans retard à de tels appels; l'enfant quitte le dépôt ; il est conduit à sa nouvelle demeure, non par deux gendarmes comme un délinquant sous la main de la force publique, mais par deux agents en bourgeois, comme un enfant que des amis conduiraient à la promenade. Tel qui, dans le premier cas, marcherait la rougeur au front, baissant les yeux, sous les regards déplaisants des passants, traverse les rues, au contraire, la tête levée, le regard clair, s'abandonnant avec confiance aux mains d'une destinée adoucie.

L'Académie, pendant le mois de mai, sur le rapport ému de l'un de ses membres les plus autorisés, décernait un

prix Montyon de 2,500 francs à M. l'abbé Roussel. Le refuge d'Auteuil était ignoré alors, ses bienfaits n'étaient appréciés que d'un petit nombre de personnes associées à l'œuvre; ses besoins n'étaient pas soupçonnés. L'approbation unanime de l'Académie, préludant aux manifestations de la sympathie publique, n'eût pas suffi pour mettre en mouvement la souscription féconde dont un journal familier avec de tels actes a pris l'heureuse initiative. L'asile d'Auteuil, doublement consacré par l'autorité morale qui s'attache aux décisions de la compagnie et par le pieux empressement des âmes bienfaisantes dont le concours empressé a réuni en quelques jours près d'un demi-million, voit s'ouvrir devant lui une ère nouvelle de sécurité. Le temps ne lui manquera plus pour montrer comment la charité de son fondateur, la libéralité de ses généreux souscripteurs, l'esprit d'ordre et la prévoyance d'un conseil de patronage prudent et compétent, peuvent faire de l'Institution d'Auteuil un modèle et consolider un succès qui a tous les vœux de l'Académie.

Ainsi, de toutes parts et dans tous les rangs, éclate en ce pays si calomnié, non cette charité bruyante, exclusive et mensongère derrière laquelle se cachent si souvent l'égoïsme, la vanité et les passions politiques, mais cette large charité discrète, désintéressée, propageant la concorde, la seule vraie, qui nous porte à voir notre prochain partout et à souffrir de toutes ses douleurs. Le malade secouru, le vieillard assuré d'un appui, l'orphelin doté d'une tutelle, les heureux du siècle apportant leur superflu au foyer de l'indigent et le pauvre lui-même se dévouant au riche tombé dans le malheur; voilà l'œuvre de cette universelle charité

qui porte toujours notre nation vers la défense des faibles, vers la protection des délaissés.

Noble et chère France, comme il faut t'aimer, comme on voudrait la servir, quand on constate dans ces concours, chaque année, la facile largesse, le courage réfléchi, l'héroïsme soudain, le patient dévouement et la bonté native de ses enfants !

DISCOURS

DE

M. JULES SIMON

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

du 7 août 1879

Messieurs,

L'Institut de France est un corps de lettrés, de savants et d'artistes. Cependant, jetez les yeux sur le buste qui est placé là-haut, en face de moi : il ne représente ni les lettres, ni la science, ni les arts. C'est le buste de la Vertu, sous les traits d'une femme aimable et modeste. Cela ne veut pas dire que nous devons avant tout nous préoccuper, dans nos ouvrages, d'être très vertueux, et d'enseigner aux autres à le devenir; la science, la poésie, existent par elles-mêmes et pour elles-mêmes; mais si le

savant, l'artiste, le poète cherchent, et trouvent, le vrai et le beau, ils rencontrent le bien sans y penser, parce que le vrai, le beau et le bien ne se séparent pas. On parle de génies malfaisants, de chefs-d'œuvre terribles : ce ne sont pas de vrais chefs-d'œuvre, s'ils n'ont pas pour effet d'élever et de purifier les âmes. La Vertu est donc ici à sa place, au milieu de nous. Ce n'est pas une pensée profonde qui l'y a fait mettre; c'est une pensée simple et vraie. C'est celle qui a inspiré Montyon lorsque, voulant fonder des prix de vertu, il a chargé l'Académie française de les distribuer.

Grâce à lui, nos séances annuelles se divisent maintenant en deux parties. Notre Secrétaire perpétuel donne d'abord, aux beaux livres publiés dans l'année, ses éloges, qui valent mieux que nos couronnes; et notre Directeur raconte quelques belles actions, quelques nobles vies; non pas de ces grandes actions qui sauvent tout un peuple et passent à la postérité, mais de bonnes œuvres, d'obscurs dévouements, de salutaires exemples; non pas la bienfaisance du riche qui donne son superflu, mais la générosité et quelquefois la prodigalité du pauvre, qui n'a rien et trouve le moyen de donner; non pas les plus belles actions de l'année, mais les plus belles parmi celles qu'on nous signale; car l'Académie n'a pas de commission d'enquête, pour découvrir la vertu; elle n'a pas de correspondants chargés de la tenir au courant de tout ce qui se fait de bon ou de bien; nos lauréats n'ont jamais pensé à nous; la plupart d'entre eux apprennent notre existence en recevant la récompense que nous leur offrons, et ne sauront jamais bien exactement ce que nous sommes. Nous

choisissons, Messieurs, dans ce qu'on nous apporte ; et, malgré cela, notre moisson est toujours belle.

Le premier nom inscrit sur notre liste, cette année, est celui d'un sauveteur.

Il ne manque pas de sauveteurs en France. C'est la vertu de nos braves marins d'être toujours prêts à risquer leur vie pour disputer à la mer une victime. Étienne Maigre a commencé de bonne heure. En février 1834, n'ayant encore que dix-sept ans, il se jette dans le Rhône couvert de glaçons pour sauver un enfant de cinq ans. En 1839, à Arles, il sauve un homme qui voulait se noyer, et qui, luttant en désespéré contre lui, faillit lui donner la mort. Le 6 décembre de la même année, un matelot occupé à une manœuvre se laisse tomber dans le fleuve. Maigre ne se donne pas le temps de quitter ses vêtements, il s'élance, l'atteint malgré la rapidité du courant, parvient à le saisir, et de la seule main qui reste libre, nage vigoureusement pour gagner le rivage. Lutter contre le Rhône, par un gros temps, dans les conditions où il se trouvait, paraissait impossible, et la foule, accourue sur les quais, voyait déjà ses forces s'épuiser dans une lutte suprême. Un matelot parvint, en courant les plus grands périls, à lui jeter un bout de corde. Maigre obtint, pour cet acte de courage, sa première médaille d'honneur. Pendant les inondations du Midi, on le vit partout, affrontant les vagues furieuses dans une coquille de noix, ou se jetant à la nage pour recueillir des femmes, des enfants réfugiés sur les toits des maisons. Son exemple animait, entraînait les autres sauveteurs. Un très grand nombre de ses compatriotes lui durent la vie. Le gouvernement lui décerna

une médaille d'or de première classe. L'année suivante, en 1842, Maigre servait, en qualité de second maître de timonnerie, à bord du brick de guerre *le Cygne*. Un matelot tombe à la mer. Maigre saute à l'instant par-dessus le bord et parvient à le saisir; mais il fallut du temps pour mettre en panne, et pour faire arriver jusqu'à lui une embarcation. Pendant plus de vingt minutes, il soutint son camarade au-dessus de l'eau. Cet exploit mit le comble à sa popularité. On commença à dire dans la marine : « A un kilomètre de Maigre, il n'est pas permis de se noyer. » Il sauva encore, en 1847, un jeune homme de quinze ans tombé dans le Rhône par un gros temps. Une pétition signée par le président du tribunal de commerce d'Arles, par le lieutenant de port, des négociants, des capitaines de navire, demanda pour lui la croix de la Légion d'honneur. Elle lui fut donnée en 1852.

En 1859, il commandait le paquebot *la Durance*, de la compagnie Fraissinet, et se rendait de Marseille à Naples, lorsqu'il fut assailli, le 30 mars, par une violente tempête dans le golfe de Saint-Tropez. A six heures du soir, un matelot, en serrant la voile de misaine, perdit l'équilibre et fut précipité dans la mer. Sa chute fut heureusement aperçue, malgré l'heure avancée. Le capitaine prit aussitôt toutes les mesures de sauvetage. Il dirigea le paquebot vers le point où l'homme avait disparu, jeta à la mer les épaves et toutes les bouées qui pouvaient être de quelque secours, et fit mettre à l'eau les embarcations; mais elles ne purent tenir la mer, tant les vagues étaient puissantes, et furent rejetées sur les flancs du navire, où elles se brisèrent. Peu s'en fallut que les hommes qui les montaient

ne fussent submergés. On apercevait par intervalles le naufragé, dont les efforts s'épuisaient visiblement. Le capitaine Maigre, voyant toutes les ressources ordinaires inutiles, s'élança pour le sauver ou mourir avec lui. Un cri sortit de toutes les poitrines et se mêla aux mugissements de la tempête. L'héroïque sauveteur réussit contre toute espérance. « Quand il parut sur le pont, disait un de ses hommes, nous crûmes voir deux ressuscités. » Ce n'était pas sa dernière victoire contre la mort. L'année suivante, pendant la guerre entre l'Espagne et le Maroc, il sauva la vie à plusieurs matelots et soldats de l'armée espagnole; il reçut pour ce service la croix d'Isabelle la Catholique. En 1865, lors du naufrage de *la Provence* qui s'était brisée sous le fort Saint-Jean, il fut le premier à porter secours aux naufragés. C'est son droit, noblement conquis, d'arriver le premier partout où on a besoin d'un dévouement ou d'un courage. L'Académie décerne à M. Maigre sa plus haute récompense, une médaille de deux mille francs.

Voici maintenant une autre sorte de courage, vous jugerez s'il est moins digne d'admiration. L'Académie accorde trois médailles de mille francs, l'une collectivement aux deux sœurs Train, fondatrices d'un orphelinat à Morgard, département de la Charente-Inférieure; l'autre à Mlle Polle-Devierme, également fondatrice d'un orphelinat à Beauvais; l'autre enfin à Mlle Léontine Nicolle, surveillante à l'hospice de la Salpêtrière.

Les demoiselles Virginie et Hélène Train, appartenant à une famille honorable, se trouvèrent un jour sans aucune ressource, avec un père infirme et une mère

aveugle à soutenir. L'aînée pouvait avoir trente ans. Dans cette position, touchées de pitié pour les enfants abandonnés, et mues par une sorte d'instinct maternel, elles conçurent la pensée, qui aurait effrayé des riches, de fonder un orphelinat, de le fonder définitivement en lui constituant une propriété. Elles ne confièrent leur pensée à personne, on les aurait accusées de folie. Elles commencèrent humblement, par un simple gardiennage. Elles louèrent une pauvre maison, et reçurent de l'hospice de La Rochelle et de Saintes trente-trois petites filles dont quelques-unes n'avaient pas deux ans, et parmi lesquelles plusieurs infirmes et estropiées, s'engageant à leur donner des soins maternels jusqu'à l'âge de vingt et un ans, époque où elles les placeraient dans des maisons honnêtes, comme servantes, ouvrières ou bonnes d'enfants.

Quand les hospices sont obligés de placer ainsi au dehors une partie des orphelins qu'on leur confie, le département alloue une faible somme qui suffit à peine à la nourriture et à l'entretien des pauvres abandonnés. La femme qui les reçoit, et qui cherche dans cette pénible industrie ses propres moyens d'existence, est bien rarement à la hauteur de sa tâche. On a beau multiplier les inspections et les visites, s'entourer de précautions et de renseignements. Les meilleures font leur métier avec humanité ; les autres se hâtent d'exploiter les forces naissantes de ces petits êtres, trop souvent au détriment de leur santé et de leur avenir. Mais Virginie et Hélène Train ne faisaient pas un métier; elles cédaient à une vocation. Elles montrèrent dès le premier jour que ces orphelines avaient trouvé en elles de véritables mères.

Elles se chargèrent, seules, de toute la besogne de la maison, faisant la cuisine, une pauvre cuisine, faisant aussi le ménage, entretenant partout la propreté, pansant les petites malades, ne négligeant pas de leur mettre un alphabet entre les mains et de commencer leur instruction religieuse. Peu à peu, ces petites grandissaient; alors on leur mettait à la main une aiguille; les plus âgées et les plus fortes étaient employées aux travaux du jardin. La colonie concourait ainsi à son entretien, et commençait à pouvoir vendre quelques-uns de ses produits, qu'une des deux sœurs allait, trois fois par semaine, porter aux foires des environs. Les deux sœurs gouvernaient tout leur monde avec douceur et fermeté, se faisaient aimer et pourtant se faisaient craindre; elles mettaient tant d'ordre et d'économie dans les dépenses, que la gêne se faisait rarement sentir. Quand elle venait, les privations n'étaient que pour les maîtresses; elles s'ingéniaient, de diverses façons, pour les épargner à leurs enfants. La ruche fut promptement un sujet d'admiration pour le village et pour tout le canton. Les bonnes âmes vinrent en aide à cette œuvre excellente et touchante. En voyant la prospérité leur arriver tout doucement, les généreuses filles ne se relâchèrent point. Elles restèrent les servantes de la maison, trouvant encore le temps de faire au dehors l'office de sœurs de la charité, et vivant comme les plus pauvres paysannes. A ceux qui les suppliaient de prendre quelque repos, de s'accorder quelque bien-être, elles répondaient en riant « qu'elles avaient leur motif ». Leur motif, Messieurs, n'est plus un secret : après avoir longtemps travaillé pour vivre, elles travaillaient pour s'enrichir. Elles étaient en

train d'accomplir leur miracle : elles thésaurisaient. Aujourd'hui, elles sont propriétaires de la maison qu'elles habitent, et de quelques hectares de terre. Leur testament est déjà fait pour assurer à l'orphelinat cette petite fortune. Il leur a fallu trente ans pour en arriver là, trente ans d'admirable dévouement, de travail incessant, de fatigues souvent cruelles. Peu à peu, leur famille s'est agrandie. Outre les enfants de l'hospice, elles reçoivent encore dans leur maison des orphelines de père et mère connus, et les plus abandonnées et les plus estropiées sont choisies par elles de préférence. Leurs anciennes pensionnaires, qu'elles ont placées dans les fermes des environs, reviennent les voir quand elles ont un moment de liberté, comme on retourne au foyer domestique. Elles-mêmes vont les visiter, avec le zèle et la tendresse d'une mère, dans leurs besoins et leurs maladies. La distance même ne les arrête pas.

Ceux qui nous ont envoyé ces détails nous parlent des bienfaits que ces deux filles répandent autour d'elles. Elles sont toujours prêtes à soigner les maladies les plus dangereuses, à panser les plaies les plus repoussantes. Virginie a sauvé la vie à plusieurs personnes, une fois même en se jetant à l'eau pour porter secours à une femme qui se noyait ; mais nous ne voulons pas tenir compte de ces bonnes actions, qui sont admirables ; l'orphelinat nous suffit, et c'est à lui que nous faisons, avec une émotion que vous partagerez, une modeste part dans les bienfaits de Montyon.

Ce n'est pas un orphelinat que Mlle Polle-Devierme a fondé ; c'est plutôt un pensionnat gratuit pour les jeunes

filles pauvres. Mlle Polle-Devierme appartient à une famille distinguée. Elle semblait destinée, dans sa jeunesse, à être une riche héritière; mais une série de revers l'ont réduite à un mince avoir, qu'on évalue à peine à quarante mille francs. Elle s'est, en quelque sorte, vengée de la fortune, en faisant avec ces modiques ressources autant de bien que si elle avait été millionnaire.

L'Académie a trouvé, dans le dossier de Mlle Polle-Devierme, une lettre d'elle adressée à un ami, et qu'une indiscrétion bien pardonnable y a glissée. Mlle Polle-Devierme est fière; elle ne veut pas être louée, nous ne la louerons pas; mais, puisque cette lettre est dans nos mains, nous en lirons quelques extraits, qui feront connaître à la fois l'œuvre et la fondatrice.

« Cette œuvre, dit Mlle Polle-Devierme, n'était à sa naissance qu'un simple apprentissage, recevant les enfants depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir, au nombre restreint de vingt-cinq. Mais la confiance qu'inspirèrent nos premiers succès accrut mes désirs, et il me sembla que recueillir entièrement les jeunes filles, surtout quand elles sont orphelines, les habituer à la vie de famille, les initier à tous les travaux et à tous les secrets du dévouement de la femme dans son intérieur, c'était une œuvre plus complète, surtout à notre époque, où le désir de briller et de paraître entraîne trop souvent les parents à donner à leurs filles une éducation légère et frivole. Je ne reçois que des jeunes filles appartenant à d'honnêtes familles, de naissance légitime, ordinairement à l'âge de dix à onze ans, quelquefois cependant à quatre ou cinq ans, et je les conserve jusqu'à vingt et un ans.

Elles sont appliquées aux classes, à tous les travaux d'aiguille, à la cuisine, aux lessives. Jamais personne d'étranger ne vient prêter son concours; tous les emplois de la maison sont remplis par les jeunes filles.

« C'est avec bonheur que je puis constater chaque jour les heureux fruits recueillis depuis l'existence de cette œuvre. Les relations les plus affectueuses se continuent lorsque ces jeunes filles me quittent, et toutes celles qui sont aujourd'hui mères de famille me donnent les plus douces consolations.

« La piété vraie et solide est la base de l'éducation, et j'entends par piété l'accomplissement de tous les devoirs, malgré l'ennui et la fatigue qui en peuvent résulter, car je ne connais d'autre devise que celle-ci : Le devoir avant tout, le devoir partout, le devoir toujours. »

Pour le pensionnat de Beauvais, comme pour l'orphelinat de Morgard, la merveille est de trouver le moyen de subsister. On ne compte pas moins de quarante ou cinquante jeunes filles à Beauvais; la dépense annuelle est de 15,000 francs. Il n'y a pas ici d'hospice donnant une subvention; de loin en loin, deux ou trois élèves ont payé une pension, qui ne s'est jamais élevée au-dessus de 200 francs. La ville a proposé une allocation, qui a été fièrement refusée. Le travail des enfants suffit à tout, sous la direction intelligente d'une femme de tête et de cœur, qui paie vaillamment de sa personne, et donne à toute la maison l'exemple d'une vie austère, d'un dévouement infatigable, et d'une inépuisable charité.

Mais, à présent, il faut quitter ces régions sereines de Morgard et de Beauvais. Morgard et Beauvais ne sont pas

des lieux de délices. On y travaille sans relâche, on y vit durement. On ne trouve en sortant de l'asile que des places de servante ou des emplois d'ouvrière. Cependant, tout est adouci par le sentiment du devoir accompli, par l'affection maternelle des maîtresses et les chaudes sympathies des compagnes. Entrons à présent à la Salpêtrière. Disons adieu à la santé, à la liberté, à la gaieté, et même à la jeunesse; car ce ne sont pas des jeunes filles que ces idiotes, ces rachitiques, ces épileptiques. La ville de Paris a élevé, dans ces dernières années, de magnifiques maisons hospitalières; elle peut citer avec orgueil l'asile Sainte-Anne, la Ville-Évrard, l'hôtel-Dieu. Les constructions anciennes étaient moins bien entendues; il a fallu les reprendre en sous-œuvre, abattre des cloisons, percer des fenêtres, et malgré tout, on n'arrive que bien imparfaitement à réaliser les conditions de salubrité exigées par la science moderne. La Salpêtrière, dont les bâtiments ont été construits sous Louis XIII pour servir d'arsenal, ne manque pas d'espace, ni même de magnificence; mais la division des enfants y est pitoyable. Ces pauvres êtres, au nombre de cent vingt petites filles, sont entassés dans des salles humides et obscures. Les épileptiques ne sont pas séparées des simples idiotes. Ces enfants sont plutôt des agitées que des hébétées, de sorte que le défaut d'espace et de mouvement est pour elles un cruel supplice. L'été, elles ont au moins quelques heures de soleil; elles passent leurs tristes journées d'hiver dans des classes malsaines et encombrées, où la lumière même est insuffisante, sous les yeux de surveillantes, qui ne sont en réalité que des gardiennes et des filles de service. On

se demande quelquefois comment on peut trouver des pauvres femmes assez abandonnées pour remplir de tels emplois. Ne croyez pas qu'on les achète à prix d'or. Pour passer sa vie entière au milieu de ces malheureuses filles, pour les servir et pour les contenir, pour les voir souffrir sous ses yeux, sans obtenir d'elles, la plupart du temps, un peu d'affection et de reconnaissance, une deuxième surveillante reçoit un traitement annuel de 360 francs, moins que les gages d'une fille de peine. On exige pourtant qu'elle soit honnête, qu'elle ait reçu quelque éducation, qu'elle ait une forte santé, pour subir cette captivité et résister à ce travail sans relâche; il est même bon qu'elle soit robuste, pour lutter au besoin contre les patientes. Il paraît qu'il y a des postulantes pour ces places, et il faut que les heureux, et même les malheureux, se le disent et apprennent ainsi à être reconnaissants de la situation qui leur est faite ailleurs. Mlle Léontine Nicolle, qui a pourtant reçu une éducation sérieuse, a vivement sollicité sa place de deuxième surveillante; elle a attendu impatiemment une vacance; elle est entrée avec joie dans cet enfer. Elle avait un secret que je vous livre. Sa mère était atteinte de la folie de la persécution. Léontine ne pouvait la garder avec elle; elle obtint de la faire entrer à la Salpêtrière, et n'eut plus qu'une pensée, de s'y enfermer avec elle, pour pouvoir encore lui donner ses soins. Elle fut nommée, elle prit possession de son triste emploi. Tant que sa mère a vécu, Mlle Nicolle passait les journées auprès de ses idiotes, et les quelques minutes qu'on lui accordait pour se remettre de son rude labeur, auprès de la folle qui était sa mère, allant ainsi d'un martyre à un autre, et se trouvant heureuse

parce qu'elle remplissait son devoir filial. Cette vie a duré vingt-sept ans. La pauvre folle est morte, il y a un an, dans les bras de sa fille, qu'elle reconnaissait à peine et dont elle repoussait les soins avec terreur dans ses moments d'hallucination. Voilà vingt-huit ans passés que Mlle Nicolle exerce, à la Salpêtrière, ses fonctions de surveillante. Elle s'y est attachée; elle s'est dit qu'à force de patience, elle sauverait ces infortunées, et plus de cinq cents d'entre elles, sorties de ses mains, sont entrées dans la vie commune, et parviennent aujourd'hui à gagner leur vie.

L'administration de la Salpêtrière, qui est une sage et paternelle administration, mais qui est entravée par les règlements, a pu enfin, dans ces derniers mois, faire de la surveillante une institutrice. Elle aura 900 francs de traitement, peut-être davantage. Elle fera, dans son nouveau grade, le même travail. Elle ne fera pas plus, ni mieux, parce que c'est impossible. Quelle vie, Messieurs! quel noviciat! et quelle récompense! L'Académie, avec le plus profond respect, décerne un prix de vertu à Mlle Léontine Nicolle.

L'Académie a accordé sur la fondation Montyon un assez grand nombre de médailles de 500 francs. Voici d'abord deux institutrices : Mlle Marie Pradelle, institutrice à Grèze (Lot), qui, non contente de remplir avec un dévouement admirable tous les devoirs de sa profession, n'a cessé, pendant sa longue carrière, de prodiguer ses soins aux malades et aux indigents, comme une véritable sœur de charité; et Mlle Marie Chirac, institutrice à Gros-Chastang (Corrèze), qui a donné l'exemple des mêmes

vertus, et qui, malgré la modicité de ses ressources, a recueilli gratuitement chez elle deux pauvres petites sourdes-muettes, dont elle a fait l'éducation. Nous donnons une médaille de 500 francs à Mme Marie-Philippine Beaussart, de Plumoison (Nord) pour les soins maternels qu'elle a donnés aux orphelins placés chez elle par l'administration de l'Assistance publique; un médecin célèbre l'appelle *la Sauveuse d'enfants;* quatorze rachitiques lui doivent la vie; une médaille de 500 francs à Jean-Célestin Roche, tailleur de pierres, à Castiglione (Algérie), dont voici, en deux mots, l'histoire : Son patron, qu'il avait suivi en Afrique, ne peut résister à la fatigue, à l'influence du climat, peut-être au chagrin causé par des espérances trompées; il meurt en laissant une veuve et des orphelins dénués de ressources dans un pays étranger et lointain; Roche adopte cette famille, ne travaille plus que pour elle et remplit à son égard tous les devoirs d'un père; c'est un ouvrier hors ligne, puisqu'il a obtenu deux récompenses à l'Exposition universelle; il aurait pu s'enrichir, mais il a tout donné à sa famille d'adoption. L'Académie accorde aussi des médailles de 500 francs à cinq domestiques, devenues le soutien de leurs maîtres, humble dévouement qu'on ne se lasse pas de récompenser, parce qu'il est l'indice des plus nobles qualités du cœur. Ces servantes méritoires sont : Marie-Jeanne Cochard, de Lannion (Côtes-du-Nord); Louise-Élisabeth Chrétien, de Chambly (Oise), qui reste, depuis plus de trente ans, et sans gages, au service d'une paralytique; Thérèse Guerrand, à Morsalines (Manche); Jeanne-Perrine Gautier, à Ducey (Manche), qui, pendant toute une vie passée en ser-

vice, a trouvé le moyen, avec ses gages de servante, de répandre les bienfaits autour d'elle. Jeanne Gautier s'est signalée dans un incendie, elle y a perdu l'usage de son bras droit. Notre récompense va la trouver dans son extrême vieillesse; elle a aujourd'hui quatre-vingt-trois ans. Eugénie Urgen-Vertuel, à qui nous donnons le même prix, est une mulâtresse de la Guadeloupe. Dévouée avec passion à sa maîtresse, elle la suit en France, malgré les exhortations et les avertissements de sa propre famille. En France, la maîtresse se marie. Eugénie s'est opposée à ce mariage; elle en a prédit les fatales conséquences; elle s'est séparée, le cœur déchiré, de sa maîtresse. Tout ce qu'elle avait prévu s'accomplit. Au bout de très peu de temps, la malheureuse femme, accablée de mauvais traitements, dépouillée de tout, s'enfuit chez son ancienne servante, qui partage avec elle son lit et sa misère. Devenue veuve, la créole retourne à la Guadeloupe, recueille quelques débris de sa fortune, monte un petit commerce. Eugénie l'a suivie, elle est la fille de boutique, la fille de peine; elle se multiplie et s'épuise; tout est inutile : les deux pauvres femmes ne peuvent échapper à la ruine. Elles s'enfuient, reviennent en France, où Eugénie trouve un peu de travail; mais la maîtresse succombe à tant de revers. A peine a-t-elle fermé les yeux que le chétif mobilier est saisi par les créanciers. Eugénie Urgen-Vertuel, maintenant âgée et ayant la vue affaiblie, peut à peine subvenir à ses besoins. Enfin, l'Académie met sur la même liste, pour des récompenses de même valeur, c'est-à-dire pour des médailles de 500 francs, des personnes qui ont poussé jusqu'au degré héroïque l'esprit

de dévouement à la famille, et qui, en même temps, ont été les servantes des pauvres. Prennent place sur cette liste d'honneur : Mme veuve Rivoire, à Cessieu (Isère), ravaudeuse ; Mme veuve Beaudouin, Mme veuve Roy, toutes deux à Paris; Marie-Alphonsine Bois, à Polincove (Pas-de-Calais), dont on ne saurait trop louer le zèle pendant le choléra et l'épidémie de fièvre typhoïde ; Mme Guérin, à Marle (Aisne), qui depuis quarante ans est volontairement au service de tous ceux qui souffrent; Clarisse Pagès, à Jaujac (Ardèche); les deux sœurs Emma et Agathe Dutil. Celles-ci, non contentes de recueillir tous les orphelins et tous les infirmes de leur famille, ont pris à leur charge une petite fille de six mois, abandonnée dans les rues de Paris pendant le siège.

L'Académie décerne le prix de la fondation Gémond, d'une valeur de 1,000 francs, à M. l'abbé Maillard, de Saint-Julien de Concelles (Loire-Inférieure).

M. l'abbé Maillard a passé sa vie à faire le bien. On signale particulièrement sa belle conduite pendant une épidémie de variole noire qui a sévi à Moisdon (Loire-Inférieure). A Saint-Michel, il s'est jeté courageusement à la mer et a sauvé la vie à un homme qui se baignait imprudemment par un gros temps et qui avait été pris de vertige. Mais ce qui a surtout ému l'Académie, c'est la carrière militaire de M. l'abbé Maillard. Parti volontairement, sans traitement ni fonction officielle, avec le 2e bataillon de mobiles de la Loire-Inférieure, pendant la funeste guerre de 1870-1871, l'abbé Maillard n'a cessé d'être, pour tous ses compagnons, un camarade dans le danger, un père dans la souffrance. Il marchait allègre-

ment en tête du bataillon, couchait dans la neige, se tenait au premier rang pendant les engagements pour relever et soigner les blessés, prodiguait ses soins aux malades et se multipliait pour leur procurer des aliments et des remèdes. On affirme qu'il a passé plusieurs jours sans nourriture, distribuant ses rations aux soldats les plus épuisés par la fatigue et le besoin. Il n'a pas été blessé, quoiqu'il fût sans cesse au milieu des balles ; mais il est tombé au pouvoir des Prussiens et a subi une rude captivité. Il est rentré dans sa famille après la paix, épuisé, crachant le sang. Ce sont ses camarades de bataillon qui ont demandé pour lui à l'Académie, dans une lettre touchante, la récompense qu'elle est heureuse de lui accorder.

Mme Mugnier est une de ces généreuses femmes qui ne peuvent voir une souffrance sans s'efforcer de la secourir. Ne possédant rien, elle donnait aux malheureux un peu de son nécessaire et quêtait pour eux quand il le fallait. Elle se signala pendant le siège. A force de zèle et d'intelligence, elle trouvait le moyen de se procurer des aliments qu'elle distribuait autour d'elle ; plus d'une famille pauvre lui dut de ne pas mourir de faim. Après le 18 mars, son mari, qui est employé à la préfecture de police, dut suivre ses chefs à Versailles ; Mme Mugnier resta à Paris, où la retenaient ses fonctions de gérante d'une maison située rue de Suresnes. Le désir de voir son mari, et sans doute aussi le besoin de rendre service, la portèrent à se rendre plusieurs fois de Paris à Versailles, ce qui n'était pas sans péril, même pour une femme. Elle fit cinq fois le trajet, portant des lettres qui l'auraient

exposée à la mort, si on les avait découvertes sur elle. Elle s'offrait pour cela dans les ministères, chaque fois qu'elle repartait pour Paris, et c'était à qui s'empresserait de donner par ce moyen des nouvelles aux chers absents. Mme Mugnier n'acceptait aucune rémunération, pas même du Gouvernement. Un jour, le chef d'une grande administration, qui connaissait sa position modeste, se hasarda à lui dire : « Madame Mugnier, l'État paie les services qu'on lui rend; voilà longtemps que nous sommes vos débiteurs; dites-moi simplement ce dont vous avez besoin. — Oh! monsieur, répondit-elle avec bonne humeur, je me ferais sans façon payer ma peine, si ce n'était que cela; mais je risque ma vie pour vous autres, comme vous savez. » Le ministre, ému, lui serra la main. A son dernier voyage, les soldats de la Commune la firent entrer dans un poste de cantinières, où elle fut rigoureusement fouillée. Elle avait cinq lettres sur elle; mais elle les avait si bien cachées, et elle montra tant de sang-froid, que la visite fut sans résultat; elle vit ce jour-là la mort de bien près. Ces allées et ces venues avaient fini par appeler l'attention des autorités du quartier. Un ami lui fit savoir secrètement qu'il y avait ordre de l'arrêter. Elle passa plusieurs jours dans des craintes mortelles. Le 22 mai, au moment où une partie de nos troupes étaient déjà dans Paris, quelques insurgés armés jusqu'aux dents firent irruption dans son bureau et lui intimèrent l'ordre de sortir. Ils l'entraînèrent jusqu'à l'angle du boulevard et de la rue Ville-l'Évêque. L'un d'eux, qui paraissait être une sorte de commissaire, la poussa brusquement contre le mur et lui tira, presque à bout portant, un coup de revolver. Ses acolytes tirèrent aussi,

elle tomba. Les assassins prirent la fuite, croyant leur crime accompli; elle n'était que blessée. Nos soldats la trouvèrent baignant dans son sang. On la porta à l'hôpital Beaujon. Le bras droit, qui avait reçu une balle, demeura ankylosé, et les désordres produits par la blessure s'étant portés sur la jambe gauche, il fallut procéder à l'amputation. La pauvre invalide sortit de l'hôpital au bout de huit mois, avec une jambe perdue et un bras hors de service, pour reprendre, ainsi mutilée, ses anciennes habitudes de bienfaisance. Telle est cette courte histoire, que personne n'entendra sans admiration et sans pitié. Les faits remontant à plus de deux ans, Mme Mugnier ne peut prendre part aux libéralités de M. Montyon. L'Académie ne croit pas la récompenser en lui donnant le prix de la fondation Souriau : une médaille de 1,000 francs.

La fondation Marie Lasnes a permis à l'Académie de donner plusieurs médailles de 300 francs.

Marie Moreau, journalière, âgée de vingt-huit ans, de Saint-Laurent des Autels (Maine-et-Loire), a soutenu pendant dix ans son père atteint d'un cancer qui lui dévorait la figure. Elle avait en même temps et elle a encore à sa charge une mère âgée de soixante-treize ans, qu'une fracture à l'épaule droite rend incapable de travail, et un frère, idiot et épileptique. Elle passe la journée chez ses maîtres, et la nuit, elle fait le ménage, soigne ses malades et leur prépare des aliments pour le lendemain. Pareille est l'histoire de Perrine Méchine, cultivatrice à Allonnes (Maine-et-Loire); de Clarisse Lemelin, couturière à Nantes; de Séraphine Vignaud, domestique à Confolens; d'Honorine Claudel, lingère à Blamont (Meurthe-et-Moselle). « Elle

n'a jamais connu ni force, ni santé, ni bonheur, disent ceux qui nous la recommandent, mais en revanche Dieu lui a donné un grand cœur. » Pierre-François Jourdan, qui obtient aussi une médaille de vertu de la valeur de 300 francs, est maître de port à Granville. Il a soutenu seul, avec ses maigres appointements, son père, sa mère, sa sœur, et les deux enfants de sa sœur. Il a élevé ces enfants; il a marié la fille, il a donné au fils assez d'éducation pour le faire recevoir capitaine au long cours. Mais ils sont morts l'un et l'autre en lui laissant deux orphelins; et lui, sans se lasser, sans se décourager, s'est mis à les élever avec la tendresse d'un père.

L'Académie partage une médaille de 400 francs entre Wilhelm Stephanus et Caroline Chartrain, demeurant l'un et l'autre à Blois, et domestiques pendant trente-cinq ans du même maître. Ce maître était un médecin célèbre, ayant un grand train de maison; dans les premières années ses domestiques amassèrent des économies. Puis il perdit sa fortune et sa santé, et ne garda qu'une clientèle restreinte. Wilhelm et Caroline restèrent cependant chez lui, presque malgré lui, sans recevoir de gages. Enfin, la vieillesse et les infirmités forcèrent les derniers clients à se retirer, et alors se déploya un dévouement qu'on trouve plus souvent dans les romans que dans la vie réelle. Les deux domestiques firent croire à leur maître qu'il lui restait des ressources; ils le firent croire aussi au public; mais ces ressources n'étaient que les économies faites par eux trente ans auparavant, et qui montaient, pour chacun, à près de 5,000 francs. Nous en avons la preuve authentique. Ils y joignaient le produit de quel-

ques travaux extérieurs. Leur maître est mort, à quatre-vingt-huit ans, entre leurs bras, et tous les deux l'ont pleuré.

Notre illustre confrère M. Auguste Barbier, faisant à l'Académie le rapport sur les candidats aux prix de vertu, en l'absence de M. de Champagny, notre rapporteur ordinaire, nous disait avec tristesse : Est-il possible qu'il y ait tant de misères en France?

Oui, cher confrère, il y a toutes ces misères en France. Il y a et il y aura toujours des idiots, des épileptiques, des rachitiques. Il y aura toujours des orphelins et des misérables. Mais avouez qu'il y a aussi de grands cœurs! L'Académie voudrait avoir les mains pleines de couronnes pour les récompenser dignement, et celui qui parle en son nom regrette toujours de se borner à une mention rapide, quand il voudrait pouvoir raconter en détail ces nobles vies, qui contiennent de si fiers enseignements. Voilà donc, Messieurs, ce que l'on peut faire avec rien! Voilà les vertus qu'il y a autour de nous; disons au-dessous de nous, si vous voulez, quoiqu'il n'y ait pas un seul de nos récompensés qui ne soit notre égal et peut-être notre supérieur! Nous en connaissons, nous en récompensons quelques-unes; il y en a des milliers! Pour qu'une de ces belles actions vienne jusqu'à nous, il faut qu'elle ait un témoin autorisé, un témoin connaissant l'existence des prix Montyon. Dans ce Paris, qu'on a appelé dédaigneusement, et un peu sottement, la grande Babylone, les malveillants, les superficiels ne voient, en haut, que la dépravation des mœurs, en bas, que l'âpreté des convoitises. S'ils entraient, en amis ou en observateurs désintéressés,

dans les ateliers, s'ils visitaient les garnis, s'ils vivaient assez avec les pauvres gens pour mériter leur confiance, ils sauraient que personne ne donne si aisément et d'un meilleur cœur que ceux qui gagnent à grand' peine leur subsistance par le travail de chaque jour; que le dévouement poussé jusqu'au degré héroïque n'est pas rare parmi eux; qu'ils comprennent profondément, qu'ils pratiquent sérieusement les devoirs de la paternité et de la piété filiale; que l'aïeul qui ne peut plus tenir son outil, a sa place, — la première place, — dans le galetas de ses enfants; que beaucoup d'entre eux pouvant mettre leurs vieux parents dans un hospice, aiment mieux souffrir la faim pour les garder dans ce qu'ils appellent la maison. Le vice s'étale, Messieurs, la vertu se cache. Très-souvent elle s'ignore. Des ouvriers suivent le cercueil d'un ami; il y a un orphelin; quelqu'un, chemin faisant, prend l'enfant par la main, et cette main, il ne la quitte plus. Je connais, et en grand nombre, des ouvriers de Paris qui ont pris à leur charge les enfants d'un ami et qui les élèvent avec les leurs, sans distinction entre les enfants que Dieu leur a donnés et ceux que leur a donnés leur propre cœur. Ils disent : Mon fils! Les enfants disent entre eux : Mon frère! Quand on leur parle de cela, ils répondent en secouant les épaules : Il faut bien s'aider!

Il n'y a pas moyen, Messieurs, d'être misanthropes quand on vient de donner les prix Montyon, et c'est pour cela surtout que je vénère la mémoire du bienfaiteur des pauvres, que je veux appeler aussi notre bienfaiteur. Oui, les hommes sont bons; il ne s'agit que de les connaître. Soit que la haine porte sur les individus, ou sur les classes,

elle ne sera jamais qu'une maladie de l'esprit. Il ne faut pas même haïr les vicieux; contentons-nous de haïr le vice. Mais surtout, puisque c'est aujourd'hui la vertu qui nous rassemble, aimons-la, admirons-la, imitons-la; et, sans nous exagérer l'efficacité de nos prix pour la propager, honorons une institution qui nous permet chaque année de réjouir quelques braves cœurs, de mettre en lumière quelques belles actions; qui nous oblige nous-mêmes à sonder ce qui reste dans la société d'imperfections et de misères, et à comprendre ce que peut, à elle seule, la volonté!

III

RAPPORTS

DU

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

1876 — 1879

RAPPORT

DE

M. CAMILLE DOUCET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1876.

MESSIEURS,

Il y a de cela tant d'années que, si j'en aime le souvenir, j'en oublie volontiers la date; le jour où, pour la première fois, sortant à peine du collège, il me fut donné d'assister à une séance publique de l'Académie française; ici même, assis à cette place, l'aimable et spirituel auteur des *Étourdis*, Andrieux, venait de prendre la parole pour proclamer les résultats d'un nouveau concours littéraire dû aux libéralités de M. de Montyon, et dont l'*Éloge de la Charité* était naturellement l'objet.

« Ma mission, » disait-il de cette voix frêle et défaillante qui se faisait si bien entendre à force de se faire écouter,

« ma mission est seulement de donner une idée de la manière dont l'Académie a considéré le sujet de ce concours et des motifs qui l'ont déterminée dans le jugement dont je dois rendre compte. »

Cette phrase, Messieurs, était à elle seule tout un programme.

Jusqu'alors, et presque depuis son origine, l'Académie ne décernait chaque année qu'un prix unique, de valeur légère, mais de grand poids et de haute estime, qu'étaient fières de se disputer tour à tour l'éloquence et la poésie.

Nous sommes loin aujourd'hui, Messieurs, de ce temps où, n'ayant à traiter qu'un sujet à la fois, nos rapports avaient le droit d'être courts : quand, en quelques pages, en quelques phrases, cela s'est vu, les descendants de Conrart et de Mézeray, de Duclos et de d'Alembert, les successeurs de Marmontel et de Suard, les auteurs applaudis des *Templiers* et de *Germanicus* venaient successivement, comme je vous le disais d'Andrieux tout à l'heure, après chaque concours, rendre compte à nos pères des décisions de l'Académie ; jusqu'au jour où, grâce à des fondations nouvelles, dont profitent la littérature, la morale et la vertu, la tâche devenant plus lourde, le travail plus considérable, la responsabilité plus grande, M. Villemain se trouva là, juste à point, pour répondre à tout et suffire à tout, avec la force, l'éclat et l'autorité de cet incomparable esprit qui, pendant trente-cinq ans, nous éblouit et nous charma ; rendant ainsi d'avance la charge difficile pour son successeur; je dirais impossible si, à l'heure voulue, l'héritier ne se fût placé promptement à la hauteur de l'héritage.

Bientôt, Messieurs, l'éloge de M. Patin sera prononcé devant vous dans cette enceinte, et vous ne pouvez que gagner à l'attendre de ceux à qui l'honneur en est réservé. Il m'est doux au moins, pour ma part, d'associer un moment cette mémoire chère et vénérée au brillant souvenir de M. Villemain et de confondre dans mon hommage, comme vous les confondez dans votre estime, deux hommes, de renommées inégales peut-être ; de mérites, à coup sûr, également supérieurs ; deux hommes rares qu'auraient pu séparer des qualités contraires et des natures opposées, mais que rapprochaient plus encore un même amour des lettres, une même érudition vaste et lumineuse, un même goût délicat et fin, un même esprit curieux et libre, une même solidité de jugement rapide et sûr ; un même souci enfin de la dignité, des droits et des intérêts de l'Académie.

Le soin de ses intérêts et leur surveillance assidue, voilà surtout la part que l'Académie délègue à ses mandataires ; gardant avec raison pour elle-même tout ce qui peut toucher à sa gloire. Ainsi s'explique au besoin la diversité de ses choix, leur contradiction peut-être.

Appelé aujourd'hui à remplir la mission d'Andrieux, son exemple sera mon guide, et comme lui, plus que lui, ayant plus à dire, je m'attacherai seulement à donner une idée des motifs qui ont déterminé l'Académie dans les jugements dont je dois rendre compte.

En proposant pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1876 un *Discours sur le génie de Rabelais, sur le carac-*

tère et la portée de son œuvre, l'Académie avait pris soin, deux ans d'avance, de proclamer, par tous les moyens de publicité possibles, que ce n'était point un livre, ni un mémoire, ni une étude, qu'elle demandait aux concurrents; mais un discours; c'est-à-dire un travail bien défini, réunissant cet art de composition, cet ensemble et ce mouvement qui sont les attributs essentiels du discours.

Ainsi pas de méprise possible, pas d'équivoque; le programme est clair et précis; les concurrents sont prévenus et savent à quoi s'en tenir. Plus le sujet pourrait prêter à de longs développements, plus il convient de le resserrer et de le restreindre. Ce n'est pas une nouvelle étude biographique qu'il s'agit de faire sur l'auteur de Gargantua, ni, après tant d'autres, un nouveau livre consacré à l'analyse et à l'examen de son œuvre étrange; ce n'est pas non plus un éloge, dans le sens académique du mot; la pudeur publique eût cru devoir s'en alarmer peut-être, le grossier langage de Rabelais étant plus connu que sa haute raison, et l'usage étant volontiers qu'on le juge sans l'avoir lu et qu'on le condamne sans l'avoir compris.

C'est un philosophe ivre, avait dit Voltaire, que je n'accuse pas de juger sans lire, et surtout sans comprendre; mais, vingt-cinq ans plus tard, Voltaire faisait amende honorable, et, plus juste envers Rabelais son maître, se repentait d'avoir dit autrefois trop de mal de lui. Ce sont ses propres paroles.

Depuis trois cents ans, Messieurs, ce double jugement se reproduit sans cesse, en première instance et en appel; depuis trois cents ans aussi, les lettrés de tout ordre, les écrivains de tout genre, les penseurs de toute nation fouil-

lent sans relâche, et avec profit, dans cette fange où des diamants sont cachés, dans ce fumier qui est plein de perles, dans ce limon qui est plein d'or.

Qu'ils s'appellent la Fontaine ou Molière, Lesage ou Beaumarchais, Swift ou Jean-Jacques Rousseau, philosophes, auteurs comiques, fabulistes, tous nous sont familièrement connus et leurs œuvres sont présentes à toutes nos mémoires. Ouvrons Rabelais, relisons-le, et, en saluant au passage, dans chaque volume, dans chaque chapitre, des mots, des noms, des pensées, des proverbes, des fables, des scènes et des anecdotes que nous savons par cœur, et que nous nous étonnons presque de retrouver là, à leur place; c'est lui parfois que, sans y réfléchir, nous sommes tentés d'accuser de plagiat.

Imiter Voltaire, dans sa réparation surtout, et sans amnistier entièrement le philosophe ivre, en faisant au contraire, équitablement, la part de l'ivresse et celle de la philosophie, relever Rabelais des répugnances qui pèsent sur son livre et des préventions qui pèsent sur sa gloire; dégager de la boue qui les souille aujourd'hui, mais qui les protégeait alors, des trésors de vérités éternelles; montrer ce qu'il y a de sérieux et de respectable dans ce fou qui est un sage, mais qui a besoin qu'on l'écoute et qu'on l'épargne; mettre avec goût et discernement en lumière les parties saines et élevées de cette œuvre-mère qui a sa place et sa date dans le grand mouvement de la Renaissance générale; rendre enfin, dans quelques pages éloquentes, à l'auteur mieux apprécié l'hommage dû à son génie, était une tâche séduisante et qui semblait facilement rentrer dans les conditions définies et les proportions limitées

du discours demandé par l'Académie pour le concours du prix d'éloquence.

J'ose à peine ajouter, Messieurs, quand le sujet est grave, et le lieu plus encore, qu'après avoir tant fait pour provoquer les discours et pour décourager les livres, c'est, en fin de compte, un livre que nous avons couronné ; un bon livre, mais un livre.

Vingt-huit discours... non ; vingt-huit manuscrits avaient répondu à l'appel de l'Académie.

Après un long et consciencieux travail d'examen, trois seulement, inscrits sous les n°s 10, 12 et 16, ont, jusqu'à la dernière heure, fixé sérieusement son attention, sans que, pour des causes diverses, aucun d'eux parût de nature à devoir fixer définitivement son choix.

Au premier abord, et dans leur première partie surtout, les discours portant les n°s 10 et 12 s'étaient fait remarquer par des qualités brillantes ; tous deux paraissaient, en outre, remplir à peu près les conditions du programme ; malheureusement la fin ne devait pas tenir tout ce que promettait le début. En s'égarant dans une foule de détails, de citations et de digressions, chacune de ces études perdait bientôt son premier caractère et aussi son premier mérite.

Unanime à regretter qu'un prix ne pût être accordé à l'une ni à l'autre de ces œuvres distinguées, et voulant d'abord choisir entre elles pour la plus grande des récompenses du second degré, l'Académie s'est prononcée en faveur du manuscrit portant le n° 12 et lui a décerné l'accessit du prix d'éloquence.

J'aurais aimé à pouvoir en nommer l'auteur ; mais l'en-

veloppe qui garde son secret ne doit être ouverte qu'à sa demande, et, malgré la grande publicité qu'ont reçue déjà les résultats du concours, par modestie peut-être, il n'a pas encore donné signe d'existence. A défaut de son nom, je me borne à proclamer son n° 12 et à mentionner l'épigraphe inscrite en tête de son manuscrit :

« Tousiours riant, tousiours beuvant d'autant à un chascun, tousiours se guabelant, tousiours dissimulant son divin sçavoir, etc. »

L'Académie se trouvait dès lors en présence d'un seul concurrent, d'un dernier manuscrit inscrit sous le n° 16 et portant pour épigraphe cet appel à l'indulgence et à la conciliation :

Pax hominibus bonæ voluntatis.

Par la grosseur très-apparente de son volume, un pareil travail se dénonçait lui-même et, d'avance, semblait s'exclure du concours.

A mérite égal, en effet, un vrai discours, jugé digne d'un prix, eût certainement obtenu la préférence. L'Académie ne s'en faisait pas moins, par acquit de conscience, un devoir de lire jusqu'au bout le volumineux travail qu'on avait eu, à la fois, tort et raison de lui envoyer.

Pendant cinq séances consécutives, et malgré des préventions légitimes, qui, je dois le dire, désarmées de jour en jour, firent bientôt et graduellement place à l'intérêt, à la sympathie, à l'estime, à l'approbation enfin, cette lecture fut écoutée avec une attention toujours soutenue et une faveur toujours croissante.

Ce qu'il était avant, l'ouvrage, à coup sûr, l'est encore après; il pèche par l'excès même de certaines de ses qualités; l'érudition y abonde dans des proportions exagérées; c'est l'histoire entière de la littérature, de toutes les littératures, depuis Rabelais jusqu'à nos jours, et l'auteur, en y prodiguant un trop grand étalage de science, a certainement, je le répète, dépassé le but, l'objet et les limites du concours.

D'un autre côté, ce travail est notoirement supérieur à tous ceux des autres concurrents. Il a le tort d'étendre le sujet, mais il a le mérite de l'épuiser; l'érudition y abonde, mais elle y est et elle y brille; l'histoire de toutes les littératures s'y trouve passée en revue, mais elle y est présentée avec beaucoup d'art, de science et de talent. C'est, en un mot, une œuvre considérable, une œuvre de critique sérieuse, qui se distingue d'ailleurs par la forme comme par le fond. Le style en est toujours élégant et correct, parfois poétique, souvent même d'une véritable éloquence. C'est un livre, soit; mais ce qu'il y a de trop dans ce livre doit-il empêcher l'Académie de récompenser ce qu'elle y trouve de bien et de bon? Au total, le seul défaut qu'on lui reproche existait plus ou moins partout, et l'on peut se demander s'il ne serait pas, jusqu'à un certain point, inhérent au sujet lui-même. Défendue ainsi, et ne trouvant plus d'adversaires, la cause était entendue et gagnée.

C'est dans ces conditions, Messieurs, qu'après avoir fait vis-à-vis d'elle-même certaines réserves, et chargé son rapporteur de les faire pour elle, vis-à-vis du public, dans la séance qui vous rassemble aujourd'hui, l'Académie décida que le prix d'éloquence était décerné à l'auteur de l'ou-

vrage inscrit sous le n° 16, M. Émile Gebhart, ancien membre de l'École françaises d'Athènes, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy.

Au moment où, ce concours étant terminé, l'Académie s'occupait déjà d'en préparer d'autres pour le prix de poésie qui sera décerné en 1877, et pour le prix d'éloquence de 1878, la mort enlevait subitement aux lettres françaises une femme de génie, dont le talent viril occupait, depuis quarante ans, et à juste titre, l'une des premières places dans l'admiration publique.

Rendre à cette gloire un prompt et public hommage fut tout d'abord la pensée de l'Académie. Elle aussi se sentait en deuil. Le plus respectable scrupule pouvait seul la retenir et l'a retenue en effet. Plus tard, Messieurs, quand, à distance, toute émotion étant calmée, les jugements pourront être à la fois plus sains et plus justes, plus mesurés et plus libres; quand leur autorité ne pourra qu'y gagner et quand la louange elle-même sera plus sûre de l'impartialité qui la rehausse; ainsi qu'elle le fit naguère pour Mme de Sévigné et Mme de Staël, l'Académie proposera sans doute, comme sujet d'un de ses concours pour le prix d'éloquence, une étude sur le talent et les œuvres de Mme Sand.

Un discours sur l'alliance des lettres et des sciences eût peut-être alors été proposé aux concurrents de 1878, sans la crainte qu'ainsi présenté, le sujet ne leur parût peu net et mal défini. Des noms propres frappent avec plus de clarté; les souvenirs qu'ils rappellent sont plus éloquents

qu'un long programme ; un mot suffit pour tout dire et tout expliquer :

L'Éloge de Buffon, voilà les sciences ;

André Chénier, voilà les lettres.

L'Académie s'est arrêtée à ces deux sujets pour les prochains concours d'éloquence et de poésie.

L'alliance des sciences et des lettres, Buffon la personnifie au plus haut degré ; en lui, l'écrivain égalait le savant, et l'Académie française, à ce titre, le disputait à l'Académie des sciences.

Le style doit graver des pensées, disait-il, et ses pensées, il les gravait ; si bien qu'exposé, lui aussi, aux démentis naturels que la science attend toujours de son progrès même ; comme écrivain, du moins, Buffon, demeuré intact, aurait depuis un siècle grandi plutôt encore que diminué.

Quand il rapprochait l'homme et le style, jusqu'à les confondre ; quand, voulant que l'un fût jugé par l'autre, il gravait cette pensée en termes tels que chacun ici les répéterait avant moi, Buffon, sans le savoir, faisait d'un mot son plus grand éloge, et nous apprenait d'avance à le louer cent ans plus tard.

Pour le concours de 1877, l'Académie, qui ne connaît d'autre terrain que le terrain des lettres, a choisi le nom d'André Chénier, son nom seul, comme un des plus purs symboles de la poésie.

C'est à la poésie que nos jeunes poètes voudront rendre hommage en célébrant, dans leur langue qui fut la sienne, ce frère aîné dont je m'efforce d'oublier un moment l'impardonnable martyre ; ce jeune immortel dont la vie si courte

fut pourtant si pleine et qui, confiant à l'avenir le soin de sa gloire, tomba un jour, en chantant, sur la frontière de deux grands siècles; assez près de nous et assez loin tout ensemble, pour qu'on puisse saluer en lui le plus moderne des anciens et le plus ancien des modernes.

Je m'arrêterais là, Messieurs, ma mission serait terminée, sans la munificence de M. de Montyon, sans le bon exemple qu'il a donné si généreusement et que tant d'autres ont si généreusement suivi.

Je commence à peine, au contraire, et, pour la seconde partie que ce rapport doit consacrer aux fondations nouvelles, la matière est si abondante, la nomenclature des prix à proclamer si considérable, que faire à chaque ouvrage couronné la part qui lui semblerait due, pour vous comme pour moi, serait une tâche impossible.

Plus particulièrement destinées à récompenser des travaux sur l'histoire, et notamment sur l'histoire de France, les fondations Gobert et Thérouanne méritent de nous occuper en première ligne.

L'an dernier, presque à pareil jour, du fond de son lit de douleur M. Patin, — ce n'était déjà plus sa voix, c'était sa parole encore qu'il vous était donné d'entendre, — annonçait ici que le grand prix Gobert était accordé à M. Casimir Gaillardin pour les quatre premiers volumes d'une *Histoire du règne de Louis XIV*. « Tout en suivant, disait-il, dans ses développements divers, dans sa complexité, le mouvement d'un grand siècle, M. Casimir Gaillardin a retracé particulièrement ce qu'a dû la France à l'action

personnelle du souverain par qui s'est poursuivie avec tant d'énergie, d'habileté, d'éclat et longtemps d'heureuse fortune, l'œuvre de Henri IV, de Richelieu, de Mazarin. C'est précisément aux premières prospérités, à la marche ascendante du règne, que font assister les quatre volumes soumis à l'Académie et qu'elle a lus, comme le public, avec un juste intérêt. Deux autres doivent suivre, dans lesquels, selon l'heureuse expression d'un habile historien, rapporteur cette année de notre Commission des concours historiques, dans lesquels l'auteur doit descendre, avec Louis XIV, la pente opposée, le revers de l'âge et de la fortune. »

Sans avoir eu besoin de se créer de nouveaux titres, M. Gaillardin aurait pu, cette année encore, être maintenu en possession du prix Gobert. En présence d'un cinquième volume digne des quatre premiers, l'Académie n'a pas hésité à le lui décerner une seconde fois. Elle a, en même temps, accordé le second prix Gobert à l'*Histoire du cardinal de Bérulle* par M. l'abbé Houssaye. Dans les trois volumes que comporte cet ouvrage, l'auteur a exposé, avec élégance et clarté, la part qui revient à l'éminent prélat dans l'introduction en France de l'ordre des Carmélites, dans l'institution de l'Oratoire, et enfin dans un nombre considérable de négociations politiques se rattachant toutes aux intérêts de la religion. On a pu reprocher avec raison à ce livre une certaine surabondance de détails ; il a du moins le mérite de présenter plus complètement et de rendre plus saisissante la physionomie des dernières années du règne de Henri IV et des vingt premières du règne de Louis XIII.

C'est à la même époque que nous reporte une étude historique publiée par M. Marius Topin sous ce titre : *Louis XIII et Richelieu;* curieux et intéressant travail auquel l'Académie a décerné un prix de 3,000 francs prélevé sur la fondation Thérouanne; le surplus de ce prix étant attribué à un ouvrage plein d'érudition et dans lequel M. Aubé a fait, avec beaucoup de mesure et en très-bon style, un attachant récit des persécutions de l'Église.

Cent trente-trois lettres du roi Louis XIII au cardinal de Richelieu, trouvées dans les archives du ministère des affaires étrangères et accompagnées de notes nombreuses qui en font mieux comprendre le sens et la portée, ont été encadrées par M. Marius Topin dans une série de résumés historiques qui conduisent le lecteur d'une lettre à une autre et font passer en revue devant lui les principaux évènements du règne; éclairant tout d'un nouveau jour.

Déjà, il y a plus d'un siècle, le président Hénault avait dit de Louis XIII qu'on ne gouvernait ce prince qu'en le persuadant.

Grand éloge pour le roi qui se laissait persuader par la sagesse de son ministre, et pour le ministre, qui, au lieu d'opprimer son souverain, comme l'en a accusé l'histoire elle-même, au lieu de lui imposer une lourde et humiliante tutelle, n'employait contre lui, pour lui, devrais-je dire, et pour le bien de son service, d'autres armes que celles de la persuasion.

Ce qu'avait commencé le président Hénault, ce qu'avaient compris plus tard des écrivains illustres qui auraient voulu l'entreprendre, M. Marius Topin vient de l'achever. Pièces en main, il a fait justice de préjugés légendaires que con-

sacrait l'histoire et que la tradition s'obstinait à perpétuer. L'œuvre de réparation est accomplie, et, sans que Richelieu cesse pour cela d'être un grand ministre, Louis XIII dorénavant devra être considéré comme un grand monarque.

Je ne voudrais pas contrister l'heureux auteur, ni le troubler dans la joie et la confiance de son succès; mais l'histoire ne se refait guère et la défaire est difficile.

Ce qu'on tente aujourd'hui pour le fils, on l'a parfois essayé contre le père, non sans quelques pièces à l'appui peut-être. A peine atteint, jamais ébranlé, Henri IV... et je m'en m'effraye un peu pour l'auguste client de M. Marius Topin, Henri IV n'a rien perdu pour cela de sa bonne renommée et de son prestige chevaleresque. Bien avant Voltaire, *la poule au pot* avait déjà fait de lui :

> Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Après Louis XIII méconnu, voici *Corneille inconnu;* titre piquant qui sent le paradoxe, et qui, tout d'abord, fait dresser l'oreille. Décidément la réhabilitation est à la mode, même pour celui qui en a le moins besoin, pour celui dont le peuple a le plus gardé la mémoire.

Faire à son tour justice d'une erreur trop généralement répandue, tel est le but que M. Jules Levallois a voulu poursuivre; telle est la cause de sa prise d'armes et de son entrée en campagne.

Si tout le monde connaît le nom, et plus que le nom de Corneille, presque tout le monde, en revanche, ne lit de lui que ses chefs-d'œuvre. Aux yeux de presque tout le monde, le génie de Corneille ne s'est révélé qu'à partir du *Cid* et l'a délaissé après *Nicomède;* tandis qu'au con-

traire pour M. Levallois, et non pour lui seul, Corneille est déjà lui-même dans ses premières comédies, et le sera encore entièrement dans ses dernières œuvres, dans plusieurs de ses tragédies presque ignorées de nos jours, dans ses poésies lyriques et dans sa traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

En 1819, la même thèse avait été soutenue par M. François de Neufchâteau dans un curieux volume intitulé : l'*Esprit du grand Corneille*. M. Levallois paraît n'avoir pas eu connaissance de ce travail. Son livre, en tout cas, n'en serait ni moins intéressant ni moins bon. S'associant volontiers à ce nouvel hommage rendu avec beaucoup de talent, de grâce et d'érudition, à l'une des plus grandes gloires de la France, des plus vraies et des plus solides, l'Académie a décerné à M. Levallois la première moitié du prix Bordin.

La seconde, d'égale valeur, a été attribuée à M. Ernest Daudet pour un important travail historique qu'il a publié sous ce titre : *le Ministère de M. de Martignac, sa vie politique et les dernières années de la Restauration*.

Avant de me séparer tout à fait de M. Levallois, qui, malgré ses bonnes intentions et malgré le mérite réel de son charmant ouvrage, ne parviendra guère, lui non plus, à réhabiliter Agésilas, ni à ressusciter Attila, si méchamment mis à mort par Boileau ! je ne puis résister à la tentation de lui adresser un reproche :

Plus sévère que Corneille, et sortant du cadre purement littéraire qui lui convenait si bien, M. Levallois profite de l'occasion pour prendre rudement à partie la politique et ce qu'il appelle les agissements du grand cardinal. Je ne

le suivrai pas jusque-là. Dans ce palais des lettres, le premier protecteur de l'Académie française reste au-dessus de l'attaque et au-dessus de la défense.

C'est aussi, mais franchement et ouvertement, sur le terrain de la politique que nous conduit tout droit le livre de M. Ernest Daudet, consacré à l'histoire des deux plus belles années de la Restauration. Le sujet par lui-même intéresse et captive ; des documents nouveaux ont été puisés aux bonnes sources, et les faits très-exacts sont racontés dans un style excellent, avec une clarté lumineuse. Une bonne leçon a paru ressortir de cet ouvrage ; les efforts de M. de Martignac en vue de rapprocher les hommes d'ordre de tous les partis, l'esprit de conciliation dont il fit preuve, avec plus de sens politique, avec plus de sagesse et de dévouement que de succès, seront toujours du meilleur et du plus salutaire exemple.

Ainsi décerné à MM. Jules Levallois et Ernest Daudet, le prix Bordin leur avait été disputé d'abord par un de nos hellénistes les plus distingués, M. Alexis Pierron, qui avait cru pouvoir présenter pour ce concours la belle édition publiée par lui, non pas d'une traduction en français, mais du texte grec lui-même, de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, avec une introduction et des appendices où sont traités tous les points de ce qu'on peut appeler la question homérique. Il a paru à l'Académie qu'un ouvrage tout de philologie et d'érudition s'éloignait trop des conditions de la fondation Bordin, pour qu'il y eût lieu de l'admettre à un concours d'ouvrages de pure littérature. Ne pouvant donc donner à M. Alexis Pierron ni un prix ni une mention, puisqu'il n'y a eu pour son travail ni comparaison

ni concours, elle veut du moins, par le regret qu'elle en exprime, témoigner de sa haute estime pour l'auteur d'une des œuvres qui font le plus d'honneur à la philologie française.

C'est ainsi, dans ces propres termes, qu'à la demande et sous la dictée même de l'un de nos plus éminents confrères, l'Académie a décidé que je devrais être publiquement aujourd'hui, à l'égard de M. Pierron, l'interprète de ses sentiments.

Horace, même au-dessus d'Homère, est, je crois, de tous les poètes, celui qui a le privilège de tenter le plus les traducteurs. L'Académie en sait quelque chose. C'est pourtant encore à une nouvelle traduction d'*Horace*, et à une nouvelle traduction d'*Horace* en vers français, qu'elle attribue aujourd'hui le prix fondé par M. Langlois.

Reproduire dans une autre langue, et dans d'autres vers, toutes les finesses de l'original, toutes ses délicatesses et toutes ses grâces, est une entreprise presque chimérique. M. A. Anquetil, ancien inspecteur d'académie, y a consacré sa vie entière, et, autant que possible, en a résolu le problème. C'est pour ainsi dire l'œuvre même du poète latin, qu'à force d'art il est parvenu à mettre sous les yeux de ses lecteurs.

L'Académie avait également remarqué avec intérêt la première partie d'une traduction en vers des œuvres principales de Shakespeare, dont l'auteur, M. Alcide Cayrou, n'a encore publié que deux volumes contenant quatre des chefs-d'œuvre du grand tragique : *Macbeth* et *Hamlet*, *Othello* et *Roméo et Juliette*.

Déjà M. Cayrou s'est tiré à son honneur d'un travail toujours difficile ; l'Académie aime à lui rendre cette justice, et, à défaut d'une récompense qui eût paru prématurée, elle a voulu du moins, par l'organe de son rapporteur, l'encourager publiquement à poursuivre avec persévérance sa tâche si heureusement commencée.

Cent vingt ouvrages d'ordre, de genre et de mérite différents, étaient présentés cette année pour le concours des ouvrages utiles aux mœurs fondé par M. de Montyon; huit seulement ont été définitivement admis et couronnés par l'Académie. C'est beaucoup déjà si l'on se reporte aux premières intentions du fondateur, qui, préférant la qualité à la quantité, eût voulu récompenser chaque année un seul bon livre, au lieu d'en encourager plusieurs de moindre importance.

Ce vœu, à coup sûr, serait également celui de l'Académie ; mais, a dit M. Villemain, les bons livres, inférieurs aux bonnes actions, sont plus rares ; on ne saurait en espérer tous les ans.

Tous les ans, au contraire, on en espère, et, quelquefois même, on en trouve.

La Morale utilitaire, par M. Ludovic Carrau, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Besançon, se signalait d'avance, par son titre même, à l'attention de l'Académie. Le seul tort peut-être de cet important ouvrage, son honneur aussi, c'était que déjà, en 1874, sa première édition avait été couronnée par l'Académie des sciences morales et politiques, et cela sur le rapport d'un de nos nouveaux confrères, dont le témoignage décisif ne

pouvait manquer d'être, aux yeux de l'Académie, une puissante recommandation.

Après nous avoir montré l'auteur passant d'abord en revue avec talent les principaux systèmes, qui, depuis Épicure, ont cherché dans l'idée de l'utile le commencement de la morale, étudiant ensuite et exposant, de main de maître, la doctrine utilitaire dans son principe et sa méthode, puis dans ses applications aux problèmes économiques, politiques et sociaux, « l'examen et la discussion des systèmes nous ont également satisfaits, disait-il ; c'est l'œuvre d'un esprit fin, pénétrant, d'un dialecticien exercé, d'un moraliste délicat et convaincu, », et, plus loin, « la simplicité parfaite du style marque un écrivain de bonne école ».

Ce livre utile et moral, dont le style est de bonne école, a été placé en première ligne par l'Académie, qui lui a décerné un prix de 2,500 francs.

Trois prix, de 2,000 francs chaque, ont ensuite été attribués aux trois ouvrages suivants :

Les Anglais et l'Inde, nouvelles études en deux volumes, publiées par M. E. de Valbezen, ancien consul général à Calcutta, ministre plénipotentiaire ;

Les Montagnes, par M. Albert Dupaigne, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des sciences physiques et naturelles, professeur au collège Stanislas, etc. ;

Et *le Dernier Chant,* recueil de poésies, par M. Hector de Saint-Maur.

Quatre autres prix de 1,500 francs étant enfin accordés aux

quatre derniers ouvrages couronnés dans l'ordre suivant :

Améline du Bourg, par M. Alfred Franklin ; *les Patins d'argent*, par M. P.-J. Stahl ; *Michel de l'Hospital*, 1505-1558, par M. E. Dupré-Lasale, et *la Chanson de l'Enfant*, recueil de poésies, par M. Jean Aicard.

Ce n'est pas seulement en historien érudit, c'est en voyageur éclairé, c'est presque en témoin des évènements que d'avance et sur leur théâtre même il avait pu pressentir, que M. de Valbezen raconte, avec beaucoup d'autorité et de compétence, la dramatique insurrection des cipayes qui, il y a vingt ans, préparée dans l'ombre et devant éclater subitement sur presque tous les points du sol indien, menaça de ruiner, en une heure, la formidable puissance de l'Angleterre dans ces possessions lointaines dont l'empire lui appartient aujourd'hui plus que jamais.

Les documents nouveaux, les détails intéressants, les scènes émouvantes abondent dans cet ouvrage, et rien n'est plus touchant que d'y voir avec quel courage, quel dévouement et quelle énergie, une petite troupe, attaquée de toutes parts, et comme perdue loin de la mère-patrie, survivant à tous les massacres et triomphant de tous les périls, soutint la terrible lutte qui aurait dû l'anéantir, et parvint seule à la réprimer, avant, pourrait-elle dire, comme Achille, à l'Angleterre dont le secours arriva trop tard :

Avant que vous eussiez assemblé votre armée !

M. de Valbezen n'en est plus à faire ses preuves ; une

double notoriété littéraire depuis longtemps le recommande ; ici pourtant son style a paru peut-être un peu trop oratoire ; mais il faut avouer que le sujet y prête. Comment faire froidement, et sans quelque emphase, le passionnant récit d'une lutte vraiment épique, qui touche au roman et va jusqu'au drame, tout en n'appartenant qu'à l'histoire ?

Simplement intitulé : *les Montagnes*, le livre de M. Albert Dupaigne semblait, au premier abord, être fait surtout pour amuser la jeunesse, pour développer en elle le goût heureux et déjà très-répandu des voyages.

Il tient plus qu'il ne promettait, et, sans cesser d'être très-attachant, il est aussi très-instructif. Une science vraie et sérieuse s'y cache utilement sous les plus agréables détails, sous les peintures les plus attrayantes, et sous les plus intéressantes descriptions.

Je voudrais, Messieurs, n'avoir ici qu'à louer tout, sans réserves ; mais il faut le dire et l'Académie m'en fait un devoir, certains passages qu'on s'étonne de trouver dans ce livre, qui n'y ont pas leur vraie place et qui, d'eux-mêmes, demanderaient à s'en détacher, ont pour le moins ému les juges, sans parvenir toutefois à décourager leur justice.

Au lieu de se borner à célébrer les pacifiques conquêtes de la science, pour lesquelles la géographie lui paraît être la première et la plus nécessaire de toutes les armes, l'auteur rappelle, hors de propos, d'autres conquêtes trop récentes et trop douloureuses pour qu'on les oublie ; et, tort plus grave à nos yeux, dans un livre destiné à l'instruction de la jeunesse, à son éducation aussi, il parle, en semblant trop s'y complaire, de l'ignorance des Français et, le mot

me coûte à prononcer, et... de l'abaissement de la France.

Ne nous rabaissons pas nous-mêmes, et, pour avoir peut-être été trop fiers, ne nous faisons pas trop modestes, aux dépens de notre pays.

A notre ignorance, qu'il accuse d'être volontaire, M. Dupaigne reproche de nous avoir « infusé dans le sang cette forme grotesquement naïve d'orgueil patriotique connue sous le nom de chauvinisme, dont le soldat français a porté le type dans toute l'Europe ».

Le chauvinisme est un bon défaut qu'il faut garder, a dit un de nos confrères, c'est une forme populaire et non une forme grotesque du patriotisme.

Avec son chauvinisme, a dit un autre, la France a toujours été la première à défendre le droit et la justice. La justice et le droit se font moins entendre depuis que nos malheurs l'ont condamnée à se taire.

Français aujourd'hui, comme le sentiment qu'il exprime, le mot *chauvinisme* figurera dans la septième édition, terminée à l'heure qu'il est, et qui bientôt va paraître, du dictionnaire de l'Académie française.

Les taches que je viens de reprocher au livre de M. Albert Dupaigne méritaient qu'on vous les signalât; mais un ouvrage vraiment remarquable, et excellent dans son ensemble, ne pouvait être privé d'obtenir la couronne dont il est digne, et à laquelle je regrette d'avoir dû ajouter une épine.

M. de Montyon lui-même m'approuverait, Messieurs, de m'interrompre un moment pour vous parler, sans retard et dans une sorte de parenthèse, d'un autre ouvrage et d'un

autre concours que l'à-propos semble, de force, introduire ici malgré moi.

S'il est un livre où éclatent, à chaque page, le sentiment français, le besoin constant et l'unique ardeur de servir la gloire et les intérêts de la France, c'est, à coup sûr, celui dans lequel un confrère illustre, cher à l'Institut comme à son pays qui en est fier, nous initiant, tour à tour, heure par heure et pièces en main, à l'enfantement, à la marche, au progrès, à la réalisation enfin d'une œuvre impossible, qui semblait un rêve de géant, a publié tous les secrets et toutes les preuves de sa pensée, sous ce titre modeste et sans prétention : *Lettres, journal et documents pour servir à l'histoire du canal de Suez.*

En dehors de l'acte, qu'on ne peut trop admirer, et en dehors de l'homme, que le succès ne payera jamais trop, le livre est excellent par lui-même et digne, à tous égards, d'une distinction personnelle.

Destiné *à récompenser les livres qui paraîtraient les plus propres à honorer la France, à relever parmi nous les idées, les mœurs et les caractères,* le prix de cinq mille francs, fondé par M. Marcelin Guérin, pouvait-il recevoir un meilleur emploi ?

L'Académie le décerne aux deux volumes présentés à ce concours par M. Ferdinand de Lesseps.

Je reviens bien vite à M. de Montyon et à ses derniers lauréats, en commençant par M. H. de Saint-Maur, qui me pardonnera de l'avoir un peu fait attendre. La patience est une de ses vertus.

Traduire en vers français le *Livre de Job,* puis le *Psau-*

tier, puis le *Cantique des Cantiques*, c'était un véritable travail de bénédictin. M. Hector de Saint-Maur a patiemment accompli cette tâche, à laquelle il a consacré sa modeste et honorable existence, presque obscure, qui n'eut guère qu'un jour d'éclat, il y a quarante-deux ans, en 1834, pour une poésie charmante que tout le monde a lue et chantée plus tard, sans en connaître l'auteur, et qui est restée célèbre sous ce titre : *l'Hirondelle du prisonnier*.

Un quatrième volume, intitulé *le Dernier Chant*, dont la publication est plus récente, a pu seul prendre part au concours, et, dans ce volume timidement soumis à son examen, l'Académie a reconnu et couronné avec plaisir l'œuvre hardie d'un vrai poète, dans toute la force et la maturité d'un talent jeune et vigoureux.

Beaucoup plus jeune et non moins vigoureux d'ordinaire, M. Jean Aicard, déjà connu de l'Académie, lui présentait cette fois un volume plein de grâce et de naïveté, un recueil de poésies nouvelles, intitulé : *la Chanson de l'Enfant*, dans lequel les sentiments les meilleurs s'expriment presque avec trop d'abondance, mais avec un grand charme et une exquise délicatesse.

Le Dernier Chant, de M. de Saint-Maur, ayant mérité la première place, *la Chanson de l'Enfant*, de M. Jean Aicard, a facilement et honorablement obtenu la seconde.

Au-dessous de ces deux volumes de choix, l'Académie a distingué encore, comme étant digne d'un témoignage d'encouragement, un recueil de chants intimes, intitulé : *le Poème de la vie*, dont l'auteur se nomme M. Gaston David.

La nature et la religion, l'art et la famille, dans ce poème

de sa vie heureuse, M. G. David chante tout ce qu'il aime et le fait aimer.

Un poète heureux! et qui l'avoue! Cela vaut qu'on le remarque et qu'on l'encourage.

Dans le volume publié par M. Dupré-Lasale, conseiller à la Cour de cassation, l'histoire du chancelier de l'Hospital n'est pas finie ; je pourrais presque dire qu'elle n'est pas commencée. Après avoir exposé avec talent la première partie, assez peu connue jusqu'à ce jour, d'une carrière devenue plus tard si glorieuse, dont la grandeur et les revers ne sont ignorés de personne, c'est précisément à la veille de son développement que s'arrête l'auteur, deux ans avant que Michel de l'Hospital fût nommé chancelier de France.

Solide, profond et sérieux, cet ouvrage est rempli de renseignements nouveaux sur la famille du futur chancelier, sur les épreuves auxquelles fut exposée son enfance, sur les difficultés contre lesquelles il eut longtemps à lutter, sur son talent d'écrire enfin, et sur ses curieuses poésies dont il reproduit un grand nombre.

Quelques mois avant que Michel de l'Hospital fût nommé chancelier de France, un magistrat qu'il a connu, et que, puissant, il eût sauvé, le célèbre Anne du Bourg, conseiller au parlement de Paris, pendu à la fois et brûlé en place de Grève, périssait victime du fanatisme implacable qui, treize ans plus tard, devait aboutir au dénouement tragique de la Saint-Barthélemy.

C'est le drame de cette lutte terrible que M. Alfred Franklin a mis en scène dans un livre des plus émouvants.

La fille du conseiller en est l'héroïne et son nom : *Ameline du Bourg,* sert seul de titre à cet ouvrage, dont l'intérêt saisissant n'est pas l'unique mérite et qui se recommande également par le charme et la distinction du style, pur, élégant, correct et de bonne qualité.

La morale est parfois dans le roman plus que dans l'histoire, où l'historien n'a pas toujours le droit de l'introduire. Elle se trouve, d'un bout à l'autre, à force de bonne grâce, de bonne humeur, de bons sentiments et de bons exemples, dans le nouveau roman de M. P.-J. Stahl : *les Patins d'argent.*

L'Académie ne pouvait opposer à M. Stahl le souvenir, si honorable au contraire, de ses premières couronnes ; elle était toutefois disposée à se montrer pour lui d'autant plus exigeante ; mais, parmi les romans soumis à son examen, il lui a paru que celui-ci réunissait encore, au plus haut degré, les conditions du programme.

Comme M. Stahl l'explique lui-même en tête de sa préface, une Américaine, Mme Mary-Mapes Dadge, est le premier auteur des *Patins d'argent.* Ce témoignage lui est dû ; mais, composé surtout pour servir de guide dans un voyage en Hollande, son livre était trop en dehors du goût français pour qu'il suffît de le reproduire par une traduction littérale.

C'est à un grand travail d'adaptation, à un remaniement complet qu'a dû se livrer M. Stahl pour rendre ainsi l'ouvrage digne de ses lecteurs et digne, en même temps, de la récompense que l'Académie lui a décernée.

La liste des prix donnés au concours est épuisée ; il ne

me reste qu'à parler de trois autres fondations spéciales destinées plutôt à honorer les écrivains eux-mêmes qu'à récompenser leurs travaux.

Anonyme en droit, sinon en fait, le prix fondé en 1873 par un de nos anciens confrères, *pour être décerné dans l'intérêt des lettres*, a été attribué cette année jusqu'à concurrence de 2,500 francs à un jeune et vaillant poète que de brillants succès ne cessent de signaler à l'attention de l'Académie. Le lendemain du jour où ce témoignage de vive sympathie lui était ainsi accordé, M. François Coppée s'y créait un nouveau titre. Vingt-quatre heures plus tard, le prix tout entier se fût peut-être offert de lui-même à l'heureux auteur du *Luthier de Crémone*.

1,500 francs ont été réservés sur ce prix pour honorer, après sa mort, la vie laborieuse et utile de M. L. Étienne, recteur de l'Académie de Besançon, si malheureusement enlevé à sa famille au moment où, venant de la terminer à peine, il allait publier son *Histoire de la littérature italienne depuis son origine jusqu'à nos jours* : excellent travail que l'Académie a voulu couronner sur la tombe de son auteur.

Parée en naissant d'un nom cher aux lettres et qui l'eût protégée au besoin, la première fille de Théophile Gautier a voulu se protéger elle-même, en présentant à nos concours un ouvrage en deux volumes, intitulé : *l'Usurpateur*, épisode de l'histoire japonaise au commencement du XVIIe siècle. L'auteur, qui a particulièrement étudié les mœurs et les usages de l'extrême Orient, a rempli ce livre agréable et singulier de détails nouveaux, curieux et intéressants.

L'Académie décerne avec plaisir le prix Lambert à Mme Mendès, née Judith Gautier.

Elle partage enfin le prix fondé par M. le comte de Maillé Latour-Landry entre deux écrivains distingués, MM. André Lemoyne et Alexandre Piédagnel, dont elle a pu déjà, dans plusieurs circonstances, reconnaître le mérite, encourager les efforts et récompenser les travaux.

Voilà, Messieurs, notre bilan de cette année. Les bons livres ne nous ont pas plus manqué que les bonnes actions, et, quand les ressources de son budget littéraire s'accroissent encore, l'occasion de les bien placer ne manquera pas davantage à l'Académie.

Digne aussi de son nom, qu'elle portait avec orgueil, et l'honorant même après elle, la veuve de Jules Janin, enlevée hier avant l'âge, vient de fonder pour l'*écrivain qui aura fait en français la meilleure traduction d'un ouvrage latin* un prix de 3,000 francs qui sera décerné tous les trois ans et qui s'appellera : Prix de M. Jules Janin.

L'Académie ne sépare pas, dans sa reconnaissance et dans ses regrets, ceux qu'un même bienfait et une même tombe ont à jamais réunis.

RAPPORT

DE

M. CAMILLE DOUCET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1877.

Messieurs,

Ce n'est pas sans raison, et par une sorte de caprice qui vous paraîtrait, j'espère, peu digne d'elle, que l'Académie vous a conviés à venir aujourd'hui l'entendre proclamer le résultat de ses derniers concours, alors que, depuis quelques années, des circonstances particulières l'avaient engagée parfois à retarder jusqu'au mois de novembre l'époque de ce rendez-vous.

Bien loin de manquer à ses traditions et à ses usages,

l'Académie y revient au contraire, aimant à s'y conformer.

Si toutes les saisons lui sont également bonnes; si l'été n'a pas plus que l'hiver le privilège d'interrompre le cours de ses réunions privées; elle a pensé qu'il n'en était pas de même de ce Public ami qu'elle est toujours heureuse de voir répondre à son appel.

Pour vous, Messieurs, pour vos fils que les lycées vont vous rendre, l'heure des départs sonnera demain; il nous a plu de la devancer. L'impatience légitime de nos lauréats valait aussi qu'on en tînt compte. Quand elle a redoublé de zèle pour hâter la fin de ses travaux, quand ses jugements ne se sont pas fait attendre, l'Académie regretterait de faire attendre ses couronnes.

Plus de deux cents ouvrages se sont présentés cette année à nos concours, sans compter ceux qui, croyant en avoir le droit, s'y sont irrégulièrement représentés comme en appel, après avoir déjà pris part, en première instance, aux concours de l'année dernière. Satisfaire à tant d'espérances était difficile; mais si, dans ses luttes courtoises, l'Académie honore les vainqueurs, il n'y a pas de vaincus pour elle; aux concurrents moins heureux, elle adresse ici, par ma voix, plus que des consolations; des témoignages sympathiques d'intérêt, d'estime et d'encouragement.

L'histoire et la philosophie, l'histoire surtout, Messieurs, vont avoir la plus grande part dans nos récompenses. Plusieurs fondations spéciales provoquent directement le travail des historiens et, dans les concours même qui ne leur appartiennent pas tout à fait, dans celui, par exemple, qu'a institué M. de Montyon pour les ouvrages utiles aux

mœurs, ils ont su encore prendre la bonne place, à côté des philosophes, des moralistes, des savants, des romanciers et des poètes.

Le grand prix fondé par M. le baron Gobert, dans l'intérêt de notre histoire nationale, n'a jamais été moins disputé que cette fois; les concurrents semblent avoir reculé d'avance, et désarmé pour ainsi dire, devant une œuvre capitale qui ne craignait pas la lutte, qui plutôt l'eût souhaitée, étant de taille à en braver les périls.

Dans un magnifique volume, intitulé *Charlemagne*, M. Alphonse Vétault a, suivant l'expression du savant rapporteur de la commission compétente, entrepris de peindre une grande époque, une grande figure. Il y a réussi, et notre littérature historique y gagnera un monument qui lui manquait. Sur Charlemagne et son temps à peine possédions-nous jusqu'alors quelques pages dispersées : un admirable résumé de Montesquieu; des chapitres de M. Guizot, de M. Mignet, de M. Michelet; fragments de haut prix, qui font honneur à notre école moderne; mais qui, membres épars d'un grand corps en préparation, attendaient qu'on les réunît.

Ancien élève de l'École des chartes, savant archiviste, auteur renommé déjà de deux belles histoires de Suger et de Godefroy de Bouillon, soutenu à la fois par l'étude des vieux textes et par le patriotisme le plus élevé, M. Alphonse Vétault semblait tout préparé pour entreprendre cette tâche difficile et, l'ayant entreprise, pour la mener à bonne fin.

Dans son ensemble, l'ouvrage de M. Vétault se distingue

par des qualités vraiment supérieures. Combiné avec art, le tableau général est tracé largement, et la figure du grand empereur y apparaît dans un juste relief. On s'attache tout d'abord aux destinées de ce jeune prince qui, à peine âgé de vingt-six ans, va représenter la cause de la civilisation au milieu de l'Europe barbare; on assiste avec curiosité, avec intérêt, avec admiration bientôt, au développement continu de sa puissance; n'ayant que le temps de le suivre, tour à tour et presque à la fois, d'Italie en Germanie et de Germanie au-delà des Pyrénées, avec cette rapidité de la foudre que, dix siècles plus tard, un autre Charlemagne devait seul dépasser encore, pour la très-grande gloire de la France.

Les chapitres consacrés à la personne de Charlemagne, à sa vie, à ses goûts, à ses études, achèvent et complètent l'excellent ouvrage auquel, à l'unanimité, l'Académie décerne le grand prix Gobert.

Plus modeste et dû au même fondateur, le second prix Gobert était, en 1876, attribué à un savant travail de M. l'abbé Houssaye sur le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu. Aucun ouvrage, de valeur plus grande, n'étant venu lui faire concurrence, l'Académie maintient M. l'abbé Houssaye en possession de ce prix qu'il méritait d'obtenir et qu'il mérite de garder.

Fondé pour l'encouragement des travaux historiques par un de ces maîtres de l'histoire qui, tout à la fois, la font et l'écrivent, par le premier de nos confrères, glorieux doyen de notre compagnie, le prix Thiers est décerné à

M. Édouard Sayous, pour un ouvrage en deux volumes qu'il a consacré à l'*Histoire générale des Hongrois*.

Avant d'exécuter ce grand travail, et pour s'y mieux préparer, M. Sayous n'a pas seulement compulsé tous les textes, étudié toutes les chroniques : magyares, slaves et allemandes ; plusieurs fois il a visité la Hongrie ; il en a consulté les manuscrits, interrogé les hommes, recueilli les traditions.

En rendant justice au mérite du livre et à la profonde érudition de l'auteur, l'Académie a particulièrement distingué chez M. Sayous un rare talent de mise en œuvre joint à un grand art de composition et de style. Les tableaux animés de son ouvrage sont comme les actes émouvant sd'un drame héroïque dont les nombreuses péripéties, précédées d'un prologue sombre et plein de promesses, se dénoueraient brillamment dans l'éclat d'une glorieuse apothéose.

Après que le prologue nous a montré dans ses origines la Hongrie barbare et païenne, voici la pièce qui commence, et les grands acteurs qui entrent en scène : au premier acte, les rois de la race d'Arpad ; au second, ceux de la maison d'Anjou ; les rois électifs ensuite, et toujours le spectacle saisissant des rudes épreuves de la Hongrie, héroïne touchante, malheureuse et persécutée, placée d'abord entre les voisinages terribles des Autrichiens et des Turcs ; puis soumise un jour à l'Autriche ; puis bientôt affranchie, relevée, restaurée et devenant enfin, plus tard, l'un des solides appuis de l'Empire qui l'avait opprimée naguère.

L'auteur a conduit son travail jusqu'à la constitution présente du pays magyar, et ne l'arrête qu'en 1867, à

l'heure même où l'empereur François-Joseph est couronné à Pesth comme roi de Hongrie, dans une heureuse réconciliation nationale, aussi honorable pour le souverain que pour le peuple, et dont nulle ombre, depuis dix ans, n'a voilé le radieux souvenir.

Si l'Académie a pu décerner justement la totalité du prix Thiers à l'*Histoire générale des Hongrois* de M. Sayous, un même sentiment de justice l'a décidée, au contraire, quand plusieurs ouvrages d'un égal mérite s'offraient à elle pour le concours Thérouanne, à en partager le prix par portions égales entre quatre concurrents, entre quatre historiens : MM. Foncin, Charles d'Héricault, Berthold Zeller et Ernest Lavisse.

La curieuse et instructive étude de M. Foncin sur *le Ministère Turgot* avait commencé par être longuement discutée en bon lieu : à la Sorbonne d'abord, devant la faculté des lettres ; à l'Institut ensuite, devant l'Académie des sciences morales et politiques.

Approuvant à son tour l'esprit général du livre et partageant l'estime de l'auteur, son admiration même pour le génie de Turgot, l'Académie française, tout en constatant certaines faiblesses d'exécution, a voulu récompenser, dans cette intéressante étude, l'abondance des faits, la richesse et la nouveauté des détails dont elle est remplie.

L'ouvrage de M. Charles d'Héricault porte ce titre : *la Révolution de thermidor. Robespierre et le Comité de salut public en l'an II, d'après les sources originales et les documents inédits.*

Pendant onze mois, du commencement de septembre

1793 à la fin de juillet 1794, M. d'Héricault s'est attaché à suivre Robespierre comme pas à pas, de semaine en semaine, de jour en jour; puis d'heure en heure même, à la veille du dénoûment; dans ses rapports avec le Comité de salut public, et jusque dans sa feinte et mystérieuse retraite.

La lutte terrible dont, jusqu'au dernier moment, il semblait devoir sortir plus puissant que jamais, seul maître de la Convention et de la France, est racontée avec autant de précision que de clarté. Grâce aux recherches de M. d'Héricault, les points obscurs sortent de l'ombre et les faits douteux s'expliquent, acquis désormais à l'histoire; à l'histoire, je le répète. L'ouvrage de M. d'Héricault n'est pas une œuvre de passion, mais une œuvre de vérité; un livre de bonne foi, dirait Montaigne. C'est, au-dessus de tout, un livre d'histoire. L'Académie l'a jugé à ce titre, sans prévention; à ce titre, elle le couronne sans arrière-pensée.

S'efforçant à son tour de remonter jusqu'aux sources, et demandant la vérité aux anciennes archives de Florence et de Paris, M. Berthold Zeller, digne fils de notre savant confrère de l'Académie des sciences morales et politiques, a composé une très-curieuse étude sur les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi le mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis. La conspiration du maréchal de Biron, le procès d'Entragues, les intrigues italiennes pendant les dernières années d'un règne que les ennemis de la France étaient seuls à trouver trop long, la mort enfin de ce roi si cher à son peuple, si fier en face de l'Europe, dont les faiblesses même n'ont pu rien enlever à sa gloire; tout

cela, mis en œuvre avec art et avec goût, constitue un récit très-attachant, un bon livre plein d'intérêt.

Si M. Berthold Zeller a renouvelé avec bonheur l'aspect d'une des périodes les plus connues de notre histoire, c'est une des périodes les plus ignorées de l'histoire de Prusse que M. Ernest Lavisse a, non pas renouvelée, mais retrouvée, et qu'il a publiée sous ce titre : *Étude sur l'une des origines de la monarchie prussienne, ou la marche de Brandebourg sous la dynastie ascanienne.* Rien dans ce livre, aux yeux du patriotisme le plus délicat et le plus susceptible, n'était de nature à empêcher l'Académie de couronner un travail très-neuf et très-solide qui, à tous égards, ne peut que faire honneur à notre école historique contemporaine.

La guerre est l'industrie nationale de la Prusse, a dit Mirabeau, avec le sûr coup d'œil et la précision du génie, dans son livre sur la monarchie de Frédéric le Grand. Cette malheureuse condition d'existence se retrouve à chaque pas dans l'histoire, si bien racontée par M. Lavisse, des vieux Margraves ascaniens toujours forcés de se battre pour vivre et de conquérir pour ne pas être conquis. Ici, du moins, il ne s'agit que de nobles luttes et de courageux efforts qui ont suscité de grandes vertus morales, et bien servi dès lors la cause de la civilisation.

Je vous en ai prévenus, Messieurs, l'histoire l'a emporté dans presque tous nos concours. C'est encore à un livre d'histoire, à un très-intéressant travail publié par M. A. Chantelauze sur *Marie Stuart, son procès et son exécution,* que l'Académie attribue le prix Bordin d'une valeur de trois mille francs.

Depuis le prince Labanoff jusqu'à M. Mignet et M. Jules Gauthier, l'histoire de Marie Stuart est de celles que les érudits ont le plus étudiées. De grandes divergences d'opinions se sont produites à son sujet, et, tandis que les uns, s'attaquant à la reine, ont pu se montrer pour elle trop sévères ; d'autres, au contraire, prenant fait et cause pour la femme, se sont trop attachés peut-être à l'amnistier entièrement. En Angleterre comme en France, la question continue de s'agiter et le dernier mot reste encore à dire.

Ce n'est pas de la vie, mais seulement de la mort de Marie Stuart et des sept derniers mois de sa captivité douloureuse, que s'occupe aujourd'hui M. Chantelauze, éclairant ce cinquième acte d'une tragédie lamentable de lumières nouvelles que vient de lui révéler le journal même du médecin de la reine, Bourgoing; document authentique, inconnu jusqu'à ce jour, et qu'un heureux hasard a fait tomber entre ses mains.

Quoi de plus dramatique, et qui soulève plus le cœur indigné, que la scène terrible dans laquelle M. Chantelauze nous montre les commissaires royaux torturant à plaisir l'infortunée souveraine que plus d'un a le remords d'avoir, dans les jours prospères, connue, flattée, admirée, aimée peut-être ?

Quoi de plus touchant, en revanche, de plus noble, et dont l'éloquence soit plus accablante pour l'accusateur, que le plaidoyer sans réplique de cette auguste accusée, livrée à elle-même, à elle seule, sans un défenseur, sans un conseil, sans un ami, sans le secours d'aucun dossier, d'aucune note qui pût seconder sa mémoire, et pourtant parvenant encore à se défendre mieux que pas un n'eût pu le faire!

A côté de cette partie sinistre de la fin de son récit, M. Chantelauze, se retournant du couchant sombre vers la lumineuse aurore, a consacré quelques pages aux plus charmants souvenirs des heures, rapides mais fortunées, où la jeune reine de France recevait à Paris, pour ses blanches mains et ses yeux étoilés, les hommages de Ronsard et les compliments de Brantôme.

Plein d'un intérêt saisissant et soutenu, le livre de M. Chantelauze se distingue en outre par le mérite de la forme, par la bonne qualité d'un style élégant et correct.

Pendant que M. Chantelauze acquérait, dans la petite ville de Cluny, le journal manuscrit du médecin de Marie Stuart, par une bonne fortune égale, analogue au moins, à quelques lieues de là, dans un département limitrophe, M. Charles Capmas, professeur à la faculté de droit de Dijon, découvrait, au milieu d'objets vulgaires, dans l'étalage d'une marchande de vieux meubles, un autre manuscrit, en six volumes, contenant une partie considérable de la correspondance de Mme de Sévigné ; plus, des lettres inédites importantes ; plus, enfin, pour les parties déjà connues, des restitutions du plus grand intérêt.

Il y a eu, dans cette affaire, une part de mérite et une part de bonheur, disait un de nos éminents confrères, très-grand ami de Mme de Sévigné, en exposant devant l'Académie les titres de M. Capmas et en parlant de lui comme M. Capmas, à coup sûr, n'eût pu mieux parler de M. de Sacy, le maître à tous en la matière.

La part du bonheur a été de découvrir le manuscrit.

Une fois le manuscrit trouvé, la part du mérite est

d'avoir su, profitant de la découverte, la présenter au public précédée d'une introduction remarquable et accompagnée de notes excellentes, dues à un long travail de patiente érudition et de sagacité critique qu'on ne saurait trop louer.

Sur les vingt et une lettres tout à fait nouvelles publiées par M. Capmas, il en est plusieurs que leur grâce exquise place de droit à côté des meilleures que l'admiration publique ait depuis longtemps adoptées. Toutes contribuent à compléter l'œuvre de Mme de Sévigné en complétant l'histoire de sa vie, la dernière ne s'arrêtant qu'avec sa vie même.

Quant aux fragments retrouvés, qu'à tort ou à raison les premiers éditeurs avaient détachés des anciennes lettres, sans grande portée littéraire, sans grand intérêt historique, ils servent encore à éclairer utilement certains points demeurés obscurs.

Somme toute, dans son ensemble, la publication de M. Capmas constitue un très-bon livre, et l'Académie aime à lui décerner une moitié du prix de cinq mille francs fondé par M. Marcelin Guérin.

L'autre moitié de ce prix est attribuée à M. Eugène Pelletan pour deux volumes d'un tout autre ordre et d'un tout autre genre, deux sortes de romans historiques et philosophiques, qui, à ce titre, ont un double mérite, ou, tout au moins, un double charme : *Royan, la naissance d'une ville; Jarousseau, le pasteur du désert.*

La petite ville de Royan avait eu jadis sa grande page d'histoire. Assiégée par Louis XIII en personne, comme un

repaire du calvinisme, elle avait dû capituler après une semaine de tranchée, et, depuis lors, ville ruinée, ville éteinte, ville morte, aucun des progrès de la civilisation n'avait pu l'atteindre.

Deux siècles plus tard, voilà tout à coup qu'un chemin de fer pénètre dans ce tombeau en y rapportant la vie, la vie nouvelle, la vie moderne; avec ses bienfaits, ses lumières, ses élégances, ses passions aussi; et le reste!

Les habitants y ont-ils gagné, la morale y a-t-elle perdu? nous demandait un de nos philosophes.

La ville est prospère et tout y va pour le mieux, lui répond l'ingénieux écrivain qui, né dans le pays dont il nous dépeint la résurrection heureuse, vaut bien qu'on l'en croie sur parole.

L'autre ouvrage de M. Pelletan a plus d'importance, plus d'étendue et de véritable valeur.

C'est dans sa propre famille que l'auteur a puisé son sujet. Le pasteur Jarousseau était son grand-père, et la part de la vérité, la part de l'histoire tirée de ses archives maternelles est au moins aussi considérable que celle de l'invention, dont le mérite lui revient plus personnellement.

L'action se passe d'abord à la fin du règne de Louis XV, puis au commencement de celui de Louis XVI. A peu près tolérées en fait, quoique en droit tout à fait proscrites, quelques familles protestantes vivent encore dans le fond de la Saintonge; mais menacées toujours, ou toujours redoutant de l'être, toute sécurité leur manque.

Homme biblique, simple de cœur et naïvement courageux quand il se croirait timide et faible, le pasteur

Jarousseau continue de prêcher dans ce désert, soutenant les âmes, relevant les esprits et donnant, sans qu'il y prétende, les bons conseils par les bons exemples.

La première partie du livre, dans laquelle ce noble et touchant caractère est on ne peut mieux développé, a fixé l'attention de l'Académie et contribué particulièrement à fixer aussi son choix.

Dans la seconde, réservée à une foule d'incidents étranges, voilà que, pour la défense de son troupeau et de sa foi religieuse, le pasteur Jarousseau, héroïque sans le savoir, décide qu'il doit tout quitter et se rendre à Paris. Il part, seul, à cheval, sur son pauvre petit bidet nommé Misère. Après trois semaines du plus pénible voyage, il arrive, et, dès le premier jour, son cheval et sa valise lui sont l'un et l'autre immédiatement volés; puis, ce qui se comprend moins, presque immédiatement rendus l'un et l'autre.

Rien ne l'arrête plus et tout lui devient facile, comme par enchantement. Nous le voyons bientôt, tour à tour, protégé par Malesherbes, conversant avec Franklin et reçu enfin par le jeune roi qui, tout en réservant la question de principe, consent à lui accorder, pour son compte personnel, la permission de prêcher sans crainte, mais à l'ombre, en secret, en maison fermée. « C'est déjà quelque chose, lui écrit Malesherbes; c'est un premier pas dans la voie de l'avenir, c'est la liberté de conscience à l'état d'attente. »

Après cette demi-victoire, Jarousseau retourne tranquillement à Saint-Georges de Didonne où toute la population le reçoit presque en triomphe, rangée sur sa route et bénissant son retour.

— Prions Dieu pour le roi, dit-il à sa digne femme, pour le roi qui nous permet de prier désormais en commun.

Sept ans plus tard, en 1787, Louis XVI, par son édit de tolérance, exauçait le vœu du bon pasteur.

Qu'il aborde, ou plutôt qu'il effleure les questions religieuses et les questions politiques, ce livre, dégagé de tout fanatisme, se distingue, d'un bout à l'autre, par une grande modération. Pour être parfois un peu maniéré, le style de M. Pelletan ne manque ni d'élégance ni de charme. L'Académie a couronné ses deux volumes comme de bons livres dont la morale est honnête et dont la lecture ne peut qu'être agréable et utile.

Un prix nouveau, un prix de quatre mille francs, dû à la générosité de feu M. Archon-Despérouses, était pour la première fois, cette année, à la disposition de l'Académie qui, laissée libre d'en déterminer l'emploi, l'avait affecté à encourager et à récompenser des travaux de philologie.

« L'Académie, disait dans son dernier rapport annuel mon cher et vénéré prédécesseur M. Patin, que je ne saurais trop vous rappeler, l'Académie sera mise ainsi à même d'honorer plus directement qu'il ne lui a encore été donné de le faire, toute une classe d'ouvrages qui ont un titre particulier à son intérêt, ceux où, sous des formes très diverses, lexiques, grammaires, dissertations, éditions critiques, etc., on s'applique aujourd'hui, avec tant d'ardeur et de méthode, à l'étude de notre langue et de ses monuments de tout âge. »

Les éditions critiques étant spécialement et nominativement comprises dans les prévisions du programme,

celles des *Grands Écrivains de la France*, que publie la maison Hachette, et dont notre savant confrère, M. Adolphe Regnier, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dirige depuis seize ans le travail, avec tant de compétence et d'autorité, semblaient, à tous égards, s'imposer d'elles-mêmes au choix de l'Académie.

« Pour la pureté, l'intégrité parfaite, l'authenticité du texte, aucun soin ne nous paraîtra superflu, aucun scrupule trop minutieux, » disaient en 1861 les éditeurs de cette grande publication, dans un prospectus rempli de séduisantes promesses, dont aucune, en effet, n'a manqué d'être fidèlement tenue. Le monument n'est pas achevé ; mais il semble l'être, à voir et à compter les chefs-d'œuvre que contiennent déjà les cinquante volumes publiés jusqu'à ce jour.

Corrigées presque toutes sur les éditions princeps, et quelques-unes même sur des textes originaux, les *Mémoires de Saint-Simon*, par exemple, dont le manuscrit autographe n'a pas été payé moins de 75,000 francs, ces éditions nouvelles sont toutes notablement améliorées, et des fautes anciennes qui menaçaient de se perpétuer, en se renouvelant sans cesse, ont pu disparaître enfin dans les œuvres de Corneille et de Racine, dans celles de Saint-Simon surtout et du cardinal de Retz.

La plus grande part dans ce grand travail revient certainement à M. Adolphe Regnier, qui a vu tout, et tout revu lui-même, avec sa rare expérience de linguiste et de philologue ; mais il ne pouvait tout faire, et, sans attendre que l'Académie en exprimât la volonté, il a, le premier, manifesté le désir que la participation de ses collaborateurs

fût hautement reconnue et mentionnée publiquement, à leur louange.

Les savantes notices et les excellents classiques de M. Ludovic Lalanne, sous-bibliothécaire de l'Institut, de M. Charles Marty-Laveaux et de M. Paul Mesnard, de MM. G. Servois et Jules Gourdault, ajoutent considérablement au mérite de cette publication. Un souvenir particulier et un témoignage public de douloureux regret sont dus encore à six écrivains dont le concours avait été réclamé et que la mort est venue arracher prématurément à la tâche qu'ils promettaient de bien remplir : à notre ancien confrère, M. Monmerqué, à MM. Gilbert, Eugène Despois, Sommer et Alphonse Feillet; au plus cher enfin, au plus dévoué des collaborateurs de M. Adolphe Regnier, à son jeune et malheureux fils.

Je n'ai rendu justice qu'à demi à M. Adolphe Regnier en disant qu'à l'heure où l'Académie le récompensait sans partage, c'est de ses collaborateurs qu'il était le premier à se préoccuper lui-même. Il me reprocherait, sans doute, de trahir le secret de sa généreuse abnégation; comment me taire pourtant, quand je sais que, partageant encore son prix avec d'autres collaborateurs, non moins dévoués mais plus modestes, il leur en a distribué tout l'argent, n'en gardant pour lui que l'honneur.

Les concurrents de M. Adolphe Regnier méritent, comme ses collaborateurs, qu'on ne les oublie pas devant vous, et l'Académie m'a recommandé, Messieurs, de prononcer du moins avec estime le nom de ceux dont elle a regretté de ne pouvoir couronner les travaux.

Quatorze ouvrages nous avaient été présentés pour ce

nouveau concours; la plupart, je dois le dire, ne rentraient guère dans la pensée qui dicta les conditions du programme. C'étaient surtout des traités relatifs à l'origine du langage ou bien de simples grammaires, dont la valeur, du reste, et l'utilité pratique sont loin d'avoir été méconnues. J'en sais plusieurs, et la grammaire française de feu M. Gouzien père est de ce nombre, qui mériteraient qu'on les citât; mais, avant tout, Messieurs, je dois mentionner trois ouvrages honorablement distingués par l'Académie : *Rabelais et son œuvre*, étude en deux volumes, dont notre compatriote M. Jean Fleury donnait, en Russie, la primeur aux membres de la Faculté historique et philologique de Saint-Pétersbourg, au moment où, en France, le même sujet était mis au concours pour le prix d'éloquence de 1876 : *le Glossaire de la vallée d'Yères*, publié par M. Delboulle, professeur au lycée du Havre, pour servir à l'intelligence du dialecte haut-normand et à l'histoire de la vieille langue française, et aussi *la Guerre de Metz en* 1324, poème du XIVe siècle, publié par M. de Bouteiller, ancien député de Metz. Déjà très-curieuse par elle seule, cette publication, que précède une excellente préface de M. Léon Gautier, est suivie d'études critiques très-intéressantes, faites sur le texte par M. F. Bonnardot, ancien élève pensionnaire de l'École des chartes.

Parmi les ouvrages d'inégale valeur présentés à l'Académie pour le prix Langlois, une traduction de Virgile par M. Hector de Saint-Maur, une traduction de la *Divine Comédie* de Dante, par M. Mongis, ancien procureur général, et une traduction des *Chants serbes*, par M. Dozon,

consul de France à Mostar, n'ont pu passer inaperçues. Outre les *Chants serbes*, M. Dozon a déjà publié un curieux volume des chants populaires de la Bulgarie et une traduction non moins intéressante des poésies de Pétœfi. Tant de travaux méritent qu'un mot d'éloge et d'encouragement s'adresse de loin à leur auteur.

La traduction, en dix volumes, des *Œuvres complètes de Shakspeare,* par M. Émile Montégut, était l'œuvre capitale de ce concours ; l'Académie l'a couronnée sans partage, aimant ainsi à récompenser tout à la fois, non-seulement un bon ouvrage, mais un bon écrivain, depuis longtemps distingué par elle et que tant d'autres titres recommandaient à son estime.

Une traduction des *Colloques* d'Érasme et de l'*Éloge de la Folie,* par M. Victor Develay, avait paru un moment pouvoir disputer le prix Langlois, le partager peut-être. L'Académie s'en est souvenue, et, pour récompenser autrement M. Develay, elle lui attribue une moitié du prix Lambert, accordant l'autre à la nombreuse et intéressante famille de M. Eugène Despois, que je nommais tout à l'heure comme l'un des jeunes collaborateurs de M. Adolphe Regnier, trop tôt enlevé aux lettres françaises, que ses premiers travaux honoraient déjà.

Le prix de Jouy, que l'Académie ne décerne que tous les deux ans, est attribué à un volume publié par M. Louis Dépret sous ce titre : *Comme nous sommes ; notes et opinions.* C'est un livre de maximes qui, au-dessous des grands modèles, se distingue modestement par la finesse et la

grâce de pensées vraies, délicates, élevées parfois et, presque toujours, exprimées avec bonheur.

Une voix chère au public, et que vous êtes pressés d'entendre, s'élèvera tout à l'heure pour proclamer les résultats du concours fondé par M. de Montyon en faveur des actes de vertu, de dévouement et de courage. La part, non moins importante, destinée en même temps à récompenser des ouvrages utiles aux mœurs, demande à vous occuper encore un moment.

Cent onze ouvrages avaient pris part à ce concours ; l'Académie en a couronné neuf ; et, pour se réduire à ce chiffre, déjà considérable pourtant si l'on se reporte aux premières intentions du fondateur, il a fallu qu'elle s'imposât de véritables sacrifices.

Marchandant, pour ainsi dire, et bien à regret je vous l'assure, avec les meilleurs concurrents, elle s'est vue forcée d'écarter ceux-ci parce que leur ouvrage, si bon qu'il fût, s'était déjà présenté la veille à une première épreuve, et ceux-là, lauréats d'hier, à cause de leurs couronnes mêmes, trop fraîches encore sur leurs fronts. C'est à peine si les morts ont trouvé grâce devant nous ; je suis peut-être de ceux qui leur faisaient presque un crime de n'être plus vivants. L'Académie a refusé d'aller jusque-là, et si, par exemple, un charmant et excellent livre d'histoire, intitulé *le Comte de Plelo*, a été éloigné du concours quand tous les suffrages lui semblaient acquis, ce n'est pas, comme on l'a pu croire, parce que son auteur, M. E.-J.-B. Rathery, était mort depuis sa publication ; mais parce que récemment,

en 1874, il avait été déjà couronné pour un autre ouvrage sur *Mademoiselle de Scudéry*.

En première ligne, et pour lui faire une part proportionnée à son mérite, l'Académie décerne un prix unique de trois mille francs à *la Philosophie de Maine de Biran*, par M. Jules Gérard, professeur à la faculté des lettres de Clermont.

Déjà distingué et honoré par l'Académie des sciences morales et politiques, ce livre se fait remarquer par la variété des études qui s'y révèlent et par l'ingénieuse liberté de l'esprit critique qui s'y déploie, avec une aisance pleine de grâce.

C'est le premier métaphysicien de mon temps, disait M. Cousin de Maine de Biran en 1834, et, après quarante-trois ans écoulés, Maine de Biran reste encore à la hauteur où le plaçait un si bon juge. Vrai fondateur de la méthode psychologique et du spiritualisme contemporain, il revit dans les graves et savantes pages que M. Gérard consacre à reproduire la pure image de ce profond penseur.

A son exposition critique pleine d'intérêt, M. Jules Gérard a joint des fragments curieux tirés des œuvres inédites de Maine de Biran sur le *système de nos croyances* distinct de *celui de nos connaissances;* ajoutant ainsi un attrait de plus à l'importance de l'excellent travail auquel il a sacrifié plus de dix ans d'une vie studieuse et d'une méditation continue.

Au second rang, l'Académie couronne, en attribuant à chacun d'eux un prix de deux mille cinq cents francs, trois ouvrages de genre très-variés et qu'elle aime d'autant

plus à rapprocher par une égale récompense : *les Esclaves chrétiens*, par M. Paul Allard, juge suppléant au tribunal civil de Rouen ; *Pensées morales*, par feu M. Sauvage, et *A travers l'Amérique*, par M. Lucien Biart.

Dans son livre à la fois religieux et philosophique, historique et social, sur *les Esclaves chrétiens depuis les premiers temps de l'Église jusqu'à la fin de la domination romaine en Occident*, M. Paul Allard s'attache à nous montrer le christianisme travaillant dès l'origine à détruire l'esclavage, cette plaie originelle des antiques civilisations. Le christianisme n'a sans doute agi pour l'affranchissement que par une influence morale ; mais, marchant dans l'ombre vers son but, il devait ainsi d'autant mieux l'atteindre.

Tel est le sujet de cet ouvrage, qui se fait remarquer par un bon esprit de polémique honnête, par beaucoup de mesure et de goût.

Doyen de la faculté des lettres de Toulouse, très-populaire, très-aimé et très-considéré dans une ville éminemment littéraire et passionnément académique, M. Sauvage a vécu en philosophe, pensant et se plaisant à écrire ce qu'il pensait ; c'est en philosophe aussi qu'il est mort, sans avoir pris le temps ni le soin de publier lui-même le fruit de ses longues méditations.

Des cœurs fidèles veillaient heureusement sur ce précieux héritage, et ce que M. Sauvage aurait dû faire de son vivant, le dévouement filial de sa famille l'a fait du moins après sa mort.

Dans la phalange d'hommes distingués qui, de nos jours, a donné un nouvel éclat à l'Académie des jeux floraux de

Toulouse, M. Sauvage, suivant la charmante expression de M. le comte de Rességuier, secrétaire perpétuel de cette Académie, représentait les grâces du langage et la finesse spirituelle de la pensée. Écrites sans parti pris, au jour le jour, et en dehors de toute préoccupation systématique, les pensées de M. Sauvage ne s'annoncent pas comme un cours de psychologie en règle, et se contentent de refléter au hasard les mille émotions, graves ou légères, d'un homme aimable et d'un sage.

Ce livre d'un mort est un livre des plus vivants, plein de charme, de bon sens, d'esprit, d'élégance et de délicatesse.

Voici, par un heureux contraste, un ouvrage, charmant aussi, amusant et instructif, dans lequel l'imagination joue un plus grand rôle. Sous ce titre : *A travers l'Amérique*, M. Lucien Biart a publié, sans trop de suite ni de transitions, un grand nombre de scènes de mœurs, de nouvelles et d'anecdotes qui, peut-être, ne sont pas toutes absolument vraies, mais qui, toutes, ne laissent pas que d'être assez vraisemblables.

Avec lui, le lecteur pénètre tour à tour dans l'intérieur des ranchos, des fermes, des villes et des maisons ; subitement, sans passer par les points intermédiaires, il s'égare au milieu des glaces du Labrador, juste à temps pour sauver la pauvre Ouanga emportée sur un glaçon ; puis, le feuillet tourné, il se promène en plein Canada, dans la ville pittoresque et toujours française de Montréal ; à la porte de Québec, nous rencontrons la jolie fermière du Val-Secret, Louise Martin, qui sans nous, je crois, n'eût jamais pu réussir à épouser son cousin Pierre. Rien de plus

gracieux que cet épisode de la famille canadienne ; rien de plus sombre en revanche et de plus frappant que le Niagara glacé, devant lequel M. Biart nous transporte en plein hiver. Un joyeux bal de noirs nous attend heureusement à la Havane, pour nous réchauffer, et bientôt, sans nous être embarqués même, nous débarquerons au Mexique, dans ce beau pays des révolutions chroniques que M. Lucien Biart connaît si bien et que ses premiers livres : *la Terre chaude, la Terre tempérée,* nous ont déjà si bien fait connaître.

Deux prix, de deux mille francs chacun, sont décernés : l'un à M. Ferraz, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Lyon, pour un important travail intitulé : *Études sur la philosophie en France au XIXe siècle* ; l'autre à un jeune ingénieur, doublé d'un savant et d'un écrivain, M. Henri de Parville, pour le dernier volume d'une précieuse collection que, depuis quinze ans, il continue de publier sous le titre de *Causeries scientifiques.*

Ce n'est pas un travail de compilation banale, c'est un travail tout personnel, ont dit devant l'Académie nos deux plus savants confrères, en appréciant les causeries scientifiques de M. de Parville et en présentant leur auteur comme ayant su se faire une position exceptionnelle et respectée parmi les écrivains qui, avec plus ou moins d'autorité et de désintéressement, travaillent à populariser la science. Ayant tout étudié et tout approfondi, M. de Parville a le droit de parler de tout ; sa science est une science vraie et non une science d'emprunt : utiles par toutes les lumières qu'ils répandent, ses livres sont d'une lecture agréable et facile ; ils charment en instruisant.

Dans son volume sur la philosophie en France au XIXe siècle, M. Ferraz expose avec goût et simplicité, sans passion et sans dénigrement, diverses théories sociales, dont il combat d'autant plus victorieusement les côtés dangereux que sa polémique est plus polie, plus digne et plus loyale.

Modestement présenté comme un essai, ce travail de M. Ferraz est l'œuvre distinguée d'un bon esprit qui se propose un but honnête, qui le poursuit et qui l'atteint.

J'ai dit que M. de Parville était un jeune ingénieur ; je m'effrayerais d'avoir à en dire autant de M. Charles Lenthéric et de M. René Kerviler, si je ne pouvais encore ajouter que, étant tous deux des ingénieurs, ils sont aussi des savants tous deux, et tous deux des écrivains, ayant mérité l'un et l'autre que l'Académie les couronnât : M. Charles Lenthéric pour un livre intitulé : *les Villes mortes du golfe de Lion ;* M. René Kerviler pour un grand nombre d'intéressantes études qui, tout d'abord, et par leur objet seul, devaient aller au cœur de l'Académie.

Sous ce titre : *le Chancelier Pierre Séguier, second protecteur de l'Académie française*, M. René Kerviler avait envoyé au concours de 1875 un intéressant volume sur la vie privée, politique et littéraire de l'éminent chancelier, et sur le groupe académique de ses commensaux familiers ; mais, comme dans sa préface il annonçait, en même temps, de nouvelles études sur la cour académique du Palais Cardinal, l'Académie avait ajourné à son égard l'effet de ses bonnes intentions.

Un nouveau volume a paru depuis, en effet ; il est intitulé : *la Bretagne à l'Académie française*, et contient une

intéressante série de notices sur les académiciens bretons ou d'origine bretonne ; notamment sur les trois ducs de Coislin, Armand, Pierre et Henri ; sur Chapelain, qu'il venge des rigueurs de Boileau ; sur les deux Hay du Chastelet, Paul et Daniel, dont le second, par parenthèse, eut à l'Académie Bossuet pour son successeur. C'est un titre rétrospectif dont je lui sais bon gré, disait, à ce propos, l'un de nos spirituels confrères. Moins sensible aux charmes de ce rapprochement posthume, l'humble abbé de Chambon, Daniel du Chastelet, eût trouvé, je crois, que, pour sa part, il en payait l'honneur un peu cher.

Aux deux premiers ouvrages de M. Kerviler étaient jointes six études distinctes, consacrées au souvenir de six des moins connus parmi les fondateurs de notre compagnie.

On n'instruit personne en retraçant une fois de plus la vie des illustres que leur célébrité rappelle à toutes les mémoires. C'est, au contraire, un travail plein d'intérêt que celui qui tire ainsi d'un oubli regrettable, et peut-être injuste, des noms dont le souvenir pâlissait dans les obscurités natales du berceau de l'Académie.

Les bonnes intentions de l'auteur nous avaient, sans doute, d'avance bien disposés en sa faveur ; mais c'est à un titre plus sérieux : c'est au mérite réel de ses persévérants efforts, à l'ensemble de ses travaux, à l'abondance des documents curieux qu'il a recueillis et heureusement présentés, que s'adresse, en toute justice, la récompense dont il est l'objet.

Œuvre, à la fois, d'un géologue, d'un artiste et d'un lettré, le livre de M. Charles Lenthéric : *les Villes mortes du golfe de Lion*, nous transporte d'abord sur les rivages

historiques de la vieille Méditerranée. La mer est toujours la même ; mais, dans le cours des siècles, le littoral a changé. Où s'élèvent aujourd'hui des villes intérieures florissaient autrefois de puissantes villes maritimes ; les dépôts accumulés par le passage éternel du Rhône ont formé des marais là où jadis la navigation était des plus actives.

Il faut avouer, entre parenthèses, que la science de ces messieurs du génie n'est pas toujours très-rassurante. Tandis que M. Lenthéric nous montre ici la mer éloignée de nos côtes du Midi par l'envahissement successif des terres d'alluvion, M. Henri de Parville, à qui j'aime à revenir, dans le chapitre premier de son quinzième volume, menaçait tout à l'heure nos côtes de l'Ouest d'être envahies bientôt, et tôt ou tard emportées par la marche constante, par l'implacable travail de l'Océan. La stabilité des continents n'est qu'illusoire, dit-il en propres termes. Ainsi donc, du train dont vont les choses, et surtout les flots, dans dix siècles Paris pourra bien devenir une préfecture maritime ; dans vingt siècles, mettons-en trente et n'en parlons plus, toute la France, submergée jusqu'aux Vosges et aux Alpes, aura disparu, avec nos tombes, à cent pieds... sous mer.

A côté de ces dangers lointains, M. de Parville ne cesse heureusement de nous montrer ailleurs la science constamment féconde, nous apportant chaque jour, avec de nouvelles découvertes, des bienfaits nouveaux, plus positifs, qui ont au moins ce grand mérite que nous pouvons en jouir tout de suite, de notre vivant, nous-mêmes !

Après l'histoire de la nature, M. Charles Lenthéric aborde l'histoire des villes et des hommes. Dans ces lieux

célèbres, devenus des déserts et des lagunes, le lecteur, guidé par lui, se promène comme dans un cimetière, avec recueillement, avec émotion, se heurtant à chaque pas contre les souvenirs les plus doux, les plus pieux et les plus populaires de nos légendes et de notre histoire.

Le livre se termine par des considérations savantes dans lesquelles l'auteur démontre avec autorité qu'il serait possible de rendre tant de marais productifs en y faisant des reboisements considérables. Son œuvre ainsi se complète : agréable et intéressante, elle est instructive et utile.

La poésie, et nous l'en dédommagerons tout à l'heure, n'aura qu'une faible part dans ce concours. Trois volumes de vers avaient attiré d'abord l'attention de l'Académie ; un seul sera couronné. Sans méconnaître ce qu'il y a de vrai talent poétique dans les recueils que nous avaient présentés M. Henri Cantel et M. Félix Frank, ces œuvres de jeunesse nous ont paru contenir, je ne veux pas dire des défauts, des qualités peut-être, vives et hardies, que la faveur publique accueille à bon droit, mais auxquelles ne s'adressait pas précisément M. de Montyon, quand il fondait avec scrupule un concours spécial pour les ouvrages utiles aux mœurs. En nommant ici ces deux poètes, que l'Académie retrouvera, j'espère, et à qui de justes éloges n'en sont pas moins dus, j'aime à leur donner, tout haut, un témoignage de sympathique encouragement.

Aucun reproche du même genre, aucun reproche d'aucun genre, ne peut s'adresser au chaste et charmant volume intitulé : *Nouvelles Glanes*, que Mlle Louise Bertin envoyait

elle-même, il y a peu de mois, à l'Académie, pour prendre part à ce concours, dont elle attendait avec impatience le résultat, qu'elle n'aura pu que pressentir, sans avoir eu le bonheur d'en connaître le succès mérité.

Fille de M. Bertin aîné, et gardant avec honneur ce grand nom de famille dont le lustre lui doit un nouvel éclat ; amie des arts qui furent sa gloire ; amie des lettres qui furent sa consolation ; se distinguant par beaucoup d'esprit et de goût, de force morale aussi, de résignation, de courage et de philosophie, Mlle Louise Bertin semble avoir confié tout son cœur et toute son âme à ce dernier volume, rempli de poésies d'une grâce exquise, et dont plusieurs, d'une véritable élévation, dépassent ces *coteaux modérés* où Sainte-Beuve, qui marquait à chacun sa place, a spirituellement logé tout un monde.

A ceux qui voudraient faire un choix dans les *Nouvelles Glanes*, je recommanderais de préférence les pièces intitulées : *Solitude, Conseils, Mélancolie, Pater noster ;* celle surtout qui s'adresse à notre confrère M. de Sacy. C'est après les avoir lues toutes que l'Académie les couronne sans réserve, en regrettant

Que son laurier tardif n'ombrage qu'une tombe !

Ma tâche, Messieurs, touche à sa fin. L'Académie n'a plus que deux prix à proclamer : le prix de poésie, dont le sujet, proposé par elle, était *André Chénier ;* et ce prix presque anonyme dont le fondateur, ancien membre de l'Académie, qui malheureusement a défendu que son nom fût prononcé dans cette enceinte, nous a légué en 1873, avec le produit annuel d'une action de la *Revue des Deux*

Mondes, le droit et la liberté d'employer ce revenu considérable, comme l'Académie l'entendrait, *dans l'intérêt des lettres*.

Dans l'intérêt des lettres, l'Académie, libre ainsi de son choix, s'est plu à regarder autour d'elle et n'a pas eu de peine à se décider.

Ce que, l'année dernière, elle avait fait pour M. Coppée, cette année, Messieurs, elle a voulu le faire encore, et distinguant, non dans l'ombre, mais dans la retraite, un jeune et vrai poète, d'un talent élevé, pur et gracieux, aimé de tous et presque célèbre, dont la place est à part dans le monde des lettres, et qui, par la dignité de sa vie discrète, augmente ses titres à l'intérêt et à l'estime ; spontanément, et d'une voix unanime, l'Académie, sans partager le prix dont, cette fois, le montant s'élève à quatre mille cinq cents francs, en a décerné tout l'honneur à M. Sully-Prudhomme.

Pour le prix de poésie, cent vingt-trois pièces ont concouru. Huit d'entre elles, réservées après un premier examen, portaient les numéros 24, 70, 100, 104, 113, 114, 119 et 121.

A l'unanimité, l'Académie a décerné le prix à la pièce inscrite sous le n° 100, ayant pour épigraphe ces deux hémistiches :

Disce, puer, virtutem ex me.....
Fortunam ex aliis.

(VIRGILE, *Énéide*, livre XII.)

M. Camille du Locle en est l'auteur.

Une autre pièce, inscrite sous le n° 70 et portant pour épigraphe ces mots : *Toi, Vertu, pleure si je meurs*, tout en

étant inférieure à celle que l'Académie couronnait, a paru se distinguer aussi par des qualités différentes. Plus colorée, mais plus déclamatoire, elle traite le sujet à un tout autre point de vue. Dans André Chénier, elle s'attache à l'homme plus qu'au poète ; c'est sa mort qu'elle met en relief, plus que sa vie. Les incorrections ne manquent pas dans cette œuvre, mais elles sont rachetées par des éclairs d'une poésie ardente, par quelques beaux vers bien frappés :

De tigres, dont l'enfer a dû vomir les âmes
Et que ses traits hardis font rugir de fureur,
. . . . . .
Il meurt, triste victime, et ce tendre génie,
Si faible dans l'amour, contre eux sait rester fort.
Point de pleurs dans ses yeux ; sur sa lèvre pâlie
Point de ces chants plaintifs, vains regrets de la vie
Qui ne cachent souvent que l'effroi de la mort.

Il meurt, mais en poète armé pour sa vengeance,
Nonchalant de ses jours, mais non de ses écrits ;
Superbe, étincelant, terrible d'éloquence,
Il rend à ses bourreaux sentence pour sentence,
Et leur crache au visage un hymne de mépris.

L'auteur de cette pièce remarquable est M. Émile Bouilly, professeur d'histoire et de philosophie au collège de Remiremont (Vosges).

L'Académie lui décerne un premier accessit.

Une mention honorable est accordée enfin à la pièce inscrite sous le n° 24 et qui porte pour épigraphe :

Marmorea caput a cervice revulsum.
(VIRGILE, *Géorgique* IV°).

Le sujet y est traité avec une élégante simplicité, et la forme se distingue par beaucoup de grâce et d'harmonie. C'est une douce élégie, un peu monotone, exclusivement consacrée à l'éloge du poète, et dans laquelle peut-être ne ressortent pas assez la vie de l'homme, sa mort et son caractère.

L'auteur n'ayant pas répondu à l'appel de la publicité, le pli cacheté qui cache son nom n'a pas dû être ouvert, et j'ai le regret de ne pouvoir mieux le faire connaître.

J'ai fini, Messieurs, et la pièce couronnée est la seule dont je n'aie rien dit. Il m'eût été facile et doux d'entrer ici dans le détail des qualités aimables, brillantes et vraiment poétiques qui l'ont signalée en première ligne aux suffrages de l'Académie. Vous allez l'entendre. C'est le meilleur pour elle et pour vous. Les vers de M. du Locle pouvaient aisément se passer d'être lus par un maître en l'art de bien dire ; mais, sans vouloir surfaire leur mérite, le rare talent du lecteur ajoutera encore à leur charme.

— —

RAPPORT

DE

M. CAMILLE DOUCET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1878.

Messieurs,

Pour la troisième fois depuis vingt ans, la France a convié l'univers à l'un de ces Concours solennels que la voix éloquente de M. Villemain salua d'ici à deux reprises, en appelant la première de nos Expositions : la grande fête du travail humain ; puis, en glorifiant les merveilles des arts « réunies, disait-il en 1867, dans le forum de l'Europe et de l'Amérique, au milieu d'une capitale agrandie ».

Aujourd'hui, Messieurs, au milieu d'une capitale qu'on aurait tort de croire diminuée, quand elle a d'autant plus

l'ardeur de s'agrandir encore, souffrez qu'à notre tour nous commencions par rendre hommage à cette nouvelle grande fête du travail humain, dont la France abattue n'a pas craint de rêver l'éclat, à ce tournoi magnifique et pacifique auquel, sans hésitation, accourant de partout, au premier appel, et nous apportant leurs trésors, tous les arts, toutes les industries ont voulu venir prendre part. C'est leur honneur et c'est le nôtre !

Les concours dont j'ai maintenant à vous rendre compte n'auraient pas, pour être modestes, besoin d'un si grand contraste. La tâche délicate, sans gloire peut-être, mais non sans douceur ni quelquefois sans amertume, d'accueillir tant de travaux, d'en apprécier les mérites divers, et de comparaître enfin devant vous, pour proclamer ses choix et justifier ses préférences, est imposée chaque année à l'Académie, qui s'en estime heureuse et fière.

Sa récompense, Messieurs, serait d'avoir souvent à couronner des livres d'une haute portée littéraire ; ceux-là toujours étant pour elle les vrais ouvrages utiles aux mœurs. Jamais, dans ce but, l'Académie ne cessera de faire publiquement appel au talent et à la confiance des meilleurs écrivains dont, par un juste échange, elle aimerait à honorer dignement les œuvres par de plus larges récompenses.

Cette bonne fortune, nous l'avons aujourd'hui, du moins, pour le premier, le plus ancien de nos concours ; pour celui qui, depuis plus de deux siècles, appelle annuellement l'Académie à décerner, tour à tour, un prix d'éloquence et un prix de poésie.

Ce n'est pas un prix d'éloquence ; mais deux prix d'éloquence, que, cette année, ont mérités et obtenus deux de nos concurrents : deux prix entiers, qu'il nous eût été plus facile d'accorder que d'acquitter, si un ministre secourable ne nous eût tirés d'embarras, en doublant notre crédit spécial, et en nous permettant ainsi d'être doublement généreux et doublement équitables.

Après avoir mis successivement au concours des études sur Voltaire, sur Rousseau et sur Montesquieu, l'Académie devait au XVIIIe siècle, elle se devait à elle-même, comme aux lettres et à la science, réunies et personnifiées dans un seul homme, de proposer aussi pour l'un de ses prix l'*Éloge de Buffon*. Elle l'a fait, Messieurs, et rarement ses appels ont été plus entendus, rarement ses intentions ont été mieux comprises, rarement ses vœux mieux exaucés.

Tandis que Linné lui-même avait fini par rendre justice au grand rival dont le dédain superbe ne l'avait pas épargné ; tandis que chez nous Cuvier, reconnaissant Buffon pour son maître, s'était incliné devant ce qu'il appelait ses idées de génie ; quelques savants plus modernes affectaient, au contraire, de le dédaigner à leur tour, et de le reléguer parmi les simples littérateurs, en le rapprochant, avec une malicieuse bonne grâce, les uns de Fontenelle, de Bernardin de Saint-Pierre les autres.

Le moment était donc venu, à tous égards, de demander à de nouvelles études la vérité et la justice.

Dix-huit manuscrits nous ont été envoyés pour ce concours. Soumis d'abord à l'examen d'une commission, chacun d'eux a fini par être lu, en pleine séance, devant l'Aca-

démie, discuté et jugé par elle. A cette première épreuve, cinq discours avaient survécu ; trois seulement ont résisté à la seconde ; ils portaient les n°s 2, 3 et 14.

La supériorité incontestable des deux derniers ayant bientôt été reconnue, de longues discussions s'engagèrent à leur égard, sans que, en fin de compte, il fût possible de faire un choix entre des œuvres d'un caractère très-différent, mais qui, l'une et l'autre, se recommandaient par des mérites réels, dont leurs juges étaient également frappés. Le second (n° 14) rentrait bien dans les conditions du programme ; il se renfermait dans des bornes convenables et, en faisant une part suffisante à la science, son auteur se distinguait par un vrai mérite littéraire. Le premier (n° 3) dépassait visiblement les limites que l'Académie et la nature même du concours avaient prescrites aux concurrents ; c'était plus qu'un discours, sans doute ; mais, d'un bout à l'autre, le travail était trouvé excellent, et les qualités supérieures de cette longue étude semblaient devoir défendre l'auteur et l'ouvrage contre des observations très-justes, contre des reproches très-légitimes. L'Académie se demandait d'ailleurs, s'accusant volontiers elle-même pour excuser le coupable, si, en proposant l'éloge de Buffon, elle n'avait pas, en quelque sorte, amnistié d'avance ceux qui se laisseraient entraîner par l'ampleur, l'étendue et l'importance du sujet.

Dans cette situation, Messieurs, ne croyant pas juste de sacrifier aucun de ces discours et ne pouvant même admettre que l'un des deux fût subordonné à l'autre, l'Académie a été amenée à décider que deux prix égaux, de

deux mille francs chacun, étaient décernés par elle aux deux discours portant les numéros 3 et 14, pour être proclamés *ex æquo,* sans distinction ni préférence, dans l'ordre que leur assignait leur rang d'inscription.

Le concours étant ainsi terminé, il ne restait plus qu'à procéder à l'ouverture des deux plis cachetés contenant les noms et les adresses des lauréats.

Si j'entre dans de pareils détails, c'est qu'une surprise douloureuse allait bientôt émouvoir l'Académie et donner trop raison au parti qu'elle venait de prendre.

Le discours inscrit sous le numéro 3 portait pour épigraphe :

Majestati naturæ par ingenium.

Et au-dessous :

Pendent opera interrupta.

« Les travaux s'arrêtent interrompus ! »

Ce discours, à qui les plus sévères d'entre nous n'avaient reproché que d'être trop long, n'était même pas destiné, sans doute, à mériter ce reproche.

Sans avoir le temps de le revoir, de l'achever, de le perfectionner en l'abrégeant, son jeune auteur, M. Narcisse Michaut, licencié en droit, docteur ès lettres, était mort à Nancy, à l'âge de trente-deux ans !

Une simple note, d'autant plus touchante, signée par son père et par sa mère, accompagnait cette déclaration officielle.

Interprètes de l'enfant qu'ils viennent de perdre, ils ont,

disaient-ils, fait recopier son travail, interrompu par la maladie.

Pendent opera interrupta.

L'Académie a écrit à ce pauvre père et à cette pauvre mère, pour les prier tous deux de déposer en son nom, sur la tombe de leur malheureux fils, la couronne qu'elle lui décerne aujourd'hui.

Le discours inscrit sous le numéro 14 porte pour épigraphe :

Obscura de re tam lucida pango
Carmina...

(LUCRÈCE.)

Son auteur, à peine âgé de trente ans, est M. Félix Hémon, professeur de seconde au lycée de Rennes.

C'est encore au XVIIIe siècle que l'Académie emprunte un sujet pour le nouveau concours d'éloquence, dont le prix sera décerné par elle en 1880.

Buffon aujourd'hui, Rabelais hier, Bourdaloue et Vauban avant eux, Sully et Jean-Jacques Rousseau, ont, depuis dix ans, reçu ici d'éclatants hommages.

Pour varier, Messieurs, et sans qu'elle s'exagère à elle-même l'importance d'un écrivain aimable et aimé, l'Académie propose pour ce concours : l'*Éloge de Marivaux.*

Si, de 1720 à 1746, il composa plus de trente comédies, sans compter une tragédie qu'Annibal aurait plus que moi le droit de lui reprocher, Marivaux n'est guère connu de nos jours que par trois ou quatre de ses plus gracieuses

pièces qui, protégées contre l'oubli par le talent de quelques rares comédiennes, figurent encore, non sans honneur, à leur rang et à leur place, dans le répertoire élégant du Théâtre-Français. Quant à ses romans qu'on ne lit plus qu'à peine, le souvenir même s'en est presque entièrement effacé, mais leur premier succès fut prodigieux ; la France et l'Angleterre y applaudirent des deux mains, avec une sorte de rivalité d'enthousiasme, et, lorsque *Paméla* parut, dix ans après *Marianne*, Marivaux fut comme soupçonné et loué d'avoir inspiré Richardson : « Les romans de M. de Marivaux, écrivait plus tard d'Alembert, supérieurs à ses comédies par l'intérêt, par la situation, par le but moral qu'il s'y propose, ont surtout le mérite, avec des défauts que nous avouerons sans peine, de ne pas tourner, comme ses pièces de théâtre, dans le cercle étroit d'un amour déguisé ; mais d'offrir des peintures plus variées, plus générales, plus dignes du pinceau du philosophe. »

C'est à tous les pinceaux comme à toutes les plumes, à tous les philosophes comme à tous les écrivains, que l'Académie s'adresse à son tour, pour demander que, dans un portrait définitif, justice soit rendue à l'auteur de *Marianne* et à l'auteur des *Fausses Confidences*, au moraliste attendri qui connaissait tous les sentiers du cœur humain, s'il n'en savait pas la grande route, comme on le lui a reproché ; au raffiné capricieux qui mettait de l'esprit partout, et qui, se piquant de ne rien emprunter, ni aux vivants ni aux morts, eut ce mérite de créer, pour son usage personnel, un genre à part, qui a gardé son empreinte et son nom.

Je disais tout à l'heure que l'éloge de Buffon avait paru

exiger et, par conséquent, excuser des développements exceptionnels dont l'Académie a trop souvent lieu de regretter la longueur. Cette fois-ci, du moins, et sans offenser Marivaux, les concurrents vont avoir une belle occasion d'être courts.

Le conseil d'être courts que je donne ainsi volontiers aux autres, je ne manque pas, croyez-le bien, Messieurs, de me le donner d'abord à moi-même. Mais comment le suivre, quand le nombre des ouvrages envoyés à nos concours, s'augmente encore chaque année, quand jamais n'a été plus considérable le nombre des livres que l'Académie a généreusement réservés, beaucoup pour des encouragements et quelques-uns pour des couronnes ?

Le grand prix Gobert est décerné à M. Chantelauze pour son ouvrage sur *le Cardinal de Retz et l'affaire du chapeau.*

Dans votre intérêt, Messieurs, et dans le mien, je voudrais pouvoir reproduire entièrement devant vous l'excellent rapport que fit à ce sujet devant l'Académie un de nos meilleurs confrères, un des plus savants historiens de la Restauration.

L'affaire du chapeau, disait-il, n'est en réalité dans cet ouvrage qu'un épisode, important sans doute, mais d'une importance secondaire, dans lequel le cardinal de Retz joua un rôle si considérable ; on peut dire, le premier rôle. Après tant de mémoires où cette histoire nous a été racontée, après ceux du cardinal de Retz surtout, qui y confesse ses fautes, ses erreurs et ses mécomptes, avec

l'abandon d'une entière franchise, on pourrait se croire en possession de la vérité tout entière sur cette singulière époque. Grâce aux documents inédits que M. Chantelauze est parvenu à se procurer et qu'il a mis en œuvre avec beaucoup d'habileté, nous savons maintenant qu'il nous restait encore quelque chose à apprendre; nous savons que les confessions du cardinal sont loin d'être complètes et qu'en beaucoup de points il a dénaturé les faits, à son avantage, cela va sans se dire, et au préjudice de ses adversaires. Malgré l'admiration que lui inspiraient, à juste titre, le courage, l'énergie, l'éloquence, le profond esprit politique de son héros, toutes ses grandes et rares qualités auxquelles Bossuet lui-même a rendu hommage, M. Chantelauze ne s'en laisse pas éblouir au point de croire qu'elles puissent tout excuser, justifier tout encore moins.

Partout alors, à Rome comme à Paris, la politique ne consistait guère qu'en une série d'intrigues compliquées dans lesquelles le lecteur se perdrait si elles ne lui étaient exposées tout à la fois d'une façon claire et rapide; à ce point de vue, le livre de M. Chantelauze ne laisse rien à désirer. Son style n'a pas la gravité soutenue de l'histoire proprement dite et ne cherche pas à l'avoir; le style simple, facile et animé des mémoires convenant par-dessus tout au récit d'évènements, frivoles en eux-mêmes, si parfois ils furent sérieux dans leurs conséquences.

M. Chantelauze se propose de raconter encore, à l'aide de nouveaux documents, la lutte que le cardinal de Retz soutint pendant sept années, dans la prison et dans l'exil, après l'extinction de la Fronde, contre Mazarin; et les missions importantes dont Louis XIV le chargea plus tard

auprès du Saint-Siège. Cette seconde partie n'aura sans doute pas moins d'intérêt que la première et l'Académie, qui eût hésité, peut-être, à décerner la plus haute de ses récompenses à un travail inachevé, entend bien l'appliquer d'avance à l'ensemble, à la totalité de l'œuvre. M. Chantelauze est un bon débiteur; on lui fait volontiers crédit.

L'histoire d'une famille écrite avec indépendance, en dehors des influences intéressées à en exagérer les proportions, peut donner, sur l'état des mœurs et de la vie domestique aux différentes époques, des informations détaillées qu'on attend moins des histoires générales. N'étant pas tenus de dire tout, les écrivains peuvent choisir et, en s'attachant à mettre en relief les figures vraiment saillantes, faire une moindre part aux personnages effacés qui ne demandent qu'à rester dans l'ombre.

M. Pingaud l'a compris de la sorte et l'a ainsi pratiqué dans son livre sur les Saulx-Tavannes.

C'est au grand homme de la maison de Saulx, à celui qui l'a rendue illustre, au maréchal de Tavannes enfin, qu'il a consacré la plus grande partie de son travail et la meilleure. Bien qu'elle eût la prétention fabuleuse de remonter au-delà du second siècle de notre ère, la maison de Tavannes n'avait figuré jusqu'alors qu'à la cour des ducs de Bourgogne. Cette province venant d'être réunie à la couronne, Gaspard de Saulx s'attacha aux rois de France et servit glorieusement François Ier et Henri II, avant de prendre part aux guerres civiles qui désolèrent le pays, sous le règne de Charles IX. Il gagna des batailles dans un temps où on en livrait peu, bien qu'on se battît beau-

coup. C'était un représentant du moyen âge, attardé au milieu d'une génération nouvelle plus policée, plus polie au moins, sans qu'elle eût cessé d'être cruelle et corrompue. Il avait l'énergie, la vigueur, la rudesse des chevaliers du XIVe et du XVe siècle, aimant comme eux la guerre, pour le plaisir qu'y trouvait son esprit dépourvu de toute culture, pour le pillage aussi et pour le butin surtout, épargnant peu le sang des vaincus et n'épargnant jamais le sien.

Deux de ses fils, Guillaume et Jean, l'un ami fervent de Henri IV, l'autre ardent ami de Mayenne, luttèrent ensemble pendant trois ans de suite, royaliste contre ligueur, et méritèrent tous deux de rester célèbres, non à côté, mais au-dessous du vainqueur de Jarnac et de Montcontour dont ils ont écrit la glorieuse histoire dans des notices distinctes, dans des mémoires que le temps a respectés et consacrés.

Après ce père, après ces fils, la maison de Saulx-Tavannes, puissante encore et honorée, allait voir son éclat s'affaiblir sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, pour s'éteindre entièrement de nos jours, dans des circonstances sinistres que M. Pingaud a eu le bon goût de ne pas rappeler.

A ce livre plein d'intérêt et dont le style est à la fois élégant et correct, l'Académie décerne le second prix Gobert.

Fondé en faveur des meilleurs travaux historiques, le prix Thérouanne était disputé cette fois par de nombreux concurrents, parmi lesquels l'Académie a distingué surtout un ouvrage en deux volumes, intitulé : *les Ducs de Guise et leur époque,* dont l'auteur est M. H. Forneron.

La moitié du prix Thérouanne est attribuée à ce livre.

L'autre moitié est partagée, à titre égal, entre M. Debidour, pour son ouvrage sur *la Fronde angevine,* et M. A. Luchaire, pour un livre intitulé : *Alain le Grand.*

Comme M. Pingaud pour les Saulx-Tavannes, c'est en quelque sorte la monographie d'une famille que M. Forneron a faite pour les ducs de Guise; mais le rôle de la maison de Guise est si grand, son importance si considérable que l'auteur a pu, tout naturellement, donner à son ouvrage un second titre : *Étude sur le XVIe siècle.*

Le XVIe siècle, en effet, est retracé là tout entier, dans ses institutions, dans ses mœurs, dans les grands caractères qui l'ont illustré. Rien d'essentiel n'y est omis. Des anecdotes bien choisies, des détails caractéristiques et des citations heureuses y répandent la vie, le mouvement et l'intérêt.

Les trois grands ducs de Guise : Claude, habile, prudent, circonspect, qui a préparé la grandeur de sa maison; François, le héros de Metz, de Calais, de Dreux, qui a fondé et justifié cette grandeur par d'immenses services rendus au pays, ambitieux sans doute, mais avec mesure, et aussi vertueux qu'il était possible de l'être dans ce siècle pervers; Henri enfin, le brillant aventurier, l'ambitieux sans scrupule, ne reculant devant rien de ce qui pouvait servir ses desseins et ses passions, employant des talents merveilleux et une popularité sans égale à des entreprises criminelles, dont une entreprise, criminelle aussi, devait seule arrêter le cours; ces trois personnages sont admirablement peints par M. Forneron. J'en dois dire autant des portraits de Catherine de Médicis, de Charles IX, de

Henri III et de l'amiral de Coligny. Fatigué peut-être vers la fin de son travail, l'auteur en a un peu pressé le dénouement. Quelques pages de plus auraient mieux fait connaître le duc de Mayenne, trop effacé dans l'histoire par l'éclatante renommée de son père et de son frère.

La Fronde angevine, de M. Debidour, prouve une fois de plus que les troubles qui agitèrent la France pendant la minorité de Louis XIV eurent des causes très-diverses et en partie contradictoires. Ce qui distingue surtout le mouvement angevin, c'est qu'au lieu d'avoir été fomenté, comme à Paris et à Bordeaux, par la magistrature, à Angers il fut combattu par elle. La ville d'Angers était depuis deux siècles en possession de libertés très-étendues ; cependant la haute bourgeoisie et la magistrature étaient parvenues à s'emparer, à peu près exclusivement, des fonctions municipales et des droits électoraux, usant de leur pouvoir pour s'assurer à elles-mêmes tous les avantages et pour s'exonérer de toutes les charges en les faisant peser sur les classes pauvres. C'est contre ces abus, bien plus que contre l'autorité royale, que furent dirigées pendant la Fronde les révoltes de la population angevine, et, par une conséquence naturelle, la magistrature, partout ailleurs hostile au ministère, fit à Angers cause commune avec lui pour réprimer les mouvements populaires. Par suite de ces funestes divisions, dit M. Debidour, la ville perdit ses libertés et tomba, pour plus d'un siècle, dans la dépendance absolue du pouvoir ministériel. La monarchie, ajoute-t-il, profita-t-elle au moins de ce long espace de temps pour procurer aux Angevins les avantages qu'ils n'avaient pas

su se donner? Leur fit-elle oublier, à force de bienfaits, leurs immunités perdues et leurs droits confisqués? L'état dans lequel les choses se trouvaient en 1789 prouve qu'elle n'avait pas su accomplir cette tâche.

Ces réflexions, textuellement empruntées à l'ouvrage de M. Debidour, sont en quelque sorte le résumé, la morale des faits exposés par lui, avec beaucoup de jugement et d'impartialité, dans un récit simple, clair et constamment plein d'intérêt.

En racontant, de son côté, la vie d'*Alain le Grand,* sire d'Albret, M. Luchaire semble avoir dressé l'acte de décès de la féodalité. A la fin du XVe siècle, les grandes dynasties princières qui, lors de l'avènement de la royauté capétienne, se partageaient le sol de la France, et dont quelques-unes étaient plus puissantes que cette royauté elle-même, avaient disparu depuis plus de deux cents ans. Une partie de leurs vastes domaines avait été réunie à la couronne ; le reste concédé aux branches apanagées de la famille royale, qui n'avaient pas tardé à s'éteindre. Il ne restait plus guère, de cette seconde lignée de grands feudataires, que le duc de Bourbon, et le moment n'était pas éloigné où, par l'effet de sa trahison, ses États devaient aussi se confondre dans le domaine royal ; bientôt enfin, la royauté allait acquérir une force qui laisserait à peine à ses vassaux les plus considérables quelques restes insignifiants de leur ancienne puissance.

Le tableau de la lutte dernière, si dramatique et si émouvante, de la féodalité contre la royauté absolue, puissamment secondée par l'action judiciaire, fait le grand in-

térêt du livre de M. Luchaire, qui en retrace les incidents compliqués avec beaucoup de lucidité et une connaissance parfaite de la matière.

Le souvenir de M. Guizot est toujours si présent parmi nous, si vivant encore, si cher et si honoré, qu'au moment de proclamer le prix qui porte son nom, j'hésite en vérité, comme retenu par l'émotion et le respect.

Le prix Guizot, Messieurs, l'Académie l'attribue à une *Histoire de Montesquieu*, dont l'auteur est M. Louis Vian, avocat à la cour d'appel de Paris.

Ce n'est pas, après tant d'autres, une nouvelle étude critique et philosophique sur les œuvres de Montesquieu que M. Vian a voulu faire ; c'est l'écrivain, c'est l'homme lui-même qu'il a particulièrement étudié et qu'il nous fait bien connaître dans une biographie très-intéressante, pleine de détails neufs, curieux et instructifs, notamment sur les voyages du grand Président, sur ses habitudes et ses relations de société.

« On ne saurait trop encourager ces études biographiques, qui rajeunissent de grandes figures trop délaissées et qui réveillent l'admiration et la reconnaissance. »

J'emprunte avec plaisir cette phrase à la préface dont notre éminent confrère M. Édouard Laboulaye a orné l'ouvrage de M. Vian. L'observation était juste, le conseil était bon ; l'Académie a tenu compte de l'une et de l'autre ; mais, en aimant à encourager cette étude biographique qui rajeunit une grande figure, elle n'a pas laissé que de faire certaines réserves, et elle recommande surtout au jeune auteur de revoir avec soin, pour une édition nouvelle,

ses deux chapitres sur les prédécesseurs de Montesquieu.

Le temps me manque, mais le courage semblerait me manquer plus encore si je m'arrêtais sans faire part à M. Vian d'un scrupule qui m'est personnel. L'ardeur de son dévouement ne l'entraîne-t-elle pas jusqu'à l'injustice, quand il accuse les descendants actuels de Montesquieu de confisquer entre leurs mains, et au détriment du public, ce qu'ils possèdent de la correspondance et des manuscrits inédits de leur illustre aïeul ? Je tiens d'eux, au contraire, que bientôt tout ce qui pourra contribuer à honorer cette grande mémoire et à enrichir le trésor des lettres françaises, sera publié par leurs soins. J'en prends acte et, heureux qu'il en soit ainsi, je l'annonce avec plaisir à ceux qui, comme nous et comme M. Vian, l'espèrent, le désirent et le demandent.

C'est au bruit des clairons, des tambours et des trompettes, que je voudrais pouvoir proclamer le prix Halphen ; l'Académie l'ayant décerné à un général pour quatre gros volumes contenant l'histoire de deux généraux, et cela, sur la proposition d'un quatrième général qui s'y connaît et que vous reconnaîtriez bien vite, s'il m'était permis de reproduire ici, dans leur entier, les termes mêmes de son excellent rapport.

Les Parisiens qui ont assisté aux revues de la garnison de 1830 à 1840, se rappellent la haute taille, la fière tournure à cheval, la belle et imposante figure du général commandant la première division militaire.

C'était le général Pajol.

Pendant de longues années, il avait pris une part bril-

lante à toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire. Parti du dernier échelon, il avait monté, comme tant d'autres, pour ne s'arrêter qu'au sommet.

Cette histoire, qui méritait que le souvenir n'en fût pas perdu, est racontée en détail, avec une simplicité gracieuse et une compétence incontestable, par le fils aîné du général Pajol, général de division lui-même, qui gagna bravement ses grades sur les champs de bataille d'Afrique et de Crimée. Déjà, dans l'intervalle de ses campagnes et dans les loisirs de la garnison, il cultivait les arts avec ardeur et avec succès. Deux statues en bronze sont sorties de son atelier : l'une d'elles, premier et juste hommage d'un fils à son père, orne à cette heure la promenade de Chamars à Besançon ; l'autre, représentant l'empereur Napoléon Ier, domine majestueusement le pont de Montereau qu'elle voudrait défendre encore. Sans quitter l'ébauchoir ni l'épée, s'armant un jour de la plume, et tenté de mettre en lumière des documents nombreux que l'héritage paternel lui avait transmis, le général-artiste se plut à raconter en trois volumes les glorieux combats et les évènements historiques auxquels son père avait pris part.

Ayant rencontré sur sa route un nom illustre, celui de Kléber, il consacra un quatrième volume au héros alsacien, au vainqueur de Damiette et d'Héliopolis.

Écrites sans prétentions, ces deux curieuses monographies, l'une intitulée *Kléber*, l'autre *Pajol*, sont une mine de renseignements nouveaux et précieux ; les récits sont clairs et exacts, les appréciations judicieuses et impartiales. C'est un monument un peu fruste, a-t-on dit, auquel peut manquer la proportion, mais qui pourtant a sa grandeur.

Le même rapport avait signalé avec faveur un autre ouvrage intitulé : *Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, composée par un jeune Français d'Afrique, M. E. Mercier, interprète civil à Constantine, qui promet d'y occuper bientôt un rang distingué parmi nos arabisants. Ce livre, inspiré par l'importante histoire d'un célèbre écrivain du XVe siècle, Ibn-Khaldoun, contient des documents curieux, choisis avec discernement ; la lecture en est agréable et intéressante. En m'invitant à le mentionner dans ce rapport, l'Académie a voulu donner à son auteur un témoignage d'estime et d'encouragement.

Nous entrons maintenant, Messieurs, dans une série de prix que l'Académie a été amenée à partager tous, avec regret peut-être, mais en croyant ainsi se montrer à la fois juste et bienveillante.

Le prix Bordin est décerné, avec une allocation de deux mille francs, à M. Gustave Merlet pour un tableau de la littérature française, de 1800 à 1815 ;

Le surplus étant attribué à M. le comte de Gobineau, ancien ministre de France en Suède, pour un volume d'études d'histoire et d'art, intitulé : *la Renaissance*.

Sur le prix Marcelin Guérin, deux mille francs sont alloués, en première ligne, à un volume intitulé : *la Russie*, dont l'auteur est M. Alfred Rambaud, professeur de la Faculté des lettres à Nancy ;

Et mille francs à chacun des ouvrages suivants :

David d'Angers, deux beaux volumes grand in-octavo, par M. H. Jouin ;

Les Harmonies du son et les instruments de musique, par M. Rambosson;

L'Instruction publique dans les États du Nord, par M. Hippeau.

M. Gustave Merlet est un lettré et un érudit; il sait tout et porte sur tout des jugements très-sains et très-judicieux.

Dans son tableau de la littérature pendant les quinze premières années du XIXe siècle, il a su faire d'excellents choix entre les écrivains modernes, et donner à chacun d'eux la part qui lui revenait : ses portraits les rappellent à ceux qui pouvaient les oublier : à ceux qui les connaissaient mal, il apprend à les bien connaître.

M. le comte de Gobineau a fait, en homme de lettres plus encore qu'en historien, son livre sur la Renaissance. Si quelques erreurs chronologiques ont paru lui échapper, c'est volontairement sans doute qu'il les a commises; usant de la liberté que s'arrogent souvent les romanciers et les auteurs dramatiques, de rapprocher, pour les besoins de leur cause, des hommes et des évènements que l'austère vérité voudrait qu'on tînt à distance. Avec des noms et des personnages historiques, M. de Gobineau a composé une série de tableaux qui ont leur mérite, leur grâce et leur charme et dont l'ensemble constitue une lecture agréable et intéressante.

Historien véritable et déjà connu par d'importantes publications que l'Académie a remarquées, M. Alfred Rambaud a condensé dans son nouvel ouvrage toutes les parties éparses de l'histoire de la Russie. Ce n'est pas l'impression passagère d'un voyage fait à la hâte qui se repro-

duit dans son livre ; le pays lui est bien connu : il l'a visité et même habité ; c'est donc le fruit d'un long séjour et d'une longue étude qu'il publie, avec une libre facilité de forme qui, sans qu'elle aille jamais jusqu'à l'incorrection, contraste parfois un peu, par son élégance même, avec l'exacte sévérité du fond.

Au moment de quitter la Russie dont M. Rambaud vient de nous enseigner l'histoire, nous rencontrons à sa frontière M. Hippeau qui nous y retient un instant encore. Après avoir visité toutes les institutions de l'Europe et de l'Amérique, M. Hippeau a terminé sa tâche en allant inspecter pour nous les écoles de la Russie, de la Suède, de la Norwège et du Danemark. Plein d'observations intéressantes sur l'organisation de l'instruction publique dans les États du Nord, le livre qu'il en rapporte se recommandait à l'attention de l'Académie.

Au même titre, Messieurs, et du droit qu'elle croit avoir d'encourager pour des mérites de forme et de style, des travaux d'art ou de science qui, tout d'abord, sembleraient peut-être échapper à sa compétence naturelle, l'Académie a distingué l'ouvrage de M. Jouin sur *David d'Angers,* et celui de M. Rambosson sur *les Harmonies du son et les instruments de musique.*

Dans chacun de ces livres, à côté de certains détails techniques dont nous ne saurions être les juges ni les garants, une part considérable est faite à la philosophie, comme à l'étude des mœurs et des caractères. Tandis que l'honnête et savant ouvrage de M. Rambosson est écrit avec une élégante simplicité, le portrait de David d'Angers est dessiné de main de maître par M. Jouin et le tableau des

rapports que le grand artiste eut avec les hommes illustres de son temps est si heureusement présenté, si habilement mis en relief, qu'en faisant un livre d'art, l'auteur se trouve, en fin de compte, avoir fait aussi un livre de bonne littérature et de saine morale.

Parmi les ouvrages présentés pour le prix de traduction fondé par M. Langlois, la plupart étaient naturellement consacrés aux grands anciens, poètes ou prosateurs, toujours traduits et que toujours on aime à traduire encore. Horace et Virgile, Perse et Homère, Sénèque et Cervantès ont eu, cette fois, affaire à des œuvres contemporaines, dont trois, d'inégal mérite, frappaient particulièrement l'attention de l'Académie.

Pendant que M. Alfred Rambaud préparait en Russie l'excellent ouvrage dont je vous parlais tout à l'heure, un écrivain anglais, alors peu connu, célèbre aujourd'hui, M. Mackensie Wallace, poursuivait le même but, faisait le même voyage, se livrait au même travail, voyant tout, apprenant tout, pénétrant à la fois dans les institutions anciennes du pays, dans ses mœurs actuelles et dans ses besoins nouveaux; et bientôt, voilà deux ans à peine, le fruit de ses études paraissait à Londres sous ce titre : *la Russie, le Pays, les Institutions, les Mœurs*. Le succès fut tel que 35,000 exemplaires s'en vendirent en quelques semaines.

Si bon qu'il soit, et si grande que puisse être sa popularité en Angleterre, ce n'est pas cet ouvrage que l'Académie couronne; il échappe à nos récompenses, sans pouvoir échapper à nos éloges. En le traduisant, M. Henri

Bellenger a fait une œuvre utile; il a fait une œuvre agréable en lui prêtant le charme d'un style élégant et correct.

L'Académie lui décerne le prix Langlois.

Sous ce titre : *Théorie générale de l'État,* M. Bluntschli, professeur à l'Université d'Heidelberg, correspondant de l'Institut de France, a publié un livre savant et purement théorique dont le succès d'un autre ordre, sans égaler celui qu'obtenait en Angleterre l'ouvrage de M. Mackensie Wallace, fut aussi, en Allemagne, très-grand et très-honorable. Rempli d'idées auxquelles je ne reproche pas d'être anciennes, quand elles sont présentées d'une façon ingénieuse qui les rajeunit, cet ouvrage abonde en détails historiques fort intéressants et se fait remarquer par des jugements, qui sont des arrêts, sur les hommes et sur les choses.

Au point de vue spécial du concours Langlois, ce livre a le mérite d'être traduit en bon style, élégant et clair.

Rendant justice à ces qualités, l'Académie m'a recommandé de mentionner ici avec honneur le nom et le travail du traducteur français, M. Armand de Riedmatten, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel de Paris.

Un pareil témoignage de sympathie et d'encouragement est accordé par elle à M. le baron d'Estournelles de Constant, pour sa traduction du drame de *Galatée,* qu'un jeune poète grec, mort récemment avant l'âge, mais non avant la célébrité, M. Basiliadis, faisait, il y a peu d'années, représenter et applaudir, à la clarté du gaz, sur le premier, sur le seul théâtre d'Athènes. Cette résurrection de l'an-

tique est, pour le moins, curieuse et originale; elle nous montre comment l'art dramatique est compris maintenant dans la patrie d'Eschyle et de Sophocle; je devrais dire surtout dans la patrie d'Euripide, puisqu'Euripide, ainsi que nous le rappelait ici dernièrement, avec tant d'esprit et de grâce, le plus jeune de nos confrères, osa le premier ouvrir à l'amour les portes de la scène tragique; jusqu'ici l'amour avait le mérite d'avoir donné la vie à Galatée; il lui donne aujourd'hui la mort.

L'Académie n'a pu voir sans intérêt cette œuvre toute moderne d'un petit-fils des grands anciens. Je félicite en son nom le jeune traducteur qui, déjà connu d'elle, se recommande doublement à ses yeux par plusieurs travaux littéraires distingués et par le souvenir protecteur de Benjamin Constant, son grand-oncle,

Quand, l'année dernière, l'Académie ayant à décerner, pour la première fois, le prix Archon Despérouses, l'attribuait à la belle et importante publication des *Grands Écrivains de la France*, parmi les meilleurs et les plus utiles collaborateurs de notre savant confrère M. Adolphe Régnier, je nommais d'abord M. Marty-Laveaux à qui cette vaste collection était redevable d'une édition de Corneille et d'un lexique de Racine.

Pour d'autres titres, pour d'autres travaux plus personnels, M. Marty-Laveaux s'est présenté directement, cette année, au concours fondé par M. Archon Despérouses et spécialement affecté à la science philologique, à l'étude de notre langue et à ses monuments de tout âge.

Sa *Pléiade française*, qui permet d'apprécier sainement

l'école de Ronsard; les textes fidèles et corrects de Rabelais que nous lui devons; son édition de La Fontaine, remplie de rectifications et d'éclaircissements précieux; sa *Grammaire historique,* qui explique les anomalies apparentes de notre langue, en les présentant comme des débris du langage de diverses époques, répondent à tous les désirs, à toutes les prescriptions du programme et témoignent d'une connaissance approfondie et délicate des moindres particularités de la philologie française.

Le montant annuel de cette fondation s'élevant à quatre mille francs, l'Académie a cru devoir en former deux prix inégaux; le plus considérable, de deux mille cinq cents francs, mérité en première ligne par une vétéran de la science, est décerné à M. Ch. Marty-Laveaux.

L'autre, de quinze cents francs, est attribué, par contre, à un débutant, à un jeune érudit déjà très-connu en France et à l'étranger, M. Arsène Darmesteter, pour deux mémoires sur les noms composés et sur le néologisme. Le bagage semble mince au premier coup d'œil; mais il a son poids et sa valeur. M. Darmesteter a groupé dans quelques pages une suite d'études curieuses sur l'organisme, sur la structure du langage, sans négliger même l'examen de ce que le XVIIe siècle appelait dédaigneusement le jargon. Cette méthode rigoureuse, absolue, qui s'occupe des causes plus encore que des résultats, n'est pas née en France; mais elle s'y acclimate depuis quelque temps avec succès. Elle méritait qu'on l'encourageât, et, l'occasion étant bonne, l'Académie l'a saisie avec empressement.

Quatre-vingt-treize ouvrages seulement nous ont été

adressés cette année pour le concours Montyon (ouvrages utiles aux mœurs). Je dis seulement, parce que, d'habitude, en 1877 par exemple, et surtout en 1876, c'est à cent vingt que s'était élevé le chiffre des concurrents.

Ne vous hâtez pas, Messieurs, d'en conclure que le nombre de nos prix ait dû diminuer d'autant; au contraire. Si nous avons reçu moins de livres, nous nous sommes vus, à regret, entraînés à en récompenser encore davantage. Dans des proportions plus ou moins grandes, et avec plus ou moins de faveur, onze ouvrages vont être couronnés devant vous, et ce ne sera pas tout. Je commencerai par en mentionner, par en désigner sommairement quelques-uns auxquels, sans pouvoir s'y arrêter tout à fait, l'Académie a voulu donner, en passant, un témoignage d'intérêt et d'encouragement.

Avant tout, Messieurs, j'ai à vous parler d'un livre qui, tout en se présentant au jugement de l'Académie, se plaçait, pour ainsi dire, en dehors du concours; sollicitant moins une récompense effective qu'une sorte de consécration morale, un témoignage d'estime et d'approbation.

Sous ce titre : *Feuilles volantes*, M. Louvet, ancien ministre, a publié un recueil de pensées dont on ne saurait trop louer la justesse, la solidité et l'honnête modération. C'est le résumé d'une noble vie, vouée au culte des sentiments les plus élevés, à la pratique de la vertu et à l'amour du bien public.

En mourant, M. Garsonnet, ancien inspecteur général de l'Instruction publique, avait laissé derrière lui, publiés déjà, mais épars dans les journaux et les revues, des articles, des notices, des études qui méritaient qu'on les re-

cueillît et qu'une publicité plus durable leur fût assurée.

La piété de son fils s'est chargée de ce soin. Les œuvres de M. Garsonnet ont été réunies dans un volume vraiment agréable et intéressant, intitulé : *Essai de critique et de littérature.*

Comme l'ouvrage de M. Louvet, ce livre ne pouvait passer inaperçu. L'Académie les a distingués l'un et l'autre avec une sympathie toute particulière.

Après eux et au-dessous d'eux, elle a vu avec intérêt deux honnêtes romans, et trois charmants recueils de poésies : *la Casa giojosa* par Mlle Benoît, directrice d'un pensionnat de demoiselles à Reims, et *la Pupille de Salomon,* par Mlle Marthe Lachèze, d'Angers; *Poèmes anecdotiques,* par M. Louis Tronche; *Poèmes sincères*, par M. Chantavoine; et *Jours d'été,* par M. Gaston David.

Déjà connu de l'Académie, déjà mentionné avec estime dans l'un de nos derniers rapports, M. Gaston David se distingue toujours par une grande pureté de langage et une rare délicatesse de sentiments. Il en est de même de M. Chantavoine, dont la muse gracieuse et discrète a le vol plus soutenu qu'élevé, plus doux que présomptueux; tandis que M. Louis Tronche se fait remarquer, au contraire, par sa verve, sa force, et sa hardiesse. Récemment couronné dans la patrie de Clémence Isaure, M. Louis Tronche mérite qu'après Toulouse, Paris l'encourage encore. Comme M. Chantavoine et M. Gaston David, il est de ceux avec qui l'on compte et sur qui l'on aime à compter.

Non moins intéressante et non moins vertueuse que *la Pupille* de Mlle Lachèze, *la Casa giojosa* de Mlle Benoît a déjà valu à son estimable auteur une des médailles de la

Société d'encouragement au bien. Ce livre, qui semble composé tout exprès pour le concours des ouvrages utiles aux mœurs, est, à coup sûr, un des plus agréables et des plus édifiants que les mères puissent, sans crainte, mettre entre les mains de leurs filles.

Trois prix de deux mille francs chacun; cinq de quinze cents francs; et trois de mille francs; onze en tout, voilà, Messieurs, je le répète, le résultat du concours fondé par M. de Montyon.

L'Académie les décerne aux ouvrages suivants, savoir :

Prix de 2,000 francs.

Un Homme d'autrefois, souvenirs recueillis par son arrière-petit-fils, M. le marquis Costa de Beauregard;

Montcalm et le Canada français, par M. Charles de Bonnechose;

Dosia, par Henry Gréville.

Prix de 1,500 francs.

Autour du foyer, par M. Octave Noël;

Dans les herbages, par M. Gustave Levavasseur;

Poèmes et Poésies, par M. Prosper Blanchemain;

Mademoiselle Sauvan, par M. Émile Gossot;

Le Mont Blanc, par M. Charles Durier.

Prix de 1,000 francs.

L'Égypte à petites journées, par M. Arthur Rhoné;

Le Pôle et l'Équateur, par M. Lucien Dubois;

Essai sur la critique d'art, par M. A. Bougot.

Un Homme d'autrefois, par M. le marquis Costa de Beauregard, et *Montcalm et le Canada français,* par M. Charles de Bonnechose, sont deux études très-intéressantes; des ouvrages d'histoire, plus encore que des biographies historiques.

L'histoire d'*Un Homme d'autrefois* a ce premier mérite d'être écrit par un homme d'aujourd'hui.

Français d'hier, appartenant à la plus haute noblesse de l'ancienne Savoie, M. le marquis Costa de Beauregard se battit héroïquement en 1870, à la tête du bataillon décimé des mobiles savoyards qu'il commandait, et, tandis qu'un de ses frères, Olivier Costa de Beauregard, jeune sous-lieutenant de lanciers, tombait en brave, frappé au front, sur un de nos champs de douleur, il versait, lui aussi, une part de son sang pour la défense..., que ne puis-je dire pour le salut de sa nouvelle patrie !

De pareils souvenirs eussent protégé un autre livre; celui-ci n'en avait pas besoin, se recommandant de lui-même.

A l'âge de quinze ans à peine, l'homme d'autrefois dont son petit-fils vient d'écrire l'histoire, Henry de Costa, est amené à Paris, en 1767, et rien de plus curieux, rien de plus piquant que de voir cet enfant, dans les lettres, plus mûres que lui, qu'il ne cesse d'écrire à son père et à sa mère, parler de tout à la fois, des hommes et des choses : de Diderot qu'il évite et de Marmontel qu'il recherche; de Michel Wanloo, de Greuze et de Boucher à qui il ne craint pas de montrer lui-même ses premières esquisses; jugeant volontiers, avec un peu d'aplomb peut-être, mais avec beaucoup d'esprit, de finesse et de malice, les grands écrivains et les grands artistes de son temps.

Devenu plus tard l'intime ami de Joseph de Maistre, le marquis libéral ne partage pas toujours ses idées philosophiques; mais à ces différences mêmes d'opinions nous devons de mieux connaître le noble comte, et de connaître surtout de lui des lettres nouvelles qui sont vraiment admirables. Plus tard encore, le contre-coup de la Révolution française ayant retenti au-delà des Alpes, Henri de Costa se rencontre un jour avec le vainqueur de Montenotte, avec le général Bonaparte, pour discuter, au nom du roi de Piémont, la suspension d'armes de Cherasco, dans une scène dont l'effet dramatique est des plus puissants. Le temps marche, et l'intérêt du livre augmente à chaque page. Le retour du marquis auprès de sa famille émigrée et sa visite nocturne au château ruiné de Beauregard émeuvent le lecteur comme pourrait le faire un roman.

Dans cette histoire de plus d'un siècle, où deux nationalités, et, par conséquent, deux patriotismes se trouvent en présence, souvent en lutte, avant de s'unir et de se confondre, l'Académie française, qui comprend tous les sentiments mais qui n'en a qu'un, a fait naturellement certaines réserves que je devrais reproduire ici en son nom. Elle aime mieux rendre hautement justice à l'ensemble de l'ouvrage, à l'élévation des pensées généreuses qui le remplissent et qui sont exprimées dans un style d'une grande élégance et d'une rare distinction.

Aucune réserve ne saurait être faite par le patriotisme le plus ombrageux contre l'ouvrage de M. Charles de Bonnechose : *Montcalm et le Canada français*. Tout est français dans son livre, comme tout est resté français dans ce beau

pays perdu pour la France, mais où, depuis plus d'un siècle, le souvenir de la France n'a pas cessé de régner encore.

Une poignée de Français luttant, sans secours, contre l'armée anglaise puissante et pourvue de tout : voilà le drame navrant et glorieux à la fois qui se déroule, devant nos yeux, devant nos cœurs, dans ce livre touchant, et plein d'une émotion sincère.

Magistrat estimé, mais condamné d'avance, en quelque sorte, à devenir un jour écrivain, M. Charles de Bonnechose reçut en naissant un nom cher aux lettres, un nom respecté, dont il s'honore et qu'il honore. A son père, M. Émile de Bonnechose, l'Angleterre et la France doivent deux de leurs meilleures histoires, et, de son côté, l'Académie se souvient avec plaisir qu'en 1833, à pareil jour, à pareille fête, quand, ayant mis au concours pour le prix de poésie *la Mort de Bailly,* elle en couronnait ici l'auteur, c'est le nom de M. de Bonnechose qui, pour la première fois, pas pour la dernière, était applaudi dans cette enceinte.

Plusieurs romans remarquables, inspirés par les sentiments les meilleurs, étaient adressés à ce concours, où leur part nécessairement ne peut être que très-restreinte. Une femme distinguée qui, sous le nom de Henry Gréville, a conquis depuis quelque temps en France, comme elle l'avait fait en Russie d'abord, une honorable renommée, nous avait, entre autres, présenté quatre de ses ouvrages ; le dessus de son panier, sans doute. Elle aurait pu n'en rien garder et, fleurs et fruits, y joindre presque tout le reste. N'ayant que l'embarras du choix, l'Académie a compris et englobé tout

ce charmant bagage dans une seule et même récompense, dans un de ses premiers prix, qu'elle décerne à *Dosia;* œuvre exotique et exquise, aimable entre toutes, élégante et de bonne compagnie ; très-attachante aussi, comme un petit drame du grand monde, et d'une exécution à part, qui a son cachet, sa grâce et son charme ; pleine de touches légères, de nuances subtiles et délicates.

« Ça se respire plus que ça ne se définit, et ça sent très-bon », a dit, de ce livre et de ce talent, celui de nos confrères qui s'y connaît le mieux, étant lui-même le modèle que Mme Gréville semble le plus vouloir imiter ; de loin encore.

Au sortir du salon élégant et parfumé, le livre de M. Gustave Levavasseur nous conduit brusquement *dans les herbages;* c'est-à-dire dans la chaumière, dont l'odeur... locale nous saisit d'abord à la gorge. Ce livre est l'œuvre d'un poète campagnard, d'un *gentleman-farmer* qui fait valoir ses terres et qui, tantôt en vers, tantôt en prose, esquissant, *inter amicos,* des *études d'après nature,* et des *portraits rustiques* d'une grâce originale, écrit comme il laboure, avec une grande vigueur d'exécution, dans un style savoureux, à la fois brillant, simple et fort. Il semble n'avoir étudié qu'un petit coin de la Normandie ; mais ce petit coin est à lui ; il le sait par cœur et il s'amuse à nous le montrer, en vrai propriétaire qu'il est, dans ses moindres détails, sans en rien omettre ; faisant volontiers le tour d'un brin d'herbe, nous le faisant faire avec lui, et nous amenant bientôt à nous y plaire.

Ce livre étrange, au parfum champêtre, n'a rien de

commun avec la grâce ambrée de *Dosia*. Les rapprochant sans les confondre, et faisant à chacun sa part, l'Académie, qui ne s'effraye d'aucun contraste et que charment tous les talents, les a couronnés l'un et l'autre, l'un après l'autre.

Voici un livre utile, qui se présente sans bruit et sans étalage, sous un titre peu fait pour piquer la curiosité publique et pour se concilier d'avance l'attention du lecteur : *Autour du foyer*.

Déjà, sans doute, on a publié un grand nombre de livres spéciaux destinés à répandre les connaissances usuelles, et à mettre la science de l'économie domestique et politique à la portée de tout le monde ; mais, presque toujours, arides comme les sujets qu'ils traitent, ces manuels manquent le but qu'ils devraient atteindre.

Souvent mêlé d'anecdotes agréables, écrit d'ailleurs avec beaucoup de clarté et de charme, l'ouvrage de M. Octave Noël a cela d'excellent qu'il ne sépare pas la morale de l'instruction. Bon à lire *autour de tous les foyers,* il contient des notions élémentaires très-précieuses, sur la fortune publique et privée, sur la formation de la propriété, sur le capital, le crédit et les institutions de banque ; il démontre l'heureuse influence des machines substituées au travail manuel qu'elles ne dépossèdent pas entièrement, mais dont elles sont les plus utiles auxiliaires ; il fait la part du bon luxe et celle du mauvais ; il va enfin jusqu'à justifier l'impôt en le défendant contre les préjugés qui l'attaquent.

Somme toute, et dans son ensemble, cet ouvrage est

très-estimable ; il rentrait particulièrement dans les conditions de notre concours, et M. de Montyon eût aimé à l'encourager.

Au nom de cet homme de bien, qui nous en a légué la tâche, l'Académie encouragea souvent autrefois, sans jamais croire l'honorer assez, une femme... de bien, elle aussi ; dont M. Émile Gossot, dans un petit livre simplement publié sous ce titre : *Mademoiselle Sauvan,* nous a retracé la vie modeste et les éclatants services.

« Sa vie est un modèle à suivre », disait, en parlant de Franklin, notre cher doyen, M. Mignet; « chacun peut y apprendre quelque chose; le pauvre comme le riche, l'ignorant comme le savant, le simple citoyen comme l'homme d'État. »

La vie de Mlle Sauvan est aussi un modèle à suivre; le pauvre comme le riche, l'ignorant comme le savant, chacun peut y apprendre quelque chose. Première inspectrice des écoles de filles de la ville de Paris, Mlle Sauvan eut ce mérite et cet honneur de réformer, de transformer l'enseignement primaire. Son œuvre lui a survécu, et la trace féconde qu'elle a laissée derrière elle, n'a pas à craindre que rien l'efface.

Peu d'hommes ont fait autant de bien et répandu autant de lumière que cette petite femme d'un si grand cœur et d'une si grande énergie, de qui Delille semblerait avoir dit d'avance, comme des abeilles de Virgile :

Et dans un faible corps s'allume un grand courage.

Plusieurs des livres qu'elle publiait dans l'intérêt de

l'enseignement ayant été déjà récompensés par l'Académie, — Donnez-nous-en un tous les ans et nous le couronnerons, lui disait M. Villemain en 1840.

C'était donc à l'auteur plus qu'à l'ouvrage, à la femme surtout, à ses vertus, à son zèle, à son dévouement que s'adressaient des encouragements toujours mérités et toujours offerts.

Aujourd'hui, Messieurs, c'est encore Mlle Sauvan que l'Académie couronne, en accordant un prix à la notice pleine d'intérêt que M. Émile Gossot vient de consacrer à sa mémoire.

M. Prosper Blanchemain est un érudit fort distingué, dont tout le monde a lu la savante étude sur *Ronsard* et les curieuses notices sur les *Écrivains de la Renaissance;* un érudit et un poète! Le poète seul a frappé à notre porte. Elle s'est ouverte à deux battants devant les cinq volumes de vers qu'il nous présentait et qui contiennent l'ensemble de ses travaux poétiques pendant sa longue et laborieuse carrière, si honorablement remplie.

Ne pouvant couronner à la fois cinq volumes du même auteur, l'Académie a particulièrement remarqué, a choisi comme le plus complet et le plus digne de recevoir la consécration qu'ils méritaient tous, celui qui porte ce titre simple et sans prétention : *Poèmes et poésies*. L'élévation s'y fait remarquer à chaque page et la forme en est toujours élégante, agréable et pure.

Si la muse ailée de M. Blanchemain nous a emportés un moment avec elle dans les hauteurs poétiques de l'*idéal,*

voici celle de M. Charles Durier qui, d'un autre air et d'une autre allure, *musa pedestris*, armée de haches, de cordes et de bâtons ferrés, toute vêtue de velours et guêtrée de chamois, comme un *Balmat de Chamonix*, s'empare de nous et, de force d'abord, de bon gré ensuite, tant il y a plaisir à la suivre dans sa lutte héroïque contre la nature, nous transporte tout haletants, mais tout éblouis, jusqu'au sommet du jeune Mont-Blanc, plus rude à franchir que l'ancien Parnasse et que le vieil Hélicon. Rien de plus intéressant et de plus instructif que ce terrible voyage, si commodément fait, en bonne compagnie, avec un pareil guide, solide, aimable et savant, qui nous dispenserait de partir de Paris pour aller visiter *sa montagne*, s'il ne nous en donnait en contraire le goût, l'envie et le besoin.

Les trois ouvrages suivants, aussi estimés que les autres, n'eussent pas été matériellement moins récompensés qu'eux, si les ressources de la fondation l'eussent permis. Peut-être ne rentraient-ils pas tout à fait dans les conditions précises de notre concours, et peut-être, sans méconnaître leurs mérites, l'Académie s'est-elle encore demandé si, en accueillant deux livres de science et un livre d'art, elle n'empiéterait pas trop sur la frontière des voisins.

C'est en savant plus qu'en touriste que M. A. Rhoné a parcouru *l'Égypte à petites journées*, et l'excellent livre dans lequel, avec ses impressions et ses souvenirs, il a consigné le fruit heureux de ses recherches, est un ouvrage d'érudition, qui se recommandait particulièrement à notre

estime par l'élégance d'un style brillant, correct et distingué.

M. Lucien Dubois n'a pas fait, comme M. Charles Durier et M. A. Rhoné, le grand voyage qu'il nous fait faire *au Pôle et à l'Équateur;* mais il a studieusement puisé aux meilleures sources; il s'est instruit pour nous instruire, si bien qu'on s'y trompe et que, dans son livre, qui n'a rien d'un roman que l'intérêt, on voit, grâce à lui, tout ce qu'il n'a pas vu lui-même.

L'*Essai sur la critique d'art,* par M. Bougot, comprend deux parties : la première, toute théorique, sur l'utilité de la critique d'art, sur ses règles et ses principes, est un long développement esthétique, sage, raisonnable et instructif. Dans la seconde partie, M. Bougot fait, dans des conditions nouvelles et très-distinguées, l'histoire de la critique d'art en France. On ne peut trop louer ce qu'il dit de Félibien, de Du Bos, et de Diderot surtout; jamais peut-être ce côté important de l'histoire de nos deux grands siècles littéraires n'avait été mieux étudié ni plus clairement mis à la portée du lecteur.

J'en ai fini, Messieurs, avec le concours Montyon, et, à proprement parler, avec tous les concours dont l'Académie est chargée.

Trois prix qui, ceux-là, ne sont pas l'objet d'un concours, restent à proclamer encore : le prix Lambert, le prix Maillé Latour-Landry et le prix sans nom, mais non sans honneur, qu'un de nos anciens et illustres confrères légua en 1873 à l'Académie, *pour être employé, comme elle l'entendra, dans l'intérêt des lettres.*

Ce dernier prix, dont le montant formé par le produit annuel d'une action de la *Revue des Deux Mondes,* s'élève, pour cette fois, à 5,750 francs, est décerné par moitiés égales, sans préférence et sans distinction, à deux poètes : M. Édouard Grenier et M. Joséphin Soulary.

Trois fois déjà, M. Éd. Grenier avait obtenu de l'Académie des encouragements et des récompenses : en 1860, au concours Montyon, pour un volume intitulé : *Petits Poèmes;* en 1867 et 1869, au concours de poésie, pour deux pièces de vers très-justement remarquées : *la Mort de Lincoln* et *Séméïa.* Nous le connaissions, en outre, comme auteur d'un volume de *Poèmes dramatiques,* et d'un autre poème intitulé *Marcel,* dans lequel la passion politique jouait peut-être un trop grand rôle, mais dont le mérite littéraire avait été par tous apprécié à sa juste valeur. En sollicitant de nouveau les suffrages de l'Académie, M. Édouard Grenier était certain d'avance de ne rencontrer chez nous que de bons souvenirs, des préventions favorables et une grande estime pour son talent comme pour sa personne.

Jamais, au contraire, M. Joséphin Soulary n'avait rien demandé à l'Académie, et son premier appel a été entendu, prévenu même, avec d'autant plus d'empressement et de sympathie. M. Joséphin Soulary habite et a toujours habité la ville de Lyon; mais sa réputation l'avait devancé à Paris, et quand, cette année, il nous a envoyé ses vers, déjà l'Académie se préparait à les couronner.

S'il n'atteint pas la perfection absolue, M. Soulary s'en rapproche dans quelques-uns de ses sonnets, et se distingue par beaucoup de verve, de passion et de fierté : tantôt

par des touches douces et gracieuses, tantôt par une puissante énergie. C'est un esprit essentiellement moderne, qui, parfois, va jusqu'à se montrer injuste envers les anciens. Quelques mots malséants lui ont échappé contre Malherbe et contre Boileau lui-même; nous nous reprocherions de ne pas les lui reprocher.

Poète par le tempérament plus que par le sentiment, M. Soulary n'élève presque jamais sa pensée dans les hauteurs religieuses du spiritualisme; la terre est sa patrie, il y reste, s'y complaît à la fois et s'y déplaît. S'il s'en détache un peu, ce n'est guère que dans ses dernières œuvres. Présentant son talent sous un nouveau jour, elles ajoutent aux titres qui le signalaient à la bienveillance de ses juges.

C'est un des premiers devoirs de l'Académie, une de ses tâches les plus douces, de tendre la main à la jeunesse et d'encourager les débuts. Très-jeune encore, M. Gustave Toudouze a déjà publié plusieurs romans qui se distinguent par l'élégance de la forme et par l'honnête élévation des sentiments. Dans chacun d'eux, dans la *Coupe d'Hercule,* le *Coffret de Salomé, Octave,* la *Sirène* et le *Cécube,* l'Académie a retrouvé les mêmes qualités, et volontiers elle eût attribué à M. G. Toudouze la totalité du prix fondé par M. le comte Maillé Latour-Landry.

Des mérites différents et des titres d'un autre ordre recommandaient en même temps à son attention un homme de bien, qui, dans la maturité de son âge, a paru digne aussi d'obtenir un témoignage de sympathie et d'intérêt. Ancien capitaine de dragons, blessé en Afrique et con-

traint dès lors de renoncer au service militaire, M. Émile Andrieu a écrit avec son épée deux volumes intitulés : *Scènes et Tableaux de la vie d'Afrique* que, l'année dernière, il présentait à notre concours des ouvrages utiles aux mœurs. Le souvenir n'en a pas été vainement invoqué.

Ainsi, Messieurs, deux écrivains que trente années séparent, se trouvent réunis à cette heure. Couronnant l'un au choix et l'autre à l'ancienneté, l'Académie décerne le prix Maillé Latour-Landry, chacun par moitié, à M. Émile Andrieu et à M. Gustave Toudouze.

Un mot encore, Messieurs, et je m'arrête ; heureux de céder enfin la parole à notre savant directeur pour qu'à son tour il proclame d'autres récompenses accordées, non plus à de bons livres, mais à des bonnes œuvres, à des actes de vertu, de courage et de dévouement.

Avant son rapport que vous attendez, et qui vous dédommagera de la longueur et de l'aridité du mien, un de nos confrères, habile en l'art de bien dire, lira devant vous quelques passages tirés des deux *Éloges de Buffon* qui, l'un et l'autre, je vous le rappelle, ont obtenu le prix d'éloquence. Tous deux méritent d'être écoutés avec une égale faveur; mais ce n'est pas, j'en suis sûr, sans quelque émotion que vous entendrez un fragment du beau et bon travail de ce pauvre Narcisse Michaut, si cruellement, si fatalement interrompu par la mort.

Pendent opera interrupta!

Cette devise, Messieurs, pourrait être aussi celle du lauréat dont il me reste à prononcer le nom. C'est sur

un lit de douleur que j'ai à déposer la dernière couronne de l'Académie.

Très-connu et très-aimé dans le monde des lettres où sa vie était facile, heureuse et brillante, M. Xavier Aubryet s'est vu subitement, en 1874, foudroyé, terrassé, paralysé à l'âge de la grande force ; son intelligence aujourd'hui survit seule à la ruine de tous ses organes. Couché toujours, non pour dormir, mais pour souffrir, entièrement aveugle, et de ses mains raidies ne pouvant même plus signer son nom, il travaille encore, Messieurs, il pense encore, il dicte encore, et son dernier ouvrage intitulé : *Chez nous et chez nos voisins,* est un charmant livre, plein d'esprit, de bon sens, de bonne humeur, de gaieté même... qui fait pleurer !

Son honorable fondateur l'ayant destiné surtout *à un homme de lettres auquel il serait juste de donner une marque d'intérêt public,* le prix Lambert ne pouvait recevoir un meilleur, un plus digne emploi. Avec une touchante unanimité qui sera, j'espère, une consolation pour ce patient, pour ce martyr qui, dans sa préface, hélas ! s'appelle lui-même le supplicié, l'Académie a décerné le prix Lambert à M. Xavier Aubryet.

RAPPORT

DE

M. CAMILLE DOUCET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1879.

Messieurs,

On m'a reproché d'abuser de votre patience. On a eu raison, et, malheureusement, voilà que, plus que jamais, je vais mériter ce reproche. Presque triplé depuis dix ans, le nombre de nos concours vient de s'accroître encore. Ceux qui me suivront, dans ce nouveau voyage à travers les livres, trouveront donc la route bien longue, et m'en voudront, j'en ai peur, de m'attarder à chaque station. Plus d'un, en revanche, parmi ceux dont la part vous

aura semblé trop grande, m'accusera au contraire d'avoir dérobé quelque chose à l'éloge qu'il se croyait dû.

Trois nouveaux prix : *le prix Monbinne, le prix Juglar* et *le prix Jean Reynaud,* vont, dans cette séance, être décernés pour la première fois par l'Académie qui, chargée souvent d'une tâche ingrate, trouve toujours son dédommagement et sa récompense dans le bien à faire, dans le talent à encourager.

Le prix Jean Reynaud, Messieurs, s'il est le dernier venu de nos prix, en devient aussitôt le premier par sa valeur, par son importance. Il consiste dans une somme annuelle de dix mille francs que chacune des cinq classes de l'Institut doit, à son tour, et sans pouvoir la diviser, décerner à une œuvre originale, élevée, ayant un caractère d'invention et de nouveauté, et qui se serait produite dans une période de cinq ans.

Voilà un beau programme! trop beau peut-être.

Il y a quinze ans, un vrai philosophe, un rare écrivain, dont l'Institut ne demandait qu'à s'enrichir, M. Jean Reynaud, mourait avant l'âge, laissant après lui la gloire d'un nom sans tache; si honoré qu'un de nos meilleurs confrères a pu dire de lui : *C'était presque le plus bel exemplaire de l'homme qu'il m'ait été donné d'admirer.*

Poète autant que savant et qu'historien, M. Jean Reynaud avait, au plus haut point, témoigné de ces qualités diverses dans la composition de deux ouvrages fondamentaux dont notre jeunesse salua l'apparition et dont près

de quarante années n'ont pu que consacrer le succès. *Terre et Ciel* et *l'Esprit de la Gaule* mériteraient que l'Académie leur attribuât le prix fondé en souvenir de leur auteur. C'est à de pareilles œuvres que devait songer, en rédigeant son programme, la noble femme qui, après avoir partagé et charmé la vie du philosophe, vient, par un généreux sacrifice, de lui élever un monument qui ne peut manquer de rendre sa mémoire impérissable, en la faisant toujours bénir.

Pour fonder un prix pareil, l'argent ne suffit pas; il faut que les sentiments soient au-dessus de la fortune. Et quand une fois le prix existe, pour le bien donner, la difficulté n'est pas moindre. Mme Jean Reynaud avait cru simplifier les choses en stipulant que les membres de l'Institut pourraient prendre part au concours. L'Académie en a décidé autrement, pour cette fois du moins, et sans engager l'avenir. L'embarras du choix était devenu trop grand pour elle; tant de nos confrères pouvant y prétendre; soit que, se taisant, ils laissassent leurs œuvres se présenter d'elles-mêmes; soit que, cédant aux instances de leurs amis, ils consentissent à entrer franchement dans l'arène, où bientôt, sortant de leurs tombes, d'illustres morts allaient revivre tout à coup pour leur disputer la couronne. Si glorieuse que fût la lutte, elle eût été trop pénible entre amis, entre confrères, entre membres d'une même famille. Chacun a reculé devant ce péril, et l'Académie s'est récusée la première, estimant que pour elle il est plus digne de donner que de recevoir.

Plusieurs poètes, dont, je dois le dire, aucun n'avait sollicité nos suffrages, ont, tout d'abord, et à leur insu,

obtenu cet honneur de nous être dénoncés par leur talent. Méritant tous la préférence, par l'ensemble de leurs travaux, comme par l'éclat de leurs succès et de leurs bonnes renommées, les uns avaient contre eux le souvenir de récompenses trop récentes, qui les recommandaient pourtant; les autres, par la date de leurs derniers ouvrages, se trouvaient placés de droit en dehors des conditions du programme ; l'un d'eux enfin, que le danger n'effraye jamais, avait poussé la modestie jusqu'à décliner toute compétition. Plus on a de titres, plus on tient à s'en créer d'autres.

Parmi les candidats, peu nombreux d'ailleurs, qui nous avaient envoyé leurs livres, des raisons de principe en ont fait écarter deux ou trois. Le reste... il y a, pour ne pas nommer le reste, un vers de Corneille que vous connaissez mieux que moi.

Aux termes de la donation, je le répète, une œuvre originale, élevée, ayant un caractère d'invention et de nouveauté, et qui se serait produite dans une période de cinq ans, pouvait seule être couronnée. Cette œuvre existait, Messieurs. Par modestie ou par orgueil, elle aussi ne nous demandait rien; mais son succès parlait pour elle. Pendant plus de cent représentations consécutives, le public avait applaudi, sur la première scène française, une tragédie héroïque, inspirée par les sentiments les plus nobles, par le patriotisme le plus élevé et le plus consolant; une vraie tragédie, joignant même aux qualités du genre ce que, dans ses *Lettres sur Œdipe,* Voltaire n'a pas craint d'appeler ses défauts nécessaires. Une tragédie à l'heure qu'il est, c'est une nouveauté, Messieurs, et celle-ci, qui se jouera encore,

était représentée pour la première fois il y a quatre ans, le 15 février 1875.

La voix publique nous a dicté notre choix. C'est à son autorité, à sa faveur, à sa justice, que répond l'Académie en décernant le prix *Jean Reynaud* à la tragédie populaire de M. le vicomte Henri de Bornier : *la Fille de Roland*.

Le prix Juglar ne présentait pas les mêmes inconvénients et ne soulevait pas les mêmes difficultés. La personne charitable qui en a eu la pensée généreuse et qui s'est voilée à demi en ne lui donnant que la moitié de son nom, avait voulu, sous la dénomination de *prix de Mme Marie-Joséphine Juglar*, consacrer une somme de trois mille francs à aider un jeune homme ayant déjà fait preuve de talent, et à honorer un vieil écrivain estimé pour son mérite.

Estimé pour son mérite, comme pour l'honnêteté de son caractère, pour sa vie laborieuse et son infatigable vieillesse, l'auteur des *Contes de l'atelier*, de *Daniel le lapidaire*, des *Souvenirs d'un enfant du peuple*, de tant d'autres romans restés populaires et d'ouvrages nombreux applaudis sur tous nos théâtres, M. Michel Masson, réunissait, et au delà, les conditions fixées par la donatrice. Une part du prix Juglar a été mise à sa disposition. En songeant à lui spontanément, l'Académie eût été heureuse de pouvoir lui offrir davantage.

Le surplus du prix a été attribué, pour deux mille francs, à un jeune poète, un peu indiscipliné, disait de lui le rapporteur bienveillant qui recommandait sa candidature à l'attention de l'Académie. M. Charles Cros a fait preuve de talent en composant des poésies dont l'une, intitulée

le Fleuve, mérite d'être particulièrement remarquée. Nous connaissons de lui plusieurs saynètes en vers, originales et piquantes, qu'un comédien d'esprit a fait souvent applaudir dans les salons de Paris. M. Cros sait l'hébreu et possède, à un haut degré, le sentiment des littératures étrangères. Il a présenté enfin quelques mémoires à l'Académie des sciences. En voilà plus qu'il n'en fallait pour justifier notre choix. J'oublie à dessein un nouveau petit volume de vers, quelque peu... gaulois, dit-on, que M. Cros aurait publié depuis la décision de l'Académie et dont l'Académie n'a pas eu à connaître. Dans ces limites, et sous ces réserves qu'elle m'a chargé de faire, l'Académie encourage avec plaisir dans M. Cros un jeune poète, un jeune savant, et un jeune père de famille, digne d'intérêt à tous ces titres.

En souvenir de leur ancien caissier, M. Théodore-Nicolas Monbinne, deux agents de change de Paris, à qui ce brave employé avait légué le fruit de ses économies, M. Eugène Lecomte et M. Léon Delaville Le Roux, ont fait don à l'Académie française, comme à l'Académie des beaux-arts, d'une inscription de quinze cents francs de rente a l'effet de fonder un prix biennal de trois mille francs, qui porterait le nom de *prix Monbinne* et qui serait particulièrement applicable à des personnes ayant suivi la carrière des lettres ou de l'enseignement.

Quand l'Académie française, accomplissant à son tour sa douce mission, va, pour sa part, donner suite aux intentions généreuses de ces deux Messieurs, elle aime à remercier, avant tout, le caissier fidèle qui, même après

sa mort, soucieux de son petit pécule, savait ce qu'il faisait en le plaçant si bien; elle aime à remercier aussi ceux qui se sont doublement honorés en acceptant d'une main, et en rendant de l'autre, un honnête argent, gagné par un honnête homme et dont ils ont fait un honnête emploi.

L'Académie a répondu de son mieux à leur confiance en partageant *le prix Monbinne* entre trois personnes dignes d'intérêt, d'estime et de sympathie : M. Xavier Aubryet, M. Albéric Second et Mme veuve Henry Monnier.

Un prix du même genre, institué dans le même but, *le prix Lambert,* de la somme de seize cents francs, est décerné avec honneur à un respectable vieillard, âgé de quatre-vingt-dix ans et aveugle, M. P.-M. Quitard, qui, cette année, présentait encore à l'un de nos concours plusieurs de ses ouvrages récemment composés, tandis que dans sa première jeunesse, à soixante-dix ans de distance, il s'était fait connaître et s'était même rendu populaire en publiant un très bon livre dans lequel nous avons tous appris à lire et à penser : *la Morale en action.*

Plus de six cent mille exemplaires de ce livre ont été vendus depuis lors, sans profit, mais non sans gloire, pour le digne homme qui, dans l'origine, avait cédé d'avance, à bas prix, la propriété de sa fortune.

L'an dernier, Messieurs, le grand prix Gobert, d'une valeur presque égale au nouveau prix Jean Reynaud, était décerné à M. Chantelauze pour son ouvrage sur *le Cardinal de Retz et l'affaire du chapeau.*

En le proclamant ici, j'ajoutais : « M. Chantelauze se pro-

pose de raconter encore, à l'aide de nouveaux documents, la lutte que le cardinal de Retz soutint pendant sept années, dans la prison et dans l'exil, après l'extinction de la Fronde, contre Mazarin ; et les missions importantes dont Louis XIV le chargea plus tard auprès du Saint-Siège. »

M. Chantelauze a tenu parole, et cette seconde partie, qui promettait de n'avoir pas moins d'intérêt que la première, il l'a publiée sous ce titre : *le Cardinal de Retz et ses missions diplomatiques à Rome.*

Le chef de parti a fini son grand rôle d'agitateur politique, disait à l'Académie le savant historien auquel je voudrais pouvoir emprunter la totalité de son rapport. Il nous apparaît aujourd'hui sous un aspect nouveau, comme un diplomate consommé, employant au service de l'État sa grande expérience, sa merveilleuse sagacité et toutes les ressources de l'esprit le plus subtil.

Moins piquant que le premier volume et d'un intérêt moins vif, ce qui tient à la nature même du sujet, le nouvel ouvrage de M. Chantelauze se distingue comme l'autre par des qualités estimables ; son style, plus élégant et plus sévère, semble s'élever avec l'importance des évènements qu'il raconte.

Ces deux parties d'un même tout ne devant plus être séparées, l'Académie les réunit et les récompense en décernant de nouveau le grand prix Gobert à M. Chantelauze, pour l'ensemble de ses travaux sur le cardinal de Retz.

Le second prix Gobert est attribuée à un très bon livre de M. l'abbé Mathieu, professeur au séminaire de Pont-à-

Mousson : *L'ancien régime dans la province de Lorraine et Barrois;* un de ces rares ouvrages qui, sous un titre modeste, ont le grand mérite de tenir plus qu'ils ne promettent.

L'histoire de la Lorraine, avec son organisation ecclésiastique, féodale, judiciaire, administrative et financière, est exposée là de la façon la plus claire, et cette savante étude, dont le but apparent est de nous faire connaître une seule province, embrasse presque entièrement l'ensemble de la monarchie française. Équitable et modéré dans les jugements qu'il porte sur les causes qui, en Lorraine comme ailleurs, ont préparé les bouleversements de la Révolution, M. l'abbé Mathieu fait, avec convenance et réserve, mais avec la plus louable impartialité, la part de tous les torts, même des torts du clergé et des ordres religieux; il les diminue en n'affectant pas de les méconnaître. Son style est excellent, et, quand un pareil ouvrage semblait ne demander que de la correction, ce n'est pas sans quelque surprise qu'on y trouve, par surcroît, l'agrément d'une élégance simple et naturelle.

Le livre de M. Ernest Denis sur *Huss et la guerre des Hussites* est une œuvre considérable qui atteste une grande érudition et une puissante faculté de travail. Les symptômes précurseurs de la révolution religieuse du XVIe siècle apparaissent dès la fin du XIVe. Après un coup d'œil jeté sur cette préface de son histoire, Jean Huss entre en scène; le voilà tout entier; si sincère dans sa piété, si courageux en présence d'un supplice horrible, si fermement convaincu jusqu'au dernier moment qu'il restait

fidèle au catholicisme, alors qu'il en sapait les bases fondamentales et qu'il ouvrait la porte à Luther. L'indignation que sa mort excite en Bohême, le soulèvement de ce petit peuple qui, pour défendre sa nationalité et sa religion telle qu'il la comprend, lutte avec succès contre l'Église et l'Empire, repousse cinq invasions, porte la guerre chez ses agresseurs qui d'abord s'étonnent et reculent ; plus tard enfin, lorsque cinquante années de luttes ont épuisé ses ressources, lorsque la division s'est mise dans ses rangs, le respect qu'il continue d'inspirer à ses ennemis et qui lui vaut d'obtenir la paix à des conditions honorables : tels sont les tableaux que déroule sous nos yeux l'intéressant ouvrage de M. Ernest Denis. J'hésite à me demander si, à la sympathie, à l'admiration que ses héros lui inspirent ne se mèle pas un peu d'exagération ; ce qui s'expliquerait d'ailleurs par la grandeur des évènements et des caractères au milieu desquels d'attrayantes études ont fait vivre longtemps l'auteur de ce beau travail.

L'Académie lui décerne une moitié du prix Thérouanne ; l'autre étant attribuée à M. Félix Rocquain, pour son livre intitulé : *l'Esprit révolutionnaire avant la Révolution*.

Préparée par la ruine des finances, par l'abus des privilèges, par les scandales d'en haut, par la misère d'en bas, par les querelles enfin et les luttes incessantes des pouvoirs dirigeants, la Révolution était prévue longtemps avant qu'elle éclatât. Personne ne l'ignore. Elle avait été prophétisée en termes effrayants par le marquis d'Argenson, et Louis XV, avec son insouciance historique, prédisait que ses petits-fils auraient fort à faire avec les *Républiquins*, —

employant déjà ce mot, mais n'en sachant pas encore l'orthographe.

Le mérite du livre de M. Rocquain, c'est de nous présenter dans l'ordre chronologique et en s'appuyant sur des faits nombreux, sur des citations curieuses, les progrès de cette décomposition de l'ancienne monarchie; c'est de nous mettre à même d'apprécier graduellement, avec équité, la part qu'ont prise à ce mouvement ceux-là qui, par leurs fautes, pour ne pas dire plus, allaient le rendre inévitable, ceux-là qui, les premiers, devaient en être les victimes. L'esprit philosophique, que l'on considère volontiers comme ayant enfanté l'esprit révolutionnaire, nous apparaît, au contraire, comme en étant moins la cause que l'effet; la monarchie et la religion voyaient leur culte singulièrement affaibli, quand la jeune philosophie, timide jusqu'alors et se cachant dans l'ombre, osa lever son drapeau. L'ouvrage de M. Rocquain, ne fût-il qu'un recueil de documents, aurait déjà une grande valeur, qui s'augmente de l'habileté avec laquelle ont été mis en œuvre tous les matériaux qui s'y trouvent, non entassés, mais réunis.

Ayant épuisé les couronnes de ce concours, l'Académie a voulu, du moins, qu'un mot de souvenir témoignât ici de son estime pour une *Étude historique* pleine d'intérêt et d'agrément que M. le comte de Baillon a publiée *sur Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre*.

Si préoccupée qu'elle soit toujours de ne pas déprécier ses récompenses en les prodiguant, l'Académie résiste difficilement au plaisir d'encourager les bons livres par

quelque témoignage de sympathie et d'approbation. Sa tâche s'en augmente ; la nôtre aussi.

Sur les cinq mille francs, montant du prix fondé par M. Marcelin Guérin, elle en attribue quatre à M. Charles Aubertin pour son livre sur l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen âge*. Le surplus est accordé à M. Gustave Boissière pour son ouvrage intitulé : *Esquisse d'une histoire de la conquête et de l'administration romaine dans le nord de l'Afrique et particulièrement dans la province de Numidie*.

Sur les trois mille francs montant de la fondation Bordin, deux mille sont attribués à M. Charles Schmidt pour son *Histoire littéraire de l'Alsace*, et mille à M. Lichtenberger, pour son *Étude sur les poésies de Gœthe*.

Ce n'est pas tout.

Deux autres ouvrages ont été distingués parmi ceux qui se présentaient pour ce dernier concours : *l'Italie au XVIe siècle*, par M. de Tréverret ; *Camoëns et la Lusiade*, par M. Clovis Lamarre ; et trois parmi les candidats au prix Marcelin Guérin : *Histoire de Henri de Latour d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal de France*, par M. L. Armagnac ; *la Philothée de saint François de Sales, Vie de Mme de Charmoisy*, par M. Jules Vuÿ, ancien président de la cour de cassation du canton de Genève, et deux volumes de Mme Mary Summer, intitulés : *Contes et légendes de l'Inde ancienne ; les Héroïnes de Kalidasa et les Héroïnes de Shakespeare*.

Ces cinq ouvrages, ne pouvant être couronnés comme les quatre autres, ont paru mériter au moins d'être mentionnés dans ce rapport.

Écrit avec beaucoup de grâce, le recueil des *Contes et légendes de l'Inde ancienne*, par Mme Summer, rappelle agréablement les contes des *Mille et une Nuits*, dont Galland a pris la fleur. Le second volume, dans lequel les héroïnes du vieil Hindou sont ingénieusement, et un peu subtilement, comparées aux incomparables héroïnes du grand Anglais, est rempli de portraits fins et délicats; il contient en outre des documents instructifs et précieux qui, sous le pseudonyme dont elle se couvre, font reconnaître, dans leur auteur, la femme, savante elle-même, d'un très-savant orientaliste, M. Foucaux, professeur au Collège de France.

En racontant l'histoire touchante d'une sainte parente de saint François de Sales, M. Jules Vuÿ a fait un bon livre, doublement utile par l'exemple d'une belle vie et par l'exemple d'une belle mort. Tandis que M. Armagnac nous fait admirer dans Turenne l'image même du courage et l'une des plus hautes personnifications de la gloire militaire, M. Clovis Lamarre élève un monument nouveau à la mémoire immortelle du Camoëns et, dans son livre sur l'Italie au XVIe siècle, M. de Tréverret, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Bordeaux, nous charme et nous instruit par de savantes études sur les grands hommes de ce temps et de ce pays, depuis Machiavel jusqu'à l'Arioste et Guichardin.

Sans nous séparer tout à fait de cette radieuse Renaissance à laquelle nous ramènerait bientôt le beau livre de M. Aubertin, reculons un moment avec M. Charles Schmidt jusque dans la pénombre du XVe siècle qui finit et du XVIe qui va commencer. Déviant un peu de la route qu'il devait suivre, son important ouvrage, comme il le dit

lui-même dans sa préface, a pris une tournure plutôt érudite que littéraire. Il contient notamment de curieuses études biographiques sur des savants et des écrivains dont les noms et les œuvres méritaient qu'on les remît en lumière. Satires, poèmes, livres latins, l'auteur a tout lu et nous fait tout lire ; c'est un travail énorme, solide et instructif, que l'Académie a distingué en première ligne parmi ceux qui lui étaient présentés pour le prix Bordin.

Dans l'agréable et piquante étude que le même prix a récompensée, M. Ernest Lichtenberger s'attache, — j'ai failli dire, s'acharne, — à expliquer les œuvres poétiques de Gœthe par les divers incidents de sa vie, par les émotions diverses de son âme. A l'en croire, soumis tour à tour à de douces joies et à de vives souffrances, Gœthe n'aurait fait que reproduire, que photographier en quelque sorte les unes et les autres dans ces poésies indiscrètes qui, en nous charmant, le trahiraient.

En les écrivant jour par jour, sous la dictée de son cœur, dont M. Lichtenberger a trouvé la clé, Gœthe nous aurait livré d'avance le secret de sa vie et de ses sentiments, de ses plaisirs et de ses peines, de ses amours et de ses regrets, de ses sourires et de ses larmes ! Dangereuse théorie, paradoxe aimable, dont il ne faudrait pas trop abuser !

Le style de M. Lichtenberger est excellent : plein de nuances délicates et d'une élégance soutenue.

En revenant ainsi sur nos pas, nous trouvons devant nous, Messieurs, le livre de M. Boissière. En remontant encore, nous arrivons bientôt à celui de M. Aubertin.

Ancien inspecteur d'académie en Algérie, et appelé

à vivre pendant quelque temps sur cette terre d'Afrique, jadis romaine, aujourd'hui française, M. Gustave Boissière a fait là de sérieuses études et recueilli le témoignage précieux des écrivains latins sur des luttes célèbres qu'il nous apprend à mieux connaître.

Dans la dernière partie de son ouvrage, après avoir comparé aux travaux de la colonisation romaine les débuts de la nôtre dans le même pays, M. Boissière venge la France des attaques et des préventions dont elle fut trop longtemps victime, et démontre qu'en fin de compte, elle a plus fait en Afrique depuis un demi-siècle que, dans le même laps de temps et toute proportion gardée, n'y avaient fait d'abord les Romains eux-mêmes.

Ce livre ne diminue pas Rome, il grandit la France ; et notre patriotisme lui en sait bon gré.

Comme écrivain, comme érudit, M. Aubertin est très-connu de l'Académie qui l'a déjà couronné ; il se rattache même à l'Institut comme correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

Son nouvel ouvrage embrasse l'histoire des lettres françaises depuis son origine jusqu'à la fin du XVIe siècle. Pour accomplir une pareille tache, l'auteur s'est naturellement aidé des recherches faites avant lui ; choisissant bien, sans dissimuler ses emprunts et condensant avec art les idées, les faits et les choses. Il n'y avait pas moins de huit cents manuscrits de poèmes à examiner, pas moins de quatre millions de vers à lire ; les chansons de geste à elles seules formant quarante volumes et contenant quatre cent mille vers !

M. Aubertin n'a pas tout lu ; mais il en a lu plus que personne. Il faut l'en croire sur parole.

Plus faciles à contrôler, ses jugements sur les premiers historiens de la France et sur les monuments qu'on leur doit ont paru dignes de tout éloge et au-dessus de toute critique.

Avec l'autorité que lui donnent ses premiers travaux, et ce nouveau travail supérieur encore aux anciens, M. Aubertin, parvenu à la conclusion morale de son œuvre, la termine en exposant le mouvement heureux de la Renaissance dans une brillante étude sur le génie national du XVIe siècle. Lui reprocherons-nous d'avoir quelquefois dépassé la mesure et fait à certains auteurs une part trop grande, hors de proportion avec leur mérite honnête et leur talent modeste ? Si quelques exagérations, si quelques taches ont été signalées çà et là dans cette grande *Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen âge,* le livre, dans son ensemble, n'en est pas moins très-distingué, très-savant, et remarquablement bien composé. C'est, à coup sûr, un des meilleurs que l'Académie ait eu à couronner dans ses différents concours.

Pour le concours de traduction, fondé par M. Langlois, quatorze ouvrages nous avaient été présentés ; cinq d'entre eux, par des mérites divers, ont disputé les suffrages de l'Académie.

Les deux plus importants, entre lesquels le prix est partagé par portions égales, sont : une traduction des *Œuvres de Synésius*, due à M. H. Druon, et une traduction faite par Mme Henriette Loreau de dix volumes, publiés en

langue anglaise, sur les illustres voyageurs *Burton, Livingstone, Schwinfurth, Cameron* et *Stanley*.

Personnage important du XIVe siècle, Synésius se distinguait à la fois comme philosophe et comme écrivain avant de se distinguer comme évêque. Sa conversion religieuse s'opéra si simplement, si doucement, qu'on a dit de lui qu'il avait coulé dans la doctrine chrétienne.

Ses lettres sur les affaires du temps ont une certaine grâce jointe à tous les défauts de la décadence grecque; remplies de subtilités et de faux brillants, elles se rapprochent parfois du style qu'affectèrent Balzac et Voiture; mais ses dissertations philosophiques, ses hymnes surtout que l'on a exaltées et comparées aux chants de Pindare, sont d'une rare élévation. Était-ce donc un beau génie, comme l'a dit un maître? C'était plutôt un bel esprit.

En traduisant ses œuvres, M. Druon a rendu un véritable service aux savants et aux lettrés; il l'a fait en très-bon style et, en tête de sa traduction, il a placé une introduction remarquable qui ajoute encore au mérite de son ouvrage.

Les dix gros volumes traduits par Mme Loreau avec autant d'élégance que de fidélité appartiennent à un autre genre et à une autre époque. On le leur a reproché. En couronnant cette intéressante publication, l'Académie, je dois le dire, a cédé surtout à l'admiration que lui inspiraient les intrépides voyageurs qui ont enrichi la science de leurs précieuses découvertes.

L'Académie s'est demandé si M. Langlois se préoccu-

pait des livres modernes lorsque la pensée lui vint de fonder un prix de traduction. Savant distingué, ami des œuvres sérieuses, M. Langlois a répondu d'avance et tracé son programme en donnant lui-même l'exemple des choix à faire et des livres à répandre.

Quoi qu'il en soit, une récompense était due à Mme Loreau pour le grand et excellent travail auquel sa vie s'est consacrée.

Rien de plus intéressant, de plus curieux et de plus émouvant que ce recueil des voyages célèbres faits de nos jours, sur la côte australe et jusque dans le centre de l'Afrique, par des explorateurs anglais et américains, par des Français aussi : depuis le temps où, au XIVe siècle, des marins, partis de Dieppe, abordaient les côtes de la Guinée, jusqu'au jour où, en perçant hier l'isthme de Suez, comme il percera demain l'isthme de Panama, notre savant compatriote, notre illustre confrère et ami M. Ferdinand de Lesseps faisait une sorte de grande île de ce vaste continent africain qu'ont traversé avec tant de hardiesse et d'honneur, de péril surtout, les vaillants, les généreux, les téméraires, dont ces dix volumes nous racontent l'histoire, qui n'est pas finie.

La gloire, hélas ! a tenté trop de nobles cœurs : n'obéissant qu'à son courage, on veut aller la chercher là-bas : on l'y trouve; mais, comme elle a ses héros, elle a trop souvent ses martyrs !

Au-dessous des deux ouvrages couronnés par elle, l'Académie en a réservé trois qu'elle m'a recommandé de mentionner avec estime :

Deux petits volumes publiés par M. Eugène Fallex sous ce titre : *Anthologie des poètes latins ;*

Une traduction d'*Eunape* par M. le baron Stéphane de Rouville (Vies des philosophes et des sophistes);

Et une traduction en vers des sonnets de Pétrarque, par M. Philibert Leduc ; travail solide et correct qui, serrant le texte de près, concilie le respect dû au poète italien et le respect dû à la langue française.

Nommer Pétrarque suffit à sa gloire. Je n'en dirai pas autant d'Eunape dont beaucoup ignorent jusqu'au nom. Rhéteur et biographe du IVe siècle, il a composé une sorte d'histoire de vingt personnages que nous avions le tort de moins connaître encore, et son livre instructif abonde en détails curieux sur les choses d'alors, sur les personnes et sur l'état des esprits. La traduction que M. de Rouville en a faite est agréable et facile. Plusieurs fois déjà, il avait présenté à nos concours des traductions intéressantes de divers ouvrages grecs ; l'Académie, qui s'en souvient, aime à lui en tenir compte.

Précieuse pour les amis des lettres, qui n'ont pas le temps de lire en entier les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, l'Anthologie de M. Eugène Fallex leur donne un spécimen des quarante poètes latins qui ont brillé deux siècles avant l'ère chrétienne, et quatre cents ans après, depuis Livius Andronicus jusqu'à Rutilius Numatianus.

Au mérite d'avoir choisi habilement dans la grande littérature, et discrètement dans la littérature libre, les passages les plus propres à faire apprécier chaque auteur, M. Fallex joint celui d'avoir bien traduit ces fragments de

choix et de s'être toujours, autant que possible, rapproché de l'original.

Avant d'arriver au concours Montyon, l'un des plus anciens, l'un de ceux qui, d'ordinaire, intéressent le plus les mères de famille, étant consacré surtout aux ouvrages utiles aux mœurs, laissez-moi vous dire un mot de trois autres concours, d'origine récente, qui, par leur but et leurs résultats, sont vraiment dignes d'attention :

Le prix Archon-Despérouses, le prix de Jouy et ce prix sans nom, que nous ne savions jamais comment qualifier, mais qui, par la force des choses, malgré la volonté et la modestie de son fondateur, finira par s'appeler le prix Vitet, remontent tous trois à cinq ans à peine.

Affecté spécialement à la philologie française, le prix Archon-Despérouses s'est vu disputé cette année par de nombreux concurrents : un ouvrage intitulé *Histoire et théorie de la conjugaison française,* par M. Camille Chabaneau, a paru mériter qu'on le distinguât en première ligne. C'est l'œuvre d'un érudit qui, non content de savoir ce qu'ont fait les autres, veut encore aller plus loin qu'eux. Son livre se compose de deux parties : l'une plus générale, plus philosophique, où il cherche à préciser la signification exacte des divers temps et la raison d'être de chacun d'eux, montrant en quoi ils se rapprochent ou diffèrent, et comment, par leur moyen, l'esprit arrive à exprimer les nuances les plus fines du passé, du présent et du futur; l'autre, plus historique, où il fait voir de quelle manière nos conjugaisons se sont formées du latin et où, sur chacune d'elles, il émet des idées nouvelles et profondes.

A cet excellent ouvrage, dont la forme est aussi précise et aussi nette que le fond en est solide, l'Académie décerne un prix de *deux mille francs*.

Elle accorde deux prix, de *mille francs* chaque, l'un à M. de Chambure pour son *Glossaire du Morvan*, un de ces livres consciencieux et utiles où l'étude des patois locaux sert à l'histoire de la langue nationale; l'autre à M. Luchaire pour une savante *Étude sur les idiomes pyrénéens de la région française*, pour des recherches philologiques des plus intéressantes sur la langue basque, sur les patois gascon, languedocien et catalan dans cette partie des Pyrénées qu'habitent encore aujourd'hui les descendants directs de tant de races diverses.

Si, pour ce concours, l'Académie avait eu un prix de plus à décerner, elle l'eût donné avec plaisir à M. Chazaud pour sa belle et curieuse publication des *Enseignements d'Anne de France à Suzanne de Bourbon*. Ce livre charmant d'une mère à sa fille, plein de raison et plein de grâce, pourra être mis à côté des meilleurs, parmi les ouvrages exquis que nous a laissés le XVIe siècle.

Fondé par la fille du célèbre ermite de la Chaussée d'Antin, pour être distribué tous les deux ans *à un ouvrage, soit d'observation, soit d'imagination, soit de critique, et ayant pour objet l'étude des mœurs actuelles*, le prix de Jouy est décerné à M. Édouard Drumont pour un petit volume d'études publié par lui sous ce titre : *Mon vieux Paris*.

Je m'empresse d'ajouter que ce titre, M. Drumont ne

l'a donné que par une sorte d'antiphrase à son livre qui, tout aussi bien, mieux peut-être, mais en y perdant quelque chose de sa bonne grâce et de sa bonhomie, aurait pu s'appeler : *Paris nouveau.*

A propos de l'Exposition de 1878, M. Drumont, jetant un coup d'œil en arrière, remonte à l'origine des Expositions universelles et ne s'éloigne un moment de notre époque que pour bien vite y revenir. En parcourant les nouvelles rues et les nouveaux boulevards, le boulevard Saint-Germain notamment, il retrouve incessamment le passé, que le présent remplace ; il étudie l'un par l'autre, les compare et les éclaire. Il amuse en instruisant. C'est bien là un ouvrage d'observation et de critique dans lequel même ne manque pas l'imagination et dont une partie a pour objet l'étude des mœurs actuelles.

En accordant le prix de Jouy à ce livre de M. Drumont, l'Académie a distingué un petit volume de M. Stenne, intitulé *Perle,* livre agréable, simple, attachant et moral qui, peut-être, eût mieux trouvé sa place dans un autre de nos concours.

Je vous disais tout à l'heure que le prix anonyme, fondé en 1873, finirait, quoi qu'il en eût, par s'appeler un jour *le Prix Vitet;* la famille de notre illustre confrère a compris, comme l'Académie, que, malgré tout, le secret dont voulait s'entourer cette libéralité généreuse était devenu le secret de la comédie et qu'il y aurait quelque puérilité à défendre plus longtemps une chère mémoire contre la reconnaissance qui lui est due. Va donc pour le prix Vitet! Et, puisqu'en tout il n'y a que le premier pas qui coûte, à cette

indiscrétion je vais en ajouter une autre, dont vous me remercierez. Au lieu de vous rendre compte moi-même du résultat de ce concours, comme ce serait mon devoir, je vais céder la place et la parole à l'un de ceux que vous aimeriez le plus à écouter parmi nous, à celui qui veut le moins qu'on l'entende, tant la tristesse de son âme le retient, à nos dépens, sous sa tente.

« Parmi les romanciers qui se sont produits en ces derniers temps, disait M. Jules Sandeau, dans son rapport sur le Prix Vitet, il en est un qui mérite une place à part et qui ne pouvait échapper à l'attention de l'Académie. Comme tous les biens honnêtement amassés, cette fortune littéraire ne s'est pas élevée en un jour. La mode et l'enseignement n'y sauraient rien prétendre; le travail et le talent ont tout fait. Si mes souvenirs ne me trompent pas, c'est en 1872, au lendemain de nos désastres, que parurent les premiers essais de Mme Thérèse Bentzon. Bien que l'heure fût peu clémente, ces essais ne passèrent pas pourtant inaperçus. Ils étaient pour plaire aux délicats et s'adressaient à cette portion du public qui s'appelait autrefois le parti des honnêtes gens. Ils allèrent à leur adresse. Dès lors, les œuvres de Mme Bentzon se succédèrent d'année en année discrètement, sans bruit ni fanfares. Jamais talent ne s'affirma d'une façon plus modeste et plus fière. Par un de ces bonheurs qui ne doivent rien au hasard et dont le travail a seul le secret, chaque œuvre nouvelle marquait un progrès, un pas de plus vers la perfection. Les plus aimables qualités du romancier et de l'écrivain se trouvaient réunies dans ces récits de la vie moderne. La passion n'en était pas exclue; bien

loin de là, elle en était l'âme. Mais, grâce à la pente naturelle d'un cœur droit et d'un esprit sain, l'auteur, sans étalage de morale, finissait toujours par la ramener et par l'asservir aux vérités et aux lois éternelles. Ses deux derniers ouvrages : le *Remords* et l'*Obstacle* ont mis le sceau à sa réputation.

« Combien d'autres que j'aimerais à citer! La *Petite Perle,* par exemple. C'est le nom de l'héroïne. Ce nom sert de titre au volume, et, s'il est vrai de dire que jamais nom ne fut mieux porté, il est juste de reconnaître que jamais titre ne fut mieux justifié. Car c'est une perle, en effet; c'est un bijou que ce joli roman.

« A tant de mérites qui plaident pour Mme Bentzon auprès de l'Académie, il faut joindre la fleur d'estime qui s'attache à sa personne. Elle-même l'a dit : Rien n'honore une femme autant que la conquête légitime de l'indépendance par le travail. Aussi vit-elle honorée, entourée de sympathies et de respects. Cela n'ajoute rien au talent, mais n'y gâte rien, que je sache. »

« M. Jules Claretie est un écrivain jeune encore, qui a déjà beaucoup écrit et qui n'en est pas à faire ses preuves de talent. Il méritait bien, lui aussi, d'attirer l'attention de l'Académie. Son dernier ouvrage, intitulé *le Drapeau,* n'a pas le caractère d'un roman ou d'une nouvelle. Ce n'est, à vrai dire, qu'une anecdote racontée, mais qui offre, dans sa simplicité même, quelque chose d'héroïque et d'épique dont il est impossible de n'être pas frappé : l'amour de la patrie et le fanatisme du drapeau ont rarement inspiré de plus nobles accents. »

Répondant à cet appel, et couronnant dans ces deux

auteurs l'ensemble distingué de leurs œuvres, l'Académie a décerné le prix Vitet, d'une valeur d'environ *six mille francs*, à Mme Thérèse Bentzon et à M. Jules Claretie.

Ma tâche avance, Messieurs, et je n'ai plus à vous parler que de deux concours; du concours Montyon, il est vrai, celui que poursuivent toujours les plus nombreux prétendants, et du plus ancien de tous, dont la fondation remonte à plus de deux siècles : le concours de poésie.

Cent vingt auteurs, dont plusieurs avec plusieurs livres, ont pris part, cette année, au concours fondé par M. de Montyon pour les ouvrages utiles aux mœurs. Huit prix leur ont été accordés, et je craindrais de vous effrayer si je vous disais tout de suite, en bloc et sans préparation, de combien de volumes j'aurai à mentionner au moins les titres dans ce rapport déjà trop long. Il est bon, après tout, que le nombre des ouvrages méritants dépasse à ce point le nombre des prix destinés à récompenser leur mérite.

Ayant toujours à tenir compte des intentions morales du donateur, l'Académie était aussi guidée dans ses choix par le besoin de faire une part à peu près égale aux divers genres de travaux soumis à son examen.

Deux ouvrages bien différents, par leur genre, sinon par leur but, ont été placés en première ligne, sur le même plan, l'*Histoire de la duchesse d'Aiguillon*, par M. Bonneau-Avenant, et un roman de M. Hector Malot, intitulé : *Sans Famille*.

L'Académie décerne à chacun d'eux un prix égal de *deux mille cinq cents francs*.

Plusieurs autres romans avaient été distingués tout d'abord et je dois nommer ici particulièrement : *Sœur Louise,* par M. Charles Deslys ; la *Fin du Marquisat d'Aurel*, par M. Henri de la Madelène; *Primavera,* par M. Maryan ; *Boisgentil,* par Mme de Pressensé ; les *Histoires de mon Parrain* et *Maroussia,* par M. P.-J. Stahl, qui, je vous dirai bientôt pourquoi, aura sa place à part dans ce concours.

En dédiant son livre à sa fille, M. Hector Malot a, tout de suite, indiqué lui-même qu'il ne s'agissait pas, cette fois, d'un de ces romans de mœurs vulgaires ou d'élégantes immoralités que les pères cachent à leurs enfants et que les auteurs se gardent bien d'adresser à l'Académie.

Sans Famille est un livre très-amusant, plein d'intérêt, et d'une douce morale, fait pour le plaisir de la jeunesse, qu'il ne peut qu'édifier d'ailleurs en lui montrant à chaque page comment, dans une nature primitivement bonne, une âme honnête résiste à la mauvaise fortune et domine les évènements contraires auxquels il semblerait trop facile qu'elle succombât.

Fort attachante par son sujet même et d'une lecture fort agréable, la monographie de *la Duchesse d'Aiguillon,* nièce du cardinal de Richelieu, contient en outre un grand nombre de curieux détails historiques, sur saint Vincent de Paul par exemple, et principalement sur le caractère du grand cardinal, et sur la partie moins connue de sa vie, dans l'intimité de la famille ; sur la vertueuse femme enfin qui, à force de services rendus à l'humanité souffrante, mérite d'être placée parmi les saintes du XVIIe siècle.

« Désabusée des vanités trompeuses de ce monde, dit Fléchier en parlant de la duchesse d'Aiguillon, cette grande chrétienne n'avait été occupée qu'à distribuer ses richesses, sans se mettre en peine d'en jouir. — Elle n'avait été grande que pour servir Dieu noblement, riche que pour assister libéralement les pauvres, et vivante que pour se disposer à bien mourir. »

Le souvenir d'une existence si remplie d'enseignements utiles devait être disputé à l'oubli.

M. Bonneau-Avenant a bien accompli cette tâche. Jamais on n'a pu dire plus justement d'un bon livre qu'il était une bonne action.

Écrire l'histoire de Vauban était une tâche plus grande encore.

« La fortune m'a fait naître le plus pauvre gentilhomme de France », écrivait à Louvois celui qui, par son génie, devait s'illustrer entre tous, dans un siècle qui a compté de si grands hommes, tant de si grands hommes !

Avec un sujet pareil, M. Georges Michel eût pu composer un poème épique ; il a été plus modeste. A son livre, qui est, lui aussi, une monographie plus qu'une histoire, on ne peut reprocher que de n'être pas assez complet et de contenir peut-être quelques erreurs de détail. Un descendant de Vauban possède, nous le savons, sur son glorieux ancêtre des documents inédits très précieux et très authentiques. Puisse-t-il ne pas persister à en garder pour lui le secret !

Quoi de plus intéressant déjà, quoi de plus beau, qui enseigne plus le bien et nous y porte davantage, que le grand

exemple de cette noble vie, entièrement consacrée au travail, à la lutte et aux plus généreux efforts du patriotisme!

A l'intérêt du fond s'ajoute le charme de la forme, et l'Académie a su bon gré à M. Georges Michel de son style clair, correct et même élégant. Elle a placé ce livre en tête des quatre ouvrages auxquels sont décernés quatre prix de *deux mille francs* chaque.

Les trois autres sont :

1° Trois volumes de M. Louis Simonin, intitulés : *l'Or et l'Argent, le Monde américain*, et *les Grands Ports de commerce de la France.*

2° *Histoire critique des Doctrines de l'Éducation en France depuis le XVIe siècle,* par M. Gabriel Compayré, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse.

3° *Les Femmes dans la société chrétienne,* par M. Alphonse Dantier.

Ingénieur distingué, savant économiste, voyageur intrépide et brillant écrivain, M. Louis Simonin, dans ses trois volumes présentés à notre concours, nous fait d'abord visiter avec lui toute l'Amérique du Nord, qu'il a parcourue six fois, où, lui-même, il a dirigé, en Californie, une exploitation importante; tantôt nous faisant pénétrer dans les entrailles de la terre, dans les mines de métaux précieux, nous en expliquant les secrets et mettant à la portée de tous l'art ou plutôt la science de la métallurgie ; tantôt étudiant devant nous, et pour nous, l'origine du Nouveau-Monde, son prodigieux développement, ses institutions, sa société, ses mœurs et son industrie; sans oublier sa merveilleuse organisation hospitalière, qu'il nous fait connaître en détail, l'exposant avec une rare compé-

tence et de la façon la plus saisissante : puis enfin, rentré en France, voilà que du Havre à Marseille, par Nantes et Bordeaux, il nous introduit dans nos grands ports de commerce dont il connaît les souffrances, qu'il nous montre et nous fait comprendre. Non content de signaler ce qui lui paraît défectueux dans la constitution commerciale de notre pays, il s'efforce surtout d'y remédier; recherchant, en homme pratique, le moyen de conserver à la France un rang que la concurrence et l'initiative étrangères menacent de lui enlever.

Si chacun de ces volumes a son cachet personnel et son intérêt particulier, tous les trois se tiennent et se complètent. L'Académie n'a pas voulu les séparer.

L'Histoire critique des Doctrines de l'Éducation en France depuis le XVIe siècle, publiée en deux volumes par M. Gabriel Compayré, est le développement d'un mémoire déjà couronné en 1877 par l'Académie des sciences morales et politiques. Plus que doublé depuis lors, cet ouvrage, sans rien perdre de son ancien mérite, a pris une importance plus grande, qui ne pouvait que justifier une récompense nouvelle. En un temps où l'éducation n'est plus seulement une affaire domestique, où elle est devenue un problème social, comme l'auteur nous le dit dans sa préface, il est utile, en effet, d'examiner l'histoire des systèmes, pour y chercher les vérités durables; mais M. Compayré ne va-t-il pas trop loin, quand il se flatte d'y trouver les éléments certains d'une théorie définitive?

Remarquable par la critique, la science et le goût qui le distinguent, cet ouvrage apporte aux questions qui

s'agitent en ce moment des documents précieux et des renseignements utiles.

En le couronnant pour son érudition profonde et pour un rare mérite d'analyse, qui l'a frappée surtout dans le premier volume, l'Académie a fait de sérieuses réserves sur la dernière partie du livre où l'auteur a tracé, en manière de conclusion, l'esquisse d'une théorie de l'éducation. S'associant au jugement qu'en a porté une autre Académie, elle voit une illusion dans cette idée d'une pédagogie future absolument certaine, rendue évidente comme une science mathématique. L'enseignement n'est pas du domaine de la chimère, et peut-être n'est-il pas sans inconvénient de rêver pour lui des destinées trop ambitieuses. On le servirait mieux, peut-être, en affermissant chez les maîtres la confiance aux choses éprouvées, qu'en la troublant par la perspective de perfectionnements plus ou moins imaginaires.

Deux autres ouvrages, d'importance presque égale, ont disputé à M. Compayré cette couronne que, par cela même, il a eu d'autant plus de mérite à conserver. A défaut d'une récompense pareille, l'Académie a voulu du moins que ces deux livres, mentionnés ici avec honneur, reçussent d'elle un témoignage d'estime et d'encouragement.

L'un, déjà couronné aussi sous la forme d'un mémoire, par l'Académie des sciences morales et politiques, est intitulé : *la Science positive et la Métaphysique*. Son auteur est M. Louis Liard, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Bordeaux.

L'autre, composé par M. Jules Rolland, avocat à la

cour d'appel de Paris, est une *Histoire littéraire de la ville d'Albi*.

Estimant que la grande histoire est faite, M. Rolland en conclut que les efforts des savants n'ont plus qu'à se rabattre sur les coins restés obscurs, sur les *personnalités* intéressantes, les détails inconnus ou négligés, en un mot, sur la monographie. Histoire ou monographie, son livre est l'œuvre distinguée d'un honnête esprit dans un jeune cœur. La maturité ne manque pas à ses jugements et il se place, avec bon sens et sérénité, devant les faits, quand il s'agit d'une comparaison à faire et d'un arrêt à prononcer.

Cette sérénité, dont on lui a fait un mérite, l'abandonne un moment vers la fin de son travail. Il a sur Voltaire, et même sur l'Académie, un mauvais mot que je ne veux pas citer, mais que je puis encore moins couvrir ici de mon silence.

Rien ne ressemble moins au livre de M. Rolland que celui de M. Liard sur la science positive et la métaphysique. Savant par-dessus tout, mais, pour nous, d'une science abstraite et parfois obscure, ce beau travail relevait naturellement d'une autre Académie qui lui a rendu pleine justice. Nous ne pouvions néanmoins laisser passer une pareille œuvre sans louer, comme elle le mérite, la vigueur de dialectique avec laquelle les doctrines de l'empirisme et du sensualisme contemporains y sont examinées et discutées. Nous signalerons surtout une discussion approfondie sur les *théories positives*, sur la *psychologie anglaise de l'association* et la *doctrine de l'évolution*, qui préoccupent si justement l'opinion scientifique de notre époque.

A côté de ces deux ouvrages, l'Académie en avait distingué trois autres qui, à défaut d'un plus long éloge dont ils seraient dignes, demandent au moins à être mentionnés ici avec estime : *la Jeunesse d'Élisabeth d'Angleterre*, par M. Louis Wiesener; *le Cardinal Bessarion*, par M. Henri Vast, professeur agrégé d'histoire au lycée de Fontanes; et *Essai sur l'Esprit public dans l'histoire*, par M. le vicomte Philippe d'Ussel : trois bons livres pleins d'intérêt, qui se sont un peu trompés de porte en se présentant à nous pour le concours Montyon.

Après quelques arrêts et quelques détours, j'arrive au quatrième ouvrage, qu'un prix de *deux mille francs* a récompensé : *les Femmes dans la société chrétienne*, par M. Alphonse Dantier; véritable monument élevé à la gloire de celles qui, par leur foi, leur charité ou leur patriotisme, se sont pieusement illustrées; depuis l'avènement du christianisme jusqu'aux temps modernes, depuis les patriciennes de Rome jusqu'à nos vertueuses contemporaines, depuis sainte Cécile jusqu'à la sœur Rosalie, en saluant au passage sainte Catherine de Sienne, Blanche de Castille, Jeanne d'Arc, sainte Thérèse et Mme Swetchine, cette sainte d'hier, dont l'esprit égalait le cœur.

Serviteur dévoué de la science et des lettres, M. A. Dantier leur a sacrifié jusqu'aux restes d'une santé cruellement atteinte. Deux fois déjà l'Académie a encouragé ses persévérants efforts. Un nouveau témoignage d'estime et de sympathie hâtera, j'espère, la publication attendue de la Correspondance littéraire des Bénédictins de Saint-Maur, que M. Patin nous annonçait, en 1874, comme devant être

le couronnement des travaux du savant modeste et infatigable que, de son côté, Sainte-Beuve appelait spirituellement : *un Bénédictin in partibus*.

Un autre souvenir a protégé encore l'ouvrage et l'auteur auprès de l'Académie. M. de Sacy, dont je cherchais à prononcer ici le nom, les honorait tous deux d'un intérêt particulier ; il nous en parlait en mourant, et c'est presque de cette main chère et vénérée que M. Dantier reçoit aujourd'hui sa couronne.

Si, dans cette galerie des femmes illustres, M. Alphonse Dantier a placé à son rang, au premier, l'image glorieuse de Jeanne d'Arc, c'est un volume tout entier, un gros et magnifique volume, que M. Frédéric Godefroy lui a consacré à son tour et qu'il a intitulé : *la Mission de Jeanne d'Arc*.

Le patriotisme et la religion recommandaient cet ouvrage comme éminemment utile aux mœurs. L'auteur se recommandait aussi de lui-même par des travaux d'érudition que l'Académie connaît, qu'elle a distingués et encouragés, auxquels vient de s'ajouter encore une intéressante histoire de la littérature française, dont huit volumes ont déjà paru.

L'Académie décerne un prix de *quinze cents francs* à M. Frédéric Godefroy, pour son livre sur la mission de Jeanne d'Arc.

Un prix pareil est accordé à un jeune poète, M. Lucien Paté, pour un petit volume de vers, publié par lui sous ce simple titre, qui dit beaucoup en un seul mot : *Poésies*.

Dans ce livre, dont personne n'a méconnu le mérite, M. Lucien Paté a mis tout ce que son cœur renfermait de tendresse et d'enthousiasme. L'exaltation des meilleurs sentiments, de l'amour filial et du patriotisme, l'a parfois entraîné trop loin. Je voudrais n'avoir que des éloges à lui donner en ce moment; mais, sans lui reprendre sa couronne, l'Académie m'a prescrit de faire des réserves contre ce qu'elle a trouvé d'excessif, au point de vue politique, dans quelques-unes des pièces que contient ce volume, qui aurait pu s'en passer.

M. Lucien Paté, dont nous connaissons le cœur honnête et les sentiments délicats, doit regretter déjà d'avoir, dans sa juvénile ardeur, dénaturé sans raison et très-injustement travesti le caractère des plus grands écrivains de la France. Molière, Corneille et Racine auraient à se plaindre de lui, si rien pouvait les atteindre. On ne blesse que soi en tirant sur eux.

Tout n'était pas sur ce ton, heureusement, dans le volume de M. Lucien Paté. La poésie a racheté la satire et désarmé l'Académie.

J'en aurais fini, Messieurs, avec les prix Montyon, et je n'aurais plus à vous parler que du concours de poésie, si, comme je vous en ai prévenus, un grand nombre d'ouvrages n'avaient été mis en réserve pour être l'objet de mentions honorifiques; j'en ai déjà cité quelques-uns, je vais vous dire un mot des autres. L'heure nous presse et je rougis de vous faire attendre.

Voici d'abord un beau volume, plein des meilleurs sentiments, des meilleurs conseils et des meilleurs exemples;

un de ceux que les mères peuvent, sans crainte et avec fruit, mettre dans les mains de la jeunesse; un roman rempli d'intérêt, ou plutôt un livre d'éducation d'une lecture très agréable, intitulé : *Heur et Malheur,* et dont l'auteur, Mme Charles de Comberousse, se cache trop modestement sous le pseudonyme d'Emma d'Erwin. J'aime à révéler son vrai nom, depuis longtemps connu dans le monde des lettres et qui nous est resté cher.

Mélusine, recueil de mythologie, littérature populaire, traditions et usages, publié par MM. Gaidoz et E. Rolland.

Ce titre ne trompe personne et nous prévient, au contraire, qu'il s'agit ici, non d'une œuvre individuelle, mais d'une sorte de magasin littéraire dû à une collaboration intelligente. Chaque livraison contient d'intéressants récits et des documents précieux, fruits de longues recherches et de savantes études.

Causeries champêtres, œuvre honnête et sympathique d'un respectable vieillard, M. Pierre Bouilhac, ancien président des comices agricoles de Bergerac, Sarlat et autres lieux. Poète à sa façon, M. Bouilhac a constamment subi le charme de la vie des champs et des travaux rustiques. Il a rempli son livre des sentiments qui remplissaient son cœur.

Deux bons ouvrages, dont le premier conviendrait mieux peut-être à une autre Académie et le second à un autre de nos concours, ont paru pourtant mériter de ne pas être passés sous silence.

Le Village sous l'ancien régime, par M. A. Babeau, est un livre technique spécial, plein de renseignements utiles et

de recherches savantes. Libéral et moderne à la fois, tout en étant respectueux du passé, l'auteur a tâché de rester impartial en traitant un sujet délicat. Y a-t-il réussi toujours? A-t-il eu raison, en outre, d'appliquer à la France entière ce qui appartenait surtout à la région qu'il a particulièrement étudiée, qu'il connaît bien et qu'il fait bien connaître?

Un charmant livre qui, n'étant qu'une traduction, aurait plutôt pu prétendre au prix Langlois, a plu tellement à ses juges qu'au lieu de l'écarter du concours, ils l'ont retenu, au contraire, en le signalant comme un ouvrage original et d'un intérêt particulier, qui a son cachet et sa grâce et qui, même en se fourvoyant ainsi, méritait de nous un gracieux accueil. Intitulé : *Voyage d'une famille autour du monde, à bord de son yacht* le Sunbeam, *raconté par la mère,* ce livre a été composé en anglais par mistress Brasser ; il est traduit en français, en bon français, clair, correct et élégant, par un Parisien distingué qui s'est traduit en anglais lui-même et qui s'appelle pour le moment : M. J. Butler.

Sous ce titre : *Lettres de Jean-François Ducis*, M. Paul Albert, professeur au Collège de France, a publié un livre excellent dont il est plutôt le parrain que le père. Le premier mérite en revient à Ducis et c'est lui qu'il faudrait couronner, tant ces lettres, aujourd'hui complétées et restituées, abondent en curieux détails, en citations piquantes, en souvenirs intéressants; tant nous y retrouverons l'histoire intime de nos pères et le portrait rajeuni de nos ancêtres académiques. On connaissait mal Ducis

avant de les avoir lues; on le connaît mieux à présent, on l'estime plus, on l'aime et on l'honore davantage.

En tête de ce livre, M. Paul Albert a publié sur Ducis une étude qu'il qualifie simplement d'essai, mais qui vaut beaucoup par son mérite littéraire, par la finesse de ses critiques et la portée de ses jugements.

Je vous disais tout à l'heure, Messieurs, que M. Stahl, le collaborateur juré de M. Hetzel, aurait une place à part dans ce concours. Par une disposition entièrement nouvelle, l'Académie la lui donne, entre les prix auxquels il pouvait légitimement aspirer, et les mentions honorables qui, dans cette circonstance, n'eussent pas été pour lui une récompense suffisante.

Quatre fois déjà, en moins de dix ans, M. Stahl a vu couronner quatre de ses ouvrages d'éducation qui tous méritaient la faveur dont ils étaient l'objet. L'habitude est douce, mais l'Académie n'a pas de clients attitrés ; elle les redoute au contraire et son goût la porte vers les nouveaux venus. Il n'y a pourtant pas de règle absolue, et comment repousser un bon livre, uniquement parce que son auteur a bien fait déjà, et parce que l'Académie a déjà bien fait aussi en l'encourageant à plusieurs reprises?

Les deux nouveaux volumes de M. Stahl sont de charmants livres. L'histoire de *Maroussia* est une véritable épopée enfantine, et cette petite fille, plus grande que nature, sorte de Jeanne d'Arc moderne, inspirée aussi par son patriotisme, fera longtemps couler les pleurs de ses jeunes lecteurs émus et passionnés.

Ne pouvant écarter du concours des livres que, dans

toute autre circonstance, elle eût certainement couronnés, l'Académie, prenant un moyen terme, s'est arrêtée à une mesure exceptionnelle qui ne saurait créer un fâcheux précédent, la première condition pour y prétendre étant que le même auteur ait mérité quatre fois, et quatre fois obtenu, non des mentions, mais des couronnes.

Au lieu d'un cinquième prix, c'est un rappel de prix que l'Académie décerne à M. Stahl, un prix platonique qui ne coûtera rien à ses concurrents, mais qui sera pour lui encore une honorable récompense et une consécration de plus pour son talent.

Lorsque, en 1876, l'Académie eut à désigner deux sujets : l'un pour le prix de poésie de 1877, l'autre pour le prix d'éloquence de 1878; *la Poésie et la Science* fut le premier qui lui vint à l'esprit. Après quelques débats qui l'arrêtèrent, elle crut devoir opérer la disjonction. Personnifiant la poésie dans André Chénier et la science dans Buffon, elle indiqua *l'Éloge de Buffon* pour le prix d'éloquence, *André Chénier* pour le prix de poésie.

Deux ans plus tard, si satisfaisant qu'eût été pour elle le résultat des deux concours, son but ne lui semblait pas atteint. Ce que d'abord elle avait voulu, elle le voulait encore. Son sujet était escompté, mais non épuisé. Le reprenant en sous-œuvre, elle proposa pour le concours de cette année *la Poésie de la Science,* sans se dissimuler à quelles difficultés elle exposait les concurrents. Si la grandeur de la science et sa démonstration magnifique frappaient les yeux de tous, quelques-uns trouvaient sa poésie plus contestable; ils se trompaient. En répondant à notre appel,

cent vingt-sept poètes nous ont prouvé qu'il y a une poésie de la science.

Les cent vingt-sept pièces de vers que ce sujet a inspirées étaient toutes plus ou moins incomplètes; mais dans toutes on a remarqué des parties brillantes; presque toutes ont mérité un reproche dont je dois être l'interprète : en proposant aux poètes de traiter un pareil sujet, *la Poésie de la Science,* l'Académie pouvait croire qu'ils s'inspireraient de la grande tradition qui nous montre, à toutes les époques, la poésie comme l'interprète des énergies triomphantes de la nature. Orphée, Hésiode, Homère, Virgile, Lucrèce et Ovide dans les temps anciens; la belle prose de Buffon, les beaux vers de Voltaire, de Delille, d'André Chénier, de Gœthe et de Lemercier chez les modernes, ont offert tour à tour le tableau de la création et celui de la conception du monde. La poésie descriptive s'était inspirée des beautés de l'univers; l'âme des poètes s'était émue en présence d'une philosophie nouvelle née des dogmes de la science. Les services rendus à l'humanité par les découvertes modernes étaient restés dans l'ombre. C'est à cet aspect utilitaire que se sont placés la plupart de nos concurrents, moins émus de la grandeur même de la science que frappés des progrès du bien être et des miracles accomplis par elle au point de vue pratique depuis le commencement du siècle.

Après un mûr examen, après de longues et consciencieuses comparaisons, trois pièces ayant fini par être réservées, deux d'entre elles partageaient à ce point l'Académie que, ne pouvant se décider à en sacrifier aucune, elle se tira d'affaire en les couronnant à la fois toutes deux : l'une

inscrite sous le n° 91, l'autre sous le n° 125, un accessit étant en outre accordé à la pièce portant le n° 43, qui avait eu aussi ses défenseurs.

Plusieurs surprises attendaient alors l'Académie et allaient témoigner une fois de plus de son impartialité; prenant son bien où elle le trouve, elle ne tient compte que du talent et ne lui demande jamais d'où il vient.

Le prix de poésie qu'elle avait cru partager entre deux concurrents, s'est trouvé tout à coup, en réalité, décerné à trois poètes : trois poètes et un savant!

Doublement connu pour d'heureux débuts sur une grande scène littéraire et pour d'importants travaux scientifiques, M. Louis Denayrouze personnifiait d'avance en lui seul la science et la poésie; il s'est fortifié encore pour la lutte en s'associant avec un de nos plus jeunes poètes, les plus dignes des regards de l'Académie et de ses encouragements.

La pièce inscrite sur le n° 125, et portant cette épigraphe significative : *Arcades ambo,* est due à la collaboration de MM. Louis Denayrouze et Jacques Normand.

M. Georges Renard, professeur de littérature française à Lausanne, est l'auteur de la première pièce couronnée sous le n° 91, avec cette épigraphe qu'il avait le droit de choisir et qu'il a su justifier :

La poésie sera de la raison chantée.

L'accessit, accordé au n° 43, a été revendiqué par un compatriote de Soulary, par un poète qui demeure à Caluire, près Lyon, et qui se nomme, oui, Messieurs, qui se nomme M. Henri... Thiers!

Les trois pièces de vers ainsi distinguées par l'Académie mériteraient qu'on vous les lût dans leur entier; le temps nous manque; un autre plaisir d'ailleurs vous attend, et vous l'attendez. Vous entendrez du moins quelques fragments des deux premières entre lesquelles le prix se trouve partagé.

« La Poésie c'est le Cœur, la Science c'est la Raison, marions-les »; disait, à propos de ce concours, un de nos jeunes confrères, ami des dénouements heureux. Vous approuverez, j'espère, avec lui, Messieurs, cette union de la raison et du cœur, de la science et de la poésie.

IV

DISCOURS

ET

PIÈCES DIVERSES

LUS

DANS DES SÉANCES PUBLIQUES OU PARTICULIÈRES DE L'INSTITUT

ET DANS PLUSIEURS SOLENNITÉS

PAR

LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

1876 — 1879.

UN

LIBRE PENSEUR

DANS

LE GRAND MONDE

PAR

M. CUVILLIER-FLEURY

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
le mercredi 25 octobre 1876.

Messieurs,

L'écrivain distingué dont l'Académie française m'a permis de vous entretenir aujourd'hui était, il y a quelques mois à peine, inconnu de la plupart d'entre vous. Né à Douai, en 1800, M. Ximenès Doudan avait vécu obscur au milieu de quelques amis et dans une famille qui, à la vérité, est une des premières de notre pays. Mais sa vie déjà longue quand il est mort, en 1872, n'avait emprunté, à ce brillant milieu où elle s'était paisiblement écoulé, aucun éclat. Pour le monde des lettres où une récente publica-

tion vient de la faire entrer avec un si rare succès, l'existence de M. Doudan a été une révélation, son talent une surprise. Les deux volumes de sa *Correspondance* (1), donnés au public il y a six mois, sont certainement, parmi les livres sérieux, ceux qui ont eu le plus de lecteurs à une époque de l'année où, en France, on lit le moins.

Je savais, Messieurs, quand j'ai eu très-spontanément l'idée de vous parler de cet inconnu, devenu si vite célèbre, sa répugnance souvent exprimée pour toute publication d'écrits posthumes auxquels l'auteur n'aurait pas, de son vivant, donné l'*exeat,* répugnance assurément généreuse quand il s'agissait de lui; et, si étranger que j'aie été à la publicité donnée à sa correspondance par d'honorables amis bien inspirés, je sens qu'en produisant aujourd'hui dans cette grande lumière d'une séance académique cette physionomie, discrète amante du demi-jour, je fais une sorte de violence à sa mémoire. Mais n'êtes-vous pas la véritable assemblée représentative de l'esprit français, la première du monde à ce titre? Avoir obtenu de vous l'autorisation de vous montrer un instant, dans une rapide esquisse, un lettré qui vous aimait, qui suivait avec un intérêt filial vos travaux de toute sorte, — science, beaux-arts, érudition, philosophie, littérature, — qui, par la curiosité inépuisable et universelle de son esprit, semblait volontairement associé à ces travaux multiples qui vous honorent dans le monde entier, — avoir obtenu la faveur

(1) *Mélanges et Lettres,* avec une Introduction par M. le comte d'Haussonville et des Notices par MM. de Sacy et Cuvillier-Fleury (Paris, Calman-Lévy).

de prononcer ce nom devant vous, n'est-ce pas comme si je le rattachais, quand il n'y peut plus prétendre, à ce grand corps où il a vu entrer tant de ses amis, plus heureux de leur succès qu'envieux de leur gloire?

I

Le titre que j'ai donné à cette lecture n'est pas un appel fait, par surcroît, à votre curiosité. Le respect m'eût interdit un pareil calcul. Mais je n'ai pas, l'ayant bien cherché, trouvé d'autre mot pour caractériser dans M. Doudan ce qui était, je crois, sa faculté principale, la liberté de l'esprit. Il était un libre penseur; il l'était dans toute la force et dans le meilleur sens du mot. Il pensait librement sur tout, non en sectaire mais en philosophe, sans sujétion d'aucune sorte, mais sans ambition, quelle qu'elle fût. Il avait consacré sa vie à la recherche de la vérité, et, quand il croyait l'avoir trouvée, il la disait en homme d'esprit qui ne s'en vantait pas, mais en honnête homme qui eût rougi, dans la plus insignifiante rencontre, d'une infidélité à sa conscience. C'est ainsi qu'il était libre penseur, avec autant de finesse que de scrupule, autant de décision que de tolérance; — ayant le juste orgueil non la vanité de l'esprit; hostile à toute fastueuse apparence, dédaignant le bruit plus encore peut-être qu'il ne le craignait. Ainsi l'avons-nous connu, nous les amis et les témoins de sa vie, toujours et partout. « Libres et très-libres penseurs, nous l'étions; athées et matérialistes, notre amour-propre tout

seul nous aurait empêchés de l'être. » M. de Sacy essayait ainsi récemment de caractériser l'esprit de ces entretiens familiers qu'abritait, au temps de la jeunesse de M. Doudan, quelque allée discrète du jardin du Luxembourg (1). Cet esprit, l'auteur de la Correspondance l'a toujours conservé. Mais en lui attribuant, comme penseur, une qualité dont beaucoup se font un titre provocant, un carillon de guerre ou une affiche sur les murailles, j'avais à cœur de le distinguer, dès le début de cette lecture, par respect pour vous, Messieurs, de ceux qui ne font métier de penser librement que pour parler sans mesure, écrire sans règle et agir sans frein.

M. Doudan était un des sages de la libre pensée; et il l'était, ai-je dit, dans le grand monde. J'aborde ici un sujet délicat; mais dans la vie comme dans l'esprit de cet homme remarquable le mot reviendra souvent : il était un délicat. En lui, autour de lui, dans son style, dans ses sentiments, dans ses opinions, dans ses relations, tout se ressent d'une certaine délicatesse nerveuse, souvent subtile, toujours sincère. J'ajoute que ce n'est pas seulement une des particularités de sa nature. Sa position est délicate comme sa personne. Elle l'est même au sein de cette famille si grandement distinguée où sa destinée l'a fait vivre, même dans ce monde dont le salon du duc de Broglie, ouvert à toutes les sommités sociales, était le centre et le foyer. Supporter avec le sentiment de sa dignité morale les supériorités parfois injustes dont le monde est rempli, la tâche n'est pas trop

(1) *Notice*, p. XXII.

pénible à qui sait le prix du silence, le pouvoir d'un sourire et les fières joies de la conscience ; mais apporter dans cette mêlée brillante le généreux souci d'y avoir sa place, d'y être compté, écouté, consulté au besoin par ceux mêmes qui avaient charge de conseiller les rois, on comprend ce qu'un tel dessein supposait de décision, indépendamment même d'une certaine allure indifférente qui pouvait donner de notre ami une idée contraire.

M. Doudan avait, après 1830, dirigé le cabinet politique de M. de Broglie au ministère de l'Instruction publique, plus tard à la présidence du conseil. Il était resté son secrétaire intime, il était devenu son ami. « Esprit délicat, né sublime, » disait de lui Sainte-Beuve, et je ne reproduis ce mot, si souvent répété, que pour y mettre, si on me le permet, une sourdine dont M. Doudan lui-même m'a donné l'idée. Le mot ne lui déplaisait pas ; pourtant il me disait un jour : « Sublime, soit! mais je crains le voisin... » En toute chose, c'est ce fâcheux voisinage, le ridicule, qu'il excellait à relever chez ceux qui n'en avaient pas aussi peur que lui ; et par exemple, l'orgueil dans une fausse dignité, la vanité dans l'estime exagérée de soi-même ; la manie, chez les écrivains d'une certaine école, de faire gros ce qui pourrait être grand, de sonner les cloches à toute volée, faute d'avoir trouvé la note juste et harmonieuse ; — toutes les exagérations en un mot, celle du poète enflé par la métaphore, celle du compositeur grisé de science et vide de sentiment, celle de l'érudit sans critique et du croyant sans charité, tout ce qui sonnait faux dans l'art, dans le style, dans la faconde du tribun, dans la rhétorique du mauvais prêtre,

tout ce que l'engouement du monde surfait et que la sottise humaine achalande.

Tous ces excès de la pensée, il les redoutait pour lui; il en faisait justice dans les autres. Ah! cette justice n'avait ni haches ni licteurs. Ses arrêts étaient rendus à huis clos, non pas timidement, mais discrètement. Armé comme il l'était par une instruction très-étendue, une excellente mémoire et une réflexion assidue, ses coups portaient droit aux justiciables absents, sans laisser de trace, si ce n'est dans le souvenir d'amis peu nombreux, attentifs à ces entretiens familiers, ou dans des correspondances multiples, qui, pour avoir été écrites avec un si rare souci de la langue et du goût, n'égalaient pas peut-être le vif entrain et la perfection spontanée de sa parole.

Croire que M. Doudan ne songeait qu'aux personnes, dans cette grande activité où le spectacle du monde entretenait sa pensée, ce serait avoir une idée incomplète de la nature de son esprit plus attiré par les jouissances du sens intime que par les incidents du drame extérieur. Il n'a pas fait, de propos délibéré, ce qu'on appelait autrefois tantôt des *caractères,* tantôt des portraits; et cependant sa correspondance en est remplie. A la bien prendre, on aurait là, de presque tous les hommes que notre époque a distingués dans la politique et dans les lettres, une silhouette fine et déliée, ou un crayon délicat, quelquefois mieux encore. Je choisis un de ces portraits dans le nombre; on ne s'en plaindra pas : c'est celui du plus illustre de nos contemporains à l'heure où nous sommes, et le portrait date de l'époque où, jeune encore, il venait d'entrer dans cette Académie française dont il est aujour-

d'hui un des doyens respectés : « Dans chacune de mes dernières lettres, écrit-il en 1835 à Mme la baronne Auguste de Staël, je vous demandais si vous aviez lu le discours de M. Thiers à l'Institut. Je voulais savoir quel jugement vous en portiez... J'ai regret que vous n'ayez pas vu cette séance; que vous n'ayez pas vu M. de Talleyrand arrivant sur les bancs de l'Académie, en costume d'académicien. Il a produit un effet singulier de curiosité, comme une vieille page toute mutilée d'une grande histoire, que le vent va emporter bientôt. A côté de cette destinée presque accomplie, M. Thiers arrivait avec toutes les espérances, tout l'orgueil du présent et de l'avenir. Il racontait d'un air hardi ces agitations qui ont passé sur l'Europe depuis trente ans. Son discours était vivant; on entendait presque rouler les canons de vendémiaire; on voyait la poussière de Marengo et les aides de camp courir à travers la fumée du champ de bataille; tout cela raconté devant des hommes qui avaient vu César et le Consulat et l'Empire, et par un jeune homme qui avait concouru à une grande révolution après avoir écrit l'histoire d'une autre révolution; tout cela avec le sentiment que lui aussi serait un jour dans l'histoire. En sortant de l'Institut, je n'ai plus vu sur la place Vendôme qu'une grande statue de cuivre immobile, et les nuages qui couraient au-dessus, comme les agitations du jour au-dessus des souvenirs du passé... »

N'est-ce pas là comme une gravure au burin? Maintenant voulez-vous un simple crayon, comme en font les artistes en se jouant et sans se prendre trop au sérieux? Il s'agit de M. Cousin, au temps de ses grandes passions pour les belles dames de la Fronde.

« *Et le grand Cyrus?* » écrit-il au comte d'Haussonville.

> *Je radotais,* seigneur, avec Montmorency,
> Melun, d'Estaing, de Nesle et le fameux Coucy...

« Qui m'eût dit, en 1828, que je verrais un jour M. Cousin valser ainsi avec la momie de Mlle de Scudéry, l'air ardent et respectueux, et baissant les yeux avec humilité chaque fois que, dans l'emportement de la valse, il passe devant Goyon de la Moussaye, Noailles, Puységur, Rantzau? Je n'ose dire ni le grand Condé, ni tant de nobles dames qu'il ne m'appartient pas même de nommer, et dont je ne saurais comprendre le langage. Reste que, je ne sais comment, il accorde la Révolution française avec ce profond respect pour le maréchal d'Hocquincourt, lequel n'aurait jamais voulu danser un menuet sur l'air de la *Marseillaise...* »

Dix ans plus tard, après la mort de M. Cousin, M. Doudan rendra plus de justice au grand philosophe. Il en fera un portrait digne de l'histoire. « N'êtes-vous pas triste de la mort de M. Cousin, écrit-il? Mme de Sévigné dit quelque part de la mort de son jardinier : « Le jardin en est tout « triste. » Cette vie si puissante de M. Cousin, en s'éteignant, rend le jardin tout triste aussi. Il avait sans doute l'esprit bien mobile; mais il n'avait jamais souffert qu'on lui offrît le prix de son changement d'opinion ou de sentiments. Il avait porté dans l'esprit de la philosophie, dans l'enchaînement des vérités morales, quelque chose du génie de Corneille. Il avait donné comme une âme romaine aux abstractions. Il avait réuni l'émotion à la rigueur des

démonstrations. Avant lui et depuis Platon, la philosophie avait toujours eu l'air d'un glacier dans l'ombre. M. Cousin avait éclairé tous les sommets de la métaphysique de cette lumière que vous avez vue de Divonne (la lettre est adressée à Mme Donné) vers l'heure du coucher du soleil, sur toutes les hauteurs des Alpes... »

M. Doudan promène ainsi sur tous ses contemporains dignes d'attention son crayon facile, sa touche sûre, son regard équitable et, pour tout dire, sa libre pensée. Ce jugement et cette peinture des hommes, si frappante dans sa correspondance, auraient été certainement complétés par le tableau des évènements du temps, si les éditeurs de ces deux premiers volumes n'avaient dû, faute de documents plus nombreux, y laisser de véritables lacunes. Mais, telle qu'elle est, l'histoire de ce demi-siècle, qui commençait pour M. Doudan vers 1820, s'y retrouve partout par fragments détachés d'un intérêt supérieur et d'une forme originale. Ces morceaux d'histoire, la correspondance de M. Doudan en fournit un certain nombre, plus disparates que contradictoires, et d'une diversité que son esprit toujours maître de lui-même empêche d'être étourdissante. Mais que serait la libre pensée, si elle ne courait parfois, comme la plume de Mme de Sévigné, la bride sur le col?

Tout à l'heure, j'ai parlé des *Caractères;* un juge éminent, un de nos confrères, avait déjà avant moi, à propos de M. Doudan, réveillé ce souvenir redoutable, sans en vouloir charger ni sa mémoire ni sa modestie (1). Il est

(1) Voir dans la *Revue des Deux Mondes,* du 15 juillet, l'article intitulé : *un Moraliste inédit*, par M. E. Caro.

impossible pourtant de ne pas se demander si un écrivain si ingénieux, et en même temps si châtié, n'a pas des ancêtres dans le siècle même de la perfection. Ne serait-il pas, par hasard, de la famille de ces esprits qui ont porté jusqu'au génie le don d'observer et la faculté de peindre les tableaux mouvants de la société qui s'agitait sous leurs yeux? Doudan nous fait penser à eux. On aime à le rapprocher de ces modèles, non sans se dire qu'ils sont inimitables. Il les rappelle sans leur ressembler; il s'y retrempe sans trop s'y confondre. Où la Bruyère a mis tout son effort, sans toujours le cacher, Doudan apporte sa nonchalance savante, sa phrase bien habillée, et il trouve le naturel, même s'il l'a cherché. Où Mme de Sévigné semble parfois interroger autour d'elle un écho qui réponde, dans les salons à la mode, à sa pensée solitaire, Doudan, les jours où il est très-nerveux, nous paraît obéir à une préoccupation presque semblable. Il écrit à Mme Auguste de Staël : « Parler m'ennuie, parler sans produire le moindre effet m'est impossible... Dès que rien ne renvoie le son de vos paroles, on perd la force de rien dire. » Quant à Saint-Simon, dédaigneux des suffrages du jour comme écrivain et le regard attaché à l'horizon de sa célébrité encore lointaine, il écrit aussi, observateur silencieux et vengeur secret, l'histoire de ce déclin du grand règne qui léguera de si terribles problèmes à l'avenir; mais il écrit la visière baissée, et il faudra presque un siècle pour que la postérité découvre en entier l'œil qui a vu, la bouche qui a parlé, la main qui a tracé sur la muraille du festin les signes redoutables. M. Doudan, ai-je besoin de le dire? n'a jamais l'air de songer à la postérité, et il n'a nul souci d'une telle

échéance. Sa libre pensée ne sait quel écho la répétera demain; aujourd'hui lui suffit; elle ne s'inquiète guère de sa destinée. Peut-être nous saurait-elle fort mauvais gré de lui en faire une. C'est son mérite d'être toujours prête et son succès de n'être jamais préparée.

C'est dans cette indépendance absolue des autres et de lui-même qu'il a vécu. Dans le plus grand monde, il est l'égal de tous. Dans le plus docte entretien, il n'est inférieur à personne. Il n'a ni titres, ni grades, ni distinctions honorifiques (suis-je bien sûr qu'il a été maître des requêtes?), ni célébrité, ni camaraderie officieuse à son service, ni parti politique qui l'engage, ni croyance religieuse qui le domine, en dehors de celles qui sont l'essence même dont une âme humaine se compose. Celles-là, il n'a pas besoin de les traduire en pratiques régulières et manifestes; elles se trahissent doucement dans la pureté de son front, dans le tranquille éclat de ses yeux, dans la grâce décente de son attitude, dans l'inviolable dignité de son langage en matière de religion. Elles éclatent à chaque ligne de sa correspondance sous sa plume. La libre pensée n'éteint pas chez lui le rayonnement de l'idéal; elle lui emprunte plutôt je ne sais quelle élévation spiritualiste, mêlée parfois d'ironie socratique, plus près de Platon que d'Aristophane. Il écrit à M. Piscatory, en juillet 1861 :

« J'ai une rage intérieure contre les esprits bien faits qui n'ont que le goût du réel. Quand on en est là, on n'est bon à rien, pas plus dans une ferme que dans un palais. Pour tenir une ferme propre et bien ordonnée, je dis hardiment qu'il faut avoir ce sentiment de l'ordre qui ne sert à rien,

mais qui fait songer à un ordre plus parfait que nous ne voyons pas. Xénophon, dans ses *Économiques*, a décrit d'une façon charmante ce sentiment de l'idéal qui brille dans une cuisine bien tenue ou dans un cellier bien rangé. Un rayon du platonisme semble y éclairer tous ces humbles réduits de l'agriculture. Quand les hommes sont devenus insensibles à ces plaisirs « romanesques » qui sont à la portée de tous, il faut bien qu'ils s'arrangent pour devenir riches, parce que la richesse donne des plaisirs de convention à la portée des imaginations les plus basses. Celui qui ne peut pas peupler une cellule du luxe de ses rêves habitera bien inutilement un palais. Il y sera aussi bête que les splendeurs de son tapissier qui l'entourent. Je m'étonne que le poète qui a écrit en Angleterre les *Plaisirs de l'imagination*, n'ait pas vu cela. Il aurait pu faire un livre utile et réconcilier presque tout le monde avec la médiocrité de sa situation, en montrant le côté poétique de tout, je veux dire le point par où l'ordre particulier se rattache à l'ordre universel. Celui qui s'accoutumerait à vivre dans cette contemplation qui n'est pas difficile serait assez heureux, et fort sage, et très-aimable, et n'aurait pas besoin de grand'chose. C'est dans ce sens que M. Ampère le géomètre disait : *Je crois que le monde extérieur a été créé tout simplement pour nous être une occasion de penser,* c'est-à-dire encore de rêver et de façonner en esprit ce qu'on a autour de soi à l'image du vrai beau qu'on ne peut atteindre. Que si j'étais prêtre, je prêcherais sur ce texte, et les paysans seraient très-heureux en regardant le soleil entrer dans leur petite chambre par les carreaux brillants de la fenêtre... »

Est-ce de la religion, cela?

Je n'en sais rien. Je n'affirmerais pas le contraire. Il y a là comme un écho de ces chants d'oiseaux « qui ne sèment ni ne moissonnent », dit l'Évangéliste, comme un parfum de ces lis des champs « qui croissent sans travailler ». De telles pensées, si elles ne viennent pas d'en haut, elles habitent entre ciel et terre, où le libre esprit va les chercher. Et aussi bien, pour aller droit à ce qui caractérise le plus généralement le spiritualisme de l'humanité, — sur Dieu, sur l'âme, sur son immortalité dans une vie future, — je crois qu'on ne trouverait pas plus de traces d'une foi véritable à ces grands principes dans la correspondance de Voltaire (et je ne le dis pas par moquerie) que dans celle de M. Doudan. Quoi qu'on en puisse dire, c'est beaucoup. Doudan a du spiritualisme jusqu'au fond de l'âme. Le Dieu créateur est dans tout ce qu'il écrit, et non pas le *Dieu des bonnes gens* de Béranger; il s'en défend du reste fort gaiement : « Ce Dieu, écrit-il, ne se révèle dans sa douceur et sa bonté qu'à ceux qui ont bu du vin de Champagne. C'est même un argument décisif contre ce Dieu, qu'il n'ait guère jamais suffi qu'à ceux qui ne pensent à lui que très-rarement... Mais ces défauts s'oublient quand on le chante sur un air animé, par un soir d'été, dans un beau jardin, s'il ne fait pas humide et si on n'a pas mal aux dents... »

Un tel Dieu, on le comprend, n'est pas celui de notre ami. Son Dieu est grand; même absent, il le voit partout, tout en haut. Il le voudrait plus près des choses humaines, et plus intéressé aux actes des pauvres mortels. S'il s'occupe de nos misères, c'est derrière son nuage et dans cet

empyrée où Lucrèce l'a placé. M. Doudan aime le poète de l'épicurisme romain; il me fait même l'honneur (p. 592 de son 2me volume) de le défendre contre moi. Il croit en Dieu plus que Lucrèce; peut-être, ayant beaucoup de respect pour sa divinité, n'a-t-il pas assez de foi dans sa providence. Les catastrophes politiques semblent lui révéler surtout ce grand mépris de Dieu pour sa créature; et de même que les évêques du dernier siècle, au dire des philosophes, se résignaient difficilement à ce qu'on appelait alors la résidence, Dieu, au sens de M. Doudan, n'est pas assez souvent à la maison... : « C'est la première fois, dit-il, en 1871, à propos de l'*Internationale*, que la Providence permet au nombre de menacer partout la civilisation; jusqu'à présent elle semblait le tenir en bride comme la mer... »

II

Ainsi pensait, ainsi vivait M. Doudan dans cette noble maison où l'idéal affectait, dans des âmes non moins hautes, des formes moins éthérées et plus pratiques. La foi les attachait à un culte où son dévouement trop peu docile ne les suivait pas. Il y avait eu là pourtant, remontant aux premières années de la Restauration, dans cette famille chrétienne, un de ces nobles exemples de tolérance religieuse, qui devait être renouvelé plus tard, en France, sur le premier degré d'un trône, et par la plus illustre catholique d'un grand royaume. Ici, dans cette maison patri-

cienne, — là, dans ce palais aujourd'hui dévasté, — les deux plus grandes formes de la religion du Christ, l'une plus expansive et plus rayonnante, l'autre plus intérieure et plus retirée, s'étaient associées dans un respect commun de la source d'où elles sont sorties. L'esprit libéral de notre époque se reconnaissait dans cette alliance. La plus difficile conquête de l'esprit moderne sur l'ancien régime, la liberté de conscience, y triomphait, dans ces hauteurs, avec un incomparable éclat. C'était moins que la libre pensée telle que Doudan la cultivait au fond de son âme. C'était plus que l'étroit horizon où la foi s'abîme pieusement dans une ignorance volontaire.

Croire, c'est penser.

Si la croyance d'un chrétien au XIXe siècle n'avait pas plus de valeur, au regard de l'esprit, que l'idolâtrie d'un Peau-Rouge; si dans la sujétion de l'âme au surnaturel et dans sa croyance aux miracles consacrés (la vraie foi n'en connaît pas d'autres), il n'y avait que l'acte machinal d'une intelligence hallucinée, comment saint Louis, Gerson, l'Hôpital, saint François de Sales, Bossuet, Fénelon, et, de nos jours, un Chateaubriand, un Montalembert, un Broglie, un Guizot, comment tous ces hommes auraient-ils été des croyants, étant de si grands esprits? Qui les eût fait descendre des sommets lumineux de la science humaine dans ces ténèbres sacrées où l'esprit est un luxe dangereux, la philosophie un piège, le raisonnement une révolte? A ceux qui prétendent « que la philosophie n'est plus qu'une ruine célèbre, je pourrais répondre, disait le père Lacordaire, que l'Église catholique n'a jamais tenu compte de cette objection, et qu'elle a

constamment philosophé par l'organe de ses plus grands docteurs (1)... »

M. Doudan ne voulait-il pas témoigner de ces vérités à sa manière, c'est-à-dire avec une certaine profondeur dans sa malice, quand il racontait à Mme Auguste de Staël l'aventure étrange arrivée, en 1835, à l'abbé Bautain, un ancien universitaire devenu prêtre?

« Mademoiselle de Pomaret vous a certainement entretenue de l'abbé Bautain, écrit-il; c'est très-véritablement un homme de mérite, mais il soutient une singulière thèse contre son évêque, l'évêque de Strasbourg. Notez que l'abbé Bautain est philosophe et que l'évêque n'est pas philosophe; il est tout simplement évêque. Or, l'abbé enseigne dans un séminaire que la raison n'est rien, n'est bonne à rien, n'apprend rien. Il affirme que l'existence de Dieu n'est pas même du domaine de la raison; que, sans la foi, il n'y aurait dans le monde nulle connaissance de Dieu. L'évêque se fâche, lui dit qu'il va trop loin; qu'il est vrai que, même pour l'existence de Dieu, la foi donne des vues plus nettes et plus profondes, mais qu'enfin la raison n'est pas si bête que le professeur la fait et qu'elle peut s'élever à croire en Dieu. Le professeur persiste à soutenir par des raisonnements que la raison ne peut donner la raison de quoi que ce soit. L'évêque l'invite alors à aller enseigner son scepticisme ailleurs : ce qu'a fait M. Bautain avec beaucoup de dignité. C'est la première fois depuis longtemps que l'Église catholique a vu pa-

(1) Discours sur les études philosophiques (août 1859).

reille querelle, un évêque défendant la logique contre son curé... »

On voit assez par le tour que M. Doudan donne à ce récit qu'il est de l'avis de l'évêque, c'est-à-dire, ici, du bon sens. Il n'avait pu méconnaître, dans le milieu où il vivait, ce caractère de l'esprit religieux confiant dans la science, quand il est intelligent, et aussi cette grandeur morale de la vraie foi. S'il avait résisté à l'attrait et à la force de tels exemples, il les avait grandement respectés. Respecter dans les autres la liberté de conscience qu'on réclame justement pour soi, c'est le plus vrai caractère de la libre pensée. Mais parce que Doudan n'apportait dans les controverses religieuses ni injurieux dédain ni impétueux aveuglement, son libre esprit n'en avait que plus d'essor et de force partout où son bon sens lui demandait assistance contre les intempérances vraies ou simulées du fanatisme, sous toutes ses formes, sacrées ou profanes.

Le fanatisme, notre siècle le met volontiers partout, un peu froidement, car il l'étale plus qu'il ne l'éprouve. Au fait, on retrouve presque en tous lieux sa trace, et près de l'autel peut-être encore moins qu'ailleurs. Regardez-y bien : il est dans la politique par la véhémence trop souvent factice des opinions, dans la littérature par la dépravation forcenée du goût; il entre même à de certains jours dans la science et dans les arts; il pervertit jusqu'à la musique. Maintenant, Messieurs, jugez du bonheur d'un sage qui peut se dire qu'il est étranger à tous ces excès, et qu'il a peut-être mission de les railler et de les combattre! Mais que dis-je? une mission à lui! Le mot seul l'eût fait cabrer. En lui la liberté de pensée, c'était, à proprement

parler, son essence, l'harmonieux résultat des éléments dont se composait sa nature, nullement un métier, un parti pris, une manière d'être. Il n'avait jamais tenu école d'esthétique ou de morale. Il n'avait jamais professé que pour quelques enfants. Le professeur était resté un penseur. Il vivait pour la liberté et par elle, sans lui rien demander que le bonheur même de sa possession. Mme de Staël, qui semble avoir écrit pour lui son beau chapitre « sur la littérature dans ses rapports avec le bonheur », y signale ces fières et fortifiantes rencontres que l'étude procure aux âmes libres, disciples de l'antiquité (1). « Ce qui dans tous les temps, écrivait de son côté M. de Tocqueville, a si fortement attaché le cœur de certains hommes à la liberté, ce sont ses attraits mêmes, son charme propre, indépendamment de ses bienfaits. C'est le plaisir de pouvoir parler, agir, respirer sans contrainte, sous le gouvernement de Dieu et des lois. Qui cherche dans la liberté autre chose qu'elle-même, est né pour servir (2). » M. Doudan jouissait de la liberté de penser comme M. de Tocqueville voulait qu'on pût jouir de la liberté politique. C'était pour lui comme l'air qui nous entoure, comme le parfum des fleurs qu'on respire, comme un de ces fleuves au cours paisible qui vous portent avec une douce et irrésistible lenteur. C'est ce rôle à moitié passif, presque platonique, que Doudan assignait dans son âme à la liberté. Il n'en aurait aimé pour lui la poursuite ni dans un parlement, ni dans une feuille politique, comme quelques-uns

(1) *De la Littérature*, discours préliminaire.
(2) *L'Ancien Régime et la Révolution*, p. 256.

de ses plus chers et de ses plus illustres amis. Il n'avait jamais accepté dans la vie active qu'une sujétion temporaire, dont la plus noble confiance, je l'ai assez dit, garantissait la dignité; puis il était revenu à ses amis, à ses livres, à ces muets témoins qui étaient pour lui bien souvent des juges. L'homme a besoin de rapprocher sans cesse son esprit et son âme de ces grands modèles où respire la vertu, où le beau réside. La plus libre pensée trouve là des maîtres, même si elle ne cherche que des guides. M. Doudan avait de grands et immortels confesseurs qui s'appelaient Homère, Platon, Virgile, Tacite, Bossuet, Montesquieu, Voltaire, ceux que le paganisme n'avait pas corrompus, ceux que la foi n'avait pas bornés, ceux que la libre pensée n'avait ni égarés ni enorgueillis. Il y revenait sans cesse, et il avait, étant un délicat en toute chose et un raffiné des austères jouissances, une manière d'échapper à la satiété même dans l'excellent, qu'il est bon de connaître pour en profiter. Il écrivait à M. Piscatory : « L'habitude nous a été donnée sans doute pour notre bien ; mais elle a cet inconvénient qu'elle émousse nos impressions.... Il faut donc en revenir aux anciens livres. J'ai trouvé que, pour les rajeunir, il fallait y chercher chaque fois autre chose, relire par exemple Virgile pour y recueillir toutes les peintures du monde extérieur, et Cicéron pour y suivre la trace des règles morales qui étaient le catéchisme des Romains... »

C'est ainsi que M. Doudan aimait à naviguer, la voile au vent, le long de ces rivages sans limites de l'antiquité et de l'érudition qui sont un de vos domaines, Messieurs de l'Institut. Sur la musique, la peinture et les beaux-arts, il

était en rapport assidu avec des connaisseurs qui remarquaient et admiraient en lui l'instinct du beau, dont il aimait à faire aussi la philosophie. Il querellait volontiers les philosophes; il ne pouvait se passer de métaphysique. Il y avait apporté souvent la lumière. Ailleurs, et par son goût des sciences exactes auxquelles il s'appliquait platoniquement, n'ayant rien à en faire, il montrait l'inépuisable curiosité de son esprit. Naturaliste, quoiqu'il ne vît guère habituellement la nature que de la fenêtre de sa petite chambre de la rue Solferino, il l'était avec passion. Il avait des visions de paysagiste qu'un dessinateur habile eût pu reproduire, rien qu'en l'écoutant. Il avait, dans la méditation la plus abstraite, le goût de chercher la clarté dans le pittoresque. Les voyages le fatiguaient; dans les derniers temps, ils inquiétaient sa santé délicate dont il avait toujours eu un souci exagéré. Il n'allait plus que rarement à Coppet, et même à Broglie ou à Gurcy, dans ces beaux lieux où d'illustres amitiés l'attendaient; mais il avait vu les Alpes et les Pyrénées; Rome et Naples n'avaient non plus de secrets pour lui. Par tous ces goûts si divers, si persévérants, si sincères, qui le mettaient sans cesse dans la voie et sur la trace de vos sérieux travaux,

Tu longe sequere et vestigia semper adora,

n'est-il pas permis de dire qu'il était, même loin de vous, un des vôtres? Je me vois ainsi ramené au point de départ de cette étude.

III

Une telle étude, Messieurs, était condamnée d'avance à être incomplète. Mes souvenirs abondent quand il s'agit de M. Doudan; mais le temps est justement mesuré à vos lecteurs, et si j'ajoute quelques traits à ceux qui précèdent, c'est que je voudrais, échappant aux graves questions auxquelles vous m'avez permis de toucher d'une main discrète, aborder un terrain plus facile où je sais que mon seul mérite sera désormais de ne pas rester trop longtemps.

Pour porter avec succès un esprit de libre penseur dans le monde, il faut avant tout avoir de l'esprit. Penseurs libres ou non, beaucoup s'en passent. Pour M. Doudan, l'esprit était le passeport qu'on aurait pu lui demander partout; il l'avait toujours avec lui. Voltaire a dit : « Il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'esprit. » La bonne renommée de la pensée libre chez M. Doudan tenait à un ensemble de qualités qui n'étaient pas seulement celles de son intelligence, mais de son cœur. « L'esprit de politesse, avait dit aussi La Bruyère, est une certaine attention à faire que, par nos paroles et par nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes... » M. Doudan donnait facilement à ce genre de politesse tous les dehors de l'amitié. Il avait par excellence ce genre d'affabilité qui enlève à la controverse toute amertume, à la raillerie, quand son tour venait, tout aiguillon douloureux. Il n'était ni infatué ni obstiné. « Il n'y a rien de si rare au monde que

d'être de son avis, rien de si difficile que de vouloir ce qu'on a voulu (1)... » Cette faiblesse de volonté, signalée par le duc de Broglie dans un beau livre, péché mortel chez les politiques, n'est pas un trop grand défaut chez un philosophe, même ailleurs que dans l'éclectisme. La correspondance de Doudan fourmille de contradictions. Croyez-vous qu'il se démente? Non, il se complète; son esprit n'est pas mobile, mais curieux et perfectible à outrance. « J'apprends tous les jours quelque chose, » disait le vieux Caton. Le roi Louis-Philippe disait en 1840 : « Depuis que je suis roi, j'ai beaucoup appris. » Mais ne nous y trompons pas : sous cette apparence d'une curiosité un peu flottante, le bon sens du penseur avait chez M. Doudan sa cuirasse d'acier bien trempé. Fortement maître de lui, ayant toujours ce que j'appellerai la sincérité du moment, avec l'invariable respect de la langue et du goût, il a pu ainsi prêter son jugement à la mobilité des hommes et des choses, non sans y pénétrer profondément par la justesse de son coup d'œil, la finesse de son ironie, la hardiesse enjouée de son esprit, tourné par instant, pourquoi ne pas le dire? à la moquerie et au paradoxe. La forme en lui variait sans cesse, le fond résistait.

M. Doudan écrit souvent à des femmes. Un tiers de ses lettres leur est adressé. Il n'y met aucune galanterie banale, mais seulement une courtoisie plus raffinée. La vérité sort toujours de son puits, mais toutefois avec un peu plus de toilette et d'appareil. Il ne faut pas croire d'ailleurs que sa libre pensée se refuse à profiter de ces entremises

(1) *Vues sur le gouvernement et la France.*

charmantes. Il en sait trop la puissance dans le monde. Et puis il ne s'attache pas obstinément à une idée, il ne s'acharne pas à un principe au point d'effaroucher ses spirituelles correspondantes. « Henri IV, disait-il, n'avait pas une boîte à principes dans sa poche, mais un panache blanc à son casque, et il ne disait pas aux siens : Suivez mon raisonnement ; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur !... Quand un homme me dit : Partons d'un principe ! je deviens tout triste... » Doudan est un serviteur du bon sens. Il enrichit son esprit plus qu'il ne le charge ; il l'affine et le raffine pour en faire l'arme légère et forte avec laquelle sa libre pensée traverse la vie ; affrontant doucement les inégalités sociales et les pesantes controverses, les importants et les sots, les fabricants d'hyperboles et les charlataneries consacrées. Il médit quelquefois du monde ; il l'aime au fond, quoiqu'il dise le contraire ; il l'aime dans le cercle distingué où il le fréquente, et si parfois il le raille doucement, c'est qu'il le traite en ami. Un spirituel voyageur avait écrit, passant par Strasbourg, qu'il avait vu un singulier effet du tonnerre, tombé sur la cathédrale : « La foudre avait respecté tous les noms illustres gravés sur la plate-forme, Herder, Gœthe, Gay-Lussac, Lavater... Elle avait brisé les deux premières lettres du nom de Voltaire (1)... » M. Doudan avait lu ce récit. « Eh bien ? dit-il à son ami, la première fois qu'il le rencontra, la foudre a fait son devoir à Strasbourg ! Elle a effacé le nom de Voltaire... » Et il souriait. Un sourire bienveillant, c'était la mesure de son scepticisme

(1) *En Alsace*, par M. Xavier Marmier, p. 384.

dans ces rencontres délicates avec l'attendrissement d'une crédulité trop facile. Il souriait, quoiqu'il eût, au demeurant, bien d'autres armes de combat en ce genre, mais toutes empruntées à un certain fond d'ironie dont la mine en lui était inépuisable. Son esprit passait, par degrés insensibles, de l'inoffensive raillerie à la satire sans merci, et du sourire obligeant qui ébauchait une pensée au ferme regard qui l'achevait. Pourquoi ne pas l'avouer? Ce don d'ironie qui fait de M. Doudan un maître à ce titre, cette finesse railleuse qui le distingue entre tous, ce mérite délicat a pourtant, même dans cette mesure, ses entraînements et ses périls. Doudan s'élève parfois, et ce n'est pas cela que je lui reproche, à la plus éloquente invective quand il est en face, comme il le fut en avril 1871 (car il était resté à Paris), de quelques-unes de ces frénésies antisociales où le crime a encore plus de part que la fureur... Avant ces terribles épreuves et quand l'ordre régnait dans les rues, la hausse à la Bourse et la sécurité partout, Doudan ne prend pas son parti d'une liberté restreinte, et le libre penseur ne choisit pas ce moment, comme tant d'autres, pour ne plus penser du tout. Sur les fautes et les imprévoyances de l'autocratie, sa verve non plus ne tarit pas; et le côté par où l'impuissance providentielle du pouvoir le plus absolu prête si souvent à rire, quand elle ne nous réduit pas à pleurer, ce côté faible de tout despotisme n'a nulle part, je crois, été mieux caractérisé et mieux jugé que par cet aristarque souriant et moqueur des évènements de son siècle. Non, il n'y a pas là ce qu'il signale, avec un peu d'exagération peut-être, dans les *Provinciales* de Pascal, « cette raillerie sinistre et tragique aiguisée et affilée comme

un poignard » ; mais voyez s'il était possible de parler avec plus de bonne grâce malicieuse et de bon sens prophétique du danger que faisait courir à la France, après Sadowa, la tolérance si étrangement désintéressée qui s'associait à la reconstruction d'une grande Allemagne unitaire : « Que dirait le vainqueur d'Austerlitz, écrivait Doudan en juillet 1866, s'il voyait refaire cet empire germanique qu'il avait détruit à coups de canon, et un empire germanique qui aura bien plus de cohésion que le premier? Celui-ci sera un régiment. L'autre était une machine dont tous les ressorts se contrariaient les uns les autres... Ce qui est singulier, ajoute-t-il, c'est l'instinct politique des gens d'affaires de France... Hier, l'un d'eux disait, parlant de l'empereur Napoléon d'aujourd'hui : Ce diable d'homme est admirable! Il vous renverse en un tour de main tous ces petits États d'Allemagne dont son oncle n'avait jamais pu venir à bout... »

Ainsi pratiquée, appliquée avec cette justesse rapide et incisive, l'ironie, si spontanée qu'elle soit toujours sous la plume ou sur les lèvres de M. Doudan, ressemble à un art et toucherait à la perfection, si la perfection même en ce genre n'avait ses écueils. M. Doudan fait quelque part une très-piquante étude de la bizarrerie dans l'esprit, qu'il distingue justement de l'originalité ; il la définit mieux qu'il ne s'en défend. Mais c'est là chez lui, quelle qu'elle soit et elle n'est jamais ni malfaisante ni ridicule, une des formes de la libre pensée. Il faut qu'il dise, de manière ou d'autre, la vérité à tout le monde, à ses amis, et aux meilleurs tout des premiers. Original, il l'est toujours avec un certain goût d'approfondissement qui le pousse à creuser au fond de sa pensée comme pour y faire incessamment des décou-

vertes : « J'ai une rage d'apprendre... C'est là le secret de ma prétendue paresse. Il n'y a de véritable originalité en tout que sous les dernières couches de l'érudition. Quand on ne sait rien, on se croit trop facilement des idées neuves... » Dirai-je qu'il se défend toujours de toute affectation ? Il me répondrait, comme il fit un jour à M. Raulin, son ami, un aimable homme, un peu martyr de cette amitié doucement querelleuse : « Ne dites rien contre l'affectation du style ; c'est bien souvent un travail nécessaire pour faire sortir sa pensée du marbre où elle est enfermée. »

Chez M. Doudan, la pensée a par moments, en effet, cette beauté sculpturale qui laisse deviner moins l'effort que la facilité du ciseau ; plus souvent l'ironie chez lui tourne en poésie ou en sentiment ; ailleurs, c'est le paradoxe qui en fait les frais avec une certaine audace : « Il faut savoir oser, disait Voltaire ; la philosophie mérite bien qu'on ait du courage ; il serait honteux qu'un philosophe n'en eût pas, quand les enfants de nos manœuvres vont à la mort pour quatre sols par jour... » Et, au fait, un paradoxe bien tourné n'est jamais si audacieux qu'il le paraît. Il vous agace au premier moment ; regardez-y de près, il vous protège quelquefois contre une absurdité banale. Il est comme une sentinelle perdue du bon sens. « Je suis quelquefois, écrit Doudan en 1835, porté à croire que l'erreur naît du choc des opinions (1). Autrefois on disait que c'était la vérité

(1) On peut voir, dans l'*introduction* remarquable que M. le comte d'Haussonville a mise en tête de la correspondance, que l'éminent écrivain prend plus facilement que moi son parti des *paradoxes* de M. Doudan.

qui naissait ainsi. Il est bon de changer de temps en temps les idées reçues, de dire l'envers d'une chose raisonnable. On jette une sottise en l'air et il retombe un trait d'esprit... » Malgré tout, Doudan m'effraie un peu quand il développe même en se jouant sa théorie des grands espaces, lacs, plaines ou forêts, qu'il considère pour ceux qui les habitent comme funestes à la santé ; quand il démontre l'utilité des hypocrites dans une société bien réglée ; quand il célèbre les bienfaits de l'ennui dans les petites villes de province ; quand il dit aux femmes mariées : « Il ne faut jamais quitter son mari parce que cela fait trop de peine de le revoir » ; quand, après un raisonnement un peu fantaisiste, il écrit : « Le ridicule de ce que je vous dis là, c'est que j'en pense quelque chose » ; lorsqu'enfin il fait passer à une troupe d'écoliers ce qu'il appelle un examen d'ignorance et qu'il répond : « Très-bien ! continuez, mon ami ! » à chacune des ripostes qui témoignent le plus que ces enfants ne savent rien. Tous ces paradoxes sont assurément fort drôles par la forme, et le dernier est une satire contre ces instituteurs qui chauffent à blanc l'esprit de leurs jeunes élèves, au lieu de lui laisser la lenteur salutaire d'une croissance naturelle et d'une maturité véritable. Ailleurs, l'auteur de la correspondance aime assez, ayant à parler politique, à se munir d'un bon paradoxe qui lui servira de maintien dans une question délicate. Il écrit en 1848, à propos des évènements d'Italie :

« J'aime assez ce que fait le roi de Sardaigne qui accroît les bataillons de son armée à mesure qu'il donne une liberté de plus à ses peuples. C'est là proportionner les parois de la machine à la force d'expansion de la vapeur.

C'est le contraire qu'on fait ailleurs, et tout le monde, en effet, n'a pas une bonne armée à ses ordres pour contrebalancer ses bonnes intentions. Le pauvre pape et le pauvre duc de Toscane ont eu le cœur sur la main. Il leur aurait fallu une bonne épée de l'autre pour repousser l'excès de la familiarité. Les bons trouvent beaucoup d'obstacles à faire bien... La morale de tout ceci est qu'il ne faut être le bienfaiteur de personne, à moins qu'on n'ait mis derrière un rempart solide ce qu'on est disposé à garder pour soi. »

« Il ne faut être le bienfaiteur de personne ! » M. Doudan avait besoin d'un certain courage pour hasarder, sans y croire, des paradoxes de cette force, même en politique ; mais ces témérités ne lui déplaisaient pas. Il lançait ainsi des mots dont le sens à moitié caché ne laissait pas pour lui d'être fort clair, mais il n'avait pas la superstition de la clarté qui, selon lui, était de création moderne, et qui, dans les *Tusculanes* de Cicéron par exemple, faisait partout défaut à la sagacité paresseuse ou exigeante.

Pourquoi ne dirais-je pas qu'il se mêlait une pointe de bonne humeur, d'*humour* britannique, avec un certain plaisir de dérouter les gens, dans ce goût que notre ami montrait pour le paradoxe? Il a écrit quelque part, non plus dans une de ses lettres, mais dans un de ses articles de *Revue*, trop peu nombreux, que les éditeurs de sa correspondance nous ont rendus : « Une raison fine, élégante, moqueuse, préside à l'ensemble de la civilisation française, mélange de force et de mesure, d'audace et de retenue, de calcul et d'entraînement. Le symptôme d'une pareille disposition, c'est la moquerie. Un peuple, en effet, n'est

moqueur que parce qu'il a de la mesure et de l'harmonie dans ses facultés. Il parodie tout parce qu'il saisit à l'instant la moindre dissonance et que son oreille délicate en est blessée (1)... » Est-ce Molière? Est-ce la Bruyère? Est-ce Addisson? Est-ce le Sage ou Voltaire, ou M. Doudan lui-même que cette définition nous laisse entrevoir? Avec le goût et le don de l'ironie philosophique, M. Doudan aurait-il eu aussi à quelques égards l'instinct, parfois le talent de la comédie? N'en disons pas trop. On peut croire, en lisant certaines pages de sa correspondance, qu'il serait allé jusqu'au comique; il s'arrête au burlesque, témoin cette scène d'un scrutin législatif dont il nous fait, sans trop y croire, l'amusant récit :

« La Chambre des députés, écrit-il, va grand train ici (c'était en juin 1846); mais, comme toujours, au moment du vote, on ne trouve pas le nombre de députés nécessaire. Hier, M. le président prit un grand parti. Il fit appeler un huissier et lui dit deux mots à l'oreille. L'huissier partit d'un air grave avec sa baguette noire et se dirigea, par un soleil brûlant, vers l'école de natation dont les portes s'ouvrirent devant lui au nom de la Chambre. Il se plaça sur le bord des bateaux et chercha à reconnaître, dans le nombre infini des nageurs qui plongeaient et revenaient sur l'eau, s'il ne pourrait pas pêcher quelque membre de la majorité : mais comme il est rare de voir aucun député à la tribune dans le costume de l'école de natation, le pauvre huissier ne savait que faire..... Enfin on entendit sur la surface des ondes une voix forte qui dit : « Que ceux de

(1) *De la nouvelle École poétique*, tome I, p. 48.

messieurs les députés qui sont sous l'eau veuillent bien lever la tête et venir voter à la Chambre. » A ces paroles, toute la Seine se troubla, et l'on n'entendit plus que le murmure confus d'une douzaine de conservateurs qui se rhabillaient. Les opinions incertaines continuèrent à nager entre deux eaux pour échapper aux sommations du président. Alors que vit-on et ne vit-on pas? Dans cette grande hâte, les plus zélés arrivèrent les moins vêtus et les triunes détournèrent les yeux sans trop de colère..... »

Avouons-le, Messieurs, ici nous sommes loin du libre penseur; où plutôt ne sommes-nous pas ramenés par ces diversions mêmes à l'idée de ce libre esprit qui, sur toute chose, se donnait carrière, qui abordait tous les sujets, qui les effleurait ou les épuisait, se haussait jusqu'à eux ou les relevait jusqu'à lui, et qui, grâce à cette diversité charmante et puissante, traversait le monde sans le troubler, lui causant des surprises sans scandale, des contrariétés sans amertume, d'aimables querelles sans lendemain! Sa contradiction n'épargnait personne, quand elle en avait un juste motif. Mais vous avez vu parfois, dans un champ de blé, les épis agités un instant par une brise légère qui les effleure sans les courber. Dans les controverses avec M. Doudan, vous vous sentiez touché; une atteinte si douce ne vous laissait ni le temps de vous plaindre ni le regret de l'avoir ressentie.

IV

Un tel contradicteur ne pouvait être qu'un bon conseiller. Il l'était pour tous, et le meilleur qu'on pût choisir, toujours prêt, toujours sincère, d'un abord toujours facile, et sans trop d'indulgence, même pour ses amis.

Non ! je n'aurai jamais de lâche complaisance !

Il vous disait cela avec le sourire de Philinte, non avec la véhémence d'Alceste ; et, de fait, la plupart des lettrés, ses amis, au moment de quelque sérieuse épreuve de publicité, venaient à lui comme on se munit d'une assurance contre la grêle. Il avait cette « promptitude » à vous conseiller dont Boileau fait la condition d'un bon conseil en pareille matière. Il allait droit à la faute, mettait le doigt sur l'erreur de votre érudition, procurait un support à votre phrase boiteuse ou une saignée à votre rhétorique ; sécheresse ou pléthore, ce qui est souvent la même chose, il avait remède à tout. Il excellait surtout à vous briser vos ailes d'Icare. J'en sais quelque chose. J'ai raconté ailleurs un entretien que j'eus avec lui un jour que je venais d'achever (passez-moi ce souvenir) mon discours de réception à l'Académie française. Je lui montrai mon travail ; arrivé à un certain passage dont je n'étais pas trop mécontent : « Tenez-vous beaucoup à cette phrase ? me demanda-t-il. — Ma foi ! oui. — Eh bien, soit ! votre phrase n'est pas bonne ; il y a moyen de la rendre encore plus mauvaise... » et il me

proposa, par manière de critique, un changement qui la rendait ridicule. Il fallut céder. Une autre fois (c'était en septembre 1843), la reine Victoria était venue au château d'Eu rendre visite au sage roi Louis-Philippe. J'avais été l'historiographe volontaire de ce séjour dont j'étais un des témoins, associé à tous ses incidents, objet d'une curiosité si universelle. Je n'ai pas grand souvenir de ce que j'écrivis alors pour un journal très important qui, par ma plume, voulait bien le dire au public. Il paraît que dans le récit d'un déjeuner doublement royal, dont les hautes futaies de la forêt d'Eu furent les majestueux témoins, l'enthousiasme du commensal attendri se trahit sans trop de mesure dans la description du *reporter;* Doudan ne manqua pas cette occasion de donner cours à sa libre pensée. Il écrivait : « Nous lisons attentivement le récit de ces grandes fêtes. Les descriptions plus ou moins poétiques du *Journal des Débats* sont trop dans le style de Réné et des Martyrs. Il faut parler plus simplement d'un goûter ou d'un déjeuner. Il y a pourtant dans Milton un déjeuner d'Adam et d'Ève décrit avec cette vivacité de couleurs et ce luxe de comparaisons ; mais c'était une des premières fois qu'on déjeunait dans ce monde. C'était le déjeuner dans le sens vraiment étymologique ; il y a six mille ans, suivant le calcul le plus modéré d'Ussérius, qu'on boit et qu'on mange tous les jours. La reine d'Angleterre s'en va et nous allons rester tout seuls. Il faudra tâcher de se distraire les uns les autres. Nous sommes encore trente-trois millions ; mais je gage que personne ne va plus parler lyriquement du déjeuner de personne... »

En trouvant récemment, dans le premier volume de

M. Doudan (pages 518 et suiv.), cette critique à la fois si juste, si fine et si personnelle, j'ai éprouvé d'abord ce petit frisson que notre vanité d'auteur ne nous épargne guère en pareil cas; puis j'ai fait comme le poète de la *Métromanie :* « J'ai ri, me voilà désarmé! » Cette double et successive impression donne bien l'idée des blessures que notre cher et aimable Doudan faisait et guérissait du même coup.

Je termine ici cette incomplète ébauche d'une physionomie qui eût réclamé un autre pinceau. J'ai essayé déjà à deux reprises différentes de la reproduire (1), luttant chaque fois contre mon impuissance à la saisir dans ses métamorphoses volontaires. Aujourd'hui, si j'ai pris la plume, c'est moins pour vous parler de M. Doudan que pour l'introduire, son livre à la main, dans votre illustre compagnie. C'est lui qui par ma voix vous a parlé. C'est votre bienveillant accueil qui lui a répondu, M. Doudan ne se flattait pas. Il avait pourtant un secret instinct de sa valeur, et il lui arrivait même de le laisser voir. Il avait en même temps, sinon le regret, tout au moins le sentiment de son obscurité volontaire. Une des plus belles pages de son livre est celle qu'il consacre aux inconnus, ceux que leur destin a dotés pour leur bonheur, ou affligés pour leur confusion, d'une vie obscure ou d'un nom sans écho. Pensait-il à lui en traçant cette page mélancolique, ou n'a-t-il fait, contrairement à son goût qu'une amplification? Vous allez en

(1) Voir ma *Notice* en tête de la correspondance, et un article inséré le 30 juillet dans le *Journal des Débats* sur la publication de ces deux volumes due en partie aux soins intelligents et délicats de Mme du Parquet.

juger, Messieurs, si vous me permettez ce dernier emprunt à son écrit :

« ... Je crois avec le poète Gray, dit-il, qu'il y a dans les cimetières de village bien des Milton qui n'ont point chanté, des Cromwell qui n'ont point versé de sang. Dans les grandes révolutions, vous voyez ces gens, qui étaient destinés à l'obscurité par leur situation, devenir Bonaparte, Masséna, Desaix, Kléber. Il n'est pas probable que nous eussions entendu parler d'eux sans la secousse qui a mis tout sens dessus dessous. Pour moi, je ne passe jamais dans une petite ville de province sans soupçonner qu'il y a là des inconnus qui, dans d'autres circonstances, auraient égalé ou surpassé les hommes qui remplissent aujourd'hui le monde de leur nom. Il y a beaucoup de cages où sont des oiseaux qui étaient faits pour voler très-haut. La nature est très-riche, et il ne lui fait rien que des inconnus de grand talent n'entrent pas dans la gloire. Ils vivent de leurs pensées et de leurs sentiments et se passent de l'Académie française... »

M. Doudan ne se doutait guère, écrivant ces lignes, que sa lettre serait conservée, qu'elle vivrait, qu'elle le ferait revivre et que sa protestation contre l'oubli, jointe à tant d'autres témoignages de son rare talent d'écrivain, le rendrait célèbre. Gardez donc les lettres, vous tous qui en recevez; gardez-les pour peu qu'elles vous aient émus, impatientés ou charmés, si elles ont du style, le style d'une âme ou d'un caractère, homme ou femme; gardez-les, ces lettres, et le jour où elles n'appartiendront plus qu'à vous, — car une lettre a toujours deux maîtres, celui qui l'écrit, celui qui la reçoit, — le jour où vous en serez seul maître,

imitez les amis bien inspirés qui nous ont donné celles de Doudan; donnez-les, si elles intéressent la morale, la langue et le goût; si elles doivent profiter à l'histoire ou à la critique; donnez-les au public justement avide et jaloux de ces trésors, et qui aime à prendre ce qui ne lui appartient pas. Ces confidences qui tantôt nous révèlent un homme, tantôt jettent leur lumière sur une époque, c'est leur spontanéité même qui les rend précieuses. Moins elles visaient au regard du public, plus elles l'attirent. Leur désintéressement fait leur prix. L'obscurité qui les couvrait rend plus vive, le jour où elles en sortent, la lumière qui les éclaire. Gardez-les donc, non sans vous demander ce qui manquerait au patrimoine intellectuel de l'humanité, si les lettres de Cicéron et de Pline le jeune, celles de Henri IV et de Mme de Sévigné, celles de Rousseau et de Voltaire, celles de Paul-Louis Courier et de Joseph de Maistre n'avaient jamais vu le jour. Je rapproche de ces grands noms celui de M. Doudan. Je ne les compare pas. Si ces correspondances n'existaient pas, quel livre, quel traité, quelles études, quelles recherches pourraient remplacer le bien qu'elles ont produit? Vous-mêmes, Messieurs, malgré les ressources de votre imagination, l'étendue de votre science et l'éclat de vos talents en tout genre, et en réunissant comme aujourd'hui vos cinq classes, vous-mêmes, si ces correspondances n'existaient pas, seriez-vous capables de les inventer?

DISCOURS

DE M. CARO

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
PRÉSIDENT DES CINQ ACADÉMIES

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
le mercredi 25 octobre 1877.

Messieurs,

Chaque année, à cette date, il est de règle que l'Institut de France célèbre par une réunion publique l'anniversaire de sa fondation. Depuis quatre-vingt-deux ans, cette tradition, liée à nos origines, s'est continuée sans interruption. Une seule fois elle a été suspendue, il y a sept ans ; il parut alors qu'une fête, même aussi austère que la nôtre, serait mal placée au milieu de la douleur publique. Le 25 octobre 1870, l'Institut garda le silence : ce fut la marque de son deuil dans le grand deuil de la patrie.

On a défini souvent le caractère de cette institution nationale, qui appelle et concentre toutes les forces de l'esprit français, et sans contraindre aucune d'elles, les excite par l'émulation, les féconde par un commerce intime, les multiplie les unes par les autres. Le temps est loin où la pensée humaine, dans sa jeune audace, aspirait à s'égaler à l'universalité des choses. L'âge héroïque des Parménide et des Pythagore, même celui des Platon et Aristote, est passé sans retour. De pareilles tentatives ne sont possibles qu'alors que l'esprit humain ne connaît bien ni ses forces, ni ses limites, parce qu'il ne discerne pas à des signes certains ce qu'il sait de ce qu'il sait mal ou même de ce qu'il ignore. Depuis longtemps déjà il ne peut plus y avoir d'intelligence qui porte à elle seule le poids toujours accru du savoir humain, et si, par exception, cette intelligence se rencontrait, on peut être assuré d'avance que la faculté d'invention y succomberait pour faire place à l'universalité trompeuse de la mémoire.

C'est à ces exigences modernes du savoir que l'Institut correspond avec les agrandissements successifs qu'il a reçus, avec sa division en cinq académies, dont quelques-unes se répartissent elles-mêmes en plusieurs sections, distribuant sa tâche pour le plus grand profit de chacun et de tous, imitant pour le travail humain ce que fait la nature dans ses ouvrages les plus accomplis. Les naturalistes nous parlent souvent de cette loi qui préside à la vie, d'après laquelle plus il y a dans un être d'organes distincts et d'activités spéciales, plus il y aura d'économie de forces, de richesse et de variété dans les produits, d'harmonie dans le

tout vivant. La division du travail physiologique n'empêche pas, bien au contraire, la communauté des résultats, elle l'assure; la distinction des fonctions ne nuit pas à l'unité du but, elle la garantit. C'est le signe où l'on reconnaît les organismes supérieurs que la nature favorise; elle accroît la vie, si je puis dire, en paraissant la diviser. — Il en est de même pour cette grande institution : à travers les travaux si divers du savant, de l'écrivain et de l'artiste, entre lesquels se répartit la féconde activité qui anime le corps tout entier, se marque l'unité du but : l'accroissement régulier de substance, de force et de lumière pour l'esprit humain, le progrès de la science, la culture plus étendue chaque jour des lettres et des arts, d'un mot la civilisation, qui n'est que l'expression et le résumé de ces grandes choses.

La division du travail n'existe d'ailleurs qu'à la surface, dans les méthodes et dans les objets auxquels les méthodes s'appliquent. L'esprit, sous cette diversité apparente, n'a pas de peine à se retrouver lui-même et à reconnaître sa vivante unité. Soit qu'il poursuive par l'analyse les rapports abstraits des figures et des grandeurs, ou qu'il démêle par l'observation, sous l'amas confus des faits, les relations uniformes et les lois; soit qu'il pénètre dans le monde plus ténébreux mille fois et plus compliqué de l'intelligence et dans la région des principes, ou qu'il agisse sur les hommes par l'éloquence, par la poésie et l'art, qu'il crée des types ou invente, par des combinaisons du son et de la forme, des expressions nouvelles du beau, dans tous ces emplois variés, c'est toujours le même esprit, travaillant sous la même

loi, celle de l'ordre, poursuivant en toutes choses l'harmonie et l'unité, à l'aide de la même faculté, la raison. — La raison ! c'est-à-dire la faculté de saisir la raison des choses, les rapports suivant lesquels s'enchaînent ou s'engendrent les faits, les idées ou les émotions. N'est-ce pas elle qui suscite les grandes hypothèses par lesquelles les sciences se renouvellent, ces intuitions rapides et merveilleuses qui devancent les faits et gouvernent les expériences, comme par un pressentiment de l'ordre qu'il s'agit de retrouver dans la nature ? N'est-ce pas la même raison qui, sous l'empire des mêmes lois, dirige l'inspiration de l'artiste et lui révèle les formes de la beauté pure? Comme la science, dans ses plus hautes évolutions, obéit à l'attrait secret de l'invisible unité, l'imagination elle-même, dans ses créations les plus hardies, nous paraît liée à l'ordre par ce besoin de l'harmonie, de la proportion, de la mesure, sans lesquelles il n'est pas d'œuvre vraiment belle et qui mérite de durer.

C'est pour consacrer ce grand principe de l'unité de l'esprit humain, constant à lui-même et à ses lois dans la diversité de ses applications, qu'une généreuse fondation attribue un prix biennal de vingt mille francs à l'ouvrage ou à la découverte que l'Institut, en séance plénière, aura jugé le plus propre à honorer ou à servir le pays. Cette année, sur la présentation de l'Académie des beaux-arts, cette haute récompense, la plus considérable dont dispose l'Institut, a été décernée à une œuvre dont la réputation n'est plus à faire et qui est déjà populaire sous ce nom consacré, *la Jeunesse*. Admirée à l'Exposition de 1875, elle le sera plus encore dans cette galerie de l'École des

beaux-arts, où elle est fixée pour toujours, parmi les traces encore récentes de la génération d'hier, sous les yeux des générations nouvelles où la France de demain reconnaîtra ses artistes préférés.

On sait quel succès accueillit cette œuvre quand elle parut au jour, il y a deux ans. Il faut sans doute faire la part du sujet lui-même, des souvenirs qu'il rappelait, de l'ordre héroïque des sentiments où il nous conviait. Le sujet, c'était la consécration par un monument de la mémoire des élèves de l'École, peintres, sculpteurs ou architectes, devenus soldats pendant la guerre de 1870 et *tués à l'ennemi,* comme disent les bulletins militaires, sous les murs de Paris ou sur divers points de la France. D'un seul coup d'aile, l'art nous transportait à quelques années en arrière; il nous faisait revivre dans cette journée funeste où perça un instant, à travers les brouillards de janvier, la dernière lueur de l'espoir patriotique qui avait soutenu pendant de longs mois Paris, prisonnier sans être vaincu. Mais déjà la nuit était retombée plus profonde sur notre suprême effort et notre suprême illusion. La défaite irréparable enveloppait de tout côté la ville, et parmi ceux qui, ce soir-là, ne revinrent pas et qui étaient les plus attendus, au milieu de tant d'autres dignes de larmes éternelles, on murmurait tout bas le nom d'Henri Regnault. Il était tombé avec la patrie sur son dernier champ de bataille, la dernière victime de cette guerre, une des victimes les plus nobles, une des plus aimées et des plus dignes de l'être. Les jeunes morts sont la grande émotion de la vie humaine, de la poésie et de l'histoire. Cette émotion devient un deuil public quand il s'y joint le regret

d'un talent supérieur, le pressentiment de ce qu'il pouvait donner au monde et de ce qu'il a emporté avec lui.

Il serait injuste pourtant d'attribuer uniquement à ces circonstances l'impression profonde que produisit sur le public la statue de *la Jeunesse*. Comme l'a si bien marqué, d'un trait savant et délicat, M. le Secrétaire perpétuel des beaux-arts en soumettant le choix de son Académie à la sanction de l'Institut, cette statue révèle des qualités supérieures, indépendantes des souvenirs qu'elle évoque : elle a des mérites d'invention et d'exécution qui sont bien à elle.

L'Institut n'a eu qu'à applaudir, d'une voix et d'un vote presque unanime, aux conclusions de ce rapport décisif. Il a jugé cette œuvre digne de la haute récompense pour laquelle on la proposait : œuvre à la fois idéale et humaine, idéale par le symbole, humaine par l'émotion ; idéale par la beauté de la forme, la noblesse du geste, une sorte d'enthousiasme attendri et de fervente piété; humaine par la vie, par la douleur, par l'élancement de tout l'être dans un mouvement plein de grâce et de passion. Rapprochée du spectateur, le pied posé sur une seule marche qui la sépare à peine de la terre, on dirait que cette figure émane de nous, qu'elle s'est formée en nous de ce qu'il y a de plus exquis, de plus noble et de plus pur. C'est bien là le rêve de la jeunesse pour les uns; pour les autres, c'en est le souvenir; pour tous, c'en est la plus touchante image. — C'est la Jeunesse, mais c'est aussi la Patrie. Sous les traits de cette vierge décorant un tombeau, n'est-il pas permis de reconnaître la France, jeune comme le héros qu'elle couronne, lui survivant pour le pleurer et pour se souvenir;

la France, qui ne vieillit pas et qui ne meurt pas, et qui semble renaître à chaque génération comme la nature à chaque printemps?

Allez revoir, Messieurs, en sortant d'ici, ce monument élevé à une chère mémoire; vous jugerez que l'Institut ne s'est pas trompé en décernant le prix biennal à M. Chapu, l'auteur de la statue de *la Jeunesse*.

Et maintenant il me reste un douloureux devoir à remplir. J'ai à retenir un instant votre pensée sur les pertes nombreuses qui ont, dans le cours de cette année, attristé nos Académies. Chaque classe a payé largement son tribut à la mort, sauf la classe des inscriptions et belles-lettres, heureusement épargnée, et qui n'a eu sa part que dans le deuil commun de l'Institut.

Les beaux-arts ont perdu M. Perraud. On connaît la simple et fière histoire de ce fils de vigneron, de ce petit montagnard du Jura, formé à l'école de la pauvreté, sa dure nourrice et la compagne de toute sa vie, qui devint, à travers des luttes obscurément héroïques, l'artiste énergique et convaincu que nous avons admiré, un des maîtres de la sculpture française. Rappelons seulement, parmi ses œuvres déjà classiques, en 1863 *le Faune*, en 1869 *le Désespoir*, œuvre prophétique pour ainsi dire, pressentiment douloureux de cette maladie de l'âme à laquelle devait succomber le pauvre artiste, resté seul au monde, sans l'appui de l'affection dévouée qui l'avait soutenu dans une vie difficile, où il paya si cher la rançon d'une laborieuse célébrité.

Les sciences morales et politiques regrettent M. Cauchy, le parfait honnête homme, une conscience intègre, difficile à elle-même, indulgente et douce aux autres, le type du

savant chrétien, cachant sous une modestie presque timide une science étendue et variée. Elles regrettent également un physiologiste distingué, attaché à la section de philosophie et dont les travaux, dans le cours d'une longue carrière, eurent leur jour d'éclat. Cette bonne fortune, M. Lélut la méritait par son érudition consciencieuse, par la finesse de son argumentation, dont la phrénologie eut à payer les frais dans de vifs combats que l'on n'a pas oubliés. Aliéniste philosophe, il s'est occupé, non sans quelque esprit de système, de recherches curieuses sur les analogies de la folie et de la raison. Je dois même dire que ces analogies ne laissent pas d'être, sous sa plume, assez inquiétantes pour la pauvre espèce humaine, et surtout pour les grands hommes. Socrate avec son démon familier, Pascal avec son amulette, durent comparaître devant ce redoutable inquisiteur qui les renvoya bien et dûment convaincus d'un commencement de folie. M. Lélut préparait ainsi les esprits au système qui a paru de nos jours, et d'après lequel les inspirations qui nous semblent les plus sublimes pourraient bien n'être qu'une forme d'excitation cérébrale et le génie une névrose; et, cependant, malgré l'horreur de ces révélations médicales, M. Lélut et ses successeurs n'ont pu encore nous dégoûter du génie, tant est grande la force des préjugés! Nous nous surprenons même à souhaiter qu'une pareille maladie s'enracine et se multiplie parmi nous. Heureuses les nations chez lesquelles cette contagion se répandrait, chez lesquelles se produiraient beaucoup de ces grands penseurs, dussent les Socrate et les Pascal de l'avenir être hallucinés comme l'un et visionnaires comme l'autre!

L'Académie française a été bien cruellement éprouvée. Aujourd'hui en deuil de son cher et glorieux doyen, elle avait perdu, depuis près d'un an, l'auteur célèbre de la *Fille d'Eschyle* et de poèmes d'une haute inspiration, M. Autran, mort au moment où il revoyait ses vers, avec un soin jaloux de la perfection, pour une édition définitive qu'il préparait comme son poétique monument. Il ne lui aura pas été donné de l'achever. « La mort, disait récemment un de nos confrères (1), la mort vient à son heure, pas à celle que nous croyons. » Déjà depuis quelques années M. Autran était obligé, pour la révision de son œuvre, de demander aux affections qui l'entouraient une aide que ses yeux à demi éteints rendaient nécessaire.

Oui, la nuit désormais, la nuit du vieil Homère
Ravit tout à mes yeux, tout, jusqu'à mon chemin ;
Le ciel me réservait cette infortune amère
De ne plus voir l'ami qui me serre la main (2).

Depuis que M. Autran exprimait cette plainte touchante, le mal implacable faisait des progrès d'année en année, et maintenant ce sont d'autres mains que les siennes, d'autres yeux bien dévoués, bien attentifs, qui achèveront l'œuvre commencée. Nous verrons alors apparaître au sommet, comme pour la couronner, une noble figure, celle d'un vrai poète, gardien incorruptible du vrai et du beau, « d'un chevalier de l'idéal (3) », d'un homme qui a cru à la poésie

(1) M. Meissonier, sur la tombe de M. Perraud.
(2) *La Lyre à sept cordes,* épilogue.
(3) Voir la belle pièce intitulé *l'Idéal.*

au point de lui donner sa vie entière, sans distraction et sans réserve, et qui a puisé dans cette foi assez de force pour préférer à toute autre gloire humaine celle de n'être qu'un poète.

A côté du poète, le savant; la mort aime ces contrastes. Il y a un mois à peine, après une longue maladie, M. Le Verrier s'éteignait laissant après lui un nom que connaît la science, aussi loin qu'elle est allée, aux extrémités du monde. « Il appartenait, comme on « l'a si bien dit sur sa tombe (1), à cette grande « famille des Copernic, des Képler, des Laplace, qui, « depuis plus de trois siècles, s'appliquent à décou- « vrir les lois du système du monde et à nous en faire « comprendre la beauté. » — En vérité, quand un tel homme disparaît d'au milieu de nous, on peut dire sans exagération que l'œuvre de Dieu perd un grand témoin. Il ne m'appartient pas, et je n'essayerai pas d'analyser cette puissance d'abstraction extraordinaire, cette faculté unique pour les calculs de la mécanique céleste, cette supériorité d'intelligence spéciale qui avait marqué dès longtemps la place de M. Le Verrier à ce poste d'observation des phénomènes célestes, où ses qualités étaient de telle nature qu'elles effaçaient tout le reste, même ses défauts, et réduisaient au silence les oppositions les plus légitimes, soulevées contre cette dictature du ciel, aussi ombrageuse que celle de la terre. — D'autres ont raconté déjà, comme il convient, cette vie scientifique et les ré-

(1) M. Dumas, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

sultats qu'elle a donnés : les bornes du monde solaire reculées pour notre esprit, les tables des grandes planètes construites, l'organisation puissante qui a doté la France d'un système d'avertissement des tempêtes. Je ne veux, à ce propos, rappeler qu'un trait, parce qu'il appartient à nos annales académiques. C'est le 1er janvier 1847, on s'en souvient, que la planète qui portait la fortune scientifique de M. Le Verrier, apparut au point précis du ciel que le calcul lui avait assigné longtemps avant qu'elle ne fût découverte, quand elle n'était encore qu'un objet idéal, conçu par l'analyse, invisible à l'œil humain. Quelques jours après, le 7 janvier, l'Académie française recevait le successeur de M. Royer-Collard, et ce qu'on a oublié, c'est que ce triomphe magnifique de la théorie et du calcul trouva ce jour-là un interprète inattendu, digne d'un tel sujet. Le nouvel académicien modifia hardiment son discours en l'honneur de ce grand évènement astronomique, et il ajouta de verve à l'œuvre déjà imprimée ces dernières paroles qui enlevèrent l'auditoire : « Je rends hommage à la sagacité patiente qui, s'armant des instruments admirables que l'art prête à nos organes, aperçoit laborieusement des phénomènes cachés au vulgaire... mais j'admire davantage encore celui qui, seulement appuyé de quelques observations variables, projette sur la nuit de l'inconnu la lumière d'une induction hardie, et sans autre instrument que cette analyse merveilleuse, œuvre directe et abstraite de la raison, devine au sein de l'invisible un monde nouveau, le constate sans l'observer, le démontre sans le connaître, le prédit en quelque sorte, dédaignant de le découvrir, retrouve la créa-

tion dans sa pensée et semble à la fois agrandir le ciel et l'esprit humain. » — Celui qui louait ainsi M. Le Verrier était M. Charles de Rémusat.

Ces deux noms, Rémusat, Le Verrier, vous rappellent celui qu'il me reste à prononcer devant vous, et qui est suspendu sur vos lèvres depuis le commencement de cette séance : M. Thiers. Ce grand nom appartenait à deux classes de l'Institut qu'il a illustrées depuis près d'un demi-siècle; je dirais mieux en disant qu'il appartenait à l'Institut tout entier comme à la France. Il restera, en effet, le symbole le plus éclatant que nous ayons vu de l'universalité, la seule à laquelle puisse atteindre de nos jours l'esprit humain, celle des aptitudes et des facultés, qui, en un sens, sont plus que les sciences spéciales, parce qu'elles sont l'instrument avec lequel chaque science se construit. Par ses goûts, par son ardeur à tout savoir, par son aptitude à tout comprendre, M. Thiers aurait pu être un juge compétent des plus savants débats à l'Académie des sciences (1), comme il eût été une autorité irrécusable aux beaux-arts, comme il l'était aux sciences morales et politiques, à l'Académie française, partout enfin.

La louange s'est épuisée sur ce nom. Que trouver qui ne vous paraisse languir au prix de ce qui a été dit déjà par d'éminents confrères (2) sur cet illustre témoin de notre

---

(1) Rappelons ce fait peu connu, qu'à vingt ans M. Thiers avait composé un traité de trigonométrie sphérique, où se trouvent, nous dit-on, des démonstrations entièrement nouvelles.

(2) M. S. de Sacy, dans le discours qu'il a prononcé, au nom de l'Aca-

histoire nationale, qui, pour certaines parties de cette histoire, en est devenu le peintre immortel, jusqu'au jour où entrant directement et de plain-pied dans l'action, au service de la France, il a fait lui-même cette histoire que d'autres raconteront et jugeront à leur tour, jouissant de cette joie bien supérieure à celle de l'artiste qui exprime sa pensée dans le marbre ou sur la toile, la joie de l'activité vraiment créatrice qui réalise son idée dans les faits, marque son empreinte dans un siècle et dans un pays, fait en quelque façon de l'humanité même la matière vivante de son œuvre et lui imprime pour un temps la ressemblance avec sa pensée.

L'action comme but, l'intelligence comme moyen, ce fut là M. Thiers. « Je ne me pique pas, disait-il à un ami, à propos de ces livres, d'être un habile écrivain, mais je serais honteux si l'on me démontrait qu'il y a dans les sujets dont je parle quelque chose que je n'aie pas compris. » Ainsi s'explique cette curiosité universelle, qui le posséda jusqu'à son dernier jour et que personne ne porta jamais au même degré que lui, sauf peut-être Voltaire. C'était la pensée toujours en acte, toujours en éveil dans tous les domaines de l'esprit humain, armée, finances, politique, beaux-arts, philosophie, physique, astronomie, ne voulant rien laisser derrière elle ou devant elle d'inexploré ou d'inconnu. De là le goût vif de M. Thiers pour ces écrivains dominateurs qui expriment le mieux l'éner-

---

démie française, aux funérailles de M. Thiers, et M. Cuvillier-Fleury, dans l'étude publiée par le *Journal des Débats* sur M. Thiers historien, orateur, homme d'État (29 et 30 septembre).

gie d'une pensée maîtresse d'elle-même et des autres : Tacite, Pascal et Bossuet. De là son admiration, dans l'histoire, pour le génie de l'action, Napoléon; dans les arts, ses préférences pour Michel-Ange, le génie de la force. De là ce genre d'éloquence très-personnel, ce goût de la simplicité, cette passion pour le naturel, qui est la vertu agissante et communicative du style, cette vivacité lumineuse qui donnait aux ignorants mêmes l'illusion de tout comprendre, cette dialectique infatigable à poursuivre l'évidence pour l'imposer. De là aussi des sacrifices auxquels l'orateur se résignait, une certaine défiance du style sublime et de l'éloquence continue, l'insistance et les retours sur la vérité démontrée, des négligences même qui ne lui déplaisaient pas si elles servaient à ses fins; en toute chose la ténacité souple et déliée d'un esprit résolu à vaincre, épuisant la résistance par la vérité des attaques et considérant la parole humaine non pas tant comme un art qui doit charmer les hommes que comme le moyen d'imprimer en eux sa pensée ou sa volonté, c'est-à-dire encore et toujours un moyen d'agir.

Je ne prétends pas tracer un portrait dans le cadre restreint qui m'est fixé; ce portrait vous sera fait plus tard, ici même, dans les larges proportions qui conviennent à un pareil modèle. J'aurais voulu seulement mesurer d'un regard, si cela eût été possible, l'étendue de cette intelligence, une des plus vastes que la nature ait produites. Permettez-moi d'exprimer un regret que vous partagerez tous, je n'en doute pas : c'est que dans cette vie, si pleine d'œuvres et d'actes, il reste une lacune que M. Thiers avait l'ambition de remplir.

qu'il avait déjà remplie pour une grande part et que notre orgueil, notre joie eût été de voir comblée par lui. Dans les intervalles du pouvoir, ce puissant esprit qui avait gouverné l'État méditait une œuvre suprême à laquelle venaient aboutir toutes ses études scientifiques, toute son expérience de la vie, où devait se manifester dans le plus grand des sujets cette raison qui était le bon sens même à sa plus haute puissance, cette raison où tout était lumière et force. Quelle œuvre c'eût été, Messieurs, que ce dernier livre où M. Thiers devait passer en revue l'Homme, ses origines et son histoire, la Nature et les méthodes à l'aide desquelles la science l'étudie, la Terre enfin où l'homme développe sa vie laborieuse et devient l'ouvrier de sa destinée ! Tout cela pour nous conduire au problème fondamental, à la grande énigme qu'il abordait avec la double autorité d'un esprit qui s'est exercé dans toutes les sciences et d'un homme d'action que nul ne pourrait accuser d'être un rêveur. Ses conclusions, il les laissait pressentir dans tous ses entretiens. Il osait croire aux causes finales et il le disait, il se déclarait hautement spiritualiste ; il avait les convictions les plus fermes, les mieux raisonnées sur le principe du monde et le gouvernement de l'Univers. Il admettait un ordre providentiel où il n'y a pas de place pour l'inutile, où tout a sa raison et son but, où chaque être conspire à une fin divine par l'action des lois nécessaires dans le monde physique, par un libre concours dans le monde moral, et transportant d'une façon piquante dans cet ordre d'idées le langage de la vie parlementaire : « Je suis, disait-il, je serai toujours le ministériel de la Pro-

« vidence (1) » ; c'était un pouvoir auquel il s'engageait à ne jamais faire d'opposition.

Pendant qu'il était livré à la préparation de cette œuvre, je l'entendis un jour raconter ses voyages d'exploration dans les régions nouvelles de la science. Avec quel feu, je m'en souviens, il décrivait ses découvertes et peignait à notre imagination ses joies scientifiques! Ce jour-là, M. Pasteur l'avait initié à ces admirables expériences par lesquelles le savant chimiste analyse les germes de vie flottant dans l'atmosphère et en suit l'évolution à travers la multitude des organismes inférieurs. La veille, dans une de ces nuits laborieuses qu'ils passaient ensemble à l'Observatoire, M. Le Verrier avait expliqué à son illustre ami le mécanisme du grand télescope dont il avait à cœur de doter l'astronomie de son pays. En nous racontant les spectacles dont il avait été le témoin et les choses les plus grandes encore qu'il pressentait, M. Thiers s'animait; il se représentait lui-même allant de l'Observatoire, d'où son regard et sa pensée plongeaient dans les profondeurs du ciel, à ce laboratoire célèbre de l'École Normale où le microscope pénètre si loin dans les mystères de la vie naissante : « En vérité, nous disait-il, avec de tels instru-
« ments, si puissants et si délicats, avec le génie de l'ob-
« servation pour guide, chaque jour la science fait un
« grand pas dans l'inconnu. Il semble que le savant soit
« placé comme sur un double promontoire qui s'avance
« vers les deux infinis. »

M. Thiers, avant de mourir, a pu faire son testament

(1) Conversation avec M. Barthélemy Saint-Hilaire.

politique. Déplorons que le temps lui ait manqué pour faire ce testament philosophique, dont il reste du moins, avec de nombreux fragments, un fidèle souvenir dans la mémoire de ses amis. Par là il aurait porté un grand témoignage devant l'esprit humain; il aurait rendu à la France, qui croyait en lui, un service suprême en l'éclairant sur ces hautes questions, qu'il avait méditées avec ardeur; c'eût été en même temps un dernier hommage à la Vérité (1), qui a été le culte de sa vie et dont il a voulu que le nom fût inscrit sur son tombeau.

---

(1) « Patriam dilexit, Veritatem coluit. »

Épitaphe choisie par M. Thiers.

LES ENFANTS

ET

LES DOMESTIQUES

PAR M. LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
du 25 octobre 1878.

Mesdames et Messieurs,

Le morceau que je vais avoir l'honneur de vous lire fait partie d'un ensemble d'études sur la famille, qui auront pour titre : *Nos Filles et nos Fils*. Une des questions les plus complexes que j'y aborde, est certainement celle-ci : les enfants et les domestiques. Cette question a, en effet, bien des aspects différents. Elle n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était il y a cent ans. Elle n'est pas en province ce qu'elle est à Paris. L'âge des enfants, leur sexe, la position des parents, leur fortune, leur caractère, sont autant de circonstances qui la modifient. Je n'ai pas la préten-

tion de la traiter tout entière : je ne parlerai que du présent; je ne considérerai qu'une moitié des enfants, les filles; je tâcherai de résumer les idées générales du sujet dans un fait particulier; ce fait, je l'emprunterai au journal d'une mère. C'est une scène tout intime, et ma seule ambition est que vous puissiez y trouver quelque vérité.

FRAGMENT DU JOURNAL D'UNE MÈRE

10 mars 1869.

Hier ma fille arriva chez moi tout en pleurs. Son petit cœur de neuf ans était gonflé de sanglots. « Qu'as-tu, mon enfant, au nom du ciel, qu'as-tu ? » Là-dessus, récit entrecoupé de larmes. Depuis près de deux ans, j'ai pris à mon service une femme de chambre appelée Julie, qui, malgré un caractère un peu difficile, me satisfait beaucoup. Intelligente, propre, courageuse, active, son mari en mourant, lui a laissé tout le soin d'une petite fille, un peu plus jeune que la mienne, et qu'elle a placée chez sa mère à la campagne. L'enfant est tombée malade d'une fièvre muqueuse. On l'a écrit ce matin à Julie; de là sa douleur, et de là aussi le chagrin de ma fille. Elle a vu sa bonne pleurer, elle a pleuré comme elle; elle a entendu sa bonne se désespérer, et elle s'est désespérée autant qu'elle! Enfin, sa bonne s'est écriée, avec sanglots : « Et penser que je ne suis qu'à dix heures de mon enfant, et

que je ne peux pas aller la rejoindre ! qu'elle souffre et que je ne peux pas la soigner ! qu'elle va peut-être mourir, et que je ne lui dirai pas adieu. » Là-dessus, ma chère petite Madeleine, tout courant, est arrivée à moi. « Laisse-la partir ! Laisse-la partir !... Elle ne demande que quatre jours ! le temps de la voir... de l'embrasser... — Oui, ma petite fille ! Oui ! Je lui donne huit jours, dix s'il le faut, va le lui annoncer ! » Madeleine partit toute joyeuse, et revint au bout d'un instant, toute triste. « Julie te remercie bien, maman ! mais elle ne peut pas s'en aller. Le voyage, aller et retour, lui coûterait quatre-vingts francs, et quatre-vingts francs, c'est trop pour elle, elle ne les a pas. » Ma fille, fort contristée, reprit sa couture ; moi, je repris ma tapisserie, et, tout en travaillant, j'entrai dans mille réflexions sur le sort des domestiques : puis mon aiguille commença à prendre le train de ma pensée, c'est-à-dire à aller très-vite et fiévreusement. Ainsi en arrive-t-il souvent : quand un homme marche à grands pas dans la rue, ce ne sont pas toujours ses jambes qui courent, c'est sa tête.

Je réfléchissais donc combien ce nom de mère, si cher pour nous, est douloureux pour les femmes en service. Tout pour elles est privations, sacrifice, peine dans la maternité. A peine l'enfant regardé, embrassé, sans avoir pu lui donner une goutte de leur lait, car cette sainte communion de l'enfant avec la mère leur est défendue, elles remettent le pauvre petit aux mains d'une étrangère qu'elles n'ont peut-être vue qu'une fois, dont elles ne connaissent ni le caractère ni le cœur, et qui l'emportera au loin, le plus loin possible pour que cela coûte moins cher, et voilà que commencent les angoisses de la séparation. Pre-

mier objet de terreur! l'enfant supportera-t-il ce voyage? Un redoublement de froid suffirait pour le tuer. Il arrive, il est installé... où? comment? Elle ne peut pas même le suivre par la pensée dans ce lieu inconnu où il vit, et bientôt, pour tout lien entre lui et elle, de temps en temps, une lettre, qui se résume en une demande. « Je dirai à Madame que je n'ai plus de sucre. Madame veut-elle m'envoyer du savon, du linge, des habillements? » La confection de ces petits habillements est la seule joie de la mère. On la voit le soir, après son travail fini, penchée jusqu'à minuit sur un petit jupon de futaine, sur quelques débris de la garde-robe de ses maîtres qu'elle rajuste, qu'elle répare, et qu'elle envoie là-bas; non sans les avoir baisés plus d'une fois, comme s'ils devaient porter ses baisers à l'absent. Parfois, grand évènement, quelque photographe ambulant a passé dans le village, et elle reçoit au jour de l'an le portrait de celui... qu'elle ne reconnaît pas... à peine l'a-t-elle entrevu! et il est si changé depuis ce temps-là! Rien de plus doux, pour nous, mères riches, que d'assister à toutes les métamorphoses de visage, à toutes les conquêtes d'intelligence, à toute l'éclosion physique et morale de nos enfants : les yeux qui s'ouvrent, le regard qui naît, la bouche qui sourit, les cheveux qui poussent, les dents qui pointent, la langue qui bégaye, sont autant de sujets de joie et d'espérance. Eh bien, ces bonheurs, qui sont de simples bonheurs naturels, qui devraient être le lot de toutes les mères, la femme en service les ignore. L'enfant, au sortir de nourrice, ne revient pas chez elle... Elle n'a pas de chez elle; il lui faut trouver, comme Julie, quelque parente

retirée à la campagne, en province, qui élève l'enfant à sa place. Elle ne peut ni surveiller sa santé, ni combattre ses défauts... ni se faire aimer de lui, et enfin,... si comme Julie elle apprend qu'il est malade, mourant... elle ne peut pas... Oh! je n'y tiens plus! ce serait trop cruel! quatre-vingts francs sont quelque chose dans mon petit budget personnel; et puis, il faut bien l'avouer, je me rêvais, pour l'anniversaire de mes trente ans, une jolie toilette... que je comptais charger de défendre ma figure! Bah! une jolie toilette de moins... une petite bonne action de plus... j'y gagne! Et, me levant vivement, je cours à mon secrétaire... j'y prends quatre-vingts francs, et je dis à Madeleine : « Va donner cela à Julie et qu'elle parte! » Le saut de joie de ma fille, son avalanche de baisers, et les remercîments de la mère m'ont bien payée de mon sacrifice.

18 mars.

Julie est revenue. Son enfant est sauvée. La mère est bien heureuse!... Quand je dis bien heureuse... je dis trop. Est-ce un reste d'inquiétude? est-ce une crainte pour l'avenir? Je ne sais, mais il reste un nuage sur son front. Qu'a-t-elle?

25 mars.

Je sais le mot de l'énigme. Nos enfants sont les grands intermédiaires entre nos domestiques et nous. On nous fait dire par eux ce qu'on désire, pensant que les messagers

aideront à la réussite du message. Ils sont très-diplomates, les domestiques ! et comme les enfants, de leur côté, n'aiment rien tant que d'être de moitié dans un petit secret, dans un petit manège, ils jouent le jeu des autres pour leur compte, ce qui fait qu'ils le jouent très-bien. Mademoiselle ma fille est donc arrivée hier près de moi, avec une mine mystérieuse, et de petits mots adroits jetés comme par hasard dans la conversation. Oh ! Julie l'a bien dressée ! « Imagine-toi, maman, que le médecin a dit que la pauvre petite fille de Julie ne guérirait jamais, si elle restait là-bas. Il paraît que l'air est très-mauvais ! qu'il donne la fièvre !... Enfin, tout le contraire d'ici... où l'air est si bon ! où l'on se porte si bien ! — Autrement dit, répondis-je en riant, Julie voudrait faire venir sa fille ici. — C'est ça, maman ! — Et elle t'a chargée de la commission ? — C'est ça, maman ! — Mais où mettra-t-elle cette enfant ? — Elle a trouvé une petite pension, tenue par les sœurs, une très-bonne petite pension, très-bon marché, où l'on apprend très-bien, où l'on est très-bon pour les enfants. — Eh bien, c'est parfait. — Oui ! seulement... — Ah ! il y a un seulement. — Oui ; seulement, les sœurs ne peuvent pas coucher sa fille, et alors... — Alors Julie ne peut pas la faire venir. — C'est ça, maman ! Et alors tu comprends comme elle a du chagrin ! — Je le comprends. — Il paraît pourtant qu'il y aurait un moyen. — Lequel ? pourquoi Julie ne l'a-t-elle pas dit ? — Elle n'ose pas. — Mais elle te l'a dit à toi. — Oh ! oui ! — Eh bien ! alors, dis-le-moi. — Oh ! non ! Julie me l'a bien défendu ! — Pourquoi ? — Parce qu'elle a peur que tu ne veuilles pas. — Parle toujours, nous verrons après. — Eh

bien, voilà! Oh! ce serait un très bon moyen. La petite Thérèse viendrait tous les soirs coucher ici. — Ici? — Oui! avec sa maman! dans le lit de sa maman! Elle n'arriverait que pour se coucher! Et elle s'en irait tout de suite en se levant! cela ne dérangerait personne... Tu ne t'en apercevrais même pas! et la pauvre Julie serait si contente!... Veux-tu? » Je ne répondis rien. » Est-ce que tu ne veux pas?... C'est qu'il paraît que cette pauvre petite fille... elle mourra... si elle reste là-bas. O maman!... je t'en prie!... je t'en prie!... » Ace... *je t'en prie!*... si bien sorti du fond du cœur, je n'eus pas la force de répondre par un non, et la fille de Julie entrera en pension chez les sœurs dans huit jours, et, tout le temps de notre séjour à la campagne, elle couchera avec sa mère... Oui! mais après? quand nous retournerons à Paris? comment ferons-nous? Oh! je m'en fie à Julie pour souffler encore à Madeleine quelque très-bon petit moyen, que Madeleine me soufflera à son tour, et... je serais bien étonnée si je résistais!

15 octobre.

Plus de six mois se sont écoulés depuis ce jour-là. Les sœurs parlent avec grand éloge de l'intelligence et du caractère de l'enfant. Seulement, les choses n'ont pas tout à fait marché comme on me l'avait annoncé. La petite Thérèse, c'est le nom de l'enfant, ne passe pas tout à fait inaperçue dans la maison. Elle revient souvent avant l'heure du coucher, je l'ai trouvée plus d'une fois à table avec les domestiques; le dimanche et les jours de fête, la mère la

garde à côté d'elle dans la lingerie, mes prévisions et nos conventions sont un peu dépassées... Mais Madeleine aime tant cette enfant... à cause du bien qu'elle lui a fait!... La reconnaissance du bienfaiteur est souvent plus sûre que celle de l'obligé! Puis, à cet âge-là, c'est chose si douce qu'une compagne qui est une contemporaine! Jouer tout seul, ce n'est pas jouer, et quand j'entends dans le jardin ces deux éclats de rire qui se répondent, quand je les vois toutes deux, adroitement et ardemment attachées toute une journée à la confection de quelque robe de poupée, ou que ma fille me revient d'une course dans notre petit bois, le teint empourpré, les yeux brillants, le visage étincelant de gaieté et de santé, je me dis que Dieu me récompense en elle de ce que je fais pour l'autre.

10 juin 1871.

Un lien nouveau s'est formé entre moi et Julie. Elle m'a montré, à l'époque de la guerre, un dévouement véritable. Elle a sauvé notre petite maison de campagne du pillage, et m'a apporté en Bretagne, où j'étais réfugiée avec ma fille, tous les petits meubles qui étaient pour moi un souvenir. Une fois là, elle m'a profondément touchée par sa délicatesse et son cœur. Mon mari m'avait donné comme viatique la moitié de ses fonds de réserve; Julie se montrait plus économe de mon petit pécule que moi-même; elle se refusait presque tout pour moins dépenser. Nos malheurs publics me déchiraient l'âme; elle était aussi patriote que moi, et elle l'était à cause de moi. Que de fois la vis-je

entrer éperdue, hors d'haleine, épuisée par une course à toute vitesse, pour m'apporter un peu plus tôt une nouvelle un peu moins mauvaise ! Notre logement se composait de deux petites pièces, qui servaient de chambres à coucher, de salon et de salle à manger. De là un rapprochement matériel de tous les instants. Plus grand encore était le rapprochement moral. Nous mettions en commun nos pensées... comme nos robes ; tout cela ne faisait qu'un. Quant aux deux enfants, elles vivaient comme deux sœurs ; ce qui nous était un sujet d'angoisse leur était un sujet de jeux : elles jouaient à la guerre. Enfin ces quelques mois passés dans ce petit port de Bretagne, si près les uns des autres et si loin de ce que nous aimions, avaient fait de notre égalité d'existence une sorte d'égalité de condition. Revenus après l'armistice, rentrés dans notre maison de campagne, cette intimité de passage ne s'effaça qu'à demi de nos habitudes. Julie continua à intervenir dans tout ce qui touche Madeleine ; elle se mêle de sa toilette, de ses plaisirs, elle la gronde même quelquefois ; je prétends en riant que, depuis notre séjour dans le Morbihan, Madeleine est devenue pour elle une sorte de nièce à la mode de Bretagne.

30 juin.

Un entretien, que j'ai eu hier avec une de mes amies, m'a fort troublée. Elle est beaucoup plus du monde que moi ; mais, au milieu du tourbillon de la vie élégante, elle a gardé un vif souvenir de notre affection de jeunesse, et

elle vient de temps en temps jeter, par bouffées, dans le calme de ma vie, les saillies de son bon sens mondain et positif. Elle arrive donc hier, et avec sa soudaineté habituelle : « Qu'est donc cette petite fille qui joue avec Madeleine? — C'est la fille de Julie. — Qu'est-ce que Julie? — Ma femme de chambre. — Tu laisses ta fille jouer avec la fille de ta femme de chambre? — Sans doute. — Tu as tort. — Écoute d'abord l'histoire, car il y a une histoire... » Et je lui conte ce qui s'est passé. « Eh bien, sais-tu ce qu'elle prouve, ton histoire? C'est que tu as eu trois fois tort : tort de faire venir cet enfant, tort de la laisser coucher chez toi, tort d'en faire la compagne de jeu de ta fille. » A ce moment, les deux petites filles passaient près de nous. « Prends donc garde, dit Thérèse à Madeleine. — Ah! bon Dieu! s'écria mon amie, voilà bien autre chose! Cette petite fille tutoie ta fille? — Oui, quel inconvénient y vois-tu entre deux enfants de douze ans? — Quel inconvénient? C'est que cela n'a pas le sens commun. — Mais... — Écoute-moi bien : je me crois une bonne femme et j'espère être une bonne maîtresse. Quand mes domestiques sont malades, je les soigne; quand ils sont dans la peine, je les aide; quand ils sont dans l'embarras, je les conseille; mais de l'intimité entre moi et eux, de la familiarité entre eux et mes enfants, jamais! jamais! Mes sentiments à leur égard ressemblent aux figurants dans les tragédies... ce sont des personnages muets! pleins de sincérité, de cordialité, toujours prêts à agir, mais ne parlant pas. — Rappelle-toi donc que Julie m'a rendu un véritable service! — Tant pis, te voilà à l'état d'obligée

vis-à-vis d'elle! or, nous ne pouvons plus être les obligés de nos domestiques. — Julie appartient à la race d'élite des vieux domestiques. — Oh! les vieux domestiques! s'écria mon amie en riant, tu tombes bien! moi qui prétends qu'il faudrait les changer tous les six mois! — Ah! par exemple! — C'est évident! As-tu remarqué que, quand on prend un domestique nouveau, on cherche pendant le premier mois quels sont ses défauts, et qu'après, on cherche bien souvent quelles sont ses qualités? C'est tout simple! au début, il cache tout ce qu'il a de mauvais et met en montre tout ce qu'il a de bon; c'est comme les nouveaux mariés; d'où il suit qu'une succession de domestiques constituerait une succession de lunes de miel. — Quelle folle! — Du tout! je parle très-sérieusement. — Voyons, peux-tu nier que mille exemples prouvent qu'autrefois...? — Autrefois était autrefois; et aujourd'hui est aujourd'hui. Autrefois les domestiques faisaient partie de la famille, ils y naissaient, ils y mouraient. Aujourd'hui ils ne font que traverser nos maisons; ce sont des étrangers, des nomades. Autrefois un serviteur qui se sacrifiait pour son maître pensait ne faire que son devoir, et se trouvait payé par son sacrifice même; aujourd'hui... — Mais c'est aujourd'hui, repris-je vivement, c'est chaque année qu'une illustre compagnie... — Ah! répliqua mon amie, je devine ce que tu vas me citer!... les prix de vertu, les prix de l'Académie... — Précisément! L'Académie qui donne un quart de ces prix à de vieux serviteurs... — Mais je ne te parle pas de ceux qui les obtiennent, je te parle de ceux qui ne les obtiennent pas!... Et tu conviendras bien que c'est la majorité. — Sans doute. — Et que, dans cette majorité, il

y a plus d'un dévouement un peu grognon, un peu acariâtre, voire même un peu paresseux, ce qui fait que je suis toujours tentée de leur dire :

Aimez-nous un peu moins ! servez-nous un peu plus !

Je t'indigne !... C'est que j'ai eu aussi, moi, une vieille bonne qui m'affectionnait... Ah !... seulement, son affection avait toujours la quittance à la main, et rappelle-toi que tu entendras sortir de la bouche de Julie... et probablement à propos de sa fille, la phrase sacramentelle : *Après ce que j'ai fait pour Monsieur et Madame!* — Ah ! tais-toi ! m'écriai-je avec vivacité, tu désenchantes tout avec ton prétendu bon sens. — Ce n'est pas mon bon sens qui parle, ma chère amie, c'est celui d'un homme que tu aimes et honores, mon mari ! — Que t'a-t-il dit ? — Un mot qui m'a convaincue et me sert de règle : « Les filles autrefois n'appartenaient pas aux mères, m'a-t-il dit, elles appartenaient aux nourrices d'abord, puis aux bonnes, puis aux gouvernantes, puis aux couvents, puis aux filles suivantes, comme parle Molière. Quelles sont, en effet, dans ses comédies, les confidentes, les conseillères des Marianne et des Isabelle? Les Dorine et les Lisette. Aujourd'hui, grâce à Dieu, les mères ont reconquis leurs enfants. Qu'elles les gardent ! » Voilà ce que m'a dit mon mari, on ne peut pas mieux dire... Et pour en revenir à toi, parlons nettement. Ta fille peut-elle rester l'amie de Thérèse ? Non. Thérèse pourra-t-elle toujours tutoyer Madeleine ? Non. Madeleine doit-elle regarder toujours Julie comme une sorte de tante ? Non. Tu as donc eu tort d'établir des rapports

qui ne peuvent pas durer, d'autant plus que la Julie doit avoir un mauvais caractère. Est-ce vrai? — Un peu. — Hé bien! tu seras forcée de briser péniblement ce que tu as noué imprudemment. Voilà ma prédiction! » Là-dessus, elle partit, me laissant fort songeuse.

12 août.

Deux petits incidents, arrivés il y a quelques jours, m'ont donné à réfléchir.

Une fort aimable femme, qui vient de s'installer dans notre voisinage, m'a amené ses deux filles. Mon imagination maternelle rêva aussitôt en elles de gentilles compagnes pour Madeleine. La sympathie, du reste, s'était déclarée entre elles du premier coup. Un quart d'heure après l'arrivée, je les voyais toutes trois rire et jaser sur la petite terrasse. C'était un dimanche. La fille de Julie arrive selon son habitude, traverse le salon, et va se joindre au petit groupe. « Quelle est donc cette enfant? » me demande ma nouvelle voisine. Je le lui dis : ma réponse amena sur sa figure une expression de surprise et de mécontentement. Même effet parmi les trois amies. L'arrivée de Thérèse coupa court à la gaieté, à l'expansion. Les deux petites étrangères semblaient choquées, Madeleine embarrassée, Thérèse elle-même gênée. La mère, en me quittant, ne me parla plus du désir de réunir encore nos enfants. Avait-elle fait le même projet que moi, et l'intimité de Madeleine et de Thérèse l'en a-t-elle détournée? Je le crains. Qui a tort, elle ou moi? Voilà ma conscience en éveil. Si ce rêve d'in-

timité ne se réalise pas, je regretterai beaucoup les filles pour Madeleine, et la mère pour moi.

Le dimanche suivant, Madeleine jouait une partie de crocket avec Thérèse. Un coup douteux produit une altercation; les mots aigres s'échangent, et Thérèse, qui a quelque chose du caractère ardent de sa mère, lance à Madeleine une repartie qui ressemblait à une malhonnêteté. J'en fus très-choquée. Plus j'oublie que Thérèse est la fille de ma femme de chambre, plus elle devrait s'en souvenir; il y a là un manque de tact qu'on pourrait presque appeler une ingratitude. De plus, faut-il tout dire? Je vois poindre en moi, depuis quelque temps, un sentiment nouveau et dont je ne puis me défendre. Je commence à m'impatienter que Thérèse fasse plus de progrès avec les sœurs que Madeleine avec moi; qu'elle soit plus adroite que Madeleine, plus vive d'esprit que Madeleine, plus gracieuse que Madeleine. Mon Dieu!... qu'on préfère à Madeleine... une de ses compagnes... je ne m'en blesserai en rien... mais que la fille de ma femme de chambre soit plus jolie que ma fille... cela m'agace, cela m'irrite... Il me semble qu'elle n'en a pas le droit, et une petite mésaventure, qui m'est arrivée récemment, a très-fort mortifié mon amour-propre maternel. Une dame, que je connais à peine, m'aborde avec les compliments les plus sympathiques, les mieux sentis sur ma fille : « Quelle jolie taille! quelle figure spirituelle! quelle aimable physionomie! » Je triomphais, quand je m'aperçois qu'elle s'était trompée ; elle avait pris Thérèse pour Madeleine. Enfin, inconvénient beaucoup plus grave, Madeleine trouve trop souvent dans Thérèse une obéissance docile à sa volonté, à ses caprices; de là

des habitudes de despotisme, d'égoïsme qui entravent toute bonne éducation... Décidément mon amie pourrait bien avoir eu raison.

13 avril 1872.

La prédiction s'est accomplie. Avant-hier, à table, une expression plus que vulgaire, presque grossière, est sortie de la bouche de Madeleine. Mon mari a bondi sur sa chaise. « Qui t'a appris un mot pareil? — Je l'ai entendu dire à Thérèse, répond l'enfant tremblante. — C'est bien, laisse-nous. » Elle sort, nous restons seuls. « Ma chère amie, me dit mon mari, voilà un mot qui doit vous éclairer. C'est un symptôme. Madeleine n'a répété que celui-là, mais Thérèse lui en a appris probablement plus d'un autre. J'hésite depuis quelque temps à vous dire mon sentiment et ma résolution, mais il ne m'est plus permis d'hésiter. Il faut couper court aux rapports de Madeleine avec la fille de Julie. La fréquentation des domestiques est mauvaise pour nos enfants, surtout pour nos filles. Elles n'y apprennent pas seulement des paroles qu'elles doivent ignorer, elles s'y initient à des pensées, à des actions dont la connaissance seule est déjà un mal. Vous ne vous doutez pas, avec votre naturelle élévation de sentiments, de ce qui se raconte souvent autour d'une table de cuisine. Or, la fille de Julie, confinant à la fois à la cuisine et au salon, est comme l'intermédiaire, le fil conducteur qui porte aujourd'hui à l'oreille de Madeleine, et porterait demain jusqu'à son âme, ce qui pourrait la troubler, plus que la troubler!

Il faut éloigner la fille de Julie. Il faut la mettre en apprentissage. — La séparer de sa mère ! — Il le faut. » Sur ce mot, Julie entre, elle était pâle, ses lèvres tremblaient. Elle venait d'apprendre ce que nous reprochions à Thérèse. « Je viens parler à Monsieur, dit-elle en entrant, Monsieur accuse ma fille d'avoir appris une vilaine parole à Mlle Madeleine. — Oui ! je l'en accuse. Qui serait-ce si ce n'était pas elle ? — Ce n'est pas elle ! — C'est elle. Elle l'a dit innocemment, je le crois, mais elle l'a dit. — Elle ne l'a pas dit ! Elle en est incapable ! Ce n'est pas elle !... » et, comme, dès qu'il s'agit de sa fille, Julie n'est pas plus maîtresse de ses paroles que de ses sentiments, la voilà qui s'irrite, qui s'emporte !... « On en veut à ma fille ! On déteste ma fille ! Il me semble pourtant qu'après ce que j'ai fait pour Monsieur et Madame ! » Alors les reproches, les récriminations contre Madeleine, le tout se terminant par ce mot : Tout cela, c'est des menteries !... » A peine cette parole prononcée, elle s'arrête court, pâle de confusion, et puis sort précipitamment. « Hé bien, ma chère amie, me dit mon mari, voilà qui est clair : ce n'est plus seulement de Thérèse, c'est de Julie qu'il faut nous séparer. — Pour un mot ! m'écriai-je vivement, mot inexcusable, j'en conviens, mais dont elle a déjà, soyez-en sûr, regrets et remords, dont elle vous demandera pardon à genoux. — Le mot n'est rien, le fait est tout. Or, le fait, c'est que, par vos bontés pour Julie, vous l'avez gâtée. Tenue à distance, elle serait restée un excellent serviteur ; traitée comme une amie, elle a pris dans la maison une place qui n'est pas la sienne. Elle se croit sur Madeleine les mêmes droits que vous, et elle en use

beaucoup trop; le petit amour-propre de votre fille commence à s'en irriter, demain elle en souffrirait; demain, nous serions obligés d'accomplir durement une séparation qui peut s'effectuer aujourd'hui encore avec d'affectueux regrets. Employez donc les ménagements, conciliez votre gratitude légitime avec mon désir; acquittez largement le *Après ce que j'ai fait pour Madame*, mais séparez-vous de Julie. »

Me voilà en face du dénouement prévu. Cela m'est très-dur. J'ai pour Julie une affection véritable : je sens en elle un grand cœur. Enfin, mon mari le veut, et il a raison; à mon devoir.

Le lendemain.

J'ai réfléchi toute la nuit; ce matin j'ai fait part de mon projet à mon mari. Il l'a approuvé. A peine me quittait-il, que Julie est entrée dans ma chambre pour me coiffer. Nous ne nous disions rien, mais je voyais, dans la glace devant laquelle j'étais assise, se réfléchir cette figure placée derrière moi; et ses yeux gonflés me disaient assez à quoi elle avait employé la nuit. La vue de cette tristesse m'ôtait un peu de courage. Pourtant, après quelques hésitations : « Julie, lui dis-je, vous savez quelle affection j'ai pour vous... » Le peigne lui tomba des mains, et, sans me laisser achever, elle s'écria : « Madame va me renvoyer! — Vous renvoyer, non! Julie! — Je le sens! j'en suis sûre! Madame va me renvoyer! Oh! j'ai eu bien tort hier! mais ce n'est pas ce malheureux mot! Il y a autre chose! Mon-

sieur ne m'aime pas ! — Vous êtes injuste, Julie, Monsieur sait ce que vous valez; vous allez en juger vous-même; écoutez-moi donc. — Oui, Madame ! et elle tomba assise sur un petit tabouret. — Ma pauvre Julie, vous êtes partagée entre deux affections dont l'une doit nécessairement être sacrifiée à l'autre. Vous m'aimez profondément? — Oh ! oui ! Madame ! très-profondément ! personne ne saura jamais à quel point j'aime Madame. — Oui, répliquai-je en souriant, mais vous aimez encore plus votre fille, n'est-ce pas? et c'est bien juste. Or, sans que vous le vouliez, tout ce qui la touche, vous rend irritable, vous aigrit... — Je fais pourtant tout ce que je peux pour me contenir, Madame !— Je le crois, mais vous n'y réussissez pas toujours, et vos regrets, votre tendresse, se traduisent en paroles dont vous vous repentez... sans doute, mais... qui n'en sont pas moins blessantes... — Vous voyez bien, Madame, que Monsieur me chasse ! — Non ! vous dis-je. Oh ! quelle tête ! écoutez-moi donc ! — Oui !... vous avez raison, Madame, j'écoute, j'écoute..., d'ailleurs ce que j'ai dit hier est très-mal, et je mérite d'être punie. — Hé bien, savez-vous de quelle façon je vais vous punir?... Je vous réunis pour toujours à votre fille. — Comment, Madame ! dit-elle en se levant à moitié. — Vous connaissez Mme Vauthier ! — La blanchisseuse de dentelles? — Oui. Sa maison est une bonne maison; on peut y réaliser des bénéfices modestes, mais certains. Elle désire vendre son fonds, je l'achète et vous le donne. — Oh ! Madame ! — Il est juste, après ce que vous avez fait pour nous, que nous assurions l'avenir de votre fille. Je vous connais; avec votre intelligence, vous doublerez la valeur de la maison, et quand Thérèse

sera en âge de se marier... » La pauvre femme ne pouvait parler, les sanglots la suffoquaient. Quelques paroles confuses s'échappèrent seulement de sa bouche ! « Oh ! Madame ! Madame !... Ah ! que j'ai raison de vous aimer !... » Puis tout à coup, se levant : « C'est égal ! cela me fend le cœur ! moi qui comptais tant mourir ici !... Moi qui élevais Thérèse avec tant de soin, pour être la femme de chambre de Mademoiselle, pour élever à son tour les enfants de Mademoiselle, et il va falloir vous quitter... — Pour vivre près de votre fille ! — Oui ! oui ! Madame !... vous avez raison... toujours raison !... vous êtes à la fois raisonnable et bonne, vous... oh ! bonne, surtout ! Vous occuper de votre pauvre femme de chambre, au moment même où elle a eu des torts avec vous !... partager son regret de vous quitter, pleurer avec elle !... car vous pleurez aussi ! Ah ! ma maîtresse ! ma chère maîtresse !... permettez-moi de vous embrasser ! » Deux amies ne s'embrassent pas plus sincèrement. A ce moment, mon mari entra. Notre physionomie lui dit tout. Julie avait pâli en le voyant entrer, mais avec sa nature toute d'élan, elle alla à lui, et lui dit : « Merci, Monsieur, de ce que vous faites pour moi. — Nous ne faisons que notre devoir, Julie, et croyez bien que ce dénouement est le meilleur. Autrefois le rêve des domestiques pouvait être de rester toujours dans la maison de leurs maîtres ; aujourd'hui, leur ambition doit être d'en sortir. Les temps sont changés ; chacun doit viser à s'appartenir à lui-même. La domesticité ne doit plus être qu'un passage, une étape ; vous traversez nos maisons pour y amasser un petit pécule, pour y faire preuve de probité, de dévouement, pour y recevoir de bons enseignements ; mais le but,

c'est l'indépendance. Travailler pour vous, chez vous, voilà votre lot, Julie, et un bon serviteur n'en peut pas rêver un plus désirable. » Ces paroles graves et élevées séchèrent les larmes de Julie. Elle n'en sentit peut-être pas toute la portée, mais ce qu'elle en comprit la rehaussa à ses propres yeux. Elle reprit alors d'une voix émue : « Monsieur me permettra-t-il de venir quelquefois voir Madame? — Comment, Julie! mais Madame ira vous voir aussi, avec Madeleine, avec moi; je ne veux pas que ces bons souvenirs d'enfance soient brisés entre nos deux filles, et rappelez-vous que, le jour où votre fille se mariera, c'est moi qui serai son témoin et Madeleine sa demoiselle d'honneur. » Ainsi ce petit drame domestique se dénoua sans déchirement, grâce à la fermeté, au bon sens et à la générosité de mon seigneur et maître ; car enfin plus d'un mari aurait trouvé ma gratitude un peu chère, et il y a beaucoup de très-honnêtes gens qui ne pourraient pas être reconnaissants à ce prix-là. Mais tout le monde peut et doit l'être dans la mesure de sa fortune. Il est juste que de longues années de bons services aient leur récompense. Quant à cette question : quels rapports nos filles doivent-elles avoir avec les domestiques? je réponds : le moins de rapports possible. En réalité, tout ce qu'elles leur disent, elles nous le taisent; tout ce qu'elles leur donnent, elles nous le prennent. Mon amie a dit le mot qui dit tout : Nous avons conquis nos enfants, gardons-les.

ÉTUDES

ET

SOUVENIRS DE THÉATRE

UN CONSEILLER DRAMATIQUE

PAR M. E. LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
du 25 octobre 1879.

I

Au mois de juin dernier mourait à Paris un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, qui avait été à lui seul trois hommes distingués.

Sous-secrétaire d'État éminent au ministère de la guerre, amateur et collectionneur émérite d'estampes et de dessins, M. Mahérault fut un conseiller dramatique de premier ordre.

Le conseil joue un grand rôle dans l'art dramatique. Pourtant certains esprits absolus répètent volontiers aux jeunes auteurs : « Ne consultez pas trop. Restez vous-mêmes ! Craignez qu'on ne porte atteinte à votre originalité ! » A quoi je réponds par l'exemple de Molière, consultant avec fruit non-seulement sa servante, mais le prince de Condé. Quand les trois premiers actes de *Tartuffe* furent achevés, Molière les lut au prince. « Il manque une scène dans votre pièce, Molière. — Laquelle, Prince ? — On va vous accuser d'impiété, répondez d'avance à la critique en marquant la différence entre les faux et les vrais dévots. » De là naquit l'admirable tirade :

Il est de faux dévots ainsi que de faux braves...

Il me semble que ce qui a été utile à Molière n'est inutile à personne. Seulement, le difficile, c'est de trouver des princes de Condé pour confidents.

En effet, rien de plus commun que les donneurs de conseils, rien de plus rare que les véritables conseillers. Sans parler des perfides qui taisent la vérité, des faibles qui n'osent pas la dire, et des aveugles qui ne la voient pas, il y a, pour les plus sincères et les plus habiles, une difficulté d'optique toute spéciale dans l'audition d'une pièce de théâtre. Il ne s'agit pas de l'apprécier telle qu'elle est, mais telle qu'elle sera. La scène la transformera : il faut donc, en l'écoutant, la voir d'avance sur la scène, il faut deviner ce que lui ôtera ou lui ajoutera la perspective. Il faut, par une sorte de prescience, entrer dans les préventions, dans les susceptibilités de

cet être nerveux et multiple qu'on appelle : le public. Parfois le succès est une affaire de latitude ; ce qui réussit dans un quartier tomberait dans un autre. Il faut en tenir compte ! Et l'interprétation ! Et les circonstances ! Et la mobilité des jugemnnts ! Hoffmann, l'ancien et très-spirituel rédacteur du *Journal des Débats*, rencontre un de ses amis, à quatre heures, le jour de la première représentation de sa pièce : *les Rendez-Vous bourgeois*. « Viens donc avec moi, ce soir, lui dit-il, voir une pièce qui sera sifflée... trois cents fois de suite!... Eh bien, un vrai conseiller dramatique prévoit même les succès qui sont des lendemains de chute. Or, le hasard avait prédestiné M. Mahérault à ce rôle difficile, en lui donnant pour père l'homme le plus propre à l'y préparer, et pour ami intime l'écrivain le plus fait pour l'y exercer.

Parlons d'abord du père.

M. Mahérault père a une histoire dramatique très-curieuse. Il a rendu à l'art théâtral un immense service, dont tout le public bénéficie, dont un de nos grands théâtres profite, et dont personne ne se doute.

Employé supérieur au ministère de l'intérieur, sous le Directoire, M. Mahérault père y avait pour office l'organisation des écoles communales. Son ministre était un auteur dramatique, membre de l'Académie française, M. François de Neufchâteau. M. François de Neufchâteau était passionnément attaché au Théâtre-Français, par reconnaissance et par remords. La représentation de son drame de *Paméla* avait été pour lui l'occasion d'un grand succès, et pour le théâtre l'occasion d'un grand désastre.

C'était en septembre 1793. A la huitième représentation, ces deux vers :

> Ah ! les persécuteurs sont les seuls condamnables,
> Et les plus tolérants sont les plus raisonnables.

furent applaudis à outrance... (j'espère que ce n'est pas comme bons). Mais un patriote en uniforme, dit la feuille du Salut public, se leva du balcon et s'écria indigné : « Pas de tolérance politique ! C'est un crime !... » Là-dessus le public redouble de bravos ; on chasse le patriote en uniforme, et le lendemain, ordre du Comité de Salut public de fermer le théâtre et d'enfermer les comédiens. Mme Roland raconte, dans ses *Mémoires,* qu'un soir elle entendit dans les corridors de la prison un grand bruit de rires et de chants, c'étaient les comédiens du Théâtre-Français qui arrivaient ; ils étaient accusés de modérantisme, d'incivisme, voire même de conspiration royaliste, pour avoir joué la *réactionnaire Paméla.* Ils prenaient leur prison si gaiement que l'un d'eux disait : « Comme nous avons bien joué hier soir ! Cette menace d'incarcération nous avait mis en verve !... Nous faisions la nargue à nos brutes de dénonciateurs ! Nous serons peut-être guillotinés, mais c'est égal, c'était une belle représentation ! » Il n'y a que les artistes français pour se mettre en verve sous ce prétexte-là.

Une fois le régime de la Terreur fini, le Directoire établi, et François de Neufchâteau ministre, il n'eut qu'une idée : reconstituer le Théâtre-Français. Mais qu'était alors le Théâtre-Français ? Plus rien qu'un nom. Brisé par la Révolution, il s'était fragmenté en trois théâtres inférieurs :

trois troupes! trois entrepreneurs! trois ruines! Les faillites se succédaient. En apparence, rien donc de plus simple que de rapprocher ces membres longtemps unis, aujourd'hui séparés et souffrant d'être séparés. En réalité, rien de plus malaisé que cette réunion. Des difficultés de toutes sortes y faisaient obstacle. Difficultés matérielles : plusieurs des anciens acteurs, et quelques-uns des plus éminents, étaient partis pour la province et même pour l'étranger. Difficultés politiques ; les passions les plus ardentes les divisaient : les uns étaient républicains, les autres royalistes, tous enragés. La charmante Mlle Contat, que les souvenirs les plus chers rattachaient à la monarchie, disait : « J'aimerais mieux être guillotinée de la tête aux pieds que de paraître sur la scène avec ce jacobin de Dugazon. » Puis venait la grosse question des vanités. Plus d'un, en entrant dans un théâtre secondaire, était devenu premier rôle : les sous-officiers étaient passés capitaines et les capitaines colonels. Or, nous avons bien vu de notre temps un futur maréchal de France consentir à redescendre au rang de simple divisionnaire dans l'armée dont il était, la veille, le général en chef ; mais l'armée des comédiens ne connaît guère ces abnégations-là. Une doublure qui est devenue chef d'emploi, accepter de redevenir doublure! une étoile rentrer volontairement dans le pâle groupe des nébuleuses, jamais! Enfin, l'intérêt aussi faisait difficulté, les appointements étaient plus aléatoires, mais beaucoup plus considérables. Quoique Voltaire ait dit : « Les comédiens sont les gens qui s'occupent le plus de leurs intérêts et qui les entendent le moins », on cite des hommes d'affaires, et même des femmes d'affaires très-

habiles, parmi les plus grands artistes. Tel premier rôle ne signait avec un entrepreneur qu'avec une garantie solide pour la totalité de ses appointements, de façon que le théâtre se ruinait peut-être, mais que l'acteur ne se ruinait pas. Comment donc lever tant d'obstacles, satisfaire tant de prétentions opposées, faire taire tant de passions rivales, concilier tant d'intérêts contraires? Il n'y fallait pas moins qu'un miracle. Eh bien, ce miracle, c'est M. Mahérault père qui l'accomplit. François de Neufchâteau lui remit pleins pouvoirs et se déchargea sur lui de tout le travail; Mahérault se mit à l'œuvre avec passion. L'acteur Saint-Prix lui dit : « Vous entreprenez une tâche impossible. Vous ne connaissez pas la race des comédiens, ils vous feront mourir à coups d'épingle. — C'est moi qui les ferai revivre », répondit M. Mahérault. Rien ne le rebute. Il séduit les uns par le titre de sociétaire du Théâtre-Français, il tente les autres par l'espoir d'une pension de retraite, il fait vibrer chez le plus grand nombre le sentiment de l'honneur professionnel, il éveille chez tous le désir de contribuer à une œuvre nationale : il leur montre le Théâtre-Français se relevant, grâce à eux, avec son nom, avec tous les anciens artistes, avec tous les nouveaux, avec tous les souvenirs qui faisaient sa gloire, et enfin, après plus de deux ans de négociations, la compagnie était formée en société; un tableau, signé de tous les artistes, établissait le partage des rôles, la distribution des parts, et le 11 prairial an VII (30 mai 1799), M. Mahérault père eut la joie de voir afficher dans tout Paris : *Réouverture du Théâtre-Français : le Cid* et *l'École des Maris*. La seule vue de cette affiche le paya de toutes ses peines; ajou-

tons qu'elle l'en paya seule. Le ministre lui ayant offert une somme assez forte au début de son œuvre, il refusa en disant qu'il ne voulait rien pour une *chose à faire*; pendant le cours des négociations, les trois entrepreneurs étant venus lui offrir vingt mille francs pour les placer tous trois à la tête du théâtre reconstitué, il leur répondit : « Mon seul but est de mettre tous les entrepreneurs passés, présents et futurs à la porte du Théâtre-Français ; je veux que les artistes soient chez eux, et que la maison s'appelle la maison de Molière, de Corneille et de Racine. » Voilà ce qu'il a dit, et voilà ce qu'il a fait ! Ainsi tombe cette légende qu'on trouve partout, et qui nous montre le Théâtre-Français comme fondé par Louis XIV et relevé par Napoléon. Je ne suis pas iconoclaste; j'ai plus de goût pour saluer les statues qui s'élèvent que pour jeter la pierre à celles qui sont debout ; Napoléon aimait trop l'art élevé, et admirait trop Corneille, pour que je songe à nier tout ce que lui doit la Comédie-Française, mais les faits sont les faits, et les dates ici sont des preuves. La réouverture du Théâtre-Français est de mai 1799, et ce n'est que plusieurs mois plus tard, le 18 brumaire, que commence le pouvoir politique de Bonaparte. Le décret consulaire et le décret impérial de Moscou sont des actes confirmatifs, explicatifs, mais nullement constitutifs. Le véritable créateur de la Comédie-Française actuelle, c'est M. Mahérault père.

J'enlève là une bien faible gloire à l'empereur, mais j'en donne une bien grande à l'honnête homme qui l'a méritée. Pour l'un, ce titre n'était qu'une toute petite feuille de laurier de plus; pour l'autre, c'est une couronne;

et il me semble que la Comédie-Française aurait une belle occasion d'acquitter une dette de cœur en plaçant dans son foyer un nouveau buste, avec cette inscription : « A M. Mahérault, le Théâtre-Français reconnaissant. »

C'est parmi toute cette reconstitution théâtrale, tous les triomphes de cette renaissance, que naquit et grandit le jeune Mahérault. Il fut présenté à l'état civil par Marie-Joseph Chénier et Mme Vestris : un auteur tragique et une tragédienne. Il avait deux ans quand on le conduisit au spectacle pour la première fois. On peut dire qu'il fit ses classes à la fois au Collège de Navarre et dans les coulisses de la Comédie. Son père étant resté douze ans commissaire du gouvernement près du Théâtre-Français, il ne se produisit pas, pendant ce temps, un seul grand succès, sur la scène française, qui ne fît écho dans cette tête d'enfant. Avais-je tort de dire qu'il était prédestiné, par son père, au rôle de conseiller dramatique? Le nom de son ami vous fera comprendre que ce rôle ne fut pas une sinécure. Cet ami était Scribe. Pendant quarante ans, Scribe n'a pas écrit une comédie, un vaudeville, un opéra comique, un roman, sans le montrer, avant toute publicité, à Mahérault et à Germain Delavigne. Ils furent ses deux conseillers dramatiques... ordinaires.

Mahérault m'en voudrait de ne pas parler de Germain Delavigne avant lui.

Quelle aimable et originale figure que celle de Germain! Un grand nombre de comédies charmantes sont signées de son nom; pas une, de son nom seul. Il était incapable de faire une pièce sans collaborateur; non par stérilité d'esprit, je n'en ai pas connu de plus fin, de plus fécond,

mais sa chère paresse l'empêchait d'accomplir à lui tout seul la rude besogne de l'enfantement dramatique. Personne qui ressemblât moins à l'alouette de La Fontaine :

> Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore
> A la hâte, le tout alla du mieux qu'il put.

Bâtir un nid? soit, mais à la condition qu'un autre y mettra son œuf. Pondre? soit, pourvu qu'un autre couve. Couver? soit, si un autre fait éclore! Et surtout... rien de fait à la hâte! Se presser! oh! cela lui était impossible! Son frère Casimir et lui avaient connu Scribe au collège. Une fois libre, les trois amis se réunissaient chaque jeudi, et, au dessert, on se communiquait les plans de travail. Casimir apportait un canevas de tragédie, Scribe une idée de vaudeville, Germain apportait, lui, son goût exquis et sa part d'invention dans les pièces des deux autres. Avec sa bonne figure rouge et placide, son sourire spirituel, il jouait le rôle de Chapelle dans les Soupers d'Auteuil, ou plutôt entre ses deux ardents amis toujours en gestation, il était à l'état de père suppléant, donnant une idée à celui qui avait besoin d'une idée, un mot spirituel à celui qui avait besoin d'un mot spirituel, un conseil quand il fallait un conseil, et mettant à leur disposition son immense lecture. *Je vais feuilleter Germain,* disait Casimir quand il cherchait un renseignement historique, anecdotique, ou artistique, et aussitôt le livre vivant répondait, s'ouvrant de lui-même à la page demandée. Le contraste de caractère des trois amis était écrit dans leurs habitudes de travail; Casimir travaillait toujours en marchant, Scribe toujours assis, et Germain toujours couché. A peine sorti de son lit, il s'installait sur

un canapé. Il vivait sur le dos comme un Oriental; seulement, au lieu de fumer, il prisait, et au lieu de rêver, il lisait.

Les dîners du jeudi n'étaient pas seulement des séances de consultation; on échangeait des sujets, on se prêtait des dénouements. Un jour Casimir arrive consterné, il ne pouvait venir à bout de son cinquième acte de l'*École des Vieillards,* la situation finale lui manquait. « Attends! lui dit Scribe, j'achève en ce moment un vaudeville intitulé *Michel et Christine;* et je me tire d'affaire à la fin par un moyen fort ingénieux; ce moyen va parfaitement à ta pièce, prends-le! — Et toi? — Moi, je le garderai. — Mais le public? — Le public? Il n'y verra rien. Personne n'ira s'imaginer que le dénouement d'un petit vaudeville en un acte soit celui d'une grande comédie en cinq actes et en vers. Prends sans inquiétude, et je garde sans remords. » Scribe avait deviné juste, aucun critique ne s'aperçut de la ressemblance; seulement le dénouement du vaudeville parut charmant, tandis que celui de la comédie parut faible. Un fil suffit pour nouer un petit acte et il faut le délier d'une main légère; mais une grande œuvre demande plus de force dans le nœud, et plus de vigueur dans la solution.

Ces aimables échanges donnèrent lieu à un autre fait dramatique assez curieux. Casimir avait en tête une comédie en deux actes, vive, gaie, amusante, et fondée sur un malentendu diplomatique : un jeune homme, envoyé dans un petit État d'Allemagne pour y chercher un costume de bal, est pris pour un grave messager politique. Le même jour arrivent Scribe et Germain, apportant au menu dramatique du jeudi un projet qui les enchantait; c'était

l'histoire d'une jeune princesse de dix-huit ans, qui, jetée avec sa grâce, sa coquetterie, sa finesse, son ignorance, et une tendre passion dans le cœur, au milieu de toutes les intrigues politiques d'une petite cour, navigue parmi tous les aspirants à sa royale main, avec autant d'adresse et plus de gaieté que Pénélope. Les deux plans ont un même succès, et les trois amis se séparent, entendant déjà les bravos qui devaient accueillir les deux pièces. Quelques jours s'écoulent. Lettre de Casimir à Scribe. « Mon cher ami, je ne fais que rêver à ta princesse. J'en suis amoureux : donne-la-moi. Mon diplomate a paru te plaire, prends-le. Changeons. » Soit, dit Scribe, changeons. Mais qu'arriva-t-il? Que l'idée de Casimir devint le *Diplomate*, et que l'idée de Scribe et de Germain devint la *Princesse Aurélie*, c'est-à-dire que Casimir avait échangé un succès pour une chute. A quoi Scribe disait : « Nous aurions eu, Germain et moi, le même succès avec la *Princesse Aurélie* qu'avec le *Diplomate*, parce que nous l'aurions faite en deux actes et non en cinq, et que nous l'aurions écrite en prose, et non en vers. Ce sont les vers qui ont perdu Casimir. Il les fait trop bien, il en a trouvé trop de jolis et de trop jolis, l'étoffe était trop mince pour la broderie, l'habit a craqué; voilà ce que c'est que d'être poète! » Puis il ajoutait gaiement : « Ce malheur-là ne m'arriverait jamais à moi!... » Les dîners du jeudi cessèrent le jour où les deux Delavigne se marièrent. Ils allèrent annoncer leur changement d'état au roi Louis-Philippe. « Nous nous marions tous deux, jeudi, sire. — Ah! — A la même heure. — Ah! — Dans la même église. — Ah! Et avec la même femme? »

J'arrive à Mahérault. La gloire de Scribe a été une carrière pour Mahérault ; chaque matin, si pressée que fût sa besogne administrative, Mahérault montait chez Scribe, en allant au ministère, et le trouvait toujours au travail. La visite n'était le plus souvent que de quelques minutes ; le temps d'entrer, de lui dire bonjour, de porter les yeux sur la page commencée, de respirer l'air de ce cabinet, de dire à Scribe : « Cela vient-il bien ? » puis, le voilà parti. Assez souvent même Scribe ne se dérangeait pas de son travail, et, les yeux toujours baissés sur son papier : « Ah ! c'est toi ! Bonjour ! ta femme va bien ? » Puis il continuait sa scène. Parfois pourtant : « Ah ! tu arrives à propos, disait-il, tu te rappelles la situation qui m'embarrassait tant hier, je crois que je la tiens ; écoute. » La lecture finie : « Eh bien, que dis-tu de cela ? C'est bon, n'est-ce pas ? » Si Mahérault répondait : « ... Pas encore ! Je ne suis content qu'à demi, et voici pourquoi. — Ah ! ah ! répliquait Scribe avec beaucoup de calme, eh bien, va-t'en ! je vais examiner qui a raison, toi ou moi, et je te lirai ce soir ce que j'aurai fait. » La réponse de Scribe nous amène à passer, pour un moment, de l'ami qui conseille à l'auteur qui consulte ; car, à côté de l'art de donner des avis, il y a l'art, non moins difficile, d'en recevoir.

Les auteurs qui consultent se divisent en trois classes : les humbles, qui doutent toujours d'eux ; les vaniteux, qui n'en doutent jamais, et les hommes vraiment forts, qui écoutent tout et utilisent tout. A la première critique partielle, les humbles s'écrient : « Oh ! comme vous avez raison ! Comme c'est mauvais ! » Et les voilà tout prêts à condamner l'œuvre entière et à la jeter au feu ! il faut

toujours leur sauver leur Énéide des mains! Classe peu nombreuse.

Les vaniteux s'étonnent, sourient dédaigneusement ou s'irritent. Ce sont les petits-fils d'Oronte; Ancelot était un type du genre. A la lecture d'une de ses comédies, un auditeur, après l'avoir accablé de : *Délicieux! exquis! charmant!* a l'audace de glisser timidement : « Le second acte est peut-être un peu long. » — « Je le trouve trop court! » répond Ancelot.

Viennent enfin les maîtres. Demander des conseils, savoir tirer parti même d'un mauvais avis, se rendre compte qu'un homme peut soutenir son opinion par de mauvaises raisons et cependant avoir raison, entendre le silence, lire sur les physionomies, faire la part du caractère, du genre d'esprit de chacun de ses conseillers, enfin *juger ses juges,* telle est la marque des esprits supérieurs : tel était Scribe. Sans vanité, sans entêtement, sans faiblesse, une observation juste se faisait-elle jour? Il sautait dessus comme sur son bien, se l'assimilait, la développait, en faisait sortir, séance tenante, mille aperçus dont s'étonnait celui même qui l'avait faite. Lui adressait-on une critique fausse ou puérile? Il la repoussait avec une impatience qui n'avait rien de blessant, tant on sentait que son amour-propre n'était pour rien dans sa vivacité, et qu'il n'était choqué que de ce qui choquait le bon sens, ou de ce qu'il sentait en désaccord avec son œuvre ou sa nature d'esprit. « Il ne me suffit pas, disait-il souvent, qu'un avis soit bon, il faut qu'il soit bon pour moi. » A ce propos, il citait volontiers le trait si caractéristique de Gouvion de Saint-Cyr. C'était pendant la guerre d'Espagne; le géné-

ral *** commandait en chef, Gouvion Saint-Cyr en second. L'ennemi serrait de près notre corps d'armée. Fallait-il livrer bataille ou battre en retraite? Le conseil de guerre s'assemble; Gouvion Saint-Cyr opine vivement pour la retraite : son avis l'emporte. Une heure avant le moment fixé pour le départ, le général en chef, dans une reconnaissance, est blessé d'un éclat d'obus. Gouvion Saint-Cyr prend le commandement, et immédiatement il contremande tous les plans de retraite, engage la bataille et la gagne. — « Pourquoi donc, lui dit-on, l'avez-vous déconseillée ce matin au général en chef? » — « Parce qu'il l'aurait perdue ! » — « Eh bien, disait Scribe, ce mot profond s'applique au théâtre tout aussi bien qu'au théâtre de la guerre. C'est un principe de stratégie dramatique. Il ne faut conseiller aux autres que les batailles qu'ils peuvent gagner, il ne faut accepter que les conseils qu'on est capable de suivre. J'ai eu un ami, ajoutait-il, dont les opinions m'inspiraient à la fois confiance et défiance. » Personne de plus perspicace à découvrir les défauts d'une pièce qu'on lui lisait; il avait un coup d'œil impitoyable; il allait droit au vice caché et fondamental; mais quand, une fois la critique achevée, il ajoutait : « Maintenant voilà ce qu'il faudrait faire... » oh! alors, je l'arrêtais court. « Halte-là, mon cher ami; tu démolis à merveille, mais pour reconstruire, c'est autre chose. La pièce que tu proposes là est peut-être charmante; faite par toi, elle réussirait peut-être à merveille, parce qu'elle est conforme à ta tournure d'esprit; faite par moi, elle tomberait, parce qu'elle m'est absolument opposée. Laisse-moi rebâtir ma maison moi-même. »

On comprend comment, avec une telle perspicacité, Scribe savait tirer parti des avis les plus opposés. Il complétait ses deux conseillers l'un par l'autre : Mahérault par Germain, et Germain par Mahérault. Le propre de la parole de Germain, c'était la brièveté; sa paresse s'accommodait de la concision, et un mot suffisait à sa finesse.

Eh bien, prenez l'antithèse de Germain, et vous avez Mahérault. Il ne se contentait ni d'une audition pour se faire une opinion, ni d'un mot pour l'exprimer. La parole même ne lui suffisait pas. Scribe le savait bien, et, sa pièce finie, sa pièce lue, il la lui donnait. Alors commençait le véritable conseil de son ami, le conseil la plume à la main. J'ai là, sous les yeux, une liasse de papiers portant pour titre : « Observations faites par moi à Scribe, sur ses pièces avant la représentation. » Il ne s'agit pas moins que d'analyses contenant chacune dix pages, douze pages; j'en ai vu une de vingt-cinq pages. Pas une contradiction que Mahérault ne relève, pas une faute qu'il ne signale... Sa sincérité va parfois jusqu'à la dureté : « Ces couplets sont d'une faiblesse désespérante, ni trait, ni pensée! La mauvaise prose qu'ils remplacent valait encore mieux! » Voilà bien la rudesse de commerce que réclamait Montaigne dans une amitié véritable! J'honore beaucoup Mahérault pour cette sincérité, mais j'avoue que je n'admire pas moins Scribe. Lequel vaut le plus, celui qui dit la vérité ou celui qui l'écoute? Or, comment Scribe l'écoutait-il? C'est ce que diront ces deux lettres :

« Séricourt, 8 octobre 1845.

« Mon cher ami, mon second volume (il s'agissait d'un

« roman) sera achevé dans trois jours. Je te le porterai à « Paris, pour qu'il reste quelque temps en pension chez toi.

« Le premier volume s'est trop bien trouvé de tes soins, « pour que son frère ne les réclame pas.

« J'ai lu depuis ton départ toutes tes observations : tu as « fait là, mon pauvre ami, un travail prodigieux. Dans tout « ce que j'ai vu, tu as parfaitement raison ; toutes tes notes « sont d'un goût excellent, mais je ne sais si je dois t'en « remercier, car me voilà obligé d'y faire droit, ce qui « sera encore un très-long travail. »

Songez qu'au moment où Scribe écrivait ces lignes, il régnait sur quatre théâtres. Il me semble que, pour un homme à qui on reproche de n'être pas original, cette modestie ne manque pas d'originalité.

Le dernier paragraphe ajoute encore au charme de ce billet :

« Il est cinq heures du matin, je me lève et je t'écris « d'abord, pour bien commencer ma journée et pour que « cela me porte bonheur. »

La seconde lettre est adressée à Mme Mahérault, qui avait recommandé à Scribe une jeune et nouvelle actrice, Mlle Rose Chéri : « Votre protégée est une personne char- « mante ; elle a tout pour elle, le talent et la vertu, c'est-à- « dire le nécessaire... et le superflu... au théâtre, s'entend. « J'étais déjà charmé d'elle, mais grâce à votre protection « toute-puissante et qui, celle-là, ne coûtera rien à son « superflu, je vous réponds qu'elle deviendra notre pre- « mière actrice. Je me mets à l'ouvrage pour elle ; Mahé- « rault jugera de la pièce, et, lui aidant, elle deviendra « meilleure. »

Deux souvenirs personnels me permettent de compléter ce portrait.

Un jour, après une lecture intime d'Adrienne Lecouvreur, Mahérault nous dit : « Il manque un personnage dans votre pièce. — Et où veux-tu, répondit Scribe, que nous le mettions, ton personnage de plus? — A la place d'un autre. — Comment? — Vous avez un duc d'Aumont qui joue un rôle assez insignifiant. Ce n'est rien qu'une caillette de cour. Pourquoi ne pas le remplacer par un petit abbé? Voilà une vraie figure du XVIIIe siècle. Une actrice, une princesse, un héros et un abbé, le tableau sera complet. » Voilà ce que j'appelle les conseillers inventifs, c'est-à-dire, ces esprits à la fois sensés et féconds, qui, sans se substituer jamais à vous, s'installent au cœur de votre conception, vous poussent dans votre propre voie, tirent de votre idée des conséquences qu'elle renfermait sans que vous le sussiez, enfin vous ouvrent des horizons nouveaux dans votre propre ciel.

Voici un second fait que je n'ai pas le droit d'oublier : « Mon ami, me dit un jour Scribe, en ce moment, il y a au Conservatoire, dans la classe de M. Samson, une élève qui promet une Mlle Plessy. Elle a seize ans, une figure charmante, une voix d'or; elle est de bonne race, elle s'appelle Madeleine Brohan. Cherchez donc un rôle de jeune femme qui soit un grand premier rôle... — Vous tombez bien, lui dis-je. Le hasard de mes études m'a fait rencontrer un personnage historique tout à fait charmant et très propre à mettre en lumière les grâces éblouissantes de votre jeune actrice : c'est Marguerite de Navarre, sœur de François Ier. Marguerite, dans l'histoire, est justement

au point où héros et héroïnes font merveille dans les œuvres d'imagination, c'est-à-dire à cet état crépusculaire où la figure est à la fois éclairée et voilée ; ce qu'on en connaît suffit pour appeler l'intérêt sur elles, ce qu'on en ignore permet d'ajouter la curiosité à l'intérêt. En outre, ce rôle sera une nouveauté sur notre théâtre. Toutes nos héroïnes dramatiques sont des mères, des filles, des épouses, des amantes, des maîtresses, mais aucune pièce n'a pour personnage principal une sœur, et Marguerite, partant pour aller délivrer son frère, a quelque chose de ces poétiques figures de l'antiquité, qui s'appellent Électre et Antigone. » Mon idée saisit vivement Scribe, et le lendemain le plan était commencé. Mais au milieu de notre travail survint un obstacle qui est un des inconvénients de la collaboration. J'en ai dit assez de bien pour pouvoir en dire un peu de mal. Un désaccord fondamental s'éleva entre Scribe et moi. Il ne voulait pas que François Ier parût dans la pièce. Le piquant du sujet, me disait-il, consiste précisément à tourner toujours autour de cette prison sans y jamais entrer, à faire sortir ce captif sans qu'on l'ait vu. Il y a au théâtre des personnages d'autant plus intéressants qu'ils brillent par leur absence, qu'on n'y parle que d'eux, qu'on ne s'occupe que d'eux, et qu'ils ne paraissent pas. Dès que vous mettrez le pied dans cette prison, vous entrez dans le commun. Puis, ajoutait-il, que faire de François Ier ? C'est un personnage essentiellement déclamatoire. Avec son grand nez, son fameux : *Tout est perdu, fors l'honneur!* et ses airs de Roi-chevalier, autrement dit de Roi-troubadour, il nous jette dans l'opéra comique ou dans le mélodrame. Tandis

qu'Arlequin, oh! c'est différent! Arlequin, c'était Charles-Quint. Il ne l'appelait pas ainsi par moquerie, non; mais un des traits caractéristiques de Scribe, dans le feu de la composition, c'était l'oubli absolu de tout ce qui n'était pas la situation même. Les mots, les noms n'existaient plus pour lui. Il les estropiait! il les métamorphosait! Il ne voyait en eux que le rôle qu'ils jouaient dans l'œuvre; Et ce Charles-Quint, qu'il se représentait en lutte d'adresse avec cette jeune femme, qu'il voyait rusé, fourbe, moqueur, se confondait plus ou moins dans sa pensée avec le héros de la comédie italienne; il lui aurait mis volontiers une batte à la main! Mais moi, je résistais avec une énergie invincible. Non! lui disais-je, non! Tout votre feu et toute votre verve ne me convaincront pas! C'est de l'esprit, mais ce n'est que de l'esprit, et j'ai besoin d'autre chose. Quel est notre personnage principal? Une sœur. Quel est le sentiment fondamental de notre pièce? L'amour d'une sœur. Et vous voulez en supprimer le frère! Alors, adieu toute émotion, tout pathétique! J'ai besoin de les voir ensemble, de les voir pleurer ensemble, espérer ensemble, craindre ensemble! Il ne s'agit pas de jouer au jeu du roi captif et délivré. Ce n'est pas une partie d'échecs que notre pièce, c'est une œuvre vivante, humaine, et il m'y faut des âmes vivantes. C'est commun, dites-vous, je l'espère bien! car c'est commun à l'humanité tout entière, commun à tous ceux qui aiment, qui souffrent, qui se dévouent, et voilà pourquoi c'est bon! » Scribe m'écouta attentivement, froidement; puis, quand je m'arrêtai, il me dit avec cette simplicité et cette bonne foi qui étaient vraiment admirables chez lui : « C'est vous qui avez raison. A la besogne! » Trois

mois après, à Séricourt, réunion du tribunal consultant : Germain Delavigne, Mahérault, Laborie, Michel Masson, trois autres invités et nos deux familles. La lecture commença à quatre heures, avant le dîner, et à onze heures et demie nous discutions encore.

Les premier, troisième, quatrième et cinquième actes avaient été écoutés avec faveur ; mais quant au deuxième acte, à mon acte, chute complète : on le trouva trop monté de ton, trop dramatique, discordant avec le reste de l'ouvrage. Une scène surtout choqua les auditeurs, une scène de prières qui entouraient le lit du mourant. « Oh ! dit alors Michel Masson, s'ils se mettent à chanter la messe !... » Ce mot fut l'arrêt du second acte : « Coupez-le ! supprimez-le ! » Tel fut le cri presque unanime ; je dis presque, car trois personnes protestèrent. Scribe avait là une belle occasion de revanche contre moi. Il fut un des trois réclamants. Il s'adjoignit à moi, et Mahérault s'adjoignit à lui. Nous luttâmes énergiquement pendant une heure et demie. Les critiques et même les moqueries pleuvaient contre mon malheureux acte, que je défendais de mon mieux ! « C'est Legouvé qui a raison, s'écriait Mahérault, avec la ténacité indomptable qu'il apportait dans son rôle de conseiller, et c'est vous qui avez tort ! Vos critiques sont justes, mais ce sont des critiques de détail ; le fond, le plan sont bons. Des lourdeurs d'exécution ? Soit ! Des disparates de ton ? J'en conviens ; mais supprimer l'acte, autant vaudrait se faire couper une jambe parce qu'on a un cor au pied !... » Onze heures et demie ayant sonné : « Mes enfants, dit Scribe tout à coup, allons nous coucher ! Je meurs d'envie de dormir,

nous verrons demain matin... » Le lendemain à midi, après le déjeuner, Scribe nous lisait ce second acte, allégé, égayé, un peu dépoétisé, mais plus vif, plus amusant, tel enfin qu'il est resté, c'est-à-dire peut-être le meilleur de l'ouvrage. Voilà ce qu'est le conseil dans l'art dramatique, et je n'ai pas craint de m'attarder à ce récit, parce qu'il vous peint ce génie si plein de ressources qui s'appelait Scribe, et ce loyal ami, si plein de clairvoyance, qui s'appelait Mahérault.

J'ai fini; mais, en finissant, une réflexion me vient à l'esprit : j'ai parlé, dans ces pages, de gens connus, même célèbres, et je n'ai montré que de braves gens. J'ai interrogé leurs secrets, j'ai fouillé leur correspondance, et je n'ai pas révélé le plus léger scandale. Des amis qui s'aiment, des confrères qui ne se déchirent pas; des lettres qui font honneur à ceux qui les ont écrites, et, en fait d'Inconnues, pas autre chose que quelques bonnes actions tenues secrètes par ceux qui les avaient faites... A quoi ai-je pensé de choisir un pareil sujet? Ce n'est pas de notre temps.

TABLE DES MATIÈRES.

I. — DISCOURS DE RÉCEPTION (1876-1879).

Pages.

Discours de M. John Lemoinne, prononcé dans la séance publique du 2 mars 1876, en venant prendre séance à la place de M. Janin. 3

Réponse de M. Cuvillier-Fleury, directeur de l'Académie française, au discours de M. John Lemoinne. 25

Discours de M. Jean-Baptiste Dumas, prononcé dans la séance publique du 1er juin 1876, en venant prendre séance à la place de M. Guizot. 59

Réponse de M. Saint-René Taillandier, directeur de l'Académie française, au discours de M. Jean-Baptiste Dumas. 93

Discours de M. Jules Simon, prononcé dans la séance publique du 22 juin 1876, en venant prendre séance à la place de M. de Rémusat 123

Réponse de M. le baron de Viel-Castel, directeur de l'Académie française, au discours de M. Jules Simon. 171

Discours de M. Charles Blanc, prononcé dans la séance publique du 30 novembre 1876, en venant prendre séance à la place de M. de Carné. 193

Réponse de M. Camille Rousset, directeur de l'Académie française, au discours de M. Charles Blanc. 219

Discours de M. Gaston Boissier, prononcé dans la séance publique du 21 décembre 1876, en venant prendre séance à la place de M. Patin 237

Réponse de M. E. Legouvé, directeur de l'Académie française, au discours de M. Gaston Boissier. 267

Pages.

Discours de M. Victorien Sardou, prononcé dans la séance publique du 23 mai 1878, en venant prendre séance à la place de M. Autran. 295

Réponse de M. Charles Blanc, directeur de l'Académie française, au discours de M. Victorien Sardou. 323

Discours de M. Renan, prononcé dans la séance publique du 3 avril 1879, en venant prendre séance à la place de M. Claude Bernard. 349

Réponse de M. Mézières, directeur de l'Académie française, au discours de M. Renan. 385

Discours de M. Henri Martin, prononcé dans la séance publique du 13 novembre 1879, en venant prendre séance à la place de M. Thiers 415

Réponse de M. Xavier Marmier, directeur de l'Académie française, au discours de M. Henri Martin. 447

II. — DISCOURS SUR LES PRIX DE VERTU (1876-1879).

Discours de M. Saint-René Taillandier, directeur de l'Académie française, 16 novembre 1876. 479

Discours de M. Alexandre Dumas fils, directeur de l'Académie française, 2 août 1877. 507

Discours de M. Jean-Baptiste Dumas, directeur de l'Académie française, 1er août 1878. 537

Discours de M. Jules Simon, directeur de l'Académie française, 7 août 1879. 559

III. — RAPPORTS DU SECRÉTAIRE PERPÉTUEL (1876-1879).

Rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1876. 585

Rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1877. 613

Rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1878. 645

Rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1879. 685

Pages

IV. — DISCOURS ET PIÈCES DIVERSES

LUS DANS DES SÉANCES PUBLIQUES OU PARTICULIÈRES DE L'INSTITUT ET DANS PLUSIEURS SOLENNITÉS PAR LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE (1876-1879).

Un libre penseur dans le grand monde, par M. Cuvillier-Fleury, membre de l'Académie française, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies, le mercredi 25 octobre 1876 . . 729

Discours de M. Caro, directeur de l'Académie française, président des cinq Académies, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies, le mercredi 25 octobre 1877. 765

Les Enfants et les Domestiques, par M. Legouvé, membre de l'Académie française, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies, du 25 octobre 1878. 783

Études et souvenirs de théâtre, un conseiller dramatique, par M. E. Legouvé, de l'Académie française, lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies, du 25 octobre 1879. . . 803

Paris. — Typographie de Firmin-Didot et Cie, impr. de l'Institut, rue Jacob, 56. — 7048.

AS
162
P379
1870-79
pte 2

Académie française, Paris
Recueil des discours

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY